G. MAUGER

Langue et Civilisation Françaises



La France et ses écrivains

par M. BRUÉZIÈRE et G. MAUGER

COL... publiée sous le patronage de L'ALLIANCE FRANÇAISE

LIBRAIRIE HACHETTE PARIS

Langue et civilisation françaises



Collection publiée sous le patronage de l'Alliance française

G. MAUGER

COURS DE LANGUE ET DE CIVILISATION FRANÇAISES

IV

La France et ses écrivains

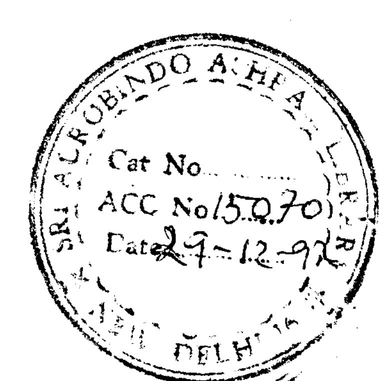
par

M. BRUÉZIÈRE et G. MAUGER

Ouvrage couronné par l'Académie française.

LIBRAIRIE HACHETTE

79, Boulevard Saint-Germain, Paris-VIe



PRÉSENTATION DES AUTEURS

M. Gaston MAUGER, agrégé de l'Université, ancien professeur à l'École supérieure de Professorat à l'étranger et à l'Institut britannique de l'Université de Paris, est Directeur honoraire de l'École Pratique de l'*Alliance française.*

M. Maurice BRUÉZIÈRE, agrégé de l'Université, professeur à l'École supérieure des Professeurs de français à la Sorbonne, est le Directeur de l'École pratique de l'*Alliance française.*

La gravure de frontispice représente
La Danse,
sculpture de Carpeaux
pour l'Opéra de Paris.

AVERTISSEMENT

LORSQUE, *dans le plan initial de notre collection, nous avons conçu le présent ouvrage, nous nous proposions de compléter nos trois volumes de « méthode » par un* aperçu de la civilisation française *emprunté aux bons écrivains, et d'offrir à nos collègues un* recueil de textes *particulièrement propres à l'explication et au commentaire. Nous souhaitions aussi présenter ces textes selon une formule nouvelle :* Le Pays de France, Paris, La Femme française, La Prose, La Poésie, etc.; *ouvrir chacun de ces chapitres par un* exposé d'ensemble *qui résumerait à la fois l'évolution historique des faits et leur aspect dans la France d'aujourd'hui; introduire chaque texte, à son tour, par une* brève notice *destinée à le situer, à en souligner la portée; enfin,* l'éclairer *par d'abondantes notes explicatives (rédigées spécialement pour des étrangers), et par la suggestion de quelques essais.*

A nos collègues des Classes supérieures et des Universités de juger si ces vues étaient trop ambitieuses.

Ils constateront que ce livre comprend deux parties bien différentes, qui permettent d'en étendre l'usage à deux cycles d'études, deux années, si l'on veut :

Première partie : LA FRANCE ET LES FRANÇAIS, *image concrète de notre pays, dans ses traits physiques et ses habitants.*

Deuxième partie : LA TRADITION INTELLECTUELLE DE LA FRANCE : *pensée, littérature, beaux-arts.*

Nous aimerions que le lecteur pût reconnaître à ces textes, contemporains pour une bonne part, la variété, la nouveauté : leur choix et leur présentation, qui ont fait l'objet d'une étroite collaboration entre les deux auteurs, doivent beaucoup, nous tenons à le dire, au brillant, à l'essentiel concours de M. Bruézière. Puissent-ils rendre sensible la richesse, en France, des courants d'esprits et des individualités! Éternel dialogue, nuancé à l'infini, entre l'éloquence et le rêve; le précis et l'indécis; le sourire et l'émotion.

On se rappelle cet officier allemand évoquant, dans Le Silence de la Mer[1], *devant les hôtes français auxquels la guerre l'a imposé, les grands noms représentatifs des littératures nationales : « Les Anglais... on pense aussitôt : Shakespeare. Les Italiens :*

1. — De Vercors.

Dante. L'Espagne : Cervantès. Et nous tout de suite : Goethe. Après, il faut chercher. Mais si on dit : et la France ? Alors, qui surgit à l'instant ? Molière ? Racine ? Hugo ? Voltaire ? Rabelais ? ou quel autre ? Ils se pressent, ils sont comme une foule à l'entrée d'un théâtre.... »

Cette diversité, Gide aimait à souligner, dès 1902[1], *qu'elle se fait unité :* « *Il y a des landes plus âpres que celles de Bretagne, des pacages plus verts que ceux de Normandie; des rocs plus chauds que ceux de la campagne d'Arles; des plages plus glauques que celles de la Manche, plus azurées que celles de notre Midi. Mais la France a cela* tout à la fois. *Et le génie français n'est, pour cela même, ni tout landes, ni tout cultures, ni tout forêts, ni tout ombre, ni tout lumière — mais organise et tient en un harmonieux équilibre ces divers éléments proposés.* »

Certes, nous ne nous flattons point d'avoir tout dit, d'avoir révélé tous les apports de la France, spirituels ou concrets, dans la commune civilisation. Pour ne citer que quelques exemples, nous aurions pu évoquer la riche diversité de notre réseau routier, qui existe depuis des siècles, ou la qualité de notre service des Postes et Télécommunications, de nos chemins de fer, de nos avions « *Caravelle* », *de nos grands transatlantiques... Il convenait peut-être de rappeler ces réalisations, au seuil d'un livre qui n'est nullement une apologie.*

Qu'on nous permette encore deux observations :

La crainte de gonfler outre-mesure l'ouvrage nous a imposé de difficiles restrictions. Et nous avons dû prendre pour règle de ne citer, dans les principaux chapitres de la deuxième partie, que des écrivains non représentés sous d'autres rubriques. Ainsi le chapitre de la Poésie française *ne contient rien de Musset, qui figure déjà à deux reprises dans la première partie; de même, Jean-Jacques Rousseau, présent dans la* Prose française, *ne l'est pas dans la* Pensée. *On voudra bien nous excuser d'omissions peut-être regrettables, mais volontaires, et croire que jamais l'esprit partisan ou l'arbitraire n'ont pesé sur notre choix.*

Enfin, c'est avec un grand plaisir que nous aurions présenté dans ce livre quelques-uns des poètes et des prosateurs qui honorent aujourd'hui la langue française en Belgique, en Suisse, au Canada, dans l'Ile Maurice, dans la République haïtienne. Il y a là de grands noms, de grandes œuvres. Mais notre ouvrage étant consacré à la France et à ses écrivains, nous aurions eu scrupule à paraître annexer des auteurs qui doivent le meilleur de leur talent à eux-mêmes et au pays qui les a vus naître.

G. Mauger.

De nombreux amis ont accepté de lire les épreuves de ce livre et de nous conseiller. Nous voudrions citer et remercier particulièrement M. Marc Blancpain, Secrétaire général de l'*Alliance française*, dont la grande autorité soutint, encouragea et guida constamment notre entreprise.

1. — Dans *Prétextes*.

PREMIÈRE PARTIE

La France et les Français



I. Le pays de France

PAR sa superficie (551 000 km²), la France l'emporte sur tous les autres pays de l'Europe occidentale. Cependant, elle ne saurait rivaliser, sur ce point, avec les U. S. A., dont le territoire est dix-sept fois plus vaste que le sien, ou avec l'Union Soviétique, dont la puissance s'étend sur le sixième du globe. Par sa population (43 *millions d'habitants*), elle occupe une place plus modeste encore, puisque, en Europe même, elle n'arrive qu'au cinquième rang, derrière l'U. R. S. S., l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie.

Pays d'importance *moyenne*, au moins à l'échelle mondiale, la France n'offre, en effet, aucun trait saillant qui la distingue à première vue : elle est d'une configuration peu tourmentée qui permet de l'inscrire dans un hexagone presque régulier; sa latitude, comprise entre le 41e et le 51e degré de l'hémisphère Nord, la situe en pleine zone tempérée; ses frontières sont celles d'une puissance à la fois maritime et continentale; son réseau hydrographique, très dense, ne comporte aucun fleuve dont le cours excède mille kilomètres; son relief, généralement modéré, en fait surtout un pays de plaines et de plateaux, et son sol, couvert de riches cultures, recèle d'importantes ressources minières.

CETTE absence de signes distinctifs, qui permettraient de la définir en quelques mots, la France la doit à la *multiplicité* et à la *diversité* de ses aspects. Qu'on examine les côtes qui la bordent, par exemple : on ne découvrira guère de ressemblances entre les dunes du cap Gris-Nez et les falaises crayeuses du Pays de Caux, entre les récifs armoricains et l'étendue sablonneuse des Landes, entre la lagune arlésienne et

P. 3 : LE CHATEAU D'AZAY-LE-RIDEAU, EN TOURAINE.

la corniche de l'Estérel. Même remarque si l'on considère les principaux massifs montagneux qui se dressent sur son sol : certains, tels le Jura, les Vosges, le Plateau Central, sont usés par l'érosion et n'ont aucun sommet qui atteigne seulement deux mille mètres; en revanche, les Pyrénées et surtout les Alpes sont hérissées de pics redoutables. Observons également que la campagne française offre un spectacle extrêmement varié : ici, ce sont des labours, là des prairies, ailleurs des bois, ailleurs encore de la lande ou du maquis. Les arbres eux-mêmes sont d'essences très diverses : les chênes, les hêtres, les frênes, les bouleaux, les châtaigniers, les pins, les sapins dominent dans les forêts; mais, dans les vergers, dans les jardins, dans les prés, poussent le pommier, le poirier, le prunier, le cerisier, et, en Provence, l'olivier. Si la Flandre et la Picardie ont la betterave, la Beauce et la Brie le froment, on voit du sarrasin en Bretagne, du houblon en Alsace, du maïs au Pays Basque. La vigne ne se plaît pas uniquement dans le Midi : on la trouve également dans tout le Val de Loire, en Bourgogne, sur les coteaux qui dominent la Moselle et le Rhône....

Sur le plan industriel, la France ne possède pas, malgré les mines de charbon du Nord et du Pas-de-Calais, malgré aussi les puits de pétrole creusés récemment dans les Landes et les Pyrénées, des sources d'énergie suffisantes. Mais elle construit des barrages qui lui fournissent une énorme quantité de houille blanche. Surtout, elle extrait de Lorraine et de Normandie assez de minerai de fer pour en être le second producteur du monde; et la bauxite, d'où l'on tire l'aluminium, s'étend en riches gisements dans le département du Var.

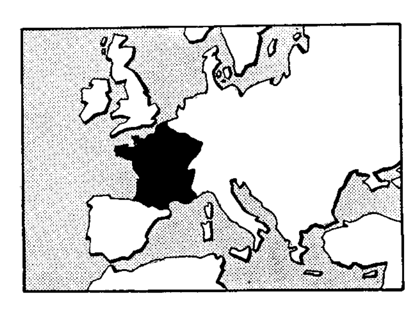
Précisons encore que la pêche, pratiquée sur trois mille kilomètres de côtes, lui apporte un supplément de nourriture nullement négligeable. Et que les fleuves, les rivières, les canaux qui la sillonnent en tous sens lui permettent : d'une part, d'acheminer vers des ports nombreux les produits excédentaires qui l'embarrassent; d'autre part, de distribuer à l'intérieur du pays les denrées qu'elle est contrainte d'importer.

Tous ces traits réunis ont conduit les géographes, les économistes, les voyageurs, et, en général, tous les observateurs qui l'ont examinée de près, à définir la France comme le pays de la *variété* et de l'*équilibre*, de la *mesure* et de l'*harmonie*.



LES TROIS VERSANTS FRANÇAIS

COMME *toute autre nation, la France doit l'essentiel de son destin à sa* position *et à sa* configuration géographiques. *C'est ce qui amène* ANDRÉ SIEGFRIED, *au seuil d'une étude sur le caractère français, à préciser d'abord les aspects fondamentaux, ou, comme il dit, les* **trois versants** *qui ont déterminé la triple vocation de son pays.*



LA France a trois versants[1] et, du fait de cette triple orientation, elle est à la fois occidentale, continentale, méditerranéenne. Il en résulte un équilibre original et peut-être unique.

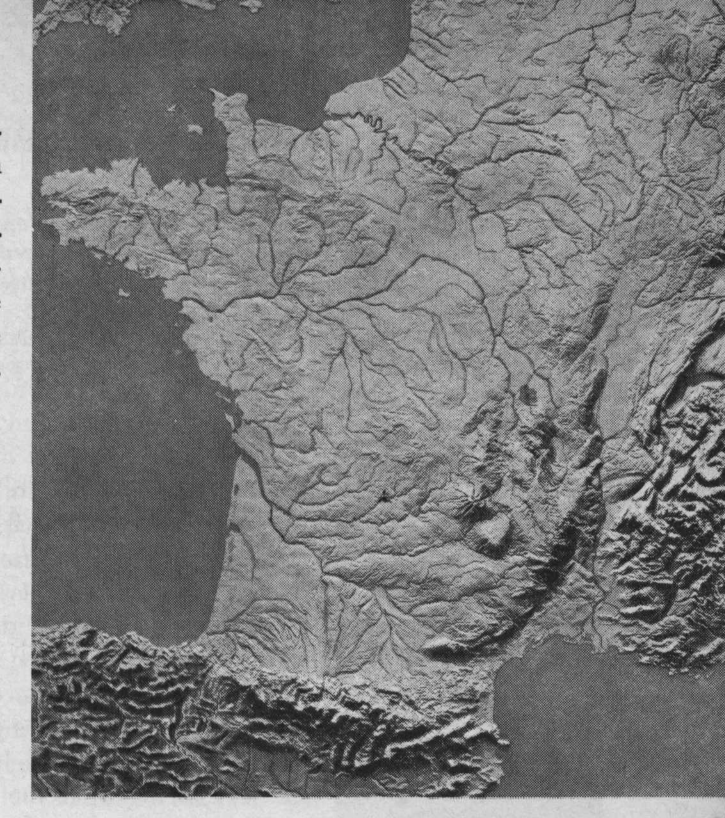
Par son front atlantique, elle regarde vers le dehors, avec une fenêtre ouverte sur le grand large : elle subit de ce fait des attractions[2] extra-continentales, la tentation des aventures lointaines. Cette France maritime (...) appartient au groupe libéral des civilisations anglo-américaines et c'est sous cet aspect qu'elle apparaît authentiquement occidentale. Le vent d'ouest persistant qui souffle sur ses rivages lui apporte bien autre chose que la douceur humide et purifiante de l'océan.

En revanche, en tant que continentale, elle tient à l'Europe par un lien de chair impossible à rompre, bien différente en cela de l'insulaire Angleterre. Toute la bande orientale du pays, celle qui dans le partage de Charlemagne échut à Lothaire[3], est déjà d'Europe centrale, par nombre de traits, géographiques ou moraux, ne pouvant échapper à l'observateur. De ce point de vue, nous ne sommes plus atlantiques, mais continentaux, terriens, essentiellement européens. Toute l'histoire, ancienne et récente, impose cette conclusion qu'il n'y a pas de France sans Europe, mais qu'il ne peut davantage y avoir d'Europe sans la France. C'est une pièce indispensable de tout système continental*.

1. Les *versants* sont les différentes faces suivant lesquelles est orientée une chaîne de montagnes : par exemple, les Alpes présentent un *versant français*, un *versant italien*, etc. Ici, le mot prend un sens plus général.
2. Au sens étymologique : des *attirances*.
3. Fils de Louis le Débonnaire et petit-fils de Charlemagne. Vaincu par ses deux frères, Louis le Germanique et Charles le Chauve, il dut partager avec eux l'empire de son grand-père : il reçut, lui, la partie centrale (Lorraine, Italie) de cet empire.

**Que pensez-vous de cette affirmation? Et considérez-vous la France comme une puissance plutôt* atlantique *ou plutôt* continentale?

Par son front méditerranéen enfin, la France est en contact immédiat avec l'Afrique, l'Asie, l'Orient, l'Extrême-Orient, c'est-à-dire, dans l'espace, avec un monde exotique et prestigieux, et, dans le temps, avec le passé le plus illustre de l'humanité. On sait l'unité foncière de la Méditerranée ; partout elle est la même, de Marseille à Beyrouth, de Smyrne à Barcelone. Nous nous apparentons ainsi à des sociétés qui ne nous sont plus contemporaines, à des formes de culture que l'Europe nordique estime lui être étrangères, mais auxquelles une secrète sympathie nous relie. Alors que notre paysan est si loin de l'entrepreneur de culture mécanisé du Nouveau Monde, on peut lui trouver quelque ressemblance avec le cultivateur chinois. Les « planches[1] », les « restanques[2] » de notre Riviera[3] reflètent le patient labeur de générations innombrables : ces terrasses artificielles évoquent une humanité éternelle, échappant aux révolutions du temps*.



FRANCE EN RELIEF.

ANDRÉ SIEGFRIED. *L'Ame des Peuples* (*1950*). Hachette, édit.

1. Portion rectangulaire d'un jardin sur laquelle sont alignés des légumes ou des fleurs.
2. Terrasses artificielles, avec murets, au flanc des collines.
3. Partie de la côte s'étendant de Nice à la frontière italienne.

**Cherchez dans l'histoire de France* des faits *qui illustrent la* triple orientation *définie dans cette page.*

LE PRINTEMPS EN BRETAGNE...

SITUÉE *à mi-chemin du Pôle et de l'Équateur, soumise à l'influence adoucissante des mers qui l'entourent, garantie des froids excessifs par les montagnes qui la protègent à l'est, la France bénéficie, dans son ensemble, d'un* **climat essentiellement tempéré.**

Aussi, malgré des différences évidentes, retrouve-t-on une semblable lumière, une même ardeur de vie dans des provinces aussi éloignées l'une de l'autre que la Bretagne *et la* Provence.



LE printemps, en Bretagne, est plus doux qu'aux environs de Paris et fleurit trois semaines plus tôt. Les cinq oiseaux qui l'annoncent, l'hirondelle, le loriot, le coucou, la caille et le rossignol, arrivent avec des brises qui hébergent[1] dans les golfes de la péninsule armoricaine. La terre se couvre de marguerites, de pensées, de jonquilles, de narcisses, d'hyacinthes, de, renoncules, d'anémones comme les espaces abandonnés[2] qui environnent Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Croix-de-Jérusalem, à Rome. Des clairières se panachent d'élégantes et hautes fougères; des champs de genêts et d'ajoncs resplendissent de leurs fleurs qu'on prendrait pour des papillons d'or. Les haies, au long desquelles abondent la fraise, la framboise et la violette, sont décorées d'aubépine, de chèvrefeuille, de ronces dont les rejets bruns et courbés portent des feuilles et des fruits magnifiques. Tout fourmille d'abeilles et d'oiseaux; les essaims et les nids arrêtent les enfants à chaque pas. Dans certains abris, le myrte et le laurier-rose croissent en pleine terre, comme en Grèce; la figue mûrit comme en Provence; chaque pommier, avec ses fleurs carminées, ressemble à un gros bouquet de fiancée de village*....

CHATEAUBRIAND. *Mémoires d'Outre-Tombe.* (Publiés en *1849-1850.*)

1. Qui vont séjourner pendant quelque temps.

2. Ceci est écrit dans la première moitié du XIXe siècle.

* *Chateaubriand a largement contribué à introduire le* pittoresque *dans la prose française. Ce texte n'en offre-t-il pas une preuve?*



... ET L'AUTOMNE DANS LE MIDI



VENDANGEUR VIDANT SA HOTTE DANS LA COMPORTE.

AU-DESSUS de la Loire, il a la vendange assez austère, le pauvre homme de la glèbe, à tout moment puni dans son œuvre grêlée, noyée, transie, attaquée par l'invisible. Le jour même de la récolte est un jour déjà raccourci, un labeur poursuivi par la mauvaise humeur d'octobre, une tâche pour laquelle la vigneronne noue son fichu, le vigneron boutonne sa veste de laine. Seul le Midi connaît, pendant qu'il vendange, l'expression d'une joie qui participe du climat, de la saison intacte, de la prompte et parfaite maturité du raisin, parfois si caressé du soleil qu'il appelle dans les vignes, fin août, ses milices bavardes[1]. Il y a quelques années, tout le département du Var — et, je pense, ses voisins — dut dépouiller, à partir du 26 août, les ceps chargés, sauver les grappes longues et lourdes qui traînaient sur la terre et s'y brûlaient. Que de sucre et de flamme, quel bleu de pruine[2] sur ces raisins pansus, quel mauve de violette sur l'épiderme du grain ovale qu'on nomme olivette[3]!... La clairette[3] est rosée et ronde, le picardan[3] luxueux pèse au cep, le muscat[3] blanc doré et un petit pineau[3] tout noir, si l'on tarde, crèvent leur peau fine et se vident de leur richesse....

Là-bas, les vendangeuses blanches, à cheveux noirs, se couvrent de grands chapeaux, rabattent leurs manches jusqu'aux poignets, et font les peureuses par coquetterie : « Vé, la tarente[4]! Bonne Mère, un serpent! » Par coquetterie aussi les hommes « tombent » la veste et jettent la chemise.... Les guêpes, ivres et sans défense, se collent aux comportes[5] poisseuses; le soleil de septembre vaut celui d'août.... Le vieux pressoir à bras visite encore Saint-Tropez, s'arrête de seuil en seuil, entouré de ses essaims d'enfants et de mouches blondes. De ses sangles pourpres, de son bois teint d'un violet indélébile coule, engorgé de caillots, le vin neuf à qui chacun peut tendre son verre*....

COLETTE. *Automne (1941)*. Flammarion, édit.

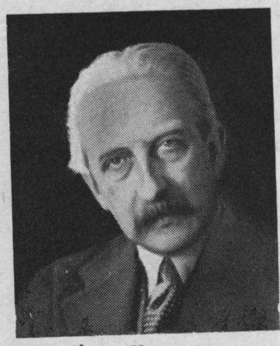
1. C'est-à-dire : les vendangeurs.
2. Matière cireuse qui recouvre certains fruits.
3. Variété de raisin.
4. Nom donné dans le Midi à un petit reptile.
5. Sortes de cuves de bois, servant au transport du raisin (voir l'image).

* *Quels sont les divers éléments qui donnent* couleur *et* saveur *à ce texte?*



L'ILE-DE-FRANCE

S'IL *est une province éminemment française, c'est assurément* **l'Ile-de-France**, *puisque c'est autour d'elle que s'est constituée l'unité du pays.* EMILE HENRIOT *évoque ici dans la limpidité d'une nuit exquise, les êtres familiers, fleurs, arbres, oiseaux, qui sont comme les témoins de sa jeunesse, de toute sa vie.*



ÉMILE HENRIOT.

LA nuit, le printemps. J'arrive : je n'y[1] pensais plus dans le feu des phares[2], mais cette clarté sur les murs des maisons blanches, de la vieille ferme d'ocre délavé[3] ; ce dur triangle d'ombre noire sur le côté de la tour dans le contre-jour; et sur la prairie, cette autre ombre, molle, d'arbre profilé, c'est la pleine lune. Magnifique ciel tout d'argent, bleuté. Le disque blafard, éclatant, dans sa rondeur parfaite. J'éteins les phares, j'arrête le moteur. Le merveilleux silence, tout à coup. O mon cher pays! La lune tout entière sur toi, pour te baigner et t'éclairer, pour te faire cette nuit lumineuse, pleine d'insensibles couleurs. La tuile rousse des toits reste rousse; rose la cheminée de brique; bleu sombre l'ombre au pied des arbres. Les roses presque noires sentent bon, et la lune met sur chacune de leurs feuilles vernies sa goutte de lueur, diamant. Les vitres brillent, à la fenêtre du pigeonnier. Toute la lune est dans mon jardin, la nuit est de la fête. Comme cela sent bon : l'eau, la feuille, la brume, la mousse, l'herbe, la terre mouillée. Je croyais percevoir délicieusement le silence. Il n'est fait que d'un long chuintement[4], dans la disparition des bruits du jour. Un très léger vent fait un friselis[5] à travers les feuilles. Je n'ose pas espérer le rossignol, ce serait trop beau; mais ce n'en est pas la saison. Ce grand appel pourtant, si triste : la hulotte[6]. Voilà cinquante ans que je la connais; elle ou les siens qui l'ont précédée dans ce trou élevé du sycomore. Hulotte de toujours, éternelle; qui est toujours là. Symbole de durée, illusion de ce qui ne change pas.... Mais, hélas! ce soir je suis seul, avec mes fantômes, dans la maison vide. Je n'ai pas fermé les volets, la lune amicale[7] entre dans la chambre.

A quelle époque vient-il donc? Voici la fin avril[8], le début mai[8]. Il devrait être là. C'est lui au petit jour qui me réveille : le coucou, entendu au loin, dans le fond des bois. Le coucou.

1. Expliqué plus loin par *la pleine lune.*
2. De l'auto.
3. Couleur jaune ou rouge tirée d'une sorte d'argile. *Délavé :* pâli par une addition d'eau.
4. Bruit analogue à celui que produit la consonne française *ch.*
5. Frémissement léger.
6. Oiseau nocturne de la famille de la chouette. On l'appelle aussi *chat-huant.*
7. Souvenir de Virgile : *amica silentia lunae.*
8. Expressions courantes (sans *de*) dans la langue quotidienne.



COROT : LE MATIN A MORTEFONTAINE.

Jules Renard[1] dirait qu'il dit : « Coucou ! » Moi, ce n'est pas ce chant, très limité, qui m'intéresse. C'est ce flot en moi qu'il déclenche, aussi loin dans mes souvenirs que dans l'éloignement, la hauteur, la voix du menu chanteur invisible, au corps plus petit que le son puissant qu'il émet. Le coucou chante, et c'est mon enfance étonnée, les promenades dans le petit bois, la croisée[2] au matin ouverte ; et dans l'ennui de la vie si lente et comme suspendue, où tout est encore à attendre, il y a ce chant bête et narquois[3], ce bruit de la nature ; et l'oiseau que je ne verrai jamais*.

ÉMILE HENRIOT. *Ile-de-France* (1956). Hachette, édit.

1. Écrivain d'un pittoresque concis et un peu appliqué (1864-1910).

2. Ou la *fenêtre*.

3. *Narquois* = ironique, moqueur.

* *De quoi est faite la* poésie *de ce passage ? — Essayez, en particulier, de montrer* la musicalité, la fluide harmonie *du premier paragraphe.*

LA TOURAINE, « JARDIN DE LA FRANCE »

Elle est le **cœur** *du pays comme Paris en est la tête. Et même, par le calme et la pureté de ses* **paysages**, *par la lenteur sinueuse des* **fleuves** *qui la traversent, par la richesse de ses* **jardins** *et la variété de ses* **vignobles**, *par la douceur de l'***air** *qu'on y respire et la grâce des* **châteaux** *qui font l'honneur des bords de la Loire, du Cher et de l'Indre, par la qualité du* **langage** *qui s'y parle, elle donne peut-être de la France une image plus exacte, on voudrait dire plus authentique.*

Quelques-uns de ses fils, d'ailleurs, comptent parmi les plus grands écrivains qu'ait produits la France : Rabelais, Descartes, Vigny, Balzac.



« Le rocher même est habité... »

Connaissez-vous cette contrée que l'on a surnommée le jardin de la France, ce pays où l'on respire un air si pur dans les plaines verdoyantes arrosées par un grand fleuve? Si vous avez traversé, dans les mois d'été, la belle Touraine, vous aurez longtemps suivi[1] la Loire paisible avec enchantement, vous aurez regretté de ne pouvoir déterminer, entre les deux rives, celle où vous choisirez votre demeure, pour y oublier les hommes auprès d'un être aimé. Lorsqu'on accompagne le flot jaune et lent du beau fleuve, on ne cesse de perdre ses regards dans les riants détails de la rive droite. Des vallons peuplés de jolies maisons blanches qu'entourent des bosquets, des coteaux jaunis par les vignes ou blanchis par les fleurs du cerisier, de vieux murs couverts de chèvrefeuilles naissants, des jardins de roses[2] d'où sort tout à coup une rose élancée, tout rappelle la fécondité de la terre ou l'ancienneté de ses monuments, et tout intéresse dans les œuvres de ses habitants industrieux. Rien ne leur a été inutile : il semble que dans leur amour d'une aussi belle patrie, seule province de France que n'occupa jamais l'étranger[3], ils n'aient pas voulu perdre le moindre espace de son terrain, le plus léger grain de son sable. Vous croyez que cette vieille tour démolie n'est habitée que par des oiseaux hideux de la nuit? Non. Au bruit de vos chevaux, la tête riante d'une jeune fille sort du lierre poudreux, blanchi sous la poussière de la grande route; si vous gravissez un coteau hérissé de raisins, une petite fumée vous avertit tout à coup qu'une cheminée est à vos pieds; c'est que le rocher même est habité, et que des familles de vigne-

1. Le futur antérieur, moins affirmatif que le passé composé, s'accorde ici avec l'hypothèse (si...) = *sans doute avez-vous suivi.*

2. Les roses de Touraine sont célèbres.

3. Ceci n'est plus vrai depuis les guerres de 1870 et de 1940.

rons respirent dans ses profonds souterrains, abritées dans la nuit par la terre nourricière qu'elles cultivent laborieusement pendant le jour. Les Tourangeaux sont simples comme leur vie, doux comme l'air qu'ils respirent et forts comme le sol puissant qu'ils fertilisent. On ne voit sur leurs traits bruns ni la froide immobilité du Nord ni la vivacité grimacière du Midi; leur visage a, comme leur caractère, quelque chose de la candeur du vrai peuple de saint Louis (...); leur langage est le plus pur français, sans lenteur, sans vitesse, sans accent; le berceau de la langue est là, près du berceau de la monarchie*.

ALFRED DE VIGNY. *Cinq-Mars (1826).*

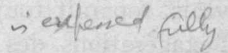
**Essayez de montrer que l'*aisance du style, *le* rythme *et la* douceur des phrases, *leur* ampleur harmonieuse *s'accordent bien avec la* sérénité *et la* sagesse *que Vigny reconnaît aux habitants de la Touraine.*



LE HAVRE

Sa situation à l'estuaire de la Seine fait du Havre un port à la fois **maritime et fluvial,** *dont le rôle peut-être le plus important consiste à établir la liaison entre Paris et la mer. Aussi, au même titre que Bordeaux ou Marseille, peut-il être regardé comme une* **capitale provinciale.**

Havrais de naissance et économiste averti, ANDRÉ SIEGFRIED *a mis en pleine lumière les caractères essentiels de sa ville natale.*





L'ATMOSPHÈRE du Havre s'exprime tout entière dans le vent d'ouest, tout chargé d'océan, qui tantôt déverse sur l'estuaire des flots d'encre, et tantôt, lavant complètement le ciel à l'occident, ne laisse plus du côté du large qu'un immense horizon de clarté, ouvert sur l'infini. Venir au Havre autrement que par vent d'ouest, il me semble que c'est ne pas y être venu! (Les Anglais — ces voisins — réagissent de même, grelottants, rétrécis et misérables quand souffle, de la Mer du Nord, le *beastly East wind.*)

Le vent de la Manche, en effet, transfigure tout. Les couleurs de la rade sont parmi les plus belles du monde, les plus riches, les plus changeantes, les plus

nuancées. Ce fut l'avis d'une pléiade de peintres illustres, qui ne pensèrent pas pouvoir trouver plus beau sujet d'étude : Boudin, Millet, Claude Monet* doivent être considérés comme des Havrais d'adoption, et si Monet nous a quittés pour d'autres cieux, Boudin est jusqu'à la fin demeuré fidèle à l'estuaire. Les verts de jade de nos jours de tempête sont inimitables, comme l'azur salin des ciels de noroît[1]. Laissons pourtant là ces nuances : ce qui fait vraiment l'atmosphère de ce port, c'est l'ouverture sur le grand large, ouverture symbolique, car il s'agit d'une ville où l'on regarde vers le dehors, d'une fenêtre ouverte sur les océans et les continents (...).

Par ses relations d'affaires, par le champ de ses intérêts, Le Havre est non seulement international mais mondial. Les produits qui servent de base à son activité commerciale, maritime et boursière constituent, à eux seuls, la plus prestigieuse leçon de géographie. Même sans être jamais sorti de chez lui, un Havrais est en contact direct avec l'Amérique, l'Afrique, l'Asie, l'Océanie. Enfant, je me revois guettant du haut de la côte l'arrivée des bateaux sur la rade : l'expérience m'avait enseigné la périodicité de leurs retours; je savais aussi d'où ils venaient et par conséquent qu'il existe d'autres pays et d'autres climats. Combien de Français ont appris dans les livres que le monde extérieur existe, mais ne le savent pas véritablement! Pour les Havrais, ce monde lointain est une réalité.

Cette coexistence du large et de la plus terrienne des provinces françaises donne au Havre un équilibre singulier. Le ton est cosmopolite à beaucoup d'égards : il y a des Anglais, des Américains, des Suisses, des Hollandais, des Scandinaves, et beaucoup de Havrais ont une origine étrangère. Mais la tradition du territoire s'exprime dans de vieilles familles, spécifiquement normandes, qui demeurent distinctes, et c'est ainsi que l'esprit normand, qui est peut-être le véritable esprit havrais, reparaît toujours, comme une sorte de génie familier. Il nous préserve des exagérations, des folies et des fanatismes; sa pointe d'ironie nous empêche de prendre au tragique ce qui doit être pris au sérieux : il faut, pour vivre, avoir le pied sur la terre et je ne crois pas qu'à cet égard on puisse mieux choisir que le sol normand. Quand le tragique survient — et le destin nous a rudement traités de ce point de vue — nous retrouvons la vitalité d'une race qui a beaucoup de siècles derrière soi, qui sait reconstruire comme elle a su conquérir (...).

Je ne connais pas de cité dont les habitants aient davantage une conscience collective des conditions de son existence. Je me remémore à ce sujet mes souvenirs d'enfance quand, vers 1885, j'avais dix ans : tous les gens qui m'entouraient, que ce fussent les miens, les amis de la maison, les associés ou collaborateurs de

1. Vent de nord-ouest, chargé d'une humidité qui décompose admirablement les couleurs.

* *On recherchera quelques-uns des* tableaux *que ces trois maîtres ont consacrés à la peinture du Havre et de la région havraise.*

mon père, les serviteurs et leurs familles, tous, oui tous, vivaient de l'échange, de l'activité commerciale et maritime du port, et tous surtout en avaient conscience. Mon père, mon oncle étaient importateurs de coton, le mari de notre concierge était pilote[1], les parents de notre cuisinière étaient employés de la « Transatlantique[2] », les visiteurs qui sonnaient à notre porte ou s'asseyaient à notre table étaient courtiers, ingénieurs, marins, négociants.... Par les conversations que j'entendais, au salon ou à la cuisine, je savais que le transatlantique venait d'arriver de New York (je l'avais du reste vu sur la rade), que tel bateau des « Chargeurs réunis[3] » était en retard, qu'il y avait eu un *killing frost*[4] dans l'Arkansas, qu'il y avait une hausse du coton en Bourse, que le projet d'agrandissement du port allait être discuté à la Chambre et qu'il était combattu par les Rouennais[5]. Tout cela mettait en jeu bien des intérêts et combien divers, mais tous ces Havrais se sentaient solidaires, dès qu'il s'agissait d'entretenir l'activité de l'Établissement maritime qui était pour eux l'équivalent d'une petite patrie. Les sirènes du port n'avaient-elles pas, pour chacun d'eux, bercé la veille le repos de la nuit* ?

ANDRÉ SIEGFRIED. *Géographie poétique des cinq Continents* (1952).
La Passerelle, édit.

1. Son métier consistait à *piloter* les transatlantiques de la haute mer jusqu'au quai.
2. Célèbre compagnie maritime : la Compagnie Générale Transatlantique.
3. Autre compagnie maritime.
4. Mots anglais : *un froid mortel.*
5. Parce que la ville de Rouen est une rivale du Havre.

* *On étudiera la* composition *de ce morceau. — Quel intérêt les* souvenirs personnels *apportent-ils à la description proprement dite?*



NOSTALGIE DE LA FLANDRE

CONTRÉE *riche en* **charbon** *et en* **textiles**, « **pays noir** » *et vastes champs de* **lin**, *la Flandre s'étend sous un ciel pâle. Mais ce pays du Nord ne manque pas d'attrait, ni surtout d'âme.*



MOULINS DE FLANDRE.

MON enfance captive a vécu dans des pierres,
Dans la ville où sans fin, vomissant le charbon,
L'usine en feu dévore un peuple moribond.
Et pour voir des jardins, je fermais les paupières....

J'ai grandi, j'ai rêvé d'orient, de lumières,
De rivages de fleurs où l'air tiède sent bon,
De cités aux noms d'or, et, seigneur vagabond,
De pavés florentins où traîner[1] des rapières.

Puis je pris en dégoût le carton du décor,
Et maintenant, j'entends en moi l'âme du Nord
Qui chante, et chaque jour j'aime d'un cœur plus fort

Ton air de sainte femme, ô ma terre de Flandre,
Ton peuple grave et droit, ennemi de l'esclandre[2],
Ta douceur de misère où le cœur se sent prendre,

Tes marais, tes prés verts où rouissent[3] les lins,
Tes bateaux, ton ciel gris où tournent les moulins,
Et cette veuve en noir avec ses orphelins*....

ALBERT SAMAIN. *Le Chariot d'Or* (*1901*). Mercure de France, édit.

1. Tour concis, très usuel : *où je pourrais traîner...* pour *y traîner*.
2. Du *scandale* (même mot), provoqué et entretenu par la vanité.
3. Où baignent les fibres textiles que l'on veut désagréger et assouplir.

* *Expliquez avec précision par quels* sentiments successifs *est passée l'âme du poète. Quels* éloges *fait-il de sa terre natale?*



ADIEUX A LA MEUSE



La maison natale de Jeanne d'Arc a Domremy.

D*ES montagnes qui se dressent sur son sol, la France envoie* tout un réseau complexe de fleuves et de rivières *aux différentes mers dont elle est bordée : la* **Seine** *s'écoule des hauteurs de la Côte-d'Or jusqu'à la Manche; du Massif Central, la* **Loire** *parcourt mille kilomètres avant de se jeter dans l'Océan; la* **Garonne** *joint les Pyrénées à l'Atlantique; et le* **Rhône**, *torrent échappé des Alpes, s'y creuse une longue vallée avant de se précipiter dans la Méditerranée.*

La **Meuse**, *elle, avant de passer en Belgique, puis en Hollande, traverse la Champagne et la Lorraine, qu'elle met ainsi en communication avec nos voisins du Nord. C'est assez dire son importance sur le plan géographique et économique. Et puis, littérairement, elle a inspiré à* CHARLES PÉGUY *un de ses poèmes les plus émouvants : les* **adieux de Jeanne d'Arc** *au fleuve qui l'a vue naître et dont les flots ont bercé son enfance.*

ADIEU, Meuse endormeuse et douce à mon enfance,
Qui demeures aux prés, où tu coules tout bas.
Meuse, adieu : j'ai déjà commencé ma partance[1]
En des pays nouveaux où tu ne coules pas.

Voici que je m'en vais en des pays nouveaux :
Je ferai la bataille et passerai les fleuves;
Je m'en vais m'essayer à de nouveaux travaux,
Je m'en vais commencer là-bas les tâches neuves,
Et pendant ce temps-là, Meuse ignorante et douce,
Tu couleras toujours, passante accoutumée,
Dans la vallée heureuse où l'herbe vive pousse,

O Meuse inépuisable et que j'avais aimée.

(Un silence.)

Tu couleras toujours dans l'heureuse vallée;
Où tu coulais hier, tu couleras demain.
Tu ne sauras jamais la bergère en allée[2],
Qui s'amusait, enfant, à creuser de sa main
Des canaux dans la terre, — à jamais écroulés.

1. Mon départ (archaïsme). Mais on dit encore : le navire est *en partance* (se prépare à partir).
2. Qui s'en est allée.



La Meuse a Domremy : « Où tu coulais hier, tu couleras demain. »

La bergère s'en va, délaissant les moutons,
Et la fileuse va, délaissant les fuseaux.
Voici que je m'en vais loin de tes bonnes eaux,
Voici que je m'en vais bien loin de nos maisons.

Meuse qui ne sais rien de la souffrance humaine,
O Meuse inaltérable et douce à toute enfance,
O toi qui ne sais pas l'émoi de la partance,
Toi qui passes toujours et qui ne pars jamais,
O toi qui ne sais rien de nos mensonges faux,

O Meuse inaltérable, ô Meuse que j'aimais,

(Un silence.)

Quand reviendrai-je ici filer encor la laine?
Quand verrai-je tes flots qui passent par chez nous?
Quand nous reverrons-nous? et nous reverrons-nous*?

Meuse que j'aime encore, ô ma Meuse que j'aime**....

CHARLES PÉGUY. *Jeanne d'Arc* (*1897*). Gallimard.

* *Pour quelles* raisons *Jeanne a-t-elle ce regret de partir?*
** *Étudiez la* musique *de ce poème. A quelles intentions correspondent les* artifices de typographie *employés ici?*



LES ALPES

FRISON-ROCHE *exprime dans* Premier de Cordée *l'atmosphère de la* **haute montagne :** *son héros, Pierre Servettaz, neveu d'un des meilleurs guides des Alpes, a senti en lui l'irrésistible vocation de l'héroïsme, l'appel de la liberté.*



SOUS ses pieds, s'ouvre le trou sombre de la vallée profonde de mille mètres et, en face de lui, la chaîne du Mont-Blanc, qui s'exhaussait à mesure qu'il montait, a repris sa véritable dimension; la coupole supérieure repose comme la voûte d'une cathédrale byzantine sur l'architecture compliquée des Aiguilles, amenuisées par la distance. C'est une forêt de pierres où pilastres, tours, campaniles, lanternes[1] s'enchevêtrent et se hérissent, émaillés de névés[2] glauques.

Les glaciers des Bossons et de Tacounaz, écaillés de crevasses transversales, s'allongent et s'étirent paresseusement comme de gigantesques sauriens.

Le froid augmente; Pierre claque légèrement des dents, mais il ne peut se lasser d'admirer encore une fois ce lever du jour. C'est comme si d'un coup tout devenait plus clair, plus frais, plus pur. Une toute petite tache rose s'est posée sur la cime sans qu'on sache d'où venait la lumière; sans doute des lointains de l'est, maintenant phospho-

1. Formes diverses des roches de montagne : le *pilastre* est une colonne engagée dans une muraille; le *campanile*, un clocher construit à quelque distance de l'église; la *lanterne*, une sorte de tourelle ouverte par le côté.
2. Couche de neige tassée et durcie.

rescents et, en même temps que le jour naissait, l'air s'est fait plus léger. Pierre voudrait chanter. Mais non! C'est tout son être qui chante mystérieusement le renouveau de la vie. Il se lève, assure son sac sur l'épaule et, repartant dans la fraîcheur, atteint la combe[1] du Brévent encore dans l'ombre, où les gros blocs du clapier[2] dessinent des formes étranges et familières; le jeune montagnard marche fébrilement. Maintenant, il se faufile avec le sentier complice sous un petit campanile déchiqueté, puis l'abandonne pour une piste à peine marquée qui rejoint la base de la grande paroi du Brévent.

La face du Brévent est une ascension courte, facile pour un grimpeur de classe, mais vertigineuse au possible; on y conduit généralement les débutants ou encore les alpinistes qu'un guide veut « essayer » avant une course importante; le rocher est très délité[3] et nécessite de grandes précautions.

Cette paroi Pierre l'a gravie bien des fois, et, s'il y retourne, c'est justement parce qu'il sait fort bien qu'il ne pourra trouver meilleure pierre d'essai : un homme sujet au vertige ne franchit pas la vire[4] du haut de la paroi. Et Pierre se reprend à douter, redoute l'échec qu'il pressent, perd sa confiance.... Sa démarche se fait plus hésitante. Il faut, pour aborder les rochers, traverser un petit couloir herbeux très raide, les gazons mouillés de rosée sont très glissants. En temps normal, Pierre aurait sauté en se jouant d'une pierre à l'autre. Pourquoi, aujourd'hui, n'avance-t-il qu'avec précaution, plantant la pique de son piolet dans la terre pour assurer sa marche, s'inclinant exagérément du côté de la montagne, au lieu de poser son pied bien franchement et d'aplomb?

Quelqu'un qui le verrait de loin s'inquiéterait : « Voilà un débutant qui n'a pas le pied sûr! » songerait-il.

R. Frison-Roche. *Premier de Cordée* (1948). Arthaud, édit.

1. Longue et étroite dépression.
2. Tas de pierres, éboulis (terme orographique).
3. Écaillé et fendu par de la gelée.
4. Sentier qui serpente au flanc de la montagne.



LE MASSIF CENTRAL



Une cabane de berger sur le Mézenc.

Jules Romains *est né dans le Velay, province dominée par le* mont Mézenc. *Demeuré toujours fidèle à cet âpre pays, il en exprime admirablement* **l'étrange et puissante beauté.**

Emmanuel *explique à* Thérèse *l'existence qu'elle mènera en pleine montagne des Cévennes, quand il l'aura épousée.*

Thérèse, *après un silence.*

Je ne pourrai pas vivre ici.

Emmanuel

Mais ce n'est pas ici que nous vivrons d'abord.
Notre père Hélier nous donne une maison
Qu'il possède dans la bruyère du Mézenc.
Nous y serons un village, et tout un royaume.

Thérèse paraît attentive. Son visage s'éclaire.

Écoute-moi. C'est une grande maison basse
Qui s'enfonce à demi dans un creux de la lande,
Avec un long toit penchant qui rejoint le sol,
Et un seul arbre qui se répand sur le toit.
Alentour, aussi loin que peut porter la vue,
Tout est désert, tout n'est qu'une onde d'herbe rase
Ou que douce épaisseur de bruyère feutrée[1].
Et tant d'espace ne s'étend jusqu'à personne.

Il n'y a pas un signe de possession.
Par endroits, une pierre plantée,
un genêt.
Dès septembre, il vient là-dessus de lents brouillards;
On est seul, comme au fond de son meilleur sommeil,
Et l'on voit tout à coup naître et fuir dans la brume
Un poulain libre qui galope sans nul bruit.
Et c'est la neige, après, qui commence à tomber.

1. Le *feutre* est une étoffe obtenue au moyen de *poils foulés* (chapeau de feutre). En se tassant sous les pas, la bruyère forme une couche élastique comme le feutre.

Elle est tendre, au début, elle fond vers midi,
Laissant une rosée à la pointe des herbes.
Mais un beau jour d'octobre elle ne s'en va plus.
L'on cesse de voir l'herbe rase, et la bruyère,
Puis les pierres plantées,
et les genêts aussi.
Un nouveau sol pousse, avec de nouvelles formes,
Comme si une bête avait changé de peau,
Un sol neuf, qui est terre par la dureté,
Et qui est ciel, en même temps, par la lumière.

Peu à peu, la maison s'ensevelit.
On tâche
De garder un chemin libre devant le seuil,
Et la neige fait deux murailles qui grandissent.

Et puis, une nuit, il en tombe
Tellement, que le jour d'après
On renonce à prendre la pelle.

Il faut barricader la porte :
Une barre en haut, une en bas,
Et deux autres qu'on coince en terre
Pour épauler chaque battant.

THÉRÈSE, *moitié souriant, moitié frissonnant.*

Et tu veux me mettre en prison
Dans la neige du mont Mézenc?
Mais je mourrais, Emmanuel!

EMMANUEL, *venant encore plus près d'elle.*

La maison est alors aussi secrète et seule
Que si on se cachait à cent pieds sous le sol.
L'on n'entend plus que la fontaine intérieure
Couler infiniment dans l'auge de granit.

L'âme se plaît entre l'étable et la cuisine.
Il repose[1], au plafond, sur des claies toutes noires,
Des jambons, du fromage et du lard pour plus de six mois.
Des bottes de saucissons pendent à la cheminée.
On bute au cellier sur des pommes de terre croulantes;

1. Tour impersonnel. Le vrai sujet est : *des jambons, du fromage et du lard* (v. plus bas : *il se carre*)

Deux armoires de chêne abritent mille fruits en rangs;
Il se carre au grenier plus d'un sac de belle farine,
Et le foin dans la grange est entassé jusqu'aux chevrons[1].
Alors la maison s'emplit de la chaleur de l'étable.
L'eau semble tiède aux mains comme la laine des brebis.
Il ne vient un peu de jour que par la haute lucarne



UN INTÉRIEUR CÉVENOL : « LES LITS SONT ENFONCÉS DANS UNE MURAILLE DE BOIS. »

Qui est auprès de l'arbre et que la neige n'atteint pas.
C'est une fente étroite et profonde comme une source.
Le jour qui en descend paraît un plaisir d'homme riche[2],
Et on le recueille avec beaucoup de soin dans ses yeux.

Mais le soir une grosse lampe
Bourdonne au-dessus de la table,
Jusqu'à l'heure de s'endormir.

1. Les poutres du toit assemblées en forme d'A. — 2. Donc un plaisir rare et précieux.

Les lits sont enfoncés dans une muraille de bois;
Ils vont loin, comme des trous d'insectes au cœur d'un vieil arbre.
Le sommeil y est plus enivrant que partout ailleurs,
Plus libre de la terre, plus entré dans l'autre vie;
Très bas, tout près de son visage :
Le sommeil, Thérèse, le sommeil,
et aussi l'amour*.

JULES ROMAINS. *Cromedeyre-le-Vieil*, IV, II (*1920*). Gallimard, édit.

* *Montrez quelle* poésie *se dégage de ce style aux* formes pleines et denses.



LA FOIRE DE BANON

NÉ à Manosque (Basses-Alpes), JEAN GIONO *est le poète moderne de la* **Provence,** *un poète qui prête une âme extraordinairement fraîche aux plantes, aux bêtes, aux gens; et qui, sensible au mystère de l'univers (mais non à Dieu), passe aisément d'une sorte de* **mysticisme laïque** *au* **réalisme** *le plus pittoresque.*



JEAN GIONO.

MALGRÉ le mauvais an[1], le grand marché d'été a rempli la villotte[2]. Il y a des hommes et des chars sur toutes les routes, des femmes avec des paquets, des enfants habillés de dimanche qui serrent dans leurs poings droits les dix sous pour le beignet[3] frit. Ça vient de toutes les pentes des collines. Il y en a un gros tas qui marche sur la route d'Ongles, tous ensemble, les charrettes au pas et tout le monde dans la poussière; il y en a comme des graines sur les sentiers du côté de Laroche, des piétons avec le sac à l'épaule et la chèvre derrière; il y en a qui font la pause[4] sous les peupliers du chemin de Simiane, juste dessous les murs, dans le son de toutes les cloches de midi. Il y en a qui sont arrêtés au carrefour du moulin; ceux de Laroche ont rencontré ceux du Buëch. Ils sont emmêlés comme un paquet de branches au milieu d'un ruisseau. Ils se sont regardés les uns les autres d'un regard court qui va des yeux aux sacs de blé. Ils se sont compris tout de suite.

1. La mauvaise année (*an* ne se dit pas couramment dans ce sens).
2. La petite ville (rare).
3. Morceau de viande ou tranche de pomme enrobés de pâte et frits dans l'huile bouillante.
4. Qui s'arrêtent quelque temps.



A LA FOIRE DE BANON, POINTE SÈCHE DE GEORGES ROBERT.

« Ah! qu'il est mauvais, cet an qu'on est à vivre[1]! »
« Et que le grain est léger! » — « Et que peu il y en a! »
« Oh! oui! »

Les femmes songent que, là-haut sur la place, il y a des marchands de toile, de robes et de rubans, et qu'il va falloir passer devant tout ça étalé, et qu'il va falloir résister. D'ici, on sent déjà la friture des gaufres; on entend comme un suintement des orgues, des manèges de chevaux de bois; ça fait les figures longues[2], ces invitations de fête dans un bel air plein de soleil qui vous reproche le mauvais blé.

Dans le pré qui pend, à l'ombrage des pommiers, des gens de ferme se sont assis autour de leur déjeuner. D'ordinaire, on va à l'auberge manger « la daube[3] ». Aujourd'hui, il faut aller à l'économie[4].

1. Expression locale : *cette année que nous sommes en train de vivre.*
2. Visages attristés, mines déçues.
3. Viande cuite lentement, à couvert, avec des légumes, des aromates, du vin blanc.
4. Il faut faire des économies.

Ça n'est pas que l'auberge chôme; oh! non : à la longue table du milieu, il n'y a plus de place, et déjà on a mis les guéridons sur les côtés, entre les fenêtres, et les deux filles sont rouges, à croire[1] qu'elles ont des tomates mûres sous leurs cheveux, et elles courent de la cuisine à la salle sans arrêter, et la sauce brune coule le long de leurs bras (...). Sur la place, les colporteurs et les bazars ont monté des baraques de toile entre les tilleuls. Et c'est répandu à seaux[2] sous les tentes; des chapeaux, des pantoufles, des souliers, des vestes, des gros pantalons de velours, des poupées pour les enfants, des colliers de corail pour les filles, des casseroles et des « fait-tout[3] » pour les ménagères et des jouets et des pompons pour les tout-petits, et des sucettes[4] pour les goulus du tété[5] dont la maman ne peut pas se débarrasser. Et c'est bien pratique. Il y a des marchands à l'aune[6] avec leur règle de bois un peu plus courte que mesure.

« Et je vous ferai bonne longueur; venez donc! »

Il y a des bonbonneries, et les marchands de sucrerie et de friture avec des gamins collés contre, comme des mouches sur pot à miel; il y a celui qui vend des tisanes d'herbes et des petits livres où tout le mal du corps est expliqué et guéri, et il y a, près de la bascule à moutons, un manège de chevaux de bois bariolé et grondeur qui tourne dans les arbres comme un bourdon.

Et ça fait, dans la chaleur, du bruit et des cris à vous rendre sourds[7] comme si on avait de l'eau dans les oreilles. Chez Agathange, on a laissé les portes du café ouvertes. Il en coule un ruisseau de fumée et de cris. Il y a là-dedans des gens qui ont dîné de saucisson et de vin blanc autour des tables de marbre et qui discutent maintenant en bousculant les verres vides du poing et de la voix. Agathange n'en peut plus. Il est sur ses pieds depuis ce matin. Pas une minute pour s'asseoir. Toujours en route de la cuisine au café et il faut passer entre les tables, entre les chaises. Voilà celui-là du fond qui veut du vermouth maintenant. Va[8] falloir descendre à la cave. Il est en bras de chemise : une belle chemise à fleurs rouges. Il a le beau pantalon et pas de faux col. Le faux col en celluloïd est tout préparé sur la table de la cuisine à côté des tasses propres. Il y a aussi les deux boutons de fer et un nœud de cravate tout fait, bien noir, bien neuf, acheté de frais pour tout à l'heure*.

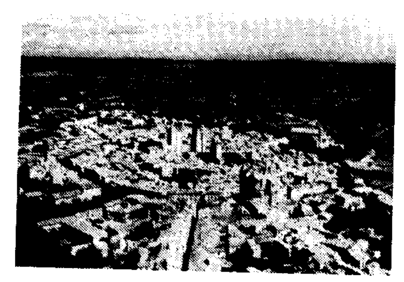
JEAN GIONO. *Regain* (*1930*). Grasset, édit.

1. Si bien qu'on croirait.
2. En énormes quantités.
3. Sorte de marmite propre à *toutes* espèces de cuisson.
4. Bonbons montés sur une petite tige de bois que l'enfant peut *sucer* en les tenant par cette tige.
5. *Téter*, c'est boire au sein maternel ou au biberon. Les *goulus du tété* sont les enfants qui n'ont pu perdre l'habitude de téter (*les gourmands de la tétée*).
6. Mesure de longueur utilisée autrefois pour les étoffes.
7. Voir note 1. Capables de rendre sourds.
8. *Il va falloir* (langue parlée).

* *Il y a bien des éléments dans ce style* composite. *Montrez la place qu'y tiennent les* tournures populaires.

EN LANGUEDOC : UZÈS ET SES ENVIRONS

TERRE *brûlée de* **soleil** *et infestée de bruyantes* **cigales** : *tel était apparu le* **Languedoc** *au jeune* Jean Racine, *quand son oncle, le chanoine Sconin, l'avait appelé près de lui à Uzès. Au contraire, la charmante petite cité inspira à* ANDRÉ GIDE, *qui y vint tout enfant passer des vacances chez sa grand-mère paternelle, une immédiate et durable sympathie.*



LE PANORAMA D'UZÈS.

J'AIMAIS passionnément la campagne aux environs d'Uzès, la vallée de la Fontaine d'Eure et, par-dessus tout, la garrigue[1]. Les premières années, Marie, ma bonne, accompagnait mes promenades (...).

En continuant la route qui continue le Sarbonnet, un petit mamelon calcaire, au sortir de la ville on gagnait les prés verdoyants que baigne la Fontaine d'Eure. Les plus mouillés d'entre eux s'émaillaient au printemps de ces gracieux narcisses blancs dits « du poète », qu'on appelle là-bas des courbadonnes. Aucun Uzétien ne songeait à les cueillir, ni ne se serait dérangé pour les voir; de sorte que, dans ces prés toujours solitaires, il y en avait une extraordinaire profusion; l'air en était embaumé loin à la ronde; certains penchaient leur face au-dessus de l'eau, comme dans la fable[2] que l'on m'avait apprise, et je ne voulais pas les cueillir; d'autres disparaissaient à demi dans l'herbe épaisse; mais le plus souvent, haut dressé sur sa tige, parmi le sombre gazon, chacun brillait comme une étoile. Marie, en bonne Suissesse, aimait les fleurs; nous en rapportions des brassées.

La Fontaine d'Eure est cette constante rivière que les Romains avaient captée et amenée jusqu'à Nîmes par l'aqueduc fameux du Pont du Gard. La vallée où elle coule, à demi cachée par des aulnes, en approchant d'Uzès, s'étrécit. O petite ville d'Uzès! Tu serais en Ombrie[3], des touristes accourraient de Paris pour te voir! Sise au bord d'une roche dont le dévalement brusque est occupé en partie par les ombreux jardins du duché, leurs grands arbres, tout en bas, abritent dans le lacis de leurs racines les écrevisses de la rivière. Des terrasses de la Promenade ou du Jardin public, le regard, à travers les hauts micocouliers[4] du duché, rejoint, de l'autre côté de l'étroite vallée, une roche plus abrupte encore, déchiquetée,

1. Terres incultes et broussailleuses sur les premières pentes des montagnes.
2. Comme, dans la fable mythologique, le beau Narcisse mirait son image dans l'eau de la fontaine. Il fut changé en la fleur qui porte son nom.
3. Si tu étais en Ombrie... (province d'Italie, où naquit saint François d'Assise).
4. Bel arbre du midi de la France qui peut atteindre jusqu'à 20 mètres de haut.

creusée de grottes, avec des arcs, des aiguilles et des escarpements pareils à ceux des falaises marines; puis, au-dessus, la garrigue rauque, toute dévastée de soleil.

Marie, qui se plaignait sans cesse de ses cors[1], montrait peu d'enthousiasme pour les sentiers raboteux de la garrigue; mais bientôt enfin ma mère me laissa sortir seul et je pus escalader tout mon soûl[2].

On traversait la rivière à la *Fon di Biau* (je ne sais si j'écris correctement ce qui veut dire, dans la langue de Mistral : fontaine aux bœufs) après avoir suivi quelque temps le bord de la roche, lisse et tout usée par les pas, puis descendu les degrés taillés dans la roche. Qu'il était beau de voir les lavandières y poser lentement leurs pieds nus, le soir, lorsqu'elles remontaient du travail, toutes droites et la démarche comme ennoblie par cette charge de lin blanc qu'elles portaient, à la manière antique, sur la tête. Et comme la « Fontaine d'Eure » était le nom de la rivière, je ne suis pas certain que, de même, ces mots « fon di biau » désignassent précisément une fontaine : je revois un moulin, une métairie qu'ombrageaient d'immenses platanes; entre l'eau libre et l'eau qui travaillait au moulin, une sorte d'îlot, où s'ébattait la basse-cour. A l'extrême pointe de cet îlot, je venais rêver ou lire, juché sur le tronc d'un vieux saule et caché par ses branches, surveillant les jeux aventureux des canards, délicieusement assourdi par le ronflement de la meule, le fracas de l'eau dans la roue, les mille chuchotis de la rivière, et plus loin, où lavaient les laveuses, le claquement rythmé de leurs battoirs*.

Mais le plus souvent, brûlant[3] la Fon di Biau, je gagnais en courant la garrigue, vers où[4] m'entraînait déjà cet étrange amour de l'inhumain, de l'aride, qui, si longtemps, me fit préférer à l'oasis le désert. Les grands souffles secs, embaumés, l'aveuglante réverbération du soleil sur la roche nue sont enivrants comme le vin. Et combien m'amusait l'escalade des roches; la chasse aux mantes religieuses qu'on appelle là-bas des « prega-Diou[5] », et dont les paquets d'œufs, conglutinés et pendus à quelque brindille, m'intriguaient si fort; la découverte, sous les cailloux que je soulevais, des hideux scorpions, mille-pattes et scolopendres** !

André Gide. *Si le grain ne meurt* (1926). Gallimard.

1. Douloureuse excroissance *cornée* sur un doigt de pied.
2. Tout mon content; tout à mon gré.
3. Franchissant sans m'arrêter.
4. Lieu vers lequel....
5. *Prie-Dieu*, en français. — On les appelle ainsi parce que, pour se saisir de leurs victimes, elles joignent leurs pattes antérieures dans un geste analogue à celui du fidèle qui fait sa prière.

* *On étudiera l'*art de la description *dans tout ce paragraphe :* attitudes *des lavandières; évocation de la* faune *et de la* flore; bruits *des eaux*.

** *André Gide a toujours éprouvé un goût très vif pour les* sciences naturelles. *Montrer comment ce penchant se manifeste ici.*



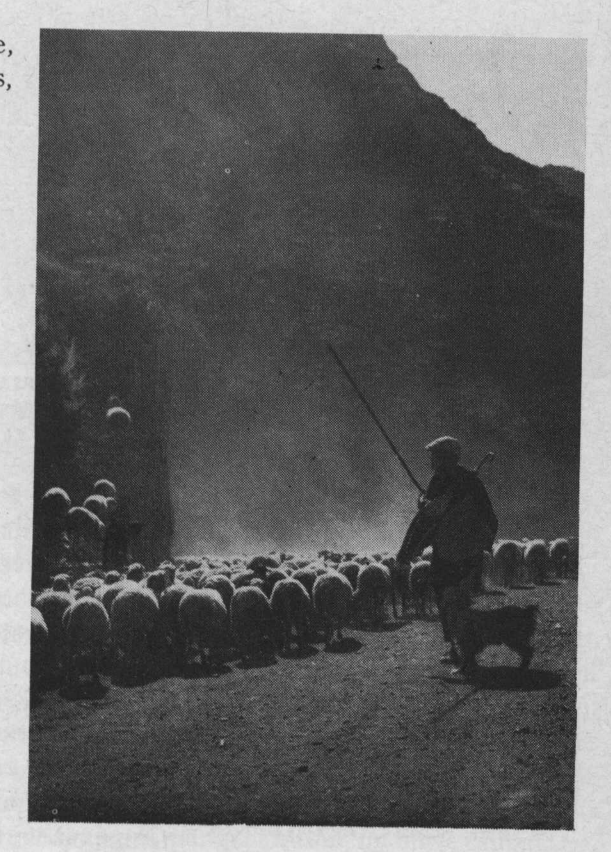
LA PASTORALE D'OSSAU

La vallée d'Ossau, dans les Pyrénées, est un des lieux chers à Francis Jammes. *Le poète, né près de Tarbes, a profondément subi l'influence de ces horizons où la* **grandeur** *garde un caractère* **simple** *et* **humain**. *Témoin la gracieuse pièce à laquelle il donne le nom de* pastorale *pour en marquer l'inspiration, toute champêtre.*

En août, à Laruns[1], pour la fête,
Au vieux pâtre confiant ses bêtes,
Le jeune berger descendra.
Guêtré de laine il dansera,
Sa veste rouge sur le bras.
Le fifre à tue-tête criera[2].
Le tambourin bourdonnera.

La belle fiancée aura
Son capulet[3] qui rougira
Et son châle qui pointera
Et que la moisson ornera[4].
Sa paire de sabots luira.
Sa robe se relèvera
Avec deux larges bandes bleues
Comme d'un papillon à queue.

Et son amoureux lui tiendra
La main par le chanvre effilée[5]
Au milieu du rondeau brillant
Dont on dirait dans un torrent
Des ailes d'oiseaux-bleus mêlées
Aux fleurs des blés de la vallée.



1. Petite ville de la vallée d'Ossau.
2. Crier à *tue-tête*, c'est crier fort, au point de « casser les oreilles ».
3. Petit capuchon qui couvre la tête et les épaules.
4. Il s'agit sans doute de broderies ayant pour « motifs » des épis de blé ou des fleurs des champs, des coquelicots par exemple (cf. vers 21).
5. L'habitude de *filer* le chanvre lui a *effilé* le bout des doigts.

Sur le flanc terrible des monts
Quelques granges apparaîtront
Comme des monceaux d'avalanche.
Là-haut, c'est Bielle et, sous les branches
Du frêne, un vénérable toit
Où monsieur Bonnecase est maître,
Syndic[1], maire, expert géomètre :
« Il mariera moi contre toi[2]. »*

FRANCIS JAMMES. *Ma France poétique* (1926). Mercure de France.

1. Le syndic est chargé de surveiller l'emploi des eaux d'irrigation, si précieuses.

2. Expression de la langue locale : il *me* mariera *à* toi.

* Comparer *ce poème avec celui de* Samain *(Flandre) et celui de* Péguy *(Meuse).*



MALAGAR

TOUTE *une partie de l'œuvre de* MAURIAC *resterait inexpliquée sans une constante référence au pays natal de l'écrivain :* **le Bordelais.** *La page que voici frémit d'un amour profond pour la* « **petite patrie** ».



« PROPRIÉTÉ, VIGNOBLE, MAISON DE MAÎTRE ».

UNE brume tremble sur les landes : réserve immense de torpeur qui va s'étendre sur la plaine jusqu'au crépuscule. C'est dimanche, et je n'entendrai même pas le bruit des sulfateuses[1]. Caoubet et Laouret[2] dorment dans l'étable noire. Les cloches des vêpres ne sonnent plus dans les villages sans prêtres et « les grands pays muets » dont parle Vigny[3] ne sont muets que parce qu'ils sont mourants. Combien de temps nous faudra-t-il pour reconnaître que cette vie qui se retire d'eux, c'est la nôtre? (...) Hélas! l'homme déclinant découvre que ce n'est pas sa vie toute seule qui se retire lentement de la terre

1. Les machines qui servent à répandre le *sulfate* de cuivre sur les vignes (à les *sulfater*).

2. Noms de bœufs de labour.

3. Dans *La Maison du Berger*.



FRANÇOIS MAURIAC A MALAGAR.

mourante : tous ceux dont il est seul à se souvenir, et qui ont rêvé à cette terrasse, mourront avec lui-même une seconde fois. A ma mort, Malagar se déchargera d'un coup de tous ses souvenirs, il aura perdu la mémoire.

Nos parents n'ont pas connu cette angoisse, parce que ce n'était pas à leur vie éphémère qu'était suspendue la vie du domaine, mais à la race, à la famille qui, croyaient-ils, ne périrait pas. En dépit du phylloxera[1], des mauvaises années, du Code Civil[2], des partages, ils ne doutaient pas que le domaine, après eux, dût passer à leurs enfants et à leurs petits-enfants. « Quoi qu'il arrive, ne vendez jamais la terre. » Ce fut toujours une de leurs dernières paroles. On s'arrangeait pour ne pas la vendre, et pour que les propriétés d'un seul tenant gardassent leur unité. Depuis la Révolution, il y eut toujours, par génération, un oncle célibataire, dont la part revenait aux neveux, afin que l'héritage, à peine divisé, se reformât. La terre demeurait fidèle à la famille, à travers tout. Cette union d'un domaine et

1. Maladie de la vigne causée par l'insecte de ce nom.

2. Qui règle les droits de succession des enfants.

d'une race paraissait être à l'épreuve de l'étatisme et de la fiscalité. L'aïeul pouvait ramener en paix cette terre sur son corps mourant : il avait voulu qu'elle couvrît son tombeau, parce que, périssable, il n'en avait pas moins contracté avec elle une alliance qu'il croyait éternelle.

Aujourd'hui, l'alliance est dénoncée[1]. Il y aura, un jour, dans une étude de campagne, cette affiche rose fixée au mur par quatre punaises : *Vente d'une propriété, vignoble, maison de maître, vastes communs*[2]. Et bien plus tard, un jour, un vieil homme s'arrêtera au portail, tenant un enfant par la main. Ce sera vers cinq heures après midi. Entre les vignes pâles, toutes les masses feuillues paraîtront sombres, sauf les aubiers, dans la boue durcie de la Garonne, et les prairies embrasées de Sauternes[3]. L'azur blêmira sur le dur et noir horizon des landes. Un souffle, que les visages humains ne sentiront même pas, entraînera vers le sud les molles fumées de la plaine. Une seconde, un seul entre tous les oiseaux oublie de ne pas chanter[4], et leur silence imite l'immobilité des feuilles. Un être vivant, sur ces routes, risquerait la mort.... Et pourtant, j'imagine cet homme vieilli en qui se retrouvent quelques-uns de mes traits. J'entends les paroles qu'il prononce à voix presque basse, et le petit garçon lève une tête curieuse : « La fenêtre à droite, c'est là où travaillait mon pauvre père.... Ce qu'il faisait? C'était des romans. Les hortensias du perron sont morts. Ils ont arraché la vieille vigne. Mon père croyait que les ormeaux, devant la maison, étaient près de leur fin; ils sont toujours là, malades mais vivants.... La mère de mon père.... J'avais ton âge quand elle est morte. Je ne revois que sa silhouette lourde au tournant de l'allée. Les traits se sont effacés.... »

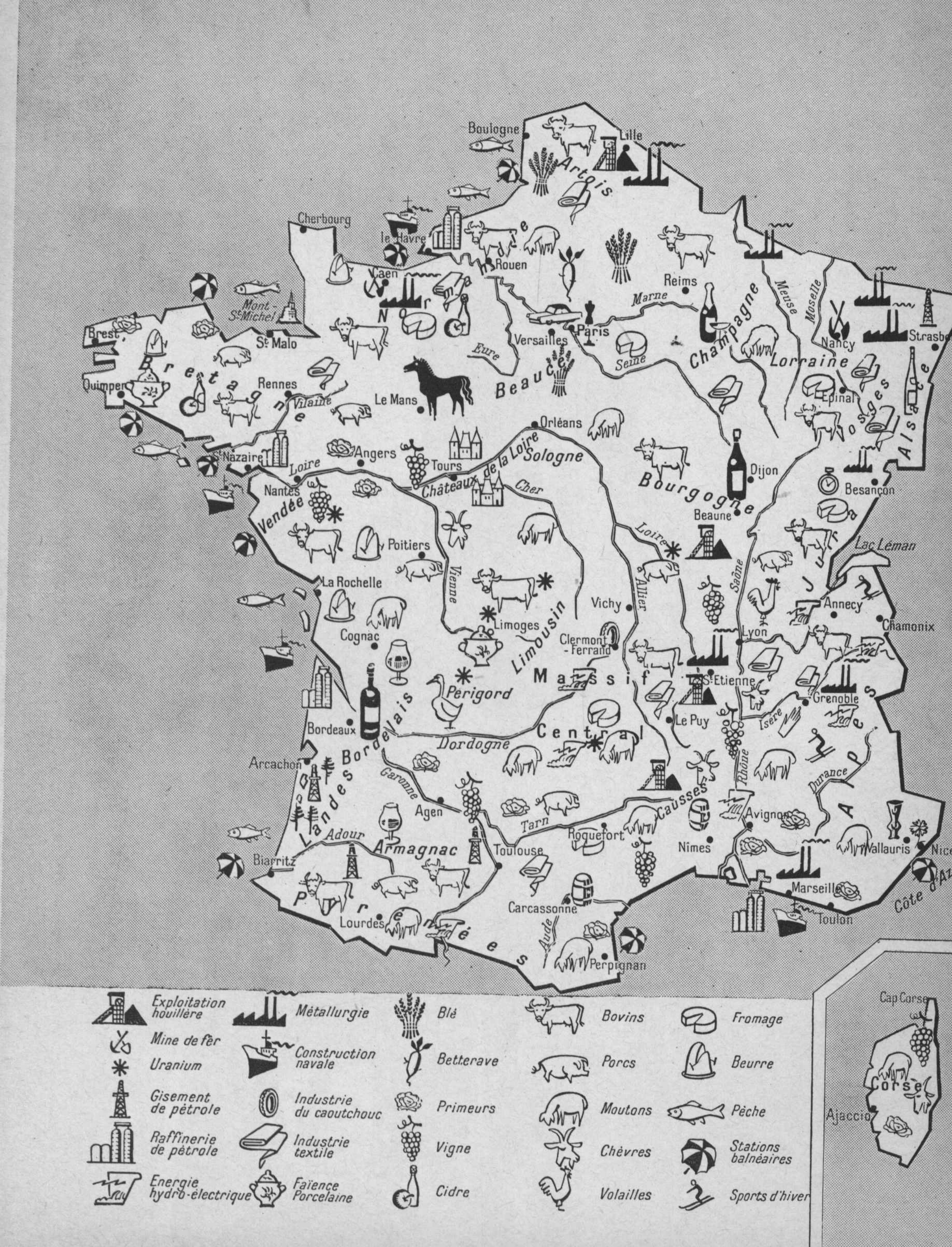
Une ombre inconnue s'avancera sur le perron, et le vieil homme, traînant le petit par la main, redescendra la côte*.

FRANÇOIS MAURIAC, *Journal*, tome I (1934). B. Grasset, édit.

1. Il y est mis fin.
2. La *maison de maître* est la maison d'habitation du propriétaire; les *communs*, les bâtiments de travail (celliers, hangars, étables).
3. Nom d'un cru fameux de la région de Bordeaux (vin blanc).
4. Et son chant, isolé, fait ressortir le silence de tous les autres.

* *Montrez que Mauriac nous donne ici :* 1° *Une image de certaines* qualités françaises. 2° *Une* vive et *douloureuse* évocation *de son Bordelais natal.*





Boulogne
Lille
Artois
Cherbourg
le Havre
Rouen
Caen
Normandie
Mont-St-Michel
Brest
St Malo
Quimper
Rennes
Bretagne
Vilaine
Le Mans
Eure
Versailles
Paris
Beauce
Seine
Marne
Reims
Champagne
Meuse
Moselle
Nancy
Strasbourg
Lorraine
Epinal
Vosges
Alsace
Orléans
Sologne
St Nazaire
Angers
Tours
Loire
Nantes
Châteaux de la Loire
Cher
Dijon
Bourgogne
Besançon
Beaune
Vendée
Poitiers
Vienne
Jura
Lac Léman
La Rochelle
Allier
Vichy
Saône
Annecy
Chamonix
Cognac
Limoges
Limousin
Clermont-Ferrand
Lyon
Massif Central
St Etienne
Périgord
Grenoble
Bordeaux
Bordelais
Le Puy
Isère
Dordogne
Alpes
Arcachon
Landes
Garonne
Causses
Rhône
Durance
Agen
Tarn
Avignon
Adour
Armagnac
Roquefort
Nîmes
Vallauris
Nice
Biarritz
Toulouse
Côte d'Azur
Marseille
Carcassonne
Toulon
Pyrénées
Lourdes
Aude
Perpignan
Cap Corse
Corse
Ajaccio
Exploitation houillère
Métallurgie
Blé
Bovins
Fromage
Mine de fer
Uranium
Construction navale
Betterave
Porcs
Beurre
Gisement de pétrole
Industrie du caoutchouc
Primeurs
Moutons
Pêche
Raffinerie de pétrole
Industrie textile
Vigne
Chèvres
Stations balnéaires
Energie hydro-électrique
Faïence Porcelaine
Cidre
Volailles
Sports d'hiver

II. Paris



AVEC ses *trois millions* d'habitants (et même *plus de cinq*, si on y ajoute la population de la banlieue), Paris est aujourd'hui une des plus grandes villes du monde.

Mais il n'en fut pas toujours ainsi : et, à l'époque de la conquête romaine, où il s'appelait *Lutèce*, le village habité par les *Parisii* n'était qu'une petite île au carrefour des routes menant des bords de la Loire vers la Belgique, et de Germanie en Bretagne. A la fin du v[e] siècle, Clovis y installa sa capitale; puis, au début du XIII[e], Philippe Auguste en fortifia l'enceinte : dès lors, les rois de France ne cessèrent d'en accroître le rôle et le prestige. C'est ainsi que Paris est devenu la *tête politique*, et, plus généralement, la *tête pensante* de la nation : il la dirige à la façon d'un cerveau qui régirait et coordonnerait tous les mouvements d'un grand corps. Au reste, la France sans Paris serait un peu comme un corps sans âme....

Cependant, cette puissante cité n'est pas seulement la capitale politique, administrative, économique du pays : c'est aussi un coin des bords de Seine, où l'on naît, où l'on travaille, où l'on aime, où l'on meurt; un assemblage assez hétéroclite de quartiers fort différents, construits à des époques souvent très diverses, et dont chacun, véritable petite ville, présente une physionomie à part; un univers bigarré, où le Parisien de naissance coudoie le Parisien d'adoption, où l'homme d'affaires cossu frôle le clochard, où le touriste étranger qui voudrait prendre son temps pour admirer la perspective des Champs-Élysées est saisi dans le flot d'un peuple terriblement pressé.

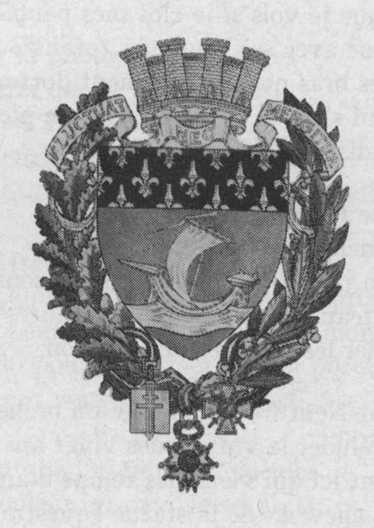
Et puis, Paris, c'est aussi la ville aux édifices les plus beaux, les plus variés, les plus nombreux : c'est la *ville-monument*, la *capitale-monument*, le *monument des monuments*, pour reprendre des expressions chères à Péguy. C'est enfin le *carrefour de l'esprit*, où l'on voit accourir, dans l'espoir de s'y faire consacrer, tout ce

P. 35 : L'ÉGLISE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

que l'univers, et non pas seulement la France, compte de romanciers, d'auteurs dramatiques, de musiciens, de peintres, d'artistes de toute sorte. C'est un monde multiple, un miroir à mille facettes, dont le pouvoir de fascination s'exerce sur ceux qui y vivent tous les jours comme sur ceux qui y viennent pour la première fois.

Aussi, depuis Villon et Montaigne jusqu'à Giraudoux, Jules Romains et Léon-Paul Fargue, en passant par Balzac, Hugo, Baudelaire, Zola, Anatole France, combien d'écrivains ont tourné leurs regards vers l'étincelante capitale! Et l'on n'aurait pas trop de toute une anthologie pour recueillir les plus belles des pages vouées à la peinture et à la glorification de Paris[1]....

1. Notre tome III *(Méthode de Langue et Exercices de Grammaire)* est consacré à *Paris* (Vie quotidienne, arts et lettres).



Les armes de la ville de Paris.



« Un roi de bronze noir.... »

LE PAYSAN DE PARIS CHANTE

C'EST, *a-t-on dit d'*ARAGON, *un homme pour qui le monde extérieur existe, même quand il écrit des poèmes surréalistes ; un homme qui veut être* **présent** *dans le monde qu'il habite. Et c'est pourquoi on trouvera ici quelques-uns des plus beaux souvenirs qu'ait jamais laissés, dans le cœur d'un poète,* **l'amour de sa ville natale,** *dont l'a séparé le destin.*

COMME on laisse à l'enfant pour qu'il reste tranquille*
Des objets sans valeur traînant sur le parquet
Peut-être devinant quel alcool me manquait
Le hasard m'a jeté des photos de ma ville
Les arbres de Paris ses boulevards ses quais.

C'est un pont[1] que je vois si je clos mes paupières
La Seine y tourne avec ses tragiques totons[2]
O noyés dans ses bras noueux comment dort-on
C'est un pont qui s'en va dans ses loges de pierre
Des repos arrondis en forment les festons[3].

Un roi de bronze noir[4] à cheval le surmonte
Et l'île qu'il franchit a double floraison
Pour verdure un jardin pour roses des maisons
On dirait un bateau sur son ancre de fonte
Que font trembler les voitures de livraison.

L'aorte[5] du Pont-Neuf frémit comme un orchestre
Où j'entends préluder le vin de mes vingt ans
Il souffle un vent ici qui vient des temps d'antan[6]
Mourir dans les cheveux de la statue équestre
La ville comme un cœur s'y ouvre à deux battants.

1. Le Pont-Neuf, construit par Henri IV.
2. Sorte de petite toupie hexagonale à faces numérotées. « *Faire tourner quelqu'un comme un toton* », c'est s'en faire une manière de jouet.
3. Voir la photographie, page 44. Des festons sont des guirlandes de feuilles et de fleurs en forme d'ondulation.
4. La statue d'Henri IV.
5. La grosse artère qui sort du cœur.
6. Du temps passé.

* *Est-il besoin de dire que les annotations des poèmes contemporains reproduits dans ce livre ne prétendent pas en donner toujours une interprétation définitive?*

Sachant qu'il faut périr les garçons de mon âge
Mirage se leurraient d'une ville au ciel gris
Nous derniers-nés d'un siècle et ses derniers conscrits
Les pieds pris dans la boue et la tête aux nuages
Nous attendions l'heure H[1] en parlant de Paris.

Quand la chanson disait tu reverras Paname[2]
Ceux qu'un œillet de sang allait fleurir tantôt
Quelque part devant Saint-Mihiel ou Neufchâteau[3]
Entourant le chanteur comme des mains de flamme
Sentaient frémir en eux la pointe du couteau.

Depuis lors j'ai toujours trouvé dans ce que j'aime
Un reflet de ma ville une ombre dans ses rues
Monuments oubliés passages disparus
J'ai plus écrit de toi Paris que de moi-même
Et plus qu'en mon soleil en toi Paris j'ai cru.

Afin d'y retrouver la photo de mes songes
Si je frotte mes yeux que le passé bleuit
Ainsi que je faisais à l'école à Neuilly
Un printemps y fleurit encore et se prolonge
Et ses spectres dansants ont moins que moi vieilli.

C'est Paris ce théâtre d'ombres que je porte
Mon Paris qu'on ne peut tout à fait m'avoir pris
Pas plus qu'on ne peut prendre à des lèvres leur cri
Que n'aura-t-il fallu pour m'en mettre à la porte
Arrachez-moi le cœur vous y verrez Paris[4].

C'est de ce Paris-là que j'ai fait mes poèmes
Mes mots ont la couleur étrange de ses toits
La gorge des pigeons y roucoule et chatoie
J'ai plus écrit de toi Paris que de moi-même
Et plus que de vieillir souffert d'être sans toi.

1. L'heure de l'assaut (en 1914-1918).
2. Nom argotique de Paris. Ce sont les mots d'une chanson populaire parmi les soldats de 1914-1918.
3. Villes par où passait le front de guerre en 1918.
4. Paraphrase d'un mot célèbre de Marie Tudor : « Si l'on ouvre mon cœur, dit-elle en mourant, on y trouvera le nom de Calais ! »

Plus le temps passera moins il sera facile
De parler de Paris et de moi séparés
Les nuages fuiront de Saint-Germain-des-Prés
Un jour viendra comme une larme entre les cils
Comme un pont Alexandre-Trois blême et doré.

Ce jour-là vous rendrez voulez-vous ma complainte
A l'instrument de pierre où mon cœur l'inventa
Peut-on déraciner la croix du Golgotha
Ariane[1] se meurt qui sort du labyrinthe
Cet air est à chanter boulevard Magenta.

Une chanson qui dit un mal inguérissable
Plus triste qu'à minuit la place d'Italie
Pareille au Point-du-Jour pour la mélancolie
Plus de rêves aux doigts que le marchand de sable[2]
Annonçant le plaisir comme un marchand d'oublies.

Une chanson vulgaire et douce où la voix baisse
Comme un amour d'un soir doutant du lendemain
Une chanson qui prend les femmes par la main
Une chanson qu'on dit sous le métro Barbès
Et qui change à l'Étoile et descend à Jasmin.

Le vent murmurera mes vers aux terrains vagues
Il frôlera les bancs où nul ne s'est assis
On l'entendra pleurer sur le quai de Passy
Et les ponts répétant la promesse des bagues[3]
S'en iront fiancés aux rimes que voici.

Comme on laisse à l'enfant pour qu'il reste tranquille
Des objets sans valeur traînant sur le parquet

1. Fille de Minos, roi de Crète. Elle guida Thésée dans les couloirs du Labyrinthe après qu'il eut tué le Minotaure, puis s'enfuit avec lui; mais il l'abandonna dans l'île de Naxos. (Mythologie grecque.)

2. Personnage imaginaire, qui est familier aux petits enfants de France. Quand les yeux de l'enfant commencent à se fermer sous l'effet du sommeil, on dit : « *Le marchand de sable passe.* » (Il jette son sable dans les yeux de l'enfant.) Le marchand de sable donne de beaux rêves, comme le marchand d'*oublies* (pâtisserie légère, en faveur il y a quelques années) procure un moment de plaisir. Les *oublies* s'appelaient d'ailleurs également *plaisirs*.

3. Des bagues *de fiançailles*.

Peut-être devinant quel alcool me manquait
Le hasard m'a jeté des photos de ma ville
Les arbres de Paris ses boulevards ses quais*.

ARAGON. *En étrange pays dans mon pays lui-même* (1945). Seghers, édit.

* *On ne peut dire qu'il s'agisse ici d'un poème purement* surréaliste (voir page 331, note 1). *Montrez cependant ce qui le* sépare *d'une pièce purement classique.*



EN LONGEANT LES QUAIS DE LA SEINE

ANATOLE FRANCE (1844-1924) *est né quai Malaquais, à quelques pas de l'Institut de France et du Pont-Neuf, sur la rive qui fait face au palais du Louvre et à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. C'est un* **vrai Parisien,** *fils de Parisiens établis libraires.*

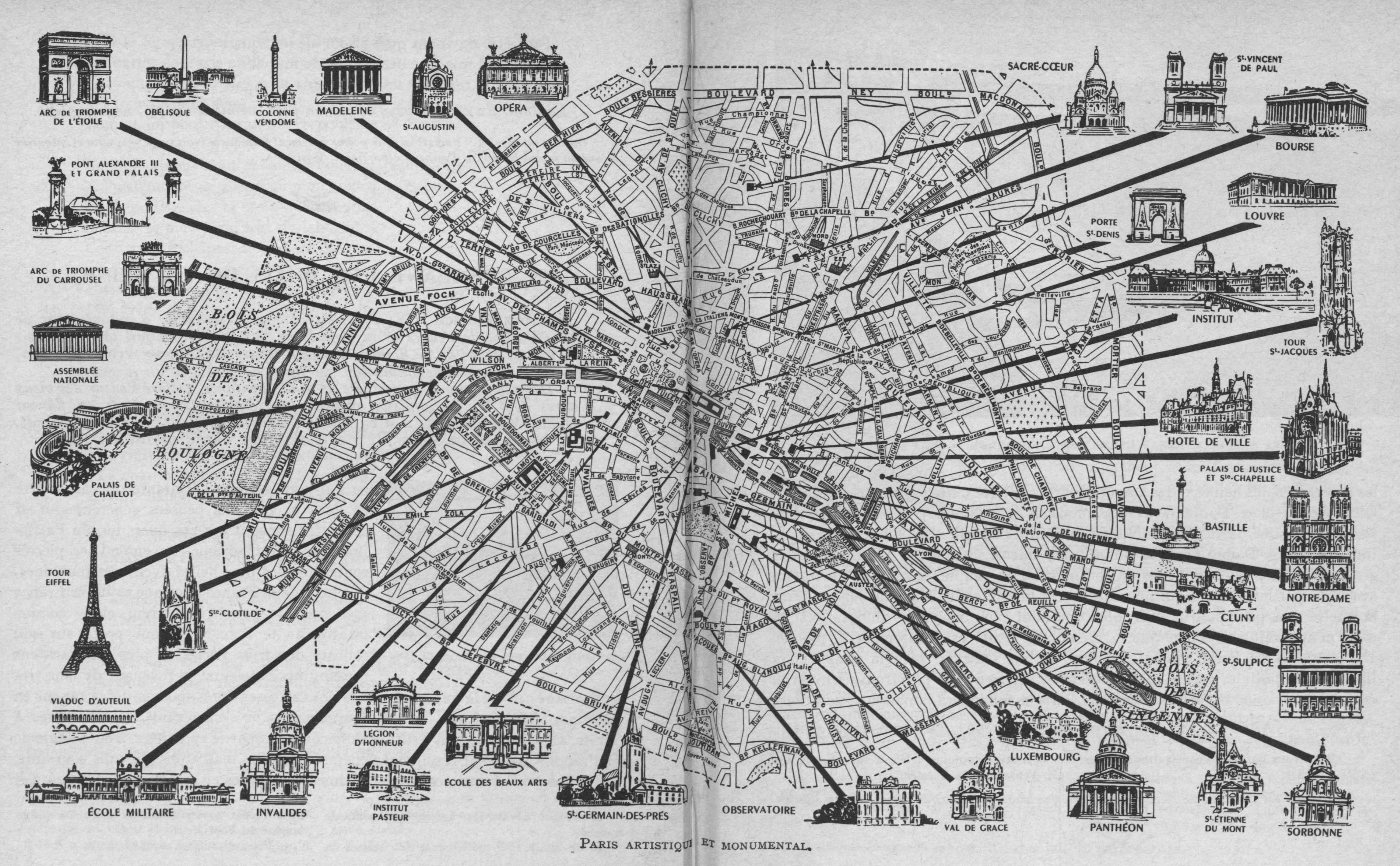
Dans la boutique de son père, il a, dès l'enfance, respiré l'odeur des vieux livres dont les bouquinistes offraient tant d'autres exemplaires au flâneur érudit. Mais surtout, il a eu sous les yeux le spectacle, unique au monde, des **quais de la Seine.** *Il y a senti frémir l'***âme même de Paris.**



LES QUAIS DE LA SEINE ET L'ILE DE LA CITÉ.

SI j'ai jamais goûté l'éclatante douceur d'être né dans la ville des pensées généreuses, c'est en me promenant sur ces quais où, du Palais-Bourbon à Notre-Dame, on entend les pierres conter une des plus belles aventures humaines, l'histoire de la France ancienne et de la France moderne. On y voit le Louvre, ciselé comme un joyau; le Pont-Neuf, qui porta sur son robuste dos trois siècles, et plus, de Parisiens musant aux bateleurs[1] en revenant de leur travail, criant : « Vive le roi ! » au passage des carrosses dorés, poussant des canons en acclamant la liberté aux jours révolutionnaires, ou s'engageant[2], en volontaires, à servir, sans souliers, sous le drapeau tricolore, la patrie en danger. Toute l'âme de la France a passé sur ces arches vénérables, où des mascarons[3], les uns souriants, les autres grimaçants, semblent exprimer les misères et les gloires, les terreurs et

1. Flânant devant les bateleurs (joueurs de farces).
2. De nombreux enrôlements volontaires en 1792 furent souscrits sur la place Dauphine, voisine du Pont-Neuf.
3. Visages sculptés en médaillons.



Paris artistique et monumental.

« Ces arches vénérables où des mascarons.... »

les espérances, les haines et les amours dont ils ont été témoins durant des siècles. On y voit la place Dauphine avec ses maisons de brique (...). On y voit le vieux Palais de justice, la flèche rétablie de la Sainte-Chapelle, l'Hôtel-de-Ville et les tours de Notre-Dame. C'est là qu'on sent, mieux qu'ailleurs, les travaux des générations, le progrès des âges, la continuité d'un peuple, la sainteté du travail accompli par les aïeux à qui nous devons la liberté et les studieux loisirs. C'est là que je sens pour mon pays le plus tendre et plus ingénieux amour. C'est là qu'il m'apparaît clairement que la mission de Paris est d'enseigner le monde. De ces pavés de Paris, qui se sont tant de fois soulevés[1] pour la justice et la liberté*, ont jailli les vérités qui consolent et délivrent. Et je retrouve ici, parmi ces pierres éloquentes, le sentiment que Paris ne manquera jamais à sa vocation[2].

Anatole France. *Pierre Nozière (1899)*. Calmann-Lévy, édit.

1. Allusion aux barricades construites avec les pavés des rues.

2. Restera toujours fidèle à sa mission, qui est d'enseigner la liberté.

* *Cherchez, par des* exemples précis, *à quels* soulèvements populaires *l'écrivain fait ici allusion.*



SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS,
CARREFOUR DES LETTRES ET DES ARTS

APRÈS *la dernière guerre,* **Saint-Germain-des-Prés** *devint comme le point de ralliement de l'***existentialisme.** *Les assises de la nouvelle littérature se tenaient au* Café de Flore (*ou à celui des* Deux-Magots), *tandis que les adeptes des danses à la mode emplissaient les caves du* Tabou, *rue Bonaparte.*

Quel changement ce fut pour un quartier jusqu'alors si calme, et quasi provincial! Mais, d'ores et déjà, toute cette agitation s'est bien apaisée, et le **« village »** *cher à* LÉO LARGUIER *a retrouvé en grande partie sa physionomie d'autrefois.*



SUR LE TROTTOIR DE PARIS.

LES locataires du VIe arrondissement reflètent d'autres images que ceux de la Villette[1], et les gosses qui ont joué au Luxembourg[2] ne ressemblent pas à ceux des Buttes-Chaumont[2] ou du parc Monceau[2].

Notre quartier a des souvenirs et des lettres de noblesse qui remontent haut.

Il est historique et familier, seigneurial et bonhomme, illustre et provincial*.

A nommer seulement Saint-Germain-des-Prés, on imagine une ville de la vieille France, un joli patelin[3] du Loir-et-Cher ou de Seine-et-Marne, avec les ruines d'une abbaye fameuse, des prairies, de beaux arbres et des eaux vives.

M. le Maire est un gros propriétaire du pays et conseiller général; les vignes donnent quelques barriques d'un vin réputé[4]; les pâtés en croûte de la Mule-Noire ou du Lion-d'Or[5] sont fort appréciés des gastronomes. Les filles y sont jolies et le climat tempéré. Pas de commerces insolents, pas d'usines importantes, mais beaucoup de petites boutiques charmantes, des encadreurs et des libraires, des antiquaires et des relieurs.

Il y eut pas mal d'hommes célèbres dans l'endroit. Certains y naquirent, d'autres y moururent après avoir voulu y vivre : écrivains, peintres, grands médecins, humanistes, leurs statues ou leurs bustes ornent les squares et les boulevards.

1. Quartier situé au nord de Paris.
2. Jardin de Paris.
3. Terme de la langue familière : *pays natal, petite patrie.*
4. Plaisanterie à placer dans le cadre du village *imaginaire,* mentionné au paragraphe précédent.
5. Noms fréquemment empruntés par les restaurants ou les auberges de campagne.

* *Expliquer chacune de ces* épithètes *et la* justifier *par le contexte.*

Il y a des arrondissements où les immeubles neufs n'ont même pas l'âge du plus jeune de leurs locataires. Ils sont fiers de leurs palaces, de leurs immenses magasins, de leurs bars étincelants de nickels et de glaces qui ne dépareraient point une avenue de Chicago ou de Philadelphie.

Ici, à chaque pas, se lève une image gracieuse ou glorieuse. Le vrai Paris est là, et quelquefois le présent y est à peine plus réel que le passé, et ceux qui vécurent sont mêlés à ceux qui vivent comme les dieux de l'Antiquité et les saints du Moyen Age l'étaient à l'existence quotidienne qu'ils transfiguraient.

Autour de Saint-Germain-des-Prés, je dois connaître une à une toutes les maisons et le petit monde, le bon monde des rez-de-chaussée et des boutiques.

Je compte parmi eux beaucoup d'amis. Certains ont succédé à leur père. En voici un autre qui ne pourrait se plaire ailleurs. Tous ses souvenirs sont ici. En sortant de l'école, il a joué sur ce trottoir; au coin de la rue Jacques-Callot, on a démoli une bicoque[1] où il connut sa fiancée, la fille d'une mercière. Il n'a presque jamais mangé que le pain du boulanger voisin; l'horloger qui répare de loin en loin sa montre est un ami; il n'achète son tabac qu'au débit qui est près de sa boutique et si on le transplantait avenue Hoche[2], par exemple, il ne respirerait pas* !...

C'est cela qui est joli dans notre endroit : la bonhomie des mœurs presque villageoises, avec, un peu partout, le grand prestige de l'Histoire et le charme fané du Passé.

Léo Larguier. *Saint-Germain-des-Prés, carrefour des Lettres et des Arts,* Firmin-Didot.

1. Nom familier donné à une maisonnette de construction légère. — 2. Dans le XVI[e] arrondissement.

* *Qu'y a-t-il de* gracieux *dans ce petit tableau?*



MONTPARNASSE VU PAR JULES ROMAINS

PARMI *tant de quartiers chers aux étrangers,* **Montparnasse** *et* **Montmartre**, *chacun à l'extrémité de l'axe nord-sud de la ville, sont sans doute les plus familiers à leur souvenir; surtout si ces visiteurs ont eu quelque ambition d'artistes, s'ils sont venus chercher à Paris l'étincelle qui enflamme, l'approbation qui consacre.*

A la façon d'un dessinateur, Jules Romains *a croqué, d'un crayon précis, élégant, et parfois légèrement irrévérencieux, la* **clientèle cosmopolite** *des cafés « du Montparnasse ».*



Jules Romains.

Un morceau de boulevard, à première vue comme bien d'autres.

Quelques centaines de mètres, à peine; sur une bonne largeur. Pas de pittoresque. Des maisons plutôt bourgeoises, d'un âge indécis et plutôt récent. Quelques immeubles à moitié cossus, dans le style des Ternes ou des Batignolles[1]. Des arbres, comme ailleurs. Un ciel de Paris, de l'avant-printemps. Tout un fond constitué par un Paris banal, mais bien reconnaissable. Posée là-dessus la végétation étonnante de cette demi-douzaine de cafés. Chacun avec son public un peu distinct : ici et là les mêmes éléments se retrouvent, mais les dosages diffèrent; peut-être aussi la qualité individuelle des molécules.

Au total, un lieu du monde sans pareil. Un moment du monde sans pareil. Aucun port n'a jamais vu à la fois, sur ses quais, marins de tant de pays, n'a jamais vu flotter, en haut des mâts, tant d'oriflammes étrangers. Qu'est-ce, à côté de cela, que le New York de Greenwich Village ou de la 52e Rue; que le Londres de Soho et de Chelsea; que le Berlin de Gedächtnisskirche et du Kurfürstendam[2]?

Ce qu'il y a de moins provincial au monde, et de moins en retard sur l'instant. Car l'instant se décroche ici[3]. L'horloge du méridien O[4] est ici. La principale occupation de beaucoup de gens est de régler leur montre. Cette fille est une Scandinave. Ces deux autres sont des Américaines (l'Américaine se présente par paires, volontiers). L'homme bien vêtu est peut-être un journaliste anglais, comme Bartlett[5]! Cet autre, qui n'est pas très bien mis, et qui a l'air Russe, est peut-être Russe. Il fait peut-être du courtage de tableaux, en seconde ou troisième main. Il est peut-être agent subalterne des Soviets; peut-être Russe blanc réfugié, travaillant contre les Soviets; peut-être les deux. Il donne peut-être des leçons de français à des boursières d'art d'une université de l'Illinois. Mille particularités, projetées de plus ou moins loin par le vaste monde, s'abattent ici, et du point d'impact[6] cessent d'être particulières. Une moirure des cheveux; un bleu des prunelles; la louche couleur, le duveté d'une étoffe, l'accent d'une voix, le flottement d'une phrase, l'inflexion d'un corps assis, un tournoiement de la main et de l'avant-bras; le timbre d'un rire....

Jules Romains. *Les Hommes de Bonne Volonté. Comparutions (1944).* Flammarion.

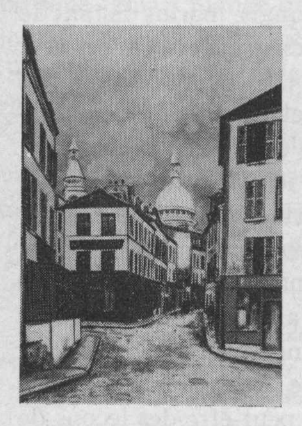
1. Quartiers sans style, construits sous le Second Empire, dans le nord-ouest de la ville.
2. Le ton est légèrement ironique.
3. C'est ici que tout *commence*. D'où les deux phrases suivantes, qui ont un sens figuré.
4. *O* = zéro.
5. Personnage des *Hommes de Bonne Volonté*.
6. Du point de chute, vues du point de chute.

* *D'après cette page,* justifiez *ce propos de Jules Romains : « Je n'ai jamais pensé que la grandeur d'un* ensemble, *l'ampleur d'une* synthèse *pussent dispenser de la vue aiguë et infiniment particulière du* détail. »

MONTMARTRE

MONTMARTRE *a bien changé depuis le temps où* Gérard de Nerval *en vantait les « tonnelles », « les jardins touffus », les « sources filtrant dans la glaise », et où la « Bohême », chère à* Henri Murger, *venait y cacher ses amours et sa misère. Il n'est même plus ce joyeux Montmartre 1900, dont* Carco, Dorgelès, Mac Orlan *et tant d'autres ont gardé la nostalgie. Il a cédé le pas à Montparnasse, qui lui-même s'est vu déserté au profit de Saint-Germain-des-Prés, qui bientôt à son tour....*

Mais s'il n'est plus le refuge des « rapins » et des chansonniers, il a, jusqu'en son décor vieillot, sa végétation anémique, son pittoresque désordre, gardé on ne sait quel air de fête et aussi de **gentillesse populaire** *qu'*ANDRÉ MAUROIS *va souligner.*



UNE RUE DE MONTMARTRE, PAR UTRILLO.

SI le prestige de Montparnasse est plus récent, celui de Montmartre demeure intact. Sans doute il y a un Montmartre pour provinciaux, dont le décor est assez périmé. Mais que de coins du vieux Montmartre restent inimitables! La Butte[1] est couverte de petites maisons à un étage, au balcon fleuri, devant lesquelles survit un jardinet planté d'arbustes. A chaque tournant, vous découvrirez un Utrillo ou un Quizet[2]. Les rues escarpées sont bordées de voitures chargées de légumes, de coucous, de jacinthes. Achetez un bouquet ou un artichaut. « Voilà, ma belle », vous dira la marchande, « voilà ma chérie, voilà ma jolie. »

Car Montmartre est familier. Savez-vous qu'il existe une République de Montmartre? Un maire de Montmartre? Et, le dimanche, un défilé de pompiers que précède le garde champêtre? Explorez cette république. Au fond d'une impasse étroite, vous découvrirez soudain un vieil hôtel au fronton sculpté. Au sommet de la rue de l'Élysée-des-Beaux-Arts, un beau bâtiment ancien forme le fond du tableau. Et regardez cette rue, toute en escaliers, que coupe en deux, suivant l'axe médian, une vieille rampe de fer, polie par les milliers de mains qui l'ont empoignée. Une autre est barrée par un grand arbre, qui a poussé là comme en pleine forêt. Aucun plan.

1. « Montmartre », comme le « Montparnasse », est bâti sur une butte, un petit « *mont* ». Mais on dit *la Butte* tout court pour désigner Montmartre.

2. Un coin de rue, un paysage, tels qu'Utrillo et Quizet (peintres célèbres de notre époque) ont aimé en peindre.

Tout cela est « fichu comme quat'sous[1] ». Les places n'ont pas de forme. Les rues tournent sur elles-mêmes et vous ramènent au point de départ. Les murs sont lépreux; les plâtres noirs s'écaillent. Des vignes inattendues dressent leurs ceps étiques au sommet de la Butte. Tout est désordonné, fou et charmant*. C'est Montmartre.

ANDRÉ MAUROIS. *Paris (1951)*. Fernand Nathan, édit.

* *On cherchera quels* détails *du texte permettent de justifier ces trois* épithètes.



AU JARDIN DES TUILERIES



« AU BOUT DE LA TERRASSE, UN CAVALIER DE PIERRE.... ».

IL appartenait à MARCEL PROUST, *Parisien de Paris s'il en fut, et chantre émerveillé de ces bosquets des Champs-Elysées où lui apparurent les premières* « Jeunes filles en fleurs », *de célébrer un autre lieu d'élection, dont il sut, dès l'enfance, apprécier et pénétrer la poésie : ce jardin des Tuileries, qui joint le Louvre à la Concorde comme un* **trait d'union** *entre la France d'autrefois et celle d'aujourd'hui.... Ici, monuments et bassins, arbres et parterres, allées et kiosques s'unissent en une symphonie qui atteint son plein épanouissement lors de la floraison printanière....*

AU jardin des Tuileries, ce matin, le soleil s'est endormi tour à tour sur toutes les marches de pierre comme un adolescent blond dont le passage d'une ombre interrompt aussitôt le somme léger. Contre le vieux palais verdissent de jeunes pousses. Le souffle du vent charmé[2] mêle au parfum du passé la fraîche odeur des lilas. Les statues qui sur nos places publiques effrayent comme des folles, rêvent ici dans les charmilles comme des sages sous la verdure lumineuse qui protège leur blancheur. Les bassins au fond desquels se prélasse le ciel bleu luisent comme des regards. De la terrasse du bord de l'eau, on aperçoit, sortant du vieux quartier

1. Expression très familière pour désigner une personne habillée sans façon ou même sans soin. *Quatre sous* font une somme minime.

2. Il subit, comme un charme, comme une influence magique, ce parfum du passé et cette odeur fraîche de lilas.

du quai d'Orsay, sur l'autre rive et comme dans un autre siècle, un hussard qui passe. Les liserons débordent follement des vases couronnés de géraniums. Ardent de soleil, l'héliotrope brûle ses parfums. Devant le Louvre s'élancent des roses trémières, légères comme des mâts, nobles et gracieuses comme des colonnes, rougissantes comme des jeunes filles. Irisés de soleil et soupirants d'amour, les jets d'eau montent vers le ciel. Au bout de la terrasse, un cavalier de pierre lancé sans changer de place dans un galop fou, les lèvres collées à une trompette joyeuse, incarne toute l'ardeur du Printemps.

Mais le ciel s'est assombri, il va pleuvoir. Les bassins, où nul azur ne brille plus, semblent des yeux vides de regards ou des vases pleins de larmes. L'absurde jet d'eau, fouetté par la brise, élève de plus en plus vite vers le ciel son hymne maintenant dérisoire. L'inutile douceur des lilas est d'une tristesse infinie. Et là-bas, la bride abattue, ses pieds de marbre excitant d'un mouvement immobile et furieux le galop vertigineux de son cheval, l'inconscient cavalier trompette sans fin sur le ciel*.

MARCEL PROUST. *Les Plaisirs et les Jeux* (*1896*). Gallimard.

* ***Montrez, en particulier**, l'originalité du* **deuxième paragraphe** *et la valeur de :* **absurde, dérisoire, inutile, tristesse, inconscient.**



A BELLEVILLE



PETIT CAFÉ A BELLEVILLE.

PARIS, *la Ville Lumière, est aussi la ville de beaucoup de misères. A côté des « beaux quartiers », à côté de la lumière, qui ruisselle le long des Champs-Elysées ou qui détache dans la nuit l'Opéra, le Louvre, l'Arc de Triomphe, il y a tout* **un Paris populaire,** *aux rues étroites, aux maisons pouilleuses, un Paris d'où ont débouché quelques-unes des plus fameuses émeutes de la Révolution....*

Il faut, comme EUGÈNE DABIT, *avoir été un de ces gamins élevés entre des murs sordides, dans des ruelles crasseuses, pour savoir qu'il existe un autre Paris que le « Gay Paris » : ce Paris de* **Belleville,** *par exemple, où le « bistrot » est à peu près le seul Paradis....*



Rue de Belleville.

A Belleville, on trouve peu de fonctionnaires, peu d'employés. Dès qu'ils le peuvent, singeant[1] leurs chefs, ils vont s'installer à l'ouest de Paris. Dans le quartier des Carrières d'Amérique, de petits bourgeois habitent des villas. Ailleurs, végète une population qui vote rouge[2]; ni les prêches des « équipes sociales[3] » ni les promesses officielles ne la détourneront de son vrai destin.

On émigre chaque matin pour gagner son pain. On ne connaît pas la joie des départs, les longues vacances, les provinces lointaines, encore moins les pays étrangers. C'est ici qu'on naît, vit, et meurt; qu'on travaille et qu'on aime, sur sa terre natale. Rares sont les attaches avec un village. Dans les faubourgs du sud-ouest on trouve des Bretons; dans ceux du centre, des provinciaux forment des associations amicales. A Belleville, on n'a de racines que parisiennes, des souvenirs qui remontent au temps de la Commune, et des camarades ouvriers (...).

Une malédiction pèse sur ces faubourgs du nord-est, les noms en sont prononcés

1. Imitant (comme des singes).
2. Pour les députés *rouges* (socialistes ou communistes).
3. D'inspiration catholique.

avec crainte. La légende de la révolution les enveloppe. Les couleurs de la misère ne sont pas riantes pour qui roule en auto aux Champs-Élysées. Il faut avoir habité Belleville pour ne plus se griser de symboles, d'idées, d'art; comprendre que les malheureux ne connaissent aucun de ces mirages.

En attendant l'heure désespérée qui les poussera vers d'autres territoires, comme des vengeurs ou des barbares, ils ont construit un monde où ils ont leurs joies, leurs amours, leurs biens.

Le premier bistrot venu aide à s'accommoder de cette vie de chien. Des inconnus vous saluent comme un frère; on respire une bonne odeur de tabac, de bière, d'apéritifs. La menthe a la couleur des prairies, l'absinthe la couleur des rêves, et les hommes plus légers imaginent des départs, pensent saisir un jour la fortune.

Arrivent des copains[1] qui fuient leur famille, ou leurs chefs ou une maîtresse, ensemble on fabrique une société meilleure. Affalé sur la banquette de moleskine[2] ou sur la chaise à clous dorés, les bras sur le marbre graisseux d'une table, une main serrant le verre, on regarde les flacons scintillants, les murs ornés de glaces, tandis que dans la rue les passants se hâtent, les voitures roulent. Les usages, les lois, le bien, le mal, ne comptent plus; le vieux besoin qu'a l'homme du merveilleux s'épanouit.

L'heure de la soupe, celle du sommeil, peuvent sonner. On a quitté terre. Jusqu'au moment, hélas! fatal aux songes, où le patron crie : « On ferme! » On s'enfonce alors dans la nuit, en marmonnant : une journée, une dure journée encore, avant de pouvoir goûter le même bonheur. On reprend vite ses pensées moutonnières, on retombe dans son trou, à son poste*....

EUGÈNE DABIT. *Parisiens de Belleville.* N. R. F. (*1er février 1933*).

1. Camarades (familier). — 2. Toile vernie imitant le cuir.

* *Relevez les traits de* satire sociale *contenus dans ce texte. — Quelle* sympathie *l'auteur éprouve-t-il pour ce quartier, à certains égards si rebutant?*





III. La Nation française

UNE HISTOIRE qui s'étend sur deux millénaires ne se laisse pas facilement résumer en quelques mots. Du moins peut-on en retenir un certain nombre de dates ou de faits, qui permettent d'en marquer les étapes essentielles.

Au temps où César entreprit la conquête de la Gaule (58-52 avant J.-C.), celle-ci était divisée en trois grands peuples : les Celtes, les Aquitains et les Belges. Cette division favorisa certainement les projets du Romain : et, après l'échec du soulèvement national tenté par Vercingétorix, c'est la rude main de l'Imperator qui allait imposer l'unité *de fait* à notre pays.

D'abord romanisés au point de mériter d'être, pendant très longtemps, appelés *Gallo-Romains*, nos ancêtres durent cependant, au milieu du v[e] siècle, supporter le flot des grandes invasions et laisser le peuple germanique des *Francs* s'installer sur leur sol. Aussi faut-il attendre le traité de Verdun, c'est-à-dire l'année 843, pour voir s'instituer, sous l'autorité de *Charles le Chauve*, un royaume de France, qui donne au pays son nom définitif et sa première unité *nationale*.

A partir de cette époque, et surtout depuis le moment où les *Capétiens* montèrent sur le trône (987), l'effort constant de la monarchie fut d'imposer sa souveraineté aux seigneurs féodaux qui la lui contestaient. Philippe Auguste, saint Louis, Philippe le Bel, Louis XI furent, au cours du Moyen Age, les rois qui s'illustrèrent le plus brillamment dans cette tâche. Plus tard, Henri IV, en mettant un terme aux guerres de Religion, Richelieu et Mazarin en triomphant de l'opposition des Grands, Louis XIV, enfin, en donnant une sorte d'incarnation à la majesté royale, achevèrent d'établir la *cohésion politique* de la nation.

P. 53 : LA FRANCE, PAR BOURDELLE.

D'autre part, après avoir, au cours de la guerre de Cent Ans, travaillé à chasser de France les Anglais, les rois s'efforcèrent d'annexer à la couronne le plus grand nombre de provinces possible. Et successivement, l'Alsace (1648), l'Artois (1659), le Roussillon (1659), la Franche-Comté (1678), la Lorraine (1766), la Corse (1768) furent intégrés au territoire national, lequel, à la veille de la Révolution, avait à peu près sa superficie et sa physionomie actuelles.

Par un phénomène assez curieux, la Révolution, tout en anéantissant l'absolutisme royal, poursuivit le double travail commencé par la Monarchie : sur le plan intérieur, elle « respecta et renforça la *centralisation administrative*[1] »; sur le plan extérieur, les guerres qu'elle eut à soutenir contre l'Europe coalisée avivèrent l'*enthousiasme patriotique des citoyens*. Et l'Empire, avant de sombrer à Waterloo (1815), avait su doter le pays d'un appareil administratif qui l'organisa pour un siècle et avait remporté des victoires assez retentissantes pour donner à la France l'impression d'être une grande puissance militaire.

Sans doute, les régimes qui suivirent — Restauration, monarchie de Juillet, Second Empire — ne comptent pas autant de dates glorieuses. Il y a plus : la capitulation de Sedan (4 septembre 1870), qui entraîna la perte de l'Alsace et de la Lorraine, fut ressentie comme un désastre national. Mais la Troisième République sut étendre l'influence française dans le monde, puis, en 1919, recouvrer les deux provinces perdues en 1871 : elle rétablissait ainsi l'*intégrité du territoire* et faisait respecter le nom de la France loin au-delà des mers.

Depuis la seconde guerre mondiale, en revanche, la France n'a guère été épargnée : l'écrasement de 1940 (partiellement réparé, il est vrai, en 1944) a pu affaiblir sa puissance matérielle. Mais il semble qu'elle se soit ressaisie, comme elle sut le faire si souvent dans sa longue histoire.

1. Édouard Rambaud.



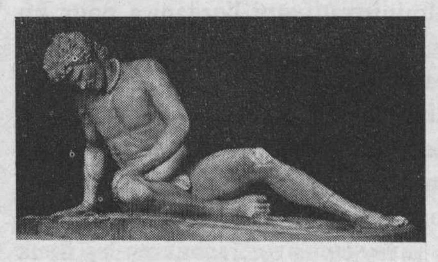
LA RÉPUBLIQUE AU FLAMBEAU.
Avers d'une pièce de monnaie.
(R. Cognet, graveur.)

VERCINGÉTORIX

(52 avant J.-C.)

INUTILE *de nier ou de regretter ce que la Gaule doit à la conquête romaine. Pourtant, comment ne pas admirer sa* **résistance acharnée** *et ce chef malheureux, qui, dans des conditions impossibles, a tenté de réaliser l'unité de la nation?*

Si donc, aux yeux des doctes, César est le fondateur involontaire de l'Unité française, **Vercingétorix** *est cher aux enfants de France, comme notre* **premier patriote,** *notre premier résistant.*



SOLDAT GAULOIS MOURANT. STATUE ANTIQUE.

DEVANT le camp, à l'intérieur des lignes de défense, avait été dressée l'estrade du proconsul[1], isolée et précédée de marches, semblable à un sanctuaire. Au-devant, sur le siège impérial, César se tenait assis, revêtu du manteau de pourpre. Autour de lui, les aigles des légions[2] et les enseignes des cohortes[2], signes visibles des divinités protectrices de l'armée romaine. En face de lui, la montagne que couronnaient les remparts d'Alésia[3], avec ses flancs couverts de cadavres (...). Comme spectateurs, quarante mille légionnaires debout sur les terrasses et les tours, entourant César d'une couronne armée. A l'horizon enfin, l'immense encadrement des collines, derrière lesquelles les Gaulois fuyaient au loin.

Dans Alésia, les chefs et les convois d'armes se préparaient : César allait recevoir, aux yeux de tous, la preuve palpable de la défaite et de la soumission de la Gaule.

Vercingétorix sortit le premier des portes de la ville, seul et à cheval. Aucun héraut ne précéda et n'annonça sa venue. Il descendit les sentiers de la montagne, et il apparut à l'improviste devant César.

Il montait un cheval de bataille, harnaché comme pour une fête. Il portait ses plus belles armes; les phalères[4] d'or brillaient sur sa poitrine. Il redressait sa haute taille, et il s'approchait avec la fière attitude d'un vainqueur qui va vers le triomphe.

1. C'est-dire de César.
2. Unités militaires romaines.
3. Place forte (voisine de Dijon) où Vercingétorix s'était enfermé avec l'armée gauloise et dont César avait fait le siège.
4. Plaques de métal portées comme décorations par les soldats qui s'étaient distingués dans les combats.

Les Romains qui entouraient César eurent un moment de stupeur et presque de crainte, quand ils virent chevaucher vers eux l'homme qui les avait si souvent forcés à trembler pour leur vie. L'air farouche, la stature superbe, le corps étincelant d'or, d'argent et d'émail, il dut paraître plus grand qu'un être humain, auguste comme un héros : tel se montra Décius, lorsque, se dévouant aux dieux pour sauver ses légions, il s'était précipité à cheval au travers des rangs ennemis.

C'était bien, en effet, un acte de dévotion religieuse, de dévouement sacré, qu'accomplissait Vercingétorix. Il s'offrit à César et aux dieux suivant le rite mystérieux des expiations volontaires.

Il arrivait, paré comme une hostie. Il fit à cheval le tour du tribunal, traçant rapidement autour de César un cercle continu, ainsi qu'une victime qu'on promène et présente le long d'une enceinte sacrée. Puis il s'arrêta devant le proconsul, sauta à bas de son cheval, arracha ses armes et ses phalères, les jeta aux pieds du vainqueur : venu dans l'appareil du soldat, il se dépouillait d'un geste symbolique, pour se transformer en vaincu et se montrer en captif. Enfin il s'avança, s'agenouilla, et, sans prononcer une parole, tendit les deux mains en avant vers César, dans le mouvement de l'homme qui supplie une divinité.

Les spectateurs de cette étrange scène demeuraient silencieux. L'étonnement faisait place à la pitié. Le roi de la Gaule s'était désarmé lui-même, avouant et déclarant sa défaite aux hommes et aux dieux. Les Romains se sentirent émus, et le dernier instant que Vercingétorix demeura libre sous le ciel de son pays lui valut une victoire morale d'une rare grandeur.

Elle s'accrut encore par l'attitude de César : le proconsul montra trop qu'il était le maître, et qu'il l'était par la force. Il ne put toujours, dans sa vie, supporter la bonne fortune avec la même fermeté que la mauvaise. Vercingétorix se taisait : son rival eut le tort de parler, et de le faire, non pas avec la dignité d'un vainqueur, mais avec la colère d'un ennemi. Il reprocha à l'adversaire désarmé et immobile d'avoir trahi l'ancien pacte d'alliance, et il se laissa aller à la faiblesse des rancunes banales.

Puis il agréa sa victime, et donna ordre aux soldats de l'enfermer, en attendant l'heure du sacrifice*.

CAMILLE JULLIAN. *Vercingétorix (1901).* Hachette, édit.

* *On étudiera, dans ce récit, les éléments qui en constituent le* pittoresque *et le* pathétique.



SAINT LOUIS (1215-1270) REND LA JUSTICE AU BOIS DE VINCENNES

SAINT LOUIS *est le seul roi de France qui ait été canonisé. C'est assez dire les services éclatants qu'il rendit à la Chrétienté, tant par sa participation aux deux dernières croisades que par son* **amour de la justice et de la paix.** *N'est-ce pas lui qui soutenait, contre son entourage : « Je veux céder ce territoire au roi d'Angleterre, pour mettre amour entre mes enfants et les siens »?*

Peu d'hommes ont su mieux évoquer cette noble figure que le sire de JOINVILLE, *qui fut longtemps le compagnon du souverain et, en 1305, écrivit l'histoire du saint roi.*



BUSTE DE SAINT LOUIS (partie d'un reliquaire).

SOUVENT* en été il allait s'asseoir au bois de Vincennes après la messe, s'adossait à un chêne et nous faisait asseoir autour de lui. Tous ceux qui avaient une affaire venaient lui parler sans être empêchés par un huissier ni personne d'autre. Et alors il demandait de sa propre bouche : « Y a-t-il quelqu'un ici qui ait un litige[1]? » Ceux qui avaient un litige se levaient; et il disait : « Taisez-vous tous, et l'on vous jugera les uns après les autres. » Et alors il appelait monseigneur Pierre de Fontaine et monseigneur Geoffroy de Villete et disait à l'un d'eux : « Jugez-moi ce litige. »

Et quand il voyait quelque chose à amender dans les paroles de ceux qui parlaient pour lui ou dans les paroles de ceux qui parlaient pour autrui, il l'amendait lui-même de sa propre bouche. Je l'ai vu quelquefois, en été, venir pour juger son monde, au Jardin de Paris[2], vêtu d'une cotte de camelot[3] avec une tunique en tiretaine[3] sans manches, une écharpe de cendal[4] noir autour du cou, très bien peigné et sans coiffe[5] et un chapeau de plumes de paon blanc sur la tête. Il faisait étendre un tapis pour nous asseoir autour de lui; et tous les gens qui avaient affaire à lui étaient debout autour de lui; et alors il les faisait juger comme je vous ai dit à propos du bois de Vincennes*.

* Texte mis en français moderne.

JOINVILLE. *Histoire de saint Louis.*

1. Il s'agit surtout de plaintes contre l'administration royale, comme le prouve le début du paragraphe suivant.
2. Dans l'île de la Cité.
3. *Camelot, tiretaine* : étoffes communes dont on faisait les vêtements.
4. *Cendal* : étoffe de soie.
5. Sorte de calotte, souvent portée sous le chapeau.

**Quels* détails *font ressortir la* simplicité *du roi?*

JEANNE D'ARC, OU LE REFUS D'ABDIQUER (1412-1431)

De toutes les figures de l'histoire de France, il n'en faut pas chercher de plus **touchante** *ni de plus* **populaire** *que celle de Jeanne d'Arc. Et son épopée, depuis les voix entendues par la petite bergère de Domremy, jusqu'au supplice final, est inscrite dans tous les esprits et dans tous les cœurs, et bien au-delà des frontières de France.*

Entre tant d'épisodes émouvants, il en est un qui, à très juste titre, a retenu l'attention et inspiré le beau talent de THIERRY MAULNIER : *celui où la jeune fille, après avoir abjuré* **de force** *devant le tribunal, reprend peu à peu* **conscience d'elle-même** *et retourne à cette irrésistible vocation où l'appelle « l'autre Jeanne », la Jeanne qui n'a point trahi, la Jeanne qui refuse d'abdiquer....*



JEANNE D'ARC.
Dessin naïf de l'époque.

Dans le cachot, Jeanne, ayant abjuré, entend la voix de sa conscience qui parle et qui la rappelle à son devoir. D'où ces personnages : Jeanne *et* l'Autre Jeanne.

L'AUTRE JEANNE. — Regarde-moi. Je suis celle qui a trouvé la France sur sa croix et qui l'a déclouée, et par qui est venu pour elle le jour de la Résurrection. Je suis celle que tu es.

JEANNE. — Celle-là, je l'ai reniée par désarroi, par fatigue et par peur du feu. Tout est fini.

L'AUTRE JEANNE. — Je suis celle que tu es dans des millions d'yeux qui te contemplent. Je t'appelle à moi et je te soutiendrai dans tout ce qui te reste à faire. Ta vérité, c'est la légende*. Ta légende te réclame pour te garder jusqu'à la fin des temps. Le moment est venu de ressembler à celle que tu es dans le cœur des hommes. Le moment est venu de me ressembler. Debout!

JEANNE. — Mes Français m'accueillaient à genoux dans les villes et m'acclamaient après les batailles, et remerciaient Dieu de ce que je leur avais été envoyée. Maintenant, ils m'injurient dans les rues de Rouen, quand j'y passe avec ceux qui me gardent, et disent que si j'ai fait soumission, c'est que je ne venais pas de la part de Dieu.

L'AUTRE JEANNE. — Dans les bourgs et dans les campagnes on croit qu'une

**Expliquez cette* maxime *vigoureuse.*

fausse Jeanne a été prise à Compiègne et jugée à Rouen, car tu ne peux ni faillir ni faiblir, car tu es invincible[1] étant guidée par les Anges : et l'on prie pour toi et l'on t'attend. Que dira la France quand elle saura que tu t'es reniée?

JEANNE. — Je croyais que mon roi viendrait jusqu'à Rouen avec son armée pour me délivrer par force, ou qu'il offrirait rançon pour moi. De mon roi aussi je suis abandonnée.

L'AUTRE JEANNE. — Ton roi n'est roi que parce que tu l'as mené au sacre. Ton roi n'est roi que si tes voix ont dit vrai. Que dira ton roi quand il saura que tu t'es reniée?

JEANNE. — Les voix qui me venaient de Dieu ont fait silence et m'ont délaissée. Ah! Si l'univers m'abandonne, j'ai du moins besoin de Dieu.

L'AUTRE JEANNE. — Dieu a besoin de toi.

JEANNE. — Besoin de moi?

L'AUTRE JEANNE. — Quand cesseras-tu de gémir et de chercher partout une aide? Personne ne viendra à ton secours : tu n'as rien à attendre. C'est toi que l'on attend. Considère non ce qui te soutient, mais ce qui repose sur toi. Considère tout ce qui tombe si tu tombes. C'est par la charge qu'il porte que l'homme se tient debout.

JEANNE. — Tant de malheur est sur moi....

L'AUTRE JEANNE. — Fais-t'en plus forte[2].

JEANNE. — Tant de fatigue.

L'AUTRE JEANNE. — Fais-t'en plus forte.

JEANNE. — Tant de honte.

L'AUTRE JEANNE. — Fais-t'en plus forte. (*Elle va à elle pour la mettre debout. Jeanne tente une faible résistance.*) Prétendrais-tu me résister? Telle que je te vois, meurtrie, défaite, les yeux battus, les joues salées de larmes, pauvre chose humaine livrée à la fatigue, au sommeil, à la peur. Va, tu ne lutteras pas avec moi comme Jacob avec l'Ange[3], car tu sais bien maintenant que tu serais terrassée.

JEANNE. — Que prétends-tu de moi?

L'AUTRE JEANNE. — Tu es allée droit à ton roi qui ne savait plus qu'il était roi, et tu l'as reconnu pour qu'il se reconnût lui-même. Je suis venue vers toi qui ne savais plus que tu étais Jeanne et déjà tu t'es reconnue.

JEANNE. — Je te dis donc ce que m'a dit mon roi : « Que faut-il que je fasse? »

L'AUTRE JEANNE. — Tu as conduit ton roi à Reims pour qu'il y fût sacré. C'est à ton sacre que je te conduis. Comme il le reçoit à Reims, tu le recevras à Rouen.

1. Sous-entendre : selon les gens des campagnes, puisque tu es « *guidée par les Anges* ».
2. Élève ta force à la mesure de ton malheur.
3. Allusion au combat victorieux que *Jacob*, à son retour en terre de Chanaan, eut à livrer contre l'*Ange* envoyé pour l'éprouver.

JEANNE. — Quel sacre peut-il y avoir pour la pauvre fille que je suis?

L'AUTRE JEANNE. — Un sacre plus brillant que le plus beau sacre royal. Quelles hautes flammes l'éclairent! Tu seras reine, Jeanne, auprès des Saintes Martyres. Reine pour tous ceux qui, comme toi, comparaîtront devant des juges de politique et de vengeance, dans la solitude et le désarroi, et sauront que tu es près d'eux. Reine de tous ceux que l'on tue injustement aux quatre coins du monde. Reine des peuples qu'on opprime, reine des vaincus qu'on bâillonne, reine des prisons et des supplices, reine de la foule des libertés qui n'en finissent pas d'être tuées et de renaître, reine de l'espoir intraitable. Reine[1], voici le jour du sacre. Voici la foule rassemblée. Voici sur toi les yeux du monde. Voici le prêtre avec son livre. Voici l'ampoule[2] et la couronne.



JEANNE ET L'AUTRE JEANNE À LA CRÉATION DE LA PIÈC

JEANNE. — Voici la mort. Je n'ai que dix-neuf ans.

L'AUTRE JEANNE. — Jeanne, je t'appelle à ton dernier combat. Reprends l'habit qui convient au combat. Reprends l'habit d'homme.

JEANNE. — Je leur[3] ai fait serment....

L'AUTRE JEANNE. — Nul serment ne vaut s'il est fait par contrainte. Reprends ton courage, reprends ta vérité, reprends la bataille. Reprends ton habit d'homme! Es-tu prête?

JEANNE. — Je suis prête*.

THIERRY MAULNIER. *Jeanne et les Juges (1949)*. Gallimard.

1. Nom mis en *apostrophe*.
2. Allusion à la Sainte Ampoule, contenant l'huile utilisée pour le sacre des rois de France.
3. A mes geôliers.

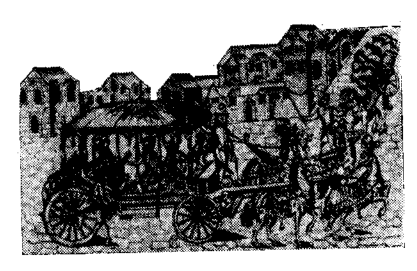
* *Quel est le passage de cette scène qui vous paraît le plus* éloquent *et le plus* émouvant?



HENRI IV, LE ROI TOLÉRANT (1553-1610)

Lorsqu'il voulut glorifier **l'esprit de tolérance** *en un vaste poème épique, Voltaire choisit de célébrer Henri IV. On voit pourquoi : ce roi fut* **l'ennemi du fanatisme,** *et, pour mettre fin aux guerres religieuses, ne craignit pas d'abjurer le protestantisme pour se faire catholique.*

En décrivant, dans sa minutie pittoresque, le détail de la dernière journée d'Henri IV, LES FRÈRES THARAUD *ont su rendre hommage au moins à deux qualités foncières du souverain : sa préoccupation constante de* **son royal métier,** *et* **son courage** *à défier les complots du fanatisme.*



L'ASSASSINAT D'HENRI IV.

JAMAIS le Roi n'apparut plus présent à toutes choses, et en même temps plus mystérieux, plus lointain, plus différent de tous ceux qui l'entouraient, que dans ce jour du vendredi, quatorzième de mai, qui fut le dernier de sa vie. Il s'éveilla de bon matin, se fit porter ses Heures[1] dans son lit, car il avait toutes les façons d'un excellent catholique, allait tous les jours à la messe, et même avait fondé un ordre de chevalerie religieuse, l'ordre de la Vierge du Mont Carmel, dont les membres devaient s'abstenir de manger de la chair le mercredi et réciter chaque matin l'office de la Vierge Marie, ou tout au moins le chapelet.

Son fils Vendôme[2] vint l'avertir que l'horoscope de ce jour ne lui était pas favorable et qu'il devait se bien garder.

« Qui vous a dit cela? fit le Roi.

— Le médecin La Brosse. »

Sa Majesté, qui connaissait La Brosse, répliqua :

« C'est un vieux fou; et vous en êtes un jeune. »

On doit ajouter toutefois que l'anecdote est incertaine, encore qu'il n'y eût guère de jour où l'on ne vînt porter au Roi quelque présage de la sorte. Il n'y avait d'ailleurs pas d'occasion qu'il ne saisît pour se moquer de ces vains pronostics. « La vie, avec telles craintes, serait pire que la mort, disait-il insouciamment; je suis dans la main de Dieu, et ce qu'il garde est bien gardé. » Et à ce propos, il racontait qu'un devin lui avait prédit qu'il serait enterré huit jours après son cousin Henri III, lequel était mort depuis vingt ans.

Toute la matinée, il s'entretint des négociations en cours, de la guerre qui se

1. Les prières et méditations propres à chaque *heure* du jour. — 2. Le *duc* de Vendôme.

préparait[1], des reconnaissances qu'on avait faites pour le passage de ses troupes en Flandre, de l'état de son armée, des équipages, de l'artillerie; il s'informa auprès des maréchaux des logis des dispositions prises dans la rue Saint-Denis sur le parcours du cortège qui devait se dérouler le dimanche, jour de l'entrée solennelle de la Reine à Paris; il s'enquit des personnages qui avaient retenu des fenêtres et où se trouvait le logis d'où lui-même il verrait passer sa femme; puis il se rendit à Saint-Roch[2] pour y entendre l'office.

Au même moment, Ravaillac entendait aussi la messe.

Il était agenouillé dans l'église Saint-Benoît[3]. Qui dira les sentiments, les pensées qui occupaient à cette heure la victime et le bourreau, le Béarnais incrédule qui rêve de sa maîtresse, et le sombre Angoumoisin qui écoute dans l'extase les derniers ordres de Dieu...?

On était un vendredi, jour pareil aux autres jours pour l'homme qui suit l'office à Saint-Roch; jour terrible, jour non pareil pour l'homme qui prie à Saint-Benoît, jour de tristesse où l'Église pleure sur les morts, et fait trembler les vivants, (...) jour du plus grand sacrifice, où Jésus s'offre en holocauste pour racheter les péchés des hommes.... Pour racheter ce pauvre royaume, ne pouvait-on sacrifier une misérable vie? Un doute pourtant, un dernier doute fait hésiter Ravaillac. Il sait qu'il va frapper un homme en état de péché mortel et que c'est sa vie éternelle qu'il va prendre avec sa vie. Doit-il envoyer une âme à la damnation éternelle? Mais quoi! est-ce encore une âme, l'esprit d'où Dieu s'est retiré*?...

Il sortit de Saint-Benoît, regagna les Cinq-Croissants[4], y déjeuna avec l'hôte[5] et un nommé Colletet, marchand.

De son côté, Sa Majesté remonta dans son carrosse, et rencontrant en chemin messieurs de Guise et Bassompierre[6], il fit descendre une dame qui se trouvait dans le berceau[7] pour prendre avec lui ses gentilshommes.

La conversation s'engagea sur un sujet assez plaisant, et soudain le Roi, touché par cette main de glace qui depuis quelques semaines s'abattait sur son épaule, et le jetait aux pensées graves, exprima une idée qui aujourd'hui lui était familière, mais qui parut surprenante aux courtisans qui l'écoutaient :

« Vous ne me connaissez pas maintenant; mais je mourrai un de ces jours, et quand vous m'aurez perdu, vous reconnaîtrez la différence qu'il y a de moi aux autres hommes**. »

1. Avec la maison d'Autriche.
2. Église située à quelques centaines de mètres du Louvre. Elle existe encore.
3. Au coin de la rue Saint-Jacques et de la rue des Écoles. Elle a disparu.
4. Auberge du quartier.
5. L'aubergiste.
6. Gentilshommes de l'entourage du roi.
7. Berceau, partie avant du carrosse recouverte de tentures, comme un berceau.

* *Montrer l'effort accompli par les auteurs de cette page pour* humaniser *la psychologie du futur régicide.*

** *Quelle était cette* différence?

Monsieur de Bassompierre dit alors :

« Sire, ne cesserez-vous donc jamais de nous troubler en nous disant que vous mourrez bientôt? Vous vivrez, s'il plaît à Dieu, bonnes et longues années. Vous n'êtes qu'en la fleur de votre âge, en une parfaite santé et force de corps, plein d'honneurs plus qu'aucun mortel, jouissant en toute tranquillité du plus florissant royaume du monde, aimé et adoré de vos sujets. Belle femme, belles maîtresses, beaux enfants qui deviennent grands, que vous faut-il de plus et qu'avez-vous à désirer davantage? »

Le Roi se mit à soupirer et répondit simplement :

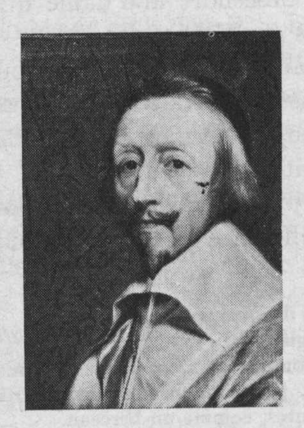
« Mon ami, il faut quitter tout cela. »

Quel étrange mot mystérieux! Quel sentiment divinatoire, que de regret dans ce soupir! Mais la main glacée l'abandonne, l'avenir se ferme à ses yeux; et l'on s'étonne qu'ayant jeté un tel regard sur son destin, les soucis journaliers et les plaisirs communs puissent l'occuper encore.

JÉRÔME et JEAN THARAUD. *La Tragédie de Ravaillac (1913).* Plon, édit.



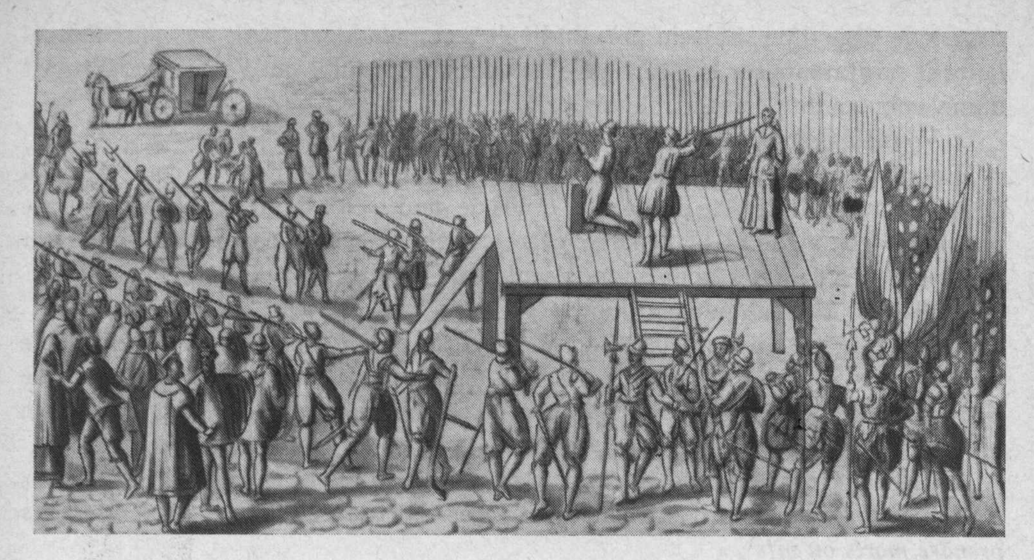
RICHELIEU (1585-1642) ET " LES ENNEMIS DE L'ÉTAT "



RICHELIEU, PAR PHILIPPE DE CHAMPAIGNE.

EN *une phrase lapidaire, prononcée peu de temps avant sa mort, Richelieu s'est jugé lui-même avec lucidité : « Je n'ai jamais eu d'autres ennemis que ceux de l'État. » Quand on songe que ces ennemis n'étaient ni moins nombreux, ni moins puissants au-dedans qu'au-dehors, et que tous, pourtant, furent finalement réduits, on mesure du même coup l'œuvre du Cardinal : c'est à lui qu'il faut rapporter le mérite d'avoir assis définitivement* **l'unité française.**

Mais l'aristocratie qu'il mit au pas trouvera un défenseur dans ALFRED DE VIGNY. *Associant des préjugés de classe et ses convictions personnelles, celui-ci a traduit sous* **une forme mélodramatique** *la domination morale exercée par Richelieu sur le faible Louis XIII, notamment lors de la répression du complot de trahison ourdi par* Cinq-Mars *et* De Thou.



Exécution de Cinq-Mars.

« Laissez-moi », dit le Roi d'un ton d'humeur.

Le secrétaire d'État sortit lentement.

Ce fut alors que Louis XIII se vit tout entier et s'effraya du néant qu'il trouvait en lui-même. Il promena d'abord sa vue sur l'amas de papiers qui l'entourait, passant de l'un à l'autre, trouvant partout des dangers et ne les trouvant jamais plus grands que dans les ressources mêmes qu'il inventait. Il se leva et, changeant de place, se courba ou plutôt se jeta sur une carte géographique de l'Europe; il y trouva toutes ses terreurs ensemble, au nord, au midi, au centre de son royaume; les révolutions lui apparaissaient comme des Euménides[1]; sous chaque contrée, il crut voir fumer un volcan; il lui semblait entendre les cris de détresse des rois qui l'appelaient et les cris de fureur des peuples; il crut sentir la terre de France craquer et se fendre sous ses pieds; sa vue faible et fatiguée se troubla, sa tête malade fut saisie d'un vertige qui refoula le sang vers son cœur.

« Richelieu! cria-t-il d'une voix étouffée en agitant une sonnette; qu'on appelle le Cardinal! »

Et il tomba évanoui dans un fauteuil.

Lorsque le Roi ouvrit les yeux, ranimé par les odeurs fortes et les sels qu'on lui mit sur les lèvres et les tempes, il vit un instant des pages, qui se retirèrent sitôt qu'il eut entrouvert ses paupières, et se retrouva seul avec le Cardinal. L'impassible ministre avait fait poser sa chaise longue contre le fauteuil du Roi,

1. Déesses chargées, dans la mythologie grecque, de venger et de punir.

comme le siège d'un médecin près du lit de son malade, et fixait ses yeux étincelants et scrutateurs sur le visage pâle de Louis. Sitôt qu'il put l'entendre, il reprit d'une voix sombre son terrible dialogue :

« Vous m'avez appelé, dit-il, que me voulez-vous? »

Louis, renversé sur l'oreiller, entrouvrit les yeux et le regarda, puis se hâta de les refermer. Cette tête décharnée, ornée de deux yeux flamboyants et terminée par une barbe aiguë et blanchâtre, cette calotte et ces vêtements de la couleur du sang et des flammes, tout lui représentait un esprit infernal.

« Régnez, dit-il d'une voix faible.

— Mais... me livrez-vous Cinq-Mars et de Thou? poursuivit l'implacable ministre en s'approchant pour lire dans les yeux éteints du prince, comme un avide héritier poursuit jusque dans la tombe les dernières lueurs de la volonté d'un mourant.

— Régnez, répéta le Roi en détournant la tête.

— Signez donc, reprit Richelieu; ce papier porte : « *Ceci est ma volonté de les prendre morts ou vifs*[1]. »

Louis, toujours la tête renversée sur le dossier du fauteuil, laissa tomber sa main sur le papier fatal et signa.

« Laissez-moi, par pitié! Je meurs! dit-il.

— Ce n'est pas tout encore, continua celui qu'on appelle le grand politique; je ne suis pas sûr de vous; il me faut dorénavant des garanties et des gages. Signez encore ceci, et je vous quitte :

« *Quand le Roi ira voir le Cardinal, les gardes de celui-ci ne quitteront pas les armes; et quand le Cardinal ira chez le Roi, ses gardes partageront le poste avec ceux de Sa Majesté.* »

De plus :

« *Sa Majesté s'engage à remettre les deux Princes ses fils en otages entre les mains du Cardinal, comme garantie de la bonne foi de son attachement.* »

— Mes enfants! s'écria Louis, relevant sa tête, vous osez....

— Aimez-vous mieux que je me retire? » dit Richelieu.

Le Roi signa*.

ALFRED DE VIGNY. *Cinq-Mars (1826).*

1. Vivants.

* *Par quels moyens s'exprime le contraste entre la faiblesse tout humaine du roi et l'inflexible rigueur du cardinal? — Ce contraste, un peu appuyé, ne force-t-il pas la vérité historique?*



LOUIS XIV, PROTECTEUR DES SCIENCES ET DES LETTRES (1638-1715)

De *même qu'il y a eu un siècle de Périclès et un siècle d'Auguste, il y a un* « **siècle de Louis XIV** ». *C'est-à-dire une époque de lumière, où les lettres et les arts, protégés par un souverain fastueux, connurent une exceptionnelle prospérité.*

Sans doute des guerres inutiles et, à l'intérieur du royaume, une grande misère vinrent-elles assombrir les dernières années d'un règne jusqu'alors éclatant. Mais comment oublier tout ce que le « Roi-Soleil » *fit pour les* **savants**, *les* **écrivains**, *les* **artistes**, *les* **voyageurs même**, *ainsi que le rappelle avec fougue Voltaire dans sa célèbre lettre à Milord Hervey alors Garde des Sceaux d'Angleterre?*



Devise de Louis XIV : « Nec pluribus impar » (A moi seul, j'en vaux plusieurs).

Louis XIV songeait à tout; il protégeait les Académies et distinguait ceux qui se signalaient. Il ne prodiguait point ses faveurs à un genre de mérite à l'exclusion des autres, comme tant de princes qui favorisent non ce qui est bon, mais ce qui leur plaît; la physique et l'étude de l'Antiquité attirèrent son attention. Elle ne se ralentit pas même dans les guerres qu'il soutenait contre l'Europe; car en bâtissant trois cents citadelles, en faisant marcher quatre cent mille soldats, il faisait élever l'Observatoire et tracer une méridienne d'un bout du royaume à l'autre, ouvrage unique dans le monde. Il faisait imprimer dans son palais les traductions des bons auteurs grecs et latins; il envoyait des géomètres et des physiciens au fond de l'Afrique et de l'Amérique chercher de nouvelles connaissances. Songez, milord, que, sans le voyage et les expériences de ceux qu'il envoya à Cayenne[1] en 1672, et sans les mesures de M. Picard[2], jamais Newton[3] n'eût fait ses découvertes sur l'attraction. Regardez, je vous prie, un Cassini[4] et un Huygens[5], qui renoncent tous deux à leur patrie, qu'ils honorent, pour venir en France jouir de l'estime et des bienfaits de Louis XIV. Et pensez-vous que les Anglais même ne lui aient pas d'obligation! Dites-moi, je vous prie, dans quelle cour Charles II[6] puisa tant de politesse et tant

1. En Guyane (Amérique du Sud.)
2. Astronome français (1620-1682).
3. Newton, l'illustre mathématicien anglais (1642-1727).
4. Astronome, né en Italie, mort à Paris (1625-1712). Premier directeur de l'Observatoire.
5. Physicien et astronome hollandais (1629-1695).
6. Roi d'Angleterre (1630-1685). Il termina sa vie en exil en France.

de goût? Les bons auteurs de Louis XIV n'ont-ils pas été vos modèles? N'est-ce pas d'eux que votre sage Addison[1], l'homme de votre nation qui avait le goût le plus sûr, a tiré souvent ses excellentes critiques? L'évêque Burnet[2] avoue que ce goût, acquis en France par les courtisans de Charles II, réforma chez vous jusqu'à la chaire[3], malgré la différence de nos religions. Tant la saine raison a partout d'empire! Dites-moi si les bons livres de ce temps n'ont pas servi à l'éducation de tous les princes de l'empire. Dans quelles cours de l'Allemagne n'a-t-on pas vu de théâtres français? Quel prince ne tâchait pas d'imiter Louis XIV? Quelle nation ne suivait pas alors les modes de la France? (...)



Louis XIV
visitant l'Académie des Sciences.

Enfin la langue française, milord, est devenue presque la langue universelle. A qui en est-on redevable? était-elle aussi étendue du temps de Henri IV? Non, sans doute; on ne connaissait que l'italien et l'espagnol. Ce sont nos excellents écrivains qui ont fait ce changement. Mais qui a protégé, employé, encouragé ces excellents écrivains? C'était M. Colbert[4], me direz-vous; je l'avoue, et je prétends bien que le ministre doit partager la gloire du maître. Mais qu'eût fait un Colbert sous un autre prince? sous votre roi Guillaume[5] qui n'aimait rien, sous le roi d'Espagne Charles II[6], sous tant d'autres souverains*?

Croiriez-vous bien, milord, que Louis XIV a réformé le goût de sa cour en plus

1. Homme d'État et écrivain anglais (1672-1719).
2. Évêque de Salisbury (1643-1715).
3. Jusqu'à l'éloquence religieuse.
4. Le célèbre ministre de Louis XIV (1619-1683).
5. Sans doute Guillaume III (1650-1702).
6. Il régna de 1665 à 1700.

* *Ce paragraphe ne fait-il pas apparaître une sorte de* chaleur, *d'*enthousiasme patriotique, *qu'on n'attendrait guère d'un écrivain souvent si hostile à l'Ancien Régime?*

d'un genre? il choisit Lulli[1] pour son musicien, et ôta le privilège à Cambert[2], parce que Cambert était un homme médiocre, et Lulli un homme supérieur. Il savait distinguer l'esprit du génie; il donnait à Quinault[3] les sujets de ses opéras; il dirigeait les peintures de Lebrun[4]; il soutenait Boileau, Racine et Molière contre leurs ennemis; il encourageait les arts utiles comme les beaux-arts et toujours en connaissance de cause; il prêtait de l'argent à Van Robais[5] pour établir ses manufactures; il avançait des millions à la Compagnie des Indes, qu'il avait formée; il donnait des pensions aux savants et aux braves officiers. Non seulement il s'est fait de grandes choses sous son règne, mais c'est lui qui les faisait. Souffrez donc, milord, que je tâche d'élever à sa gloire un monument que je consacre encore plus à l'utilité du genre humain*.

VOLTAIRE. *Lettre à Milord Hervey (1740).*

1. Né à Florence, il vint en France à l'âge de 13 ans (1633-1687). Auteur de *Psyché*, d'*Armide*, etc.
2. Surintendant de la musique d'Anne d'Autriche (1628-1677).
3. Poète français (1635-1688).
4. Fondateur de l'Académie de peinture et de sculpture (1619-1690). C'est d'après ses dessins que furent sculptés de nombreux ensembles ornementaux (Louvre, parc de Versailles, etc.).
5. Célèbre fabricant de draperies

**D'après cette lettre, commentez l'affirmation de Voltaire : « C'est encore plus d'*un grand siècle *que d'un grand roi que j'écris l'histoire. »*





LA « MARSEILLAISE », RELIEF DE L'ARC DE TRIOMPHE DE L'ÉTOILE PAR RUDE (détail).

ORIGINE DE « LA MARSEILLAISE (1792) »

TOUT *le monde connaît les principaux hymnes révolutionnaires : le* Ça ira, *la* Carmagnole, *le* Chant du Départ. *Mais, malgré leur succès populaire, aucun d'eux ne devait rencontrer la prodigieuse fortune de* **La Marseillaise, hymne de liberté**, *qui allait, plus tard, devenir* **l'hymne national** *des Français.*

IL y avait alors un jeune officier d'artillerie en garnison à Strasbourg. Son nom était Rouget de Lisle. Il était né à Lons-le-Saunier, dans le Jura, pays de rêverie et d'énergie, comme le sont toujours les montagnes. Ce jeune homme aimait la guerre comme soldat, la Révolution comme penseur. Recherché pour

son double talent de musicien et de poète, il fréquentait régulièrement la maison de Dietrich, patriote alsacien, maire de Strasbourg; la femme et les jeunes filles de Dietrich partageaient l'enthousiasme du patriotisme et de la Révolution, qui palpitait surtout aux frontières, comme les crispations du corps menacé sont plus sensibles aux extrémités. Elles aimaient le jeune officier, elles inspiraient son cœur, sa poésie, sa musique. Elles exécutaient les premières ses pensées à peine écloses, confidentes des balbutiements de son génie.

C'était l'hiver de 1792. La disette régnait à Strasbourg. La maison de Dietrich était pauvre, sa table frugale, mais hospitalière pour Rouget de Lisle. Le jeune officier s'y asseyait le soir et le matin comme un fils ou un frère de la famille. Un jour qu'il n'y avait eu que du pain de munition[1] et quelques tranches de jambon fumé sur la table, Dietrich regarda de Lisle avec une sérénité triste et lui dit : « L'abondance manque à nos festins; mais qu'importe, si l'enthousiasme ne manque à nos fêtes civiques et le courage aux cœurs de nos soldats! J'ai encore une dernière bouteille de vin dans mon cellier. Qu'on l'apporte, dit-il à une de ses filles, et buvons-la à la liberté et à la patrie. Strasbourg doit avoir bientôt une cérémonie patriotique, il faut que de Lisle puise dans ces dernières gouttes un de ces hymnes qui portent dans l'âme du peuple l'ivresse d'où il a jailli. » Les jeunes filles applaudirent, apportèrent le vin, remplirent le verre de leur vieux père et du jeune officier jusqu'à ce que la liqueur fût épuisée.

Il était minuit. La nuit était froide. De Lisle était rêveur; son cœur était ému, sa tête échauffée. Le froid le saisit, il rentra chancelant dans sa chambre solitaire, chercha lentement l'inspiration, tantôt dans les palpitations de son âme de citoyen, tantôt sur le clavier de son instrument d'artiste, composant tantôt l'air avant les paroles, tantôt les paroles avant l'air, et les associant tellement dans sa pensée qu'il ne pouvait savoir lui-même lequel, de la note ou du vers, était né le premier, et qu'il était impossible de séparer la poésie de la musique et le sentiment de l'expression. Il chantait tout et n'écrivait rien*.

Accablé de cette inspiration sublime, il s'endormit la tête sur son instrument et ne se réveilla qu'au jour. Les chants de la nuit lui remontèrent avec peine dans la mémoire comme les impressions d'un rêve. Il les écrivit, les nota et courut chez Dietrich. Il le trouva dans son jardin, bêchant de ses propres mains des laitues[2] d'hiver. La femme et les filles du vieux patriote n'étaient pas encore levées. Dietrich les éveilla, appela quelques amis, tous passionnés comme lui pour la musique et capables d'exécuter la composition de de Lisle. La fille aînée de Dietrich accompagnait. Rouget chanta. A la première strophe, les visages pâlirent, à

1. Pain de troupe. — 2. Sorte de salade.

* *Cette forme d'*inspiration *n'est-elle pas déjà toute* lamartinienne?

la seconde les larmes coulèrent, aux dernières le délire de l'enthousiasme éclata. La femme de Dietrich, ses filles, le père, le jeune officier se jetèrent en pleurant dans les bras les uns des autres. L'hymne de la patrie était trouvé; hélas, il devait être aussi l'hymne de la Terreur[1]. L'infortuné Dietrich marcha peu de mois après à l'échafaud, au son de ces notes nées à son foyer, du cœur de son ami et de la voix de ses filles.

Le nouveau chant, exécuté quelques jours après à Strasbourg, vola de ville en ville sur tous les orchestres populaires. Marseille l'adopta pour être chanté au commencement et à la fin des séances de ses clubs. Les Marseillais le répandirent en France en le chantant sur leur route[2]. De là lui vient le nom de *Marseillaise*. La vieille mère de Lisle, royaliste et religieuse, épouvantée du retentissement de la voix de son fils, lui écrivait : « Qu'est-ce donc que cet hymne révolutionnaire que chante une horde[3] de brigands qui traverse la France et auquel on mêle notre nom? » De Lisle lui-même, proscrit en qualité de royaliste, l'entendit, en frissonnant, retentir comme une menace de mort à ses oreilles en fuyant dans les sentiers des Hautes-Alpes. « Comment appelle-t-on cet hymne? demanda-t-il à son guide. — *La Marseillaise* », lui répondit le paysan. C'est ainsi qu'il apprit le nom de son propre ouvrage. Il était poursuivi par l'enthousiasme qu'il avait semé derrière lui*.

LAMARTINE. *Histoire des Girondins (1857).*

1. Période sanglante de la Révolution, qui s'étend de la chute des Girondins (mai 1793) à la mort de Robespierre (juillet 1794).

2. Ils marchaient alors vers les frontières du nord-est.

3. Masse confuse et menaçante.

* *Quelle est l'*attitude *de Lamartine à l'égard de la Révolution, telle qu'on peut l'imaginer d'après cette page?*



LA LÉGENDE NAPOLÉONIENNE

On *n'est pas forcé d'aimer* Napoléon Ier *(1769-1821) : on ne peut pas ne pas l'admirer. Issu d'une humble famille, originaire d'une île pauvre entre toutes, élève d'un collège qui normalement eût dû faire de lui un simple officier, il a su,* **par la seule puissance de son génie**, *se hausser lui-même et hausser sa patrie jusqu'aux plus fabuleuses destinées.... Assurément son impétuosité belliqueuse a coûté bien des morts à la France et a finalement laissé le pays plus petit qu'il n'était auparavant : mais il avait révélé la nation à elle-même. Et, la monarchie une fois restaurée, son nom s'est confondu avec celui des grands révolutionnaires, ses victoires avec celles de la* **Liberté**.

Parmi les écrivains français, nul n'a mieux contribué à la légende napoléonienne que VICTOR HUGO, *le poète libéral, l'adversaire irréductible, plus tard, de Napoléon III....*

OUI, l'aigle, un soir, planait aux voûtes éternelles,
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes;
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon;
Tous alors sur son nid fondirent pleins de joie;
Chacun selon ses dents se partagea la proie;
L'Angleterre prit l'aigle, et l'Autriche l'aiglon[1].

Vous savez ce qu'on fit du géant historique.
Pendant six ans on vit, loin derrière l'Afrique[2],
Sous le verrou des rois prudents,
— Oh! n'exilons personne! oh! l'exil est impie! —
Cette grande figure en sa cage accroupie,
Ployée, et les genoux aux dents.

Encore si ce banni n'eût rien aimé sur terre!
Mais les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père.
Il aimait son fils, ce vainqueur!
Deux choses lui restaient dans sa cage inféconde,
Le portrait d'un enfant et la carte du monde,
Tout son génie et tout son cœur!

Le soir quand son regard se perdait dans l'alcôve,
Ce qui se remuait dans cette tête chauve,
Ce que son œil cherchait dans le passé profond,
— Tandis que ses geôliers, sentinelles placées
Pour guetter nuit et jour le vol de ses pensées,
En regardaient passer les ombres sur son front; —

Ce n'était pas toujours, sire, cette épopée
Que vous aviez naguère écrite avec l'épée,
Arcole, Austerlitz, Montmirail[3];
Ni l'apparition des vieilles pyramides;
Ni le pacha du Caire et ses chevaux numides[4]
Qui mordaient le vôtre au poitrail;

1. Le fils de Napoléon Ier, le « Roi de Rome » (1811-1832). De ce diminutif, Edmond Rostand a tiré le titre d'un drame célèbre.
2. Dans l'île de Sainte-Hélène (océan Atlantique).
3. *Arcole :* victoire du général Bonaparte (1796); *Austerlitz :* éclatante victoire de l'Empereur (1805); *Montmirail :* victoire de Napoléon, sur le sol de la France envahie (1814).
4. = Arabes.

Ce n'était pas le bruit de bombe et de mitraille
Que vingt ans, sous ses pieds, avait fait la bataille
Déchaînée en noirs tourbillons,
Quand son souffle poussait sur cette mer troublée
Les drapeaux frissonnants, penchés dans la mêlée
Comme les mâts des bataillons;

Ce n'était pas Madrid, le Kremlin et le Phare[1],
La diane[2] au matin fredonnant sa fanfare,
Le bivouac sommeillant dans les feux étoilés,
Les dragons chevelus[3], les grenadiers épiques,
Et les rouges lanciers fourmillant dans les piques,
Comme des fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés;

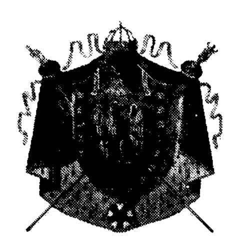
Non, ce qui l'occupait, c'est l'ombre blonde et rose
D'un bel enfant qui dort la bouche demi-close,
Gracieux comme l'orient,
Tandis qu'avec amour sa nourrice enchantée
D'une goutte de lait au bout du sein restée
Agace sa lèvre en riant.

Le père alors posait ses coudes sur sa chaise,
Son cœur plein de sanglots se dégonflait à l'aise,
Il pleurait, d'amour éperdu.... —
Sois béni, pauvre enfant, tête aujourd'hui glacée[4],
Seul être qui pouvais distraire sa pensée
Du trône du monde perdu*!

VICTOR HUGO. *Napoléon II (1832).*

1. Le phare d'Alexandrie, qui avait été une des sept merveilles du monde ancien.
2. Sonnerie de clairon, qui ordonne le réveil.
3. A cause de la longue crinière de leur casque.
4. Napoléon II venait de mourir (22 juillet 1832) quand la pièce fut écrite (août 1832).

**Montrez que Victor Hugo unit, dans ces vers, les accents de l'*épopée *à la* pitié *la plus simplement humaine. — Quel vers, dans la 2e strophe, est particulièrement* émouvant?



LE 24 FÉVRIER 1848

LA *révolution de 1848 est une grande date dans l'histoire nationale. Sans doute elle déçut bientôt les folles espérances qu'elle avait éveillées : mais elle était née d'* **un bel élan d'enthousiasme**, *dont* GUSTAVE FLAUBERT, *en quelques-unes des pages les plus remarquables de* L'Éducation sentimentale, *a fait revivre les heures les plus pathétiques, sans se refuser, d'ailleurs, aux détails réalistes.*

Frédéric Moreau et son camarade Hussonnet viennent de se rencontrer devant la façade des Tuileries. Ils pénètrent dans le palais, où la foule des émeutiers s'est déjà engouffrée.



« RÉVOLTE », PAR DAUMIER.

TOUT à coup *La Marseillaise*[1] retentit. Hussonnet et Frédéric se penchèrent sur la rampe. C'était le peuple. Il se précipita dans l'escalier, en secouant à flots vertigineux des têtes nues, des casques, des bonnets rouges, des baïonnettes et des épaules, si impétueusement, que des gens disparaissaient dans cette masse grouillante qui montait toujours, comme un fleuve refoulé par une marée d'équinoxe, avec un long mugissement, sous une impulsion irrésistible. En haut, elle se répandit, et le chant tomba*.

On n'entendait plus que des piétinements de tous les souliers, avec le clapotement des voix. La foule inoffensive se contentait de regarder. Mais, de temps à autre, un coude trop à l'étroit enfonçait une vitre; ou bien un vase, une statuette déroulait d'une console[2], par terre. Les boiseries pressées craquaient. Tous les visages étaient rouges, la sueur en coulait à larges gouttes; Hussonnet fit cette remarque :

« Les héros ne sentent pas bon!

— Ah! vous êtes agaçant », reprit Frédéric.

Et poussés malgré eux, ils entrèrent dans un appartement où s'étendait, au plafond, un dais[3] de velours rouge. Sur le trône, en dessous, était assis un prolé-

1. A l'époque, c'était encore un chant révolutionnaire.
2. Saillie recourbée, destinée à soutenir des objets. — *Déroulait* = roulait du haut de (sens rare).
3. Baldaquin destiné à protéger le trône.

* *Étudier les* rythmes *de ce paragraphe.*

taire à barbe noire, la chemise entrouverte, l'air hilare et stupide comme un magot[1]. D'autres gravissaient l'estrade pour s'asseoir à sa place.

« Quel mythe! dit Hussonnet. Voilà le peuple souverain! »

Le fauteuil fut enlevé à bout de bras, et traversa toute la salle en se balançant.

« Saprelotte[2]! comme il chaloupe! Le vaisseau de l'État est ballotté sur une mer orageuse! Cancane[3]-t-il! cancane-t-il! »

On l'avait approché d'une fenêtre, et, au milieu des sifflets, on le lança.

« Pauvre vieux! » dit Hussonnet en le voyant tomber dans le jardin, où il fut repris vivement pour être promené ensuite jusqu'à la Bastille, et brûlé.

Alors, une joie frénétique éclata, comme si, à la place du trône, un avenir de bonheur illimité avait paru; et le peuple, moins par vengeance que pour affirmer sa possession, brisa, lacéra les glaces et les rideaux, les lustres, les flambeaux, les tables, les chaises, les tabourets, tous les meubles, jusqu'à des albums de dessins, jusqu'à des corbeilles de tapisserie. Puisqu'on était victorieux, ne fallait-il pas s'amuser? La canaille s'affubla ironiquement de dentelles et de cachemires[4]. Des crépines[5] d'or s'enroulèrent aux manches des blouses, des chapeaux à plumes d'autruche ornaient la tête des forgerons, des rubans de la Légion d'honneur firent des ceintures aux prostituées. Chacun satisfaisait son caprice; les uns dansaient, d'autres buvaient. Dans la chambre de la reine, une femme lustrait ses bandeaux[6] avec de la pommade; derrière un paravent, deux amateurs jouaient aux cartes; Hussonnet montra à Frédéric un individu qui fumait son brûle-gueule[7] accoudé sur un balcon; et le délire redoublait, au tintamarre[8] continu des porcelaines brisées et des morceaux de cristal qui sonnaient, en rebondissant, comme des lames d'harmonica[9] (...).

Par les baies des portes, on n'apercevait dans l'enfilade des appartements que la sombre masse du peuple entre les dorures, sous un nuage de poussière. Toutes les poitrines haletaient; la chaleur de plus en plus devenait suffocante; les deux amis, craignant d'être étouffés, sortirent (...).

Ils avaient fait trois pas dehors, quand un peloton de gardes municipaux[10] en capotes s'avança vers eux, et[11] qui, retirant leurs bonnets de police, et découvrant à la fois leurs crânes un peu chauves, saluèrent le peuple très bas. A ce témoignage

1. Figurine de porcelaine ayant un aspect grotesque.
2. Juron familier.
3. Il est secoué, comme quelqu'un qui danserait le *cancan*.
4. Châles faits en tissu importé du *Cachemire*, dans l'Inde.
5. Sortes de franges très ouvragées.
6. Longues mèches de cheveux lissés et ramenés derrière la tête.
7. Pipe à tuyau très court, d'où son nom.
8. Bruit très violent, fait d'objets secoués ou brisés.
9. Il s'agit ici d'un harmonica à *lames de verre*, d'inégale longueur, que l'on faisait résonner à l'aide d'une baguette.
10. Jusqu'alors ils avaient été au service du gouvernement.
11. La conjonction *et* est ici destinée à empêcher l'équivoque sur l'antécédent (*gardes municipaux*).

de respect, les vainqueurs déguenillés se rengorgèrent. Hussonnet et Frédéric ne furent pas, non plus, sans en éprouver un certain plaisir.

Une ardeur les animait. Ils s'en retournèrent au Palais-Royal. Devant la rue Fromanteau, des cadavres de soldats étaient entassés sur de la paille. Ils passèrent auprès impassiblement, étant même fiers de sentir qu'ils faisaient bonne contenance.

Le palais regorgeait de monde. Dans la cour intérieure, sept bûchers flambaient. On lançait par les fenêtres des pianos, des commodes et des pendules. Des pompes à incendie crachaient de l'eau jusqu'aux toits. Des chenapans[1] tâchaient de couper des tuyaux avec leurs sabres. Frédéric engagea un polytechnicien[2] à s'interposer. Le polytechnicien ne comprit pas, semblait imbécile, d'ailleurs. Tout autour, dans les deux galeries, la populace, maîtresse des caves, se livrait à une horrible godaille[3]. Le vin coulait en ruisseaux, mouillait les pieds, les voyous buvaient dans des culs de bouteille, et vociféraient en titubant.

« Sortons de là, dit Hussonnet, ce peuple me dégoûte. »

Tout le long de la galerie d'Orléans, des blessés gisaient par terre, sur des matelas, ayant pour couvertures des rideaux de pourpre; et de petites bourgeoises du quartier leur apportaient des bouillons, du linge.

« N'importe! dit Frédéric, moi, je trouve le peuple sublime*. »

Le grand vestibule était rempli par un tourbillon de gens furieux, des hommes voulaient monter aux étages supérieurs pour achever de détruire tout; des gardes nationaux[4] sur les marches s'efforçaient de les retenir. Le plus intrépide était un chasseur[5], nu-tête, la chevelure hérissée, les buffleteries[6] en pièces. Sa chemise faisait un bourrelet entre son pantalon et son habit, et il se débattait au milieu des autres avec acharnement. Hussonnet, qui avait la vue perçante, reconnut de loin Arnoux.

Puis ils gagnèrent le jardin des Tuileries, pour respirer plus à l'aise. Ils s'assirent sur un banc; et ils restèrent pendant quelques minutes les paupières closes, tellement étourdis, qu'ils n'avaient pas la force de parler. Les passants, autour d'eux, s'abordaient. La duchesse d'Orléans[7] était nommée régente : tout était fini**.

GUSTAVE FLAUBERT. *L'Éducation sentimentale (1869).*

1. Des canailles, des vauriens.
2. Les élèves de l'École polytechnique étaient favorables à la révolution.
3. Débauche de nourriture et de boisson.
4. La garde nationale, jusque-là, avait soutenu le gouvernement de Louis-Philippe. Elle était essentiellement composée de bourgeois.
5. Soldat d'infanterie légère.
6. Parties de l'équipement du soldat faites en peau de *buffle*.
7. Elle était la belle-fille de Louis-Philippe.

* *Préciser l'*attitude *de* Frédéric *et celle de* Hussonnet.
** *On comparera ce* tableau d'émeute *avec :* La mort de Gavroche, *de Victor Hugo, p. 99.*

FIDÉLITÉ DANS LA DÉFAITE (1870-1871)

*Si c'est dans l'adversité qu'on découvre ses vrais amis, la France put comprendre, après le désastre de Sedan et le dur traité de Versailles, qui s'ensuivit, quel amour lui vouaient ses fils d'*Alsace *et de* Lorraine. *Combien furent-ils alors à abandonner leur domicile, leurs biens, leur famille, simplement parce qu'ils ne pouvaient supporter de ne plus être Français! Ce fut un prodigieux exode, suscité par une sorte d'***irrésistible instinct patriotique.**

MAURICE BARRÈS (1862-1923), *Lorrain lui-même, a, dans* Colette Baudoche, *dépeint un drame de tous les temps, hélas! et que l'écrivain relate avec émotion.*



LA FLÈCHE DE LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG.

REGARDE cette route, en bas, disait-elle[1], la route de Metz à Nancy. Nous y avons vu, ton grand-père et moi, des choses à peine croyables. C'était à la fin de septembre 1872 et l'on savait que ceux qui ne seraient pas partis le 1er octobre deviendraient Allemands. Tous auraient bien voulu s'en aller, mais quitter son pays, sa maison, ses champs, son commerce, c'est triste, et beaucoup ne le pouvaient pas. Ton père disait qu'il fallait demeurer et qu'on serait bientôt délivré. C'était le conseil que donnait Monseigneur Dupont des Loges[2]. Et puis la famille de V... nous suppliait de rester, à cause du château et des terres. Quand arriva le dernier jour, une foule de personnes se décidèrent tout à coup. Une vraie contagion, une folie. Dans les gares, pour prendre un billet, il fallait faire la queue des heures entières. Je connais des commerçants qui ont laissé leurs boutiques à de simples jeunes filles. Croiriez-vous qu'à l'hospice de Gorze, des octogénaires abandonnaient leurs lits! Mais les plus résolus étaient les jeunes gens, même les garçons de quinze ans. « Gardez vos champs, disaient-ils au père et à la mère; nous serons manœuvres en France. » C'était terrible pour le pays, quand ils partaient à travers les prés, par centaines et centaines. Et l'on prévoyait bien ce qui est arrivé, que les femmes, les années suivantes, devraient tenir la charrue. Nous sommes montés, avec ton grand-père, de Gorze jusqu'ici, et nous regardions tous ces gens qui s'en allaient vers l'ouest. A perte de vue, les voitures de déménagement se touchaient, les

1. C'est Mme Baudoche, la mère de Colette, qui parle à sa fille.
2. Évêque de Metz.

hommes conduisant à la main leurs chevaux, et les femmes assises avec les enfants au milieu du mobilier. Des malheureux poussaient leur avoir dans des brouettes. De Metz à la frontière, il y avait un encombrement comme à Paris dans les rues. Vous n'auriez pas entendu une chanson, tout le monde était trop triste, mais, par intervalles, des voix nous arrivaient qui criaient : « Vive la France! » Les gendarmes, ni personne des Allemands n'osaient rien dire; ils regardaient avec stupeur toute la Lorraine s'en aller. Au soir, le défilé s'arrêtait; on dételait les chevaux, on veillait jusqu'au matin dans les voitures auprès des villages, à Dornot, à Corny, à Novéant. Nous sommes descendus, comme tout le monde, pour offrir nos services à ces pauvres camps-volants[1]. On leur demandait : « Où allez-vous? » Beaucoup ne savaient que répondre : « En France.... » (...) Nous avons pleuré de les voir ainsi dans la nuit. C'était une pitié tous ces matelas, ce linge, ces meubles entassés pêle-mêle et déjà tout gâchés. Il paraît qu'en arrivant à Nancy, ils s'asseyaient autour des fontaines, tandis qu'on leur construisait en hâte des baraquements sur les places. Mais leur nombre grossissait si fort qu'on craignait des rixes avec les Allemands, qui occupaient encore Nancy, et l'on dirigea d'office[2] sur Vesoul plusieurs trains de jeunes gens.... Maintenant, pour comprendre ce qu'il est parti de monde, sachez qu'à Metz, où nous étions cinquante mille, nous ne nous sommes plus trouvés que trente mille après le 1er octobre*.

MAURICE BARRÈS. *Colette Baudoche (1909)* Plon, édit.

1. Au sens exact, troupes d'infanterie légère dispersées dans la campagne pour surveiller l'ennemi. Puis, par extension, les romanichels, les bohémiens qui campent le long des routes
2. D'autorité.

* *D'après cette page,* commentez *et* appréciez *ce jugement de Maurice Barrès sur lui-même :* « *Si j'avais pensé* le monde *comme j'ai pensé* la Lorraine, *je serais vraiment un citoyen de l'humanité.* »



BLESSÉS EN 14-18

L*ES soldats de* 14-18, *c'est* Georges Duhamel, *dans un livre resté justement célèbre, qui les a appelés des* **Martyrs**. *Et le mot n'est pas trop fort pour désigner ceux qui subirent dans les tranchées une interminable* passion de cinquante-deux mois.

Pourtant, même aux pires moments de cette guerre, il subsistait des lueurs d'espoir, comme le montre PAUL VIALAR, *dans ce dialogue de deux soldats qui viennent d'être blessés sur le champ de bataille.*



UN « POILU », DESSIN DE B. NAUDIN.

UNE grande lassitude s'est emparée de moi. Non, non, il ne fallait pas que je me laisse aller, que je me laisse aller :

« Si on essayait..., ai-je dit.

— Quoi?

— De s'en aller.

— On peut pas[1] marcher. »

Une affreuse amertume m'est montée à la bouche :

« Ah! ai-je fait, les dents serrées, ça nous a bien foutus[2] par terre, cette guerre tout de même! Tu vivais par terre, tu mangeais par terre, tu dormais par terre... pour un coup qu'tu te mets debout, on te rappelle à l'ordre : tu vas crever par terre! »

Alors, il a été pris d'une rage froide :

« D'abord on crèvera pas[3], ça non, j'veux pas, a-t-il fait avec violence entre ses dents serrées. Dis comme moi, dis qu'on crèvera pas....

— Faut pas, non, faut pas, ai-je répété pour m'en convaincre.

— J'pourrais p't'être[4] essayer de te tirer?

— Où irait-on?

— Je ne sais pas, mais on s'en irait, voilà! Ah! a-t-il fait dans un grand soupir horrible, ça m'refait mal! J'avais plus mal, pendant un instant j'croyais qu'j'étais guéri!

— C'est comme la guerre, ai-je dit, tu t'trouves en permission, c'est plus la guerre... et tu crois qu't'es guéri! »

Le lourd silence est retombé sur nous. J'ai pensé à ce que je venais de dire, aux jours d'où je sortais, cela m'a raccroché à un espoir, j'ai dit :

« On oublie vite, tout de même! »

1. Suppression populaire de : *ne*.
2. Terme d'argot : *jetés* à terre.
3. Populaire : on *ne* mourra pas.
4. Populaire, pour : *peut-être*.

Mais j'ai entendu la voix de « la Volige[1] » qui me répondait :

« Jamais, non, jamais ça n'sera possible d'oublier ça!

— Pourquoi? ai-je dit, si on se souvenait toujours, on ne dormirait plus jamais*. »

De penser qu'on aurait au moins le sommeil, ça a dû lui redonner une vision d'espoir, à « la Volige » :

« Tiens, a-t-il fait, j'vas[2] t'dire c'qui va s'passer : on va rester encore un peu ici, jusqu'à c'qu'on nous trouve, et pis, vers le matin, on va voir des gars s'amener[3] sur le bled[4], ça sera les brancos....

— Oh! oui, ai-je fait, illuminé, ça sera eux... les brancardiers....

— Oui.... Y[5] nous prendront sur leur sommier à creux et pis[6] « en route »... en route... chaise à porteurs....

— Et puis le poste de secours....

— Les autos....

— Le train....

— L'train qui fume... et les p'tites dames qui viennent aux stations : « Encore un peu à boire, militaire?... »

On s'excitait l'un l'autre, on se montait :

« Et puis l'hôpital....

— Avec des lits....

— Des lits avec des draps....

— Des vrais lits, quoi! »

Il disait ça, « la Volige », dans une sorte de sanglot de joie, déjà il se croyait sauvé. Il m'a saisi l'épaule, m'a secoué comme si je n'avais pas été blessé. Et il répétait :

« Ah! Larnaud... mon vieux Larnaud!... »

Mais soudain il s'est tu; puis, tout à coup, dégrisé, il a dit :

« (...) V'là mon pied qui m'refait mal! »

Après ça, très longtemps, on est resté sans parler, on avait le cœur trop gros[7]. Ce n'est que beaucoup plus tard dans la nuit qu'il a repris, « la Volige » :

« C'qu'[8]est terrible, c'est d'être là, cloué, et de n'pouvoir rien faire.

— Oui, ai-je répondu; sous le barrage[9], encore, tu te baisses, tu te relèves; tu te défends... mais ici.... »

1. Surnom du personnage avec qui s'entretient le narrateur, Larnaud.
2. Populaire pour : *je vais*.
3. Populaire : *venir*.
4. Mot arabe : sur le *terrain*.
5. Populaire pour : *ils*.
6. Populaire pour : et *puis*.
7. Expression familière signifiant : avoir du chagrin.
8. Ce qui.
9. Abréviation pour : le tir de *barrage* déclenché par l'artillerie.

* *La suite du récit* ne justifie-t-elle pas *ce propos?*



LES TRANCHÉES DE LA GUERRE DE 1914-1918,
TELLES QU'ON LES VOIT DE NOS JOURS EN ARGONNE.

Alors il a dit ces mots naïfs, atroces :

« Faut vraiment avoir l'habitude de vivre pour pas s'laisser mourir! »

Sur le moment, seul le mot « vivre » m'a frappé. Je m'y suis raccroché comme à une bouée :

« Vivre! »... Dis donc, « la Volige », on vivra peut-être encore!

— Mais oui, mon gros, a-t-il fait comme un peu honteux de sa défaillance.

— C'est quelque chose, ai-je dit sentencieusement, de se dire ça, de se dire qu'on n'est pas tout à fait mort encore.... Quand on pense qu'il y a des villes — j'en venais — où il y a des tramways... des métros....

— Des types qui achètent leur journal....* »

Soudain il m'a demandé :

« De quoi qu't'as[1] l'plus envie? »

Ah! je le savais, de quoi j'avais le plus envie! Surtout, avant tout, de ne plus être tout seul, de ne plus vivre seul, d'avoir une femme, une vraie, à moi... un amour. Lui, il a dit, sans me laisser le temps de répondre :

« Moi ... c'est d'un bifteck aux pommes[2].... J'voudrais, comme ça, entrer dans un p'tit restaurant qu'j'aurais choisi, un vrai, avec des p'tits rideaux, des

1. Populaire : *as-tu*. — 2. Abréviation pour : *pommes de terre* frites.

* *Par* quel moyen *les deux blessés parviennent-ils à reprendre espoir et goût à la vie?*

p'tites lampes, des p'tites tables... et pouvoir commander : « Garçon, un bifteck « bien saisi... avec des pommes.... »

— Dorées....

— Paille[1], a-t-il fait comme s'il en avait déjà plein la bouche.

— Moi, ai-je repris, j'aurai peut-être plus droit à tout ça avec mon ventre[2].

— Mais si, a dit « la Volige », c'est pas une maladie qu't'as, c'est une blessure.

— C'est plus mauvais.

— Non, a-t-il fait, une blessure c'est... c'est naturel. »

Alors, naïvement, je me suis laissé aller à lui confier ce que j'avais sur le cœur; je savais bien que nous en étions à un moment où il comprenait :

« Ce que je voudrais, vois-tu, « la Volige », ça serait d'avoir quelqu'un qui compte pour moi.

— Une femme?

— Voilà.

— Toi, a-t-il fait, tu as une idée. »

Oui, c'était bien une idée, et seulement une idée que j'avais.

« Peut-être, ai-je dit.

— T'as quelqu'un? »

Alors j'ai dit « oui ». J'ai menti, tellement j'avais besoin de le croire. Il a repris, épousant mon jeu :

« Tu lui mettras un mot quand c'est qu'tu s'ras[3] à l'hôpital et elle viendra.

— Oui, ai-je répété fermement, elle viendra. »

Il a eu alors ce mot admirable* :

« Si tu crois qu'elle viendra, t'es pas un homme perdu. »

PAUL VIALAR : *Les Morts vivants (1947)*. Éditions Domat.

1. Coupées en fines lamelles, qui les font ressembler à de la paille.

2. Partie du corps où il a été blessé.

3. Populaire pour : *quand tu seras.*

**Qu'y a-t-il, en effet, d'* « admirable » *dans ce mot?*



LIBERTÉ

PAUL ELUARD *a écrit cette pièce fameuse au cours des années d'occupation. Il y associe une* **syntaxe simple** *et des* **images audacieuses**, *qui font de lui l'un des poètes les plus remarquables d'après-guerre.*

SUR mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable sur la neige
J'écris ton nom.

Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre sang papier ou cendre
J'écris ton nom.

Sur les images dorées
Sur les armes des guerriers
Sur la couronne des rois
J'écris ton nom.

Sur la jungle et le désert
Sur les nids et sur les genêts
Sur l'écho de mon enfance
J'écris ton nom.

Sur les merveilles des nuits
Sur le pain blanc des journées
Sur les saisons fiancées[1]
J'écris ton nom.



LA LIBERTÉ, PAR BOURDELLE.

Sur tous mes chiffons d'azur[2]
Sur l'étang soleil moisi[3]
Sur le lac lune vivante
J'écris ton nom.

Sur les champs sur l'horizon
Sur les ailes des oiseaux
Et sur le moulin des ombres[4]
J'écris ton nom.

Sur chaque bouffée d'aurore
Sur la mer sur les bateaux
Sur la montagne démente[5]
J'écris ton nom.

Sur la mousse des nuages
Sur les sueurs de l'orage
Sur la pluie épaisse et fade[6]
J'écris ton nom.

Sur les formes scintillantes
Sur les cloches des couleurs[7]
Sur la vérité physique
J'écris ton nom.

1. Jeunes et fraîches, fidèles aussi, comme des fiancées.
2. Tous les lambeaux de ciel qui apparaissent (au prisonnier, par exemple).
3. Parce que l'eau en est stagnante et gâtée.
4. Les ombres *tournent* comme les ailes ou la roue d'un moulin.
5. Ou qui semble telle, dans son aspect sauvage.
6. Sans goût, sans saveur.
7. Les tons des couleurs sont violents comme ceux des *cloches*.

Sur les sentiers éveillés
Sur les routes déployées
Sur les places qui débordent
J'écris ton nom.

Sur la lampe qui s'allume
Sur la lampe qui s'éteint
Sur mes maisons réunies
J'écris ton nom.

Sur le fruit coupé en deux
Du miroir[1] et de ma chambre
Sur mon lit coquille vide
J'écris ton nom.

Sur mon chien gourmand et tendre
Sur ses oreilles dressées
Sur sa patte maladroite
J'écris ton nom.

Sur le tremplin de ma porte
Sur les objets familiers
Sur le flot du feu béni[2]
J'écris ton nom.

Sur toute chair accordée
Sur le front de mes amis
Sur chaque main qui se tend
J'écris ton nom.

Sur la vitre des surprises[3]
Sur les lèvres attentives
Bien au-dessus du silence
J'écris ton nom.

Sur mes refuges détruits
Sur mes phares écroulés
Sur les murs de mon ennui
J'écris ton nom.

Sur l'absence sans désirs
Sur la solitude nue
Sur les marches de la mort
J'écris ton nom.

Sur la santé revenue
Sur le risque disparu
Sur l'espoir sans souvenirs
J'écris ton nom.

Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer.

Liberté*.

PAUL ÉLUARD. *Poésie et Vérité 1942*. Seghers, édit.

1. Le miroir présente une face unie comme une pomme *coupée* par le milieu. Et il reflète la moitié de la chambre.
2. La flamme, qui a les sinuosités et les souplesses de l'eau.
3. La vitre par laquelle le poète voit venir une visite qui lui est une surprise (?).

**Pourquoi l'écrivain donne-t-il à cette pièce la forme d'une* litanie? — *Quelle* valeur *y prend le mot final?*



UNE CHRÉTIENTÉ EN MARCHE

GEORGES BERNANOS *n'a pas toujours ménagé ses sarcasmes aux « illusions » républicaines et démocratiques de ses compatriotes. Mais il a su aussi, notamment dans sa célèbre* Lettre aux Anglais, *écrite pendant la dernière guerre, montrer que l'histoire de France révélait, à côté d'apparentes faiblesses, de* **plus réelles et plus profondes vertus.**



VIEILLE ÉGLISE DE CAMPAGNE.

NOUS sommes une chrétienté en marche, et voilà ce que le monde ne veut pas admettre parce qu'il court plus vite que nous, seulement ce n'est pas vers le même but. Nous sommes une chrétienté en marche, et nous savons très bien, en dépit de ce que nous disent les flatteurs et de nos propres vantardises, que ce n'est pas du tout une marche triomphale, derrière la fanfare. Pourquoi ne nous juge-t-on pas sur notre histoire? Notre histoire est une longue patience, aucun peuple n'a fait plus patiemment son destin, rassemblé plus patiemment sa terre, réparé plus patiemment ses erreurs ou ses folies. Nous sommes une race paysanne, une race ouvrière, qui travaille à pleins bras les six jours de la semaine, mais on ne nous regarde que le septième, lorsque, en habits du dimanche, le verre plein et le cœur content, nous faisons danser les filles. Nous sommes une chrétienté en marche vers le royaume de Dieu, mais qui ne s'en va pas là-bas les mains vides. Nous n'aurions pas inventé d'aller si loin alors qu'on a déjà tant à faire chez soi, mais puisqu'il paraît que le bon Dieu nous a choisis pour apporter la liberté, l'égalité, la fraternité[1] à tous ces peuples dont nous ne savons même pas exactement la place sur l'atlas, eh bien, nous allons nous mettre à l'ouvrage, nous allons sauver le monde, à condition, bien entendu, de sauver avec lui nos champs, nos maisons, nos bestiaux, et la petite rente aussi que nous avons chez le notaire. Nous sommes une chrétienté en marche, mais elle marche à pied, traînant derrière elle un encombrant équipage parce que son petit bien lui est cher et qu'elle ne veut rien laisser en chemin. Nous sommes une chrétienté en marche vers un royaume

1. Devise républicaine, ironiquement évoquée ici.

d'égalité, de liberté, de fraternité, auquel nous avons parfois du mal à croire, parce que nous ne croyons volontiers qu'à ce que nous voyons, et nous ne l'avons jamais vu. Alors, mon Dieu, nous n'allons pas trop vite, rien ne presse, il faut ménager ses souliers, les ressemelages coûtent si cher!... Oh! sans doute, il y a parmi nous de hardis garçons qui galopent le long de la colonne, rient aux filles et, toujours riant, se cassent le cou. Nous les aimons bien, nous en sommes fiers, nous reconnaissons en eux bien des traits de notre nature, une part de nous-mêmes qui se réveille chaque fois que nous avons bu un verre de trop; mais, s'ils montent bien à cheval, ils n'arrivent pas à l'étape avant nous, et ils ont fait au cours des siècles mille bêtises éclatantes, que nous avons dû réparer obscurément, jour après jour. C'est eux qui se sont fait battre à Azincourt[1], à Crécy[2], c'est eux qui ont dépensé jadis beaucoup de notre argent pour conquérir le royaume de Naples[3], parce que les filles de ce pays leur semblaient belles; et ils ne nous ont rapporté de là-bas que des dettes (...). Ils courent très vite à l'ennemi, seulement il leur arrive de revenir aussi vite qu'ils étaient partis. A cause d'eux, notre histoire paraît frivole, et il n'en est pas pourtant de plus grave, et de plus tendre, de plus humaine. A cause d'eux, de leurs caracolades[4] en avant ou en arrière, on s'imagine que nous n'avançons pas, et quand ils accourent vers nous en désordre, on se figure que nous avons reculé. C'est vrai que nous marchons lentement, mais si nous nous arrêtions tout à coup, le monde s'en apercevrait sûrement, le cœur du monde fléchirait*.

GEORGES BERNANOS. *Lettre aux Anglais (1942)*. Gallimard, édit.

1. Victoire des Anglais sur les chevaliers français (1415).
2. Autre défaite française dans la même *guerre de Cent Ans* (1346).
3. Allusion à la conquête du royaume de Naples par Charles VIII en 1495.
4. Mouvements qu'un cavalier fait exécuter à son cheval pour manifester sa maîtrise, son brio.

* **Expliquez** *cette belle formule. Vous paraît-elle* **exacte?**



IV. Les Français

TERRE de passage, terre d'invasions aussi, la France a été traversée par trop de peuples de toute sorte pour avoir une population homogène. Et l'immigration, depuis vingt ou trente ans, d'un nombre considérable d'étrangers — Italiens, Polonais, Belges, Espagnols — ne fait qu'accentuer encore une *diversité* qui se manifeste aussi bien sur le plan de la race que sur celui du caractère.

Quoi de commun, en effet, entre le géant blond, si fréquent dans les Flandres ou en Alsace, et le petit homme brun, de corpulence médiocre, qui se rencontre souvent en Bretagne, sur le littoral méditerranéen? Et si le Gascon passe pour être ouvert, beau parleur, emphatique, le Normand, lui, a la réputation d'aimer les précisions et les subtilités de la procédure; si le Provençal est généralement expansif, le Breton et l'Auvergnat sont volontiers secrets, renfermés.

Cependant, on sent bien qu'il existe, par le monde, un certain type humain, qui, au physique comme au moral, ne ressemble à aucun autre et à qui il faut bien accorder le nom de *Français*. C'est peut-être par comparaison qu'il se laisse le moins malaisément définir. En général, l'homme de chez nous n'est pas d'aussi haute taille que le Germain ou le Slave; il a moins de puissance musculaire aussi, et les sports où il brille sont plutôt ceux de l'adresse et de la détente que ceux de la force pure. Pour le caractère, il n'est pas sérieux au même degré que l'Allemand, ni flegmatique comme l'Anglo-Saxon, ni méthodique comme l'Américain, ni passionné comme l'Italien ou l'Espagnol : il est comme rebelle à ces classifications, avec, avouons-le, une tendance à la légèreté dont on lui a fait grief maintes fois. Mais il faut voir là plutôt le reflet d'un *sens critique* qui ne s'en laisse pas facilement conter, et qui, même au sein de l'épreuve, est sensible au côté comique (ou tragi-comique) des choses. Et puis, n'est-ce pas une forme de la pudeur que de rire volontiers de soi-même et de ses malheurs?...

P. 87 : DEUX FRANÇAIS DANS LA RUE.

CONTRADICTIONS FRANÇAISES

LE *Français est réputé pour son esprit de logique, ce rationalisme que Descartes semble avoir défini une fois pour toutes. Et pourtant, que de* **contradictions** *en lui si nous examinons de près son comportement quotidien pour dénombrer tous les traits de caractère, toutes les actions qui font de lui* **le plus paradoxal** *des êtres!*



LE FRANÇAIS EST « ROUSPÉTEUR ».

COMMENT définir ces gens qui passent leurs dimanches à se proclamer républicains et leur semaine à adorer la Reine d'Angleterre, qui se disent modestes, mais parlent toujours de détenir les flambeaux de la civilisation, qui font du bon sens un de leurs principaux articles d'exportation, mais en conservent si peu chez eux qu'ils renversent leurs gouvernements à peine debout; qui placent la France dans leur cœur, mais leurs fortunes à l'étranger (...), qui adorent entendre leurs chansonniers tourner en dérision les culottes de peau[1], mais auxquels le moindre coup de clairon donne une jambe martiale; qui détestent que l'on critique leurs travers, mais ne cessent de les dénigrer eux-mêmes; qui se disent amoureux des lignes, mais nourrissent une affectueuse inclination pour la tour Eiffel; qui admirent chez les Anglais l'ignorance du « système D[2] », mais se croiraient ridicules s'ils déclaraient au fisc le montant exact de leurs revenus; qui se gaussent[3] des histoires écossaises, mais essaient volontiers d'obtenir un prix inférieur au chiffre marqué; qui s'en réfèrent complaisamment à leur Histoire, mais ne veulent surtout plus d'histoires[4]; qui détestent franchir une frontière sans passer en fraude un petit quelque chose, mais répugnent à *n'être pas en règle;* qui tiennent avant tout à s'affirmer comme des gens « auxquels on ne la fait pas[5] », mais s'empressent d'élire un député pourvu qu'il leur promette la lune; qui disent : « En avril, ne te découvre pas d'un fil », mais arrêtent tout chauffage le 31 mars; qui chantent la grâce de leur campagne, mais lui font les pires injures meulières[6], qui ont un respect marqué pour les tribunaux, mais ne s'adressent aux avocats que pour mieux savoir comment tourner la loi; enfin, qui sont sous le charme lorsqu'un de leurs grands hommes leur parle de leur *grandeur*, de leur *grande*

1. Expression qui désigne plaisamment les vieux généraux.
2. Expression argotique signifiant : l'art de *se débrouiller*.
3. Se moquent.
4. De tracas, de difficultés.
5. Expression d'argot signifiant « auxquels on n'en impose pas ». Le Français est volontiers « rouspéteur », il aime à protester de son bon droit.
6. Avec leurs maisons de campagne construites en pierre *meulière* (sorte de silex à gros trous).

mission civilisatrice, de leur *grand* pays, de leurs *grandes* traditions, mais dont le rêve est de se retirer après une bonne *petite* vie, dans un *petit* coin tranquille, sur un *petit* bout de terre à eux, avec une *petite* femme qui, se contentant de *petites* robes pas chères, leur mitonnera[1] de bons *petits* plats et saura à l'occasion recevoir gentiment les amis pour faire une *petite* belote[2] *?

PIERRE DANINOS. *Les Carnets du major Thompson (1954)*. Hachette.

1. Fera cuire doucement, mijoter. — 2. Jeu de cartes en faveur dans les milieux populaires.

* *En quoi consiste l'*humour *un peu particulier de ce texte?* Rapprocher *la dernière phrase de certain passage du texte :* « Blessés en 14-18 » (p. 79).



FONDS CELTIQUE ET FONDS LATIN

LES *Français ne sont pas, comme ils l'affirment parfois inconsidérément, une race latine, mais une* civilisation, *où le fonds latin tient une place essentielle.*

ANDRÉ SIEGFRIED *a marqué le double apport des* **Celtes** *et des* **Latins** *dans la formation du génie français.*



ANDRÉ SIEGFRIED.

L'ESPRIT français révèle immédiatement, quand on le considère, deux tendances contradictoires, l'une rejoignant Sancho[1], et l'autre Don Quichotte.

Il y a d'abord une tendance pratique et même terre à terre, qui s'exprime surtout dans le tempérament et le comportement traditionnel du paysan. L'origine en est, je crois, principalement celtique, car le Celte, même erratique[2], poète ou fantaisiste, est attaché à la famille, au sol, à tout ce qui l'enracine dans son milieu. C'est par là que nous nous distinguons essentiellement des Anglo-Saxons et des Nordiques et c'est dans la vie privée que ces traits se développent avec le plus de force, car dans la vie publique il semble qu'il s'agisse d'un autre homme. De ce point de vue, comme chef de famille, comme membre de cette famille ou comme individu, le Français témoigne d'un sens étroit de l'intérêt matériel, d'un goût

1. Valet de Don Quichotte, il est le symbole d'un bon sens quelque peu timoré, tandis que son maître symbolise l'héroïsme romanesque.

2. Inconstant, toujours disposé à *errer*. Le mot est vieux et ne s'emploie plus guère que dans le vocabulaire géologique.

presque passionné pour la propriété individuelle, au sens romain du terme (*uti* et *abuti*[1], oui c'est bien ainsi qu'il l'entend). Dans les affaires privées, c'est un être de bon sens, possédant à un remarquable degré l'esprit de mesure : on lui reprocherait presque de ne pas viser assez haut, de se contenter de trop peu, car « un *tiens* vaut mieux que deux *tu l'auras* », lui dit le proverbe, et il le pense. Bref, dans l'existence de chaque jour, c'est un réaliste, qui a le pied sur la terre et qui ne se paie pas de mots. Les affaires des Français sont en général bien gérées, du moins quand guerres et catastrophes ne fondent pas sur eux : leur mobilier est alors bien entretenu, leur linge en bon état, ce n'est pas chez eux qu'on le raccommode avec des épingles doubles! Ils n'aiment pas devoir de l'argent, leur budget est en équilibre, et si les dépréciations monétaires rendent cette saine gestion impossible, c'est avec une sincère nostalgie[2] qu'ils regrettent le temps où l'on pouvait, même au prix d'un sacrifice, joindre les deux bouts[3], conformément aux règles de sagesse financière qu'ils ont héritées de leurs pères. Cette sagesse, cet esprit d'épargne, qui frappent l'étranger, sont susceptibles du reste de devenir étroitesse, provincialisme et même, à un certain degré, matérialisme. Dans un vieux pays comme le nôtre, où l'argent est difficile à gagner, n'est-il pas naturel qu'on le défende avec plus d'âpreté? L'Américain est plus généreux, mais, s'il perd sa fortune, il croit du moins qu'il pourra, dans l'espace d'une même vie, la regagner. Nous n'avons pas cette illusion.

Ce n'est là toutefois qu'un aspect de notre caractère, que contredit une tendance, non moins évidente, vers l'universalisme, l'idéalisme et le désintéressement. Rassuré sur ses intérêts et limitant assez vite ses ambitions à cet égard, le Français libère son esprit par une sorte de débrayage[4] entre l'action et la pensée. Il s'élève alors jusqu'au désintéressement intellectuel, par un processus de dissociation dont seul, je crois, le Chinois nous fournit dans le monde un autre exemple. Nous dépassons l'étroitesse nationaliste ou ethnique, pour nous élever à une notion, proprement humaniste, de l'homme, et c'est par là que notre capacité de rayonnement, notre faculté de libérer les esprits, d'ouvrir les fenêtres apparaissent vraiment incomparables. Ce trait, nous l'avons vu, est latin, et nous le tenons sans doute de la latinité par le classicisme, qui est à la base de toute notre éducation et vers lequel nous ramène toujours notre instinct national le plus profond*.

ANDRÉ SIEGFRIED. *L'Ame des Peuples (1950).*
Hachette, édit.

1. Verbes latins : (droit) *d'user* et *d'abuser*.
2. Littéralement : le regret du pays et, plus généralement, le regret du passé.
3. Expression familière aux Français : mettre son budget en équilibre.
4. Terme emprunté au vocabulaire de l'automobile : action du pied qui consiste à *séparer* le moteur de l'axe qui anime les roues. *Débrayer* se dit aussi des ouvriers qui *arrêtent* leurs machines pour se mettre en grève....

* *Cette* double origine *du caractère français ne pourrait-elle pas expliquer quelques-unes des* contradictions *mises en lumière dans le texte précédent?*

L'HONNÊTE HOMME

SI *La Rochefoucauld, Pascal, le chevalier de Méré surtout, se sont appliqués à définir l'***honnête homme***, c'est qu'il représente un type achevé du Français du* XVII[e] *siècle, qu'il est l'expression* **idéale** *de toute une société.*



UN GENTILHOMME DU XVII[e] SIÈCLE : « DES GESTES AISÉS, UN MAINTIEN ÉLÉGANT.... »

L'HONNÊTE homme a une belle taille, des membres forts et souples, des gestes aisés, un maintien élégant. Il est apte à tous les exercices de guerre ou de plaisir, bon cavalier, bon chasseur, adroit à la paume[1], à la lutte et à la nage, musicien et bon danseur, connaissant les jeux de hasard et les pratiquant sans folie. Le plus grand plaisir de la société étant la conversation, il connaît à la fois le prix des considérations sérieuses et des bagatelles bien dites. Modeste en parlant de soi, franc à louer les autres, il n'a rien qui le rendrait fâcheux. Il n'est ni querelleur, ni grognon, ni emporté, ni complimenteur, ni opiniâtre. Il fuit la raillerie médisante, la bouffonnerie, les petites façons. Il ne joue pas au prédicateur en chambre. Il ne tire pas l'attention sur lui, il sait écouter et profiter de ce qu'il entend; il n'élève jamais le ton de la voix pour prendre avantage sur ceux qui ne parlent pas si haut. Il aime la compagnie des femmes pour ce qu'elle apporte d'agrément, de finesse, de galanterie subtile. Il est capable de dessiner un paysage, de lever un plan, d'apprécier la beauté d'une statue, d'un tableau ou d'une médaille. Il lit tout ce qu'il faut lire et sait tout ce qu'il faut savoir, sans prétendre pourtant rivaliser avec les docteurs et les savants. Pour lui, la véritable beauté de l'esprit consiste dans un discernement juste et délicat, inséparable du bon sens. En parlant, il cherche le mot juste, l'expression exacte, non le faux brillant. S'il écrit, il ne s'applique pas seulement à plaire par la pureté du style, la vivacité du tour et les grâces du langage, mais plus encore par la justesse des idées, la force de la doctrine, l'abondance de la raison. Mais il est loin de toute solennité conventionnelle, de toute gravité cérémonieuse à l'espagnole[2], l'expression triviale ne l'effraie pas. Il fait en public et sans se gêner quantité de choses que la civilité de notre temps ordonne de faire en cachette et sans en parler. Rien en lui d'affecté, d'hypocrite, de faux, de fade, de gourmé[3].

1. Jeu de balle, ancêtre du tennis.
2. L'« étiquette » jouait alors un rôle essentiel dans les rapports de la haute société espagnole.
3. De *raide* dans l'attitude ou le visage.

Cette raison, à laquelle il accorde tant de confiance, n'est pas une simple puissance d'abstraction et de déduction. C'est la conformité de l'esprit avec le réel, la faculté dominatrice qui permet de voir clair en soi-même et de prendre des choses une conscience entière. C'est en ce sens que Racine a écrit[1] que le caractère de Phèdre est ce qu'il a mis de plus raisonnable sur le théâtre. Il veut dire : de plus vraisemblable, de plus fidèle à la vérité psychologique, à l'observation du cœur humain. Au fond, l'honnête homme est un homme qui sait vivre. Mais si le savoir-vivre, sous sa forme élémentaire, est le talent de se bien comporter en société, savoir vivre est un art infiniment plus relevé, puisqu'il consiste à mener, de parti pris, une vie remplie, noble et difficile, avec la parfaite connaissance de ses forces et le souci qu'elles soient bien employées. Certains disent, sans nuances, que l'honnêteté est la quintessence, le comble et le couronnement de toutes les vertus. D'autres unissent le mot à la prudence, à l'honneur, à la foi, à la droiture, à l'intégrité, à la discrétion. Méré[2], qui fut l'ami de Pascal, précise d'une manière décisive que l'honnête homme se comporte d'une manière agissante et commode, plutôt qu'en philosophe. En d'autres termes, l'honnête homme est dans la vie. Il se distingue des autres par le jugement, par la clairvoyance de l'esprit, par la sérénité du cœur, par la maîtrise de soi dans la conduite. Capable d'éprouver des passions fortes, il n'a pas d'inquiétude maladive, il n'est pas de ces désespérés qui vivent aujourd'hui comme s'ils devaient mourir demain. Par ses lectures, il a acquis du discernement, de la sagesse, mais plus encore par la pratique des choses et par la connaissance des hommes, expérience directe, franche, aiguisée*.

PIERRE GAXOTTE. *Histoire des Français (1951)*. Flammarion, édit.

1. Dans la préface de *Phèdre*. — 2. Méré (1610-1685) a été le théoricien de *l'honnêteté* en France.

* *Cherchez dans le texte une ou deux* expressions particulièrement heureuses *qui pourraient résumer ce portrait.*



L'ESPRIT DE VOLTAIRE

ESPRIT *de* VOLTAIRE, *esprit* **voltairien:** *deux expressions qu'il ne faut pas confondre... mais qui peuvent s'associer, comme on le verra ci-dessous.*


VOLTAIRE,
GRAVURE POPULAIRE.

Qui ne sourirait devant l'histoire de Voltaire rencontrant au cours d'une promenade le Saint Viatique et se découvrant avec respect ? Un ami s'étonne :

L'AMI. — Eh quoi! vous vous êtes donc réconcilié avec Dieu?

VOLTAIRE. — Nous nous saluons, mais nous ne nous parlons pas!

On lui parlait du savant anatomiste Haller[1]. *Il en fit un grand éloge :*

VOLTAIRE. — Oh! M. Haller, grand savant, grand philosophe, grand poète!

UN AMI. — C'est d'autant mieux à vous d'en dire du bien qu'il ne dit que du mal de vous!

VOLTAIRE. — Après tout, nous nous trompons peut-être l'un et l'autre!

Après Nanine, *qui avait été d'ailleurs un retentissant échec, l'abbé Pellegrin se plaignait auprès de Voltaire :*

PELLEGRIN. — J'ai retrouvé dans votre tragédie de nombreux vers pris dans mes pièces! Je m'étonne qu'un homme si riche prenne le bien d'autrui!

VOLTAIRE. — Vous aurais-je volé sans le savoir? Je ne m'étonne plus de la chute de ma pièce.

*A la première d'*Œdipe[2], *qui avait eu un gros succès, un gentilhomme s'approcha de l'auteur et familièrement :*

LE GENTILHOMME. — Mes compliments, Voltaire!

VOLTAIRE. — Merci, assurément; mais ne pourriez-vous dire : monsieur de Voltaire?

LE GENTILHOMME. — Oubliez-vous la différence de naissance qui nous sépare?

VOLTAIRE. — Je ne l'oublie pas. Cette différence fait que je porte mon nom, et que vous êtes écrasé par le vôtre!

1. Célèbre physiologiste suisse (1708-1777). — 2. Première tragédie de Voltaire (1718).

Le même jour, Fontenelle[1] *lui faisait un compliment un peu pointu :*

FONTENELLE. — Mon cher Voltaire, puis-je vous parler en toute sincérité?

VOLTAIRE. — Je vous en prie.

FONTENELLE. — Vous n'êtes pas propre au théâtre. Votre style est trop brillant, vous avez trop d'esprit.

VOLTAIRE. — Je m'en corrigerai, et, pour commencer, je vais relire vos œuvres.

Il savait en certaines occasions être modeste. M. de Boisgelin[2] *louait la limpidité de son style :*
« Peuh! fit-il, les ruisseaux ne sont clairs que parce qu'ils ne sont pas profonds. »

Il aimait jouer aux petits jeux. Chez la duchesse du Maine[3], *il proposa un soir une assez agréable énigme :*

> Cinq voyelles, une consonne,
> En français, composent mon nom
> Et je porte sur ma personne
> De quoi l'écrire sans crayon.

(*Le mot était :* oiseau.)

A la mort du philosophe, Catherine II, tsarine, acheta sa bibliothèque ; elle y trouva un cahier manuscrit plein de notes inédites qu'on publia en 1880 sous le titre : Sottisier de Voltaire. *En voici quelques très brefs extraits :*

« Nous cherchons tous le bonheur, mais sans savoir où il est, comme ces ivrognes qui cherchent leur maison sachant confusément qu'ils en ont une.... » (...)

« Les hommes seront toujours fous et ceux qui croient les guérir sont les plus fous de la bande.... » (...)

« Il y a une différence si immense entre celui qui a sa fortune faite et celui qui doit la faire, que ce ne sont plus deux créatures de la même espèce.... »

On lit encore dans le Sottisier *cette réflexion demeurée d'une si brûlante actualité :*
« Il n'y a point aujourd'hui de nation qui murmure plus que la française, qui obéisse mieux et qui oublie plus vite*. »

LÉON TREICH. *L'Esprit français (1943).* Les Éditions de Paris.

1. Écrivain et philosophe français (1657-1757).
2. Prélat français (1732-1804).
3. (1676-1753). Elle tint, à Sceaux, un salon brillamment fréquenté.

* *Cherchez dans ces citations celles qui dénotent l'esprit de* repartie; *marquez* les points *sur lesquels cet esprit s'exerce. — Cherchez celles qui vont plus loin dans la* connaissance de l'homme; *discutez-les.*

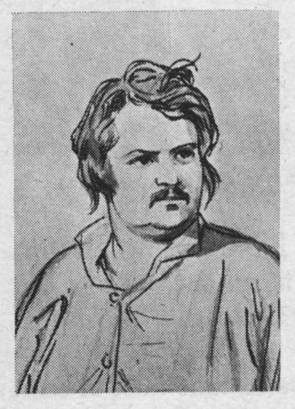


MARCHE-À-TERRE, LE CHOUAN

DES *hommes de l'ancienne France, le* Chouan *(nom donné aux insurgés royalistes de l'Ouest, en 1794) est un des plus représentatifs. Il symbolise* **l'attachement ancestral du terrien** *à la foi catholique et monarchiste, qu'il défendit farouchement contre les* «Bleus», *c'est-à-dire les révolutionnaires.*

Dans un de ses romans les plus célèbres, BALZAC *a brossé, en la personne de* Marche-à-terre, *un inoubliable portrait de Chouan.*

Un officier républicain, Hulot, a été chargé d'enrôler des soldats en Ille-et-Vilaine. Il les a fait mettre en marche dans la direction de Mayenne. Mais les jeunes recrues, peu enthousiastes, s'arrêtent souvent en chemin, et cette lenteur provoque l'impatience de l'officier.



HONORÉ DE BALZAC, PAR GAVARNI.

« POURQUOI diable ne viennent-ils pas? demanda-t-il pour la seconde fois de sa voix grossie par les fatigues de la guerre. Se trouve-t-il dans le village quelque bonne Vierge à laquelle ils donnent une poignée de main?

— Tu demandes pourquoi? » répondit une voix.

En entendant des sons qui semblaient venir de la corne avec laquelle les paysans de ces vallons rassemblent leurs troupeaux, le commandant se retourna brusquement comme s'il eût senti la pointe d'une épée, et vit à deux pas de lui un personnage encore plus bizarre qu'aucun de ceux emmenés à Mayenne pour servir la République. Cet inconnu, homme trapu, large des épaules, lui montrait une tête presque aussi grosse que celle d'un bœuf, avec laquelle elle avait plus d'une ressemblance. Des narines épaisses faisaient paraître son nez encore plus court qu'il ne l'était. (...) Cette face, comme bronzée par le soleil et dont les anguleux contours offraient une vague analogie avec le granit qui forme le sol de ces contrées, était la seule partie visible du corps de cet être singulier. A partir du cou, il était enveloppé d'un sarrau, espèce de blouse en toile rousse plus grossière encore que celle des pantalons des conscrits les moins fortunés. Ce sarrau, dans lequel un antiquaire aurait reconnu la *saye* (*saga*) ou le *sayon*[1] des Gaulois, finissait à mi-corps, en se rattachant à deux fourreaux de peau de chèvre par des morceaux de bois grossièrement travaillés et dont quelques-uns gardaient leur écorce. Les peaux de bique, pour parler la

1. Sorte de casaque de guerre, que portaient les Gaulois.

langue du pays, qui lui garnissaient les jambes et les cuisses, ne laissaient distinguer aucune forme humaine. Des sabots énormes lui cachaient les pieds. Ses longs cheveux luisants, semblables aux poils de ses peaux de chèvre, tombaient de chaque côté de sa figure, séparés en deux parties égales, et pareils aux chevelures de ces statues du Moyen Age qu'on voit encore dans quelques cathédrales (...). Il tenait appuyé sur sa poitrine, en guise de fusil, un gros fouet dont le cuir habilement tressé paraissait avoir une longueur double de celle des fouets ordinaires*. La brusque apparition de cet être bizarre semblait facile à expliquer. Au premier aspect, quelques officiers supposèrent que l'inconnu était un réquisitionnaire ou conscrit (l'un se disait pour l'autre) qui se repliait sur la colonne en la voyant arrêtée. Néanmoins, l'arrivée de cet homme étonna singulièrement le commandant; s'il n'en parut pas le moins du monde intimidé, son front toutefois devint soucieux; et, après avoir toisé[1] l'étranger, il répéta machinalement et comme occupé de pensées sinistres :



UN CHEF DES CHOUANS : JEAN COTTEREAU.

« Oui, pourquoi ne viennent-ils pas? le sais-tu, toi?

— C'est que, répondit le sombre interlocuteur avec un accent qui prouvait une assez grande difficulté de parler français, c'est que là, dit-il en étendant sa rude et large main vers Ernée[2], là est le Maine[3], et là finit la Bretagne. »

Puis il frappa fortement le sol en faisant tomber le pesant manche de son fouet aux pieds mêmes du commandant (...). La grossièreté de cet homme taillé comme à coups de hache, sa noueuse écorce, la stupide ignorance gravée sur ses

1. Regardé avec mépris de haut en bas et de bas en haut comme on fait quand on mesure la taille de quelqu'un à l'aide d'une *toise*. (La *toise* est aussi une ancienne mesure de longueur.)

2. Petite ville du département de la Mayenne, près de laquelle s'est arrêtée la colonne des conscrits.

3. Ancienne province de France.

* *Etudiez l'*art du portrait *chez Balzac, d'après tout ce passage.*

traits, en faisaient une sorte de demi-dieu barbare. Il gardait une attitude prophétique et apparaissait là comme le génie même de la Bretagne, qui se relevait d'un sommeil de trois années, pour recommencer une guerre où la victoire ne se montra jamais sans de doubles crêpes[1].

« Voilà un joli coco[2], dit Hulot en se parlant à lui-même. Il m'a l'air d'être l'ambassadeur de gens qui s'apprêtent à parlementer à coups de fusil. » (...)

« D'où viens-tu? »

Son œil avide et perçant cherchait à deviner les secrets de ce visage impénétrable qui, pendant cet intervalle, avait pris la niaise expression de torpeur dont s'enveloppe un paysan au repos.

« Du pays des *Gars*[3], répondit l'homme sans manifester aucun trouble.

— Ton nom?

— *Marche-à-terre.*

— Pourquoi portes-tu, malgré la loi, ton surnom de Chouan[4]? »

Marche-à-terre, puisqu'il se donnait ce nom, regarda le commandant d'un air d'imbécillité si profondément vraie, que le militaire crut n'avoir pas été compris.

« Fais-tu partie de la réquisition de Fougères? »

A cette demande, Marche-à-terre répondit par un de ces *je ne sais pas*, dont l'inflexion désespérante arrête tout entretien. Il s'assit tranquillement sur le bord du chemin, tira de son sarrau quelques morceaux d'une mince et noire galette de sarrasin[5], repas national dont les tristes délices ne peuvent être comprises que des Bretons, et se mit à manger avec une indifférence stupide*.

H. de BALZAC. *Les Chouans (1829).*

1. Sans provoquer des pertes terribles pour les deux camps. Le *crêpe* est un morceau de tissu noir que l'on porte en signe de deuil.
2. Terme familier. Sert souvent à désigner une personne d'aspect inquiétant.
3. Diminutif populaire pour : garçons.
4. « Marche-à-terre » n'est qu'un surnom de guerre.
5. Céréale de qualité inférieure, appelée aussi *blé noir.*

* *Quelle idée l'écrivain semble-t-il se faire de la* Bretagne *et des* Bretons *dans cette description?*



MORT DE GAVROCHE

Nombreux sont les **mouvements révolutionnaires** *qui ont secoué Paris, dans la première moitié du XIXe siècle. Chaque fois — et c'est là un fait remarquable —* des barricades *s'élevèrent dans les rues de la capitale.*

L'émeute de 1832, que décrit Victor Hugo *dans* Les Misérables, *peut être considérée comme une des plus représentatives. Et* **Gavroche**, *le Sourire de Paris, créé, ou plutôt animé par le génie du poète, demeure* **un type** *de la littérature française.*



Jeune garçon sur une barricade, fragment de « La Liberté » par Delacroix.

Il rampait à plat ventre, galopait à quatre pattes, prenait son panier[1] aux dents, se tordait, glissait, ondulait, serpentait d'un mort à l'autre, et vidait la giberne ou la cartouchière comme un singe ouvre une noix.

De la barricade, dont il était encore assez près, on n'osait lui crier de revenir de peur d'appeler l'attention sur lui.

Sur un cadavre, qui était un caporal, il trouva une poire à poudre.

« Pour la soif[2] », dit-il, en la mettant dans sa poche. A force d'aller en avant, il parvint au point où le brouillard de la fusillade devenait transparent.

Si bien que les tirailleurs de la ligne[3] rangés et à l'affût derrière leur levée de pavés, et les tirailleurs de la banlieue massés à l'angle de la rue, se montrèrent soudainement quelque chose qui remuait dans la fumée.

Au moment où Gavroche débarrassait de ses cartouches un sergent gisant près d'une borne, une balle frappa le cadavre.

« Fichtre! fit Gavroche, voilà qu'on me tue mes morts. »

Une deuxième balle fit étinceler le pavé à côté de lui. Une troisième renversa son panier.

Gavroche regarda et vit que cela venait de la banlieue[4].

1. Le panier dans lequel Gavroche récolte les cartouches des soldats tués pour les rapporter aux insurgés, sur la barricade.
2. Allusion à un proverbe français : *garder une poire pour la soif*, c'est-à-dire mettre en réserve ce qui, dans une circonstance difficile, vous permettra de subsister.
3. De l'infanterie de ligne (infanterie lourde).
4. Des tirailleurs, des soldats venus de la banlieue.

Il se dressa tout droit, debout, les cheveux au vent, les mains sur les hanches, l'œil fixé sur les gardes nationaux qui tiraient, et il chanta :

On est laid à Nanterre[1],
C'est la faute à Voltaire,
Et bête à Palaiseau[1],
C'est la faute à Rousseau[2].

Puis il ramassa son panier, y remit, sans en perdre une seule, les cartouches qui en étaient tombées, et avançant vers la fusillade, alla dépouiller une autre giberne. Là une quatrième balle le manqua encore. Gavroche chanta :

Je ne suis pas notaire,
C'est la faute à Voltaire,
Je suis petit oiseau,
C'est la faute à Rousseau.

Une cinquième balle ne réussit qu'à tirer de lui un troisième couplet :

Joie est mon caractère,
C'est la faute à Voltaire,
Misère est mon trousseau,
C'est la faute à Rousseau.

Cela continua ainsi quelque temps.

Le spectacle était épouvantable et charmant. Gavroche, fusillé, taquinait la fusillade. Il avait l'air de s'amuser beaucoup. C'était le moineau béquetant les chasseurs. Il répondait à chaque décharge par un couplet. On le visait sans cesse, on le manquait toujours. Les gardes nationaux et les soldats riaient en l'ajustant. Il se couchait, puis se redressait, s'effaçait dans un coin de porte, puis bondissait, disparaissait, reparaissait, se sauvait, revenait, ripostait à la mitraille par des pieds de nez, et cependant pillait les cartouches, vidait les gibernes, et remplissait son panier. Les insurgés, haletants d'anxiété, le suivaient des yeux. La barricade tremblait, lui, chantait. Ce n'était pas un enfant, ce n'était pas un homme; c'était un étrange gamin-fée. On eût dit le nain invulnérable de la mêlée. Les balles couraient après lui, il était plus leste qu'elles. Il jouait on ne sait quel effrayant

1. Village de banlieue. — 2. Voltaire et Rousseau, ces deux philosophes du XVIII[e] siècle, sont souvent opposés l'un à l'autre.

jeu de cache-cache avec la mort; chaque fois que la face camarde[1] du spectre s'approchait, le gamin lui donnait une pichenette[2].

Une balle pourtant, mieux ajustée ou plus traître[3] que les autres, finit par atteindre l'enfant feu follet. On vit Gavroche chanceler, puis il s'affaissa. Toute la barricade poussa un cri; mais il y avait de l'Antée[4] dans ce pygmée[5]; pour le gamin, toucher le pavé, c'est comme pour le géant toucher la terre; Gavroche n'était tombé que pour se redresser; il resta assis sur son séant, un long filet de sang rayait son visage, il éleva ses deux bras en l'air, regarda du côté d'où était venu le coup, et se mit à chanter :

Je suis tombé par terre,
C'est la faute à Voltaire,
Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à....

Il n'acheva point. Une seconde balle du même tireur l'arrêta court. Cette fois il s'abattit la face contre le pavé, et ne remua plus. Cette petite grande âme venait de s'envoler*.

VICTOR HUGO. *Les Misérables (1862).*

1. Sans nez. Allusion au squelette qui figure la Mort.
2. Léger coup appliqué avec le doigt du milieu.
3. Aujourd'hui, on dirait plutôt *traîtresse.*
4. Antée est un Géant de la mythologie : né de la Terre, il reprenait vie et forces en touchant le sol.
5. Les *pygmées* sont des nains.

* *Montrez que l'étroite et naturelle association du* plaisant *et du* pathétique *est un des éléments caractéristiques de ce récit.*

TARTARIN DE TARASCON[1]

Alphonse Daudet, Provençal d'adoption, n'a peut-être pas beaucoup flatté ses compatriotes en créant l'immortel Tartarin de Tarascon. *Mais il l'a fait avec cette* **gentillesse,** *cette absence de méchanceté propre aux gens du Midi, qui savent comprendre la plaisanterie et distinguer le mensonge de la savoureuse* **« galéjade ».**

Tartarin de Tarascon a été pressenti pour aller tenir un comptoir commercial à Shanghaï. Après avoir hésité, le brave méridional est resté dans sa ville natale.



Alphonse Daudet.

En fin de compte, Tartarin ne partit pas, mais toutefois cette histoire lui fit beaucoup d'honneur. Avoir failli aller à Shanghaï ou y être allé, pour Tarascon, c'était tout comme. A force de parler du voyage de Tartarin, on finit par croire qu'il en revenait, et le soir, au cercle, tous ces messieurs lui demandaient des renseignements sur la vie à Shanghaï, sur les mœurs, le climat, l'opium, le Haut Commerce.

Tartarin, très bien renseigné, donnait de bonne grâce les détails qu'on voulait, et, à la longue, le brave homme n'était pas bien sûr lui-même de n'être pas allé à Shanghaï, si bien qu'en racontant pour la centième fois la descente des Tartares, il en arrivait à dire très naturellement : « Alors, je fais armer mes commis, je hisse le pavillon consulaire, et pan! pan! par les fenêtres, sur les Tartares. » En entendant cela, tout le cercle frémissait....

« Mais alors votre Tartarin n'était qu'un affreux menteur.

— Non! mille fois non! Tartarin n'était pas un menteur....

— Pourtant, il devait bien savoir qu'il n'était pas allé à Shanghaï!

— Eh! sans doute, il le savait. Seulement.... »

Seulement, écoutez bien ceci. Il est temps de s'entendre une fois pour toutes sur cette réputation de menteurs que les gens du Nord ont faite aux Méridionaux. Il n'y a pas de menteurs dans le Midi, pas plus à Marseille qu'à Nîmes, qu'à Toulouse, qu'à Tarascon. L'homme du Midi ne ment pas, il se trompe. Il ne dit pas

1. Tarascon est une petite ville sur la rive gauche du Rhône, non loin d'Avignon.

toujours la vérité, mais il croit la dire.... Son mensonge à lui, ce n'est pas du mensonge, c'est une espèce de mirage[1]....

Oui, du mirage!... Et pour bien me comprendre, allez-vous-en dans le Midi, et vous verrez. Vous verrez tout plus grand que nature. Vous verrez ces petites collines de Provence pas plus hautes que la butte Montmartre et qui vous paraîtront gigantesques, vous verrez la Maison Carrée[2] de Nîmes — un petit bijou d'étagère —, qui vous semblera aussi grande que Notre-Dame. Vous verrez.... Ah! le seul menteur du Midi, s'il y en a un, c'est le soleil.... Tout ce qu'il touche, il l'exagère!... Qu'est-ce que c'était que Sparte au temps de sa splendeur? Une bourgade.... Qu'Athènes? Tout au plus une sous-préfecture... et pourtant elles nous apparaissent comme des villes énormes. Voilà ce que le soleil en a fait....



TARTARIN PART POUR L'AFRIQUE, OÙ IL VA CHASSER LE LION.

Vous étonnerez-vous après cela que le même soleil, tombant sur Tarascon, ait pu faire d'un ancien capitaine d'habillement comme Bravida, le brave Bravida, d'un navet un baobab[3], et d'un homme qui avait failli aller à Shanghaï un homme qui y était allé*?

ALPHONSE DAUDET. *Tartarin de Tarascon (1872)*. Flammarion, édit.

1. Allusion à ces images de nappes d'eau et de végétation que produit parfois, dans le désert, la réfraction de la lumière dans l'air par les très fortes chaleurs.

2. Temple célèbre, construit à l'époque romaine. Ses dimensions sont environ de 25 mètres de long et de 12 mètres de large.

3. Arbre exotique de très grande taille.

* *Cherchez, dans l'œuvre d'A. Daudet (et plus spécialement dans* Tartarin de Tarascon*), d'autres passages où l'écrivain exploite comiquement ce* goût de l'exagération *propre, dit-il, aux gens de Provence.*



LA POIGNÉE DE MAIN FRANÇAISE

C'EST *en effet un geste bien familier aux Français, et dont la fréquence étonne parfois les étrangers.*

MARC BLANCPAIN, *dans ce « billet » d'un journal quotidien, répond à un lecteur qui déplorait le* **temps perdu** *à serrer des mains... et les* **risques d'infection** *que ce geste comporte.*



MARC BLANCPAIN.

JE vous le dis tout de suite, monsieur, vos considérations économiques ne me touchent point. La demi-heure que nous perdons à nous serrer la main, nous sommes toujours capables, voyez-vous, de la rattraper. Parce que nous ne travaillons ni comme des bœufs ni comme des machines, mais comme des hommes qui savent forcer l'allure, accélérer le rendement, faire vite ou plus vite encore selon leur humeur ou la nécessité.

Quant à l'échange de microbes, il ne nous effraie point; des microbes, il y en a partout : dans l'air que tous les hommes respirent, dans les boissons et les aliments qu'ils avalent — même quand ces aliments sont enveloppés de cellophane! Certes, toutes les mains ne sont pas agréables à serrer. Il en est de moites ou de rugueuses, de molles ou de brutales; mais la politesse est justement dans le petit effort que nous faisons pour surmonter nos répugnances. Et puis, monsieur, il vaut mieux tendre la main spontanément plutôt que de se sentir obligé de la lever machinalement, comme faisaient tant de gens, il n'y a pas si longtemps, dans des pays, hélas! voisins du nôtre!

Ces serrements de mains ne sont pas toujours sincères? Nous le savons, monsieur, et nous mettons dans ce geste ce que nous voulons y mettre : de l'amitié ou seulement un peu de cordialité, de la froideur quelquefois et même une réprobation muette. Personne pour s'y tromper. Mais la main tendue et ouverte — même réticente — signifie toujours qu'aucune haine n'est irrémédiable, que le pardon reste souhaitable et la réconciliation possible, que la vie entre nous garde ses chances de redevenir aimable. Et c'est cela qui est important, bien plus important qu'une demi-heure de paperasserie plus ou moins utile*.

MARC BLANCPAIN *(1956).*

* *Avez-vous une* opinion *sur cette question?*



LE CULTE DES « IDÉES »

HÉRITIER *de Voltaire par la souplesse de la pensée et la limpidité du style,* ANDRÉ MAUROIS *est aussi un des Français qui connaissent le mieux les Anglo-Saxons. Nul ne paraissait plus qualifié pour établir entre les uns et les autres une* **spirituelle comparaison.**



ANDRÉ MAUROIS.

UN écrivain américain, Claude Washburn, a dit de nous : « Les Français sont logiques dans un monde de folie. Pour eux, non seulement 2 et 2 font 4, mais 32 et 32 font 64, et non 4.589 comme pour tout le monde. Leurs esprits sont ordonnés, balayés et clairs comme leur langage. » Et un homme d'État anglais : « Quand je discute avec un Français, très vite vient un moment où il me dit : « Tout de même, vous reconnaissez que 2 et 2 font 4? » Je réponds : « Non », et la coopération efficace commence. »

A la vérité, Anglais et Américains se trompent en croyant les Français logiques. Il arrive, très souvent, que le Français soit passionné au point d'oublier toute logique. Souvenons-nous de l'Affaire Dreyfus[1] ou des discussions sur la C. E. D.[2] Nous avons eu Descartes et sa méthode, mais aussi Pascal et son abîme; Voltaire, mais Rousseau; Anatole France[3], mais Maurice Barrès[4]. Ce qui reste exact, c'est que le Français a le goût des idées et le respect de l'intelligence; en cela contraire à l'Anglais, qui a la méfiance des idées générales et le respect du caractère. Chez nous la culture occupe, dans l'échelle des valeurs, une place plus élevée qu'ailleurs.

Hier, dans un train, j'écoutais parler deux ingénieurs français :

« Ah! qu'il est difficile, soupirait l'un d'eux, de faire un rapport pour le patron! Il ne se contente pas de faits; il veut des idées transcendantes[5] sur la politique et l'économie. »

Et l'autre, un peu plus tard, parlant de l'affaire qu'il dirige :

1. *Affaire Dreyfus :* douloureuse affaire de trahison de la fin du XIXe siècle et du début du XXe, où fut impliqué le capitaine Dreyfus (reconnu innocent depuis) et qui divisa profondément les Français.

2. *Communauté Européenne de Défense :* système militaire et politique européen, resté à l'état de projet (1954).

3. Écrivain apparenté à la gauche (v. 41).

4. Écrivain apparenté à la droite (v. 77).

5. D'une profondeur et d'une originalité au-dessus de toute comparaison.

« Elle est, disait-il, comme le Pélican de Musset[1]. Elle se laisse dévorer par ses filiales. »

Idées transcendantes.... Citations littéraires.... Dialogue très français.

Le polytechnicien, qui joue dans la vie de notre pays un rôle capital, constitue un remarquable exemple du culte de l'intelligence. Non seulement « il met en équations la guerre, la tempête et l'amour », mais il exige que les faits se soumettent à ses raisonnements. Voyez, dans *Les Cyclones*[2] de Jules Roy, ce personnage de technicien qui a calculé un avion supersonique et qui, malgré les accidents, n'admet pas que l'événement prenne le pas sur l'aérodynamique. Qui de nous n'a connu des ingénieurs qui jugeaient scandaleux que la mer démolît leurs digues? Des généraux qui mettaient leur point d'honneur à ne pas sacrifier leur doctrine à l'évidence contraire? Les administrations françaises sont les seules à émailler leurs règlements de formules mathématiques, qui dissimulent la complexité du réel sous la précision inhumaine des coefficients. Les partis politiques français s'attachent plus aux principes qu'aux conséquences.

ANDRÉ MAUROIS. *Portrait de la France et des Français (1955)*. Hachette.

1. Allusion au célèbre symbole du pélican qui se donne en pâture à ses petits et que Musset a chanté dans *La Nuit de Mai* (*Poésies nouvelles*).

2. Pièce de théâtre qui a pour sujet l'aviation d'après-guerre.



SOLITUDE ET GRANDEUR DE LA FRANCE

C'EST *à* MARCEL-EDMOND NAEGELEN *que nous demanderons une conclusion pour cette partie de notre ouvrage.*

Cet Alsacien, qui appartient à la gauche du Parlement, s'est penché avec une tendresse inquiète sur l'histoire de notre pays. Son témoignage est celui d'un **patriote** *et d'un ardent* **champion de l'humanité.**



LE cardinal de Florence, légat du pape Clément VII auprès du roi de France Henri IV de 1596 à 1598, écrivait au Saint-Siège : « Ce pays que l'on gouverne au petit bonheur, c'est miracle qu'il puisse subsister. » C'est un miracle qui dure depuis des siècles, avec des hauts et des bas, avec des périodes où la France dominait et d'autres où elle semblait abattue (...).

Nous savons que la France avec sa population de quarante-trois millions d'habitants, son Afrique du Nord impatiente d'échapper à sa tutelle, son industrie insuffisante pour l'armement qu'exigerait la guerre, sans bombes atomiques devant les forces énormes qui montent, ne peut plus, ne veut plus connaître ses hauts et ses bas, grimper au premier rang pour retomber dans la défaite : 1811-1815; 1919-1940. Elle doit être avare de son sang répandu par tant de guerres. Il lui faut se tenir fermement à sa place, qui correspond à son passé et à sa présente valeur. Il lui faut savoir qu'elle ne peut plus obtenir par la force brutale la prédominance ou la gloire. Sa force ne peut être désormais que dans la pensée, sa prédominance et sa gloire dans la qualité des idées qu'elle répandra et qu'elle fera admettre.

Il n'est pas de solitude dans le monde de la philosophie, de la littérature, des arts, des sciences. Nous ne serons pas seuls quand nous serons, à l'O. N. U., dans les conférences internationales, politiques, littéraires, scientifiques, la voix de la sagesse et de l'humanité. Nul, nous l'avons vu, ne peut sacrifier si peu que ce soit à la France en souvenir des sacrifices qu'elle a consentis. Nous sommes seuls quand il s'agit de nos propres intérêts. Nous ne le serons pas quand nous exprimerons ce qui est l'éternelle aspiration des hommes au temps où plane la menace des bombes et des nuages atomiques.

Il faut renoncer à la forme de grandeur et de solitude où s'est endormi Napoléon dans Sainte-Hélène. Il faut conquérir la grandeur et l'universel amour qui engendrent les œuvres impérissables de l'esprit que ne peut détruire aucun Waterloo.

Malgré le poids de sa grandeur politique passée, malgré ses faiblesses présentes, malgré sa solitude quand sont en cause ses biens matériels, la France peut et doit être une très grande nation.

Avec Ernest Renan[1] nous croyons en « *ses éternelles puissances de renaissance et de résurrection* ». Le monde attend, car il en a besoin, de la France une nouvelle preuve de sa vitalité. Nous ne serons plus une grande puissance militaire. Nous serons une grande force intellectuelle et morale et par conséquent politique.

Et si la guerre devient impossible parce que les hommes auront trop peur de ses effets, si la paix durable et sûre règne sur la terre, alors qui pourra disputer à la France une des toutes premières places? Cette ambition peut paraître dans cette période si agitée un rêve insensé. Mais c'est justement parce que le monde est en pleine ébullition et que l'homme vient de s'emparer de la force atomique que nous pouvons espérer être à la veille de temps nouveaux où la France redeviendra très grande, lorsque au règne actuel de la force, de la méfiance et de la haine aura succédé l'ère de l'harmonie, de l'idée et de la beauté*.

M.-E. NAEGELEN. *Grandeur et Solitude de la France (1956)*. Flammarion, édit.

1. Voir p. 446.

* L'ambition *éprouvée et exprimée par M.-E. Naegelen correspond-elle à* l'idée *que vous vous faites de la France?*

V. Mœurs et coutumes



SI LE FRANÇAIS est individualiste, peu enclin à se plier aux disciplines collectives, il ne peut pourtant se passer de la conversation et de la société d'autrui. Ses idées, il veut les échanger, les confronter avec celles du voisin, et, loin de redouter la critique, il la recherche, moins peut-être dans l'espoir d' « éclairer sa lanterne » que d'établir, par le moyen de la discussion, un contact humain.

Aussi, le misanthrope, le solitaire, l'ermite sont-ils des types d'hommes peu répandus dans notre pays. Alceste n'est qu'une très brillante exception dans son siècle, et, si Jean-Jacques Rousseau a pu décréter que la société était la source de tous nos maux, il a soulevé contre lui un tollé général. En revanche, quel goût du *monde* chez nos écrivains classiques, dont plusieurs — La Rochefoucauld, le cardinal de Retz, Madame de Sévigné, Madame de la Fayette — ont pu mériter le nom de *mondains!* Quelle propension, chez nos poètes, à se grouper en Pléiades, en Écoles, en Cénacles! Quelle place ont pu tenir les fameux « Salons » dans l'histoire de notre société et de notre littérature! Au reste, ainsi que l'avait déjà spirituellement noté Madame de Staël au début du XIX[e] siècle, si les Français s'adonnent à la lecture, s'ils vont au théâtre, c'est sans doute moins par goût de s'instruire ou par simple curiosité que pour être à même, ensuite, de parler et de discuter du roman qu'ils ont lu ou de la pièce qu'ils ont vu jouer....

IL ne faudrait pas croire, cependant, que la vie sociale, en France, se réduise à la pure vie mondaine. L'agitation qui secoue le *Tout-Paris* ne s'étend ni à la province, beaucoup plus posée dans ses manières, beaucoup moins versatile dans ses goûts, ni, encore moins, à la campagne, où l'on se soucie aussi peu des élections à l'Académie que de la présentation des dernières *collections* de couture. Pourtant la bourgeoisie provinciale sait organiser de brillantes réceptions; elle applaudit aux *tournées*

P. 109 : UN BAL POPULAIRE LE 14 JUILLET.

qui lui font connaître les plus récents succès des scènes parisiennes; les festivals d'art dramatique donnés à Besançon, à Angers, à Arles, à Orange, à Aix, attirent dans ces villes un public enthousiaste; de jeunes compagnies, à Rennes, à Toulouse, à Nice, font un courageux effort de décentralisation théâtrale. Et puis, il y a ces innombrables associations qui témoignent du goût des Français à se réunir par affinités : les uns sont rapprochés par l'amour de la bonne chère — voyez le « Club des Sans Club », la « Confrérie des Chevaliers du Tastevin » —; d'autres par leurs souvenirs communs d'anciens combattants ou d'anciens prisonniers; les jeunes se groupent en équipes pour pratiquer le football ou le rugby; les fanatiques du folklore se rassemblent pour ressusciter le biniou breton, le tambourin basque, la vielle berrichonne, le galoubet provençal.... Il faut également souligner l'extraordinaire vitalité du *café*, où le paysan ne va pas seulement pour boire un coup, après la messe du dimanche, mais aussi, mais surtout, pour discuter politique, à moins que ce ne soit pour se délasser dans une partie de cartes ou de billard. Et il convient de noter que, si les cafés et les estaminets sont en France plus nombreux qu'ailleurs, le Français, lui, n'aime boire qu'en compagnie, et plus encore pour accomplir un acte social que pour se désaltérer. Le buveur solitaire serait tenu pour une sorte de maniaque ou de neurasthénique.

Ainsi, le goût de sortir de chez soi, de se réunir, de s'amuser, de causer, de rire, n'est pas propre à une petite partie de la société française : on le trouve dans toutes les classes sociales, et il touche aussi bien le snob qui court les cocktails littéraires que la midinette qui danse toute la nuit au bal du 14 Juillet....



CANDIDAT A L'HABIT VERT

Bien *que destinée à contrôler et à diriger l'évolution de la langue et de la littérature,* l'Académie française *ne fut jamais un cénacle purement littéraire. Dès sa fondation par Richelieu, en 1635, elle comptait dans ses rangs des* **militaires,** *des* **avocats,** *des* **médecins,** *des* **prélats.** *Aussi vaut-elle à quiconque y est élu une immense considération.*

Les Français, si prompts à découvrir des ridicules dans leurs institutions les plus vénérables, n'ont pas manqué de **plaisanter** *l'illustre compagnie, parfois même cruellement : Montesquieu, par exemple, qui fut de l'Académie, l'a traitée avec férocité dans les* Lettres persanes. *Moins méchants,* Robert de Flers *et* Caillavet *se sont bornés à en faire une amusante caricature dans leur comédie de* L'Habit vert.



Robert de Flers qui fut, lui aussi, de l'Académie...

Le Duc[1]. — Comment, mon bon Pinchet[2], est-il possible?... Vous, à Deauville!... Et jusques à quand restez-vous sur la côte?

Pinchet. — Jusques à lundi au plus tard. Voyez-vous, monsieur le duc, mon père et mon grand-père qui furent avant moi secrétaires généraux de l'Institut[3] ne s'en sont pas éloignés un seul jour durant trente-sept ans. Depuis vingt ans, je ne l'avais jamais quitté non plus.... J'ai essayé, j'ai eu tort.

Bénin. — C'est fort touchant.

Pinchet. — Non, monsieur le baron, non... c'est de l'égoïsme et aussi un peu d'orgueil. Il me semble que je manque là-bas, qu'en mon absence, il y a de la poussière qui n'est pas à sa place.

Le Duc. — Vous avez le mal du pays, Pinchet!

Pinchet. — Exactement, monsieur le duc. Ah! quand je pense que dimanche — car je repartirai dimanche —, au moment où le petit omnibus de la gare passera le pont des Saints-Pères, j'apercevrai la coupole, le quai, la petite place en hémicycle, modeste et si glorieuse pourtant....

Bénin. — Les deux braves petits lions de pierre endormis sur notre seuil d'un sommeil de collègues....

1. Le duc songe à se présenter à l'Académie française. On dit plaisamment qu'il y a, à l'Académie, un « parti des ducs ».
2. Pinchet est secrétaire général de l'Institut.
3. L'*Institut de France* est constitué par la réunion des cinq Académies : Académie *française*, Académie des *Inscriptions et Belles-Lettres*, Académie des *Sciences morales et politiques*, Académie des *Sciences*, Académie des *Beaux-Arts*.

PINCHET. — Nos voisins les bouquinistes qui vendent des livres qu'ils ont lus à des gens qui ne les liront pas.... Ah! on pourra dire tout ce qu'on voudra, c'est un bel endroit.

LE DUC. — A propos, Pinchet, comment va notre collègue Bretonneau? Il était fort mal quand j'ai quitté Paris.

PINCHET. — Oh! il n'y a plus d'espoir[1], monsieur, il est tout à fait guéri. En revanche, on croit que M. Jarlet-Brézin ne passera pas l'été. Du reste, je vous tiendrai au courant des nouvelles, monsieur le duc, car mon fils me renseignera par dépêche.

BÉNIN. — C'est lui qui vous remplace en votre absence?

PINCHET. — Oui, je l'ai formé; je lui ai appris, comme mon père me les avait appris autrefois, les noms de tous les académiciens dont les bustes ornent nos couloirs, nos greniers et nos caves. Il y en a beaucoup.

BÉNIN. — Ah! il y en a énormément.

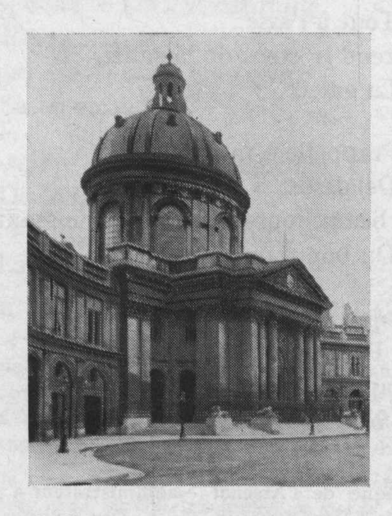
LE DUC. — Énormément.

PINCHET. — Énormément. Ils sont immortels et pourtant personne ne connaît plus rien d'eux. Si bien que ces hommes illustres n'existeraient plus du tout, s'il n'y avait pas toujours un Pinchet pour savoir leur nom*.

R. DE FLERS et CAILLAVET. *L'Habit vert (1912).* Acte I, sc. II.
Billaudot, éditeur.

1. Sous-entendu : pour les candidats à son fauteuil!

* *Relevez et commentez quelques-uns des traits* ironiques *ou* spirituels *de cette page.*



LA COUPOLE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

LE SALON DE L'ARSENAL[1]



Marie Nodier
« tête coquette et fleurie... ».

Les salons *ont joué, dans la vie littéraire et philosophique du XVIII*e *siècle, un rôle capital. Ils ont été de véritables* **foyers intellectuels**, *et l'on sait assez quel soutien les écrivains et savants ont reçu chez la marquise du Deffand ou chez Mme Geoffrin par exemple.*

Au siècle suivant, le salon de l'Arsenal, *où Charles Nodier, assisté de sa femme et de sa fille, la charmante Marie, accueillait poètes et artistes, a été le plus brillant et le plus vivant* **cénacle** *de l'époque romantique.* Alfred de Musset, *qui ne fut pas seulement le pathétique auteur des* Nuits, *mais aussi un des maîtres du badinage en vers, a su en célébrer spirituellement « la gaieté »....*

A Charles Nodier.

Ta muse, ami, toute française,
Tout à l'aise,
Me rend la sœur de la santé,
La gaieté.

Elle rappelle à ma pensée,
Délaissée,
Les beaux jours et les courts instants
Du bon temps,

Lorsque, rassemblés sous ton aile
Paternelle,
Échappés de nos pensions[2]
Nous dansions.

1. Il s'agit de la bibliothèque de l'Arsenal (située sur la rive droite de la Seine, dans un quartier du sud-est), dont Charles Nodier fut administrateur à partir de 1824.
2. Des collèges, où nous avions été élèves pensionnaires.

Gais comme l'oiseau sur la branche,
Le dimanche
Nous rendions parfois matinal[1]
L'Arsenal.

La tête coquette et fleurie
De Marie[2]
Brillait comme un bleuet mêlé
Dans le blé.

Tachés déjà par l'écritoire,
Sur l'ivoire[3]
Ses doigts légers allaient sautant
Et chantant.

Quelqu'un récitait quelque chose
Vers ou prose,
Puis nous courions recommencer
A danser.

Chacun de nous, futur grand homme,
Ou tout comme,
Apprenait plus vite à t'aimer
Qu'à rimer.

Alors, dans la grande boutique
Romantique,
Chacun avait, maître ou garçon,
Sa chanson....

Cher temps, plein de mélancolie,
De folie,
Dont il faut rendre à l'amitié
La moitié*!

ALFRED DE MUSSET. *Réponse à M. Charles Nodier (1843).*

1. On se réunissait à l'Arsenal tous les dimanches soir. Comme les réunions se prolongeaient souvent fort avant dans la nuit, Musset veut dire que la danse se prolongeait si avant dans la nuit, qu'au matin l'Arsenal était plein de vie.

2. Fille de Charles Nodier.

3. Les touches du piano.

* *Apprécier le* rythme *de cette pièce. En quoi s'accorde-t-il à l'évocation de ces gracieuses soirées? — On cherchera à préciser, d'après deux ou trois* exemples, *ce que la littérature française doit aux* **salons.**

LA PARTIE DE CARTES

LE *café n'est pas seulement un lieu où l'on vient boire. C'est aussi, nous l'avons dit, un endroit commode pour se réunir et pour* **causer**, *pour se divertir et pour* **discuter**, *pour jouer aux cartes ou s'***entretenir** *de politique. On sait, du reste, que le fameux roman de Diderot,* Le Neveu de Rameau, *se situe tout entier au café de la Régence, qui existe encore rue Saint-Honoré, à Paris.*

L'établissement où César, Escartefigue, Panisse et M. Brun disputent leur partie de manille, *n'a certes pas de pareils titres de noblesse; la scène qu'a imaginée* MARCEL PAGNOL *n'en est pas moins d'un pittoresque, d'une vérité et d'un comique saisissants.*

La scène se passe à Marseille à la terrasse d'un café du port.



MARCEL PAGNOL.

ESCARTEFIGUE (*pensif*). — Oui, et je me demande toujours s'il coupe à cœur[1].

(*A la dérobée, César fait un signe qu'Escartefigue ne voit pas, mais Panisse l'a surpris.*)

PANISSE (*furieux*). — Et je te prie de ne pas lui faire de signes.

CÉSAR. — Moi, je lui fais des signes? je bats la mesure.

PANISSE. — Tu ne dois regarder qu'une seule chose : ton jeu.

(*A Escartefigue*). — Et toi aussi.

CÉSAR. — Bon. (*Il baisse les yeux, vers ses cartes.*)

PANISSE (*à Escartefigue*). — Si tu continues à faire des grimaces, je fous[2] les cartes en l'air et je rentre chez moi.

M. BRUN. — Ne vous fâchez pas, Panisse. Ils sont cuits[3].

ESCARTEFIGUE. — Moi, je connais très bien le jeu de la manille et je n'hésiterais pas une seconde si j'avais la certitude que Panisse coupe à cœur.

PANISSE. — Je t'ai déjà dit qu'on ne doit pas parler, même pour dire bonjour à un ami.

ESCARTEFIGUE. — Je ne dis bonjour à personne. Je réfléchis.

PANISSE. — Eh bien, réfléchis en silence.... Et ils se font encore des signes! Monsieur Brun, surveillez Escartefigue. Moi, je surveille César.

1. Escartefigue craint, s'il joue *cœur*, de voir sa carte *coupée*, c'est-à-dire prise par un atout de son adversaire.

2. Terme très familier, trivial même : je *jette*, je *lance*.

3. Nos adversaires ont perdu la partie.



« EST-CE QUE TU ME PRENDS POUR UN IMBÉCILE?... »
(*De gauche à droite : César, Panisse, M. Brun, Escartefigue.*)

CÉSAR (*à Panisse*). — Tu te rends compte comme c'est humiliant ce que tu fais là? Tu me surveilles comme un tricheur. Réellement, ce n'est pas bien de ta part.

PANISSE (*presque ému*). — Allons, César, je t'ai fait de la peine?

CÉSAR. — Quand tu me parles sur ce ton, quand tu m'espinches[1] comme si j'étais un scélérat, eh bien, tu me fends le cœur.

PANISSE. — Allons, César....

CÉSAR. — Oui, tu me fends le cœur. Pas vrai, Escartefigue? Il nous fend le cœur.

ESCARTEFIGUE (*ravi*). — Très bien.

(*Il jette une carte sur le tapis. Panisse la regarde, regarde César, puis se lève brusquement, plein de fureur.*)

PANISSE. — Est-ce que tu me prends pour un imbécile? Tu as dit : « Il nous fend le cœur », pour lui faire comprendre que je coupe à cœur. Et alors il joue cœur[2], parbleu!

CÉSAR. — ....

1. Tu m'épies (argot marseillais). — 2. De manière à faire perdre son « atout » à Panisse sur une levée sans valeur.

PANISSE (*il lui jette les cartes au visage*). — Tiens, les voilà tes cartes, hypocrite! (...) Siou pas plus fada qué tu, sas! Foou pas mi prendré per un aoutré! (*Il se frappe la poitrine.*) Siou mestré Panisse, et siès pas prou fin per m'agouta[1]!

(*Il sort violemment en criant :* « Tu me fends le cœur! »

En coulisse, une femme crie : « Le Soleil! Le Radical[2]! »*)

MARCEL PAGNOL. *Marius (1929).* Acte III, sc. I.
Fasquelle, éditeur.

1. Provençal de Marseille : « Je ne suis pas plus fou que toi, tu sais! Il ne faut pas me prendre pour un autre. Je suis maître Panisse, et tu n'es pas assez malin pour me tromper! »
2. Titres de journaux.

* *Sur quel* jeu de mots *repose le comique de cette scène?*





NATURE MORTE, PAR CHARDIN.

DE LA GASTRONOMIE

LA *gastronomie est regardée en France à la fois comme un* **art** *et comme une* **science**. *Certains même l'ont haussée au rang d'une véritable* **philosophie :** « *Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es....* »

Le maître de ces métaphysiciens de la gourmandise est assurément BRILLAT-SAVARIN (1755-1826), *ce magistrat qui légiféra du* « goût » *en aphorismes vigoureux et d'une forme parfois plaisamment paradoxale.*

APHORISMES DU PROFESSEUR POUR SERVIR DE PROLÉGOMÈNES A SON OUVRAGE ET DE BASE ÉTERNELLE A SA SCIENCE.

I. — L'univers n'est rien que par la vie, et tout ce qui vit se nourrit.

II. — Les animaux se repaissent; l'homme mange; l'homme d'esprit seul sait manger.

III. — La destinée des nations dépend de la manière dont elles se nourrissent.

IV. — Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es[1].

V. — Le Créateur, en obligeant l'homme à manger pour vivre, l'y invite par l'appétit, et l'en récompense par le plaisir.

1. Parodie d'un proverbe : « *Dis-moi qui tu hantes* (fréquentes), *je te dirai qui tu es.* »

VI. — La gourmandise est un acte de notre jugement, par lequel nous accordons la préférence aux choses qui nous sont agréables au goût sur celles qui n'ont pas cette qualité.

VII. — Le plaisir de la table est de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les pays et de tous les jours; il peut s'associer à tous les plaisirs, et reste le dernier pour nous consoler de leur perte.

VIII. — La table est le seul endroit où l'on ne s'ennuie jamais pendant la première heure.

IX. — La découverte d'un mets nouveau fait plus pour le bonheur du genre humain que la découverte d'une étoile.

X. — Ceux qui s'indigèrent[1] ou ceux qui s'enivrent ne savent ni boire ni manger.

XI. — L'ordre des comestibles est[2] des plus substantiels aux plus légers.

XII. — L'ordre des boissons est des plus tempérées aux plus fumeuses et aux plus parfumées.

XIII. — Prétendre qu'il ne faut pas changer de vin est une hérésie; la langue se sature; et, après le troisième verre, le meilleur vin n'éveille plus qu'une sensation obtuse.

XIV. — Un dessert sans fromage est une belle à qui il manque un œil.

XV. — On devient cuisinier, on naît rôtisseur.

XVI. — La qualité la plus indispensable du cuisinier est l'exactitude : elle doit être aussi celle du convié.

XVII. — Attendre trop longtemps un convive retardataire est un manque d'égards pour tous ceux qui sont présents.

XVIII. — Celui qui reçoit des amis et ne donne aucun soin personnel au repas qui leur est préparé, n'est pas digne d'avoir des amis.

XIX. — La maîtresse de la maison doit toujours s'assurer que le café est excellent; et le maître, que les liqueurs sont de premier choix.

XX. — Convier quelqu'un, c'est se charger de son bonheur pendant tout le temps qu'il est sous votre toit*.

BRILLAT-SAVARIN. *Physiologie du Goût (1825).*

1. Se donner une indigestion (verbe rare). — 2. Va.

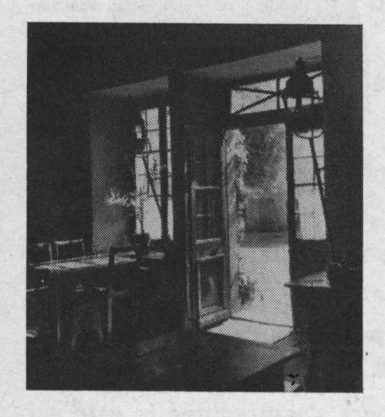
* *On remarquera le caractère* résolument social *de certains de ces aphorismes. — Vous* approuverez *ou* discuterez, *selon vos goûts, votre humeur ou vos idées, quelques-uns d'entre eux.*

LE DÉJEUNER DE SOUSCEYRAC

ON *sait l'importance que les Français attachent à la dégustation de repas savoureux, savamment arrosés de vins fins. Et ce sera, pour l'étranger qui vient dans notre pays, un moyen agréable d'en connaître les diverses régions que de s'initier aux* **spécialités culinaires** *propres à chacune de nos provinces : à Rouen, on lui servira* « le canard au sang »*; à Nantes,* « le brochet au beurre blanc »*; en Périgord, des* « confits » *de volaille et de porc; dans le Gers ou le Lot, du* « foie gras » *truffé; à Marseille,* « la bouillabaisse » *et* « l'aïoli »*; en Savoie,* « la fondue »*; à Nancy,* « la quiche lorraine »*; et à Strasbourg,* « le kugelhopf ».

On trouvera un exemple amusant du goût si français pour la bonne cuisine dans ce Déjeuner de Sousceyrac, *que* PIERRE BENOIT *a eu la bonne idée d'offrir aux deux héros de son roman.*

Deux amis, Philippe et Jean, se sont arrêtés à Sousceyrac[1] *pour déjeuner. Mais ils ne sont pas sans crainte sur ce que Mme Prunet, leur hôtesse, va leur servir à manger.*



AUBERGE DE CAMPAGNE.

MADAME PRUNET les attendait sur le seuil de l'hôtel.

« Tout est prêt, messieurs », dit-elle.

Et elle les conduisit dans la salle à manger, qui était située au premier étage.

Les dernières abeilles de la saison s'insinuaient en bourdonnant à travers les rayures d'or pâle des persiennes. Jean ouvrit la fenêtre toute grande. La lumière entra.

« Nous serons très bien, ici », dit-il.

En raison de l'heure déjà avancée, ils étaient seuls dans la pièce assez banale, mais d'une propreté parfaite. Le parquet, humide encore d'un récent lavage, sentait l'eau de savon. Il y avait des fleurs champêtres dans les cornets[2] de faux cristal. Aux murs, des gravures coloriées évoquaient les batailles navales, où des vaisseaux et des frégates de chez nous étaient en train de s'expliquer sévèrement avec leurs petits camarades d'outre-Manche*.

1. Petite ville au sud-ouest du massif Central (Lot). — 2. Petits vases, en forme de cornes.

* *Relevez les* traits d'humour *contenus dans cette page.*

Philippe et Jean s'installèrent près de la fenêtre, devant la table où leurs couverts étaient mis.

« Qu'allez-vous nous donner, chère madame? demanda Jean.

— Du poulet, puisque vous en désirez, messieurs, répondit Mme Prunet. Mais comme il n'est pas tout à fait à point, j'ai pensé vous faire goûter d'abord autre chose. »

Il s'agissait d'un foie de canard et d'un saladier d'écrevisses, qu'elle disposa devant eux.

« Ce n'est pas très varié comme hors-d'œuvre, poursuivit-elle. Si vous désirez des sardines à l'huile, je peux envoyer la petite en chercher une boîte à l'épicerie qui n'est pas loin.

— Pour Dieu, gardez-vous-en, ma chère dame. C'est très bien ainsi ! » s'écria Jean.

Tandis que Mme Prunet se retirait, il donna un coup de coude à Philippe.

« Eh! mais, dis donc, les choses n'ont pas l'air de trop mal s'arranger.

— Pourquoi veux-tu nécessairement être tombé dans un guet-apens? » répliqua Philippe avec aplomb.

Il y avait seulement dix minutes, il n'était point aussi rassuré. Ce fut ce que Jean faillit lui répondre. Mais il fut assez magnanime pour ne pas insister.

« Voyons ces écrevisses. Elles ne sont pas très grosses, mais le court-bouillon[1] qui les baigne me paraît avoir été composé selon les véritables règles de l'art. Échalote, thym, laurier[2]. Parfait! Rien ne manque.

— Quant au foie gras, dit Philippe, il est tout simplement merveilleux. Je te conseille de le comparer avec les purées qu'on nous sert à Paris.

— Décidément, dit Jean, tu as eu une riche idée en nous faisant passer par Sousceyrac. En tout cas, que mes éloges ne t'empêchent pas de nous verser à boire. »

Il y avait sur la table deux sortes de vins, l'un blanc, l'autre rouge. Jean goûta à l'un et à l'autre. Le blanc était léger, avec un arrière-goût de résine qui n'était pas désagréable. Quant au rouge, il était un peu épais, un peu violacé, mais si plein d'honnêteté et de fraîcheur!

« Maintenant, le poulet peut être brûlé, j'ai moins peur. Avec ce vin, ce foie gras, ces écrevisses, nous verrons toujours venir. Allons, redonne-nous à boire, et quitte cette mine de catastrophe[3]. »

Il rit. Philippe consentit à sourire. Le saladier, énorme pourtant, était déjà à moitié vide. Du foie, il ne restait qu'une mince tranche, que Jean s'adjugea. Quant aux bouteilles, elles ne risquaient plus, en se renversant, de causer à la nappe le moindre dommage.

1. Sorte de bouillon, fortement assaisonné, où l'on fait cuire le poisson et les crustacés pour leur donner bon goût.

2. Plantes aromatiques, qui ont été ajoutées au court-bouillon.

3. Abandonne cet air désespéré.

« Excellente entrée en matière, madame, dit Jean à l'hôtesse. Sans mentir, si le plat de résistance est de la même lignée que les hors-d'œuvre.... Mais, qu'est-ce que vous nous apportez là?

— Des truites du pays, monsieur, répondit-elle avec son air perpétuel de s'excuser. Mon petit-neveu les a pêchées cette nuit. Je les avais promises à quelqu'un des environs. Mais tant pis! J'aime autant que vous en profitiez.

— Inspiration du Ciel, ma bonne dame. Regarde-moi ça, Philippe. Sont-elles gracieuses, les mignonnes! Qu'en penses-tu? »

Philippe haussa les épaules.

« Je te l'avais bien dit, fit-il, quand Mme Prunet eut regagné sa cuisine. Pourquoi n'aurions-nous pas été admirablement ici?

— Ouais! dit Jean. Enfin ne rouvrons pas les vieilles querelles. Repasse-moi le plat. Hé! là, hé! là, laisse-m'en.

— Le vin blanc, qui me paraissait un peu faible sur les écrevisses, s'harmonise fort bien avec les truites », dit Philippe.

Verre en main, ils se regardèrent en souriant, légèrement renversés contre le dossier de leurs chaises....

Au-dehors, un peu de brise était né, une brise qui n'était pas encore le vent d'hiver, mais qui le faisait pressentir. Elle ondulait avec douceur dans les vastes frondaisons rousses du foirail[1].

Mme Prunet entra, nantie d'un plat de cèpes[2] farcis. Les deux amis lui firent une ovation.

« A boire, à boire! cria Jean.

— Tu voudras bien constater, dit Philippe solennellement, que les champignons que voici n'ont aucun rapport avec les misérables morceaux de pneumatiques huileux qu'on débite partout sous le nom de cèpes à la bordelaise[3]. Tu es rassuré, j'espère, à présent?

— Si je le suis! C'est-à-dire que je suis au comble de l'amertume de n'avoir découvert Sousceyrac que le dernier jour des vacances, à la veille de notre séparation. Ça m'embête[4] bien de te quitter, mon petit Philippe, tu sais.

— Reste avec moi. Les braves gens de Vierzon chez qui je vais seront ravis. Je leur ai si souvent parlé de toi.

— Tu n'es pas fou? Et le ministère?

— Deux jours, trois jours de plus, qu'est-ce que c'est que cela? Personne n'en mourra.

1. Champ de foire.
2. Variété de champignons.
3. Façon d'accommoder les cèpes à Bordeaux.
4. Familier : cela me fâche, me peine.

— Impossible, te dis-je.... Après-demain, sans faute, je dois être rue de Grenelle[1]. Aujourd'hui, c'est mon chant du cygne[2].

— En fait de cygne, regarde. Voilà qui me fait l'effet d'un assez joli canard en salmis[3]. »

Jean leva les bras au ciel.

« Imbécile. Imbécile ou ivrogne. Il est indigne d'être originaire d'un tel pays. Il prend pour un salmis de canard un civet[4] de lièvre. Et quel civet! Mes compliments, madame. C'est onctueux, c'est noir, c'est magnifique. Nous vous avons sottement défiée. Vous avez relevé le défi. Croyez que nous ne vous en gardons nulle rancune. Mais sapristi[5], il fallait prévenir! C'est que je commence à être à bout de souffle. Allons-y pourtant. Sainte Vierge, je n'ai jamais rien mangé de pareil!

— Vous êtes trop indulgent, monsieur, dit Mme Prunet. Moi, je ne suis pas très satisfaite de ce lièvre. Il avait perdu beaucoup de sang. Le poulet sera, je crois, mieux réussi.

— Le poulet?

— Ne m'avez-vous pas réclamé du poulet? Excusez-moi, il ne faut pas que je le perde de vue. Un coup de feu est si vite attrapé.

— Cette brave dame a juré notre mort », dit Philippe*.

PIERRE BENOIT. *Le Déjeuner de Sousceyrac* (*1931*). Albin Michel, édit.

1. A Paris. C'est là que se trouve le ministère où Jean est fonctionnaire.
2. Nom donné à la dernière œuvre d'un artiste par analogie avec la légende qui voulait que le cygne chantât harmonieusement avant de mourir.
3. Plat en sauce, fait avec du gibier qui, d'abord, a été rôti.
4. Sorte de ragoût, comprenant du vin et des oignons.
5. Juron familier.

* *Etudiez* la psychologie *de chacun des trois personnages. — Par quels* procédés *l'auteur parvient-il à* animer *sa description?*



PRÉSENTATION D'UNE « COLLECTION »

PARIS *est peut-être le lieu du monde où l'***élégance féminine** *atteint son plus haut degré de raffinement. Et les noms de nos grands couturiers sont aussi connus à l'étranger, sinon davantage, que ceux de nos plus grands artistes ou de nos plus grands savants.*

Les maisons de couture, temples de la **haute mode,** *vivent dans un état de fièvre permanente. Mais cette fièvre atteint son point culminant lors de la présentation publique des nouvelles* **collections** : *autrement dit, quand les* « mannequins » *viennent faire admirer à une assistance choisie les tout derniers* **modèles** *dont on les a revêtus.*



DESSIN DE MODES.

RUE Clément-Marot[1], cent cinquante personnes, installées autour de la piste, emplissaient les salons gris et or de la maison Marcel Germain. La présentation à la presse de la collection de demi-saison venait de commencer, en retard comme de coutume. Aristocratie de la profession, les rédactrices en chef des grandes revues féminines étaient assises de droit au premier rang. Derrière elles, selon une hiérarchie subtile et soigneuse, étaient placées les chroniqueuses de mode des journaux de Paris et de province; toutes ces dames prenaient des notes sur des calepins de moleskine noire.

Se trouvaient là également les acheteuses des maisons américaines, et aussi un petit nombre d'hommes — illustrateurs, peintres, décorateurs de théâtres et fabricants de tissus — qui ne semblaient nullement gênés dans cette volière*.

Les mannequins s'avançaient, le cœur serré de trac[2], le regard faussement détaché, avec une démarche artificielle, un nonchaloir surveillé[3], des attitudes hors d'usage, et ce sourire forcé qu'ont les trapézistes en fin de numéro.

Une crieuse annonçait le nom des modèles. La saison précédente, Marcel Germain avait pris, pour baptiser ses robes, la série des volcans et des montagnes. Cette fois, il avait travaillé dans les petits gâteaux. Les tailleurs s'appelaient

1. Dans le VIII[e] arrondissement, entre l'avenue Montaigne et la rue Pierre-Charron, là où se trouvent quelques-unes des maisons de couture les plus connues.

2. *Le trac* (terme familier) désigne la peur que ressent souvent le comédien, avant d'entrer en scène.

3. Une nonchalance étudiée.

* *Que signifie exactement ce mot de* volière? *Qu'a-t-il à la fois de* juste *et de* piquant?

« Friand », « Sablé » et « Macaron », et la robe de mariée, en broderie anglaise, se nommait « Puits d'Amour ».

Germain avait inventé aussi la teinte de la saison : le bleu « éternité ».

Marcel Germain lui-même, dans un veston pervenche, au col une cravate papillon de couleur flamme, les yeux légèrement à fleur de tête et les cheveux blonds en toupet ondulé, se promenait dans les couloirs, nerveux, agité, anxieux, et épiait les applaudissements comme un auteur dramatique pendant une générale.

« Ah!..., mes enfants, « Brioche » ne plaît pas.... Mais si, je sais ce que je dis, entendez donc, ce manteau est un four, disait-il à son entourage de maquettistes et de premières vendeuses. Je le savais, on n'aurait pas dû le passer.... Et maman? Est-ce que vous apercevez maman? Est-ce que maman n'est pas désespérée? Pauvre maman.... »



Présentation de modes chez Fath.

Mme Germain, la mère du créateur, sage et rose sous ses cheveux blancs, se tenait parmi les hautes autorités américaines et distribuait de doux sourires et de bons propos.

Le personnel supérieur s'employait à rassurer le couturier, et la directrice commerciale, Mme Merlier, personne au beau profil et aux cheveux sévèrement tirés en arrière, s'efforçait de lui apporter un peu de réconfort viril*.

Mais Germain continuait de se tordre les mains. On vivait en plein drame. Comme toujours, il y avait des modèles qui n'étaient pas prêts à temps. Le couturier et son état-major avaient travaillé jusqu'à 3 heures du matin, au studio, pour rectifier des détails, et, depuis l'ouverture, les ateliers exécutaient les dernières inspirations.

« Et « Mille-Feuilles », est-ce que « Mille-Feuilles » est descendue? demandait Marcel Germain. Mais, voyons, c'est effroyable! Qu'est-ce que fait l'atelier de Marguerite? « Mille-Feuilles » est le clou de la collection. Tout tient là-dessus. Merlier[1], mon petit, je vous en prie, allez voir vous-même ce qui se passe. »

C'était la troisième personne qu'il envoyait ainsi depuis dix minutes, à la recherche de « Mille-Feuilles ».

1. *Mme* Merlier.

* *Montrez l'*ironie *de cette épithète, et sa* vérité.

« Si nous ne pouvons pas montrer cette robe, moi, mes enfants, je vous annonce que je ferme la maison ce soir, déclara Germain, et je mets tout le monde sur le pavé.... Une cigarette, je voudrais une cigarette. Non, pas celles-là, les miennes. Où sont-elles?... Et celle-là, celle-là, Chantal, oui, regardez-la, gémit-il en désignant un mannequin qui s'avançait dans le grand salon, elle a oublié ses boucles d'oreilles! Je vous assure, moi, je vais mourir*. »

MAURICE DRUON. *Rendez-vous aux Enfers (1951)*. Julliard, édit.

* *Montrez de quelle* vie *est animé le curieux personnage de Germain.*



LA FARANDOLE

NOMBREUSES *sont les fêtes où peut s'exprimer la joie populaire. Mais les plus intéressantes sont sans doute celles où se manifeste l'*âme d'une province *particulière, celles qui, en somme, appartiennent au* **fonds folklorique** *de la nation. A cet égard, la* **farandole provençale** *peut être considérée comme une des plus typiques de l'ancienne France.*



TAMBOURINAIRES.

VALMAJOUR[1] tourna sur ses talons et descendit le long de l'estrade, sa caisse au bras, la tête droite, avec ce léger déhanchement du Provençal, ami du rythme et de la danse. En bas, des camarades l'attendaient, lui serraient les mains. Puis un cri retentit : « La farandole! » clameur immense, doublée par l'écho des voûtes, des couloirs, d'où semblaient sortir l'ombre et la fraîcheur qui envahissaient maintenant les arènes[2] et rétrécissaient la zone du soleil. A l'instant le cirque fut plein, mais plein à faire éclater ses barrières, d'une foule villageoise, une mêlée de fichus blancs, de jupes voyantes, de rubans de velours battant aux coiffes de dentelle, de blouses passementées, de vestes de cadis[3].

Sur un roulement de tambourin, cette cohue s'aligna, se défila en bandes, le jarret tendu, les mains unies. Un trille de galoubet[4] fit onduler tout le cirque, et la faran-

1. Tambourinaire qui vient de se couvrir de gloire.
2. Les arènes antiques d'Arles.
3. Tissu de drap assez épais.
4. La petite flûte que le tambourinaire tient d'une main, tandis que, de l'autre, avec une seule baguette, il frappe son long tambour (ou tambourin).

dole menée par un gars de Barbentane, le pays des danseurs fameux, se mit en marche lentement, déroulant ses anneaux, battant ses entrechats, presque sur place, remplissant d'un bruit confus, d'un froissement d'étoffes et d'haleines, l'énorme baie du vomitoire où peu à peu elle s'engouffrait. Valmajour suivait d'un pas égal, solennel, repoussait en marchant son gros tambourin du genou, et jouait plus fort à mesure que le compact entassement de l'arène, à demi noyée déjà dans la cendre bleue du crépuscule, se dévidait comme une bobine d'or et de soie.

« Regardez là-haut ! » dit Roumestan tout à coup.

C'était la tête de la danse surgissant entre les arcs de voûte du premier étage, pendant que le tambourinaire et les derniers farandoleurs piétinaient encore dans le cirque. En route, la ronde s'allongeait de tous ceux que le rythme entraînait de force à la suite. Qui donc parmi ces Provençaux aurait pu résister au flûtet[1] magique de Valmajour? Porté, lancé par des rebondissements du tambourin, on l'entendait à la fois de tous les étages, passant les grilles et les soupiraux descellés, dominant les exclamations de la foule. Et la farandole montait, montait, arrivait aux galeries supérieures que le soleil bordait encore d'une lumière fauve. L'immense défilé des danseurs bondissants et graves découpait alors sur les hautes haies cintrées du pourtour, dans la chaude vibration de cette fin d'après-midi de juillet, une suite de fines silhouettes, animait sur la pierre antique un de ces bas-reliefs comme il en court au fronton dégradé des temples*.

En bas, sur l'estrade désemplie, — car on partait et la danse prenait plus de grandeur au-dessus des gradins vides, — le bon Numa[2] demandait à sa femme, en lui jetant un petit châle de dentelle sur les épaules pour le frais du soir :

« Est-ce beau, voyons?... Est-ce beau?...

— Très beau », fit la Parisienne, remuée cette fois jusqu'au fond de sa nature artiste**.

ALPHONSE DAUDET. *Numa Roumestan (1881)*. Fasquelle, édit.

1. Petite flûte. — 2. Numa Roumestan, député d'Arles, personnage central du roman.

* *Le* mouvement *et le* rythme *de la phrase sont admirablement calqués sur ceux de la foule. Citez quelques passages significatifs à cet égard.*

** *Montrez que l'auteur a voulu traduire le caractère à la fois* solennel *et* enthousiaste, grave *et* ardent *de la farandole.*



LA FIN D'UN TOUR DE FRANCE

Le Tour de France cycliste *ne constitue pas un épisode ordinaire de la vie sportive française. C'est un événement d'***importance véritablement nationale**, *qui déplace sur les routes du pays des millions de spectateurs, auquel la presse consacre des articles nombreux et circonstanciés, qui alerte la Radio et même, aujourd'hui, la Télévision.*

Quel que soit l'intérêt sportif d'une épreuve aussi pénible, il n'en faut pas moins admirer le courage et l'endurance de ces « **géants de la route** *», qui, après avoir, pendant près d'un mois, effectué des étapes quotidiennes de deux ou trois cents kilomètres, viennent recueillir au* Parc des Princes, *terme de leur course, les acclamations d'une foule en délire.*



Un nuage bas blanchit au détour de la route et roule sur nous. Nous sommes aveuglés, suffoqués ; nous démarrons à tâtons ; une voiture-pilote hurle à nos trousses comme la sirène d'un navire perdu ; une autre nous frôle et nous dépasse, dans un élan hardi et onduleux de poisson géant ; un fretin[1] affolé de cyclistes aux lèvres terreuses, entrevus dans la poussière, s'agrippe aux ailes[2] des automobiles, dérape, s'écrase.

Nous suivons, engrenés dans la course. J'ai vu passer devant nous, tout de suite avalés par des tourbillons lourds, trois coureurs minces : dos noirs et jaunes, chiffrés de rouge, trois êtres qu'on dirait sans visage, l'échine en arceau, la tête vers les genoux, sous une coiffe blanche.... Ils ont disparu très vite, eux seuls muets dans le tumulte ; leur hâte à foncer en avant, leur silence semble les isoler de ce qui se passe ici. On ne dirait pas qu'ils rivalisent entre eux, mais qu'ils nous fuient et qu'ils sont le gibier de cette escorte où se mêlent, dans la poussière opaque, des cris, des coups de trompe, des vivats et des roulements de foudre.

Nous suivons, nourris de fin silex croquant[3], les narines brûlées. Il y a devant nous, dans le nuage, l'ombre basse et vague d'une automobile invisible, proche pourtant à la toucher du capot ; nous grimpons sur le siège pour regarder derrière, un autre fantôme de voiture, et d'autres derrière celui-là ; on devine des bras agités, on entend des cris qui nous maudissent et réclament le passage....

Cependant, les coureurs muets — tête modeste du cortège assourdissant — nous ont menés jusqu'à la voie de chemin de fer, où la barrière fermée immobilise

1. Ce terme désigne couramment les petits poissons sans importance. Ici : la masse anonyme des coureurs.

2. Aux garde-boue.

3. La poussière, qui entre dans la bouche et craque entre les dents.

un instant la course. Une foule claire, endimanchée, attend et acclame; là encore, les petits hommes noirs et jaunes, chiffrés de rouge, se faufilent par la porte des piétons, franchissent la voie, et s'éclipsent. Nous restons parqués derrière les grilles, furieux et comme frustrés. Le nuage de poussière, un instant abattu, me laisse voir une triple file d'impatientes et puissantes voitures, couleur de route, couleur de boue — des chauffeurs couleur de muraille et masqués, qui guettent, prêts à dépasser, d'une embardée[1] peut-être mortelle, le voisin de devant.... A ma droite, deux hommes sont debout dans leur voiture, tendus en gargouilles par-dessus la tête de leur conducteur. Dans la voiture de gauche, un autre, noir de graisse et d'huile, se tient à croupetons[2], les pieds sur les coussins, et darde sur la route le regard de ses lunettes bombées. Tous ont l'air prêts à bondir, à frapper, et l'objectif de maint appareil photographique inquiète, braqué, comme un canon noir.... Il fait chaud, un soleil orageux couve toute cette férocité anonyme....

La foule cordiale, joviale, attend, tout le long de Poissy, les coureurs que nous rattrapons. Un bon gros père, un peu saoul[3], veut témoigner son enthousiasme en étreignant l'un des automates noirs et jaunes, qui passe au ralenti : l'automate sans visage détache soudain, sur la trogne du gros père, un poing terrible et rentre dans son nuage, comme un dieu vengé....

Avenue de la Reine, à Boulogne.... La foule, de plus en plus dense, a envahi le milieu de la chaussée, et, dans son zèle incommode, s'ouvre tout juste devant le gagnant, qui maintenant relève la tête, montre ses yeux exaspérés et sa bouche ouverte, qui peut-être crie de fureur.... On lui fait place, mais la foule se referme devant nous, qui le suivons, comme un champ d'épis serrés se remêle après une rafale.

Un second coureur nous frôle, pareillement entravé par la multitude qui le fête, et sa blonde figure, pareillement furieuse, vise follement un point devant lui : l'entrée du vélodrome....

C'est fini. Il n'y a plus maintenant que la piste immense du Parc des Princes, empli d'une foule étale[4]. Les cris, les battements de mains, les musiques ne sont que brise au prix de la bourrasque qui m'apporta jusqu'ici et d'où j'émerge assourdie, la tête bourdonnante. Mais je vois encore, là-bas, très loin, de l'autre côté du cirque, je vois se lever, s'abaisser, comme les deux bielles minuscules et infatigables qui suffisaient à émouvoir cette tempête mécanique, les deux jambes menues du triomphateur*.

COLETTE. *Dans la Foule (1920)*. Crès, édit.

1. Brusque écart.
2. Accroupi.
3. Ivre (terme populaire; prononcer : *soû*).
4. Immobile, comme la mer après le flux.

* *On appréciera, d'après cette page, le don que possède Colette d'évoquer les* attitudes *et le* mouvement. — *Mais la description ne cache-t-elle pas, ici et là, une* discrète ironie?

LE TOUT-PARIS

AVANT *la deuxième guerre mondiale, il y avait — et il y a peut-être encore — deux catégories au moins de Parisiens : ceux qui vivaient dans la grande cité comme ils auraient vécu dans n'importe quelle autre ville du monde — simplement, laborieusement, modestement —, et c'était l'* **immense majorité ;** *et puis, une faune curieuse, composée d'hommes et de femmes en vue, qui consumaient leur temps en mondanités aussi futiles qu'ostentatoires et qui constituaient ce qu'il était convenu d'appeler le* **Tout-Paris**....

Une des activités essentielles de cette fausse élite consistait à participer à des réunions dénommées pompeusement « cocktails » *et dont* MAURICE DRUON *nous offre une relation aussi exacte que cruelle.*



PARIS était au plein milieu de sa « Saison ».

A tour de rôle, trois cents maîtresses de maison faisaient déplacer leur mobilier et fourbir leur argenterie, retenaient les mêmes serviteurs en extra[1], dévalisaient les mêmes fleuristes, commandaient chez les mêmes fournisseurs les mêmes petits fours, les mêmes pyramides de sandwiches au pain de mie ou au pain de seigle, fourrés des mêmes verdures et des mêmes anchois, pour retrouver après le départ de leurs invités leurs appartements désolés comme par le passage d'une armée en campagne, leurs meubles jonchés de coupes vides et de vaisselle sale, leurs tapis roussis par les cigarettes, leurs nappes moirées de taches, leurs marqueteries frappées de cercles poisseux, leurs fleurs asphyxiées par les effluves de la foule, et pour se laisser choir, rompues, dans un fauteuil, en prononçant toutes la même phrase :

« Dans l'ensemble, cela s'est très bien passé.... »

Et toutes, le lendemain, sinon le soir même, surmontant leur feinte ou leur réelle fatigue, se précipitaient à des réceptions identiques.

Car c'étaient toujours les quelques mêmes centaines de personnes, appartenant à ce qu'il y avait de plus notoire dans le parlement, les lettres, les arts, la médecine, le barreau, à ce qu'il y avait de plus puissant dans la finance et les affaires, à ce qu'il y avait de plus marquant parmi les étrangers de passage (et qui souvent d'ailleurs ne passaient que pour cette occasion), à ce qu'il y avait de plus promet-

1. *En supplément* de leurs domestiques habituels.



teur ou de plus habile dans la jeunesse, de plus riche dans la richesse, de plus oisif dans l'oisiveté, de plus gratin[1] dans l'aristocratie, de plus mondain dans le monde, que l'on voyait graviter, se bousculer, s'étouffer, s'embrasser, se sourire, se lécher, se juger, se haïr*.

La parution d'un livre, la première d'un film, la centième d'une pièce de théâtre, le retour d'un explorateur, le départ d'un diplomate, l'ouverture d'une galerie de tableaux, le record d'un pilote, tout était prétexte à quelque festivité.

Chaque semaine, une coterie[2], pourvu que la presse l'étayât, révélait un génie qui ne durerait pas deux mois, étouffé dans son succès ainsi qu'une torche dans sa fumée.

Paris étalait alors en fait de robes, de bijoux et d'ornements tout ce que ses métiers d'art et de mode pouvaient produire. L'invention et le goût, l'argent aussi, se dépensaient sans compter dans le vêtement, la parure et le décor.

Prodigieuse foire aux vanités comme peut-être jamais il ne s'en était tenu sur la terre! Quel mouvement intérieur poussait ces gens à se recevoir, à s'inviter, à répondre aux invitations, à feindre le plaisir en des lieux où ils s'ennuyaient à crever, à danser par politesse avec des partenaires qui leur déplaisaient, à s'abs-

1. Expression familière : le gratin d'un plat, c'est la surface des aliments dorée *(gratinée)* par la cuisson du four; le *gratin* d'une société c'en est la partie la plus raffinée, la plus distinguée. Ici le nom est employé comme adjectif.
2. Petit groupe de gens intrigants ou influents.

* *Comment l'écrivain a-t-il su traduire les* ridicules *de cette société?*

tenir, par discrétion, de danser avec ceux qu'ils désiraient, à se vexer s'ils étaient omis sur une liste, mais à gémir chaque fois qu'ils recevaient un nouveau bristol[1], à applaudir des œuvres ou des auteurs qu'ils méprisaient, à être méprisés de ceux-ci mêmes qu'ils applaudissaient, à se répandre en sourires pour des indifférents, à clamer leur misanthropie, leur lassitude du monde, et à perdre mutuellement en ces jeux curieux leur temps, leurs forces et leur fortune?

C'est qu'en cette foire où chacun était à la fois demandeur et offrant, acheteur et camelot, se pratiquait le troc[2] le plus subtil du monde, celui de la puissance et de la célébrité*.

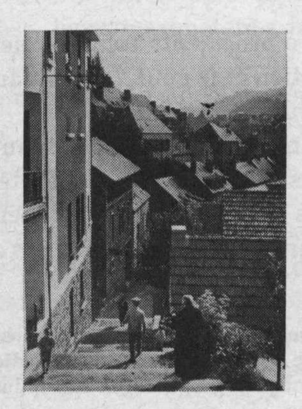
MAURICE DRUON. *Rendez-vous aux Enfers (1951)*. Julliard, édit.

1. Carte d'invitation faite en bristol, carton léger et fin.

2. Échange d'un objet contre un autre objet, sans recourir à l'argent.

* *La description ne glisse-t-elle pas ici à la* satire sociale? — *On* rapprochera *ce texte de celui où le même auteur dépeint la* Présentation d'une collection *dans un magasin de couture* (*cf. p. 124*).

PARIS ET LA PROVINCE



UNE VILLE PROVINCIALE : LA BOURBOULE, EN AUVERGNE.

ENVERS *la province, Paris n'éprouvait, hier encore, qu'un peu de pitié dédaigneuse : elle manquait d'aisance, d'allure, de chic; qu'il s'agît de peinture, de musique, ou, plus simplement, de mode, elle était toujours en retard d'une saison ou deux. Ah!* « faire province », *quelle condamnation dans une bouche parisienne!...*

Et c'est un peu ce que signifie cette page de FRANÇOIS MAURIAC. *Mais elle exprime aussi la province,* **paisible et laborieuse,** *dont les fils les mieux doués viennent d'ailleurs renouveler sans cesse le sang de l'ingrate capitale. Il faut, comme* FRANÇOIS MAURIAC, *avoir été soi-même arraché au vieux terroir français, pour comprendre tout ce qu'il y a de* **grave,** *de* **profond,** *d'***ineffaçable** *dans une vie dont l'enfance fut marquée du sceau provincial.*



SUR L'AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES A PARIS. VUE PRISE AU TÉLÉOBJECTIF DU HAUT DE L'ARC DE TRIOMPHE.

¶ PARIS est une solitude peuplée ; une ville de province est un désert sans solitude*.

¶ Un provincial intelligent souffre à la fois d'être seul et d'être en vue.

Il est le fils un Tel, sur le trottoir de la rue provinciale, il porte sur lui, si l'on peut dire, toute sa parenté, ses relations, le chiffre de sa dot et de ses espérances[1]. Tout le monde le voit, le connaît, l'épie ; mais il est seul (...).

¶ La conversation est un plaisir que la province ignore. On se réunit pour manger ou pour jouer, non pour causer.

Cette science des maîtresses de maison, à Paris, pour réunir des gens qui, sans elle, se fussent ignorés, et qui leur seront redevables du bonheur de s'être connus, cet art de doser la science, l'esprit, la grâce, la gloire, est profondément inconnu de la province (...).

1. Les héritages qu'il peut *espérer* recevoir un jour.

* *Commentez cette* maxime *vigoureuse. — Que pensez-vous de ce* genre littéraire, *que vous pouvez trouver également dans les extraits de* La Rochefoucauld *et de* Brillat-Savarin?

Certes la bonne société provinciale ne compte pas que des sots : et un important chef-lieu ne saurait manquer d'hommes de valeur. Si donc ces sortes de réunions qui font l'agrément de la vie à Paris, paraissent impossibles ailleurs, la faute en est à cette terrible loi de la province : *on n'accepte que les politesses qu'on peut rendre.* Cet axiome tue la vie de société et de conversation.

A Paris, les gens du monde qui possèdent quelque fortune et un train de maison, jugent qu'il leur appartient de réunir des êtres d'élite, mais non de la même élite. Ils s'honorent de la présence sous leur toit d'hommes de talent. Entre les maîtres de maison, fussent-ils de sang royal, et leurs invités, c'est un échange où chacun sait bien que l'homme de génie qui apporte son génie, l'homme d'esprit qui apporte son esprit ont droit à plus de gratitude.

Ainsi reçus et honorés, les artistes, les écrivains de Paris n'ont point cette méfiance des « intellectuels » de province guindés, gourmés[1], hostiles dès qu'ils sortent de leur trou.

En province, un homme intelligent, et même un homme supérieur, sa profession le dévore. Les très grands esprits échappent seuls à ce péril.

A Paris, la vie de relations nous défend contre le métier. Un politicien surmené, un avocat célèbre, un chirurgien savent faire relâche pour causer et fumer dans un salon où ils ont leurs habitudes.

Un avocat provincial se croirait perdu d'honneur si le public pouvait supposer qu'il dispose d'une soirée : « Je n'ai pas une heure à moi... », c'est le refrain des provinciaux : leur spécialité les ronge.

¶ Province, gardienne des morts que j'aimais. Dans la cohue de Paris, leurs voix ne parvenaient pas jusqu'à moi ; mais te voici soudain, toi, pauvre enfant ; nous avons suivi cette allée, nous nous étions assis sous ce chêne, nous avions parlé de la mort.

Le vacarme de Paris, ses autobus, ses métros, ses appels de téléphone, ton oreille n'en avait jamais rien perçu ; — mais ce que j'écoute ce soir, sur le balcon de la chambre où tu t'éveillais dans la joie des cloches et des oiseaux, ce sanglot de chouette, cette eau vive, cet aboi, ce coq, ces coqs soudain alertés jusqu'au plus lointain de la lande, c'est cela même, et rien d'autre, qui emplissait ton oreille vivante ; et tu respirais, comme je le fais ce soir, ce parfum de résine[2], de ruisseau, de feuilles pourries*. Ici la vie a le goût et l'odeur que tu as savourés quand tu étais encore au monde.

FRANÇOIS MAURIAC. *La Province.* Hachette.

1. Dont le maintien manque d'aisance, de naturel. — 2. La résine des pins des Landes.

* *Montrez la force* émotionnelle *des démonstratifs contenus dans cette phrase. — Quels personnages l'auteur désigne-t-il par* toi, nous*? En quoi ce procédé d'expression est-il* heureux*?*

A COMBRAY

*A*UTANT *le Parisien, noyé dans l'immense fourmilière humaine qui s'agite autour de lui, se perd dans l'anonymat et s'y complaît, autant le villageois s'inquiète de connaître, jusqu'en ses moindres détails, la vie de son voisin. Il est volontiers* **bavard, cancanier**, *et la plus infime nouveauté excite sa curiosité.*

MARCEL PROUST, *dont l'enfance s'est passée, pour une part, dans un village d'Eure-et-Loir, a su rendre cette atmosphère de connaissance (et de surveillance) réciproque, si fréquente dans toutes nos campagnes.*



ILLIERS, QUI A SERVI DE MODÈLE A PROUST POUR DÉCRIRE UN COMBRAY IMAGINAIRE.

QUAND le soir je montais, en rentrant, raconter notre promenade à ma tante, si j'avais l'imprudence de lui dire que nous avions rencontré, près du Pont-Vieux, un homme que mon grand-père ne connaissait pas : « Un homme que grand-père ne connaissait point, s'écriait-elle. Ah! je te crois bien[1]! » Néanmoins un peu émue de cette nouvelle, elle voulait en avoir le cœur net, mon grand-père était mandé. « Qui donc est-ce que vous avez rencontré près du Pont-Vieux, mon oncle? un homme que vous ne connaissiez point? — Mais si, répondait mon grand-père, c'était Prosper, le frère du jardinier de Mme Bouillebœuf. — Ah! bien », disait ma tante, tranquillisée et un peu rouge; haussant les épaules avec un sourire ironique, elle ajoutait : « Aussi[2] il me disait que vous aviez rencontré un homme que vous ne connaissiez point! » Et on me recommandait toujours d'être plus circonspect une autre fois, et de ne plus agiter ainsi ma tante par des paroles irréfléchies. On connaissait tellement bien tout le monde, à Combray, bêtes et gens, que si ma tante avait vu par hasard passer un chien « qu'elle ne connaissait point », elle ne cessait d'y penser et de consacrer à ce fait incompréhensible ses talents d'induction et ses heures de liberté.

1. Tour ironique, qui équivaut à une négation.

2. Conjonction explicative : « Mon étonnement était justifié, car ce garçon me disait »....

« Ce sera[1] le chien de Mme Sazerat, disait Françoise, sans grande conviction, mais dans un but d'apaisement et pour que ma tante ne se « fende pas la tête ».

— Comme si je ne connaissais pas le chien de Mme Sazerat! répondait ma tante, dont l'esprit critique n'admettait pas si facilement un fait.

— Ah! ce sera le nouveau chien que M. Galopin a rapporté de Lisieux.

— Ah! à moins de ça[2].

— Il paraît que c'est une bête bien affable[3], ajoutait Françoise, qui tenait le renseignement de Théodore, spirituelle comme une personne, toujours de bonne humeur, toujours aimable, toujours quelque chose de gracieux. C'est rare qu'une bête qui n'a que cet âge-là soit déjà si galante. Madame Octave, il va falloir que je vous quitte, je n'ai pas le temps de m'amuser, voilà bientôt dix heures, mon fourneau n'est seulement pas éclairé[4], et j'ai encore à plumer[5] mes asperges.

— Comment, Françoise, encore des asperges! mais c'est une vraie maladie d'asperges que vous avez cette année, vous allez en fatiguer nos Parisiens!

— Mais non, madame Octave, ils aiment bien ça. Ils rentreront de l'église avec de l'appétit et vous verrez qu'ils ne les mangeront pas avec le dos de la cuiller[6]*. »

MARCEL PROUST. *Du côté de chez Swann (1913)*. Gallimard, édit.

1. Futur exprimant une hypothèse. (= Quand on connaîtra l'origine de ce chien, *ce sera le chien de Mme Sazerat.*)
2. Expression du langage familier : « Je ne vois que cette explication. »
3. *Affable :* à qui on peut parler, courtoise.
4. Ma cuisinière n'est même pas allumée (provincialisme).
5. Éplucher.
6. Familier : à regret, en hésitant.

* *Excellent* dialogue *qui semble enregistré tout vif. Relevez quelques* tours familiers *empruntés à la langue orale.*





VI. La femme française

LA FEMME, en France, a fait souvent l'objet de railleries : des auteurs de fabliaux jusqu'à nos chansonniers, en passant par Rabelais, La Fontaine, Molière, Voltaire, Montherlant, elle est, avec le prêtre, le maître d'école, le médecin et le magistrat, un des personnages les plus moqués de notre littérature. Mais elle a eu aussi, et de tout temps, des laudateurs extrêmement zélés : il n'est que de songer au *Roman de la Rose*, aux sonnets pétrarquistes de Ronsard et de du Bellay, aux nobles héroïnes nées du génie cornélien, aux gracieuses créatures imaginées par Marivaux, aux rêveuses jeunes filles de Musset, aux nymphes semi-immatérielles qui peuplent les romans et les pièces de Giraudoux, pour constater que le courant féministe, chez nous, a toujours connu une faveur au moins égale au mouvement contraire.

Du reste, s'il est bien vrai que les Françaises n'ont obtenu que très tardivement le droit de vote (en 1945 seulement), elles n'ont cessé de jouer un rôle important, voire glorieux, dans tous les domaines de l'histoire nationale. Qui ne connaît les hauts faits de sainte Geneviève, la patronne de Paris, de Jeanne d'Arc, la vaillante Lorraine ? Qui n'a entendu parler des sonnets de Louise Labé, de l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre, des *Lettres* de Madame de Sévigné, de *La Princesse de Clèves* de Madame de la Fayette, de *La Mare au Diable* ou de *La Petite Fadette* de George Sand, des recueils de poèmes d'Anna de Noailles, des romans de la grande Colette ? Comment oublier, aussi, celles qui, comme la marquise de Rambouillet, ont si heureusement contribué à policer les mœurs de leur temps ; comme Madame de la Sablière ou Madame Geoffrin, ont encouragé et soutenu artistes et écrivains ; comme Madame

---

P. 137 : LE DÉJEUNER, PAR BOUCHER.

Récamier, ont été les inspiratrices d'un grand génie ou, comme Eugénie de Guérin, ont veillé jalousement sur l'éclosion d'un délicat talent? Que dire, encore, de celles qui ont lutté pour l'émancipation de leurs sœurs : Olympe de Gouges, qui fut guillotinée; Louise Michel, la *Vierge rouge;* Louise Weiss, l'infatigable suffragette? Et puis, et surtout, il y a eu toutes ces admirables *résistantes* qui, hier, dans le maquis ou sous le feu des pelotons d'exécution, ont témoigné d'un courage au moins égal à celui des hommes....

Il suffit de voir combien de jeunes filles, aujourd'hui, poursuivent des études longues et pénibles, sont candidates aux différentes licences, aux grandes écoles même, combien l'on compte d'avocates, de doctoresses, de femmes députés, chefs de service ou d'entreprise, pour comprendre que la vieille loi salique[1] est morte et que l'égalité des sexes est, en France, non seulement admise, mais légalement et effectivement reconnue.

Il faut, enfin, que nos amis de l'étranger ne se laissent pas séduire, ou scandaliser, par le portrait souvent injuste et généralement conventionnel que trop de gens ont tracé d'une Française à la tête légère, uniquement préoccupée de mode et de galanterie. Comme partout au monde, on trouve en France nombre de femmes laborieuses, vaillantes devant les grandes épreuves de la vie; et les mères françaises ne le cèdent point aux autres en dévouement silencieux à l'égard de leur foyer.

1. Loi instituée par les Francs Saliens et qui refusait aux femmes le droit au partage des terres.



MADAME GEOFFRIN

LE *mérite de* Madame Geoffrin (1699-1777) *qui tint, faubourg Saint-Honoré, un des plus brillants salons du XVIII*e *siècle, et qui y exerça son influence sur une foule d'écrivains, d'artistes et d'hommes d'État,* LOUIS GILLET *semble l'avoir décelé de l'œil le plus perspicace : elle savait en vraie « femme de chez nous » se montrer également* **aimable envers tous,** *quelle que fût l'origine sociale de ses hôtes....*



MADAME GEOFFRIN.

COMMENT gouvernait-elle cette ingouvernable engeance[1] de fortes têtes et de philosophes, ces amours-propres sans raison, cette race irritable des poètes? Elle n'a point dit son secret, mais on peut le deviner... : ce fut par l'admirable équilibre d'humeur, et surtout par un tact, un vrai génie de femme. Tous les objets qui l'entouraient, une cassolette[2] de Gouthière, la pendule de la cheminée, les meubles, le service de table, présent de Marie-Thérèse[3], témoignent d'un même effort, d'une pensée occupée uniquement d'un même objet : honorer l'esprit, assurer au talent un rang et une condition dignes de lui dans le monde, lui donner droit de bourgeoisie dans la société. Faire rencontrer à sa table grands seigneurs et gens de lettres, les amener à converser sur le pied d'égalité, humaniser l'orgueil du sang, adoucir l'âpre fierté du génie roturier[4], donner à tous des habitudes communes et un terrain d'entente, dégourdir les uns de leur morgue[5], retirer les autres de la bohème, organiser chez soi une république des élites, les états généraux de toutes les valeurs, c'était une grande pensée et ce n'est pas la faute de Mme Geoffrin si elle n'y a pas complètement réussi. Il n'y fallait pas moins que Minerve elle-même ou que le Saint-Esprit. Horace Walpole[6] l'invoqua sur le mode lyrique : « O Bon Sens! » comme Renan plus tard dédie sa litanie à la déesse de l'Acropole.

1. Groupe de gens désagréables.
2. Sorte de vase où l'on brûle des parfums.
3. Impératrice d'Autriche.
4. Qui n'est pas de naissance noble.
5. Humeur hautaine et dédaigneuse.
6. Homme de lettres anglais (1717-1797).

D'Alembert faisant une lecture dans le salon de Madame Geoffrin (composition académique de Gabriel Lemonnier).

Au fond, la bonne dame du faubourg Saint-Honoré fut une Française excellente. Elle fit ce que veut toute femme de chez nous : être une bonne maîtresse de maison. Elle régna par des qualités de bonne ménagère. Sans beauté, sans talents exceptionnels, sans situation particulière ni aucune qualité romanesque, elle sut bien ce qu'elle voulait et ce qu'il faut pour mettre la paix entre les hommes : tâche qui exige l'oubli de soi, la patience, le jugement, peut-être plus de cœur que d'esprit, et dont elle nous livre le secret quand elle nous dit : « Soyons aimables*. »

Louis Gillet. *Les Grands Salons littéraires au Musée Carnavalet (1928).* Payot, édit.

* *Montrez, d'après ce texte, le rôle joué par les* salons, *au XVIII*e *siècle, dans la préparation d'une* révolution sociale.





UNE GRISETTE.

MIMI PINSON

AVEC *son prénom, fait d'un diminutif, et son nom, emprunté à celui d'un oiseau,* Mimi Pinson *incarne à merveille ce personnage de jeune fille, modiste ou lingère, appelé jadis la* « grisette » *et aujourd'hui la* **« midinette ».** *Pauvre, mais pimpante; née du peuple, mais sans vulgarité; travailleuse, mais le rire facile; point farouche, et pourtant honnête : oui, elle est bien telle que l'a présentée* ALFRED DE MUSSET *dans une série d'alertes couplets.*

MIMI PINSON est une blonde,
Une blonde que l'on connaît.
Elle n'a qu'une robe au monde,
    Landerirette[1]!
    Et qu'un bonnet.
Le Grand Turc[2] en a davantage.
Dieu voulut de cette façon
    La rendre sage.
On ne peut pas la mettre en gage[3]
    La robe de Mimi Pinson.

Mimi Pinson porte une rose,
Une rose blanche au côté.
Cette fleur dans son cœur éclose,
    Landerirette!
    C'est la gaîté.
Quand un bon souper la réveille,
Elle fait sortir la chanson
    De la bouteille.
Parfois il penche sur l'oreille,
Le bonnet de Mimi Pinson.

1. Ce mot, qui n'a aucun sens précis, est souvent employé dans les refrains de chansons populaires.

2. Le Sultan de Constantinople.

3. C'est-à-dire : *l'ôter* à Mimi Pinson.

Elle a les yeux et la main prestes.
Les carabins[1], matin et soir,
Usent les manches de leurs vestes,
    Landerirette!
    A son comptoir.
Quoique sans maltraiter personne,
Mimi leur fait mieux la leçon
    Qu'à la Sorbonne.
Il ne faut pas qu'on la chiffonne,
La robe de Mimi Pinson.

Mimi Pinson peut rester fille,
Si Dieu le veut, c'est dans son droit.
Elle aura toujours son aiguille,
    Landerirette!
    Au bout du doigt.
Pour entreprendre sa conquête,
Ce n'est pas tout qu'un beau garçon :
    Faut[2] être honnête;
Car il n'est pas loin de sa tête
Le bonnet de Mimi Pinson[3].

D'un gros bouquet de fleurs d'orange
Si l'amour veut la couronner,
Elle a quelque chose en échange,
    Landerirette!
    A lui donner.
Ce n'est pas, on se l'imagine,
Un manteau sur un écusson
    Fourré d'hermine;
C'est l'étui d'une perle fine[4],
La robe de Mimi Pinson.

1. En argot universitaire de l'époque : les étudiants en médecine.
2. Langage familier : *il* faut être honnête.
3. « Avoir la *tête* près du *bonnet* » signifie : avoir la riposte prompte et vive.
4. La perle, c'est Mimi Pinson elle-même.

Mimi n'a pas l'âme vulgaire,
Mais son cœur est républicain :
Aux trois jours[1] elle a fait la guerre,
    Landerirette!
    En casaquin[2].
A défaut d'une hallebarde
On l'a vue avec son poinçon[3]
    Monter la garde.
Heureux qui mettra la cocarde
Au bonnet de Mimi Pinson*.

ALFRED DE MUSSET. *Poésies nouvelles (1835-1852).*

1. Aux trois journées révolutionnaires des 27, 28, 29 juillet 1830.
2. Genre de petit corsage.
3. Instrument qui sert à percer dans une étoffe des trous bien ronds, dont les bords seront brodés.

* *Quels caractères — inspiration et rythme, refrain de chaque couplet — font de cette pièce une* « chanson »? — *On* comparera *ces vers à ceux où Musset célèbre* le Salon de l'Arsenal (p. 114).



DÉTRESSE DE MADAME BOVARY



LA VRAIE EMMA BOVARY? DELPHINE DELAMARE (1822-1848), QUE LES PLUS RÉCENTES RECHERCHES INCLINENT A CONSIDÉRER COMME LE MODÈLE D'EMMA.

EMMA BOVARY *est-elle vraiment, comme l'a affirmé Albert Thibaudet, « la femme française moyenne la plus proche de la lectrice française de romans »? Peut-être. En tout cas, elle fut, pendant un certain temps, la* **provinciale type,** *la femme dont le cœur romantique (et de surcroît nourri de lectures romanesques) est déçu par la médiocrité d'un mari sans ambition et la platitude d'une vie quotidienne dépourvue de toute poésie.*

Au fond de son âme, cependant, elle attendait un événement. Comme les matelots en détresse, elle promenait sur la solitude de sa vie des yeux désespérés, cherchant au loin quelque voile blanche dans les brumes de l'horizon. Elle ne savait pas quel serait ce hasard,

le vent qui le pousserait jusqu'à elle, vers quel rivage il la mènerait, s'il était chaloupe ou vaisseau à trois ponts, chargé d'angoisses ou plein de félicités jusqu'aux sabords[1]. Mais, chaque matin, à son réveil, elle l'espérait pour la journée, et elle écoutait tous les bruits, se levait en sursaut, s'étonnait qu'il ne vînt pas, puis, au coucher du soleil, toujours plus triste, désirait être au lendemain.

Le printemps reparut. Elle eut des étouffements aux premières chaleurs, quand les poiriers fleurirent*.

Dès le commencement de juillet, elle compta sur ses doigts combien de semaines lui restaient pour arriver au mois d'octobre, pensant que le marquis d'Andervilliers, peut-être, donnerait encore un bal à la Vaubyessard[2]. Mais tout septembre s'écoula sans lettres ni visites.

Après l'ennui de cette déception, son cœur de nouveau resta vide, et alors la série des mêmes journées recommença.

Elles allaient donc maintenant se suivre à la file, toujours pareilles, innombrables, et n'apportant rien! Les autres existences, si plates qu'elles fussent, avaient du moins la chance d'un événement. Une aventure amenait parfois des péripéties à l'infini, et le décor changeait. Mais, pour elle, rien n'arrivait, Dieu l'avait voulu! L'avenir était un corridor tout noir, et qui avait au fond sa porte bien fermée. Elle abandonna la musique. Pourquoi jouer? Qui l'entendrait? Puisqu'elle ne pourrait jamais, en robe de velours à manches courtes, sur un piano d'Erard[3], dans un concert, battant de ses doigts légers les touches d'ivoire, sentir, comme une brise, circuler autour d'elle un murmure d'extase, ce n'était pas la peine de s'ennuyer à étudier. Elle laissa dans l'armoire ses cartons à dessin et la tapisserie. A quoi bon? à quoi bon? La couture l'irritait.

« J'ai tout lu », se disait-elle.

Et elle restait à faire rougir les pincettes, en regardant la pluie tomber**.

GUSTAVE FLAUBERT. *Madame Bovary (1857).*

1. Ouvertures que l'on pratiquait jadis dans la coque du navire pour la mise en batterie des canons.

2. Château voisin, où elle avait été invitée à un bal, en octobre de l'année précédente.

3. Célèbre « facteur » de pianos (1752-1831).

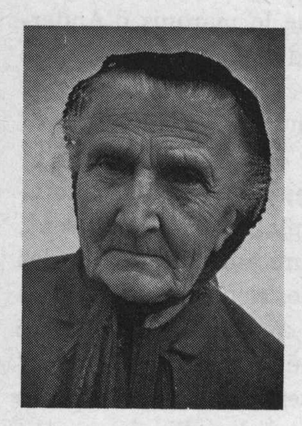
* *Pourquoi ce détail :* « Quand les poiriers fleurirent »?

** « L'ennui » *dont souffre Emma Bovary ne ressemble-t-il pas au fameux* « mal du siècle » *des romantiques? René, aussi, avait* « tout lu ».



SOUCIS D'UNE GRAND-MÈRE

MARCEL PROUST *a laissé de sa grand-mère un portrait inoubliable, et qu'il a paru inutile de publier une fois de plus. Moins connue, elle n'est guère moins émouvante pourtant, la page où* ANDRÉ GIDE *a évoqué la bonne vieille qui était si heureuse de pouvoir* **gâter son petit-fils** *quand, aux vacances, celui-ci revenait la voir à Uzès.*



VIEILLE FEMME DE LA RÉGION D'UZÈS.

LA continuelle crainte de ma grand-mère était que nous n'eussions pas assez à manger. Elle qui ne mangeait presque rien elle-même, ma mère avait peine à la convaincre que quatre plats par repas nous suffisaient. Le plus souvent elle ne voulait rien entendre, s'échappait d'auprès de ma mère pour avoir avec Rose[1] des entretiens mystérieux. Dès qu'elle avait quitté la cuisine, ma mère s'y précipitait à son tour et, vite, avant que Rose fût partie au marché, revisait le menu et décommandait les trois quarts.

« Eh bien, Rose! ces gelinottes[2]? criait grand-mère, au déjeuner.

— Mais, ma mère, nous avions ce matin les côtelettes. J'ai dit à Rose de garder les gelinottes pour demain. »

La pauvre vieille était au désespoir.

« Les côtelettes! Les côtelettes! répétait-elle, affectant de rire. — Des côtelettes d'agneau; il en faut six pour une bouchée.... »

Puis, par manière de protestation, elle se levait, enfin allait querir dans une petite resserre[3], au fond de la salle à manger, pour parer à la désolante insuffisance du menu, quelque mystérieux pot de conserves, préparé pour notre venue. C'étaient le plus souvent des boulettes de porc, truffées, confites dans de la graisse, succulentes, qu'on appelait des « fricandeaux ». Ma mère naturellement refusait.

« Té[4]! le petit en mangera bien, lui!

— Mère, je vous assure qu'il a assez mangé comme cela.

— Pourtant! vous n'allez pas le laisser mourir de faim?... »

(Pour elle, tout enfant qui n'éclatait pas, se mourait. Quand on lui demandait,

1. Nom de la servante
2. Variété de gallinacés, de chair savoureuse, qu'on chasse dans les bois.
3. Petite pièce où l'on *serre*, où l'on enferme les provisions.
4. Exclamation familière aux Méridionaux.

plus tard, comment elle avait trouvé ses petits-fils, mes cousins, elle répondait invariablement, avec une moue :

« Bien maigres! »)

Une bonne façon d'échapper à la censure de ma mère, c'était de commander à l'hôtel Béchard quelque tendre aloyau[1] aux olives, ou, chez Fabregas le pâtissier, un vol-au-vent[2] plein de quenelles[3], une floconneuse brandade[4], ou le traditionnel croûtillon au lard. Ma mère guerroyait aussi, au nom des principes d'hygiène, contre les goûts de ma grand-mère; en particulier, lorsque celle-ci, coupant le vol-au-vent, se réservait un morceau du fond.

« Mais, ma mère, vous prenez justement le plus gras.

— Eh! faisait ma grand-mère, qui se moquait bien de l'hygiène — la croûte du fond....

— Permettez que je vous serve moi-même. »

Et d'un œil résigné la pauvre vieille voyait écarter de son assiette le morceau qu'elle préférait*.

ANDRÉ GIDE. *Si le grain ne meurt (1926)*. Gallimard, édit.

1. Morceau de bœuf.
2. Sorte de gâteau creux, d'une pâte légère (d'où son nom), que l'on remplit de viandes en sauce.
3. Pâte pétrie de viande ou de poisson finement hachés.
4. Mélange pilé de morue, d'huile, de crème et d'ail.

* *Faites ressortir la* bonhomie *et le* naturel *du dialogue.*

BALLADE DE FLORENTIN PRUNIER

S'IL *y a parfois, en France, des mères abusives, comme celle que dépeint Mauriac dans* Genitrix, *la mère est généralement la* **pièce maîtresse de la famille française :** *surtout à notre époque où, obligée le plus souvent de travailler à l'extérieur durant la journée, elle doit encore, en rentrant le soir chez elle, s'acquitter de l'écrasante charge des soins ménagers.*

GEORGES DUHAMEL, *qui eut sous les yeux l'exemple d'une mère admirable entre toutes, a mieux que personne compris et exalté le thème de la* **tendresse maternelle :** *témoin cette touchante* élégie, *composée pendant la guerre de 1914-1918....*

IL a résisté vingt longs jours
Et sa mère était à côté de lui.
Il a résisté, Florentin Prunier,
Car sa mère ne veut pas qu'il meure.
Dès qu'elle a connu qu'il était blessé,
Elle est venue, du fond de la vieille province.
Elle a traversé le pays tonnant
Où l'immense armée grouille dans la boue.
Son visage est dur, sous la coiffe raide;
Elle n'a peur de rien ni de personne.
Elle emporte un panier, avec douze pommes,
Et du beurre frais dans un petit pot.

Toute la journée elle reste assise
Près de la couchette où meurt Florentin.
Elle arrive à l'heure où l'on fait du feu
Et reste jusqu'à l'heure où Florentin délire.
Elle sort un peu quand on dit : « Sortez! »
Et qu'on va panser la pauvre poitrine.
Elle resterait s'il fallait rester :
Elle est femme à voir la plaie de son fils.
Ne lui faut-il pas entendre les cris,
Pendant qu'elle attend, les souliers dans l'eau?
Elle est près du lit comme un chien de garde,
On ne la voit plus ni manger ni boire.
Florentin non plus ne sait plus manger :
Le beurre a jauni dans son petit pot.

Ses mains tourmentées comme des racines
Étreignent la main maigre de son fils.
Elle contemple avec obstination
Le visage blanc où la sueur ruisselle.
Elle voit le cou tout tendu de cordes
Où l'air, en passant, fait un bruit mouillé.
Elle voit tout ça de son œil ardent,
Sec et dur, comme la cassure d'un silex.
Elle regarde et ne se plaint jamais :
C'est sa façon, comme ça, d'être mère.
Il dit : « Voilà la toux qui prend mes forces. »
Elle répond : « Tu sais que je suis là ! »
Il dit : « J'ai idée que je vas[1] passer. »
Mais elle : « Non ! je ne veux pas, mon garçon ! »

Il a résisté pendant vingt longs jours,
Et sa mère était à côté de lui,
Comme un vieux nageur qui va dans la mer
En soutenant sur l'eau son faible enfant.
Or, un matin, comme elle était bien lasse
De ses vingt nuits passées on ne sait où,
Elle a laissé aller un peu sa tête,
Elle a dormi un tout petit moment;
Et Florentin Prunier est mort bien vite
Et sans bruit, pour ne pas la réveiller*.

GEORGES DUHAMEL. *Élégies (1920).* Mercure de France.

1. Forme paysanne pour : je vais.

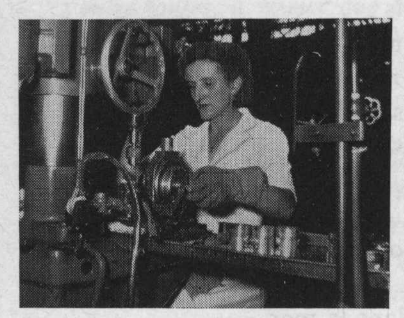
* *Cherchez dans cette pièce les expressions* simples, *les détails* naïfs *qui lui confèrent son émouvant accent. — Quelle est ici la* forme *du vers?*



A LA FONDERIE

La France est l'un des pays qui comptent le plus de femmes travaillant à la terre, à l'usine, au bureau.

Ce travail est souvent très rude, parfois même inhumain, comme l'a montré SIMONE WEIL, *cette intellectuelle courageuse qui n'a pas craint de s'embaucher dans une usine de fonderie pour y faire l'***expérience personnelle** *de la condition ouvrière.*



UNE OUVRIÈRE.

IMAGINE-TOI[1] devant un grand four, qui crache au-dehors des flammes et des souffles embrasés que je reçois en plein visage. Le feu sort de cinq ou six trous qui sont dans le bas du four. Je me mets en plein devant pour enfourner une trentaine de grosses bobines de cuivre qu'une ouvrière italienne, au visage courageux et ouvert, fabrique à côté de moi; c'est pour les trams[2] et les métros, ces bobines. Je dois faire bien attention qu'aucune des bobines ne tombe dans un des trous, car elle y fondrait; et pour ça, il faut que je me mette en plein en face du four, et que jamais la douleur des souffles enflammés sur mon visage et du feu sur mes bras (j'en porte encore la marque) ne me fasse faire un faux mouvement. Je baisse le tablier du four; j'attends quelques minutes; je relève le tablier, et avec un crochet je relève les bobines passées au rouge, en les attirant à moi très vite (sans quoi les dernières retirées commenceraient à fondre), et en faisant bien attention encore qu'à aucun moment un faux mouvement n'en envoie une dans un des trous. Et puis ça recommence. En face de moi, un soudeur, assis, avec des lunettes bleues et un visage grave, travaille minutieusement; chaque fois que la douleur me contracte le visage, il m'envoie un sourire triste, plein de sympathie fraternelle, qui me fait un bien indicible. De l'autre côté, une équipe de chaudronniers travaille autour de grandes tables; travail accompli en équipe, fraternellement, avec soin et sans hâte; travail très qualifié, où il faut savoir calculer, lire des dessins très compliqués, appliquer des notions de géométrie descriptive. Plus loin, un gars costaud[3] frappe avec une masse sur des barres de fer en faisant un bruit à fendre le crâne. Tout ça, dans un coin, tout au bout de l'atelier, où on se sent chez soi, où le chef d'équipe et le chef d'atelier ne viennent pour ainsi

1. Ce texte est extrait d'une lettre écrite à une amie.

2. Abréviation populaire : tramways.

3. Familier : un garçon vigoureux.

dire jamais. J'ai passé là 2 ou 3 heures, à 4 reprises (je m'y faisais de 7 à 8 fr l'heure — et ça compte, ça, tu sais!). La première fois, au bout d'1 heure 1/2, la chaleur, la fatigue, la douleur m'ont fait perdre le contrôle de mes mouvements. Voyant ça, tout de suite, un des chaudronniers (tous de chics types) s'est précipité pour le faire à ma place. J'y retournerais tout de suite, dans ce petit coin d'atelier, si je pouvais (ou du moins dès que j'aurais retrouvé des forces). Ces soirs-là, je sentais la joie de manger un pain qu'on a gagné*.

SIMONE WEIL. *La Condition ouvrière* (publié en *1951*). Gallimard.

* *Relever dans cette page les expressions* familières, *les tournures* populaires. — *La dernière phrase ne trahit-elle pas comme un* sentiment de culpabilité? *Ne pensez-vous pas que l'intellectuel mérite* son pain *tout comme un autre travailleur?*

HOMMAGE A COLETTE (1873-1954)

COLETTE *n'aura pas été seulement un des plus grands écrivains français de son temps. Elle aura eu surtout le mérite de rester profondément fidèle à sa* **nature de femme,** *et, par là, de dégager toutes les ressources, toute l'originalité du génie féminin.*

LÉON-PAUL FARGUE, *qui l'a bien connue, lui a rendu le plus juste et le plus sensible hommage.*



LA " TREILLE MUSCATE ".

JE la vois et la verrai toujours, Colette de Montigny-en-Fresnois[1], tantôt à Paris, plantée en plein cœur du Palais-Royal[2], comme une rose dans une boutonnière, tantôt à *La Treille Muscate*, sa maison de Saint-Tropez[3], toujours la même, avec cette sensualité exacte et brusque, cet amour de la vie de tous les jours, une lucidité inflexible. Je l'entends et l'entendrai toujours résumer son existence à grands traits : « Je travaille et je peine. C'est un métier de forçat que de s'enfermer chaque jour pour écrire, alors qu'il fait si beau, que l'on se sent invitée à tout instant. Tenez, venez voir ma vigne.... J'ai fait douze cents bouteilles l'année der-

1. Exactement, Colette est née à Saint-Sauveur-en-Puisaye (Yonne). L'erreur, volontaire, vient du fait que *Claudine*, une des plus célèbres héroïnes de Colette et en qui on a cru, à tort, la reconnaître, est née à Montigny.

2. C'est là qu'elle habitait à la fin de sa vie, et qu'elle est morte.

3. Sur la côte de Provence.

nière!... Et mon potager? Je bêche moi-même, mais avant huit heures du matin. Après, c'est l'encrier. Mais regardez donc mes tomates, mes artichauts. Je mange très peu, et jamais de viande en été. Des fruits, des légumes, un poulet de temps en temps. La sagesse, quoi! »

D'autres jours, elle parle de la correspondance de ses innombrables lectrices : « Elles se racontent avec confiance, interrogent, écoutent. L'une me demande un chat; l'autre, appauvrie, se lamente de devoir déménager et quitter son chien. Regardez : une grande écriture extraordinaire, qui se heurte aux bords du papier comme un oiseau affolé, croise ses lignes, se brise, revient sur elle-même. C'est celle d'une amie inconnue et désespérée qui me crie : « Madame, est-ce que vous « pensez qu'il[1] reviendra? » Et mille conversations encore touchant les odeurs de la Provence ou de la rue Vivienne, le Petit Chaperon Rouge, les lézards vifs comme des envies, la neige vivante des Alpilles, le soleil sur les seuils de ces villages du midi rangés comme des noces sur le passage de la lumière, les chèvres, l'ail, le velours, la confiture, la chaleur blanche ou rose des plats cuisinés qui attendent sur la table, la couleur du vin, des yeux, des soirs*. Et ce qu'elle écrivit elle-même un jour sur le voyage revient à ma mémoire périodiquement, comme un refrain où je la retrouve toute : « Il n'est de départ que vers le soleil. Il n'est de voyage qu'au-devant d'une lumière accrue; c'est avoir obtenu de la vieillesse le seul répit qu'elle puisse donner, que de s'arrêter — encore un instant, encore un instant! — sous un ciel où le temps, suspendu et rêveur au haut d'un azur immobile, nous oublie.... »

Et je flaire dans cette sensibilité celle de toutes les femmes françaises, mes compagnes. (...) Ses traits reconnaissables entre mille, son style aux tendresses obscures et spontanées, cet amour si juste et si mesuré jusque dans ses emportements, le goût des images, des verbes, de l'interrogation bien placée dans la phrase, tout cela est féminin et français et l'on comprend bien pourquoi, dans les bibliothèques provinciales, chez un docteur, un marchand de vins, un horticulteur, ce sont les livres de Colette qui révèlent le plus de ferveur et d'attention. Même des passages entiers sont gravés dans la mémoire de quelque maîtresse de maison, éblouie par une façon de dire qui serait la sienne s'il n'y avait pas ces quelques mètres à franchir, ce rien, cet invisible abîme qui la sépare du génie.

Et le génie de Colette, que les Françaises sentent si voisin du leur, de la même famille et de la même essence, est précisément de répondre à toutes les questions

1. L'homme qui a abandonné la correspondante de Colette.

* *Cette phrase ne pourrait-elle pas être* signée *de Colette elle-même? Montrez qu'elle évoque à merveille ce qu'on pourrait appeler la* sensualité *de cet écrivain.*

de la vie intérieure de la façon la plus stricte, comme une Pythie[1] généreuse. Elle est infaillible. Ce qu'elle dit du dévouement, des joies, des plantes aromatiques, des chenilles posées comme des brandebourgs[2] sur les dolmans[3] de la nature, d'un verre d'eau fraîche, des chiens errants, des méditations interminables et laineuses[4] du chat, des cadeaux, de la pluie, de l'enclume aux oreilles pointues, du chagrin secret de celles qui se sont trompées de regard, oui, ce qu'elle dit de cette horlogerie dans laquelle nous sommes embarqués avec nos sentiments, semble surgir d'un code. Quelques critiques ont cru soulever une montagne en écrivant qu'on ne trouvait pas chez Colette, incomparable artiste, grand poète et grand peintre, de réponses, même incertaines, aux durs, aux tragiques problèmes de la condition humaine, qu'elle ne prenait jamais parti dans les querelles qui mettent aux prises nos contemporains*. Et c'est de cela que les Françaises la louent. Car il n'y a pas de problèmes! Tous se sont déjà présentés, et tous ont été résolus. C'est le coefficient qui change, et Colette le sait bien, mieux que personne**.

LÉON-PAUL FARGUE. *Portraits de Famille (1947).* Gallimard, édit.

1. Prêtresse grecque qui rendait des oracles.
2. Sortes de passementeries.
3. Vestes militaires.
4. Mêlées et souples comme une toison laineuse.

* *Que pensez-vous, vous-même, de ce* grief?
** *D'après ce que vous pouvez connaître de l'œuvre de Colette, trouvez-vous que ce portrait soit* juste *et* complet?



MES " TRENTE-HUIT HEURES "

DE *tous les sports, l'***aviation** *est sans doute celui où les Françaises se sont le plus souvent distinguées :* Maryse Bastié, Hélène Boucher, Jacqueline Auriol *en ont fourni des preuves indiscutables. Plus récemment la parachutiste* Colette Duval *battait le record du monde de hauteur en chute libre, parachute ouvert à 250 mètres du sol.*

Le récit, où MARYSE BASTIÉ *conte l'exploit qui lui valut de ramener « d'un seul coup à la France trois records de durée », fait ressortir avec force l'***énergie** *et l'***endurance** *de l'indomptable aviatrice.*



Maryse Bastié.

La seconde nuit fut effroyable. Je l'abordais[1] au bout de trente heures : encore aujourd'hui, lorsque je l'évoque, j'ai des frissons rétrospectifs et je crois que je recommencerais n'importe quoi, sauf ça!... C'est indicible... il faut l'avoir vécu — et personne ne l'a vécu — pour comprendre.

Le soleil s'est couché, le veinard[2]!... Moi, je dois tourner encore et toujours.... Je me fais l'effet d'une damnée dans un cercle infernal.... Depuis des heures et des heures, attachée dans mon étroite carlingue[3], mes pieds ne pouvant quitter le palonnier[4], ma main droite ne pouvant lâcher le manche à balai[5], je subis cette effarante immobilité qui m'ankylose et me supplicie.

Muscles, nerfs, cerveau, cœur, tout chez moi me paraît atteint : il n'y a que la volonté qui demeure intacte.

Dès que je bougeais une jambe, je ressentais de si vives douleurs que je criais de détresse, seule dans la nuit. Ma main droite, blessée par le continuel frottement contre le manche à balai, saignait....

Mon esprit n'était pas moins douloureux que mon corps. Je vivais dans la perpétuelle terreur de rencontrer un des avions militaires qui, cette nuit-là, faisaient des exercices : je n'avais pas de feux à bord, et, dans l'obscurité, le feu arrière d'un avion se confond facilement avec les étoiles.

A un moment, un avion passa si près de moi que je cabrai[6] mon appareil dans l'épouvante d'une collision que je crus inévitable. A peine remise de cette alerte, j'apercevais soudain un autre avion juste au-dessus de moi, si bien que je vis nettement les roues de son train d'atterrissage à quelques mètres de ma tête.

Ces circonstances étaient arrivées à me faire oublier le froid qui m'engourdissait — j'étais dans un avion torpédo[7] —, les intolérables crampes, la lassitude écrasante. Mais je n'étais pas au bout de mes souffrances. Il semblait que le ciel eût mobilisé toutes ses forces mauvaises pour les jeter en travers de ma route....

Maintenant venait le sommeil, ce redoutable ennemi du pilote. C'était le début de la seconde nuit. L'incessant ronronnement du moteur, peu à peu, m'engourdissait le cerveau. Mes paupières s'alourdissaient.... Dans une sorte de semi-inconscience, j'évoquai la vision des gens qui rentraient chez eux, fermaient les

1. L'imparfait, après le passé simple, traduit une manière d'*état*.

2. Terme familier pour désigner quelqu'un qui a de la chance.

3. Terme courant pour désigner la partie de la *coque* où siège le pilote.

4. Commande le gouvernail de *direction*.

5. Commande le gouvernail de *profondeur*

6. Je fis se redresser....

7. Où le pilote n'est pas abrité dans une cabine.

volets sur l'intimité des chambres closes, allumaient leur lampe de chevet. Je pensais à mon lit, si douillet sous les chaudes couvertures, avec la tentation du matelas si uni, si élastique où s'étendent les membres las..., la fraîcheur du drap sous mes joues brûlantes....

Mes yeux se fermaient plusieurs fois par minute.... Des mouvements inconscients faisaient cabrer ou piquer[1] mon appareil et je me réveillais en sursaut, avec cette idée lancinante[2] : ah! dormir! dormir!...

Oui, mais... dormir dans un avion à cinq ou six cents mètres de hauteur, cela équivaut à un suicide. Dormir, c'est mourir....

Je dois dire que je l'ai souhaité : il me semblait être au bout des forces humaines. Pourtant, je ne voulais pas abandonner. L'accident ou la panne... qui, sans que j'y fusse pour rien, me délivreraient de toutes ces abominables souffrances, soit!... Mais personnellement, *je ne voulais pas céder.*

Il fallait à tout prix échapper à cet incoercible[3] besoin de sommeil qui allait me mener à la catastrophe. Dans mon cerveau en feu, ma pensée tournoyait comme un oiseau affolé : j'essayai de la fixer, de lui donner un objet en pâture pour échapper à cette sorte d'anesthésie de la conscience qui devenait plus dangereuse de minute en minute.

J'évoquais les malheurs qui ont marqué ma vie : ma sensibilité annihilée se refusait à la moindre réaction. Alors, je pensais aux succès fabuleux, aux prouesses magnifiques que je pourrais réaliser avec mon avion, à la gloire, à la fortune.... En vain. A cette heure, tout sombrait dans l'indifférence. Mes appareils de bord semblaient s'éloigner..., mes paupières, pesantes comme du plomb, continuaient à se fermer, invinciblement.

Allons! du cran[4]!... Je n'allais pas flancher[5] si près du but, que diable!... Je serre les dents et je prends le vaporisateur que, par précaution, j'avais emporté. Je m'envoie dans les prunelles un jet d'eau de Cologne.... Je vous recommande le moyen.... Il est infaillible : un fer rouge!...

La brûlure dure dix minutes... mais si douloureuse, la réaction de défense de mon corps est si violente que, pendant une heure, l'âpre besoin de dormir m'épargne.

Après... il faut recommencer... toutes les heures, puis, toutes les demi-heures... jusqu'à épuisement de mon flacon. Quand il est vide, j'ai recours à l'eau minérale que j'ai en réserve et, toutes les cinq minutes, je m'asperge le visage.

Bientôt une crampe lancinante à mon estomac me rappelle que je n'ai rien absorbé depuis le départ. Je mords dans un fruit que je lance aussitôt par-dessus bord; j'ai éprouvé la sensation abominable que toutes mes dents branlaient dans leurs alvéoles.

1. Incliner fortement vers le sol.
2. Qui provoque une douleur aiguë, comme un *élancement.*
3. Qu'on ne peut réprimer.
4. De l'énergie.
5. Familier : lâcher prise abandonner.

Enfin, voici l'aube!... C'est alors que commence un nouveau supplice. Mon imagination exaspérée crée des hallucinations sensorielles.... Qu'y a-t-il donc à ma droite?... Un mur blanc se dresse contre lequel je vais aller me briser.

Un mur... et je suis à six cents mètres!... J'ai la berlue[1], voyons! Je réagis violemment contre ma torpeur; je reprends mon sang-froid, je suis parfaitement lucide. Je *sais* qu'il n'y a pas de mur.... Mais je continue à en voir un sur ma droite, immense et blanc.... Pour l'éviter, malgré moi, soigneusement, je prends mes virages à gauche....

L'heure passe avec cette hantise sur ma rétine. Je regarde ma montre sans cesse : l'heure tourne. Brave petite aiguille qui m'encourage, ranime ma défaillante énergie! Encore un effort... un autre.... Il faut tenir... tenir jusqu'au bout.... J'ai l'impression maintenant d'être une machine, une machine souffrante et agissante, mais que rien n'arrêtera avant le but définitif....

« Ou je me tuerai, ou j'arriverai! »

Un nouveau regard sur ma montre... après tant d'autres!... Ça y est! Je l'ai battu, le record de durée....

Je pourrais atterrir. Mais il y a de l'essence dans les réservoirs; je peux tenir, donc je *dois* tenir, cela m'apparaît avec une indiscutable évidence.

Des avions viennent évoluer autour de moi. Ils ne voient pas le mur, eux, et, par instants, je tremble qu'ils n'aillent se jeter contre l'invisible obstacle. C'est si net que je regarde le sol pour y découvrir les débris des appareils que je crois s'être écrasés.

Un, deux, trois, quatre.... Je veux compter jusqu'à cent. Huit, douze, dix-sept.... Je ne sais plus. Je bronche[2].... Chaque nombre est un trébuchet[3].

L'état de mes yeux s'est aggravé. Ils sont en feu. J'ai des bourdonnements d'oreilles.... Mon corps tout entier est endolori, le vent me fouette intolérablement le visage.... Je me sens abrutie.

Pour tenir un peu plus longtemps, je prends une grande décision :

« Je vais faire un tour complet et j'atterrirai.... »

A cette promesse de l'esprit, le corps retrouve ses moyens....

... Lorsque j'atterris, mes yeux tuméfiés distinguaient à peine le sol : il y avait un jour et deux nuits que je tournais en rond sans lâcher les commandes. 37 heures 55 minutes à faire voler l'avion*....

MARYSE BASTIÉ. *Ailes ouvertes (1937)*. Fasquelle, édit.

1. Un trouble de la vue.
2. Au sens propre, c'est faire un faux pas.
3. Un piège, un traquenard.

* *Par quels moyens s'exprime, dans ce récit, le combat entre la* fatigue *et la* volonté?





VII. La vie scolaire

EN 1150 était fondée l'Université de Paris, et, un siècle plus tard, Robert de Sorbon y installait le collège qui allait devenir le plus fameux du Moyen Age : *la Sorbonne*. Le terme d'*Université*, promis à une brillante fortune, signifie alors : communauté des maîtres et des étudiants. Autour du collège de la Sorbonne, une foule d'autres établissements couvrirent bientôt les pentes de la montagne Sainte-Geneviève, attirant à Paris l'élite des étudiants d'Europe. L'enseignement y était dispensé suivant quatre disciplines principales : *théologie*, *droit*, *médecine* et *arts* (ou *belles-lettres*). Mais la Sorbonne maintenait une sorte de contrôle sur l'ensemble, jusqu'au moment où François Ier fonda (en 1530) le collège des Lecteurs royaux, le futur *Collège de France*; les textes, hébreux, grecs et latins, sacrés et profanes, y étaient étudiés avec une entière liberté critique. Là est l'origine de l'*enseignement supérieur français*. — Quant à l'enseignement secondaire, qu'on appelle aujourd'hui *du second degré*, il était donné, surtout depuis le milieu du XVIe siècle, dans les collèges dirigés par des congrégations religieuses, dont la plus fameuse, au point de vue pédagogique, allait être celle des Jésuites. Ce sont eux qui, à Paris, enseignaient au collège de Clermont, appelé plus tard collège (et aujourd'hui lycée) Louis-le-Grand : Molière, Voltaire, Diderot ont compté parmi leurs plus célèbres élèves. La Révolution et Napoléon organisèrent un *enseignement officiel*, ou d'État, tout en laissant subsister l'enseignement privé, ou confessionnel, qui prit le nom d'*enseignement libre*, nom qu'il garde encore.

AUJOURD'HUI, le système scolaire et universitaire, en France, ressemble assez à une pyramide, dont la base serait constituée par l'*enseignement du premier degré*, la partie centrale par l'*enseignement du second degré*, le sommet par l'*enseignement*

P. 157 : LA COUR DE LA SORBONNE.

supérieur. Mais cette hiérarchie un peu simpliste risquerait de laisser dans l'ombre quantité d'échelons intermédiaires : tels ces cours complémentaires, qui assurent une sorte de jonction entre le primaire et le secondaire; ces classes de préparation aux grandes écoles, qui tiennent à la fois du secondaire et du supérieur; ou encore cette « propédeutique », qui ouvre l'accès aux Facultés. Et surtout il convient de ne pas oublier l'*enseignement technique* dont l'importance est déjà considérable, parce qu'il débouche directement sur la vie.

En fait, la question scolaire joue un grand rôle dans la vie française. On en trouve la preuve dans l'afflux chaque année croissant de candidats au baccalauréat : cet afflux ne tient pas seulement à l'augmentation de la population, mais aussi à l'effort accompli pour ouvrir l'enseignement du second degré à un nombre sans cesse plus élevé d'enfants.

Car c'est là une préoccupation commune aux diverses réformes proposées : en même temps qu'elles voudraient alléger les programmes de matières qui risquent d'accabler un lycéen consciencieux, elles visent à ouvrir au plus grand nombre possible d'enfants cet accès au savoir qui est la première ambition d'une démocratie. D'où la place faite à la culture générale, même dans les écoles techniques.

Tel quel, avec ses qualités et ses défauts, l'enseignement français reste fidèle à lui-même. Il se refuse à traiter l'enfant uniquement en vue de sa profession. Il ne prépare pas de futurs « robots ». Il est essentiellement *formateur*. En un mot, il respecte, dans l'enfant, l'homme qu'il sera demain.



POUR UNE TÊTE « BIEN FAITE » PLUTÔT QUE « BIEN PLEINE »

Il appartenait aux écrivains de la Renaissance de poser le problème de l'éducation rationnelle. Déjà Rabelais *s'élève, dans son* Pantagruel *(1532) et son* Gargantua *(1534), contre l'instruction toute livresque des scolastiques. Il réclame en faveur de* **l'observation** *et, déclarant que « science sans conscience n'est que ruine de l'âme », associe, dans l'éducation,* **l'honnêteté et le savoir.** *Mais il fait à la mémoire une part excessive et son élève sera surtout « un puits de science ».*

Aussi l'idéal de Montaigne *nous paraît-il plus proche du nôtre. Et l'on peut lui attribuer le mérite d'avoir défini, sans la nommer, la* **culture**, *qui est avant tout épanouissement de la pensée et du cœur, au contact des meilleurs esprits, comme les plantes s'épanouissent par une patiente assimilation des sucs qui les nourrissent.*



A UN ENFANT de maison[1], qui recherche les lettres, non pour le gain, ni tant pour les commodités externes que pour les siennes propres et pour s'en enrichir et parer au-dedans, ayant plutôt envie d'en tirer un habile homme qu'un homme savant, je voudrais aussi qu'on fût soigneux de lui choisir un conducteur qui eût plutôt la tête bien faite que bien pleine, et qu'on y requît tous les deux, mais plus les mœurs et l'entendement[2] que la science; et qu'il se conduisît en sa charge d'une nouvelle manière.

Qu'il ne lui[3] demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance; et qu'il juge du profit qu'il aura fait, non par le témoignage de sa mémoire, mais de sa vie.

Qu'il lui fasse tout passer par l'étamine[4], et ne loge rien en sa tête par simple autorité et à crédit. Les principes d'Aristote ne lui soient principes, non plus que ceux des Stoïciens ou Épicuriens. Qu'on lui propose cette diversité de jugements: il choisira s'il peut, sinon il en demeurera en doute :

« *Che, non men che saper, dubbiar m'aggrada*[5]. »

1. Il s'agit, en effet, d'instruire un jeune noble et non un homme de « métier », de former un « honnête homme » (voir p. 92).
2. L'intelligence.
3. A son élève.
4. Étoffe très fine qui sert à filtrer l'eau.
5. « Car, non moins que savoir, douter m'est agréable » (Dante).

Car s'il embrasse les opinions de Xénophon et de Platon par son propre discours, ce ne seront plus les leurs, ce seront les siennes. Qui suit un autre, il ne suit rien. Il ne trouve rien, voire il ne cherche rien. « *Non sumus sub rege; sibi quisque se vindicet*[1]. » Qu'il sache qu'il sait, au moins. Il faut qu'il emboive[2] leurs humeurs[3], non qu'il apprenne leurs préceptes. Et qu'il oublie hardiment, s'il veut, d'où il les tient, mais qu'il se les sache approprier. La vérité et la raison sont communes à un chacun, et ne sont non plus à qui les a dites premièrement, qu'à qui les dit après. Ce n'est non plus[4] selon Platon que selon moi, puisque lui et moi l'entendons et voyons de même. Les abeilles pillotent[5] de çà de là les fleurs, mais elles en font après le miel qui est tout leur; ce n'est plus thym ni marjolaine : ainsi les pièces empruntées d'autrui, il les transformera et confondra, pour en faire un ouvrage tout sien : à savoir son jugement. Son institution, son travail et étude[6] ne vise qu'à le former*.

Essais (1580-1592). I, ch. XXVI.

1. « Nous ne sommes pas sous un roi; que chacun soit son propre maître » (Sénèque).
2. Du vieux verbe emboire — plus fort que *boire*.
3. Littéralement : les *liquides* qui animent l'organisme de ces philosophes.
4. Pas plus.
5. Vieux diminutif du verbe *piller*.
6. *Étude* est alors masculin. D'où un seul possessif, masculin, pour les deux noms.

* *Quels principes de la* pédagogie moderne *sont ici énoncés? — Montrez comment les images confèrent à ce texte un caractère* concret *et même* poétique.

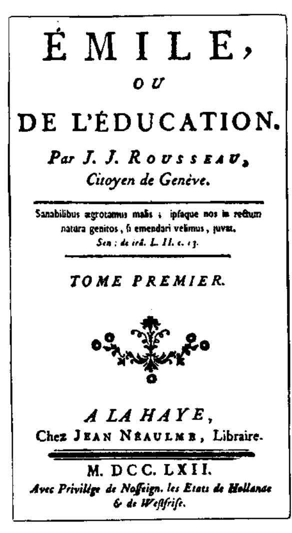


ÉMILE A QUINZE ANS

REPRENANT *et développant le principe de Montaigne, que le précepteur doit* se conformer au train naturel *de l'enfant et non lui imposer le sien,* ROUSSEAU *a longuement exposé dans son* Émile *les principes d'une éducation* **pratique,** *conforme à la* **psychologie,** *conforme aux exigences de la* **nature.**

ÉMILE a peu de connaissances, mais celles qu'il a sont véritablement siennes, il ne sait rien à demi. Dans le petit nombre des choses qu'il sait et qu'il sait bien, la plus importante est qu'il y en a beaucoup qu'il ignore et qu'il peut savoir un jour; beaucoup plus, que d'autres hommes savent et qu'il ne saura de sa vie; et une infinité d'autres qu'aucun homme ne saura jamais. Il a un esprit universel, non par les lumières, mais par la faculté d'en acquérir*; un esprit ouvert, intelligent,

* *Formule* très heureuse. *Montrez-le.*


ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

Par J. J. Rousseau,
Citoyen de Genève.

Sanabilibus ægrotamus malis; ipsaque nos in rectum natura genitos, si emendari velimus, juvat.
Sen: de irâ. L. II. c. 13.

TOME PREMIER.

A LA HAYE,
Chez Jean Néaulme, Libraire.

M. DCC. LXII.
Avec Privilége de Nosseign. les Etats de Hollande & de Westfrise.

Titre de l' « Émile ».

prêt à tout, et, comme dit Montaigne, sinon instruit, du moins instruisable. Il me suffit qu'il sache trouver l'à quoi bon sur tout ce qu'il fait, et le pourquoi sur tout ce qu'il croit. Encore une fois, mon objet n'est point de lui donner la science, mais de lui apprendre à l'acquérir au besoin, de la lui faire estimer exactement ce qu'elle vaut, et de lui faire aimer la vérité par-dessus tout. Avec cette méthode on avance peu, mais on ne fait jamais un pas inutile, et l'on n'est point forcé de rétrograder.

Émile n'a que des connaissances naturelles et purement physiques. Il ne sait pas même le nom de l'histoire, ni ce que c'est que métaphysique et morale. Il connaît les rapports essentiels de l'homme aux choses, mais nul des rapports moraux de l'homme à l'homme. Il sait peu généraliser d'idées, peu faire d'abstractions. Il voit des qualités communes à certains corps sans raisonner sur ces qualités en elles-mêmes. Il connaît l'étendue abstraite à l'aide des figures de la géométrie ; il connaît la quantité abstraite à l'aide des signes de l'algèbre. Ces figures et ces signes sont les supports de ces abstractions, sur lesquels ses sens se reposent. Il ne cherche point à connaître les choses par leur nature, mais seulement par les relations qui l'intéressent. Il n'estime ce qui lui est étranger que par rapport à lui ; mais cette estimation est exacte et sûre. La fantaisie, la convention n'y entrent pour rien. Il fait plus de cas de ce qui lui est plus utile ; et, ne se départant jamais de cette manière d'apprécier, il ne donne rien à l'opinion.

Il se considère sans égard aux autres, et trouve bon que les autres ne pensent point à lui. Il n'exige rien de personne, et ne croit rien devoir à personne. Il est seul dans la société humaine, il ne compte que sur lui seul. Il a droit aussi plus qu'un autre de compter sur lui-même, car il est tout ce qu'on peut être à son âge. Il n'a point d'erreurs, ou n'a que celles qui nous sont inévitables ; il n'a point de vices, ou n'a que ceux dont nul homme ne peut se garantir. Il a le corps sain, les membres agiles, l'esprit juste et sans préjugés, le cœur libre et sans passions. L'amour-propre, la première et la plus naturelle de toutes, y est encore à peine exalté. Sans troubler le repos de personne, il a vécu content, heureux et libre, autant que la nature l'a permis. Trouvez-vous qu'un enfant ainsi parvenu à sa quinzième année ait perdu les précédentes*?

Émile (1762). Livre III.

* *Estimez-vous que ce portrait d'Émile à quinze ans soit en tous points* satisfaisant? *Quelles* qualités *manquent à ce jeune homme? Montrez que Rousseau, partant d'un principe juste (une éducation particulière à chaque âge), recommande une éducation non seulement* progressive, *mais (à tort sans doute)* fragmentée.

LE RETOUR DU GRAND MEAULNES

D'IMAGE *plus exacte de l'enseignement primaire (ou du* premier degré*), on n'en trouvera point ailleurs que dans ces* **écoles de campagne** *où, le plus souvent, un seul maître doit faire la classe simultanément à des enfants dont l'âge varie de six à quatorze ans. Et il faut, comme* ALAIN-FOURNIER (1886-1914), *y avoir été élève soi-même, pour être capable d'en traduire la vie si particulière et parfois si mouvementée.*

Le narrateur, fils de l'instituteur M. Seurel, s'est lié avec un élève, le grand Meaulnes, *qui a fait une fugue. Dès lors, il attend avec impatience, comme tous ses camarades, le retour du fugitif parti depuis déjà trois jours.*



DESSIN DE DIGNIMONT.

LE quatrième jour fut un des plus froids de cet hiver-là. De grand matin, les premiers arrivés dans la cour se réchauffaient en glissant[1] autour du puits. Ils attendaient que le poêle fût allumé dans l'école pour s'y précipiter.

Derrière le portail, nous étions plusieurs à guetter la venue des gars de la campagne. Ils arrivaient tout éblouis encore d'avoir traversé des paysages de givre, d'avoir vu les étangs glacés, les taillis où les lièvres détalent.... Il y avait dans leurs blouses un goût de foin et d'écurie qui alourdissait l'air de la classe, quand ils se pressaient autour du poêle rouge. Et ce matin-là, l'un d'eux avait apporté dans un panier un écureuil gelé qu'il avait découvert en route. Il essayait, je me souviens, d'accrocher par ses griffes, au poteau du préau[2], la longue bête raidie*....

Puis la pesante classe d'hiver commença....

Un coup brusque au carreau nous fit lever la tête. Dressé contre la porte, nous aperçûmes le grand Meaulnes secouant avant d'entrer le givre de sa blouse, la tête haute et comme ébloui!

Les deux élèves du banc le plus rapproché de la porte se précipitèrent pour

1. Sur la glace.
2. Emplacement couvert, où les élèves, en récréation, se réfugient quand il pleut.

* *Étudiez les éléments* poétiques *contenus dans ce paragraphe.*

l'ouvrir : il y eut à l'entrée comme un vague conciliabule, que nous n'entendîmes pas, et le fugitif se décida enfin à pénétrer dans l'école.

Cette bouffée d'air frais venue de la cour déserte, les brindilles de paille qu'on voyait accrochées aux habits du grand Meaulnes, et surtout son air de voyageur fatigué, affamé, mais émerveillé, tout cela fit passer en nous un étrange sentiment de plaisir et de curiosité.

M. Seurel était descendu du petit bureau à deux marches où il était en train de nous faire la dictée; et Meaulnes marchait vers lui d'un air agressif. Je me rappelle combien je le trouvai beau, à cet instant, le grand compagnon, malgré son air épuisé et ses yeux rougis par les nuits passées au-dehors, sans doute.

Il s'avança jusqu'à la chaire et dit, du ton très assuré de quelqu'un qui rapporte un renseignement :

« Je suis rentré, monsieur.

— Je le vois bien, répondit M. Seurel, en le considérant avec curiosité.... Allez vous asseoir à votre place. »

Le gars se retourna vers nous, le dos un peu courbé, souriant d'un air moqueur comme font les grands élèves indisciplinés lorsqu'ils sont punis, et, saisissant d'une main le bout de la table, il se laissa glisser sur son banc.

« Vous allez prendre un livre que je vais vous indiquer, dit le maître — toutes les têtes étaient alors tournées vers Meaulnes —, pendant que vos camarades finiront la dictée. »

Et la classe reprit comme auparavant. De temps à autre le grand Meaulnes se tournait de mon côté, puis il regardait par les fenêtres, d'où l'on apercevait le jardin blanc, cotonneux, immobile, et les champs déserts, où parfois descendait un corbeau. Dans la classe, la chaleur était lourde, auprès du poêle rougi. Mon camarade, la tête dans les mains, s'accouda pour lire : à deux reprises je vis ses paupières se fermer et je crus qu'il allait s'endormir.

« Je voudrais aller me coucher, monsieur, dit-il enfin, en levant le bras à demi. Voici trois nuits que je ne dors pas.

— Allez! » dit M. Seurel, désireux surtout d'éviter un incident.

Toutes les têtes levées, toutes les plumes en l'air, à regret nous le regardâmes partir, avec sa blouse fripée dans le dos et ses souliers terreux.

Que la matinée fut lente à traverser! Aux approches de midi, nous entendîmes là-haut, dans la mansarde[1], le voyageur s'apprêter pour descendre. Au déjeuner, je le retrouvai assis devant le feu, pendant qu'aux douze coups de l'horloge, les grands élèves et les gamins, éparpillés dans la cour neigeuse, filaient comme des ombres devant la porte de la salle à manger.

1. Pièce placée sous le toit.

De ce déjeuner, je ne me rappelle qu'un grand silence et qu'une grande gêne. Tout était glacé. (...) Enfin, le dessert terminé, nous pûmes tous les deux bondir dans la cour. Cour d'école, après midi, où les sabots avaient enlevé la neige..., cour noircie où le dégel faisait dégoutter les toits du préau..., cour pleine de jeux et de cris perçants! Meaulnes et moi, nous longeâmes en courant les bâtiments. Déjà deux ou trois de nos amis du bourg laissaient la partie et accouraient vers nous en criant de joie, faisant gicler la boue sous leurs sabots, les mains aux poches, le cache-nez déroulé. Mais mon compagnon se précipita dans la grande salle, où je le suivis, et referma la porte vitrée juste à temps pour supporter l'assaut de ceux qui nous poursuivaient. (...)

Dans la classe qui sentait les châtaignes et la piquette[1], il n'y avait que deux balayeurs, qui déplaçaient les tables. Je m'approchai du poêle pour m'y chauffer paresseusement en attendant la rentrée, tandis qu'Augustin Meaulnes cherchait dans le bureau du maître et dans les pupitres. Il découvrit bientôt un petit atlas, qu'il se mit à étudier avec passion, debout sur l'estrade, les coudes sur le bureau, la tête entre les mains.

Je me disposais à aller près de lui; je lui aurais mis la main sur l'épaule et nous aurions sans doute suivi ensemble sur la carte le trajet qu'il avait fait, lorsque soudain la porte de communication avec la petite classe s'ouvrit toute battante sous une violente poussée, et Jasmin Delouche, suivi d'un gars du bourg et de trois autres de la campagne, surgit avec un cri de triomphe. (...)

A son entrée, Meaulnes leva la tête et, les sourcils froncés, cria aux gars qui se précipitaient sur le poêle, en se bousculant :

« On ne peut donc pas être tranquille une minute, ici!

— Si tu n'es pas content, il fallait rester où tu étais », répondit, sans lever la tête, Jasmin Delouche qui se sentait appuyé par ses compagnons. (...)

Mais déjà Meaulnes était sur lui. Il y eut d'abord une bousculade; les manches des blouses craquèrent et se décousirent. Seul, Martin, un des gars de la campagne entrés avec Jasmin, s'interposa :

« Tu vas le laisser! » dit-il, les narines gonflées, secouant la tête comme un bélier.

D'une poussée violente, Meaulnes le jeta, titubant, les bras ouverts, au milieu de la classe; puis, saisissant d'une main Delouche par le cou, de l'autre ouvrant la porte, il tenta de le jeter dehors. Jasmin s'agrippait aux tables et traînait les pieds sur les dalles, faisant crisser ses souliers ferrés, tandis que Martin, ayant repris son équilibre, revenait à pas comptés, la tête en avant, furieux. Meaulnes lâcha Delouche pour se colleter[2] avec cet imbécile et il allait peut-être se trouver en mauvaise posture, lorsque la porte des appartements s'ouvrit à demi. M. Seurel

1. Vin de médiocre qualité, qui *pique* la langue. — 2. Se prendre au *collet*, se battre.

parut, la tête tournée vers la cuisine, terminant, avant d'entrer, une conversation avec quelqu'un....

Aussitôt la bataille s'arrêta. Les uns se rangèrent autour du poêle, la tête basse, ayant évité jusqu'au bout de prendre parti. Meaulnes s'assit à sa place, le haut de ses manches décousu et défroncé[1]. Quant à Jasmin, tout congestionné, on l'entendit crier durant les quelques secondes qui précédèrent le coup de règle du début de la classe :

« Il ne peut plus rien supporter maintenant. Il fait le malin. Il s'imagine peut-être qu'on ne sait pas où il a été.

— Imbécile! Je ne le sais pas moi-même », répondit Meaulnes, dans le silence déjà grand.

Puis, haussant les épaules, la tête dans les mains, il se mit à apprendre ses leçons*.

ALAIN-FOURNIER. *Le Grand Meaulnes (1913)*. Emile-Paul, édit.

1. Qui a perdu ses fronces, ses plis.

* *Quelle idée peut-on se faire de l'*atmosphère *qui règne dans une école de campagne d'après ce passage? — Montrez ce qu'il y a de* vivant *dans le parler des élèves.*





PHÈDRE ET HIPPOLYTE.

UNE « EXPLICATION » DE PHÈDRE

L'ENSEIGNEMENT *de la littérature est un des plus ardus qui soient, surtout lorsqu'on prétend, comme en France, le faire reposer sur l'étude d'* **auteurs classiques**, *c'est-à-dire morts depuis des siècles et dont l'intérêt échappe souvent aux élèves.*

D'où l'effort accompli aujourd'hui par de jeunes professeurs pour **rendre la vie** *à de vieux textes, fût-ce au prix d'expressions argotiques et de rapprochements un peu hasardeux avec l'actualité.*

*Un professeur du second degré, dont c'est la première année d'enseignement, reçoit la visite de l'inspecteur général. Un peu ému, il confie à l'un de ses élèves le soin d'*expliquer *un passage de* Phèdre *(1677) selon la méthode assez particulière qu'il a inaugurée dans sa classe.*

L'ÉLÈVE. — Jusqu'à Racine jamais une femme n'avait fait la cour à un homme sur la scène. Les femmes doivent se tenir tranquilles, surtout au XVII[e] siècle. C'est l'homme qui commence.

Oui, prince, je languis, je brûle pour Thésée[1].

Phèdre est plus âgée qu'Hippolyte. Mais pas beaucoup plus. Ce n'est pas une vieille femme, comme à la Comédie-Française. Elle a peut-être vingt-cinq ans. On se marie jeune dans le Midi. Elle est très jolie.

Elle se demande comment elle va faire pour avouer son amour à ce jeune homme. C'est pour ça qu'elle ne dort pas depuis plusieurs nuits.

Elle a trouvé un truc[2]. Elle va faire semblant de penser à son mari Thésée. Mais c'est au fils de son mari qu'elle pense : Hippolyte. Un fils qu'il a eu d'une autre femme. Justement ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Et ils ont la même cuirasse.

Phèdre est très amoureuse. Elle a un tempérament de feu. C'est la petite-fille du Soleil, qui atteint une température de 6 500° dans la Photosphère[3]. En plus, il fait très chaud en Grèce, surtout en été. Et la pièce se passe vers le 14 juillet[4]. C'est le moment des grandes fêtes où on représente les tragédies en plein air. Les gens apportent leurs saucissons*.

Phèdre n'en peut plus. Elle a rêvé à Hippolyte toute la nuit. Elle s'est tordue sur son lit. On étouffe dans ce palais.

Je languis, je brûle pour Thésée. Et le rejet[5] au début du vers suivant : *Je l'aime.* C'est tout à fait un corps de femme qui palpite.

Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers,
Volage adorateur de mille objets divers,
Qui va du dieu des morts déshonorer la couche....

Thésée est un coureur[6]. Phèdre en profite pour le[7] glisser sans avoir l'air d'y toucher. Elle l'accuse d'avoir adoré mille « *objets* ». Les « *objets* », au XVII[e] siècle, c'étaient les femmes. Il a déshonoré la couche du dieu des morts. Il est descendu aux Enfers exprès pour enlever sa femme Proserpine. Ce qui prouve aussi son courage. Le dieu des morts était terrible. Et sa couche se trouvait en un endroit effrayant.

Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche....

1. *Phèdre* : acte II, scène v (voir page 394).
2. Mot familier : un stratagème, une ruse.
3. Nom donné aux couches supérieures du soleil. L'élève emploie ici une expression qu'il a entendue de la bouche du professeur de sciences.
4. Plaisant anachronisme : le 14 juillet est, en France, une « fête nationale ».
5. Renvoi au début du vers suivant d'un ou de plusieurs mots se rattachant au vers précédent.
6. Homme qui *court*, qui vole de femme en femme.
7. Pronom neutre : reprend l'idée de la phrase précédente.

* *Faites la part de ce qu'il y a de* juste *et de ce qu'il y a de* fantaisiste *dans ces explications.*

Voilà la déclaration qui commence. Vers 638. C'est le portrait de Thésée jeune. Il n'est plus comme ça maintenant. Admirons au passage la ruse des femmes. Remarquer l'allitération[1] *f*idèle, *f*ier, *f*arouche. Ces *f* donnent beaucoup de charme à la description. Remarquons aussi le nombre de syllabes : *Fidèle :* trois. *Fier :* une. *Farouche :* trois, mais qui ne comptent que pour deux, à cause de l'élision de l'*e* muet à la fin du vers.

La fidélité, c'est la première qualité chez l'homme, pour une femme : trois syllabes. Mais un homme qui ne serait que fidèle, la femme ne l'aimerait pas. Il faut qu'il soit fier, qu'il la domine, mais pas trop : une syllabe. Il faut qu'il soit même un peu farouche et qu'elle craigne de le perdre. Cette crainte l'excite beaucoup : deux syllabes*.

Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi....

Phèdre y va de plus en plus fort. Une fois qu'elle est lancée, une femme ne sait plus s'arrêter.

Un homme peut être *fidèle, fier et même un peu farouche* sans qu'on l'aime. Mais s'il est *charmant,* cela veut dire qu'on l'aime. Et, en plus, s'il est *jeune!...* Surtout si la femme l'est moins que lui!... et s'il *traîne tous les cœurs après soi!...* Il est bien normal qu'il traîne aussi celui de Phèdre.

Tel qu'on dépeint nos dieux....

Ce Thésée, elle l'adore. Comme aujourd'hui une femme dit à un homme : Mon ange.

ou tel que je vous voi....

Ça y est! Elle l'attaque directement. Une femme qui veut un homme, rien ne lui résiste. Elle commence en catimini[2], puis elle y va de face. Hippolyte ne peut s'y tromper. Ce n'est pas de son père qu'il s'agit, même jeune, mais de lui.

Ce petit demi-vers est un des mieux faits pour le théâtre. Racine n'a pas besoin de dire entre parenthèses que l'actrice doit se remuer comme ceci ou comme cela : même si l'actrice qui joue Phèdre est mauvaise, ce petit demi-vers la pousse dans le dos et la force à pivoter vers Hippolyte. Elle le regarde.

Il avait votre port, vos yeux, votre langage...

1. Procédé musical consistant en la répétition d'une même consonne.

2. En se cachant, en utilisant des moyens détournés.

* *Que pensez-vous de ce commentaire sur l'*allitération? *N'est-il pas un peu* subtil? *Et n'y sent-on pas soit une discrète* parodie, *soit une* maladresse *de l'élève qui répète, à sa manière, la leçon du professeur?*

Nous y sommes en plein! « *Votre port* », c'est sa prestance, sa démarche, sa haute taille. Ce qui fait que lorsqu'une femme voit arriver un homme de loin, elle dit : c'est Lui! Et son cœur bat. « *Vos yeux.* » Les femmes aiment beaucoup les yeux des hommes. Mais il n'y a que les plus amoureuses qui le leur disent. « *Votre langage.* » Les femmes aiment beaucoup la voix des hommes. Elle les trouble. Surtout les voix chaudes du Midi. On s'en rend compte à la Radio....

L'inspecteur général avait pris des notes.

« Très bien!... Très bien!... » répétait-il en hochant la tête.

Quelques heures après ma classe, il me reçut dans le bureau du proviseur[1]. Comme je frappais à la porte, celui-ci sortit et m'adressa le plus gracieux sourire. L'inspecteur m'accueillit avec chaleur.

« Eh bien, mais c'est excellent! dit-il. Voilà exactement ce que je veux. Trop de professeurs tuent toutes ces choses par leur formalisme. Il faut les ressusciter. Par l'allusion à l'actualité, les quiproquos[2], les plaisanteries même. Les classes ne sont pas des cimetières, mais des sources bouillantes de vie. »

Il me félicita d'avoir fait brûler l'amour dans *Phèdre*.

« Cette pièce est un brasier. Il ne faut pas l'éteindre. Tant pis si elle met le feu au lycée*! »

PAUL GUTH. *Le Naïf aux quarante enfants (1954)*. Albin Michel, édit.

1. Nom du chef de l'établissement, quand il s'agit d'un lycée de garçons.

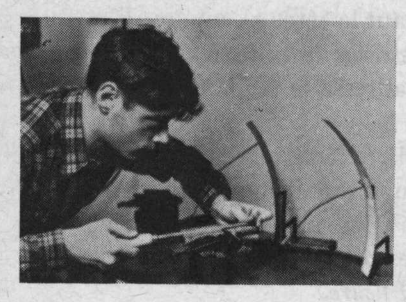
2. Procédé comique, consistant à prendre une chose pour une autre *(qui pro quo)*.

* *Partagez-vous l'*enthousiasme *de l'inspecteur? — Essayez, de votre côté, de faire une* explication *du* même *passage* (voir p. 394).



L'ENSEIGNEMENT TECHNIQUE

SOUCIEUX *de préserver, dans tous les domaines, la part de l'***esprit**, *les Français associent, pour l'éducation des jeunes travailleurs manuels, les exercices professionnels et la* **culture générale**. *C'est, à leurs yeux, une condition essentielle de la* **libération** *de l'homme, comme en témoigne le texte ci-dessous, dû à la plume de* M. ALBERT BUISSON, *directeur général de l'Enseignement technique.*



A L'ÉCOLE TECHNIQUE.

LA division du travail et les exigences actuelles de la production constituent parfois, pour le développement intellectuel de l'ouvrier moderne, une lourde menace; pourtant, elles n'ôtent pas l'espoir. Si la spécialisation agit pour l'accélération du travail dans le même sens que la machine, il est heureusement possible de conserver à l'Enseignement technique des moyens de développer les aptitudes de l'homme. Même à l'atelier, l'intelligence est sollicitée par les problèmes que posent toute construction, toute transformation. Il serait étonnant, il serait décevant que l'homme vive et produise sans comprendre, parmi un outillage merveilleux. L'Enseignement technique intervient pour exciter la curiosité des élèves, pour les rendre attentifs, observateurs, pour les convaincre, par des faits, que les explications fournies au tableau noir dans les enseignements théoriques trouvent dans le domaine pratique les applications les plus diverses.

L'atelier ainsi considéré n'est pas un centre de pure pratique, mais une véritable « classe » où l'esprit de l'enfant s'enrichit d'un grand nombre de connaissances utiles dans l'immédiat et infiniment précieuses pour sa vie d'homme. Car celui qui aura ajouté à l'acquisition d'une spécialité des connaissances plus générales, sera prêt à modifier rapidement son travail, si les circonstances l'exigent. A l'aise dans le présent, il disposera d'une réserve de moyens propres à assurer son avenir.

Qu'il soit indispensable d'associer l'enseignement général et l'enseignement pratique, de pénétrer celui-ci par celui-là, il n'est actuellement personne qui le conteste. Certains, qui n'envisagent que les fins utilitaires de l'Enseignement technique, rejoignent sur ce point ceux que préoccupent davantage la condition de l'homme d'aujourd'hui et les exigences de notre idéal de civilisation. Car, d'une part, la culture intellectuelle est un puissant auxiliaire pour les travaux pratiques et, d'autre part, la spécialité de la profession est heureusement com-

pensée par la généralité de l'éducation. Certes, les travaux pratiques, exigeant un horaire important, réduisent la part faite à l'enseignement général dispensé dans sa forme classique, et s'opposent ainsi à son développement. Mais il n'est pas d'autre lutte entre eux que celle de l'horaire. On ne s'étonnera donc pas que les élèves de l'Enseignement technique, quittant leurs ateliers ou leurs salles de mécanographie, viennent s'asseoir dans une classe de lettres ou dans un amphithéâtre scientifique. Et l'on ne sera pas davantage surpris par les résultats fort honorables qu'ils obtiennent. La forme concrète de certains de leurs travaux contribue à donner à leur pensée de la précision et de la netteté. Une expérience déjà longue nous apprend que nos élèves apprécient, comme leurs camarades d'autres enseignements, la beauté d'un texte, la justesse ou la force d'une expression, la vigueur d'un raisonnement, qu'ils sont sensibles à la grâce, à l'harmonie d'un tableau de qualité, et capables enfin d'apprécier un beau spectacle.

Ainsi, l'Enseignement technique s'efforce d'atteindre l'homme tout entier et de développer l'ensemble de ses aptitudes. Il est travail des mains, appliqué à des activités utiles, indispensables à notre vie nationale; il est effort technique, qui donne un sens au geste professionnel, qui dresse des plans, qui ordonne des projets; il est acquisition d'idées, enrichissement de l'esprit, formation du caractère; il est, en somme, préparation à la vie professionnelle d'un homme qui voudra toujours abaisser les barrières, étendre les horizons*.

A. BUISSON. *L'Enseignement technique* (1954). Éditions Rombaldi.

**Commentez ce texte, au point de vue des* traditions éducatives françaises, *et* par comparaison *avec ce que vous connaissez d'autres pays.*



A L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

ON peut bien affirmer que l'ambition secrète de toute famille française est de voir au moins l'un des siens forcer les portes de l'École Polytechnique. C'est assez dire le **prestige** *d'une institution destinée, en principe, à former des officiers d'artillerie ou du génie, mais dont les élèves les plus brillants (ils constituent ce qu'on appelle* « la botte »*) sont destinés à devenir les* **ingénieurs en chef** *de tous les services civils les plus importants : Mines, Ponts et Chaussées, Chemins de Fer, Constructions navales, etc.*

Dans la lettre qu'on trouvera ci-dessous, un jeune Polytechnicien, fraîchement promu, décrit à ses parents la vie qu'il mène à l'École.

Paris, le 23 octobre 195 .



POLYTECHNICIEN.

Mon cher Papa, ma chère Maman,

Me voici donc depuis près d'un mois à l'X[1], et je me suis très bien adapté. La vie est bien plus agréable qu'en pension et surtout qu'en taupe[2].

Je suppose que vous désirez connaître le genre de vie que je mène. Rien de plus démonstratif que de vous résumer une de mes journées.

La sonnerie du réveil[3] est à six heures trente. A sept heures moins cinq, quand j'en ai le courage, j'enfile une capote[4] sur mon pyjama et je descends prendre un jus[5] au réfectoire ou bien je poursuis mon sommeil interrompu par le cuivre[6] intempestif, jusqu'à sept heures vingt-huit. A sept heures trente, en effet a lieu l'appel en salle. Reste alors la question du petit déjeuner. Qu'à cela ne tienne. Il existe un lieu providentiel à l'École, à la fois club, restaurant, bar (sans alcool), qui propose de saines distractions (ping-pong, billard) et qui s'appelle précisément « Pitaine Billard[7] ». On y boit un café estimable, on y trouve un assortiment de gâteaux assez varié. Bref, juché sur un haut tabouret, je remplace, à mes frais bien sûr, le jus de l'Astra[8] : l'Administration, qui n'a qu'un défaut, celui d'être trop matinal.

A neuf heures trente, je vais docilement en amphithéâtre[9], ouïr et m'instruire pour la Patrie, la Science et la Gloire[10].

A onze heures moins le quart, je cours acheter un morceau de pain et du chocolat (au Pitaine Billard, bien entendu) et je retourne à l'amphithéâtre, à moins que le programme ne me propose une autre activité intellectuelle ou physique.

A midi trente : magnan (repas) copieux et bon, mais bien trop vite avalé. Mon Dieu, que nous allons vite! Le Bib[11] nous a fait la leçon : « Gare à l'ulcère polytechnicien de la cinquantaine. Il commence à l'X, par vos magnans au lance-pierre[12]. » Ensuite, temps libre, puis étude en salle. Petites classes. Sport à dix-neuf heures trente, magnan, puis étude, enfin dodo[13].

1. L'École polytechnique, dans l'argot des élèves.

2. Argot scolaire : classe où l'on prépare les grandes écoles scientifiques, notamment Polytechnique.

3. Polytechnique étant une école militaire, les élèves y sont réveillés par une sonnerie de clairon.

4. Manteau de soldat.

5. Argot militaire : une tasse de café.

6. Le clairon, qui est en cuivre (cf. note 3).

7. Argotique : cantine des élèves. *Pitaine* est une abréviation familière pour *capitaine*.

8. Abréviation d'argot scolaire : *l'Administration*.

9. Salle de cours.

10. Devise de l'École polytechnique.

11. Abréviation pour *toubib*, mot d'argot militaire désignant le médecin.

12. Pris hâtivement. On dit plus couramment, en français familier : *manger avec un lance-pierre*.

13. Mot désignant le *lit*, dans le langage des enfants.

Je travaille régulièrement et je compte sortir de l'X dans un rang honorable. D'ailleurs, je te l'ai dit, si je trouve une place dans l'industrie privée, mon rang de sortie n'a plus aucune importance, puisque j'ai le droit de démissionner[1].

Quant à toi, ma chère maman, ne t'inquiète pas, je n'ai besoin de rien, ni de colis de vivres, ni de chandails, ni d'autres pièces vestimentaires. Je vais une fois par semaine chez mon oncle Joseph, soit le dimanche, soit le mercredi. Je vais aussi chez le père ou l'oncle de Jean de Fontenac[2], qui sont très gentils pour moi.

A bientôt. (Noël[3] approche vite!)

Je vous embrasse affectueusement, MICHEL.

P.-S. — Demain mercredi, premier B. D. A. (Bal des Antiques[4]). Grand événement. On s'y ennuie, paraît-il, et il faut une certaine dextérité pour se dépêtrer des bras tentaculaires des filles d'Antiques[5] (disent les anciens). Rassurez-vous, je demeure cornéliennement[6] maître de mes sentiments*.

JEAN PAULHAC. *Les Bons Élèves* (1955). Denoël, édit.

1. Démissionner de l'armée, où le plus grand nombre des élèves de Polytechnique, à leur sortie de l'école, doivent, théoriquement, servir pendant six années.
2. Élève de Polytechnique, et ami de Michel Chabrier.
3. A Noël, les élèves ont une dizaine de jours de congé.
4. Nom donné aux anciens élèves de l'école.
5. Les « Antiques » ont la réputation de vouloir marier leurs filles à de jeunes polytechniciens.
6. Adverbe comique, formé sur l'adjectif *cornélien* : l'auteur de la lettre fait ici allusion aux héros de Corneille, qui savent rester *maîtres de leurs sentiments.*

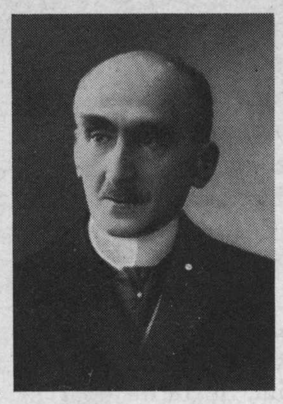
* *Sur quel* ton *l'auteur de cette lettre parle-t-il de son existence à Polytechnique? Ce ton vous paraît-il* sincère *ou* affecté? — *Que faut-il penser du système des* grandes écoles, *si nombreuses dans l'enseignement français?*



MONSIEUR BERGSON AU COLLÈGE DE FRANCE

FONDÉ *en 1530 par François Ier, le* Collège de France *apparaît comme une des institutions* **les plus vénérables** *de notre pays. A l'origine, seuls le latin, le grec et l'hébreu y étaient enseignés. Mais peu à peu toutes les branches du savoir humain y furent représentées.*

Si les cours du Collège de France sont **ouverts à tous,** *en général ils n'attirent pas les foules. D'où l'ironie à peine feinte, avec laquelle* JÉRÔME et JEAN THARAUD *décrivent l'engouement de ce public de snobs qui se pressaient aux conférences, pourtant austères, du célèbre philosophe* Henri Bergson.



Henri Bergson.

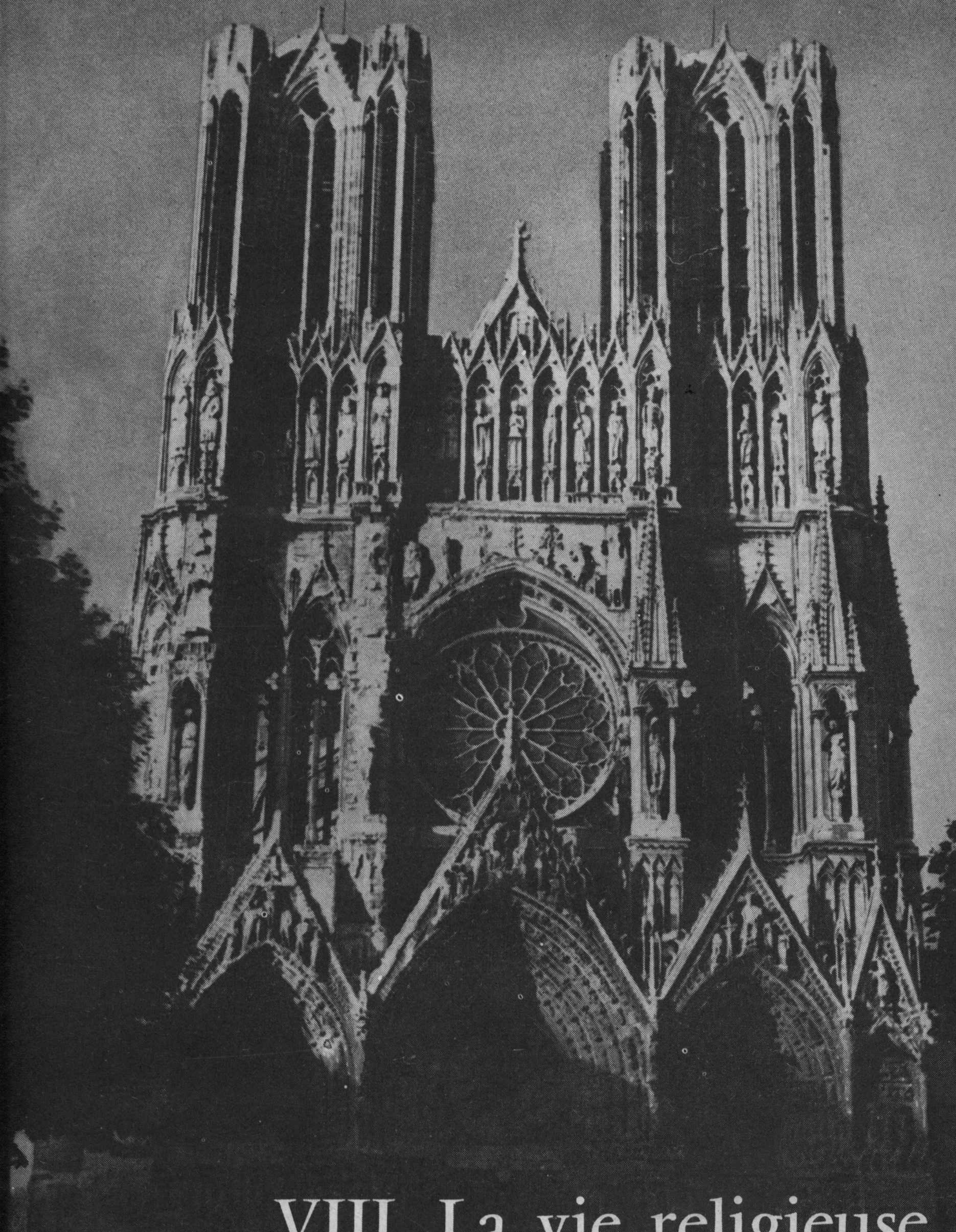
Cette communion, c'en était une, avait lieu le vendredi. Ce jour-là, s'alignait devant le Collège de France une file de voitures élégantes, comme aux jours de première devant le Théâtre-Français ou l'Opéra-Comique. On ne sait trop pourquoi, aux environs de 1905, la philosophie des *Données immédiates de la Conscience*[1] était devenue à la mode dans les salons parisiens. Avec étonnement, M. Leroy-Beaulieu, célèbre économiste, qui faisait ses leçons dans la même salle que M. Bergson et immédiatement avant lui, voyait son amphithéâtre, ordinairement presque vide, se peupler par miracle d'une foule inattendue. C'étaient les étudiants de Sorbonne ou les clercs de Saint-Sulpice[2], qui se condamnaient à regarder pendant une heure sa bonne figure de chien d'aveugle qui tient une sébile, pour être sûrs d'avoir une place au cours du philosophe, et aussi de pauvres hères et des valets de pied qui retenaient des places pour les femmes du monde éprises de métaphysique.

J'y venais, moi aussi, quelquefois pour voir M. Bergson jongler avec des œufs, sans jamais en casser un seul devant cet étonnant public. Cette image d'ailleurs n'est juste qu'à demi, car M. Bergson parlait les mains jointes, les index allongés et appuyés par le bout l'un sur l'autre, et sans faire d'autre geste que de fendre l'air doucement avec la pointe de ses doigts; mais elle exprime tant bien que mal ce que je trouvais de précision aérienne dans le jeu de son esprit. N'ayant nullement, comme Péguy[3], l'appétit métaphysique, j'admirais surtout chez ce maître le discours si subtil, où des images rares et charmantes étaient tissées dans la trame de l'analyse philosophique, étaient cette analyse elle-même. Pendant une heure, il m'entraînait dans l'ivresse la plus agréable. Des choses compliquées et lointaines paraissaient toutes faciles et proches. Au sortir de la leçon, j'ignore si les belles personnes qui regagnaient leur voiture étaient plus heureuses que moi, mais dès que l'enchantement de la parole avait cessé, j'éprouvais toutes les peines du monde à ramasser la substance de ce que j'avais entendu, tellement cette pensée fluide me semblait liée intimement à l'expression et aux mots. Chaque fois que je m'y essayais, j'avais l'impression d'abîmer une œuvre d'art parfaite et de me réciter des vers faux*.

J. et J. Tharaud. *Notre cher Péguy* (*1926*). Plon, édit.

1. Un des ouvrages les plus célèbres du philosophe.
2. Nom d'un séminaire célèbre, alors situé place Saint-Sulpice, à peu de distance du Quartier latin.
3. Camarade de l'auteur à l'École Normale.

* *En quoi consiste l'*ironie légèrement irrévérencieuse *de ce passage?*



VIII. La vie religieuse

Si, depuis un demi-siècle, le catholicisme a perdu un peu de terrain en France, s'il n'y est peut-être plus aussi puissant qu'en Espagne ou en Italie, l'âme française n'en demeure pas moins profondément chrétienne. La grande majorité de la Nation reste attachée à l'Église, et il est peu de familles où les enfants ne reçoivent le baptême et la communion, où les mariages ne s'accompagnent d'une bénédiction nuptiale, où le prêtre ne vienne donner l'extrême onction aux mourants. Le clergé de France, clergé d'une dignité de vie remarquable, est nombreux et influent; il est représenté auprès du Saint-Père par une demi-douzaine de cardinaux; il est animé par un sens social très aigu; il envoie des missionnaires aux quatre coins du monde; il dispose d'une église à peu près dans chaque village; et, malgré la concurrence de l'enseignement laïque, il possède encore quantité d'établissements — écoles, collèges, facultés libres — dispensant une éducation foncièrement religieuse.

C'est que la foi chrétienne s'est implantée très tôt dans notre pays. Elle y a prospéré très rapidement, et, dès la fin du ve siècle, Clovis, en se convertissant, lui apporta le précieux appui du pouvoir royal. Soutien qui se renforça encore par la suite, et que le règne de Charlemagne consacra définitivement. Dès lors, la France peut être considérée comme une nation essentiellement catholique, et la part qu'elle prit aux Croisades marque assez quelle place prépondérante elle occupa dans la Chrétienté. Aussi, en dépit des graves querelles qui déchirèrent parfois son clergé (hérésie *cathare*, crise *gallicane*, *Réforme*, opposition *janséniste*), en dépit également des dissensions qui s'y élevèrent entre le pouvoir temporel et l'autorité religieuse (qu'on songe à la *Pragmatique Sanction* de Bourges, à la *Constitution civile* du Clergé, à la dénonciation par la IIIe République du *Concordat* napoléonien), elle n'a cessé de mériter le nom de *fille aînée de l'Église.*

De fait, le christianisme français s'est manifesté avec éclat dans tous les domaines de la foi. Il a produit des martyrs, tels que saint Irénée et sainte Blandine; des fondateurs d'ordre, tels que saint Bernard et saint Vincent de Paul; des réforma-

P. 175 : Façade de la cathédrale de Reims.

teurs, tels que la Mère Angélique et l'abbé de Rancé; des saintes, telles que Geneviève de Paris, Jeanne d'Arc, Bernadette de Lourdes, Thérèse de Lisieux; des prédicateurs, tels que Bossuet et Bourdaloue; des théologiens, tels que saint Anselme; d'ardents missionnaires, tels que le cardinal Lavigerie et le Père de Foucauld. Il a fait surgir d'immenses cathédrales. Il a inspiré de grands musiciens, de grands peintres. Il a, de Pascal à Claudel, nourri la pensée d'écrivains de génie. Il a même donné un Pape, en la personne de Gerbert, et, d'un roi, Louis IX, il a fait un saint....

Faut-il en dire davantage pour situer la grandeur et la profondeur du christianisme français ? Assurément, la France n'est pas une nation uniformément catholique : elle a, en Calvin, donné naissance à l'un des plus puissants agents de la Réforme et elle compte aujourd'hui environ un million de protestants; et les libertins, les athées, les anticléricaux y forment, surtout depuis le XVII[e] siècle, une masse importante. Mais ne manquerait-il pas quelque chose à la vie religieuse en France, si l'on n'y constatait, comme dans tant d'autres domaines, cette diversité et ce refus du conformisme qui sont une des constantes de l'esprit français ?



Scène de confession en public a Lourdes.

SAINT BERNARD (1091-1153)

On *connaît l'admirable* Panégyrique *de Bossuet : « Figurez-vous maintenant le jeune* Bernard *nourri en homme de condition, qui avait la civilité comme naturelle, l'esprit poli par les bonnes lettres, la rencontre belle et aimable, l'humeur accommodante, les mœurs douces et agréables : ah! que de puissants liens pour rester attaché à la terre! » — Oui, et pourtant ces liens furent incapables de contrecarrer la* **vocation impérieuse** *du futur fondateur de l'abbaye de* Clairvaux, *qui devait aussi (et avec quelle éloquence!) prêcher la seconde croisade....*



Saint Bernard.

Un jour, il vit une femme. Lorsqu'il s'aperçut qu'il la trouvait belle et désirable, dans une étrange alarme il s'enfuit. Il alla jusqu'à un étang, il y entra, sans balancer, et il demeurait[1] là, dans l'eau glacée. On l'en tira à demi mort. Pour une fois[2], c'était la grande révolte : celle de la liberté sainte qui n'admet de tomber dans aucun esclavage.

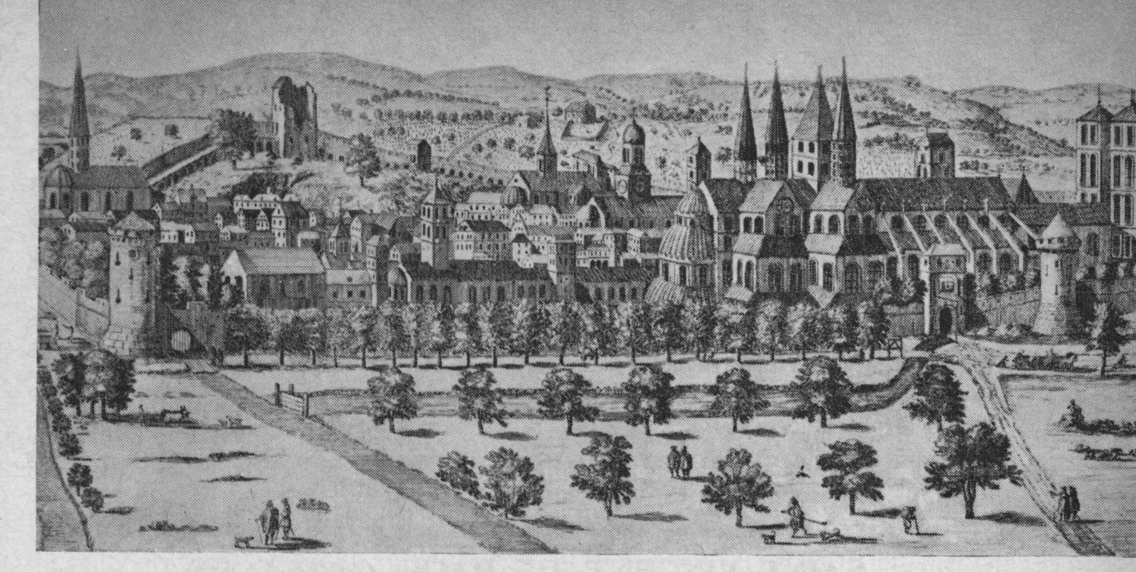
Bernard, cependant, avait une passion, et excessive : celle de la connaissance. Des amis, ses frères, l'engagèrent à s'adonner aux arts curieux. Il en fut extrêmement tenté. Mais apprendre pour le plaisir de savoir, se dit-il, quelle curiosité; apprendre pour être regardé comme savant, quelle vanité; apprendre pour trafiquer de la science, quel trafic*!

Puis ce fut l'orgueil de la vie qui le tenta. Faire carrière dans l'Église, dans les armes, à la cour? Il était beau. Mince, élégant, de taille haute. Les yeux bleus plein de feu, un air de noblesse, d'audace, mais de douceur aussi. On a dit qu'il était encore plus dangereux pour le monde que le monde pour lui ne l'était.

Il en est là, rentré depuis six mois à Fontaine[3], lorsqu'il perd sa mère. Cette mort le laisse à découvert. Il voit d'un coup la dérision de ce monde. Et sa mère morte va l'orienter vers la seule porte qui s'ouvre pour quelqu'un bâti comme lui : la plus étroite des portes, mais qui, franchie, à sa passion des grandes choses donne tout l'espace.

1. Imparfait de *durée*.
2. Pour cette fois. Cette fois, enfin.
3. Bernard était né dans ce château situé près de Dijon.

* *Appréciez le* rythme *et la* construction *de cette phrase.*



L'ABBAYE DE CLUNY AU XVII[e] SIÈCLE.
Il subsiste des ruines imposantes de ce chef-d'œuvre roman.

Ses frères sont avec le duc[1], au siège de Grancey. Il va les voir. En chemin il entre dans une église : tout en pleurs, il prie Dieu de lui faire connaître sa volonté et de lui donner le courage de la suivre. La prière finie, il se sent une forte résolution d'entrer à Cîteaux[2].

Un temps était venu où Cluny[3] avait paru à quelques-uns de ses fils avoir perdu le sens de la pauvreté monacale. En 1098, ceux-là s'étaient installés dans les marais de la Saône, au milieu des forêts. Et ils avaient restauré la règle en sa pureté première.

Lorsque Bernard dit à son père, à ses frères, qu'il veut se faire moine là, vivre de pain d'orge, et de la houe piocher comme le dernier des serfs, ils haussent les épaules. Mais lui, déjà prophète, il sait qu'il les aura[4]. Même celui qui a deux filles, sa femme lui ayant rendu sa liberté pour se faire elle aussi moniale. Même celui qui aime tant les armes. (Comme Bernard le lui a prédit, il est blessé au côté et fait prisonnier; son cœur change; du coup il est guéri, et délivré par miracle.) Enfin tous ils suivent Bernard; et des amis avec eux; ils sont près de trente. « Adieu, mon petit frère Nivard, dit l'aîné au plus jeune : vous aurez seul tout notre bien. — Eh oui, leur réplique-t-il, vous me laissez la terre et vous prenez le Ciel : je ne veux pas de ce partage. » Plus tard, il ira les rejoindre. Leur père a dû tout accepter.

1. Le duc de Bourgogne.
2. Monastère que Bernard allait rendre illustre, avant de fonder Clairvaux.
3. Célèbre abbaye fondée au X[e] siècle en Bourgogne, pour maintenir la pureté de la règle bénédictine.
4. Expression familière : qu'il vaincra leur opposition.

« Du moins modérez-vous! Je vous connais! on aura du mal à vous contenir. »

De fait, ils seront terribles. Ils refusent de parler à leur sœur Humbeline, parée en demoiselle. L'un d'eux, qui veut être poli, la traite seulement de *stercus involutum*[1]. (...) Elle fond en larmes; elle leur fait dire qu'elle vient à eux comme à des médecins qui ne doivent pas refuser de la guérir. Ils sortent alors et lui parlent; et elle, elle réglera sa vie sur celle de leur mère; finalement elle se fera religieuse*.

HENRI POURRAT. *Saints de France* (*1951*). Boivin, édit.

1. Littéralement : *excrément enveloppé* (dans des vêtements).

* *Cette page est* vigoureuse *et* sobre — *non dépourvue parfois d'une certaine* **brutalité**. *Montrez-le.*



SAINT VINCENT DE PAUL (1576-1660)

VINCENT DE PAUL *est une des plus émouvantes figures du clergé français. Car il fut l'incarnation même de l'esprit de* **charité**. *Charité poussée à l'extrême, tournée vers les créatures les plus déshéritées : forçats et enfants trouvés, par exemple. Charité* **constructive** *aussi, puisque le saint homme sut fonder des congrégations comme celle des* Petites Sœurs des Pauvres *ou celle des* Prêtres de la Mission.

C'est à **l'aumônier des galériens** *surtout qu'*HENRI LAVEDAN *a voulu rendre hommage : s'il ne le fait pas sans grandiloquence, du moins souligne-t-il l'action extraordinairement bienfaisante de* Monsieur Vincent *en faveur des plus abandonnés de ses frères....*



SAINT VINCENT DE PAUL.

DÈS son arrivée dans un port, il se fait conduire au quai où mouillent[1] les galères, il y monte, et le voilà qui, descendant du *coursier*[2], se faufile, de rang en rang, parmi les forçats, sans crainte ni honte de les coudoyer. Il les contemple chacun, de tout près, *les yeux dans les yeux*, car il demande, lui, il prie qu'on le regarde, afin qu'il puisse ainsi pénétrer mieux jusqu'au fond des âmes, jusqu'à cette « cale où il sait que sont les vivres ». Ces hommes n'y comprennent rien. Ils attendent. « Que nous veut-il? » Vincent les interroge. Il fait plus : il les écoute! Et quelle

1. Où s'ancrent.
2. Ou la *coursive*, lieu de passage surélevé qui allait de la poupe à la proue, entre les bancs des forçats.

patience! Leurs plaintes? Il les accepte. Leurs rebuffades? Il les subit. Puis il se penche... et il s'émeut. Il a vu « les chaînes ». « Ah! mes pauvres enfants! C'est donc cela vos fers? — Oui! Tenez! Pesez! » Et on les lui montre, on les lui tend avec la complaisance et l'orgueil de l'esclave. Leur pensée se devine : « Hein! Qui donc, en dehors de nous, porterait pareil poids? Personne au monde! Personne! Quelle force il faut! C'est que nous sommes les forçats, nous! les *galériens!* » Vincent approuve, admire, il soulève les fers et il les baise! A ce coup, les hommes sont tout saisis et se font des signes.... « Baiser des fers! et les fers d'un forçat! pendant qu'il est dedans! Non! cela ne s'est jamais vu! *Il* se moque! ou bien *il* est fou! » Pourtant ce baiser de prêtre à leurs chaînes, il leur semble que c'est à eux qu'il a été donné. Et puis, comme si Vincent avait conscience que cela ne suffit pas, il les caresse et les embrasse aussi, les enchaînés, avec des mots d'une douceur qui les fait défaillir.... Quelques-uns, parmi les plus scélérats, qui n'ont jamais pleuré, sentent couler, pour la première fois, se demandant si ce n'est pas du sang, des larmes chaudes sur leurs joues et ils voient « Monsieur l'aumônier des galères » qui pleure aussi avec eux. Sont-ils[1] en train de manger, il goûte à leur pitance et boit dans leur écuelle l'eau saumâtre, qu'il trouve bonne. Arrive-t-il en pleine bastonnade, il crie : « Arrêtez!... » Il demande grâce et l'obtient. D'ailleurs jamais, une fois qu'il est là, on n'oserait, devant lui, battre et même punir d'un châtiment mérité un de ses « enfants ». Il le sait bien; et eux aussi le savent. Ils voudraient donc le retenir, mais ils n'en ont pas besoin, car dans la même pensée il reste leur tenir compagnie le plus longtemps possible; et il ne les quitte qu'en leur promettant de revenir bientôt. Du haut du *coursier*, il regarde encore les cent, les deux cents terribles visages qui rayonnent de sa lumière*....

HENRI LAVEDAN. *Monsieur Vincent aumônier des galères (1928).*
Plon, édit.

1. S'ils sont....

* *Montrez l'effet de* vigueur *et de* naturel *obtenu par un adroit emploi du* style direct.



L'ABBÉ JEANNE

*L*E *christianisme social, et si l'on veut* militant, *n'a point attendu le XX*e *siècle pour faire son apparition en France.* Vincent de Paul *déjà, et surtout cet étonnant mouvement que déclenchèrent aux environs de 1840 un* Lamennais, *un* Lacordaire, *un* Ozanam, *qui fonda la Société Saint-Vincent-de-Paul, témoignent assez de cet élan de* **charité active,** *qui a poussé tant de prêtres français à se rapprocher du peuple et qui a même inspiré à certains d'entre eux l'idée courageuse de partager effectivement* la condition ouvrière....

Dans l'un de ses ouvrages, qu'il a consacré aux Humbles, JULES ROMAINS *s'est plu à imaginer un apôtre de ce genre :* l'abbé Jeanne, *qui ne dédaigne pas d'aller dans les quartiers populaires porter aide à une jeune maman dans la misère.*



FRÉDÉRIC OZANAM.

L'ABBÉ frappe à la porte. Il entend crier : « Entrez! » par une voix qu'il reconnaît.

« Oh! c'est vous, monsieur l'abbé! »

Une jeune femme, à demi couchée sur un grabat qui touche au sol, écarte de sa poitrine l'enfant qu'elle allaitait, et se couvre vivement le sein avec un torchon à rayure rouge.

« Continuez, je vous prie, de nourrir votre enfant », dit Jeanne.

Elle hésite, sourit d'un air confus, réussit presque à rosir dans sa pâleur; puis elle reprend son enfant, écarte le torchon, et laisse voir un sein très peu gonflé, aux attaches maigres, à la peau brunâtre, un pauvre sein rarement lavé.

« Vous allez mieux? dit Jeanne.

— Oui, un peu.

— Et le petit se nourrit bien?

— Il se nourrirait bien, mais c'est moi qui ai très peu de lait. Asseyez-vous donc, monsieur l'abbé. »

Il s'assied sur la chaise unique, dont le paillage crevé laisse pendre ses entrailles, puis il commence à défaire les ficelles de son paquet.

« Je vous ai apporté une ou deux petites choses. Oh! ce n'est presque rien,

malheureusement. D'abord j'ai remarqué que vous aviez beaucoup de peine à faire chauffer ce qu'il vous faut sur ce réchaud à charbon de bois. Et puis le charbon de bois, ce n'est pas très sain pour vous ni pour votre enfant. Je vous ai donc apporté un petit réchaud à alcool. Le fonctionnement est très simple. Je vous montrerai (...). Dans cette boîte-ci, vous avez un certain nombre de doses de potage condensé. Je ne vous dis pas que ce soit bien merveilleux. Mais ça contient tout de même des principes nutritifs, et c'est tellement facile à préparer. D'ailleurs, nous allons faire un essai, si vous permettez. Ne vous dérangez pas. Où est-ce que je trouverai un peu d'eau?

— Dans cette casserole, sous la brique, à côté de vous, monsieur l'abbé.

— L'eau est propre? D'où vient-elle?

— C'est un voisin qui me l'a donnée, hier. Il va la chercher à une fontaine... oh! assez loin d'ici... en tirant[1] sur Saint-Ouen.

— Vous voyez comme le réchaud est facile à allumer. Je puis me servir de la casserole? Dès que l'eau va bouillir, j'y verserai le contenu d'une de ces petites boîtes. Dites-moi où je trouverai une cuiller, et une tasse.

— Je n'ai plus de tasse. Il doit y avoir deux bols l'un dans l'autre, par terre, derrière vous. »

La flamme bleue danse comme un esprit favorable. L'enfant pousse parfois un gémissement. Le prêtre surveille l'eau, attend les premières bulles. Il jette un peu d'eau dans le plus grand des deux bols, le rince discrètement; puis, après une hésitation, en fait autant pour l'autre.

« Ça m'ennuie de vous laisser faire ça, monsieur l'abbé. Si j'avais su, je me serais levée avant que vous ne soyez là.

— Mais non. J'en ai l'habitude. Chez moi, je n'ai pas toujours quelqu'un pour me servir*. »

JULES ROMAINS. *Les Hommes de Bonne Volonté, Les Humbles (1933).*
Flammarion, édit.

1. En allant dans la direction de Saint-Ouen.

* *Montrez que la charité de l'abbé Jeanne est une charité* efficace *et* active. — *Soulignez la* simplicité, *très expressive, du style et du vocabulaire.*



VOCATION DES CARMÉLITES

NOMBREUSES *sont les Françaises qui entrent en* ***religion****. Et le* ***dévouement*** *que certaines d'entre elles, les* Petites Sœurs des Pauvres ***notamment****,* ***apportent à soigner*** *les malades, les orphelins, les infirmes, les vieillards,* ***force*** *l'admiration générale.*

De toutes les religieuses, il en est peu qui obéissent à une règle aussi sévère que les Carmélites. *Mais c'est de cette rigueur même qu'elles tirent l'essentiel de leur courage. Il revenait au génie brûlant de* GEORGES BERNANOS *d'exalter cette* **héroïque vertu,** *ainsi qu'on le verra dans la scène où l'écrivain met en présence* la Prieure du Carmel de Compiègne *et la jeune* Blanche de la Force, *qui, en pleine période révolutionnaire, sollicite son admission dans la sainte maison.*



SAINTE THÉRÈSE D'AVILA, FONDATRICE DE L'ORDRE DES CARMÉLITES.

LA PRIEURE[1]. — Qui vous pousse au Carmel?

BLANCHE. — Votre Révérence m'ordonne-t-elle de parler tout à fait franchement?

LA PRIEURE. — Oui.

BLANCHE. — Hé bien, l'attrait d'une vie héroïque.

LA PRIEURE. — L'attrait d'une vie héroïque, ou celui d'une certaine manière de vivre qui vous paraît — bien à tort — devoir rendre l'héroïsme plus facile, le mettre pour ainsi dire à la portée de la main?...

BLANCHE. — Ma Révérende Mère, pardonnez-moi, je n'ai jamais fait de tels calculs.

LA PRIEURE. — Les plus dangereux de nos calculs sont ceux que nous appelons des illusions....

BLANCHE. — Je puis avoir des illusions. Je ne demanderais pas mieux qu'on m'en dépouille.

LA PRIEURE. — Qu'on vous en dépouille.... (*Elle appuie sur les trois mots.*) Il faudra vous charger seule de ce soin, ma fille. Chacune ici a déjà trop à faire de ses propres illusions. N'allez pas vous imaginer que le premier devoir de notre état soit de nous venir en aide les unes aux autres, afin de nous rendre plus agré-

1. La supérieure.



(Blanche et la Prieure).
Représentation de " Dialogues des Carmélites " à Paris.

ables au divin Maître, comme ces jeunes personnes qui échangent leur poudre et leur rouge avant de paraître pour le bal. Notre affaire est de prier, comme l'affaire d'une lampe est d'éclairer. Il ne viendrait à l'esprit de personne d'allumer une lampe pour en éclairer une autre. « Chacun pour soi », telle est la loi du monde, et la nôtre lui ressemble un peu : « Chacun pour Dieu ! » Pauvre petite ! Vous avez rêvé de cette maison comme un enfant craintif, que viennent de mettre au lit les servantes, rêve dans sa chambre obscure à la salle commune, à sa lumière, à sa chaleur. Vous ne savez rien de la solitude où une véritable religieuse est expo-

sée à vivre et à mourir. Car on compte un certain nombre de vraies religieuses, mais bien davantage de médiocres et d'insipides. Allez, allez! ici comme ailleurs le mal reste le mal, et pour être faite d'innocents laitages, une crème corrompue ne doit pas moins soulever le cœur qu'une viande avancée.... Oh! mon enfant, il n'est pas selon l'esprit du Carmel de s'attendrir, mais je suis vieille et malade, me voilà très près de ma fin, je puis bien m'attendrir sur vous.... De grandes épreuves vous attendent, ma fille*....

BLANCHE. — Qu'importe, si Dieu donne la force!

(*Silence.*)

LA PRIEURE. — Ce qu'il veut éprouver en vous, n'est pas votre force, mais votre faiblesse....

(*Silence.*)

... Les scandales que donne le monde ont ceci de bon qu'ils révoltent les âmes comme la vôtre. Ceux que vous trouverez ici vous décevront. A tout prendre, ma fille, l'état d'une religieuse médiocre me paraît plus déplorable que celui d'un brigand. Le brigand peut se convertir, et ce sera pour lui comme une seconde naissance. La religieuse médiocre, elle, n'a plus à naître, elle est née, elle a manqué sa naissance, et, sauf un miracle, elle restera toujours un avorton[1].

GEORGES BERNANOS. *Dialogues des Carmélites*, 2e tableau, scène I (*1949*).
Édit. du Seuil.

1. Un enfant venu avant terme, mal né et souvent mal constitué.

* *Dans cette tirade de la prieure, appréciez la justesse, la force des* images *et des* comparaisons.



L'ESPRIT DE PORT-ROYAL

Ce qu'il y a parfois d'altier et d'indomptable dans un certain catholicisme français ne s'est jamais mieux incarné que dans ces religieuses et ces Messieurs de Port-Royal, *qui refusèrent de s'incliner devant les plus hautes autorités et qu'un roi tout-puissant persécuta sans parvenir à les faire plier.*

SAINTE-BEUVE (1804-1869), *qui consacra plusieurs années de sa vie à étudier et à écrire l'histoire de Port-Royal, a dégagé avec force les raisons profondes de la* **rigueur** *janséniste : loin de n'être qu'une* **pureté** *toute formelle, c'est l'***avenir même du christianisme** *qu'elle visait à sauvegarder.*



JACQUELINE PASCAL, RELIGIEUSE A PORT-ROYAL de 1652 à 1661.

THÉOLOGIQUEMENT d'abord, Port-Royal, nous le verrons, eut la plus grande valeur. Dans son esprit fondamental, dans celui de la grande Angélique[1] (comme on disait) et de Saint-Cyran[2], il fut à la lettre une espèce de *réforme* en France, une tentative expresse de retour à la sainteté de la primitive Église sans rompre l'unité, la voie étroite dans sa pratique la plus rigoureuse, et de plus un essai de l'usage en français des saintes Écritures et des Pères[3], un dessein formel de réparer et de maintenir la science, l'intelligence et la Grâce[4]. Saint-Cyran fut une manière de Calvin au sein de l'Église catholique et de l'épiscopat gallican[5], un Calvin restaurant l'esprit des sacrements, un Calvin *intérieur* à cette Rome à laquelle il voulait continuer d'adhérer*. La tentative échoua, et l'Église catholique romaine y mit obstacle, déclarant égarés ceux qui voulaient à toute force, et tout en la modifiant, lui demeurer soumis et fidèles.

Port-Royal, entre le seizième et le dix-huitième siècle, c'est-à-dire deux siècles volontiers incrédules, ne fut, à le bien prendre, qu'un retour et un redoublement de foi à la divinité de Jésus-Christ. Saint-Cyran, Jansénius[6] et Pascal furent tout à fait clairvoyants et prévoyants sur un point : ils comprirent et voulurent redresser à temps la pente déjà ancienne et presque universelle où inclinaient les esprits. Les doctrines du pélagianisme[7] et surtout du semi-pélagianisme avaient rempli insensiblement l'Église, et constituaient le fond, l'inspiration du christianisme enseigné. Ces doctrines qui, en s'appuyant de la bonté du Père et de la miséricorde infinie du Fils, tendaient toutes à placer dans la volonté et la liberté[8] de

1. La Mère Angélique Arnauld (1591-1661), réformatrice de l'ordre.

2. Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran (1581-1643), directeur de conscience de Port-Royal, y avait introduit la doctrine de *Jansénius* dont il était l'ami.

3. Pères de l'Église.

4. Les Jansénistes croyaient impossible le salut de l'homme sans l'intervention de la *Grâce*, c'est-à-dire sans l'aide de Dieu.

5. On appelle *gallicanisme* la tendance qu'a parfois manifestée le clergé français à se montrer indépendant à l'égard de l'autorité de Rome.

6. Théologien hollandais (1585-1638), auteur d'un ouvrage sur saint Augustin (l'*Augustinus*), où il fondait la doctrine de la grâce et de la prédestination qui allait constituer l'essentiel de la théologie janséniste.

7. Le moine breton *Pélage* (Ve siècle) enseignait que l'homme pouvait faire son salut indépendamment de la grâce divine à condition de le mériter par ses actions. Les *semi-pélagiens*, moins hardis, accordaient à l'homme la possibilité de faire partiellement son salut en menant une vie foncièrement chrétienne.

8. Liberté que le jansénisme refusait absolument.

**On a souvent reproché aux jansénistes d'être des sortes de* protestants inavoués. *Que pensez-vous de ce* grief?

l'homme le principe de sa justice et de son salut, leur parurent pousser à de prochaines et désastreuses conséquences. Car, pensaient-ils, si l'homme déchu[1] est libre encore dans ce sens qu'il puisse opérer par lui-même les commencements de sa régénération et mériter quelque chose par le mouvement propre de sa bonne volonté, il n'est donc pas tout à fait déchu, toute sa nature n'est pas incurablement infectée; la Rédemption toujours vivante et actuelle par le Christ ne demeure pas aussi souverainement nécessaire. Étendez encore un peu cette liberté comme fait Pélage, et le besoin de la Rédemption surnaturelle a cessé. Voilà bien, aux yeux de Jansénius et de Saint-Cyran, quel fut le point capital, ce qu'ils prévirent être près de sortir de ce christianisme, selon eux relâché, et trop concédant à la nature humaine. Ils prévirent qu'on était en voie d'arriver par un chemin plus ou moins couvert,... où donc? à l'*inutilité du Christ-Dieu**. A ce mot, ils poussèrent un cri d'alarme et d'effroi. Le lendemain du seizième siècle, et cent ans avant les débuts de Montesquieu et de Voltaire, ils devinèrent toute l'audace de l'avenir; ils voulurent, par un remède absolu, couper court et net à tout ce qui tendait à la mitigation[2] sur ce dogme du Christ-Sauveur. Il semblait qu'ils lisaient dans les définitions de la liberté et de la conscience par le moine Pélage les futures pages éloquentes du *Vicaire savoyard*[3], et qu'ils les voulaient abolir.


Le vallon de Port-Royal.

Sainte-Beuve. *Port-Royal (1840-1859)*. Discours préliminaire.

1. A la suite du péché originel.
2. Adoucissement.
3. Dans l'*Émile*, de Rousseau, où l'on voit un vicaire de Savoie, devant le spectacle du soleil qui se lève sur la montagne, expliquer à son élève les éléments d'une sorte de religion naturelle.

**Expliquez la* vérité *et la* profondeur *de cette formule.*



VIEUX PROTESTANTS DU PAYS CÉVENOL

S*i la France est la « fille aînée de l'Église », elle est aussi la patrie de* Calvin; *et la* Réforme *s'y est implantée assez profondément pour que la révocation de l'Édit de Nantes (1685) ou les persécutions des « Missionnaires bottés » qu'étaient les dragons du roi fussent impuissantes à l'extirper. Tout au plus ces persécutions firent-elles du protestant français un homme* **durci dans sa foi** *et prêt à tout souffrir pour elle.*

André Gide, *élevé lui-même dans la religion réformée, a pu connaître encore, dans son enfance, de ces vieux* huguenots *des Cévennes, en qui s'était perpétué le souvenir des épreuves de jadis et qui en avaient conservé comme une* **rudesse invétérée.**



Calvin.

Mon grand-père était mort depuis assez longtemps lorsque je vins au monde; mais ma mère l'avait pourtant connu, car je ne vins au monde que six ans après son mariage. Elle m'en parlait comme d'un huguenot austère, entier, très grand, très fort, anguleux, scrupuleux à l'excès, inflexible, et poussant la confiance en Dieu jusqu'au sublime*. Ancien président du tribunal d'Uzès, il s'occupait alors presque uniquement de bonnes œuvres et de l'instruction morale et religieuse des élèves de l'école du Dimanche.

En plus de Paul, mon père, et de mon oncle Charles, Tancrède Gide avait eu plusieurs enfants qu'il avait tous perdus en bas âge, l'un d'une chute sur la tête, l'autre d'une insolation, un autre encore d'un rhume mal soigné; mal soigné pour les mêmes raisons apparemment qui faisaient qu'il ne se soignait pas lui-même. Lorsqu'il tombait malade, ce qui du reste était peu fréquent, il prétendait ne recourir qu'à la prière; il considérait l'intervention du médecin comme indiscrète, voire impie*, et mourut sans avoir admis qu'on l'appelât.

Certains s'étonneront peut-être qu'aient pu se conserver si tard ces formes incommodes et quasi paléontologiques de l'humanité; mais la petite ville d'Uzès était conservée tout entière; des outrances comme celles de mon grand-père n'y faisaient assurément point tache; tout y était à l'avenant[1]; tout les expliquait, les motivait, les encourageait au contraire, les faisait sembler naturelles; et je pense du reste qu'on les eût retrouvées à peu près les mêmes dans toute la région

1. Tout y était de même.

* *Expliquez les expressions :* « Poussant la confiance en Dieu jusqu'au sublime. » — *Et, plus bas :* « Il considérait l'intervention du médecin comme impie. »

cévenole, encore mal ressuyée[1] des cruelles dissensions religieuses qui l'avaient si fort et si longuement tourmentée (...).

Ceux de la génération de mon grand-père gardaient vivant encore le souvenir des persécutions qui avaient martelé leurs aïeux, ou du moins certaine tradition de résistance; un grand raidissement intérieur leur restait de ce qu'on avait voulu les plier. Chacun d'eux entendait distinctement le Christ lui dire, et au petit troupeau tourmenté : « Vous êtes le sel de la terre; or si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on? »...

Et il faut reconnaître que le culte protestant de la petite chapelle d'Uzès présentait, du temps de mon enfance encore, un spectacle particulièrement savoureux. Oui, j'ai pu voir encore les derniers représentants de cette génération de tutoyeurs de Dieu assister au culte avec leur grand chapeau de feutre sur la tête, qu'ils gardaient durant toute la pieuse cérémonie, qu'ils soulevaient au nom de Dieu, lorsque l'invoquait le pasteur, et n'enlevaient qu'à la récitation de « Notre Père... ». Un étranger s'en fût scandalisé comme d'un irrespect, qui[2] n'eût pas su que ces vieux huguenots gardaient ainsi la tête couverte en souvenir des cultes en plein air et sous un ciel torride, dans les replis secrets des garrigues[3], du temps que le service de Dieu selon leur foi présentait, s'il était surpris, un inconvénient capital[4]*.

André Gide. *Si le grain ne meurt (1926)*. Gallimard, édit.

1. Mal rétablie, mal remise.
2. A pour antécédent *un étranger*.
3. Voir note 1, p. 27.
4. Au sens propre : mortel (qui coûte la *tête*).

* *Montrez que l'écrivain a gardé un grand* respect *pour ces huguenots d'autrefois.*



Les « missionnaires bottés ».

UN ANTICLÉRICAL : LE PHARMACIEN HOMAIS

L'IRRÉVÉRENCE, *qui est un des traits fondamentaux du caractère gaulois, s'est traduite, sur le plan religieux, dans le double mouvement de la* libre pensée *et de l'*anticléricalisme, *dont les attaches, en France, sont anciennes et profondes. A cet égard, le* **voltairianisme** *s'insère tout naturellement dans une des traditions séculaires de l'esprit français. Encore convient-il de ne pas le confondre avec la* **caricature** *qui en a souvent été faite et que représente si bien le personnage créé par* FLAUBERT *— ce pharmacien* Homais, *devenu un des « types » les plus célèbres de la littérature française.*



FLAUBERT MANIANT LA LOUPE ET LE SCALPEL, CARICATURE DE LEMOT.

« QU'Y a-t-il pour votre service, monsieur le curé? demanda la maîtresse d'auberge, tout en atteignant sur la cheminée un des flambeaux de cuivre qui s'y trouvaient rangés en colonnades avec leurs chandelles; voulez-vous prendre quelque chose? Un doigt[1] de cassis, un verre de vin? »

L'ecclésiastique refusa fort civilement. Il venait chercher son parapluie, qu'il avait oublié l'autre jour au couvent d'Ernemont, et, après avoir prié Mme Lefrançois[2] de le lui faire remettre au presbytère dans la soirée, il sortit pour se rendre à l'église, où sonnait l'*Angélus*[3].

Quand le pharmacien n'entendit plus sur la place le bruit de ses souliers, il trouva fort inconvenante sa conduite de tout à l'heure. Ce refus d'accepter un rafraîchissement lui semblait une hypocrisie des plus odieuses.

« Taisez-vous donc, monsieur Homais! vous êtes un impie! vous n'avez pas de religion! »

Le pharmacien répondit :

« J'ai une religion, ma religion, et même j'en ai plus qu'eux tous avec leurs momeries[4] et leurs jongleries! J'adore Dieu, au contraire! Je crois en l'Être suprême, à un Créateur, quel qu'il soit, peu m'importe, qui nous a placés ici-bas pour y remplir nos devoirs de citoyen et de père de famille; mais je n'ai pas besoin d'aller, dans une église, baiser des plats d'argent, et engraisser de ma poche un tas de farceurs qui se nourrissent mieux que nous! Car on peut l'honorer aussi bien dans un bois, dans un champ, ou même en contemplant la voûte éthérée, comme les

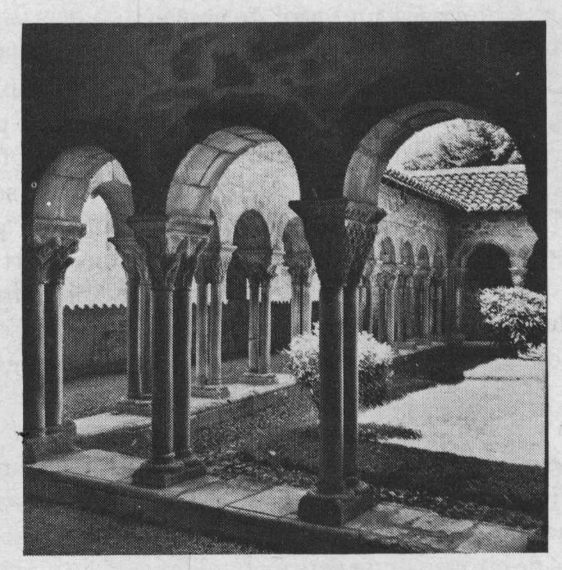
1. L'épaisseur d'un doigt.
2. La maîtresse d'auberge.
3. Sonnerie invitant à la prière.
4. Cérémonies ridicules.

anciens. Mon Dieu, à moi, c'est le Dieu de Socrate, de Franklin, de Voltaire et de Béranger[1] ! Je suis pour la *Profession de foi du Vicaire savoyard*[2] et les immortels principes de 89 ! Aussi je n'admets pas un bonhomme du bon Dieu qui se promène dans son parterre la canne à la main, loge ses amis dans le ventre des baleines[3], meurt en poussant un cri et ressuscite au bout de trois jours : choses absurdes en elles-mêmes et complètement opposées, d'ailleurs, à toutes les lois de la physique ; ce qui nous démontre, en passant, que les prêtres ont toujours croupi dans une ignorance turpide[4], où ils s'efforcent d'engloutir avec eux les populations*.

GUSTAVE FLAUBERT. *Madame Bovary (1857).*

1. Chansonnier politique français du XIXe siècle.
2. Dans l'*Émile*, roman pédagogique de Rousseau (voir page 188, note 3).
3. Allusion à Jonas.
4. Honteuse.

* *En quoi consiste le* ridicule *du personnage ? — Montrez le tour* vulgaire *que prennent ses invectives.*



LE CLOÎTRE DE SAINT-BERTRAND DE COMMINGES, EN GASCOGNE, MAGNIFIQUE TÉMOIN DE L'ART RELIGIEUX.



IX. La vie publique

COMME dans toutes les grandes nations, la vie politique, en France, est fort agitée. Un peu trop, même, semble-t-il à certains de nos amis. C'est que la France est devenue un pays démocratique jusqu'à l'excès, où le pouvoir législatif l'emporte trop souvent et trop aisément sur l'exécutif, où l'émiettement des partis et leur incapacité à former des coalitions durables paraissent interdire, à quelque gouvernement que ce soit, la possibilité d'une œuvre cohérente et de longue haleine.

Cette situation s'explique par de multiples raisons. La première, et sans doute la plus importante, tient à notre esprit même. Le Français est par nature si individualiste qu'il rechigne à s'embrigader, et, s'il y consent, à abdiquer toute liberté de jugement au profit du groupe. Électeur, il a souvent plus d'égard à la personne du candidat qu'à l'opinion que celui-ci représente. Élu au Parlement, il ne mêle pas forcément son vote à celui de ses collègues de même obédience politique. D'où la poussière de partis que compte la France; leur éclatement, parfois, en cours de législature; le nombre étrangement étendu de députés et de sénateurs dits « indépendants ». D'où aussi ces crises ministérielles, qui, avant l'établissement de la « Ve République », pouvaient durer des semaines...

Mais les bons observateurs sont moins inquiets qu'on ne pourrait le croire de cette apparente fragilité. Ils ont pu constater qu'en fait *la politique* de la France reste assez stable en dépit du changement des hommes ou même des équipes. Car cette politique est dominée depuis des années par quelques constantes qui lui assurent une manière d'équilibre.

P. 193 : UNE SÉANCE A L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

Et d'abord la crainte de l'invasion, crainte bien naturelle dans un pays qui depuis le début du XIXe siècle a été, à quatre reprises, occupé, en partie ou totalement, et, par conséquent, ravagé et pillé. C'est pour une large part ce souci de sécurité qui impose à la France une politique extérieure vigilante.

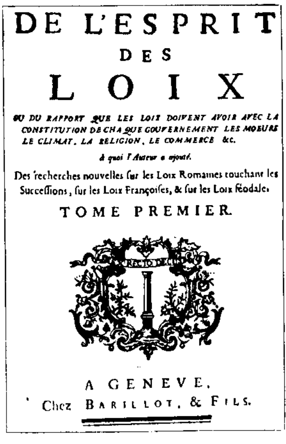
En politique intérieure, un autre fait apparaît, qui, sans effacer la traditionnelle division en *droite* et *gauche*, rend plus indifférent le remplacement au pouvoir d'un parti par un autre. Ce fait, c'est la poussée sociale qui s'exerce dans toutes les classes, y compris, chose capitale, la classe paysanne. Ajoutons que la naissance du « Mouvement Républicain Populaire » (M. R. P.), essentiellement catholique, mais soucieux de rester en contact avec les socialistes, contribue à stabiliser la politique française.

Dans l'ensemble, cette politique est saine. Un pays qui a su faire face, après de terribles ravages, à de lourds problèmes de reconstruction, tout en maintenant à la classe ouvrière des avantages sociaux dont l'importance n'est surpassée dans aucun pays; — qui a reconstitué en quelques années une imposante flotte de commerce; — qui possède les centres de raffinage de pétrole les plus puissants d'Europe occidentale; — qui équipe sans relâche ses sources d'énergie en barrages et centrales électriques; — qui garde le réseau ferré le plus dense, avec les machines les plus rapides et la sécurité la plus élevée; — qui améliore constamment un réseau routier d'une exceptionnelle qualité depuis trois cents ans : ce pays, vraiment, peut envisager l'avenir avec confiance, même s'il souffre de crises dont aucun pays ne peut se vanter d'être exempt.

DE LA SÉPARATION DES POUVOIRS

LA *pensée politique française est à l'image même du pays : aussi* **diverse** *que possible. Mais c'est cette diversité qui a sans doute induit les esprits les plus raisonnables à chercher une sorte de solution moyenne : c'est-à-dire une forme de gouvernement où* **l'ordre** *soit respecté sans jamais prendre l'aspect d'une* **tyrannie** *ou d'une* **dictature.**

C'est à cette revendication fondamentale que MONTESQUIEU, *d'ailleurs visiblement influencé par l'exemple de la Constitution anglaise, semble avoir voulu satisfaire, quand il a défini, dans son* Esprit des Lois *(1748), le fameux principe de la* « **séparation des pouvoirs** ».



TITRE DE L'ÉDITION ORIGINALE DE « L'ESPRIT DES LOIS ».

IL y a dans chaque État trois sortes de pouvoir : la puissance législative, la puissance exécutrice des choses qui dépendent du droit des gens[1], et la puissance exécutrice de celles qui dépendent du droit civil[2].

Par la première, le prince ou le magistrat fait des lois pour un temps ou pour toujours, et corrige ou abroge celles qui sont faites. Par la seconde, il fait la paix ou la guerre, envoie ou reçoit des ambassades, établit la sûreté, prévient[3] les invasions. Par la troisième, il punit les crimes, ou juge les différends des particuliers. On appellera cette dernière la puissance de juger, et l'autre simplement la puissance exécutrice de l'État.

La liberté politique dans un citoyen est cette tranquillité d'esprit qui provient de l'opinion que chacun a de sa sûreté; et pour qu'on ait cette liberté, il faut que le gouvernement soit tel qu'un citoyen ne puisse pas craindre un autre citoyen.

Lorsque dans la même personne ou dans le même corps de magistrature, la puissance législative est réunie à la puissance exécutrice, il n'y a point de liberté; parce qu'on peut craindre que le même monarque ou le même sénat ne fasse des lois tyranniques pour les exécuter tyranniquement.

Il n'y a point encore de liberté si la puissance de juger n'est pas séparée de la puissance législative et de l'exécutrice. Si elle était jointe à la puissance législative, le pouvoir sur la vie et la liberté des citoyens serait arbitraire : car le juge

1. Le droit qui règle les rapports des nations entre elles (*gent* signifiait autrefois *nation*).
2. Le droit qui règle les rapports des citoyens (latin : *civis*).
3. Prend des mesures *préventives*, prend *d'avance* des mesures contre les invasions.

serait législateur. Si elle était jointe à la puissance exécutrice, le juge pourrait avoir la force d'un oppresseur.

Tout serait perdu si le même homme ou le même corps des principaux, ou des nobles, ou du peuple, exerçaient ces trois pouvoirs : celui de faire des lois, celui d'exécuter les résolutions publiques et celui de juger les crimes ou les différends des particuliers*. (...)

La puissance de juger ne doit pas être donnée à un sénat permanent, mais exercée par des personnes tirées du corps du peuple[1], dans certains temps de l'année, de la manière prescrite par la loi, pour former un tribunal qui ne dure qu'autant que la nécessité le requiert.

De cette façon, la puissance de juger, si terrible parmi les hommes, n'étant attachée ni à un certain état, ni à une certaine profession, devient, pour ainsi dire, indivisible et nulle[2]. On n'a point continuellement des juges devant les yeux; et l'on craint la magistrature, et non pas les magistrats.

Il faut même que dans les grandes accusations le criminel, concurremment avec la loi, se choisisse des juges; ou, du moins, qu'il en puisse récuser[3] un si grand nombre que ceux qui restent soient censés être de son choix.

Les deux autres pouvoirs[4] pourraient être donnés à des magistrats ou à des corps permanents, parce qu'ils ne s'exercent sur aucun particulier, n'étant, l'un, que la volonté générale de l'État, et l'autre, que l'exécution de cette volonté générale.

Mais si les tribunaux ne doivent pas être fixes, les jugements doivent l'être à un tel point qu'ils ne soient jamais qu'un texte précis de la loi. S'ils étaient une opinion particulière du juge, on vivrait dans la société sans savoir précisément les engagements que l'on y contracte.

Il faut même que les juges soient de la condition de l'accusé, ou ses pairs, pour qu'il ne puisse pas se mettre dans l'esprit qu'il soit tombé entre les mains de gens portés à lui faire violence**.

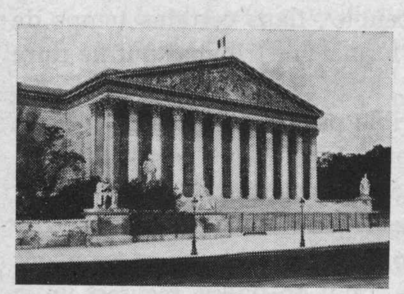
MONTESQUIEU. *Esprit des Lois*, XI, VI (*1748*).

1. Montesquieu pense ici à la république athénienne.
2. Comme si elle n'existait pas.
3. Refuser d'être jugé par eux.
4. Le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif.

* *Faites ressortir la* précision *avec laquelle Montesquieu définit la séparation des pouvoirs.*
** *Pourquoi l'écrivain prend-il de si grandes précautions à l'égard de la* justice *et des* tribunaux*? Ces précautions vous paraissent-elles, aujourd'hui, aussi* nécessaires?

LES PARTIS POLITIQUES

L'« ÉMIETTEMENT » *des partis est un des traits les plus frappants de la vie politique française depuis au moins trente ans. Rien ne saurait le faire apparaître avec plus de clarté qu'un tableau analytique montrant la composition (et la* **complexité**) *d'un des derniers Parlements que la France ait élus.*



FAÇADE DU PALAIS-BOURBON OÙ SIÈGE L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

DANS l'Assemblée élue le 17 juin 1951, on compte en 1954 quinze partis, dont six principalement influents.

Le programme du Parti communiste est trop connu pour qu'il soit utile de le rappeler. Il n'est pas superflu, en revanche, de faire quelques distinctions entre ses électeurs. Si l'on s'en tenait aux chiffres, on pourrait soutenir qu'un Français sur quatre est communiste. Tout dans l'atmosphère du pays contredit cette statistique. En réalité, beaucoup votent communiste pour des raisons qui n'ont rien à voir avec le marxisme soviétique. Depuis la Révolution, la « gauche[1] » exerce une attraction presque magnétique[2] sur une partie considérable de l'opinion. Le Parti communiste bénéficie de cette tradition (...). Il recueille aussi les suffrages de « mécontents » qui lui donnent leur approbation bien plus par mauvaise humeur que par conviction. Sous ces réserves, il n'en est pas moins indéniable qu'il représente encore une puissance effective.

Son existence pose un problème presque insoluble pour le Parti socialiste. Resté révolutionnaire dans ses principes, ce dernier est devenu conservateur par son recrutement. Il a attiré de nombreux « petits fonctionnaires » et « petits bourgeois », à qui il ne déplaît pas de paraître « avancés[3] », mais qu'un bouleversement social inquiéterait. Aussi ne veut-il pas les effrayer. Mais en sens contraire, il redoute d'être dépassé par les surenchères communistes et de perdre la partie de sa clientèle qui est restée fidèle aux « grands ancêtres » de 1793 et de 1848. L'anticléricalisme lui fournit le moyen de concilier les tendances opposées de ses électeurs. Il s'en est fait actuellement le champion.

1. On appelle partis de *gauche* ceux dont les membres, à l'Assemblée nationale, se trouvent placés à la gauche du président de l'Assemblée. Les députés de *droite*, au contraire, sont assis à la droite du président. — La *gauche* est, par tradition, *avancée,* c'est-à-dire attachée au progrès social.

2. Analogue à celle que l'aimant exerce sur le fer.

3. Cf. note 1.

Ce programme n'est pas de nature à faciliter son entente avec le M. R. P. (Mouvement républicain populaire), d'obédience catholique. Entre ces deux groupes existent cependant des affinités. Rien ne déplairait plus, en effet, au M. R. P., que de passer pour un parti de « droite[1] ». Il s'assure contre ce stigmate[2] en professant en matière sociale des vues aussi « progressives » que possible. Des nationalisations à l'échelle mobile des salaires[3], toute mesure dirigiste[4] a reçu son appui.

Le R. G. R. (Rassemblement de la gauche républicaine) correspond à peu près à l'ancien Parti radical-socialiste[5]. Cette nouvelle désignation est mieux adaptée que la précédente aux tendances d'un groupe qui n'est ni « radical[6] » ni socialiste. Votent pour lui beaucoup de paysans, de « petits » et même de « grands » bourgeois qui voient en lui un rempart contre les idées nouvelles. Fortement ancré dans le pays, le R. G. R. est spécialement représentatif du « Français moyen », dont « le cœur est à gauche et le portefeuille à droite », suivant la définition célèbre.

Par « indépendants et modérés », il faut comprendre « droite » traditionnelle. Le libéralisme économique est le programme essentiel de ce groupe qu'à certains égards on pourrait comparer aux conservateurs anglais.

Il est plus ardu de définir le R. P. F. (Rassemblement du peuple français) et son ancienne annexe parlementaire l'U. R. A. S. (Union républicaine d'action sociale[7]) qui s'efforcent, sous l'égide officielle ou officieuse du général de Gaulle, de mettre d'accord les opinions contradictoires de leurs membres. Faut-il voir en eux un mouvement de « droite »? Peut-être, car une partie de leurs effectifs se compose d'anciens partisans du maréchal Pétain. Mais ils ont toujours contesté qu'ils fussent conservateurs et, effectivement, leur doctrine sociale est plus proche du socialisme que du libéralisme. Devrait-on leur donner alors une étiquette de « gauche »? Mais les aspirations autoritaires de leur chef et le relent[8] de boulangisme[9], sinon de bonapartisme, qui flotte autour d'eux, prouvent que cette désignation est aussi peu satisfaisante que la précédente. En réalité,

1. La *droite*, par opposition à la gauche, passe pour peu favorable au progrès social.

2. Marque infamante.

3. « *Escalator clause* aux États-Unis » (note de l'auteur de cette page).

4. Où l'État intervient pour imposer sa manière de voir.

5. Aujourd'hui reconstitué, comme une *gauche* du R. G. R.

6. « Au sens anglais » (note de l'auteur).

7. « En 1952, une partie des membres du R. P. F. se détacha de la majorité et fonda un groupe indépendant, l'A. R. S. (Action républicaine et sociale). En 1953, le général de Gaulle prononça la dissolution, en tant que parti politique, du reste du R. P. F. qui se reconstitua sous le nom d'U. R. A. S., puis adopta en 1954 l'étiquette de « républicain social (R. S.) » (note de l'auteur).

8. L'odeur.

9. Entre les années 1886 et 1890, le général *Boulanger* essaya de s'emparer de la présidence de la République dans l'espoir d'instituer un régime autoritaire.

le R. P. F. comme l'U. R. A. S. sont des énigmes dont le mot reste à trouver.

La dernière élection présidentielle[1] a mis en lumière de manière saisissante les conséquences de l'émiettement des partis et de l'absence d'une majorité stable. Treize tours de scrutin furent nécessaires pour qu'une majorité de 477 voix sur 871 votants finît par se grouper sur le nom de M. René Coty, dont la nuance « centre-droit » correspondait le mieux à l'opinion dominante du congrès. Il faut, d'ailleurs, ajouter que la question de l'armée européenne exerça sur le vote une influence considérable. Non seulement elle amena un nombre important de « gaullistes » à s'allier, une fois de plus, avec les communistes, mais encore elle fut à l'origine de vives divergences d'opinion à l'intérieur même des partis*.

ROBERT LACOUR-GAYET. *La France au XXe siècle (1954)*. Hachette, édit.

1. Du président de la République. Il s'agit de celle de 1953.

* *Quels sont les* avantages, *et aussi les* dangers, *d'un pareil système parlementaire?*



« POURQUOI JE SUIS RADICAL-SOCIALISTE »



ÉDOUARD HERRIOT.

De tous les hommes de « gauche », le radical *est aujourd'hui le moins avancé. Mais il n'en fut pas toujours ainsi, et les radicaux, aussi bien par leur attachement indéfectible à la* **laïcité**[1] *que par un programme social audacieux, ont longtemps effrayé la droite conservatrice et cléricale. N'est-ce point de leurs rangs, d'ailleurs, que sont sortis un* Waldeck-Rousseau *et un* Combes, *ces hommes politiques qui devaient réaliser la séparation de l'Église et de l'État?*

M. ÉDOUARD HERRIOT (1872-1957), *qui est devenu l'incarnation même de l'idéologie radicale, souligne avec précision le caractère à la fois* **conservateur et révolutionnaire** *d'un parti désireux de concilier les droits de la propriété individuelle et les exigences du système collectiviste.*

JE ne crois pas aux classes, depuis que la Révolution les a brisées en droit et, déjà, en fait; c'est un mot commode pour la démonstration publique, mais que la réalité dément déjà. J'admets qu'il faut travailler à faire disparaître le salariat

1. C'est-à-dire à l'éducation résolument anticonfessionnelle.

comme ont disparu l'esclavage et le servage. Mais Paul Deschanel[1] lui-même a écrit : « Comme on a pu passer de l'esclavage au servage et de celui-ci au salariat, pourquoi ne passerait-on pas du travail salarié au travail associé? » Je n'entrevois qu'à travers des nuages un régime où toute propriété individuelle serait abolie; j'aperçois les résultats si importants obtenus déjà par l'association, qui combine le devoir collectif et la liberté individuelle. Il faut non pas dresser le prolétariat contre le capitalisme dans une antithèse purement oratoire, mais faire disparaître le prolétariat en exhaussant sa condition*; il faut émanciper l'ouvrier comme la République a, déjà, émancipé le paysan. La coopérative de production apporte à ce problème une solution vérifiée par les faits.

J'admets, avec Léon Blum[2], la reprise par l'État des services publics ou d'un service social comme celui des Assurances; je comprends que l'on veuille transformer au profit de l'État les monopoles de fait lorsqu'ils deviennent un moyen d'oppression; je ne serais pas choqué de voir instituer pour l'alcool le même régime que pour le tabac. En bonne foi, je suis obligé de faire contre le communisme — même contre le communisme de Jaurès — la réserve de Ferdinand Buisson[3] : « Il restera toujours une part de propriété qu'on ne songera pas à mettre en commun. Chacun voudra toujours avoir à soi ses aliments, ses vêtements, ses livres, ses meubles, pourquoi pas sa maison? Pourquoi pas son jardin? Pourquoi pas le produit de son libre travail manuel, intellectuel, artistique? Pourquoi pas l'excédent de ce qu'il aura produit sur ce qu'il doit à la société**? » (*La Politique radicale*, p. 218.)

Je souscris à cette honnête déclaration. Décidément, je suis un radical-socialiste.

ÉDOUARD HERRIOT. *Pourquoi je suis radical-socialiste (1928).*
Éditions de Paris.

1. Homme politique de droite qui fut président de la République (1855-1922).
2. Un des dirigeants les plus connus du parti socialiste (1872-1950).
3. Un des dirigeants du parti radical. Prix Nobel de la Paix (1841-1932).

* *Que faut-il penser de cette solution* réformiste? *Historiquement, vous paraît-elle* toujours possible?
** *A votre avis,* jusqu'où peut aller *et* où doit s'arrêter *la mise en commun des biens matériels que suppose tout régime collectiviste?*



JAURÈS DANS UN MEETING

Jean Jaurès (1859-1914) n'a jamais été président du Conseil. Il n'a même jamais fait partie d'aucune équipe ministérielle. Il demeure pourtant, par l'étendue de son action et de son **rayonnement,** *par son assassinat en août 1914, qui fit de lui un martyr de la paix, comme une des figures les plus représentatives de la IIIe République.*

C'était aussi un **tribun,** *capable, ainsi que l'a fait ressortir* Roger Martin du Gard, *de s'imposer aux foules par la puissance de sa voix et la fougue chaleureuse de son éloquence.*


Jaurès prononçant un discours. Il porte l'écharpe tricolore de député.

Quand Jaurès, à son tour, s'avança pour parler, les ovations redoublèrent.

Sa démarche était plus pesante que jamais. Il était las de sa journée. Il enfonçait le cou dans les épaules; sur son front bas, ses cheveux, collés de sueur, s'ébouriffaient. Lorsqu'il eut lentement gravi les marches, et que, le corps tassé, bien d'aplomb sur ses jambes, il s'immobilisa, face au public, il semblait un colosse trapu qui tend le dos, et s'arc-boute, et s'enracine au sol, pour barrer la route à l'avalanche des catastrophes.

Il cria :

« *Citoyens!* »

Sa voix, par un prodige naturel qui se répétait chaque fois qu'il montait à la tribune, couvrit, d'un coup, ces millions de clameurs. Un silence religieux se fit : le silence de la forêt avant l'orage.

Il parut se recueillir un instant, serra les poings, et, d'un geste brusque, ramena sur sa poitrine ses bras courts. (« Il a l'air d'un phoque qui prêche », disait irrévérencieusement Paterson[1].) Sans hâte, sans violence au départ, sans force apparente, il commença son discours; mais, dès les premiers mots, son organe bourdonnant, comme une cloche de bronze qui s'ébranle, avait pris possession de l'espace, et la salle, tout à coup, eut la sonorité d'un beffroi*.

Jacques[2], penché en avant, le menton sur le poing, l'œil tendu vers ce visage levé — qui semblait toujours regarder ailleurs, au-delà — ne perdait pas une syllabe.

1. Un des personnages du roman de Martin du Gard.

2. Jacques Thibault, autre personnage du roman.

* *En quoi consiste, dans tout ce début,* **l'art du portrait?**

Jaurès n'apportait rien de nouveau. Il dénonçait, une fois de plus, le danger des politiques de conquête et de prestige, la mollesse des diplomaties, la démence patriotique des chauvins, les stériles horreurs de la guerre. Sa pensée était simple; son vocabulaire assez restreint; ses effets, souvent, de la plus courante démagogie. Pourtant, ces banalités généreuses faisaient passer à travers cette masse humaine, à laquelle Jacques appartenait ce soir, un courant de haute tension[1] qui la faisait osciller au commandement de l'orateur, frémir de fraternité ou de colère, d'indignation ou d'espoir, frémir comme une harpe au vent. D'où venait la vertu ensorcelante de Jaurès? de cette voix tenace, qui s'enflait et ondulait en larges volutes sur ces milliers de visages tendus? de son amour si évident des hommes? de sa foi? de son lyrisme intérieur? de son âme symphonique, où tout s'harmonisait par miracle, le penchant à la spéculation[2] verbeuse et le sens précis de l'action, la lucidité de l'historien et la rêverie du poète, le goût de l'ordre et la volonté révolutionnaire? Ce soir, particulièrement, une certitude têtue, qui pénétrait chaque auditeur jusqu'aux moelles, émanait de ces paroles, de cette voix, de cette immobilité : la certitude de la victoire toute proche; la certitude que, déjà, le refus des peuples faisait hésiter les gouvernements, et que les hideuses forces de la guerre ne pourraient pas l'emporter sur celles de la paix.

Lorsque, après une péroraison pathétique, il quitta enfin la tribune, contracté, écumant, tordu par le délire sacré, toute la salle, debout, l'acclama. Les battements de mains, les trépignements faisaient un vacarme assourdissant, qui, pendant plusieurs minutes, roula d'un mur à l'autre du Cirque, comme l'écho du tonnerre dans une gorge de montagne. Des bras tendus agitaient frénétiquement des chapeaux, des mouchoirs, des journaux, des cannes. On eût dit un vent de tempête secouant un champ d'épis. En de pareils moments de paroxysme, Jaurès n'aurait eu qu'un cri à pousser, un geste de la main à faire, pour que cette foule fanatisée se jetât, derrière lui, tête baissée, à l'assaut de n'importe quelle Bastille*.

ROGER MARTIN DU GARD. *Les Thibault*, VII, *L'Été 1914* (*1936*).
Gallimard, édit.

1. Image empruntée au vocabulaire de l'électricité.

2. Le jeu des idées pour les idées, hors de tout réalisme.

* *Montrez la* vigueur *et le* lyrisme *de cette page.*



LE GÉNÉRAL DE GAULLE

C'EST *une des* plus grandes figures politiques *de la France contemporaine. A un peuple foudroyé par la défaite, il rendit toutes ses espérances, tout son élan — et lui donna des armes.*

Rarement plus de **noblesse** *et de* **patriotisme** *furent unis à plus de* **désintéressement.**

On en jugera par le passage suivant, emprunté aux Mémoires *du général. Il s'agit d'une réunion de dix mille Français à Londres le* 18 *juin* 1942, *jour anniversaire du fameux appel lancé en* 1940 *par* DE GAULLE *au peuple français.*



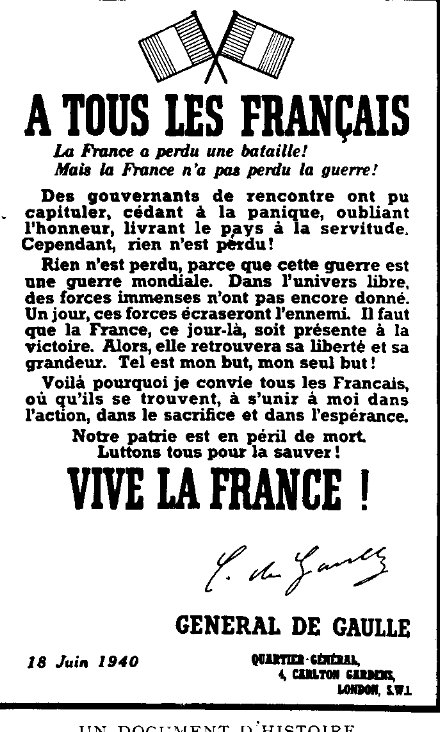
LE GÉNÉRAL DE GAULLE EN 1944.

CITANT le mot de Chamfort[1] : « Les raisonnables ont duré, les passionnés ont vécu », j'évoque les deux années que la France Libre[2] vient de parcourir. « Nous avons beaucoup vécu, car nous sommes des passionnés. Mais aussi, nous avons duré. Ah! que nous sommes raisonnables!... » Ce que nous disons depuis le premier jour : « La France n'est pas sortie de la guerre, le pouvoir établi à la faveur de l'abdication n'est pas un pouvoir légitime, nos alliances continuent, nous le prouvons par des actes, qui sont les combats.... Certes, il nous fallait croire que la Grande-Bretagne tiendrait bon, que la Russie et l'Amérique seraient poussées dans la lutte, que le peuple français n'accepterait pas la défaite. Eh bien, nous n'avons pas eu tort.... » Puis, je salue nos combattants partout dans le monde et nos mouvements de résistance en France. (...) « Même le douloureux courage apporté à la défense de telle ou telle partie[3] contre la France Combattante et contre ses alliés par des troupes qu'abusent encore les mensonges de Vichy est une preuve faussée, mais indubitable, de cette volonté des Français.... » Je constate, qu'en dépit de tout, la France Combattante émerge de l'océan. « Quand, à Bir-Hakeim, un rayon de sa gloire renaissante est venu caresser le front sanglant de ses soldats, le monde a reconnu la France.... »

La tempête des vivats, puis l'hymne national chanté avec une ferveur indicible sont la réponse de l'assistance. Ils l'entendent aussi ceux-là, qui, chez nous, derrière les portes, les volets, les rideaux, écoutent les ondes qui vont la leur porter.

1. Célèbre moraliste français (1741-1794).
2. Nom collectif, pris par les Français qui s'étaient expatriés pendant la guerre pour suivre le général de Gaulle.
3. De l'Empire. Allusion, notamment, à la guerre de Syrie.

Les acclamations se sont tues. La réunion a pris fin. Chacun retourne à sa tâche. Me voilà seul, en face de moi-même. (...) Je fais le bilan du passé. Il est positif, mais cruel. « Homme par homme, morceau par morceau », la France Combattante est, assurément, devenue solide et cohérente. Mais, pour payer ce résultat, combien a-t-il fallu de pertes, de chagrins, de déchirements! La phase nouvelle, nous l'abordons avec des moyens appréciables : 70 000 hommes sous les armes, des chefs de haute qualité, des territoires en plein effort, une résistance intérieure qui va croissant, un gouvernement obéi, une autorité connue, sinon reconnue, dans le monde. Nul doute que la suite des événements doive faire lever d'autres forces. Pourtant, je ne me leurre pas sur les obstacles de la route : puissance de l'ennemi; malveillance des États alliés; parmi les Français, hostilité des officiels et des privilégiés, intrigues de certains, inertie d'un grand nombre et, pour finir, danger de subversion générale. Et moi, pauvre homme! aurai-je assez de clairvoyance, de fermeté, d'habileté, pour maîtriser jusqu'au bout les épreuves? Quand bien même, d'ailleurs, je réussirais à mener à la victoire un peuple à la fin rassemblé, que sera, ensuite, son avenir? Entre-temps, combien de ruines se seront ajoutées à ses ruines, de divisions à ses divisions? (...)


A TOUS LES FRANÇAIS

La France a perdu une bataille!
Mais la France n'a pas perdu la guerre!

Des gouvernants de rencontre ont pu capituler, cédant à la panique, oubliant l'honneur, livrant le pays à la servitude. Cependant, rien n'est perdu!

Rien n'est perdu, parce que cette guerre est une guerre mondiale. Dans l'univers libre, des forces immenses n'ont pas encore donné. Un jour, ces forces écraseront l'ennemi. Il faut que la France, ce jour-là, soit présente à la victoire. Alors, elle retrouvera sa liberté et sa grandeur. Tel est mon but, mon seul but!

Voilà pourquoi je convie tous les Francais, où qu'ils se trouvent, à s'unir à moi dans l'action, dans le sacrifice et dans l'espérance.

Notre patrie est en péril de mort. Luttons tous pour la sauver!

VIVE LA FRANCE !

C. de Gaulle

GENERAL DE GAULLE

18 Juin 1940

QUARTIER-GÉNÉRAL,
4, CARLTON GARDENS,
LONDON, S.W.1

UN DOCUMENT D'HISTOIRE.
DE GAULLE EST SOUVENT APPELÉ « L'HOMME DU 18 JUIN ».

Trêve de doutes! Penché sur le gouffre où la patrie a roulé, je suis son fils, qui l'appelle, lui tient la lumière, lui montre la voie du salut. Beaucoup, déjà, m'ont rejoint. D'autres viendront, j'en suis sûr! Maintenant, j'entends la France me répondre. Au fond de l'abîme, elle se relève, elle marche, elle gravit la pente. Ah! mère, tels que nous sommes, nous voici pour vous servir*.

CHARLES DE GAULLE. *Mémoires de Guerre*, I (1954). Plon, édit.

* *Quelle* idée *peut-on se faire du général de Gaulle d'après cet extrait de ses* Mémoires?

COMMENT ON FORME UN MINISTÈRE

C'EST un des traits de la vie politique française que la fréquence avec laquelle s'y font et s'y défont les gouvernements. On peut regretter cette instabilité : du moins témoigne-t-elle d'une rare **indépendance du Parlement** *à l'égard de l'exécutif....*

La formation d'un nouveau ministère n'est pas toujours chose aisée et suppose un art subtil de **dosage.** JULES ROMAINS *nous en fournit un amusant exemple, quand il imagine les tractations entreprises pour transformer un candidat au Ministère des* Affaires étrangères *en un simple ministre du* Travail....



L'ENTRÉE DU PALAIS DE L'ÉLYSÉE, RÉSIDENCE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE.

UN peu avant sept heures du soir, une estafette apporta à Gurau[1] une convocation de Morin, à qui le président de la République venait de confier le soin de former le nouveau ministère.

Elle était conçue en termes fort courtois : « Si cela vous dérange de passer chez moi, je ferai un bond jusque chez vous. Mais je suis un peu débordé. Vous seriez gentil de venir. »

« J'ai tout de suite pensé à vous », lui dit Morin avec une douce chaleur bordelaise. « Mes amis aussi. Votre nom ne soulève que des sympathies. Vous savez que je forme un ministère nettement de gauche. J'ai la promesse de Caillaux pour les finances. Puis-je vous inscrire sur une liste?

— Pour ce qui est de la tendance, je n'aurais pas d'objections, en effet. Reste à savoir quel portefeuille vous pouvez me donner.

— Oui, évidemment... mais c'est vous qui comptez plus que le portefeuille*, n'est-ce pas?... votre personne... tout ce que vous représentez... je tâcherai de vous réserver le Travail. »

Gurau fit un sourire agacé :

« J'ai déjà refusé le Travail quand Briand me l'offrait en novembre. Ce n'est pas pour l'accepter aujourd'hui.

— Ah! je ne savais pas.... Excusez-moi.... Vous me bouleversez mes idées....

1. Gurau et Morin sont des personnages imaginaires. Les autres noms sont ceux d'hommes politiques de la IIIe République.

* *Un bon ministre doit-il nécessairement être* compétent *dans son département ministériel?*

Ça s'arrangera de toute façon. Je ne puis pourtant pas vous proposer l'Agriculture? »

Gurau sourit sans prendre la peine de répondre.

« Alors, je suis bien embarrassé.... Vous voudriez... quoi?

— Les Affaires[1]. »

C'était dit sur un ton d'ultimatum.

Morin eut un air cordialement désespéré :

« Les Affaires!... Mais je les ai promises à Cruppi!... Cruppi est un des axes de ma combinaison!... Ce que je peux risquer, à l'extrême rigueur, c'est reprendre une parole que j'ai donnée pour les Colonies.... Vous ne direz pas que les Colonies sont de la gnognote[2]. »

Gurau faillit observer avec aigreur que si l'on attachait tant soit peu d'importance[3] à son concours, on n'avait qu'à le convoquer avant de distribuer toutes ces promesses; et qu'il eût fait aussi bien qu'un autre un des « axes de la combinaison ». Il préféra, en se levant, laisser tomber d'une voix négligente, mais décidée :

« Il n'y a que les Affaires qui m'intéressent pour le moment. »

Morin le retint encore :

« Je vous en supplie, mon cher, ne me dites pas non tout à fait. Je tiens énormément à vous. Laissez-moi un peu de temps pour me retourner.... Vous savez, moi, je n'ai accepté que par devoir. La vraie question qui se pose, c'est de se grouper, à un certain nombre, pour une besogne républicaine*. »

JULES ROMAINS. *Les Hommes de Bonne Volonté. Les Pouvoirs* (1935).
Flammarion, édit.

1. Le ministère des Affaires étrangères.
2. Terme familier, onomatopée dédaigneuse, pour désigner une chose sans importance.
3. Une importance, si faible fût-elle.

* *Que pensez-vous du procédé littéraire qui consiste, comme ici, à mêler des personnages* historiques *avec des personnages purement* imaginaires?



MANIFESTATION DE GRÉVISTES

LES *revendications sociales sont fort* **anciennes** *en France, où de nombreux mouvements de grève se sont succédé depuis un siècle. Si la violence n'en fut pas toujours exclue, il faut comprendre qu'elle était suscitée par la misère souvent* **révoltante** *de la condition ouvrière.*

La scène se passe dans le nord de la France, dans la région de Roubaix-Tourcoing, où sont installées de puissantes industries textiles. Les patrons ayant refusé l'augmentation demandée par les ouvriers, ceux-ci se sont mis en grève.



UNE rumeur lointaine, lentement accrue, finit par tirer Denoots[1] de sa rêverie sombre. Des cris, des clameurs, un piétinement confus d'êtres en marche.... Ce moutonnement venait de la rue du Pays, envahissait l'entrée de la rue de la Fosse-aux-Chênes. Denoots ouvrit sa fenêtre, jeta au-dehors un coup d'œil. Une troupe de gardes à cheval[2] arrivait. Ils passèrent sous sa fenêtre. Derrière venait une fanfare, avec des grosses caisses[3], qui menaient grand bruit. Puis, encadrée entre deux files de gardes mobiles à cheval alternant avec des gardes à pied et des policiers, lente, désordonnée, tumultueuse, la foule des grévistes avançait en cortège. Ce n'était pas d'abord, comme on eût pu le croire, un spectacle dramatique. Cette masse, on la sentait trop bien contenue, trop fermement endiguée par ces hommes en uniformes, avec leurs armes, leurs carabines et leurs sabres. Des femmes hâves, en pantoufles, traînaient des enfants sales. Les hommes étaient en espadrilles, en casquette. Beaucoup, malgré la pluie, n'avaient pas de pardessus. Ils avaient relevé le col de leur veston minable[4]. Ils chantaient sans entrain, malgré les encouragements des dirigeants, qui, à côté, comme des caporaux, les guidaient en suivant de l'œil, sur un papier, les paroles des couplets de *L'Internationale*, que bien peu connaissent. Et, pressés, bousculés, passant en hâte entre deux rangées d'hommes solides et armés pour la bataille,

1. Industriel, devant la maison de qui passe le cortège des grévistes.
2. Envoyés pour maintenir l'ordre.
3. Grand tambour, parfois muni de cymbales et que l'on bat avec un tampon.
4. D'aspect misérable.

ils paraissaient plus pitoyables qu'effrayants, avec leurs joues creuses et leur carrure étriquée[1]. Un mot venait aux lèvres :

« Les malheureux*! »

Jusqu'au jour où, peut-être, la faim en ferait une bande de loups.

Beaucoup portaient des pancartes, au bout de longs bâtons. On y lisait :

Cinq pour cent d'augmentation!
La semaine de quarante heures[2]!
Quinze jours de vacances payées!
La lutte jusqu'au bout!
Le triomphe ou la mort!

Mélange de revendications pratiques et de phraséologie[3] pompeuse, comme l'aime le peuple. Tous les trente mètres, un grand cri soulevait la foule :

« Du pain pour nos enfants! Du plomb[4] pour nos patrons! »

Denoots regardait toujours. Le cortège arrivait à sa fin. Déjà, tout au bout de la rue, on voyait le peloton de gardes à cheval qui fermait la marche. A cet instant, une femme, sous la fenêtre de Denoots, leva la tête. Elle aperçut le patron qui regardait le cortège. Elle le dit à d'autres. Des gens s'arrêtèrent. On leva le poing vers lui. On lui cria :

« A mort! A mort! »

Les agents poussaient en vain cette foule qui ne voulait plus avancer. Des hommes cherchaient des pierres. Beaucoup se colletaient[5] avec les gardes, refusant de s'en aller. L'incident allait tourner en échauffourée, malgré l'intervention de Denvaert[6] et de quelques chefs du syndicat, qui tentaient de calmer leurs hommes et s'opposaient aux violences des policiers énervés. Un bâton, lancé par une femme, cassa un carreau de la fenêtre d'où l'industriel regardait. Denoots referma la croisée. Mais les cris continuèrent :

« A mort! A mort! La corde au cou, Denoots! La corde au cou! »

Cinq minutes encore, la bousculade se prolongea sous sa fenêtre. Puis l'échauffourée se calma. Le cortège reprenait sa route. Lentement, *decrescendo*, les vociférations s'éloignaient :

« Quand on n'aura plus d'pain, faudra taper dans l'tas! Taper dans l'tas[7]! Taper dans l'tas! »

1. Leurs épaules étroites.
2. La semaine de travail était alors de 48 heures.
3. Façon emphatique et creuse de s'exprimer.
4. C'est-à-dire des balles pour tuer nos patrons.
5. Se battaient.
6. Un des dirigeants du mouvement de grève.
7. Expression familière : foncer sur les adversaires et les frapper.

* *Par quels détails précis est évoquée la* misère *des grévistes?*

De nouveau, on le[1] perçut comme une rumeur confuse et distante, qui s'en allait ailleurs, porter en d'autres coins de la cité la terreur et la révolte.

« Du pain pour nos enfants! Du plomb pour nos patrons! »

C'était là le grand cri, celui où chacun mettait son exaspération de misère. On le reprenait à chaque instant. Il dominait tous les autres, il résumait la volonté sauvage de ce peuple : se venger, et manger.

Et tout s'était tu, la Fosse-aux-Chênes avait repris son calme de rue morte, quand, écho lointain et farouche, revint encore, apporté par le vent jusqu'aux oreilles de Denoots frissonnant et pâle, la suprême clameur de famine et de haine, dont on n'entendait que les premiers mots :

« Du pain!... Du plomb!... Du pain!... Du plomb*!... »

MAXENCE VAN DER MEERSCH. *Quand les sirènes se taisent* (1933).
Albin Michel, édit.

1. Le cortège.

* *Quelle* impression *se dégage de ce récit? Quel* usage *l'écrivain fait-il de certains* rythmes, *de certaines* allitérations? *Quelle semble être* la position de l'écrivain *envers le mouvement revendicatif qu'il décrit?*

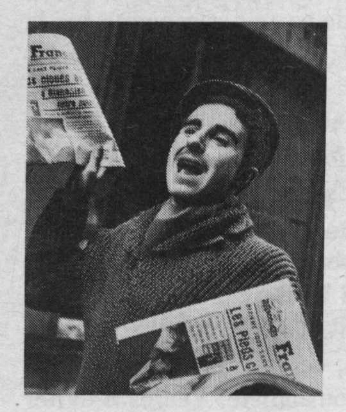


CONSIGNES A DE JEUNES JOURNALISTES

En France comme ailleurs, les journaux peuvent se répartir essentiellement en deux catégories : ceux qui ont pour objet d'exprimer les convictions du **parti politique** *auquel ils appartiennent; et ceux qui, plus indépendants, se consacrent davantage à* **l'information** *proprement dite.*

De toute façon, les uns et les autres connaissent une vie souvent précaire. Aussi faut-il avoir beaucoup d'audace, et découvrir une formule vraiment sans précédent, pour prétendre « lancer » et faire durer un nouveau journal.

Un député, Crouzon, a décidé de fonder un journal. Il s'est adjoint quatre jeunes gens, Merlange, Ribault, Guitton et Dannery, qui sont pleins de bonne volonté, mais qui ignorent tout du métier de journaliste. Aussi a-t-il jugé utile de les réunir pour leur donner quelques « consignes » indispensables.



CRIEUR DE JOURNAUX PARISIEN.

CROUZON, prompt et soucieux derrière sa table de bois blanc, parlait vite, sans même les regarder :

« Nous paraîtrons le 15 octobre. J'engagerai avant les vacances quatre reporters pour les faits divers, les tribunaux, les principaux ministères. Le rédacteur en chef sera M. Aubrain, que vous connaissez. Je cherche un secrétaire de rédaction, car je ne veux pas, tout compte fait, diminuer d'un seul homme mon journal de Châteauroux. Mon intention, Dannery, est que vous appreniez la mise en pages pour le doubler en cas de besoin. C'est un travail du soir — de neuf heures à minuit — qui ne vous gênera pas dans votre métier d'architecte. Dans un an, si vous réussissez, je vous ferai rédacteur en chef à côté d'Aubrain, qui m'est précieux par ses relations, mais qui n'a pas votre sérieux.

— Mais, dit Dannery, je crois que Ribault, par exemple....

— Il faut, reprit Crouzon plus haut, sans l'écouter, que vous me prépariez quatre campagnes[1] qui puissent servir au lancement. Je ne compte pas trop sur Paris d'abord, et mon premier effort de distribution portera sur la banlieue. En banlieue, nous serons en concurrence avec les communistes, mais nous ne devons pas les heurter. Prenez toutes les grosses villes de banlieue une à une : *Ce qu'il faut à Saint-Denis, ce qu'il faut à Aubervilliers, ce qu'il faut à Puteaux,* etc. N'oubliez pas que votre urbanisme n'est pas le leur*. Ils tiennent aux transports rapides autant qu'au logement et plus qu'aux jardins publics. Pour tenir la banlieue en haleine, il faut faire alterner les articles généraux : transports, marchés, parc des sports, avec les articles sur chaque région. Là où les municipalités sont de droite[2], tapez dur. Mais toujours au nom des faits, de la science, et jamais au nom de la politique. Vous me suivez? »

Dannery était glacé par cette consigne étroite. C'était bien à peu près ses idées qu'il allait servir, mais en esclave. Sans hésiter pourtant il accepta cet esclavage et dit d'une petite voix :

« J'essaierai.

1. Des campagnes *de presse*, naturellement : une campagne de presse est un ensemble d'articles concertés et méthodiques pour alerter l'opinion publique.

2. C'est-à-dire réactionnaires, ou, au moins, conservatrices.

* *Pourquoi l'*urbanisme *du* banlieusard *et celui de l'*architecte *sont-ils différents?*

— Pour vous, Ribault, vous êtes déjà presque au courant : il s'agit de refondre, à l'usage du journal, ce que nous avons préparé ensemble pour la commission de l'Agriculture[1]. Blé, viande, légumes, fruits. Mais ne croyez pas que je compte sur un public de paysans au début. Il faut donc faire de ça une campagne sur la vie chère. Vous pourrez dire, en quinze papiers, qu'il y a quinze produits alimentaires dont le prix doit baisser.

— Je vois. Entendu, dit Ribault de sa grosse voix sourde.

— Monsieur Merlange, je ne connais rien à l'aviation. Mais le sujet est bon, vu sous l'aspect de la Défense nationale. Je ne veux pas embêter le ministre. Au contraire nous tâcherons de lui demander des faits.

— Il faut attaquer, dit promptement Merlange, toutes les méthodes d'étude et d'exécution des grandes boîtes[2]; comparer avec les États-Unis, avec l'Italie. Expliquer ce qu'on devrait faire, avec le même argent. Oh! je vois ça! Pas de technique du tout, mais des comparaisons de résultats, écrasantes*....

— Tiens, mais c'est bon, ça. Vous avez l'humeur journaliste. Veillez à éviter les attaques personnelles. Et vous, monsieur Guitton, vous vous rappelez ce dont nous parlions à Eguzon-le-Petit[3]. Une enquête sur les jeunes, le chômage des manuels et des intellectuels, l'effet en dépend de vous, de votre talent : excellent? détestable? nous verrons....

« Messieurs, reprit Crouzon plus haut, en se levant, vous êtes des esprits d'élite. Mais en journalisme vous êtes des *bleus*[4]. Vous ne vous fâcherez pas si, pendant les six premiers mois, je vous coupe vos articles ou si je les fais refaire. Vous tâcherez de traiter vos collègues comme des égaux : c'est une race ombrageuse. Ne venez pas trop au journal. La parlote[5] et l'apéritif sont les plaies du métier. Ma porte restera toujours ouverte pour vous. Mais si vous avez une idée à me soumettre, mieux vaut que ce soit par écrit. A partir d'aujourd'hui, et pour préparer votre travail d'octobre, vous mettre au courant et répondre à mes convocations, vous toucherez chacun quinze cents francs[6] par mois**. »

JEAN PRÉVOST. *La Chasse du Matin (1937).* Gallimard, édit.

1. Au Parlement.
2. Familier pour : usines.
3. Petite ville de l'Indre, département dont Crouzon est député.
4. Des novices. Les « bleus » sont les jeunes soldats, les conscrits.
5. Le bavardage.
6. Environ 45 000 francs d'aujourd'hui.

* *Expliquez cette* formule. *Vous paraît-elle* acceptable, *ou bien n'équivaut-elle pas à la condamnation d'une certaine manière de concevoir le journalisme?*

** *Quelles* qualités *essentielles, à votre avis, doit posséder un bon journaliste?*



UNE CONDAMNATION A MORT

L'ORGANISATION *de la Justice en France est extrêmement complexe. Disons seulement qu'elle est étagée proportionnellement à l'importance de la chose jugée : ainsi, pour ne parler que de la justice pénale, les tribunaux de* **simple police** *sanctionnent les délits de peu de gravité ; les tribunaux* **correctionnels,** *eux, connaissent de fautes plus lourdes — telles que le vol, ou l'escroquerie ; aux* **Cours d'Assises** *reviennent les procès criminels. Mais il faudrait ajouter à cette classification sommaire au moins les* **Cours d'Appel** *et la* **Cour de Cassation.** *Et aussi ces tribunaux administratifs, que sont, entre autres, les* **Conseils de Préfecture** *et le* **Conseil d'État.**

Il ne manque point, dans la littérature française, de pages consacrées à la peinture du monde judiciaire. L'une des plus fortes qui aient été écrites ces dernières années est celle que l'on rencontre dans L'Étranger, *sous la plume incisive d'*ALBERT CAMUS.

Pour avoir commis un meurtre[1], Meursault a été jeté en prison. Le voici traduit en jugement. Déjà le procureur de la République a demandé qu'il fût condamné à mort ; l'avocat de la défense a pris alors la parole et s'est engagé dans une longue plaidoirie.



« EFFET DE MANCHES », CARICATURE DE DAUMIER.

A LA FIN, je me souviens seulement que, de la rue et à travers tout l'espace des salles et des prétoires[2], pendant que mon avocat continuait à parler, la trompette d'un marchand de crème a résonné jusqu'à moi. J'ai été assailli des souvenirs d'une vie qui ne m'appartenait plus, mais où j'avais trouvé les plus pauvres et les plus tenaces de mes joies : des odeurs d'été, le quartier que j'aimais, un certain ciel du soir, le rire et les robes de Marie[3]. Tout ce que je faisais d'inutile en ce lieu m'est alors remonté à la gorge et je n'ai eu qu'une hâte, c'est qu'on en finisse et que je retrouve ma cellule avec le sommeil. C'est à peine si j'ai entendu mon avocat s'écrier, pour finir, que les jurés ne voudraient pas envoyer à la mort un travailleur honnête perdu par une minute d'égarement, et demander les circonstances atténuantes pour un crime dont je traînais déjà comme le plus sûr de mes châtiments, le remords éternel[4]. La cour a suspendu l'audience et l'avocat s'est rassis d'un air épuisé. Mais ses collègues sont venus vers lui pour lui serrer la main. J'ai entendu : « Magnifique, mon cher. » L'un d'eux

1. Voir page 379.
2. Tribunaux.
3. Nom de la jeune femme qu'il aime.
4. Ce sont les paroles mêmes de l'avocat.

m'a même pris à témoin : « Hein? » m'a-t-il dit. J'ai acquiescé, mais mon compliment n'était pas sincère parce que j'étais trop fatigué.

Pourtant, l'heure déclinait au-dehors et la chaleur était moins forte. Aux quelques bruits de la rue que j'entendais, je devinais la douceur du soir. Nous étions là, tous, à attendre. Et ce qu'ensemble nous attendions ne concernait en réalité que moi. J'ai encore regardé la salle. Tout était dans le même état que le premier jour. J'ai rencontré le regard du journaliste à la veste grise et de la femme automate. Cela m'a donné à penser que je n'avais pas cherché Marie du regard pendant tout le procès. Je ne l'avais pas oubliée, mais j'avais trop à faire. Je l'ai vue entre Céleste et Raymond[1]. Elle m'a fait un petit signe comme si elle disait : « Enfin », et j'ai vu son visage un peu anxieux qui souriait. Mais je sentais mon cœur fermé et je n'ai même pas pu répondre à son sourire.

La cour est revenue. Très vite on a lu aux jurés une série de questions. J'ai entendu « coupable de meurtre »... « provocation »... « circonstances atténuantes ». Les jurés sont sortis et l'on m'a emmené dans la petite pièce où j'avais déjà attendu. Mon avocat est venu me rejoindre : il était très volubile et m'a parlé avec plus de confiance et de cordialité qu'il ne l'avait jamais fait. Il pensait que tout irait bien et que je m'en tirerais avec quelques années de prison ou de bagne. Je lui ai demandé s'il y avait des chances de cassation[2] en cas de jugement défavorable. Il m'a dit que non. Sa tactique avait été de ne pas déposer de conclusions[3] pour ne pas indisposer le jury. Il m'a expliqué qu'on ne cassait pas un jugement, comme cela, pour rien. Cela m'a paru évident et je me suis rendu à ses raisons. A considérer froidement la chose, c'était tout à fait naturel. Dans le cas contraire, il y aurait trop de paperasses inutiles. « De toute façon, m'a dit mon avocat, il y a le pourvoi[4]. Mais je suis persuadé que l'issue sera favorable*. »

Nous avons attendu très longtemps, près de trois quarts d'heure, je crois. Au bout de ce temps, une sonnerie a retenti. Mon avocat m'a quitté en disant : « Le président du jury va lire les réponses. On ne vous fera entrer que pour l'énoncé du jugement. » Des portes ont claqué. Des gens couraient dans les escaliers dont je ne savais pas s'ils étaient proches ou éloignés. Puis j'ai entendu une voix sourde lire quelque chose dans la salle. Quand la sonnerie a encore retenti, que la porte du box s'est ouverte, c'est le silence de la salle qui est monté vers moi, le silence et cette singulière sensation que j'ai eue lorsque j'ai constaté que le jeune journa-

1. Ces personnages sont des amis de l'accusé.
2. Des chances de pouvoir *casser*, annuler le jugement.
3. Requêtes formulées par le défenseur et s'adressant aux magistrats. — Sa plaidoirie, au contraire, s'adresse aux *jurés*, juges populaires.
4. Procédure pour faire modifier par une juridiction supérieure une décision prise par une juridiction inférieure.

* *Que pensez-vous de l'attitude de l'*avocat? *En quoi consiste l'*ironie *de l'écrivain?*

liste avait détourné ses yeux. Je n'ai pas regardé du côté de Marie. Je n'en ai pas eu le temps parce que le président m'a dit dans une forme bizarre que j'aurais la tête tranchée sur une place publique au nom du peuple français*. Il m'a semblé alors reconnaître le sentiment que je lisais sur tous les visages. Je crois bien que c'était de la considération. Les gendarmes étaient très doux avec moi. L'avocat



UNE SÉANCE A LA COUR D'ASSISES.

a posé sa main sur mon poignet. Je ne pensais plus à rien. Mais le président m'a demandé si je n'avais rien à ajouter. J'ai réfléchi. J'ai dit : « Non. » C'est alors qu'on m'a emmené**.

ALBERT CAMUS. *L'Étranger (1942)*. Gallimard, édit.

* *La* peine de mort *vous paraît-elle ou non* justifiable?

** *Étudiez le* comportement *de Meursault lors de la scène du meurtre (cf. p. 379) et lors de sa condamnation. Montrez en quoi ce personnage mérite bien le nom d'*Étranger, *que lui a donné Albert Camus. — Étudiez le* style *de ce morceau. Le trouvez-vous* affecté *ou* naturel?



X. La France au travail

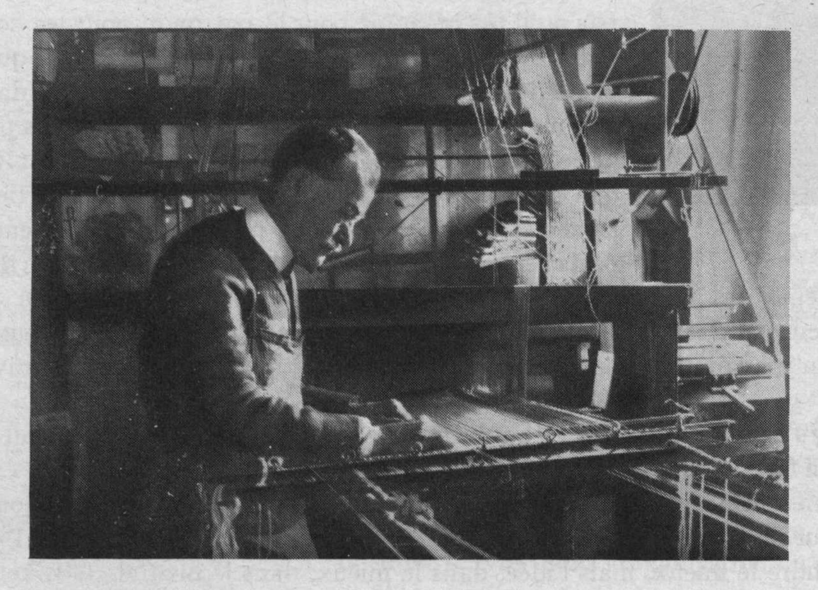
SI NOTRE PAYS est celui de la « douceur de vivre », il ne faut pas le croire uniquement préoccupé de bonne chère et de vins fins. Pas plus que Paris n'est seulement la ville des maisons de couture et des Folies-Bergère, la France ne saurait être représentée par quelques aimables Méridionaux partageant leur temps entre une partie de boules et la dégustation d'un apéritif sous de frais ombrages. Non, comme tous les autres hommes, les Français, dans leur immense majorité, se donnent beaucoup de mal pour gagner une vie difficile, et l'âpreté des luttes sociales, à de nombreux moments de leur histoire, prouve abondamment qu'eux non plus ne peuvent subsister sans combat.

DE la France actuelle, un de nos plus sûrs économistes affirme que « même après un siècle d'évolution industrielle, elle demeure essentiellement une nation de paysans, d'artisans et de bourgeois ». — « De *paysans* » : ce fait ne saurait surprendre, car le sol français est généralement riche et fournit à ceux qui le cultivent (plus de la moitié d'entre eux, d'ailleurs, exploitent pour leur propre compte) des moyens d'existence largement suffisants. — « D'*artisans* » : il s'agit, là aussi, d'un état de choses fort ancien. Il tient à la fois au caractère individualiste du Français et à la dissémination, à travers le territoire, d'une foule de bourgs et de villages, où les campagnards des environs doivent pouvoir trouver le menuisier, le maçon, le maréchal-ferrant, le mécanicien, la couturière dont ils ont besoin. — « De *bourgeois* », enfin : entendons, par ce mot un peu vague, la partie de la nation qui groupe patrons et employeurs, « cadres » de toute sorte, fonctionnaires, commerçants, et, naturellement, toutes les personnes exerçant une profession libérale.

P. 217 : UNE FONDERIE MODERNE A HAGONDANGE.

Mais si l'on ajoute à ces observations que la France est un pays qui possède d'importants bassins miniers, qu'elle a des industries textiles prospères, que ses usines « sortent » plusieurs centaines de milliers d'automobiles par an, on comprendra sans peine qu'elle compte une population *ouvrière* de plusieurs millions de gens.

De cette répartition en quatre couches essentielles, qui souvent s'interpénètrent, il résulte que la France apparaît comme une nation solidement *équilibrée*, où la paysannerie et les masses prolétariennes se balancent à peu près, où l'artisanat, bien qu'il soit en régression par suite de la concurrence industrielle, reste très vigoureux, où la bourgeoisie, malgré l'appauvrissement progressif de certains de ses éléments, demeure nombreuse et florissante. — Il suffit d'ailleurs de consulter la littérature de ces quatre-vingts dernières années, pourtant d'inspiration bourgeoise dans son ensemble, mais beaucoup moins confinée que la littérature classique dans l'analyse des caractères généraux de l'humanité, pour constater que tous les corps de métier et toutes les classes sociales ont sollicité l'attention d'écrivains importants.

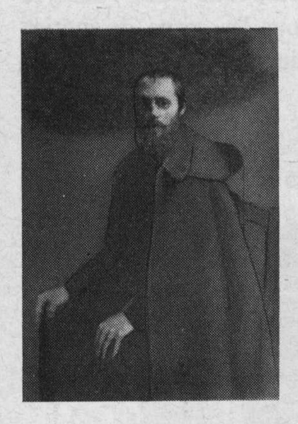


Un tisserand en soierie d'art, a Lyon.

LES OUVRIERS DE L'ANCIENNE FRANCE

Le temps n'est pas si loin — il ne remonte guère plus haut que nos grands-parents — où le travail n'était pas considéré comme une sorte de bagne terrestre. Plutôt que d'aspirer aux « loisirs » — mot alors dépourvu de sens pour la plupart des gens —, l'homme se délivrait de sa tâche en l'accomplissant avec amour, *c'est-à-dire* **de son mieux.**

C'est cette vertu que Charles Péguy, *d'une expression à la fois populaire et religieuse, a si justement appelée « la piété de* l'ouvrage bien faite[1] » *chez les ouvriers de l'ancienne France.*



Péguy.

Ces ouvriers ne servaient pas. Ils travaillaient. Ils avaient un honneur, absolu, comme c'est le propre d'un honneur. Il fallait qu'un bâton de chaise fût bien fait. C'était entendu. C'était un primat[2]. Il ne fallait pas qu'il fût bien fait pour le salaire ou moyennant le salaire. Il ne fallait pas qu'il fût bien fait pour le patron ni pour les connaisseurs ni pour les clients du patron. Il fallait qu'il fût bien fait lui-même, en lui-même, pour lui-même, dans son être même. Une tradition, venue, montée du plus profond de la race, une histoire, un absolu, un honneur voulait que ce bâton de chaise fût bien fait. Toute partie, dans la chaise, qui ne se voyait pas, était exactement aussi parfaitement faite que ce qu'on voyait. C'est le principe même des cathédrales.

Et encore c'est moi qui en cherche si long, moi, dégénéré. Pour eux, chez eux, il n'y avait pas l'ombre d'une réflexion. Le travail était là. On travaillait bien.

Il ne s'agissait pas d'être vu ou pas vu. C'était l'être même du travail qui devait être bien fait.

Et un sentiment incroyablement profond de ce que nous nommons aujourd'hui l'honneur du sport, mais en ce temps-là répandu partout. Non seulement l'idée de faire rendre le mieux, mais l'idée, dans le mieux, dans le bien, de faire rendre le plus. Non seulement à qui ferait le mieux, mais à qui en ferait le plus, c'était un

1. *Ouvrage* est un nom masculin, mais la langue populaire en fait un féminin.

2. Un principe fondamental; terme alors nouveau dans la langue courante.

beau sport continuel, qui était de toutes les heures, dont la vie même était pénétrée. Tissée. Un dégoût sans fond pour l'ouvrage mal fait. Un mépris plus que de grand seigneur pour celui qui eût mal travaillé. Mais l'idée ne leur en venait même pas.

Tous les honneurs convergeaient en cet honneur.... Tout était un rythme et un rite et une cérémonie depuis le petit lever[1]. Tout était un événement; sacré. Tout était une tradition, un enseignement, tout était légué, tout était la plus sainte habitude. Tout était une élévation, intérieure, et une prière, toute la journée, le sommeil et la veille, le travail et le peu de repos, le lit et la table, la soupe et le bœuf[2], la maison et le jardin, la porte et la rue, la cour et le pas de porte, et les assiettes sur la table*.

Charles Péguy. *L'Argent (1913)*. Gallimard, édit.

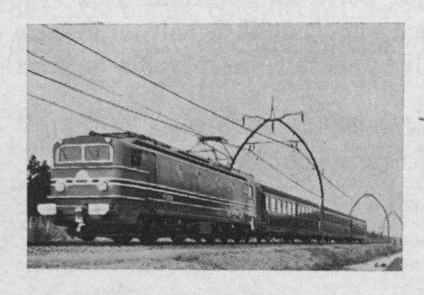
1. Allusion aux cérémonies rituelles du « *petit lever* » et du « *grand lever* » des rois de France.
2. L'expression est toute militaire (ce qui n'est pas pour déplaire à Péguy) et fait partie des grosses plaisanteries des soldats. Péguy ne dédaigne pas de mêler aux sujets les plus graves des saillies populaires, des calembours même.

* *N'y a-t-il pas dans ce texte une* idéalisation excessive *du passé? Comment peut-elle* s'expliquer?



L'INDUSTRIE FRANÇAISE AU XXe SIECLE

Le *monde moderne ouvre une belle carrière, dans le domaine industriel, aux* **qualités proprement françaises.** *C'est ce que nous montre* André Siegfried, *à propos d'une industrie où la France a toujours brillé dans les premiers rangs : celle de* l'automobile.



La locomotive française qui a conquis le record du monde de vitesse sur rails.

A la vérité, l'intelligence est plus nécessaire que jamais[1], mais elle se concentre, non plus dans les opérations mécanisées de l'exécution, mais dans la fabrication de l'outillage, dans sa mise en œuvre, dans l'organisation du contrôle et d'une façon générale dans tout ce qui relève de l'organisation de l'entreprise. Là encore une évolution d'immense portée est en cours : à la

1. Dans l'industrie du XXe siècle.

période artisanale de la production a succédé, au XVIIIe siècle, une période proprement mécanique; nous entrons maintenant dans une période nouvelle, qui n'est peut-être qu'une section de la précédente et qu'on pourrait appeler l'âge administratif. Le rôle du technicien demeure toujours aussi essentiel, mais dès l'instant que tout se fait par plan, c'est sous la forme supérieure de l'organisation que les progrès techniques se réalisent. Il n'y a plus désormais d'industries vraiment efficaces que celles qui sont fortement, scientifiquement organisées.

Comment, de ce point de vue, la France est-elle placée pour réussir?

S'agissant[1] de concevoir des plans, des plans conformes à la raison (le système n'est-il pas qualifié de « rationalisation »?), je ne vois dans l'esprit français que des conditions de supériorité : la discipline classique, qui nous habitue au sens des proportions, qui soumet les fantaisies de l'intelligence à la règle proprement morale d'une méthode de pensée, doit nous rendre capables de mettre sur pied des plans hardis et réalisables. Ajoutons le goût de « la bonne ouvrage », ce qui veut dire travail bien fait, comportant le souci du « fini » : il devrait en résulter une supériorité dans les fabrications difficiles, demandant du soin, de l'élégance, de la perfection. L'Américain est incomparable dans les inventions qui tendent à économiser la main-d'œuvre. Dans l'invention tout court, l'expérience des dernières années prouve que l'Europe ne demeure nullement en arrière.

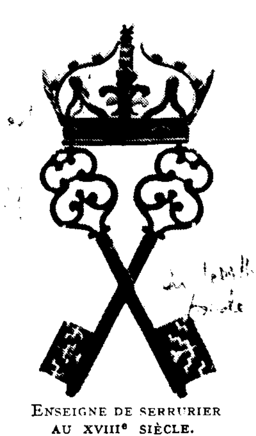
Sans doute est-il de notoriété publique que la productivité[2] américaine est supérieure à la nôtre, mais pourquoi? Ce n'est pas affaire de supériorité individuelle chez l'ouvrier d'outre-Atlantique, mais il bénéficie d'un outillage plus développé, d'une organisation portant sur des masses plus importantes. Nous pouvons retrouver l'avantage dans les qualités personnelles du travailleur (...). Le Français a besoin de se distinguer, de manifester sa présence par une collaboration personnelle et, si possible, reconnue comme telle. Il a, au plus haut degré, le sens du point d'honneur, il souhaiterait signer son ouvrage : en faisant appel à de pareils sentiments de sa part, on obtient tout de lui. Il y a là une précieuse indication. Quand il se sent fier d'appartenir à une famille industrielle de production, quand il entend montrer ce que cette famille industrielle est capable de faire, il n'est pas de but, si haut placé soit-il, qu'il ne soit en mesure d'atteindre. Ainsi, une fois encore, la personnalité reparaît, inséparable de tout problème français*.

ANDRÉ SIEGFRIED. *L'Automobile en France (1954).*
Régie nationale Renault, édit.

1. Participe absolu : *S'il s'agit.... Puisqu'il s'agit....* — 2. La *faculté* de produire, le rendement.

* *Montrez qu'aux yeux d'André Siegfried la nouvelle France* rejoint *ici l'ancienne.*

LE SERRURIER



ENSEIGNE DE SERRURIER AU XVIII[e] SIÈCLE.

*Le Français est personnel, individualiste : on l'a mille fois reconnu. Il est donc normal qu'il se soit plu à l'*artisanat*, c'est-à-dire à un travail qui ne réclame aucune aide étrangère, où l'ouvrier confectionne tout seul le sabot, le fer à cheval, le vêtement qu'on lui a commandé.*

*En vérité, l'artisanat attache profondément l'homme à son métier : il est tout près de lui donner les mêmes satisfactions qu'à l'*artiste*. C'est ce que* GEORGES DUHAMEL *a bien compris, lorsqu'il a magnifié son* Chalifour, *qui est beaucoup plus qu'un simple ouvrier : un démiurge, un cyclope, un créateur....*

CHALIFOUR était serrurier. Je l'ai connu dans mon enfance. C'était, disait-on, un humble artisan de province. Pourquoi laisse-t-il dans ma mémoire le souvenir d'un homme riche et puissant? Son image demeure à jamais, pour moi, celle du « maître des métaux » (...)

Que j'aimais à le voir, avec son petit tablier de cuir noirci! Il saisissait une barre de fer et ce fer devenait aussitôt sa chose. Il avait une façon à lui, pleine d'amour et d'autorité, de manipuler l'objet de son travail. Ses mains immenses touchaient tout avec un mélange de respect et d'audace; je les admirais comme les sombres ouvrières d'une puissance souveraine. Entre Chalifour et le dur métal, il semblait qu'un pacte eût été conclu, donnant à l'homme toute domination sur la matière. On pouvait croire que des serments avaient été échangés.

Je le revois activant d'un air pensif le soufflet secoué de sanglots et surveillant le métal dont l'incandescence était comme transparente. Je le revois à l'enclume : le marteau, manié avec force et délicatesse, obéissait comme un démon soumis. Je le revois devant la machine à percer, lançant le grand volant selon les exigences mesurées d'un rite. Je le revois surtout, devant la verrière fumeuse et inondée de clarté blême, considérant, avec un fin sourire barbu de blanc[1], la pièce de métal domptée, chargée d'une mission et qui paraissait sa créature.

O vieil ouvrier, ô grand homme simple, comme tu étais riche et enviable, toi qui n'aspirais qu'à une chose : bien faire ce que tu faisais, posséder intimement l'objet de ton labeur. Nul mieux que toi n'a connu le fer lourd et obéissant; nul ne l'a, mieux que toi, pratiqué avec amour et constance*.

GEORGES DUHAMEL. *La Possession du Monde (1919)*. Mercure de France.

1. Chalifour porte une barbe blanche.

* *Relevez les mots et expressions servant : 1° à dépeindre l'artisan* au travail; *2° à le présenter comme un personnage dont le pouvoir a quelque chose de* surnaturel.

DU BEAU BLÉ

PENDANT *longtemps, la France fut un pays essentiellement agricole : donc une* **nation de paysans.** *Et aujourd'hui encore, le nombre des Français travaillant à la terre reste considérable* (37 *pour* 100 *environ*).

On trouvera, dans le texte ci-dessous, un bel exemple de l'attachement de la race paysanne à ce **blé,** *qui, pendant tant de siècles, a nourri tant de générations de Français.*



C'EST bien six sacs qu'il y en a. On les voit d'ici. M. Astruc[1] les a déjà comptés. Il a vu qu'il y a déjà du monde qui regarde le blé. Il a déjà vu qu'il n'y a pas encore les autres courtiers.

« Laissez passer, laissez passer. »

Son premier regard est pour le blé. Il en a tout de suite plein les yeux.

« Ça, alors! »

C'est lourd comme du plomb à fusil. C'est sain et doré, et propre comme on ne fait plus propre; pas une balle[2]. Rien que du grain : sec, solide, net comme de l'eau du ruisseau. Il veut le toucher pour le sentir couler entre ses doigts. C'est pas[3] une chose qu'on voit tous les jours.

« Touchez pas[3] », dit l'homme.

M. Astruc le regarde.

« Touchez pas. Si c'est pour acheter, ça va bien. Mais si c'est pour regarder, regardez avec les yeux. »

C'est pour acheter, mais il ne touche pas. Il comprend. Il serait comme ça, lui.

« Où tu as eu ça?

— A Aubignane[4]. »

M. Astruc se penche encore sur la belle graine. On la voit qui gonfle la toile des sacs. On la voit sans paille et sans poussière. Il ne dit rien, et personne ne

1. L'un des *courtiers* qui parcourent le marché afin d'acheter du blé aux paysans. Les courtiers agissent pour le compte de gros meuniers.

2. Partie de l'épi qui enveloppe le grain.

3. Langage parlé populaire : suppression de *ne*.

4. Petit village de Provence, en montagne.



Paysans battant au fléau.

dit rien, même pas celui qui est derrière les sacs et qui vend. Il n'y a rien à dire C'est du beau blé et tout le monde le sait*.

« C'est pas battu à la machine?

— C'est battu avec ça », dit l'homme.

Il montre ses grandes mains qui sont blessées par le fléau[1] et, comme il les ouvre, ça fait craquer les croûtes[2] et ça saigne. A côté de l'homme, il y a une petite femme jeune et pas mal jolie, et toute cuite de soleil comme une brique. Et elle regarde l'homme de bas en haut, toute contente. Elle lui dit :

« Ferme ta main, ça saigne. »

Et il ferme sa main.

« Alors?

— Alors, je te le prends. C'est tout là?

— Oui. J'en ai encore quatre sacs, mais c'est pour moi.

— Qu'est-ce que tu veux en faire?

— Du pain, pardi.

1. Sorte de fouet, formé de deux tiges de bois réunies par une charnière, et avec lequel, autrefois, on battait le blé (voir l'illustration).
2. Les cicatrices durcies de blessures récentes.

* *Comment s'exprime, dans tout ce passage,* le respect *des personnages et de l'auteur pour* le blé?

— Donne-les, je te les prends aussi.

— Non, je vous l'ai dit, je les garde.

— Je t'en donne cent dix francs[1].

— C'est pas plus? » demande un homme qui est là.

Celui de derrière les sacs a regardé la petite femme. Et il a fait un sourire avec ses yeux et ses lèvres, et puis il a tourné sa figure vers M. Astruc, sans le sourire, toute pareille à celle qu'il avait tout à l'heure quand il a dit : « Touchez pas. »

« Je sais pas si c'est plus ou si c'est moins, mais, moi, j'en veux cent trente. »

Le regard de M. Astruc s'est abaissé sur le blé. Puis il a dit :

« Bon, je le prends. »

Et, il ne l'a pas dit, il l'a gueulé[2], parce que l'orgue des chevaux de bois[3] avait commencé de grogner :

« Mais, les dix sacs, il a encore gueulé.

— Non, a crié l'homme. Ces six, et pas plus; les autres, je les garde, je te l'ai dit. Ma femme aime le bon pain*. »

JEAN GIONO. *Regain (1930)*. Grasset, édit.

1. D'avant-guerre.

2. Très familier pour *crier*.

3. Près du marché où l'on vend le blé se tient une fête foraine (voir p. 24).

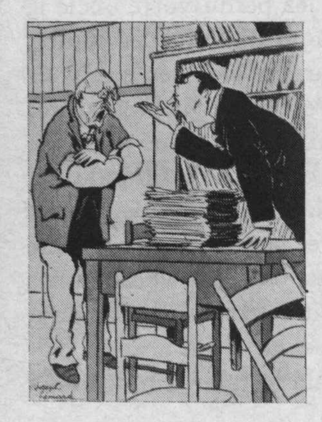
* *Étudiez le* dialogue. *Montrez ce qu'il a de* spécifiquement paysan.



UN FONCTIONNAIRE PEU ZÉLÉ (VERS 1890)

Les services publics occupent, en France, environ deux millions de personnes. C'est assez dire la place des **fonctionnaires** *dans la nation.*

La satire que GEORGES COURTELINE *a pu faire des employés de ministère dans son fameux roman* Messieurs les Ronds-de-Cuir, *pour être actuellement un peu* **démodée,** *n'en reste pas moins comme un* **document** *d'une saveur difficilement oubliable....*



MONSIEUR LE CHEF DE BUREAU N'EST PAS CONTENT.

PLUS vaste qu'une halle et plus haut qu'une nef, le cabinet de M. de la Hourmerie recevait, par trois croisées, le jour, douteux pourtant, de la cour intérieure qu'emprisonnaient les quatre ailes de la Direction[1]. Derrière un revêtement de cartons verts, aux coins usés, aux ventres solennels et ronds des notaires aisés de province, les murs disparaissaient des plinthes aux corniches[2], et l'onctueux tapis qui couvrait le parquet d'un lit de mousse ras tondu, le bûcher qui flambait clair en la cheminée, l'ample chancelière[3] où plongeaient, accotés, les pieds de M. de la Hourmerie, trahissaient les goûts de bien-être, toute la douilletterie frileuse du personnage.

Lahrier s'était avancé.

« Je vous demande pardon, monsieur, dit-il avec une déférence souriante; il y a deux heures que je suis ici et cet imbécile d'Ovide[4] songe seulement à m'avertir que vous m'avez fait demander. »

Couché en avant sur sa table, consultant une demande d'avis qu'il écrasait de sa myopie, M. de la Hourmerie prit son temps. A la fin, mais sans que pour cela il s'interrompît dans sa tâche :

« Vous n'êtes pas venu hier? dit-il négligemment.

— Non, monsieur, répondit Lahrier.

— Et pourquoi n'êtes-vous pas venu? »

1. Bâtiment qui abrite un service important du ministère confié à l'un des *directeurs*.
2. Moulures en saillie, en haut des murs.
3. Sorte de sac fourré de laine où naguère l'on mettait ses pieds pour les tenir au chaud.
4. Nom du garçon de bureau.

L'autre n'hésita pas :

« J'ai perdu mon beau-frère. »

Le chef, du coup, leva le nez :

« Encore!... »

Et l'employé, la main sur le sein gauche, protestant bruyamment de sa sincérité :

« Non, pardon, voulez-vous me permettre? » s'exclama M. de la Hourmerie.

Rageur, il avait déposé près de lui la plume d'oie[1] qui tout à l'heure lui barrait les dents comme un mors. Il y eut un moment de silence, la brusque accalmie, grosse d'angoisse, préludant à l'exercice périlleux d'un gymnaste.

Tout à coup :

« Alors, monsieur, c'est une affaire entendue? un parti pris de ne plus mettre les pieds ici? A cette heure vous avez perdu votre beau-frère, comme déjà, il y a huit jours, vous aviez perdu votre tante, comme vous aviez perdu votre oncle le mois dernier, votre père à la Trinité, votre mère à Pâques!... sans préjudice, naturellement, de tous les cousins, cousines, et autres parents éloignés que vous n'avez cessé de mettre en terre à raison d'un au moins la semaine! Quel massacre! non, mais quel massacre! A-t-on idée d'une famille pareille?... Et je ne parle ici, notez bien, ni de la petite sœur qui se marie deux fois l'an, ni de la grande qui accouche tous les trois mois! Eh bien, monsieur, en voilà assez; que vous vous moquiez du monde, soit! mais il y a des limites à tout, et si vous supposez que l'administration vous donne deux mille quatre cents francs[2] pour que vous passiez votre vie à enterrer les uns, à marier les autres ou à tenir sur les fonts baptismaux, vous vous méprenez, j'ose le dire. »

Il s'échauffait. Sur un mouvement de Lahrier il ébranla la table d'un furieux coup de poing :

« Sacredié[3], monsieur, oui ou non, voulez-vous me permettre de placer un mot? »

Là-dessus il repartit, il mit son cœur à nu, ouvrit l'écluse au flot amer de ses rancunes :

« Vous êtes ici trois employés attachés à l'expédition[4] : vous, M. Soupe et M. Letondu. M. Soupe en est aujourd'hui à sa trente-septième année de service, et il n'y a plus à attendre de lui que les preuves de sa vaine bonne volonté. Quant à M. Letondu, c'est bien simple : il donne depuis quelques mois des signes indéniables d'aliénation mentale. Alors, quoi? Car voilà pourtant où nous en sommes, et il est inouï de penser que sur trois expéditionnaires, l'un soit fou, le deuxième

1. Dès cette époque, on utilisait plus couramment la plume d'acier. — La fidélité du personnage à la *plume d'oie* indique un caractère maniaque.

2. Par an (vers 1890).

3. Juron familier.

4. C'est-à-dire : occupés à recopier la correspondance ou les pièces importantes.

gâteux et le troisième à l'enterrement. Ça a l'air d'une plaisanterie; nous nageons en pleine opérette!... Et naïvement vous vous êtes fait à l'idée que les choses pouvaient continuer de ce train? »

Le doigt secoué dans l'air, il conclut :

« Non, monsieur! J'en suis las, moi, des enterrements, et des catastrophes soudaines, et des ruptures d'anévrisme[1], et des gouttes[2] qui remontent au cœur, et de toute cette turlupinade[3] dont on ne saurait dire si elle est plus grotesque que lugubre ou plus lugubre que grotesque! C'en est assez, vous dis-je. Désormais, de deux choses l'une : la présence ou la démission, choisissez. Si c'est la démission, je l'accepte; je l'accepte, au nom du ministre et à mes risques et périls, est-ce clair? Si c'est le contraire, vous voudrez bien me faire le plaisir d'être ici chaque jour sur le coup d'onze heures, à l'exemple de vos camarades, et ce à compter de demain, est-ce clair? J'ajoute que le jour où la fatalité — cette fatalité odieuse qui vous poursuit, semble se faire un jeu de vous persécuter — viendra vous frapper de nouveau dans vos affections de famille, je vous ferai flanquer à la porte, est-ce clair? »

D'un ton dégagé où perçait une légère pointe de persiflage :

« Parfaitement clair, dit Lahrier.

— A merveille, fit le chef; vous voilà prévenu*. »

GEORGES COURTELINE. *Messieurs les Ronds-de-Cuir (1893).* Flammarion.

1. Rupture d'un gros vaisseau sanguin.
2. Arthritisme très douloureux, souvent localisé dans les doigts de pied.
3. Plaisanterie de mauvais goût.

* *Relevez et étudiez les éléments* comiques *et* satiriques *contenus dans ce texte. Notez le mélange d'*indignation *et d'*ironie *chez le chef de service.*



CRAINQUEBILLE ET L'AGENT 64

C'est un petit métier, un des nombreux métiers de la rue que celui de « marchand des quatre-saisons ». Il a pourtant ses lettres de noblesse en littérature, depuis qu'il a fourni à Anatole France *le sujet d'un de ses contes les plus populaires :* L'Affaire Crainquebille.

*Le ton de l'écrivain est évidemment satirique : mais l'***ironie** *n'altère ici ni la* **vérité** *de la scène ni la* **vivacité** *du récit.*



Crainquebille, dessin de Steinlen.

Jérôme Crainquebille, marchand des quatre-saisons, allait par la ville, poussant sa petite voiture et criant : « Des choux, des navets, des carottes! » Et, quand il avait des poireaux, il criait : « Bottes d'asperges! » parce que les poireaux sont les asperges du pauvre. Or, le 20 octobre, à l'heure de midi, comme il descendait la rue Montmartre, Mme Bayard, cordonnière *A l'Ange gardien*, sortit de sa boutique et s'approcha de la voiture légumière. Soulevant dédaigneusement une botte de poireaux :

« Ils ne sont guère beaux, vos poireaux. Combien la botte?

— Quinze sous, la bourgeoise. Y a pas meilleur.

— Quinze sous, trois mauvais poireaux? »

Et elle rejette la botte dans la charrette, avec un geste de dégoût.

C'est alors que l'agent 64 survint et dit à Crainquebille :

« Circulez[1]! »

Crainquebille, depuis cinquante ans, circulait du matin au soir.

Un tel ordre lui sembla légitime et conforme à la nature des choses. Tout disposé à y obéir, il pressa la bourgeoise de prendre ce qui était à sa convenance.

« Faut encore que je choisisse la marchandise », répondit aigrement la cordonnière.

Et elle tâta de nouveau toutes les bottes de poireaux, puis elle garda celle qui lui parut la plus belle et elle la tint contre son sein comme les saintes, dans les tableaux d'église, pressent sur leur poitrine la palme triomphale.

1. Terme de police : ne restez pas en station. Allez-vous-en.

« Je vais vous donner quatorze sous. C'est bien assez. Et encore il faut que j'aille les chercher dans la boutique, parce que je ne les ai pas sur moi. »

Et, tenant ses poireaux embrassés, elle rentra dans la cordonnerie où une cliente, portant un enfant, l'avait précédée.

A ce moment, l'agent 64 dit pour la deuxième fois à Crainquebille :

« Circulez !

— J'attends mon argent, répondit Crainquebille.

— Je ne vous dis pas d'attendre votre argent ; je vous dis de circuler », reprit l'agent avec fermeté.

Cependant la cordonnière, dans sa boutique, essayait des souliers bleus à un enfant de dix-huit mois dont la mère était pressée. Et les têtes vertes des poireaux reposaient sur le comptoir.

Depuis un demi-siècle qu'il poussait sa voiture dans les rues, Crainquebille avait appris à obéir aux représentants de l'autorité. Mais il se trouvait cette fois dans une situation particulière, entre un devoir et un droit. Il n'avait pas l'esprit juridique. Il ne comprit pas que la jouissance d'un droit individuel ne le dispensait pas d'accomplir un devoir social*. Il considéra trop son droit qui était de recevoir quatorze sous, et il ne s'attacha pas assez à son devoir qui était de pousser sa voiture et d'aller plus avant et toujours plus avant. Il demeura.

Pour la troisième fois, l'agent 64, tranquille et sans colère, lui donna l'ordre de circuler. Contrairement à la coutume du brigadier Montanciel, qui menace sans cesse et ne sévit jamais, l'agent 64 est sobre d'avertissements et prompt à verbaliser. Tel est son caractère. Bien qu'un peu sournois, c'est un excellent serviteur et loyal soldat. Le courage d'un lion et la douceur d'un enfant. Il ne connaît que sa consigne**.

« Vous n'entendez donc pas, quand je vous dis de circuler ! »

Crainquebille avait de rester en place une raison trop considérable à ses yeux pour qu'il ne la crût pas suffisante. Il l'exposa simplement et sans art :

« Nom de nom ! puisque je vous dis que j'attends mon argent. »

ANATOLE FRANCE. *Crainquebille (1901)*. Calmann-Lévy.

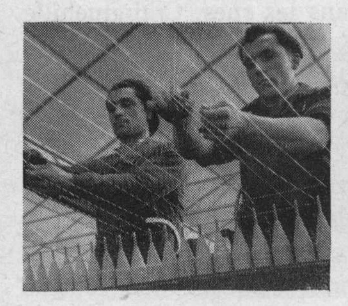
On devine la suite : le pauvre Crainquebille finira par tomber sous le coup d'outrages à agent et passera en " correctionnelle ", c'est-à-dire devant le tribunal de première instance et sera condamné à quinze jours de prison.

* *Expliquez cette distinction entre le* droit individuel *et le* devoir social. *Dans quelle* mesure *et dans quelles* circonstances *le premier doit-il s'incliner devant les exigences du second?*

** *En quoi consiste, ici, la* satire? *Et, plus généralement, comment s'exprime l'*ironie *de l'auteur dans tout ce récit? — Certains tours dénotent un écrivain raffiné. Montrez que cependant Anatole France a su* rendre le langage du peuple.

RIVALITÉ D'INDUSTRIELS

Si l'industrie française, pour faire face à la concurrence étrangère, a souvent dû, de nos jours, se constituer en trusts et en cartels, elle fut longtemps dirigée par des hommes qui entendaient rester maîtres de leur affaire et qui la géraient comme un bien **strictement personnel**, *ou, tout au plus,* **familial.** *C'est ce type de patrons qu'*ANDRÉ MAUROIS, *lui-même fils de drapiers d'Elbeuf, a fait revivre, non sans humour, dans son roman* Bernard Quesnay.



DANS UNE FILATURE.

M. ACHILLE, vieillard de soixante-douze ans, et fort riche, faisait de l'industrie comme les vieux Anglais font du golf, avec dévotion. A la question de son petit-fils : « Pourquoi passer une vie brève à fabriquer des tissus ? » il aurait sans doute répondu : « Pourquoi vivre si l'on n'en fabrique pas? » Mais toute conversation qui ne traitait pas de la technique de son métier n'était pour lui qu'un bruit négligeable.

Descendant de fermiers qui s'étaient faits tisseurs au temps du premier Empire, M. Achille gardait de cette origine paysanne un besoin violent de travail et une méfiance incroyable. Ses maximes étonnaient par un mépris sauvage des hommes. Il disait : « Toute affaire que l'on me propose est mauvaise, car si elle était bonne on ne me la proposerait pas. » Il disait aussi : « Tout ce qu'on ne fait pas soi-même n'est jamais fait. » « Tous les renseignements sont faux. »

La brutalité de ses réponses épouvantait les courtiers en laine, dont les mains tremblaient en ouvrant devant lui leurs paquets bleus. Il ne croyait pas que l'amabilité et la solvabilité fussent des vertus compatibles. A client flatteur il coupait le crédit. Avec les étrangers, qu'il appelait des « exotiques », sans distinguer d'ailleurs les Européens des Canaques, il se refusait à tout commerce.

Comme tous les grands mystiques, M. Achille menait une vie austère. Le luxe était à ses yeux le premier des signes de l'indigence. Dans les femmes, il ne voyait que les tissus dont elles s'enveloppaient. Dans sa bouche, le : « Je tâte votre habit, l'étoffe en est moelleuse[1] », eût été naïf et sans arrière-pensée. Privé du cliquetis

1. C'est le mot de Tartuffe à Elmire (III-III).

de ses métiers, il dépérissait aussitôt. Il ne vieillissait que le dimanche, et des vacances l'auraient tué. Ses deux seules passions étaient l'amour des « affaires » et la haine qu'il portait à M. Pascal Bouchet, son confrère et concurrent*.

Les hauts toits rouges des usines Quesnay dominaient le bourg de Pont-de-l'Eure, comme une forteresse le pays qu'elle protège. A Louviers, petite ville distante seulement de quelques lieues, les usines Pascal Bouchet alignaient au bord de l'Eure leurs nefs râblées et tortueuses.

En face de l'industrie impériale des cartels allemands, cette industrie française d'avant-guerre demeurait féodale et belliqueuse. De leurs châteaux forts voisins, les deux fabricants de la Vallée se faisaient une guerre de tarifs et la souhaitaient meurtrière.

Un négociant qui disait à M. Achille : « Bouchet vend moins cher », lui faisait aussitôt baisser ses prix. Un contremaître de M. Pascal qui annonçait : « On me demande chez Quesnay », était augmenté à la fin du mois. Cette lutte coûtait cher aux deux maisons ennemies. Mais M. Pascal Bouchet, semblable en cela à M. Achille, considérait l'industrie comme un sport guerrier et ne parlait qu'avec orgueil des coups reçus dans les campagnes saisonnières.

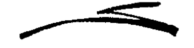
« Pascal!... disait M. Achille, après chaque inventaire.... Pascal est un fou qui se ruinera en deux ans. »

Il le disait depuis trente-cinq ans**.

André Maurois. *Bernard Quesnay (1926)*. Grasset, édit.

* *Étudiez la* psychologie *d'Achille Quesnay. Montrez quels ravages la* déformation professionnelle *a opérés dans son esprit.*

** *Sur quel* ton *l'auteur présente-t-il ses personnages? Relevez les nombreuses traces d'*ironie *contenues dans ce texte.*



POUR UNE MÉDECINE HUMANISTE

RENÉ LERICHE (*1881-1955*), *fondateur de la Chirurgie physiologique, a été l'un des plus grands praticiens de son temps. Mais il ne s'est pas appliqué seulement à perfectionner la qualité scientifique et technique de son art. N'oubliant jamais que l'homme est un «* **être de sentiment** *autant qu'œuvre de chair », il a voulu conserver à la médecine et à la chirurgie un caractère profondément* **humain.**



LE CADUCÉE, SYMBOLE DU CORPS DES MÉDECINS.

POUR ne pas se laisser aller à oublier l'intérêt du malade, pour ne pas dépasser ce qui lui est permis, il faut que la chirurgie conserve le souci de l'humain, le chirurgien demeurant le serviteur compréhensif et respectueux de l'homme malade. Tout chirurgien doit avoir le sentiment profond du respect dû par chacun de nous à la personne humaine.

Présence de l'homme dans la chirurgie, pourrait-on dire.

J'ai cherché un mot pour désigner ce que je voulais exprimer ainsi (...). Celui d'humanisme s'est imposé à moi; humanisme : élan de l'homme vers l'homme, souci de l'individuel, recherche de chacun dans sa vérité.

Je sais bien que dans la tradition de l'école, le mot d'humanisme a une tout autre signification et ne devrait s'entendre que d'une attitude voulue de l'intelligence. Mais, de nos jours mêmes, au terme d'une longue méditation, la conception humaniste s'est affirmée plus large que jamais. Elle prend désormais pour objet l'homme tout entier, l'homme individu, dans les œuvres de son esprit, dans les mouvements de son intelligence et de son cœur, dans ses inquiétudes, ses espoirs, ses désespérances, dans son aspiration faustienne[1] à la vie. C'est donc bien un courant de pensée que l'on peut faire passer au travers de la chirurgie.

En fait, cet humanisme, c'est celui que tout médecin sent s'éveiller en lui au contact de la souffrance et de la misère des hommes.

C'est lui qui permet au chirurgien d'être proche du malade tourmenté, proche sans effort, sans mot appris dès que la maladie fait affleurer ce tréfonds[2] de vie

1. Qui fut celle du docteur *Faust*, héros de la légende allemande, mise en scène par Gœthe.

2. Fait venir à la surface ces profondeurs mystérieuses.

secrète où la psychanalyse a trouvé matière à tant d'explorations révélatrices. C'est lui seul qui peut maintenir la chirurgie dans sa ligne droite, car il est la seule éthique[1] qui puisse fixer, pour chacun de nous, la limite des droits et l'étendue des devoirs.

Malheureusement, nos facultés de médecine ne s'en inquiètent guère. Elles n'enseignent pas cette science de l'homme total (...). Sans doute, à l'hôpital, chaque jour, des maîtres de haute conscience prêchent l'humanisme par leur exemple. Mais le cadre de leurs leçons vécues est parfois tellement inhumain que l'idée se dilue. Dans nos hôpitaux, tout choque l'humanisme : la promiscuité des corps, la violation des intimités secrètes, l'impudeur des voisinages, le contact permanent avec la souffrance, l'indifférence devant la mort.

Aussi peut-on aborder la chirurgie sans en avoir compris la valeur humaine, sans être moralement préparé à ce qu'elle impose. Et c'est là d'où vient le danger.

Sans doute, les médecins sont généralement imprégnés de cette culture classique qui aide tant à comprendre l'homme, mais à l'âge où il est mis en contact avec la pensée antique, le futur médecin est trop jeune pour en saisir la signification réelle. Et c'est plus tard, de lui-même, que, sensible à la misère des hommes, le médecin trouve au lit du malade le sens véritable de sa profession. Certes, la plupart des médecins sont des humanistes, mais peut-être serait-il bon qu'on ne laisse pas attendre à chacun d'eux les messages de l'expérience.

C'est pourquoi il y a lieu de dire les devoirs que la pensée humaniste impose aux chirurgiens, pour que la chirurgie soit vraiment à la mesure de l'homme*.

RENÉ LERICHE. *La Philosophie de la Chirurgie (1951)*. Flammarion.

1. La seule morale.

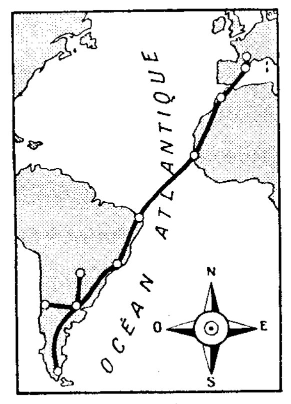
* *D'après cette page montrez que la médecine est une* éthique *non moins qu'une science.*



PILOTE DE LIGNE

TOUT *le monde connaît le nom de* Blériot, *de* Guynemer, *de* Pelletier d'Oisy, *de* Mermoz, *de* Clostermann, *de tous les aviateurs enfin que des raids spectaculaires ou des services de guerre éclatants ont placés en vedette. Mais il est d'autres pilotes, ceux qui se consacrent au transport des voyageurs ou du courrier, dont la vie, pourtant si souvent mise en péril, est ignorée du grand public.*

C'est pour ces **héros méconnus** *que* SAINT-EXUPÉRY, *avant de disparaître au cours d'une reconnaissance, en 1944, a écrit ses fameux romans* Vol de Nuit *et* Terre des Hommes.



LA LIGNE DE L'AÉROPOSTALE CRÉÉE PAR LA FRANCE.

LA femme du pilote, réveillée par le téléphone, regarda son mari et pensa :

« Je le laisse dormir encore un peu. »

Elle admirait cette poitrine nue, bien carénée[1], elle pensait à un beau navire.

Il reposait dans ce lit calme, comme dans un port, et, pour que rien n'agitât son sommeil, elle effaçait du doigt ce pli, cette ombre, cette houle[2], elle apaisait ce lit, comme, d'un doigt divin, la mer.

Il ouvrit les yeux.

« Quelle heure est-il?

— Minuit.

— Quel temps fait-il?

— Je ne sais pas.... »

Il se leva. Il marchait lentement vers la fenêtre en s'étirant.

« Je n'aurai pas très froid. Quelle est la direction du vent?

— Comment veux-tu que je sache.... »

Il se pencha :

« Sud. C'est très bien. Ça tient au moins jusqu'au Brésil. »

Il remarqua la lune et se connut riche*. Puis ses yeux descendirent sur la ville.

Il ne la jugea ni douce, ni lumineuse, ni chaude. Il voyait déjà s'écouler le sable vain de ses lumières[3].

« A quoi penses-tu? »

Il pensait à la brume possible du côté de Porto Alegre.

1. Semblable à la *carène* d'un navire.
2. Les plis du drap, comparés à la *houle* de la mer.
3. Telles qu'elles vont disparaître à ses yeux quand il décollera.

* *Expliquez* pourquoi.



SAINT-EXUPÉRY (A GAUCHE) ET SON CAMARADE GUILLAUMET DEVANT LEUR APPAREIL EN 1927.

« J'ai ma tactique. Je sais par où faire le tour.... »

Il s'inclinait toujours. Il respirait profondément, comme avant de se jeter, nu, dans la mer.

« Tu n'es même pas triste.... Pour combien de jours t'en vas-tu? » Huit, dix jours. Il ne savait pas. Triste, non; pourquoi?

Ces plaines, ces villes, ces montagnes.... Il partait libre, lui semblait-il, à leur conquête. Il pensait aussi qu'avant une heure il posséderait et rejetterait Buenos Aires[1].

Il sourit :

« Cette ville... j'en serai si vite loin. C'est beau de partir la nuit. On tire sur la manette des gaz, face au Sud, et dix secondes plus tard on renverse le paysage, face au Nord. La ville n'est plus qu'un fond de mer. »

Elle pensait à tout ce qu'il faut rejeter pour conquérir*.

1. La *posséderait* d'en haut, puis la *rejetterait* dans son vol.

* *Qu'y a-t-il de* sain, *de* tonique, *dans cette formule?*

« Tu n'aimes pas ta maison?

— J'aime ma maison.... »

Mais déjà sa femme le savait en marche. Ces larges épaules pesaient déjà contre le ciel.

Elle le lui montra.

« Tu as beau temps, ta route est pavée d'étoiles. »

Il rit :

« Oui. »

Elle posa la main sur cette épaule et s'émut de la sentir tiède : cette chair était donc menacée?...

« Tu es très fort, mais sois prudent!

— Prudent, bien sûr.... »

Il rit encore.

Il s'habillait. Pour cette fête, il choisissait les étoffes les plus rudes, les cuirs les plus lourds, il s'habillait comme un paysan. Plus il devenait lourd, plus elle l'admirait.

Elle-même bouclait cette ceinture, tirait ces bottes.

« Ces bottes me gênent.

— Voilà les autres.

— Cherche-moi un cordon pour ma lampe de secours. »

Elle le regardait. Elle réparait elle-même le dernier défaut dans l'armure : tout s'ajustait bien.

« Tu es très beau. »

Elle l'aperçut qui se peignait soigneusement.

« C'est pour les étoiles?

— C'est pour ne pas me sentir vieux.

— Je suis jalouse.... »

Il rit encore, et l'embrassa, et la serra contre ses pesants vêtements. Puis il la souleva à bras tendus, comme on soulève une petite fille, et, riant toujours, la coucha :

« Dors! »

Et fermant la porte derrière lui, il fit dans la rue, au milieu de l'inconnaissable peuple nocturne, le premier pas de sa conquête.

Elle restait là. Elle regardait, triste, ces fleurs, ces livres, cette douceur, qui n'étaient pour lui qu'un fond de mer*.

A. DE SAINT-EXUPÉRY. *Vol de Nuit (1932).* Gallimard.

* *Comment s'exprime, dans cette page, la* tendresse *de l'épouse?*

L'HOMME DE THÉÂTRE

POUR *mériter le beau nom d'***homme de théâtre,** *il ne suffit pas d'être acteur ou metteur en scène ou directeur de troupe. Il faut être tout cela à la fois, et même un peu plus, accessoiriste ou costumier, par exemple, si le besoin s'en fait sentir. En un mot, il faut, comme un Molière jadis, comme un Dullin ou un Jouvet hier, comme un* JEAN-LOUIS BARRAULT *aujourd'hui, « servir avec le même amour toutes les* **professions,** *tous les* **corps de métier,** *et même toutes les* **corvées** *» que suppose la vie des planches.*

JEAN-LOUIS BARRAULT.

DANS une troupe qui se respecte, il y a, si l'on veut, trois sortes d'acteurs : les aînés, les adultes et les jeunes.

Avec les aînés, l'homme[1] travaille en quelque sorte « à distance[2] ». Par égard, respect, tact et habileté. L'âge professionnel a des droits, c'est la coutume et c'est aussi la récompense méritée de tant d'années d'efforts, de sacrifices. L'aîné a de la science ; une science qui s'est construite en traversant certainement plusieurs esthétiques dramatiques. L'aîné est enrichissant pour l'homme de théâtre, il apporte des traditions qui, pour n'être pas toutes valables (le goût change vite au théâtre), n'en ouvrent pas moins, quelquefois, des horizons insoupçonnés. Entre lui et cet aîné qui « travaille », il y a échange, apport mutuel. Toutefois, l'homme doit arriver à persuader l'aîné de la nécessité de quelques apports nouveaux qui sortent de sa science habituelle. Les deux artistes s'observent : « Où me mène-t-il? » se dit l'aîné. « Acceptera-t-il ces propositions nouvelles? » pense l'homme.

Travail de haute stratégie pour les deux, dans l'estime, le respect et la tendresse.

Avec ceux qui sont de la génération de l'homme[3], les rapports sont plus brutaux. C'est du corps à corps, les rapports sont moins fragiles, la science est de même source et les nouveautés ne sont pas tellement étrangères aux deux.

1. L'homme de théâtre.
2. Terme emprunté à la boxe : un boxeur travaille « à distance », quand il maintient son adversaire loin de lui au lieu d'« entrer au corps à corps ».
3. Qui sont à peu près du même âge que lui.

Avec les jeunes, le problème est double. Il faut d'abord les instruire pour pouvoir les utiliser. L'homme, parfois, interrompt le travail proprement dit de la pièce et consacre un moment de la répétition à du dressage à l'état pur. Ce temps perdu, il le retrouvera plus tard. Ou bien, il confie le jeune à l'aîné, ou c'est un adulte qui le rode[1].

C'est cette mêlée humaine qui crée ce qu'on appelle une famille de théâtre*. Au cours de ces heures fiévreuses passées très près les uns des autres, il se crée une intimité, une affection presque physique que l'homme de théâtre goûte particulièrement. Cette tendresse, ce climat amoureux, est une de ses grandes joies. Il aime ses acteurs littéralement. Il voudrait les soigner s'ils sont malades. Il voudrait les rendre parfaits, faire disparaître leurs défauts. Il souffre quand ils ne savent pas discerner ce qui leur convient ou non. Il se sent accroché à eux par on ne sait quel mystérieux et diabolique cordon ombilical.

Il y a deux sortes d'hommes de théâtre : celui qui, dans les répétitions, reste l'examinateur de sa troupe, et celui qui en est le passionné entraîneur.

Le premier dirige la répétition de la salle, comme quelque spectateur idéal devenu censeur au nom du Public. Le second s'agite sur la scène à côté des acteurs et il partage de moitié leurs efforts afin de les aider à trouver. Il se dresse devant eux, nez à nez, pour les hypnotiser. Il les prend par le bras, comme s'il guidait brusquement un aveugle. Il se dissimule derrière eux, la bouche contre l'oreille, comme s'il était leur ange gardien... ou quelque démon, après tout!

Les deux ont autant d'amour : le premier est plus froid, le deuxième est plus voluptueux**.

JEAN-LOUIS BARRAULT. *Je suis homme de théâtre (1955)*. Édit. du Conquistador.

1. Terme emprunté au machinisme : *roder* un moteur, c'est le faire tourner assez lentement pendant quelque temps, de façon que les pièces, par usure (*rodage*, même radical que *ronger*), s'ajustent exactement, avant de le faire tourner de toute sa puissance.

* *Relevez et étudiez les termes ou expressions qui justifient l'emploi de ce mot* « famille » *de préférence à celui de* « troupe ».

** *Quel est celui de ces deux hommes qui vous paraît appelé à avoir le plus d'*efficacité?



XI. La France dans le monde



SON prestige, sa force de rayonnement à travers le monde, la France ne les doit pas seulement à la richesse de sa littérature, aux chefs-d'œuvre de ses artistes, aux idées hardies et souvent généreuses de ses philosophes. Elle les doit également à ses *explorateurs*, à ses *marins*, à ses *missionnaires*, à ses *aviateurs*, à ses *savants*, à ses *inventeurs*, à ses *ingénieurs*, à tous ceux, pour tout dire, qui firent d'elle une si grande nation civilisatrice.

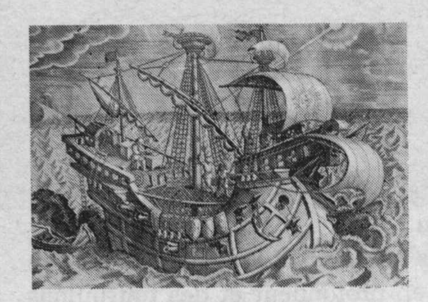
Veut-on des noms ? Ils viendraient à foison sous la plume. Mieux vaut sans doute remarquer que la France a toujours suscité, qu'il s'agît d'exploration de la planète ou de découverte proprement scientifique, des vocations à la fois différentes et complémentaires. Si *Jacques Cartier* s'en va, au nom du roi François Ier, reconnaître le Canada et en prendre possession, *Charcot*, lui, ne navigue dans les mers polaires que pour en mieux pénétrer les secrets. Tandis qu'un *René Caillié*, qui traverse l'Afrique jusqu'à Tombouctou, et qu'un *Francis Garnier*, qui remonte hardiment le Fleuve Rouge, semblent poussés surtout par l'esprit d'aventure, un *Gallieni* et un *Lyautey* travaillent à faire de Madagascar et du Maroc des pays modernes. Tandis que *Descartes* est un mathématicien pur, *Pascal* ne craint pas d'escalader le Puy de Dôme pour mesurer la pression atmosphérique. Tandis qu'un *J.-J. Ampère*, physicien perdu dans ses calculs, les inscrit sur le dos d'un fiacre qu'il prend pour un tableau noir, un *Denis Papin*, lui, a les pieds suffisamment enracinés au sol pour réaliser le premier la machine à vapeur. Tandis qu'un *Henri Poincaré* imagine, dans l'ordre des mathématiques abstraites, les vertigineuses fonctions « fuchsiennes », un *Louis Pasteur* et une *Marie Curie* ajoutent à leur gloire de savants celle de bienfaiteurs de l'humanité.

Ainsi, il n'est pas un domaine, qu'il soit pratique ou théorique, qu'il touche au progrès scientifique ou à l'émancipation humaine, où la France n'ait apporté une large contribution. Elle peut l'affirmer sans forfanterie ni chauvinisme. Et, si elle éprouve aujourd'hui quelque peine à se maintenir au tout premier rang des puissances mondiales, elle peut se rassurer sur son avenir en rappelant aux hommes l'éclat de son passé.

P. 241 : UN PARACHUTAGE A L'EXPÉDITION FRANÇAISE AU GROENLAND (ARCTIQUE).

JACQUES CARTIER (1491-1557) REMONTE LE SAINT-LAURENT

LA *France possède une trop belle ceinture de côtes pour n'avoir pas produit une longue série de* marins intrépides. *Le plus glorieux de tous est sûrement* Jacques Cartier, *qui, parti de Saint-Malo en 1534, découvrit Terre-Neuve, puis, remontant un des bras du Saint-Laurent, fut le premier* **explorateur** *du Canada. Au cours de son second voyage, qui le conduisit jusqu'à l'emplacement actuel de Montréal, il prit même possession du pays au nom du roi. Et l'on sait que, si les Français furent, au XVIII*e *siècle, chassés de cet immense territoire, ils y laissèrent assez de colons pour que le Canada soit aujourd'hui, pour plus d'un quart, peuplé de leurs descendants qui continuent à parler* la langue de leur vieille patrie.



VAISSEAU DU XVIe SIÈCLE.

LE 19 septembre, Cartier se lança de nouveau vers l'ouest.

Un bon vent et le flot de la marée emportèrent l'*Emerillon*[1] et les deux barques vers l'amont du Saint-Laurent. Cartier admirait ce magnifique fleuve qui, à deux cents lieues de son embouchure, était assez profond pour qu'un navire de quarante tonneaux[2] pût y tracer sa route et assez large pour que l'eau douce fût vivifiée par les lames de l'océan.

Son goût et son odeur étaient encore le goût et l'odeur de la mer. Les poissons de ses eaux possédaient encore la saveur des poissons marins.

Une paix singulière emplissait l'âme de Cartier.

N'avait-il pas lutté pendant des années pour parvenir là où il se trouvait? Avec quelle constance et quelle patience!

Deux ans plus tôt, Terre-Neuve et le Canada étaient encore inconnus. Avec exactitude, sans hâte, il en avait reconnu les côtes. Il avait remonté le Saint-Laurent jusqu'à Sainte-Croix. Il avait scellé un pacte d'amitié avec les hommes du pays. Aujourd'hui il pénétrait au cœur du Canada. Aujourd'hui l'étrave de

1. Nom du vaisseau de J. Cartier. — 2. On dirait plutôt aujourd'hui : de quarante *tonnes*.

l'*Emerillon* dont il tenait la barre, comme le soc d'une charrue, se frayait un chemin dans cette belle terre vierge chargée de chanvre, de millet, de raisin.

Quel calme en Jacques Cartier!

L'hiver déjà commençait, les vents du nord étaient chargés de froid, la brume souvent rôdait sur l'eau en nuages épais, les manœuvres étaient pénibles. Mais Cartier atteignait le but.

En France, il avait déposé des copies de ses cartes et de ses observations. En arrière, deux de ses navires se trouvaient en sûreté, protégés contre l'eau, contre les troncs d'arbres emportés par l'eau, contre la glace qui viendrait.

Même s'il périssait au cours de cette dernière expédition, son œuvre aurait un sens et une suite. Mais jusqu'où l'eau le conduirait-elle?

Parviendrait-il à la capitale de la Chine[1], source inépuisable de richesses que deux siècles plus tôt Marco Polo[2] avait atteinte par l'est?

Il interrogeait les hommes que le galion[3] et les barques rencontraient. Tous l'attendaient et le reconnaissaient. De rivière à rivière, de mont à mont, des signaux discrets avaient fait connaître le passage prochain du chef blanc, de ses compagnons et de son vaisseau, de l'homme qui avait conduit Taiognagny et Domagaya[4] en une contrée lointaine et mystérieuse.

Les récits mêmes des deux indigènes revenus de France étaient passés des uns aux autres. Cartier était précédé de sa renommée de grand chef, d'homme savant et juste qui distribuait des richesses.

Et les chasseurs descendus des montagnes, les pêcheurs habitant les rives du fleuve se pressaient autour des barques.

Ils offraient du gibier, des poissons, des fruits....

Ils avertissaient des dangers que cachait l'eau.

Là, des rochers immergés éventreraient[5] les coques. Plus loin, la mâchoire rocheuse se resserrait, l'eau avait creusé son lit en profondeur et des tourbillons puissants se saisissaient des pirogues.

Cartier remerciait en distribuant des haches, des vêtements, des verroteries, puis reprenait en main la barre de l'*Emerillon* et lançait ses bâtiments à l'assaut des tourbillons, vers l'ouest.

Le 28 septembre, le courant s'apaisa, les rives s'écartèrent et une vaste nappe d'eau se développa devant les étraves.

C'était un froid matin, la brume cachait les montagnes lointaines et une brise aigre mordait la chair des hommes.

1. De même que Christophe Colomb, découvrant l'Amérique, croyait avoir atteint les Indes, de même J. Cartier, parvenu au Canada, pensait pouvoir aller jusqu'en *Chine*.

2. Le fameux navigateur vénitien qui était allé jusqu'en Asie.

3. C'est-à-dire son vaisseau.

4. Deux Indiens qu'après son premier voyage au Canada J. Cartier avait ramenés en Europe.

5. Futur du passé (cf. *tome II*, p. 94).



JACQUES CARTIER ARRIVANT AU CANADA (carte de 1536).

Cartier fit pousser en avant. A douze lieues de là il se heurta à la terre, la longea à droite et revint à l'entrée du lac. Il suivit l'autre rivage et, une heure plus tard, se retrouva au même point.

Il avait tâté de l'étrave les limites de cette eau calme. Comme un frelon dans une bouteille, était-il prisonnier?

Pourtant, tout au long de la route, les pêcheurs et les chasseurs avaient affirmé que l'eau le conduirait jusqu'à Hochelaga[1].

Ils hélèrent[2] cinq indigènes aperçus sur un îlot. L'un d'eux vint, entra sans crainte dans l'eau, saisit Cartier dans ses bras et le porta à terre. Eux aussi, qui étaient des chasseurs de rats, avaient entendu parler du navigateur.

1. Ville sise sur le Saint-Laureut, un peu en aval du lac Ontario. — 2. Ils appelèrent de loin, à haute voix.

Oui, l'eau, dirent-ils, les conduirait[1] à Hochelaga, qui se trouvait à trois jours de pirogue du lac. Ici, il fallait abandonner le galion, car la rivière qui conduisait à Hochelaga avait construit en débouchant dans le lac un seuil de sable et de galets que l'*Emerillon* ne pouvait franchir.

Et, avant d'atteindre le lac, elle se divisait en cinq bras qui se glissaient dans l'eau calme, dissimulés par les îlots d'alluvions qu'ils avaient formés.

Cartier rechercha un abri pour son vaisseau de quarante tonnes, laissa à bord quelques compagnons, franchit un seuil avec les barques et alla de l'avant.

A l'aube du 19 octobre, plus de mille hommes, femmes et enfants, entouraient les deux barques.

Hochelaga était atteinte*.

EDOUARD PEISSON. *Jacques Cartier, navigateur* (*1941*). Didier, édit.

1. Voir note 5, page 244.

* *Suivez sur une carte* l'itinéraire *de J. Cartier. — Énumérez toutes les* difficultés *rencontrées par le navigateur.*





SPÉLÉOLOGUE.

UNE SCIENCE FRANÇAISE : LA SPÉLÉOLOGIE

Il y a de la grandeur à découvrir des territoires inconnus pour accroître la gloire de sa patrie. Il y en a davantage encore à explorer la terre **au nom de la science pure,** *sans autre but que de la faire mieux connaître aux autres hommes.*

On comprend donc l'enthousiasme de NORBERT CASTERET *pour la* **spéléologie,** *puisque cette science toute récente permet à ses adeptes de s'enfoncer au cœur de la terre pour lui arracher de nouveaux secrets.*

Qui de nous, encore enfant, après avoir lu un voyage autour du monde ou un récit de grande exploration, n'a pas rêvé d'être un jour navigateur ou explorateur pour aller à l'aventure sur les océans ou dans un pays lointain et mystérieux?

Beaucoup certainement ont fait ce rêve, mais pour beaucoup aussi, hélas! il est allé rejoindre depuis longtemps d'autres illusions et enthousiasmes d'enfance à jamais perdus. D'ailleurs, être chargé de mission et aller en exploration pour découvrir des terres nouvelles ou traverser des régions sauvages est presque devenu une éventualité irréalisable, un événement d'un autre âge. On ne va plus à vrai dire explorer à l'aventure, et les temps seront bientôt révolus — s'ils ne le sont déjà — des expéditions lointaines vers des régions mystérieuses, marquées jadis sur les atlas de la mention troublante « terres inexplorées* »....

Mais si notre planète a été parcourue en tous sens, voire survolée; si toutes les mers du globe ont été sillonnées ou survolées; s'il ne subsiste sans doute que peu à découvrir réellement à la surface de la Terre, il reste à en explorer le sous-sol, à pénétrer dans les arcanes[1] vierges de milliers de mondes souterrains. Ce domaine souterrain est mal connu, et tel qui rougirait d'ignorer le nom et l'altitude d'une montagne élevée, le nom et la longueur d'un grand fleuve ou la situation géographique d'un petit pays, voire d'une ville, ignore totalement les noms, dimensions et lieux des plus grandes cavernes, des gouffres les plus profonds, des longues rivières hypogées[2] et des puissantes résurgences[3].

Oui, le monde souterrain est à coup sûr le moins connu, donc le plus susceptible de réserver des surprises, de sensationnelles découvertes et des aventures mouvementées aux explorateurs et aux savants qui s'efforcent de pénétrer sous terre et qu'un néologisme[4] disgracieux et peu euphonique a affublés du nom de spéléologues.

La spéléologie, ou science des cavernes, est une branche tard venue du savoir humain, beaucoup plus variée et passionnante qu'on ne le croit généralement, car il y a dans les entrailles de la terre de quoi étonner et émouvoir l'être le plus fruste, de quoi faire rêver le poète et le philosophe, et matière à intriguer et à confondre le savant** (...).

Énumérer les branches de la science qui peuvent être étudiées sous terre équivaudrait à entamer une nomenclature copieuse et difficilement restrictive

1. Secrets, mystères.
2. Mot d'origine grecque : *souterraines.*
3. Réapparition de rivières qui, après un parcours souterrain, reviennent, *resurgissent* à la lumière.
4. Mot de formation récente.

* *Quelles sont les terres qui, aujourd'hui encore, restent* inexplorées?
** *Essayez de* préciser *en quoi la spéléologie peut intéresser le* poète, *le* philosophe *aussi bien que le* savant.

des sciences naturelles. Tout ce que l'on peut dire, c'est que la France est un pays privilégié au point de vue spéléologique. Elle est riche en outre en cavités pittoresquement aménagées pour les curieux, les touristes qui par milliers chaque année visitent ces cavernes. Quant aux spéléologues ils sont actuellement légion.

La spéléologie, née en France vers 1888 avec Martel[1] et une douzaine de ses émules que l'on ne prenait guère au sérieux, connaît maintenant une grande vogue, un essor prodigieux.

Il n'est plus dans notre pays une province, un département, une ville qui ne compte une section de la Société Spéléologique de France, un groupe d'amateurs de cavernes ou des équipes d'Éclaireurs et de Scouts spéléologues.

Toute une jeunesse avide de sensations neuves et fortes, attirée par le mystère des cavernes, le goût du risque et de l'aventure, l'attrait d'études variées et passionnantes, se voue aux recherches souterraines et explore ce domaine nouveau, riche de promesses et de révélations sensationnelles, d'où la science n'est pas exclue, car la spéléologie est un sport au service de la science, de multiples sciences.

NORBERT CASTERET.
L'Homme et le Monde souterrain.
In *De la Banquise à la Jungle.* Plon, édit.

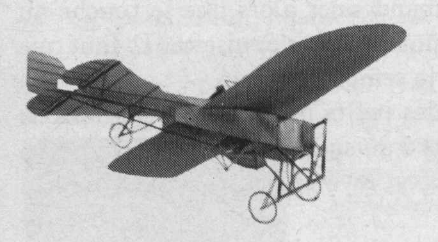
1. Fondateur de la *Société de Spéléologie.*



UN PASSAGE DIFFICILE.

LE VOL HISTORIQUE DE LOUIS BLÉRIOT

DANS *le domaine de l'aviation, les Français ont souvent joué un rôle de premier plan. Ils pourraient s'enorgueillir d'avoir, avec* Ader, *créé le premier aéroplane volant, que son inventeur baptisa du nom gracieux d'avion (1897). Mais l'initiateur essentiel, celui qui s'est acquis la double gloire d'être le* **constructeur** *et le* **pilote** *du premier appareil capable de traverser la mer, c'est* LOUIS BLÉRIOT. *Le 25 juillet 1909, il parvint à survoler la Manche et à joindre, en trente-deux minutes, la France à l'Angleterre. Un monument, élevé en sol britannique, marque d'ailleurs le point précis où s'acheva cet exploit.*



L'AVION DE BLÉRIOT.

A 4 heures 41, je décollai le 25 juillet 1909. J'étais quelque peu ému. Qu'allait-il m'arriver? Atteindrais-je Douvres ou me poserais-je au milieu de la Manche?

Je piquai directement vers la côte anglaise, m'élevant progressivement mètre par mètre. Je passai au-dessus de la dune d'où Alfred Leblanc[1] m'envoyait ses souhaits. J'étais entre le ciel et l'eau. Du bleu partout.

A partir du moment où j'eus quitté le sol, je n'éprouvai plus la moindre émotion et n'eus plus le temps d'analyser mes impressions. C'est par la suite que je me rendis compte des risques courus et de l'importance de mon vol.

Là-haut, je trouvais seulement que ma vitesse était bien au-dessous de ce que j'espérais. Cela tenait au tapis uniforme qui s'étendait sous mes ailes. Je n'avais pas le moindre point de repère, alors que sur la terre, les arbres, les maisons, les bois constituent autant de bornes permettant d'avoir une idée de l'allure de l'appareil en vol. Survoler l'eau est d'une monotonie exaspérante.

Pendant les dix premières minutes, je me dirigeai perpendiculairement à la côte, laissant à ma droite le contre-torpilleur *Escopette*, chargé de me convoyer et que je dépassai rapidement.

Sans boussole, perdant de vue la terre de France, ne distinguant pas le territoire anglais, j'immobilisai mes deux pieds pour ne pas bouger le gouvernail de direction. J'avais peur de dériver.

Pendant dix nouvelles minutes, je volai à cent mètres en aveugle, droit devant moi. L'*Escopette* était loin derrière. Je n'avais plus le moindre guide. Mon isolement était sinistre.

1. Ami fidèle de Louis Blériot.

Enfin, voici à l'horizon une ligne grise. L'espoir du triomphe naît en moi. J'approche. Je fais environ soixante à l'heure. Le vent s'élève. Je m'aperçois que j'ai été déporté de plus de six kilomètres vers la droite malgré mes précautions. Au lieu de me trouver face à Douvres, je suis devant Saint-Margaret.

Trois bateaux s'offrent à ma vue. Les équipages agitent leurs casquettes, leurs bras, me faisant part de leur enthousiasme. Oui, mais j'aimerais mieux apprendre d'eux de quel côté me diriger, d'autant plus que je ne sais pas ce qui m'attend, n'ayant pas eu la possibilité de venir étudier les terrains susceptibles de me recevoir.

A Saint-Margaret, les falaises sont trop hautes. Chaque fois que je tente de passer au-dessus, un remous me rabat de vingt mètres. Le sol britannique se défend vigoureusement. Vais-je être obligé d'abandonner alors que je touche au port? Et ma provision d'essence qui doit commencer à s'épuiser.... Il faut me dépêcher et sortir de cette prison dans laquelle je semble enfermé.

Pour gagner Douvres, je vole dans le sens des petits bateaux qui, au-dessous de moi, semblent rentrer. Je longe la côte du nord au sud. O joie! Elle commence à décroître. Je peux passer. Mais le vent, qui s'est levé et contre lequel je lutte désespérément, reprend de plus belle.

Tout à coup j'aperçois un drapeau tricolore qu'on agite avec fureur. Je me rappelle alors que le journaliste français Fontaine m'avait écrit qu'il me signalerait de la sorte un endroit propice pour l'atterrissage. Je n'y pensais plus. C'est lui. Quel bonheur! Je vais pouvoir me poser.

Je me précipite vers la terre où je suis ainsi appelé et me prépare à atterrir. Je subis des remous — tant pis. Je suis renvoyé par un tourbillon en approchant du sol. Qu'importe. Je peux bien risquer de casser une fois de plus mon matériel. Le jeu en vaut la chandelle. Je coupe l'allumage à vingt mètres de haut et j'attends. Il n'est pas d'exemple que, dans pareil cas, on s'éternise en l'air. Le sol opère comme un aimant : mon fidèle Bl.-XI s'en tire avec l'hélice brisée, le châssis endommagé*.

LOUIS BLÉRIOT *(cité par Jacques Mortane)*. Édit. Baudinière.

* *D'après ce récit, quelle idée peut-on se faire de la* difficulté *de l'exploit réalisé par Louis Blériot? — Montrez l'extrême* simplicité *avec laquelle s'exprime l'aviateur.*



MAURICE HERZOG ET LOUIS LACHENAL À L'ANNAPURNA

DANS *l'histoire de l'alpinisme, c'est une très grande date que celle du* 3 juin 1950 *: ce jour-là, des hommes, pour la première fois, gravirent un des plus hauts sommets de l'*Himalaya *et dépassèrent l'altitude, jamais atteinte encore, de* **8 000 mètres.**

Ces hommes étaient deux Français : MAURICE HERZOG *et* LOUIS LACHENAL, *le premier un intellectuel, le second un guide de l'école de Chamonix. Sept camarades, de même nationalité, les avaient accompagnés.*



MAURICE HERZOG SUR L'ANNAPURNA.

Maurice Herzog, le narrateur, et Louis Lachenal ont quitté le dernier camp de base pour tenter l'escalade de l'Annapurna. Il fait affreusement froid, mais ils montent quand même[1].

AVEC la neige qui brille au soleil et saupoudre le moindre rocher, le décor est d'une radieuse beauté qui me touche infiniment. La transparence absolue est inhabituelle. Je suis dans un univers de cristal. Les sons s'entendent mal. L'atmosphère est ouatée.

Une joie m'étreint; je ne peux la définir. Tout ceci est tellement nouveau et tellement extraordinaire!

Ce n'est pas une course comme j'en ai fait dans les Alpes, où l'on sent une volonté derrière soi, des hommes dont on a obscure conscience, des maisons qu'on peut voir en se retournant.

Ce n'est pas cela.

Une coupure immense me sépare du monde. J'évolue dans un domaine différent : désertique, sans vie, desséché. Un domaine fantastique où la présence de l'homme n'est pas prévue, ni peut-être souhaitée. Nous bravons un interdit, nous passons outre à un refus, et pourtant c'est sans aucune crainte que nous nous élevons (...).

L'arête sommitale[2] se rapproche.

1. **Tous les deux durent être amputés d'une partie des mains et des pieds après leur exploit. —**
2. **L'arête du sommet.**

Nous arrivons en contrebas de la grande falaise terminale. La pente en est très raide. La neige y est entrecoupée de rochers.

« Couloir!... »

Un geste du doigt. L'un d'entre nous souffle[1] à l'autre la clé de la muraille. La dernière défense!

« Ah!... quelle chance! »

Le couloir dans la falaise est raide, mais praticable.

« Allons-y! »

Lachenal, d'un geste, signifie son accord. Il est tard, plus de midi sans doute. J'ai perdu conscience de l'heure : il me semble être parti il y a quelques minutes.

Le ciel est toujours d'un bleu de saphir. A grand-peine, nous tirons vers la droite et évitons les rochers, préférant, à cause de nos crampons, utiliser les parties neigeuses. Nous ne tardons pas à prendre pied dans le couloir terminal. Il est très incliné... nous marquons un temps d'hésitation.

Nous restera-t-il assez de force pour surmonter ce dernier obstacle?

Heureusement la neige est dure. En frappant avec les pieds et grâce aux crampons, nous nous maintenons suffisamment. Un faux mouvement serait fatal. Il n'est pas besoin de tailler des prises pour les mains : le piolet enfoncé aussi loin que possible sert d'ancre.

Lachenal marche merveilleusement. Quel contraste avec les premiers jours! Ici, il peine, mais il avance. En relevant le nez de temps à autre, nous voyons le couloir qui débouche sur nous ne savons trop quoi[2], une arête probablement.

Mais où est le sommet? A gauche ou à droite?

Nous allons l'un derrière l'autre, nous arrêtant à chaque pas. Couchés sur nos piolets, nous essayons de rétablir notre respiration et de calmer les coups de notre cœur qui bat à tout rompre.

Maintenant, nous sentons que nous y sommes. Nulle difficulté ne peut nous arrêter. Inutile de nous consulter du regard : chacun ne lirait dans les yeux de l'autre qu'une ferme détermination. Un petit détour sur la gauche, encore quelques pas.... L'arête sommitale se rapproche insensiblement. Quelques blocs rocheux à éviter. Nous nous hissons comme nous pouvons. Est-ce possible?...

Mais oui! Un vent brutal nous gifle.

Nous sommes... sur l'Annapurna.

8 075 mètres.

Notre cœur déborde d'une joie immense.

« Ah! les autres!... s'ils savaient*! »

1. L'un d'entre nous indique à voix basse à l'autre comment il peut franchir la muraille.

2. *Nous ne savons trop quoi* forme une seule expression signifiant : quelque chose d'imprécis.

* *Pourquoi les deux hommes pensent-ils ainsi à leurs* compagnons?

Si tous savaient!

Le sommet est une crête de glace en corniche. Les précipices, de l'autre côté, sont insondables, terrifiants. Ils plongent verticalement sous nos pieds. Il n'en existe guère d'équivalents dans aucune autre montagne du monde.

Des nuages flottent à mi-hauteur. Ils cachent la douce et fertile vallée de Pokhara à 7 000 mètres en dessous. Plus haut : rien!

La mission est remplie. Mais quelque chose de beaucoup plus grand est accompli. Que la vie sera belle maintenant!

Il est inconcevable, brusquement, de réaliser son idéal et de se réaliser soi-même.

Je suis étreint par l'émotion. Jamais je n'ai éprouvé joie aussi grande ni aussi pure.

Cette pierre brune, la plus haute; cette arête de glace... sont-ce là des buts de toute une vie*? S'agit-il de la limite d'un orgueil?

« Alors, on redescend? »

Lachenal me secoue. Quelles sont ses impressions, à lui? Je ne sais. Pense-t-il qu'il vient de réaliser une course comme dans les Alpes? Croit-il qu'il faille redescendre comme cela, simplement?

« Une seconde, j'ai des photos à prendre.

— Active[1]. »

Je fouille fébrilement dans mon sac, en tire l'appareil photographique, prends le petit drapeau français qui est enfoui au fond, les fanions. Gestes vains sans doute, mais plus que des symboles : ils témoignent de pensées très affectueuses. Je noue les morceaux de toile, salis par la sueur ou les aliments, au manche de mon piolet, la seule hampe[2] à ma disposition. Puis, je règle mon appareil sur Lachenal :

« Tiens, tu veux me prendre?

— Passe... fais vite! » me dit Lachenal.

Il prend plusieurs photos, puis me rend l'appareil. Je charge en couleurs et nous recommençons l'opération pour être certains de ramener[3] des souvenirs qui un jour nous seront chers.

« Tu n'es pas fou? me dit Lachenal. On n'a pas de temps à perdre!... faut redescendre tout de suite**! »

MAURICE HERZOG. *Annapurna premier 8 000 (1951).* Arthaud.

1. Dépêche-toi.
2. Morceau de bois auquel est fixé un drapeau.
3. *Rapporter* eût été plus correct : *ramener* ne devrait avoir pour complément que des êtres vivants. Mais cet emploi s'étend de plus en plus.

* *Vous semble-t-il qu'un exploit d'ordre sportif puisse constituer le* but *de toute une vie?*

** *Étudiez l'attitude du* narrateur *et celle de son compagnon, le guide* Louis Lachenal.

SAVORGNAN DE BRAZZA (1852-1905) OU LE PÈRE DES ESCLAVES

Né à Rome en 1852, entré à l'École Navale en 1868, Savorgnan de Brazza *fut naturalisé Français en 1874. Dès lors, il n'eut de cesse, par des explorations conduites au plein cœur de l'Afrique, qu'il n'associât un nouveau territoire à sa patrie d'adoption. C'était le* Congo.

Mais la plus grande gloire de Brazza, c'est d'avoir renoncé à la conquête par les armes et d'y avoir substitué des **moyens purement pacifiques,** *prouvant ainsi que le mot de « colonisation », retournant à son sens latin propre, pouvait — et devait — désormais prendre une signification proprement humaine....*

La Société Historique avait, le 31 octobre 1882, invité Savorgnan de Brazza à un punch d'honneur. Henri Martin, au nom de la Société, accueillit le célèbre explorateur en ces termes : « Je salue le jeune et héroïque voyageur qui nous revient du fond de cette Afrique obscure, champ désormais ouvert à la civilisation et à la France. Vous venez d'ouvrir un chapitre à notre histoire coloniale. » C'est alors que Brazza fit la réponse suivante :



Savorgnan de Brazza.

Un chapitre nouveau? La vérité est que je n'en ai écrit qu'une ligne : la première et la plus modeste.

Pourtant un grand pas est fait. Le drapeau de la France est désormais planté au cœur de l'Afrique, comme un symbole des idées grandes et généreuses que la France a toujours, plus que toute autre nation, contribué à répandre. C'est l'amour de la science qui a conduit Bellot[1] dans les glaces du pôle. Aujourd'hui, l'entrée de nos compatriotes en Afrique aura pour effet d'arrêter à sa source le commerce de chair humaine : la traite des Nègres. Car la France, en défendant ses intérêts nationaux, n'a jamais abandonné les intérêts de la civilisation*.

Il y a cinquante ans environ, notre drapeau fut planté au Gabon. Il y représentait dès le principe l'idée de liberté, car c'est pour fournir un port de relâche à nos vaisseaux chargés d'empêcher la traite des Noirs, qu'on s'était établi sur

1. Navigateur français, mort dans les glaces polaires en 1853.

* *Un pays peut-il défendre à la fois ses* « intérêts nationaux » *et les* « intérêts de la civilisation »? *Répondez en vous appuyant sur des* exemples historiques.

cette partie de la côte africaine. Le bruit s'est répandu vite, et jusqu'au centre de l'Afrique, qu'il y avait sur les côtes une terre qui rendait libres ceux qui la touchaient. Quand j'ai pénétré dans ce pays, nos couleurs étaient connues. On savait qu'elles étaient celles de la liberté. Les premiers habitants de Franceville ont été des esclaves libérés. La question de l'esclavage est une question complexe. On se trouve à chaque instant en présence de difficultés presque insurmontables. Soutenir l'honneur d'un pavillon qui arrache leur proie aux négriers n'est pas chose facile, quand on ne peut pas, quand on ne veut pas employer la violence. (...)

Au début, j'ai dû acheter des hommes à prix d'argent et fort cher, selon le cours, trois ou quatre cents francs. Je leur disais, quand ils étaient à moi, bûche aux pieds et fourche au cou : « Toi, de quel pays es-tu? — Je suis de l'intérieur. — Veux-tu rester avec moi ou retourner dans ton pays? » Je leur faisais toucher le drapeau français que j'avais hissé. Je leur disais : « Va, maintenant tu es libre. » Ceux de ces hommes qui sont retournés, je les ai retrouvés dans l'intérieur. Ils m'ont facilité le chemin. Ils m'ont permis de remonter jusqu'au centre, là où il m'était possible de libérer un esclave au prix de quelques colliers, qui valent bien en tout dix centimes. Il était constaté que tout esclave qui touchait le drapeau français était libre.

L'Afrique rend la guerre à qui sème la guerre; mais comme tous les autres pays, elle rend la paix à qui sème la paix. Ma réputation allait devant moi, m'ouvrant la route et les cœurs. On me donnait à mon insu le beau nom de Père des Esclaves.

Qu'est-ce, messieurs? Peu de chose. Demain nos libérés iront se faire reprendre dans le centre si nous ne soutenons pas nos premiers efforts. Je n'ai rien fait. J'ai seulement montré ce que l'on pouvait faire. Il y a un premier essai, un premier résultat. C'est quelque chose d'être connu dans ces régions nouvelles sous le nom de Père des Esclaves*. N'est-ce pas l'augure de l'influence bienfaisante qui, seule, doit être celle de notre pays...?

Cité par l'écrivain noir RENÉ MARAN in *Savorgnan de Brazza (1951)*.
Édit. du Dauphin.

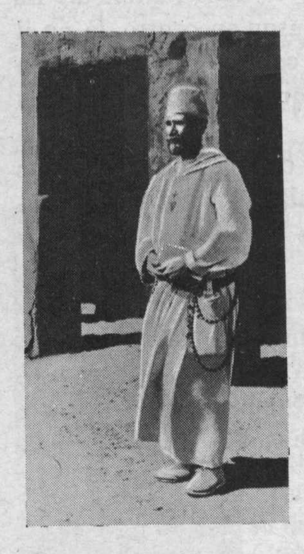
* *Quel beau* symbole *Savorgnan de Brazza invente-t-il ici?*



LE PÈRE CHARLES DE FOUCAULD (1853-1916)

RIEN *ne semblait prédestiner* Charles de Foucauld, *jeune élève-officier, à devenir* **l'un des plus grands apôtres** *de la foi chrétienne en Afrique. Pourtant, après une crise religieuse qui le conduisait à se retirer à la Trappe (1890) puis à se faire ordonner prêtre (1901), il retourna, comme* **missionnaire,** *en terre africaine et s'enfonça en plein Sahara, pour se fixer à* Tamanrasset, *dans le Hoggar, où il devait être assassiné par des pillards, alors qu'il jouissait de la vénération de tous les indigènes.*

Après un long voyage, le P. de Foucauld a décidé de s'arrêter et de s'installer dans cet humble village du Hoggar.



Le Père de Foucauld

SOLITUDE totale, impressionnante! Le peloton[1] qui l'accompagnait est reparti. A 1 500 kilomètres de Béni-Abbès[2], à 700 kilomètres d'In-Salah[3], l'Ermite est absolument seul au milieu des indigènes, sans relation avec la France que[4] le hasard de quelque caravane, sans possibilité d'aucun secours matériel ni spirituel. « Faire tout mon possible pour le salut des peuples infidèles de ces contrées, dans un oubli total de moi », écrit-il dans ses notes le jour de son arrivée. L'oubli total de soi! Quoi de plus nécessaire pour qui veut essayer de témoigner du Christ parmi des hommes violents, cruels, pleins de convoitises de toutes espèces, de vrais barbares encore! Lui, le saint, de quelles armes dispose-t-il? Il l'avoue lui-même : uniquement de la prière et de la pénitence. C'est par son exemple qu'il gagnera leur cœur.

Et le miracle se produit en effet. Comme à Béni-Abbès, il a construit son ermitage avec les matériaux du pays, un petit groupe de cabanes misérables; comme à Béni-Abbès encore, il couche sur une claie de roseaux portée par deux murets[5] et il mange une triste bouillie de farine d'orge et de dattes écrasées, fade à vomir. Lever de nuit, longs offices, prières et visites de charité : ainsi se passent ses

1. Petit groupe de soldats à cheval.
2. Village du Sahara, en bordure du grand Erg, où Charles de Foucauld avait longuement séjourné.
3. Oasis du Sahara algérien.
4. Sans autre relation que....
5. Sorte de *treillage* fait de roseaux entrelacés et reposant sur deux *petits murs*.

journées. Il a parlé aux cultivateurs; il a soigné des malades; aux femmes, il a appris à coudre avec des aiguilles au lieu des épines dont elles se servaient. Peu à peu, on vient le voir. On lui demande un conseil, un arbitrage, un remède. A tous il parle de Dieu, très simplement, et on l'écoute. Le rôle admirable qu'il a joué à Béni-Abbès, en plein cœur du Hoggar il le joue de même et avec le même bonheur*.

Neuf ans vont passer ainsi. Neuf années de silence et de travail obscur. Peu d'incidents saillants au cœur de tant de journées de patience sainte. Le départ de son ancien baptisé Paul, qui l'avait suivi et dont la santé a chancelé, a failli l'empêcher de dire sa messe, mais l'autorisation est arrivée de célébrer le Sacrifice sans servant, et le solitaire a pu continuer à avoir sa grande consolation. Une fois, il manque de mourir d'une piqûre de vipère à cornes (elles pullulent tant qu'il faut surélever de 70 centimètres le seuil de l'ermitage pour leur interdire l'accès) et il a subi le terrible remède des Touareg, la cautérisation au fer rouge de la plaie. Une autre fois encore, la mort le frôle, car il est si épuisé par les jeûnes et les fatigues qu'il a des défaillances : il faut que Laperrine[1], prévenu, lui envoie des vivres et l'ordre de manger.

Trois fois, pour de très brefs séjours, il revient en France, la dernière en amenant un jeune chef de tribu, pour qu'il puisse parler à ses compatriotes de ce qu'il aura vu. Mais à peine débarqué, il a hâte de repartir. L'Afrique, la fascinante Afrique, voilà son horizon, et son vrai destin est parmi ceux qui, maintenant, l'aiment comme un des leurs (...).

Le véritable chef spirituel de ce pays[2], n'est-ce pas lui, l'ermite désarmé? De loin à la ronde, on vient le consulter. Son nom est sur toutes les lèvres, de tente en tente, de tribu en tribu. Des conversions au Christ, en a-t-il fait? Mais n'a-t-il pas annoncé lui-même qu'il ne serait que l'avant-garde du Seigneur? Il a donné son témoignage; il a appris à ces hommes qui ignoraient tout du Christ, ce qu'est un Serviteur de Sa parole. Il suffit. Le premier sillon est ouvert : le champ suivra**.

DANIEL-ROPS. *Les Aventuriers de Dieu (1951)*. Arthème Fayard éditeur.

1. Officier chargé du commandement en chef des oasis sahariennes. — 2. Le Hoggar.

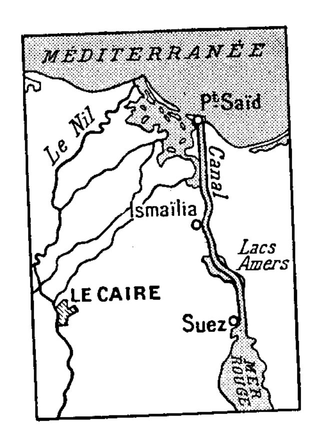
* *Comparez l'attitude de* S. de Brazza *et celle du* P. de Foucauld *envers les indigènes.*
** *Que signifie exactement cette* métaphore?



FERDINAND DE LESSEPS (1805-1894)

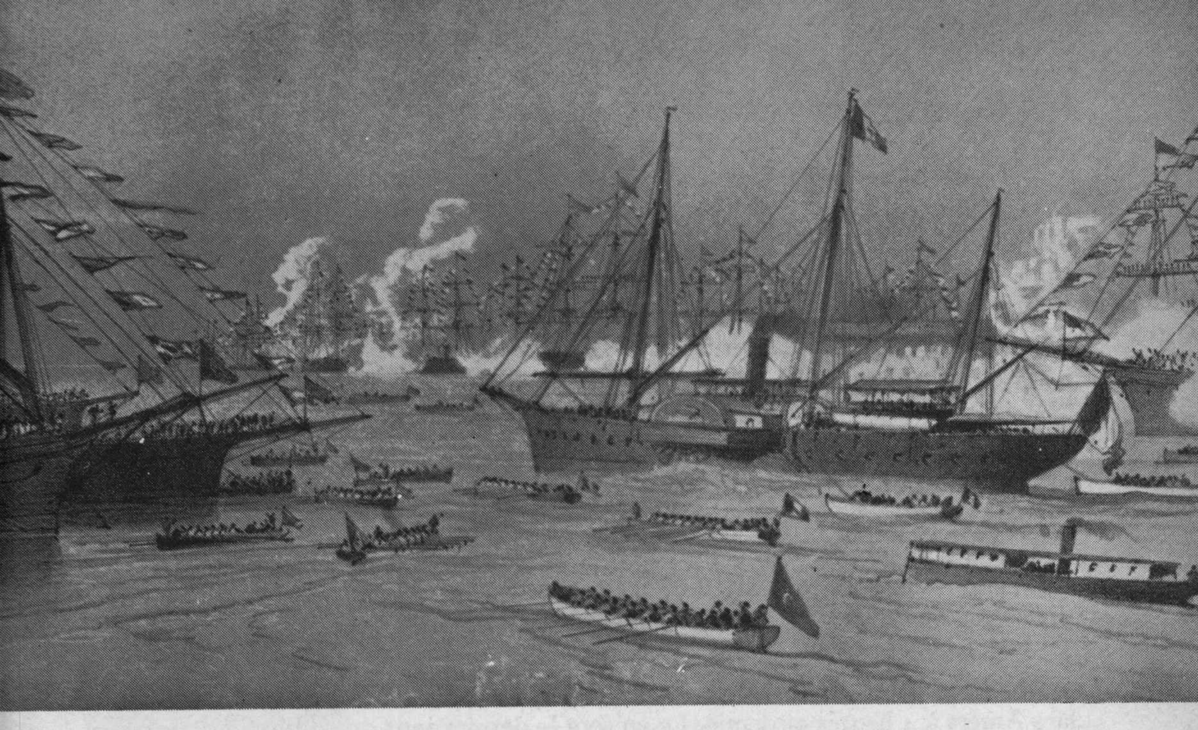
IL *faut reconnaître à* Ferdinand de Lesseps *au moins deux qualités :* **la foi** *dans l'œuvre entreprise et* **la ténacité** *pour la mener à terme. Car celui qui devait percer tout un continent pour réunir la Méditerranée à la mer Rouge, n'eut pas seulement des difficultés matérielles à vaincre : son projet se heurtait également à des adversaires qui ne lui ménagèrent pas les embûches.... Mais rien n'arrêta* **le père du canal de Suez** *: à ses yeux, cette œuvre grandiose devait être le lien, le symbole de la fraternité humaine.*

Le Khédive (ou vice-roi) Ismaïl Pacha, désireux de donner un retentissement mondial à l'ouverture du canal de Suez, avait convié plusieurs souverains aux cérémonies d'inauguration. C'est pour répondre à cette invitation qu'Eugénie, femme de Napoléon III et Impératrice de France, avait gagné l'Égypte à bord d'un yacht pompeusement baptisé « L'Aigle ».



L'IMPÉRATRICE passe la nuit à bord de son yacht qui, le lendemain matin, à 8 heures, s'engage dans le canal. « Le Greif », qui porte l'Empereur d'Autriche et le Prince héritier de Prusse, suit « L'Aigle »; puis c'est le Khédive à bord de son yacht, « Le Maroussah », le Prince de Hollande à bord d'un vaisseau hollandais et 60 navires de tous genres, de tous bords, de tous tonnages.... Chacun porte le grand pavois, et c'est un long ruban multicolore qui se déroule au milieu des sables du désert.

Ferdinand de Lesseps a été invité par l'Impératrice à rester à ses côtés à bord de « L'Aigle ».... Au bout d'un moment, sans souci du protocole, il s'endort dans le fauteuil où il s'est assis.... C'est qu'il a passé une mauvaise nuit.... La veille, en grand secret, un de ses collaborateurs est venu l'avertir qu'un rocher, qui a échappé à tous les sondages et dragages, vient de provoquer un accident au milieu du canal : un petit bâtiment égyptien chargé d'éclairer la route est venu se briser sur ce rocher et de telle manière que le cortège officiel ne pourra passer.... Mais ce n'est pas au moment où tous ses efforts vont recevoir leur récompense qu'un homme comme Ferdinand de Lesseps se décourage. Il a donc immédiatement pris ses dispositions, donné ses ordres pour que le programme fixé puisse se dérouler jusqu'au bout.... Il faut que « L'Aigle » passe, et derrière lui les 68 vaisseaux qui prouveront à l'univers que le désert est vaincu, que la Méditerranée est unie



L'INAUGURATION DU CANAL DE SUEZ EN 1869.

à la mer Rouge autrement que sur le papier.... Repris par son optimisme, Lesseps en arrive même à se féliciter de cet accident.... Que serait-il arrivé en effet si c'était « L'Aigle » qui fût venu se briser sur ce rocher? Toute la nuit on a travaillé.... Et, avant que le signal du départ ait été donné au cortège officiel, Ferdinand de Lesseps a appris que le bateau échoué a pu, à bras d'hommes, être tiré jusqu'à la rive et que l'on a fait sauter à la dynamite le malencontreux rocher. Le passage est libre.... Une fois de plus, l'ancien diplomate a eu raison d'être optimiste.... Une fois de plus la chance s'est trouvée à ses côtés comme elle s'y est trouvée le 17[1] au matin quand, après une journée et une nuit de pluie ininterrompue, le soleil s'est levé radieux pour éclairer la première cérémonie prévue, la bénédiction du canal.... L'Impératrice, qui ignore tout des alarmes que son cousin a traversées pendant les dernières heures, l'admire de conserver son calme, d'être maître de ses nerfs au point de pouvoir prendre quelques instants de repos alors que, de toutes parts, les acclamations montent vers lui....

Les populations des villes, des villages du voisinage, des campements qui sont nés là comme des champignons, se pressent en effet sur les deux rives. L'Impératrice leur sourit, leur adresse des saluts de la main et elle sent monter des

1. Le 17 novembre 1869.

larmes à ses yeux quand, dans la rumeur qui l'enveloppe, elle distingue le nom de la France et celui de Bounaberdi[1].

« Comme c'est beau!... murmure-t-elle.... Comme c'est beau!... »

A 11 heures 1/4, le cortège arrive à Raz-el-Ech, à 14 kilomètres de Port-Saïd, à midi et demi, à Kantara, puis, par El-Ferdane, El Guisr, on atteint le lac Timsah et l'on s'arrête à Ismaïlia[2], où l'on passera la nuit....

Soixante mille personnes sont accourues. Pour que cette foule ne couche pas à la belle étoile, le Khédive a mis à sa disposition mille tentes, et, pour qu'elle ne meure pas de faim, deux cents tables où chacun peut boire et manger gratuitement, et pour l'entretien desquelles un crédit de deux millions a été ouvert à un restaurateur du Caire. Un palais qui a fériquement surgi des sables accueille le Khédive et ses invités qu'un banquet réunit à la fin de la journée. A l'issue de ce banquet, M. de Lesseps reçoit des mains de l'Impératrice la grand-croix de la Légion d'honneur et des mains d'Ismaïl la grand-croix de l'Osmanié[3], pendant que dans la nuit de velours éclate un feu d'artifice auquel succède un bal où, sur des rythmes de Strauss et de Métra[4], cinq mille danseurs et danseuses valsent jusqu'au matin.

Le lendemain 19 novembre, le cortège qui s'égrène dans le sillage de « L'Aigle » quitte Ismaïlia à midi et demi, passe à Toussom et à Sérapéum, et atteint les lacs Amers à 4 heures et demie. Le 20 sera le dernier jour de navigation à travers le désert : parti à 7 heures 1/4, on arrive à l'entrée de la mer Rouge quatre heures plus tard. Le canal a été parcouru de bout en bout.... Les 68 navires qui constituent la flotte impériale et khédiviale ont, de Port-Saïd à Suez, parcouru sans accident ni incident l'itinéraire que suivront les paquebots, les cargos qui, d'Europe, voudront désormais aller vers Aden et l'Ethiopie, vers l'Inde et la Birmanie, vers Madagascar et le Transvaal, vers le Japon et l'Australie, vers l'Indochine et vers Java.... L'Europe est directement reliée à l'Asie*.

RENÉ JEANNE. *Ferdinand de Lesseps (1942)*. Didier.

1. Nom donné en Orient à Bonaparte.

2. Ville d'Égypte, située au milieu de l'isthme, fondée en l'honneur du Khédive Ismaïl.

3. Ordre turc créé en 1861.

4. Compositeurs de l'époque, auteurs de valses célèbres.

* *Suivez sur une* carte *les étapes du cortège. Puis démontrez les* avantages *énormes que représentait l'ouverture du canal pour les peuples du monde entier.*



HÉSITATIONS DE PASTEUR (1822-1895)

De *tous les savants français,* Pasteur *est sans aucun doute* **le plus populaire.** *C'est que ses découvertes ont sauvé des milliers et des milliers de vies humaines en révélant la cause des maladies contagieuses et les moyens de les prévenir. Il serait donc vain de faire le panégyrique de celui qui, entre autres titres de gloire, parvint le premier à prévenir* **la rage** *après morsure de chien enragé. Mais ce qu'il faut souligner, parce qu'on le sait moins peut-être, c'est l'admirable* **conscience** *de l'illustre biologiste : ses scrupules, au moment où il expérimenta son traitement sur le petit* Meister, *qui venait d'être mordu par un chien enragé, montrent qu'en lui le savant n'avait point étouffé l'homme.*



Pasteur.

Pasteur est face à face avec cet enfant qui, dans quelques jours, va mourir. Il hésite....

Lui qui, au cours de sa vie, a eu toutes les audaces, qui s'est attaqué aux plus grands des savants et aux théories les plus solidement établies, lui qui a détruit les dogmes scientifiques dont vivait l'humanité[1], lui qui a brisé les idoles et qui seul a secoué les colonnes du temple, le voilà qui, pour la première fois, hésite.

« La séance hebdomadaire de l'Académie des sciences, a écrit Pasteur, avait précisément lieu le 6 juillet ; j'y vis notre confrère M. le docteur Vulpian, à qui je racontai ce qui venait de se passer. M. Vulpian ainsi que le docteur Grancher, professeur à la Faculté de Médecine, eurent la complaisance de venir voir immédiatement le petit Joseph Meister et de constater l'état et le nombre de ses blessures. Il n'en avait pas moins de quatorze.

« Les avis de notre savant confrère et du docteur Grancher furent que, par l'intensité et le nombre de ses morsures, Joseph Meister était exposé presque fatalement à prendre la rage. Je communiquai alors à M. Vulpian et à M. Grancher les résultats nouveaux que j'avais obtenus dans l'étude de la rage depuis la lecture que j'avais faite à Copenhague, une année auparavant.

1. Pasteur fonda la microbiologie.

« La mort de cet enfant paraissant inévitable, je me décidai, non sans de vives et cruelles inquiétudes, on doit bien le penser, à tenter sur Joseph Meister la méthode qui m'avait constamment réussi sur les chiens. »

Les inoculations furent faites chaque jour du 7 au 16 juillet. On commença par la moelle de quatorze jours[1] pour finir par celle de un jour.

« Le soir de cette épreuve redoutable, a écrit René Vallery-Radot, le petit Meister, après avoir embrassé son « cher monsieur Pasteur », comme il l'appelait, alla dormir paisiblement. Pasteur passa une nuit cruelle. L'insomnie, qui épargne d'ordinaire les hommes d'action, ne ménage pas les hommes de pensée. Ce mal les étreint. A ces heures lentes et sombres de la nuit où tout est déformé, où la sagesse est en proie aux fantômes, Pasteur, hors de son laboratoire, perdant de vue l'accumulation d'expériences qui lui donnaient la certitude du succès, s'imaginait que cet enfant allait mourir. »

Seule, Mme Pasteur ne douta jamais.

Le traitement du petit Meister achevé, Pasteur, brisé par trop d'émotions, consent à prendre quelques jours de repos avec sa fille et son gendre dans un coin du Morvan.

Mais la pensée de l'enfant le hante. Chaque matin, il attend fiévreusement la lettre ou le télégramme de Grancher qui donnera des nouvelles de Meister. Il passe des heures silencieuses à marcher, aux côtés de son gendre, dans la solitude des bois.

Cependant, les jours passent. Pasteur se rassure. Le petit Meister est sauvé*!

PASTEUR VALLERY-RADOT. *Pasteur* (*1938*). Hachette.

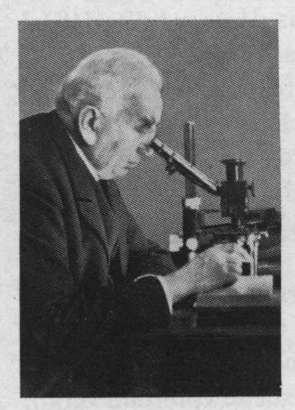
1. Pasteur inoculait au malade de la moelle épinière de lapin atteint de rage expérimentale, c'est-à-dire d'une rage dont la virulence était atténuée par un procédé spécial. *La moelle de 14 jours* avait subi cette atténuation pendant 14 jours.

* *Qu'y a-t-il de* pathétique *dans ce récit?*



LES FRÈRES LUMIÈRE

Le cinéma a pris une telle importance dans notre vie que nous avons peine à imaginer qu'en somme il date d'hier : plus précisément de ce jour de la fin du siècle dernier, où deux Français, les frères Lumière, *présentèrent, dans le sous-sol d'un café de Paris, le* **premier spectacle cinématographique** *qui pût se voir au monde.*



Louis Lumière.

La première séance publique payante de cinéma eut lieu le 28 décembre 1895. D'un côté de la porte conduisant au Salon Indien du Grand-Café[1] était placardée une grande affiche lithographique représentant une foule distinguée, parmi laquelle des élégants en haut de forme[2], qui faisait la queue pour pénétrer dans la salle du « Cinématographe Lumière ».

De l'autre côté, une seconde affiche donnait le programme de la séance :

1° Sortie de l'usine Lumière à Lyon.
2° Querelle de bébés.
3° Les poissons rouges.
4° L'arrivée d'un train.
5° Le régiment.
6° Le maréchal-ferrant.
7° La partie d'écarté.
8° Mauvaises herbes.
9° Le mur.
10° La mer.

Antoine Lumière et ses deux fils[3], ceux-ci vêtus d'une jaquette cintrée — le dernier cri de la mode —, l'œil fiévreux, la moustache dressée, se tenaient au contrôle.

Dans la cabine de projection, le chef mécanicien de Monplaisir[4], Moisson, tournait la manivelle, tandis qu'un de ses collaborateurs réglait l'éclairage de la lampe et réenroulait les bandes à mesure qu'elles avaient été projetées.

Le prix des places avait été fixé à un franc pour un spectacle d'une durée de vingt minutes — chacune des dix bandes projetées avait une longueur de 16 à 17 mètres.

1. Situé boulevard des Capucines, non loin de l'Opéra.
2. Chapeaux de l'époque, de forme cylindrique.
3. Auguste, né en 1862, et Louis, né en 1864.
4. C'est là que se trouvait l'usine d'Antoine Lumière.

La veille au soir, avait eu lieu une répétition générale à laquelle les Lumière avaient convié les membres de la presse et quelques personnalités parisiennes, dont le prestidigitateur Georges Méliès, directeur du théâtre Robert-Houdin, et plusieurs autres directeurs de salles.

Une fois parvenus au bas de l'escalier qui menait au Salon Indien, les invités se trouvèrent dans une salle longue, garnie de fauteuils, éclairée par deux rangées de becs de gaz. Dans le fond était tendu un petit écran semblable à ceux utilisés pour les projections de lanterne magique.

Lorsque les lumières eurent été éteintes, apparut sur l'écran une vue de la place Bellecour[1]. Quelques invités firent la moue.

« C'est pour nous faire voir des projections qu'on nous dérange! dit Méliès[2] à l'oreille de son voisin.... Mais j'en fais depuis plus de dix ans! »

Mais brusquement s'avança un cheval traînant un lourd tombereau et suivi d'autres voitures. Puis survinrent des passants qui marchaient, remuaient les bras, la tête, parlaient, riaient.... Toute l'animation de la rue soudain ressuscitée apparaissait sur le petit écran avec une intensité inimaginable.

Quelques spectateurs poussèrent des exclamations de surprise. Les autres restèrent bouche bée, muets d'étonnement.

Quand, du fond de la place Bellecour, surgit une charrette lancée au galop qui se dirigeait à toute vitesse vers la salle, des spectateurs firent instinctivement le geste de se ranger. Plusieurs dames se levèrent d'un bond et ne se décidèrent à se rasseoir que lorsque la voiture eut tourné et disparu sur le côté de l'écran.

On sourit quand apparut le « *Bébé mangeant sa soupe* », mais aussitôt tout le monde chuchota :

« Oh! regardez les arbres du fond! Leurs feuilles bougent au vent. »

Cela semblait si merveilleux, si extraordinaire!... Non, tous ces gens n'avaient jamais vu de feuilles bouger de cette façon, jamais des arbres ne leur avaient paru si vivants. Ils avaient l'impression de découvrir tout à coup un monde insoupçonné.

A la projection du « *Maréchal-Ferrant* », on cria au miracle quand une large colonne de vapeur blanche s'échappa de l'eau dans laquelle l'ouvrier venait de plonger un fer rouge battu sur l'enclume.

Puis ce fut la saisissante « *Arrivée d'un train en gare* », puis « *La Mer* », où l'enthousiasme atteignit le délire.

« Cette mer, écrivait un journaliste, est si vraie, si colorée, si remuante; ses baigneurs et ses plongeurs qui remontent, courent sur la plate-forme, piquent des têtes, sont d'une vérité merveilleuse*! »

1. A Lyon. — 2. Qui allait devenir un des pionniers du cinéma.

* *Relevez les traits* amusants *contenus dans ce récit.*

La séance terminée, lorsque la lumière revint, tout le monde était dans le ravissement. On applaudissait, l'ahurissement était peint sur tous les visages, on criait, on s'interpellait :

« C'est la vie elle-même!... C'est hallucinant!... On croit rêver!... Quelle splendide illusion*!... »

Et tout le monde se demandait comment « MM. Lumière, ces grands magiciens », étaient parvenus à réaliser un tel prodige.

HENRI KUBNICK. *Les Frères Lumière (1938)*. Plon.

* *Pensez-vous que le propre du cinéma, aujourd'hui, soit de représenter* « la vie elle-même » *et de faire* « illusion » *au spectateur?*

PATIENCE DE MARIE CURIE



MARIE CURIE.

MARIE CURIE, *à qui revient l'honneur d'avoir découvert le radium, est née Polonaise. Mais, venue à Paris poursuivre ses études, elle épouse un jeune savant de chez nous, enseigne elle-même à la Sorbonne. Aussi a-t-elle triplement mérité d'être revendiquée également par les Français.*

S'il semble inutile d'insister sur l'immense portée d'une **découverte** *qui lui a valu deux fois le* **Prix Nobel,** *on doit, en revanche, rappeler dans quelles conditions difficiles a travaillé cette* **bienfaitrice de l'humanité** *et quelle indomptable énergie elle n'a cessé de manifester jusqu'à la réussite finale.*

MARIE a continué de traiter, kilogramme par kilogramme, les tonnes de résidus de pechblende[1] qui lui ont été envoyées, en plusieurs fois, de Saint-Joachimsthal[2]. Avec sa terrible patience, elle a été chaque jour, pendant quatre années, à la fois un savant, un ouvrier spécialisé, un ingénieur et un homme de peine. C'est grâce à son cerveau et à ses muscles que des produits de plus en plus concentrés, de plus en plus riches en radium, ont pris place sur les vieilles tables du hangar[3].

1. Sorte de minerai. — 2. En Autriche. — 3. Où elle travaille.

Mme Curie approche du but. Le temps n'est plus où, debout dans la cour, enveloppée d'âcres fumées, elle surveillait de lourdes bassines de matière en fusion. Voici venir l'étape de la purification et de la « cristallisation fractionnée » des solutions fortement radioactives. C'est à présent qu'il faudrait disposer d'un local minutieusement propre, d'appareils parfaitement protégés contre le froid, la chaleur, la saleté!... Dans le pauvre hangar ouvert à tous les vents flottent des poussières de fer et de charbon qui, au désespoir de Marie, viennent s'agglomérer aux produits purifiés avec tant de soin. Elle a le cœur serré devant ces accidents quotidiens, qui usent son temps et ses forces.

Pierre[1], lui, est tellement las de l'interminable lutte qu'il serait très près de l'abandonner. Entendons-nous : il ne songe pas à délaisser l'étude du radium et de la radioactivité, mais il renoncerait volontiers, pour l'instant, à cette opération particulière : *préparer du radium pur*. Les obstacles paraissent insurmontables. Ne pourrait-on reprendre plus tard le travail, dans des conditions meilleures? Plus attaché à la signification des phénomènes de la nature qu'à leur réalité matérielle, Pierre Curie est excédé de voir les piètres résultats auxquels aboutissent les efforts épuisants de Marie. Il lui conseille un armistice.

Il a compté sans le caractère de sa femme. Marie veut isoler du radium et elle en isolera. Elle méprise la fatigue, la difficulté, et jusqu'aux lacunes de son propre savoir, qui lui compliquent la tâche. Elle n'est, après tout, qu'une très jeune savante. Elle n'a pas encore la sûreté, la grande culture de Pierre, qui travaille depuis vingt années, et parfois elle se heurte à des phénomènes ou à des méthodes qu'elle connaît mal, et pour lesquels il lui faut, en hâte, se documenter.

Tant pis! Le regard buté, sous son grand front, elle s'accroche à ses appareils, à ses coupelles[2].

En 1902, quarante-cinq mois après le jour où les Curie annonçaient l'existence probable du radium, Marie remporte enfin la victoire de cette guerre d'usure. Elle réussit à préparer un décigramme de radium pur, et elle fait une première détermination du poids atomique de la substance nouvelle, qui est de 225.

Les chimistes incrédules — il en restait quelques-uns — n'ont plus qu'à s'incliner devant les faits, devant la surhumaine obstination d'une femme.

Le radium existe officiellement*.

EVE CURIE[3]. *Madame Curie (1938).* Gallimard.

1. Son mari.
2. Sortes de petits creusets utilisés dans les laboratoires.
3. L'une des filles de Pierre et de Marie Curie.

* *Comment est exprimée, dans ce texte, l'*indomptable énergie *de Marie Curie? — Connaissez-vous d'*autres inventeurs *qui aient eu, eux aussi, de grandes épreuves à traverser avant de parvenir au succès? Donnez quelques* exemples, *et montrez quelle* leçon *s'en dégage.*

LE PRINCE DE BROGLIE (né en 1892)

LE *prince* Louis de Broglie *est le plus célèbre des savants français d'aujourd'hui.*

*Son principal titre de gloire est d'***avoir concilié** *la théorie* **corpusculaire** *et la théorie* **ondulatoire** *de la lumière : découverte de portée mondiale, qui valut à son auteur le Prix Nobel de physique en* 1931.


LOUIS DE BROGLIE.

LE prince de Broglie voudrait peut-être bien ne pas s'occuper des affaires du monde, mais il est imprégné d'une si extrême gentillesse, d'une si extrême bonté même, qu'il s'en occupe lorsqu'on le lui demande.

Il ne sait pas dire non, il ne ferme sa porte à personne, il demeure d'une parfaite courtoisie pour qui le dérange au téléphone. Ainsi est-il déchiré entre son désir de vivre en une tour d'ivoire[1], et son penchant à rendre service.

Porte-drapeau de la science française, il ne refuse jamais de présider un congrès, il n'a pas refusé le secrétariat permanent de l'Académie des sciences, il ne refuse guère à un jeune savant de présenter pour lui une communication devant cette compagnie.

Un fait qui montre jusqu'à quel point il ne sait pas résister aux sollicitations : il se laissa jadis engager dans une affaire où des camarades de régiment recherchaient l'éclat de son nom. On raconte même que, un jour, à la foire de Paris, il accepta, pour rendre service à un ami, de vendre des réchauds électriques à sa place....

Mais ce trait de caractère a influencé même ses idées scientifiques. Il n'a pas osé dire non à ceux, qui, vers 1927, voulurent, à toute force, considérer les ondes imaginées par lui comme une simple vue de l'esprit, un reflet de l'impuissance humaine à percevoir et à mesurer l'infiniment petit. Bohr[2] et Heisenberg[3] étaient de ceux-là. Louis de Broglie en vint à admettre que ses ondes qui expliqueraient tout n'avaient sans doute pas d'existence réelle, et que les particules élémentaires[4] possédaient une certaine « liberté » dans leur comportement. C'est ce qu'on appela le principe d'incertitude, la théorie de l'indétermination.

1. C'est-à-dire parfaitement isolé.
2. Célèbre physicien danois.
3. Physicien allemand.
4. Les électrons.

Que les choses, à la micro-échelle, ne soient pas étroitement « déterminées », voilà qui était diablement explosif pour toute la philosophie*. Et, ainsi, depuis plus d'une vingtaine d'années, les philosophes vivent sur ce baril de poudre.

Mais, depuis 1952, Louis de Broglie fait machine arrière. « Non, dit-il en substance, j'ai peut-être cédé trop vite. Il y a bien réellement une réalité profonde dans les ondes. Les micro-objets sont peut-être, comme les autres, régis par un étroit déterminisme. » Son livre de 1953, publié chez Gautier-Villars, *La Physique est-elle indéterministe?* a déjà eu un retentissement mondial. Nous sommes sans doute à un nouveau tournant de l'histoire des sciences.

Certains vulgarisateurs ont évoqué l'onde-corpuscule de Broglie par l'image d'un bouchon oscillant sur une onde de l'eau. Rien n'est plus faux : on sait très bien que l'ondulation se transmet dans l'eau. Mais le milieu qui transmet l'onde de Broglie, on ne le voit pas, on ne le connaît pas, et l'on a tout lieu de croire qu'il n'existe même pas. Comment imaginer cette onde?

Louis de Broglie travaille cette question. Peut-être bientôt....

Si vous le rencontrez dans le métro, allant le lundi de Neuilly[1] à l'Académie, le mardi de Neuilly à l'Institut Henri-Poincaré où il enseigne la physique théorique, sachez que cet homme qui semble perdu dans ses rêves, qui souvent leur adresse un fin sourire, cet homme qui, tout aussi bien, voyage en seconde classe avec un billet de première — ou le contraire — cet homme porte en lui de nouvelles grandes idées explosives....

PIERRE DE LATIL et JACQUES BERGIER. *Quinze hommes... Un secret (1956).* Gallimard, édit.

1. Ville de banlieue, très proche de Paris, où habite le savant.

* *Essayez d'expliquer ce qu'il y avait d'*explosif, *au moins aux yeux des philosophes, dans ce* principe d'indétermination.



LA VOCATION FRANÇAISE

UNE *belle page de* GEORGES DUHAMEL *peut servir de conclusion à ce chapitre. Car, ce que les Français aiment à considérer comme leur vocation nationale,* **promouvoir et défendre l'universel,** *l'écrivain le confirme par la variété même des talents et des esprits qui ont fait la grandeur de la France.*



GEORGES DUHAMEL.

CERTAINS peuples ont pris place dans l'histoire parce qu'ils avaient engendré d'audacieux navigateurs; d'autres doivent leur renom à l'habileté de leurs négociants; d'autres encore se font admirer pour leur industrie dont les produits sont estimés et recherchés. Il en est qui s'enorgueillissent de leurs poètes, ou de leurs musiciens, ou de leurs philosophes. Tel pays célèbre ses hommes de guerre, tel autre ses artistes, tel autre ses savants. On connaît des nations, même très nombreuses et fortement établies sur de vastes territoires, qui ne peuvent répondre à l'appel de l'histoire en citant le nom d'un seul de leurs citoyens. En revanche, de très petits pays peuvent se faire représenter au tribunal de l'humanité par une cohorte d'avocats. Parfois un seul grand homme suffit pour l'illustration d'un empire. On ne voit pas que la France ait fait défaut dans une quelconque des parties de l'activité humaine. Elle y est partout présente et partout elle excelle. N'aurait-elle donné que Pasteur, elle mériterait encore la reconnaissance du monde. N'aurait-elle à citer que Pascal et elle serait assurée d'un rang honorable entre les groupes humains. Mais en vérité ils sont des centaines et des milliers, les hommes remarquables dont la France peut inscrire les noms sur les murailles de son Panthéon. La belle et célèbre phrase de Térence : « *Homo sum : humani nihil a me alienum puto* », si l'on pouvait, par faveur spéciale, l'appliquer à une nation comme à une personne, j'oserais demander qu'elle fût brodée sur les drapeaux de ma patrie.

Toutes les provinces de la France ont montré, dans ce grand labeur, des vertus concurrentes ou complémentaires. Voltaire et Lavoisier sont Parisiens, mais

Montesquieu est Gascon, Corneille est Normand, Pascal est Auvergnat, Montaigne est Périgourdin, Laënnec est Breton, les Le Nain sont Picards, Vincent de Paul est Landais, La Fontaine est Champenois, Cuvier est Comtois, et Valéry garde encore, dans son parler, un souvenir du Languedoc natal. On pourrait prolonger la liste sur de longues pages encore. Elle montrerait à merveille que nul canton de la France n'est un médiocre terroir pour le talent et le génie*.

GEORGES DUHAMEL. *Civilisation française (1944)*. Hachette.

* *Estimez-vous* excessif *ou* justifié *l'éloge que G. Duhamel fait ici de sa patrie? — Recherchez quelles* contrées *de France vous semblent avoir produit le plus grand nombre d'hommes célèbres.*



DEUXIÈME PARTIE

La tradition intellectuelle de la France



XII. La langue française

Les modernistes auront beau dire : il y a, du latin au français, la même parenté que de mère à enfant, et il paraît presque impossible de connaître honorablement la langue de Bossuet sans avoir au moins quelque familiarité avec celle de Cicéron....

On sait, en effet, comment le français s'est peu à peu constitué : à partir de ce latin *populaire*, que parlaient les soldats et les marchands venus de Rome et qui supplanta peu à peu le celtique des Gaulois vaincus. De là vient qu'à la faveur de l'accent tonique « *testam* », et non pas « caput », a donné « *tête* »; que « *cheval* » ne doit rien à « equus », mais dérive de « *caballum* ».... Cependant, le latin classique, d'ailleurs maintenu par l'Église, faisait naître par la suite un grand nombre de mots savants, littéralement décalqués de la langue originelle : « capitalis », par exemple, se transmuait en « *capital* », et « equestris » en « *équestre* ». Parfois, des vocables de même origine, mais dont l'un était de formation populaire, l'autre de formation érudite, aboutissaient à des sens différents : ainsi « hospitalis » donnait naissance à « *hôtel* » et « *hôpital* », « auscultare » à « *écouter* » et « *ausculter* », etc. L'existence de ces « *doublets* » suffirait à prouver l'influence déterminante, disons même génératrice, du latin sur le français.

En revanche, la morphologie latine subit très tôt d'importants changements : les six cas de sa déclinaison se réduisirent à deux — un *cas sujet* et un *cas régime*[1] —, dont, par une nouvelle simplification, le dernier seul subsista. Et la phrase française devait, vers le XIIe siècle, adopter l'ordre qu'on lui connaît aujourd'hui et suivant lequel, en général, le sujet précède le verbe et celui-ci le complément. Ainsi, dès le début du Moyen Age, le français, enrichi des termes que l'invasion des Francs introduisit dans le vocabulaire militaire, avait établi son autonomie d'une façon quasi définitive par rapport à la langue mère.

1. C'est-à-dire *complément.*

P. 273 : Une séance a l'Académie française au temps de Richelieu.

Mais le français — ou plutôt le *francien* — n'était alors qu'un des nombreux *dialectes* de *langue d'oïl*, issus du latin sur le sol de France. S'il a triomphé (et malaisément) des autres dialectes concurrents (*picard*, *normand*, *champenois*, etc.), c'est surtout parce que l'Ile-de-France, où il était en usage, devint le centre politique de la nation. Au sud de la Loire fleurissait une autre langue, elle aussi diversifiée en plusieurs dialectes : la *langue d'oc*, vivante aujourd'hui encore en Provence. Enfin, certaines langues autochtones — le *breton*, le *basque*, l'*alsacien*, par exemple — ne sont nullement disparues et attestent que sur le terrain linguistique, comme sur tant d'autres, la diversité est l'un des caractères essentiels de la France.

Une fois sa prééminence admise, le français commença cette magnifique carrière qui devait, au XVIIIe siècle et pour deux cents ans, faire de lui la langue la plus élégante et la plus précise de l'Europe, celle de la diplomatie et des traités. Assimilant avec une aisance souveraine les apports des langues étrangères (mots *arabes* dès le Moyen Age, *italiens* au XVIe siècle, *espagnols* au XVIIe siècle, *anglais* au XVIIIe siècle), il sortait plus vigoureux que jamais de cette crise de croissance que fut l'humanisme, et poursuivait la route où l'engageait le génie même d'un peuple qui place la beauté du langage dans la précision et la simplicité de l'expression.



LA " CHANSON DE ROLAND " (vers 1090)

ASSURÉMENT, *l'ancienne langue n'a ni la richesse ni la plasticité du français classique. Elle a pourtant permis à un clerc de doter notre littérature de son* **premier chef-d'œuvre** : la Chanson de Roland.

Si l'on osait même, on pourrait soutenir que la gaucherie, ou plutôt la raideur qui la caractérise, s'accorde parfaitement aux exigences d'une épopée où la **grandeur** *et la* **force** *l'emportent sur le* **raffinement** *et la* **nuance....**

MORT DE ROLAND

TEXTE ORIGINAL[1]

Li quenz Rollant se jut desuz un pin[2],
Envers Espaigne en ad turnet sun vis,
De plusurs choses a remembrer li prist :
De tantes teres cum li bers cunquist,
De dulce France, des humes de sun lign,
De Carlemagne, sun seignor, kil nurrit;
Ne poet muer n'en plurt et ne suspirt;
Mais lui meïsme ne volt mettre en ubli,
Cleimet sa culpe, si priet Deu mercit :
« Veire Patene, ki unkes ne mentis,
Seint Lazaron de mort resurrexis
E Daniel des leons guaresis,
Guaris de mei l'anme de tuz perilz
Pur les pecchez que en ma vie fis! »
Sun destre guant a Deu en puroffrit;
Seint Gabriel de sa main l'ad pris;
Desur sun braz teneit le chef enclin;
Juntes ses mains est alet a sa fin.
Deus tramist sun angle Cherubin
E seint Michel del Peril;
Ensembl'od els sent Gabriel i vint;
L'anme del cunte portent en pareïs.

Chanson de Roland, v. 2375-2396.

1. En vers *décasyllabes* (4 syllabes + 6 syllabes).
2. A cette époque l'*n* ne nasalise pas la voyelle qui garde son timbre (ici, le timbre *i*). On remarquera que tout le couplet (ou *laisse*) est construit sur une même *assonance* (retour de la voyelle accentuée *i*). La *rime*, à partir du XIIe siècle, associera deux mots ayant la *même voyelle accentuée, suivie de la même consonne* (par exemple : am*our*, dét*our*).



Miniature du Moyen Age représentant la mort de Roland.

Traduction littérale en français moderne

Le comte Roland s'est couché sous un pin;
Vers l'Espagne il a tourné son visage.
De plusieurs choses il se mit à se souvenir :
De tant de terres que le chevalier conquit,
De douce France, des hommes de sa famille,
De Charlemagne, son seigneur qui l'éleva;
Il ne peut s'empêcher d'en pleurer et soupirer;
Mais il ne veut pas s'oublier lui-même,
Il confesse ses fautes, il demande à Dieu pardon :
« Vrai Dieu le Père, qui jamais ne mentis,
Qui ressuscitas saint Lazare de la mort,
Et sauvas Daniel des lions,
Sauve mon âme de tous les périls,
Pour les péchés que je fis en ma vie! »
Il tendit son gant droit à Dieu;
Et saint Gabriel l'a pris dans sa main;
Sur son bras, Roland tenait sa tête inclinée;
Les mains jointes il est allé à sa fin.
Dieu envoya son ange Chérubin
Et saint Michel du Péril de la mer;
Avec eux vint saint Gabriel;
Ils portent l'âme du comte au Paradis*.

*Simplicité *de la forme, absence de tout* « effet » : *c'est une pièce* émouvante, humaine. — *Montrez-le*



LA LANGUE DU XVIe SIÈCLE

Du *Moyen Age au XVI*e *siècle la langue a beaucoup évolué, notamment sous l'influence de l'Humanisme. Son vocabulaire s'est* **enrichi,** *sa syntaxe s'est à la fois* **compliquée** *et* **assouplie** *: elle est devenue un véritable* **instrument littéraire.**

Aussi a-t-il semblé instructif d'en offrir un exemple, sous la forme d'une page de MONTAIGNE, *à laquelle on a conservé son* orthographe d'origine.

L'ART DE VOYAGER



UN COCHE AU XVIe SIÈCLE.

MOY, qui le plus souvant voyage pour mon plaisir (...), s'il faict laid à droicte, je prens à gauche; si je me trouve mal propre[1] à monter à cheval, je m'arreste. Et faisant ainsi, je ne voy à la verité rien qui ne soit aussi plaisant et commode que ma maison. Il est vray que je trouve la superfluité tousjours superflue, et remarque de l'empeschement[2] en la delicatesse[3] mesme et en l'abondance. Ay-je laissé quelque chose à voir derriere moy? J'y retourne; c'est tousjours mon chemin. Je ne trace aucune ligne certaine[4], ny droicte ny courbe. Ne trouve[5]-je point, où je vay, ce qu'on m'avoit dict? Comme il advient souvent que les jugemens d'autruy ne s'accordent pas aux miens, et les ay trouvez plus souvant faux, je ne plains pas[6] ma peine : j'ay apris que ce qu'on disoit n'y est point.

J'ay la complexion[7] du corps libre[8], et le goust commun[9] autant qu'homme du monde. La diversité des façons d'une nation à autre ne me touche que par le plaisir de la varieté. Chaque usage a sa raison. Soyent[10] des assietes d'estain, de bois, de terre; bouilly ou rosty; beurre ou huyle de nois ou d'olive; chaut ou froit, tout m'est un[11]; et si un que, vieillissant, j'accuse[12] cette genereuse[13] faculté; et auroy besoin que la delicatesse et le chois arrestat l'indiscretion[14] de mon appetit et par fois soulageat mon estomac. Quand j'ay esté ailleurs qu'en France, et que,

1. Mal disposé.
2. De la gêne.
3. Le raffinement, l'excès de recherche.
4. Fixée d'avance.
5. L'inversion a ici une valeur conditionnelle (= *si* je ne trouve pas).
6. Je ne regrette pas.
7. Tempérament.
8. Apte à se plier à tout.
9. Pareil à celui de tout le monde.
10. Que ce soient....
11. Tout m'est égal.
12. Blâme.
13. Qui manifeste une nature saine.
14. Manque de discernement. Ici : **l'intempérance.**

pour me faire courtoisie, on m'a demandé si je vouloy estre servy à la Françoise, je m'en suis mocqué et me suis tousjours jetté aux tables les plus espesses[1] d'estrangers.

J'ay honte de voir noz hommes[2] enyvrez de cette sotte humeur de[3] s'effaroucher des formes[4] contraires aux leurs. Il leur semble estre hors de leur element quand ils sont hors de leur village. Où qu'ils aillent, ils se tiennent à leurs façons et abominent[5] les estrangeres. Retrouvent-ils un compatriote en Hongrie, ils festoyent[6] cette avanture : les voylà à se ralier[7] et à se recoudre ensemble, à condamner tant de meurs barbares qu'ils voient. Pourquoy non barbares, puisqu'elles ne sont françoises[8]? Encore sont-ce les plus habilles[9] qui les ont recogneuës, pour en mesdire. La plus part ne prennent l'aller que pour le venir[10]. Ils voyagent couverts[11] et resserrez[12] d'une prudence taciturne et incommunicable, se défendans de la contagion d'un air incogneu.

Ce que je dis de ceux-là me ramentoit[13], en chose semblable, ce que j'ay par fois aperçeu en aucuns[14] de noz jeunes courtisans. Ils ne tiennent qu'aux hommes de leur sorte[15], nous regardent comme gens de l'autre monde, avec desdain ou pitié. Ostez leur les entretiens des mysteres de la court, ils sont hors de leur gibier[16], aussi neufs[17] pour nous et malhabiles comme nous sommes à eux. On dict bien vray qu'un honneste homme, c'est un homme meslé[18].

Au rebours, je peregrine[19] tressaoul[20] de nos façons, non pour cercher des Gascons en Sicile (j'en ay assez laissé au logis); je cerche des Grecs plustost, et des Persans; j'acointe[21] ceux-là, je les considere; c'est là où je me preste[22] et où je m'employe. Et qui plus est, il me semble que je n'ay rencontré guere de manieres qui ne vaillent les nostres. Je couche de peu[23], car à peine ay-je perdu mes girouettes de veuë[24]*.

Essais. III. De la Vanité *(1588-1592)*.

1. Les plus fournies.
2. Nos compatriotes.
3. Qui les pousse à.
4. Manières d'agir.
5. Détestent.
6. Célèbrent par un festin.
7. Se réunir.
8. Remarque ironique de l'auteur.
9. Les plus savants.
10. Ne partent que pour revenir.
11. A couvert, cachés.
12. Enfermés dans.
13. Me rappelait.
14. Quelques-uns.
15. De leur condition.
16. Leur sujet de conversation préféré.
17. Novices.
18. Qui s'est mêlé à beaucoup de gens et peut exercer beaucoup d'activités diverses.
19. Je voyage à l'étranger.
20. Rassasié, dégoûté.
21. J'entre en relation avec.
22. Je me livre.
23. Terme de jeu : je ne risque pas une grosse mise.
24. Je ne suis jamais allé très loin.

* *Quel* profit *l'auteur des* Essais *cherche-t-il dans les voyages? — Aimez-vous son* attitude?



VAUGELAS ET LE BEAU LANGAGE

On *connaît l'*attachement *un peu pointilleux des Français à leur langue. Nombreux, par exemple, sont les journaux possédant une rubrique spécialisée où sont débattues les questions de* **correction grammaticale,** *d'***orthographe,** *de juste* **emploi des mots.**

*Mais ce genre de discussions, fort ancien, remonte au moins jusqu'au XVII*e *siècle, où les théoriciens du beau langage ne manquèrent pas. Le plus important d'entre eux fut* Vaugelas, *dont les* Remarques sur la Langue française (1647) *prirent bientôt force de loi pour la bonne société du temps.*

Hostile à tous les pédantismes, Molière *sut se moquer avec esprit de cette tyrannie dans une scène célèbre des* Femmes savantes : *n'y voit-on pas Philaminte chasser de sa maison une pauvre servante, Martine, pour le simple crime d'avoir « offensé la grammaire » et employé des termes « condamnés par Vaugelas »?*

UN CRIME DE LÈSE-GRAMMAIRE

REMARQUES
DE
M. DE VAUGELAS
SUR
LA LANGUE
FRANÇOISE,
Avec des Notes de Messieurs Patru, & T. Corneille.
TOME PREMIER
A PARIS,
Chez Prault fils, Quai de Conti à la Charité.
M DCC XXXVIII.
Avec Privilege de Sa Majesté.

Page de titre des « Remarques » de Vaugelas.

PHILAMINTE

Quoi? je vous vois, maraude[1]!
Vite, sortez, friponne[1], allons, quittez ces lieux,
Et ne vous présentez jamais devant mes yeux.

CHRYSALE[2]

Tout doux.

PHILAMINTE

Non, c'en est fait[3].

CHRYSALE

Eh!

PHILAMINTE

Je veux qu'elle sorte.

CHRYSALE

Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir de la sorte[4]....

1. Ces deux mots ont un sens voisin et désignent une personne peu honnête, une coquine. — *Maraud* s'employait surtout au masculin.

2. Mari de Philaminte.

3. C'est décidé, il n'y a pas à revenir là-dessus.

4. Pour que *vous* vouliez ainsi....

PHILAMINTE

Quoi? Vous la soutenez!

CHRYSALE

En aucune façon.

PHILAMINTE

Prenez-vous son parti contre moi?

CHRYSALE

Mon Dieu! Non;
Je ne fais seulement que demander son crime.

PHILAMINTE

Suis-je pour[1] la chasser sans cause légitime?

CHRYSALE

Je ne dis pas cela; mais il faut de nos gens....

PHILAMINTE

Non; elle sortira, vous dis-je, de céans[2].

CHRYSALE

Hé bien! oui : vous dit-on quelque chose là-contre[3]?

PHILAMINTE

Je ne veux point d'obstacle aux désirs que je montre.

CHRYSALE

D'accord.

PHILAMINTE

Et vous devez, en raisonnable époux,
Être pour moi contre elle, et prendre[4] mon courroux.

CHRYSALE

Aussi fais-je[5]. Oui, ma femme avec raison vous chasse,
Coquine, et votre crime est indigne de grâce.

MARTINE

Qu'est-ce donc que j'ai fait?

CHRYSALE

Ma foi! Je ne sais pas.

PHILAMINTE

Elle est d'humeur[6] encore à n'en[7] faire aucun cas.

CHRYSALE

A-t-elle, pour donner matière à votre haine,
Cassé quelque miroir ou quelque porcelaine[8]?

1. Suis-je capable de?...
2. D'ici, de cette maison.
3. Contre cela.
4. Adopter.
5. C'est ce que je fais.
6. Elle est capable de....
7. *En* = des raisons que j'ai de la chasser.
8. Ces objets étaient alors fort coûteux.

PHILAMINTE

Voudrais-je la chasser et vous figurez-vous
Que pour si peu de chose on[1] se mette en courroux?

CHRYSALE

Qu'est-ce à dire? L'affaire est donc considérable?

PHILAMINTE

Sans doute. Me voit-on femme déraisonnable?

CHRYSALE

Est-ce qu'elle a laissé, d'un[2] esprit négligent,
Dérober quelque aiguière[3] ou quelque plat d'argent?

PHILAMINTE

Cela ne serait rien.

CHRYSALE

Oh, oh! peste[4], la belle!
Quoi? l'avez-vous surprise à n'être pas fidèle[5]?

PHILAMINTE

C'est pis que tout cela.

CHRYSALE

Pis que tout cela?

PHILAMINTE

Pis.

CHRYSALE

Comment, diantre[6], friponne! Euh? a-t-elle commis....

PHILAMINTE

Elle a, d'une[7] insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté[8] mon oreille
Par l'impropriété d'un mot sauvage[9] et bas,
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas[10].

CHRYSALE

Est-ce là....

PHILAMINTE

Quoi? toujours, malgré nos remontrances,
Heurter le fondement de toutes les sciences,
La grammaire, qui sait régenter jusqu'aux rois,
Et les fait la main haute[11] obéir à ses lois?

1. On : *je*.
2. Avec un esprit négligent, par négligence.
3. Vase servant à mettre de l'eau.
4. Exclamation de surprise indignée.
5. A tromper la confiance qu'on a en elle, c'est-à-dire, ici, à voler.
6. Juron adouci pour : *diable*.
7. Avec une.
8. Blessé, offensé.
9. Rude et contre l'usage.
10. Grammairien célèbre (1585-1650). Sur son rôle, voir la notice.
11. Avec facilité. Il s'agit là d'un terme d'équitation : se dit du cavalier qui, tout en tenant *haute* la bride, reste parfaitement maître de son cheval.



Bélise *Philaminte* *Chrysale* *Martine*

« LES FEMMES SAVANTES » A LA COMÉDIE-FRANÇAISE. (Acte II, scène VI.)

CHRYSALE

Du plus grand des forfaits je la croyais coupable.

PHILAMINTE

Quoi? Vous ne trouvez pas ce crime impardonnable?

CHRYSALE

Si fait.

PHILAMINTE

Je voudrais bien que vous l'excusassiez.

CHRYSALE

Je n'ai garde.

BÉLISE[1]

Il est vrai que ce sont des pitiés[2] :
Toute construction est par elle détruite,
Et des lois du langage on[3] l'a cent fois instruite.

MARTINE

Tout ce que vous prêchez est, je crois, bel et bon;
Mais je ne saurais, moi, parler votre jargon[4].

PHILAMINTE

L'impudente! appeler un jargon le langage
Fondé sur la raison et sur le bel usage[5]!

MARTINE

Quand on se fait entendre[6], on parle toujours bien*,
Et tous vos biaux[7] dictons[8] ne servent pas de rien.

PHILAMINTE

Hé bien! ne voilà pas encore de son style?
Ne servent pas de rien!

BÉLISE

O cervelle indocile!
Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment[9],
On ne te puisse apprendre à parler congrûment[10]?
De *pas* mis avec *rien* tu fais la récidive[11],
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative[12].

MARTINE

Mon Dieu! je n'avons pas étugué[13] comme vous,
Et je parlons tout droit[14] comme on parle cheux[15] nous.

PHILAMINTE

Ah! peut-on y tenir?

BÉLISE

Quel solécisme[16] horrible!

PHILAMINTE

En voilà pour[17] tuer une oreille sensible.

1. Sœur de Chrysale, et *femme savante*, elle aussi.
2. Des erreurs qui font pitié.
3. Nous, les femmes savantes.
4. Langage inintelligible.
5. C'est-à-dire, selon Vaugelas, « *la façon de* parler *de la plus saine partie de la Cour, conformément à la façon d'*écrire *de la plus saine partie des auteurs du temps* ».
6. Comprendre.
7. Paysan, pour : *beaux*.
8. Discours.

* *Expliquez et discutez cet* aphorisme.

9. Sans cesse.
10. Correctement.
11. Tu commets de nouveau la faute.
12. Un mot négatif de trop : on doit dire : *ne* servent de rien (aujourd'hui on dit : ne servent *à* rien).
13. Paysan pour : je n'ai pas étudié.
14. Tout naturellement.
15. Prononciation campagnarde : *chez*.
16. Faute contre la syntaxe.
17. En voilà assez pour....

Bélise

Ton esprit, je l'avoue, est bien matériel[1].
Je n'est qu'un singulier, *avons* est pluriel.
Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire[2]?

Martine

Qui parle d'offenser grand-mère ni grand-père?

Philaminte

O Ciel!

Bélise

Grammaire est prise à contresens par toi,
Et je t'ai dit déjà d'où vient ce mot.

Martine

Ma foi!
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil[3] ou de Pontoise[4],
Cela ne me fait rien.

Bélise

Quelle âme villageoise[5]!
La grammaire, du verbe et du nominatif[6],
Comme de l'adjectif avec le substantif,
Nous enseigne les lois.

Martine

J'ai, Madame, à vous dire
Que je ne connais point ces gens-là.

Philaminte

Quel martyre!

Bélise

Ce sont les noms des mots, et l'on doit regarder
En quoi c'est qu'il les faut[7] faire ensemble accorder.

Martine

Qu'ils s'accordent entre eux, ou se gourment[8], qu'importe?

Philaminte (*à sa sœur*)

Eh, mon Dieu! finissez un discours de la sorte.
(*A son mari.*)
Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir?

1. Composé de matière, c'est-à-dire peu subtil, peu intelligent.

2. Le mot se prononçait alors *gran*-maire d'où le calembour de Martine au vers suivant. (Cette prononciation est encore vivante dans le midi de la France.)

3. A l'époque, c'étaient deux villages voisins de Paris.

4. Petite ville, située sur l'Oise, à une trentaine de kilomètres de Paris.

5. Paysanne.

6. Cas où l'on met le sujet du verbe en latin. Ici *le sujet* lui-même. (Le mot est complément de *lois*.)

7. En quoi il les faut....

8. Se battent.

CHRYSALE

Si fait. A son caprice il me faut consentir.
Va, ne l'irrite point : retire-toi, Martine.

PHILAMINTE

Comment? vous avez peur d'offenser la coquine?
Vous lui parlez d'un ton tout à fait obligeant?

CHRYSALE

Moi? point. Allons, sortez. (*Bas.*) Va-t'en, ma pauvre enfant*.

MOLIÈRE. *Les Femmes savantes (1672)*. Acte II, sc. VI.

* *Quels* ravages psychologiques *le pédantisme produit-il chez les femmes savantes? Qu'en peut-on conclure sur les* idées de Molière *en matière de* langage?



LE FRANÇAIS, LANGUE UNIVERSELLE

LE *français prit une brusque extension au XVIIe siècle. Il y avait à cela deux raisons : le* **prestige diplomatique** *de la France, le* **génie** *de ses écrivains classiques.*

*Au siècle suivant, l'*universalité *du français devint un phénomène si évident que beaucoup essayèrent d'en discerner les causes. Elles tenaient surtout à ce travail d'***épuration**, *d'***affinement** *et de* **précision** *que la société parisienne avait poursuivi pendant plus d'un siècle et qui s'est continué jusqu'à nos jours.*

RIVAROL, *dans son* Discours sur l'Universalité de la Langue française, *s'en tient parfois à des généralités. Mais sa dissertation vaut encore aujourd'hui par certaines formules devenues quasi proverbiales.*

CLARTÉ DE LA LANGUE FRANÇAISE



LETTRINE ORNÉE DU XVIIIe SIÈCLE.

CE qui distingue notre langue des anciennes et modernes, c'est l'ordre et la construction de la phrase. Cet ordre doit toujours être direct et nécessairement clair. Le Français nomme d'abord le *sujet* de la phrase, ensuite le *verbe* qui est l'action, et enfin l'*objet* de cette action : voilà la logique naturelle à tous les hommes; voilà ce qui constitue le sens commun. Or cet ordre si favorable, si nécessaire au raisonnement, est presque toujours contraire aux sensations, qui nomment le premier l'objet qui frappe le premier : c'est pourquoi *tous* les peuples, abandon-

nant l'ordre direct, ont eu recours aux tournures plus ou moins hardies, selon que leurs sensations ou l'harmonie des mots l'exigeaient, et l'inversion a prévalu sur la terre, parce que l'homme est plus impérieusement gouverné par les passions que par la raison[1].

Le Français, par un privilège unique, est seul resté fidèle à l'ordre direct, comme s'il était toute raison; et on a beau, par les mouvements les plus variés et toutes les ressources du style, déguiser cet ordre, il faut toujours qu'il existe : et c'est en vain que les passions nous bouleversent et nous sollicitent de suivre l'ordre des sensations : la syntaxe française est incorruptible[2]. C'est de là que résulte cette admirable clarté, base éternelle de notre langue : ce qui n'est pas clair n'est pas français; ce qui n'est pas clair est encore anglais, italien, grec ou latin. Pour apprendre les langues à inversion, il suffit de connaître les mots et leurs régimes; pour apprendre la langue française, il faut encore retenir l'arrangement des mots. On dirait que c'est d'une géométrie tout élémentaire, de la simple ligne droite que s'est formée la langue française; et que ce sont les courbes et leurs variétés infinies qui ont présidé aux langues grecque et latine. La nôtre règle et conduit la pensée; celles-là se précipitent et s'égarent avec elle dans le labyrinthe des sensations, et suivent tous les caprices de l'harmonie : aussi furent-elles merveilleuses pour les oracles, et la nôtre les eût absolument décriés (...).

Si on ne lui trouve pas les diminutifs et les mignardises de la langue italienne, son allure est plus mâle. Dégagée de tous les protocoles[3] que la bassesse inventa pour la vanité et la faiblesse pour le pouvoir, elle en est plus faite pour la conversation, lien des hommes et charme de tous les âges; et puisqu'il faut le dire, elle est de toutes les langues la seule qui ait une probité attachée à son génie. Sûre, sociale, raisonnable, ce n'est plus la langue française, c'est la langue humaine. Et voilà pourquoi les puissances l'ont appelée dans leurs traités : elle y règne depuis les conférences de Nimègue[4]; et désormais les intérêts des peuples et les volontés des rois reposeront sur une base plus fixe; on ne sèmera plus la guerre dans des paroles de paix*.

RIVAROL. *Discours sur l'Universalité de la Langue française (1784).*

1. Il y aurait beaucoup à dire sur ce point. La langue anglaise, en particulier, connaît *l'ordre direct* depuis le XIVe siècle; l'influence des envahisseurs normands y est pour quelque chose.

2. En fait, et heureusement, elle est bien plus souple que Rivarol ne le laisse entendre.

3. Toutes les formules conventionnelles.

4. Plutôt celles de Rastadt (1713-1714).

* *Faites la part de la* rhétorique *et de la* vérité *dans ce passage.*



LA RÉVOLUTION ROMANTIQUE

Dans l'histoire de la langue, le mouvement romantique a joué un rôle qui n'est pas négligeable. Car, en même temps qu'il balayait une poésie nourrie surtout de conventions, il faisait craquer les cadres d'un langage artificiel, qui allait jusqu'à proscrire tout terme vivant considéré comme « **roturier** ».

Le grand instigateur de cette révolution fut naturellement VICTOR HUGO, *dont le génie verbal avait besoin d'un vocabulaire quasi illimité.*

PLUS DE MOT SÉNATEUR! PLUS DE MOT ROTURIER!...

Alors, brigand, je vins, je m'écriai : Pourquoi
Ceux-ci toujours devant, ceux-là toujours derrière?
Et sur l'Académie, aïeule et douairière,
Cachant sous ses jupons les tropes[1] effarés,
Et sur les bataillons d'alexandrins carrés,
Je fis souffler un vent révolutionnaire.
Je mis un bonnet rouge[2] au vieux dictionnaire.
Plus de mot sénateur! plus de mot roturier!
Je fis une tempête au fond de l'encrier,
Et je mêlai, parmi les ombres débordées[3],
Au peuple noir des mots l'essaim blanc[4] des idées;
Et je dis : Pas de mot où l'idée au vol pur
Ne puisse se poser, toute humide d'azur!
Discours affreux! — Syllepse, hypallage, litote[5],
Frémirent; je montai sur la borne Aristote[6],
Et déclarai les mots égaux, libres, majeurs.
Tous les envahisseurs et tous les ravageurs,

1. Les *figures* de rhétorique.
2. Le bonnet phrygien, adopté par les révolutionnaires en 1792.
3. Les ombres sorties de cette *noire* tempête.
4. Le poète désigne par là la foule des *mots* imprimés en *noir*, tandis que les *idées*, immatérielles, sont comparées à un *essaim blanc*.
5. Trois sortes de *figures* de rhétorique.
6. Aristote est considéré ici comme le symbole de l'art classique.

Tous ces tigres, les Huns, les Scythes et les Daces[1],
N'étaient que des toutous[2] auprès de mes audaces;
Je bondis hors du cercle et brisai le compas.
Je nommai le cochon par son nom; pourquoi pas?
Guichardin[3] a nommé le Borgia, Tacite
Le Vitellius! Fauve, implacable, explicite[4],
J'ôtai du cou du chien stupéfait son collier
D'épithètes; dans l'herbe, à l'ombre du hallier[5],
Je fis fraterniser la vache et la génisse,
L'une étant Margoton et l'autre Bérénice[6]*.

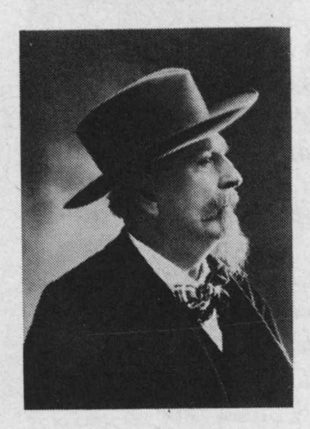
VICTOR HUGO. *Les Contemplations (1856).*

1. Peuples barbares.
2. Nom populaire du bon chien fidèle.
3. Historien italien.
4. Parce qu'il appelle les choses par leur nom.
5. Terme poétique pour désigner un *buisson*.
6. Margoton, diminutif populaire, est un nom de paysanne, et Bérénice le nom d'une héroïne de tragédie. Victor Hugo les a rapprochés, comme il a rapproché le terme bas et grossier de « *vache* » du terme noble de « *génisse* ».

* *En quoi consiste* le comique *de ce texte? Montrez ce que ce comique a d'*original *et de spécifiquement* « hugolien ».



LA LANGUE D'OC : FRÉDÉRIC MISTRAL



FRÉDÉRIC MISTRAL.

MISTRAL (1830-1914) *est le plus fameux parmi les* **Félibres** *(poètes) de Provence. Il a milité de la façon la plus efficace pour la renaissance du provençal littéraire en composant lui-même des chefs-d'œuvre. Son poème* Mirèio *(Mireille), qui devait inspirer l'opéra de Gounod, souleva l'enthousiasme de Lamartine : le poète romantique retrouvait chez le poète de langue d'oc la* **grandeur** *et l'***harmonie** *si naturelles chez lui-même.*

On lira à la page suivante un des plus fameux poèmes de Mistral : cette **Coupe sainte** *qu'il dédia aux poètes catalans lorsque ceux-ci envoyèrent aux Félibres une coupe d'argent ciselé.*

LA COUPO

Prouvençau, voici la coupo
Que nous vèn di Catalan :
A-de-rèng beguen en troupo
Lou vin pur de noste plant!

Coupo santo,
E versanto,
Vuejo à plen bord,
Vuejo abord
Lis estrambord
E l'enavans di fort!

D'un vièi pople fièr e libre
Sian bessai la finicioun;
E, se toumbon li Felibre,
Toumbara nosto nacioun.

Coupo santo, etc.

D'une raço que regreio
Sian bessai li proumié gréu;
Sian bessai de la patrìo
Li cepoun emai li priéu.

Coupo santo, etc.

Vuejo-nous lis esperanço
E li raive dóu jouvènt
Dóu passat la remembranço
E la fe dins l'an que vèn.

Coupo santo, etc.

Vuejo-nous la couneissènço
Dóu Verai emai dóu Bèu,
E lis àuti jouïssènço
Que se trufon dou toumbèu

Coupo santo, etc.

LA COUPE

Provençaux, voici la coupe
Qui nous vient des Catalans :
Tour à tour buvons ensemble
Le vin pur de notre cru.

Coupe sainte,
Et débordante
Verse à pleins bords,
Verse à flots
Les enthousiasmes
Et l'énergie des forts!

D'un ancien peuple fier et libre
Nous sommes peut-être la fin;
Et, si les Félibres tombent,
Notre nation tombera.

Coupe sainte, etc.

D'une race qui regerme
Peut-être sommes-nous les premiers jets;
De la patrie, peut-être, nous sommes
Les piliers et les chefs.

Coupe sainte, etc.

Verse-nous les espérances
Et les rêves de la jeunesse,
Le souvenir du passé
Et la foi dans l'an qui vient.

Coupe sainte, etc.

Verse-nous la connaissance
Du Vrai comme du Beau
Et les hautes jouissances
Qui se rient de la tombe.

Coupe sainte, etc.

Vuejo-nous la Pouësio
Pèr canta tout ço que viéu,
Car es elo l'ambrousio
Que tremudo l'ome en diéu

Coupo santo, etc.

Pèr la glòri dóu terraire,
Vautre enfin que sias counsènt
Catalan, de liuen, o fraire,
Communien tóutis ensèn!

Coupo santo
E versanto
Vuejo à plen bord,
Vuejo abord
Lis estrambord
E l'enavans di fort!

Verse-nous la Poésie
Pour chanter tout ce qui vit,
Car c'est elle l'ambroisie
Qui transforme l'homme en dieu.

Coupe sainte, etc.

Pour la gloire du pays,
Vous, enfin, nos complices,
Catalans, de loin, ô frères,
Tous ensemble, communions!

Coupe sainte
Et débordante
Verse à pleins bords,
Verse à flots
Les enthousiasmes
Et l'énergie des forts.

FRÉDÉRIC MISTRAL. *Les Iles d'Or.* Écrit en 1867. (Traduction de Mistral, revue par Ch.-P. Jullian et P. Fontan.) Lemerre.





LE ROI GUSTAVE V DE SUÈDE REMET LE PRIX NOBEL A ROGER MARTIN DU GARD.

LES PATOIS PAYSANS

D*ans les campagnes, le français n'a pas évolué à la même cadence que dans les villes. Et on y retrouve, soit dans la prononciation, soit dans l'emploi de certains termes, des vestiges hérités des anciens dialectes : d'où une multitude de* **patois** *qui ne varient pas seulement d'une province à l'autre, mais qui, à l'intérieur d'une même région, présentent des différences souvent notables.*

Ces patois paysans appartiennent exclusivement à la **langue parlée.** *Cependant de nombreux écrivains, pour donner comme une saveur de* **terroir** *à certaines de leurs œuvres, n'ont pas hésité à leur emprunter des mots, des tournures, tel ou tel accent particulier.*

LA TORINE ET LE PÈRE LELEU *(parler berrichon)*

En scène le père Leleu *et* Torine [= *Victorine*], *servante du* père Lexandre [= *Alexandre*] *qui vient de mourir.*

LE PÈRE LELEU (*regardant le fauteuil, sentencieux*). — Tout de même! Ce vieux père Lexandre!... Cré vingt-cinq[1]!... Un bon homme, ma foi.... Et puis, bien corporé[2], un homme fort ouvrier, fort avantageux en sa saison....

LA TORINE (*s'essuyant les yeux avec colère, et s'éloignant un peu du mannequin*). — Un bon homme, ça, père Leleu? Dites un vieux serpent, oui bien, un vieux crâpi[3], plus chagnard[4] qu'un touffiot de ronces! Et juste au moment qu'il avait regret de sa chagnardise et de sa ladrerie! Tout juste au moment qu'il me disait : « Bonne Torine, va-t'en querir le notaire que je te lègue mon bien! »

LE PÈRE LELEU. — Malheur!

LA TORINE (*s'asseyant près de la table*). — Ah! saintes gens, me v'là bien acamandée[5]! Quoi que je vas devenir?... (*Elle laisse crever sa rancune.*) — J'ai servi treize années ce vieux couâle[6] sans seulement gagner une pistole de mes gages, et ce jourd'hui, le v'là qui se laisse souffler autant dire comme une chandelle, sans rien dire, vieux grigou[7], si bien que j'ai pas seulement un écu de trois francs en économie.... Rien de rien, la vraie pauvreté, saintes gens! Me v'là quasiment plus dénudée que quand je suis entrée à son service; et, bien pire, je suis mal regardée par toutes gens!

« Treize années que je nettoie sa bicoque, chaque jour du bon Dieu! Treize années que je lave sa vaisselle aussi doucement que si c'était mienne! Treize années que je trais sa vache et puis ses chieuvres[8], que je fais des fromages et des lessives! Treize années que je bine ses blettes[9]! Treize années que je travaille comme une perdue, quoi, comme si c'était mon bien à moi! Et tout ça, tout ça me glisse aux doigts comme si c'était des pois mouillés! Tout! La maison, l'écurie, et les cent bosselées[10] de riche terre, et le ch'ti[11] bois de chênes, et la vigne!... Tout, quoi, tout!... (*Sanglotant.*) Faudra-t-il donc que j'aille de mon pied mendier les quignons de pain à travers la gouille[12], comme une traîne-guenille de misère de rien du tout?... (*Elle laisse tomber sa tête dans ses mains.*) Ah! saintes gens, je suis-t-y malheureuse[13]*!

R. MARTIN DU GARD. *Le Testament du Père Leleu (1920)*. Acte I. Gallimard.

1. Juron intraduisible, où *cré* (= sacré) et *vingt-cinq* rappellent cet autre juron : vingt dieux!
2. D'un corps solide.
3. Crapaud.
4. Revêche.
5. Me voilà dans une pénible situation.
6. Corbeau.
7. Avare.
8. Chèvres.
9. Betteraves.
10. Boisselée — quantité de terre qu'on peut ensemencer avec un *boisseau* de blé.
11. Petit.
12. La boue.
13. Que je suis malheureuse!

* *En quoi consiste la* truculence *de ce texte? Quelle image de la* mentalité paysanne *nous offre-t-il?*

L'ARGOT



« MAUVAIS GARÇON », VERS 1850.

« L'ARGOT, *c'est la langue des ténébreux », affirme l'auteur des* Misérables. *Et il ajoute : « Ce patois étrange a de droit son compartiment dans ce grand casier impartial où il y a place pour le liard*[1] *oxydé comme pour la médaille d'or, et qui est la littérature. »*

Aujourd'hui où la **« langue verte »** *est employée, plus ou moins, par toutes les couches de la population (non, parfois, sans un certain snobisme), cette revendication paraît beaucoup plus juste encore que du vivant de Victor Hugo. En tout cas, elle a sollicité le talent d'*ÉDOUARD BOURDET, *qui n'a pas craint, dans une très amusante comédie intitulée* Fric-Frac *(Cambriolage), d'émailler son texte d'un assez grand nombre de termes d'argot.*

UN CURIEUX PIQUE-NIQUE

JO (*à Loulou*). — Alors, on va becqueter[2]?

LOULOU (*s'assied, se repoudre et remet son chapeau*). — T'as gaffé[3] ce qu'y avait sur l'menu?

JO. — Des radis, de l'omelette et du veau à l'oseille. Ça conviendra à Madame?

LOULOU. — J'aim' pas l'oseille.

JO. — T'as tort.

RENÉE (*sèchement*). — Marcel, ma bicyclette.

MARCEL (*s'empressant*). — Voilà.

(*Il va chercher la bicyclette, la lui amène.*)

RENÉE. — Eh bien, aidez-moi!... Pas comme ça! De l'autre côté!

MARCEL. — Pardon.

(*Il l'aide à se mettre en selle.*)

RENÉE. — ... Marcel, vous me suivez, n'est-ce pas?

(*Et elle disparaît par la droite.*)

MARCEL (*enfourchant sa bicyclette*). — Voilà, voilà!

(*Puis avec un soupir, aux deux autres*). — Vous croyez que c'est une vie?

(*Il disparaît à son tour.*)

1. Petite pièce de monnaie, de très peu de valeur (il y en avait quatre pour faire un sou), en usage dans l'ancienne France.

2. Déjeuner.

3. Remarqué, vu. On dit, dans le même argot : *fais gaffe* (fais attention).

Jo. — Tu parles d'une colique, une sœur comme ça!... Qu'est-ce que j'la scierais[1], si j'étais à sa place!

(*Puis il va chercher le tandem dans l'herbe, l'amène sur le chemin et l'enfourche*). — Allez, magne-toi[2] un peu, quoi! V'là qu'il est midi, moi, j'la saute[3].

LOULOU (*achevant de s'arranger*). — Dis... tu sais c'qu'il fait, son dab[4]?

Jo. — L'dab à la môme[5]?

LOULOU. — Oui.

Jo. — Non, j'sais pas.

LOULOU. — Tu y as pas d'mandé?

Jo. — Non.

LOULOU. — Ben, t'es pas curieux!

Jo. — Et toi, tu sais, c'qu'il fait?

LOULOU (*après un temps*). — Il est bijoutier.

Jo. — Bijoutier?

LOULOU (*se levant*). — Oui, mon p'tit gars, bijoutier.

Jo (*indifférent*). — Ah!

LOULOU. — C'est tout c'que tu dis?

Jo. — Ben, qu'est-ce que tu veux que j'dise?

LOULOU (*secouant la tête*). — Ah! c'que tu peux être cave[6], mon pauv'Jo, c'est rien de l'dire! A l'émeri, que t'es bouché[7]!

(*Enfourchant le tandem derrière Jo*). — Allez, vas-y, mets les gaz[8]!

(*Mais Jo, réfléchissant, ne bouge pas.*)

Jo (*se retournant à demi*). — T'as une idée.

LOULOU (*sans répondre*). — Vas-y, j'te dis.

Jo (*même jeu*). — C'est pour ça que t'as harponné Marcel?

LOULOU. — Ah! tout de même[9]?

Jo (*en démarrant*). — Ah! bon... ben, fallait le dire, alors!

(*Ils disparaissent.*)*

ÉDOUARD BOURDET. *Fric-Frac (1935).* Delamain et Boutelleau, édit.

1. M'en débarrasserais.
2. Dépêche-toi.
3. J'ai faim.
4. Père.
5. Le père de la jeune fille *(Renée)*.
6. Sot.
7. Être *bouché à l'émeri* = être complètement inintelligent.
8. Va vite.
9. C'est-à-dire : tu comprends enfin?

* *On essaiera d'éclaircir la signification de certains mots ou expressions d'argot* (becqueter, gaffer, bouché à l'émeri, *par exemple*), *en remontant au* sens originel.





XIII. La poésie française

En dépit des manifestes et des « écoles », rien n'est moins uni, moins cohérent que l'histoire de la poésie française. Quoi de commun, par exemple, entre les *Ballades* de Villon, les *Amours* de Ronsard, les *Fables* de La Fontaine, les *Nuits* de Musset, la *Saison en Enfer* de Rimbaud? C'est à croire, comme l'a très finement remarqué Thierry Maulnier, que chacun de nos poètes se sent et se veut « *un et incomparable* »; il se meut dans un univers qui est comme refermé sur soi; il n'appelle aucun disciple, et, si d'aventure il s'en révèle un, celui-ci doit à son tour extraire de sa propre substance une manière qui le distingue à jamais de ses prédécesseurs. D'où cette impression qu'en France la poésie procède *par bonds*, qu'elle vole de sommet en sommet, entre lesquels s'allongent parfois de véritables déserts. Entre Racine et Chénier, par exemple, s'ouvre un abîme.

A défaut d'homogénéité, du moins la poésie française semble-t-elle soumise à quelques *constantes*. Ce n'est point hasard, en effet, si à la rudesse pathétique de *La Chanson de Roland* succèdent les langueurs déjà *précieuses* des troubadours, si certaines *mignardises* chères à la Pléiade sont balayées par les malédictions *farouches* d'Agrippa d'Aubigné, si l'*héroïsme*, parfois pompeux, de Corneille s'efface de bonne heure devant la *transparente* cruauté racinienne, si l'*emphase* romantique est rapidement endiguée par le triple apport de Nerval, de Gautier et de Baudelaire, si la *pesanteur marmoréenne* du Parnasse s'effrite sous les *liquides harmonies* des symbolistes, si ces derniers eux-mêmes, assez vite à bout de souffle, laissent bientôt la place à des poètes *plus concrets*. Il se produit, en somme, dans l'histoire de la poésie française, un jeu subtil de va-et-vient, une sorte d'*oscillation* jamais suspendue entre l'effusion et le resserrement, l'éloquence et l'hermétisme, le naturel et le raffinement, le refus de la règle et le retour à la loi, comme s'il n'y avait jamais de vérité poétique absolue.

P. 295 : La Poésie lyrique. Tapisserie française de la Renaissance.

N'omettons pas non plus la nécessité où est le poète français de compter avec l'attention et la patience de son *lecteur*. Obscur, ou simplement difficile, il découragera le grand public : tel fut le sort de Maurice Scève, de Nerval, de Mallarmé. Trop abondant, en revanche, il effarouchera les délicats, et bientôt, tel un d'Aubigné, ou un Hugo, ou un Péguy, ne sera plus lu que dans des anthologies.... Et puis, il lui faudra se plier à d'autres exigences encore : aux étroites *conventions* de la langue, d'abord, et puis, s'il veut suivre la versification traditionnelle, il devra obéir à des règles quasi inhumaines, où le refus de l'*hiatus* voisine avec la proscription de l'*enjambement*, où la *rime* est tenue de satisfaire également l'œil et l'oreille.

RIEN de surprenant donc si cette poésie n'a trouvé que chez un petit nombre d'élus son incarnation la plus accomplie : chez un Ronsard ou un Racine, et, plus tard, chez un Baudelaire ou un Valéry. La chance miraculeuse de ces privilégiés ne peut, du reste, faire oublier que la *truculence* de Villon, la *carrure* de Corneille, la *tendresse élégiaque* de Lamartine, l'*effronterie* de Rimbaud, la *spiritualité angélique* de Mallarmé appartiennent à de très grands poètes : s'ils ont, chacun dans leur genre, transgressé une *limite* qu'on pourrait qualifier d'*idéale*, ils ont du même coup démontré qu'équilibre, mesure, pondération, rigueur ne suffisent pas à définir une poésie riche entre toutes.



FRANÇOIS VILLON (1431-1465?)

Les premiers grands accents lyriques *que la détresse humaine ait inspirés à un poète français, c'est chez* FRANÇOIS VILLON *qu'il faut les chercher. Écolier turbulent, puis truand mêlé à de si redoutables affaires qu'il frôla maintes fois le gibet, ce « mauvais garçon » est le type même des poètes qui tirent, des heurs et malheurs de leur propre existence, l'essentiel de leur inspiration. D'où* **l'authenticité** *d'une œuvre comme la* Ballade des Pendus : *elle est puisée dans l'expérience même d'un homme, dont le corps faillit bien se balancer, lui aussi, au bout d'une corde, pour y subir le double outrage des intempéries et des oiseaux de proie....*

BALLADE DES PENDUS[1]

Épitaphe en forme de ballade que fit Villon pour lui et ses compagnons, s'attendant à être pendu avec eux.



FRANÇOIS VILLON.
GRAVURE DU XVIe SIÈCLE.

FRÈRES humains, qui après nous vivez,
N'ayez les cœurs contre nous endurcis,
Car, si pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura de vous plus tôt mercis[2].
Vous nous voyez ci[3] attachés cinq, six :
Quant[4] de la chair, que trop avons nourrie,
Elle est piéça[5] dévorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et poudre[6].
De notre mal personne ne s'en rie[7],
Mais priez Dieu que tous nous veuille[8] absoudre !

Si vous clamons[9] frères, pas n'en devez
Avoir dédain, quoique fûmes occis[10]
Par justice. Toutefois vous savez

1. L'orthographe de ce texte et des deux suivants est modernisée.
2. Pitié.
3. Ici.
4. Quant à.
5. Depuis longtemps.
6. Poussière.
7. Subjonctif de *se rire* (de).
8. Qu'il nous veuille tous.
9. Appelons.
10. Mis à mort. *Quoique* exige aujourd'hui le subjonctif.

Que tous hommes n'ont pas bon sens rassis[1];
Excusez-nous — puisque sommes transis[2] —
Envers le Fils[3] de la Vierge Marie;
Que sa grâce ne soit pour nous tarie,
Nous préservant de l'infernale foudre,
Nous sommes morts, âme ne nous harie[4].
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre!

La pluie nous a débués[5] et lavés,
Et le soleil desséchés et noircis;
Pies, corbeaux, nous ont les yeux cavés[6],
Et arraché la barbe et les sourcils.
Jamais nul temps[7] nous ne sommes assis;
Puis çà, puis là[8], comme le vent varie,
A son plaisir sans cesser nous charrie[9],
Plus becquetés d'oiseaux que dés à coudre.
Ne soyez donc de notre confrérie,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre!

Prince Jésus, qui sur tous as maistrie[10],
Garde qu'Enfer n'ait de nous seigneurie :
A lui n'ayons que faire ni que soudre[11].
Hommes, ici n'a[12] point de moquerie,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre* !

Ballades (1489).

1. Solidement établi, assis.
2. Trépassés.
3. Devant le tribunal du Fils....
4. Que personne ne nous tourmente.
5. Lessivés.
6. Crevés.
7. En aucun moment.
8. Deçà, delà.
9. Il (*le vent*) nous déporte.
10. Maîtrise, commandement.
11. N'ayons rien (*que*) à payer.
12. Il n'y a point.

* *Étudiez le* réalisme *et le* pathétique *de cette poésie. Donnez les* règles *de la* ballade *d'après cette pièce.*



PIERRE DE RONSARD (1524-1585)

Il *est posé sur son siècle* **comme un aigle sur son rocher**, *le dominant de toute sa stature. S'il échoua à être un Virgile, un Pindare, ou même un Pétrarque — il avait trop de sang pour être un autre que lui-même —, du moins, en rivalisant avec ces grands noms, apprit-il à former son génie et à lui imprimer toute la souplesse désirable.*

C'est surtout dans quelques sonnets de la maturité, voire de la vieillesse, que RONSARD *atteignit la perfection : et, plus précisément, quand il donna à Cassandre, à Marie ou à Hélène le conseil, tendre ou cruel, de ne pas remettre à trop tard les plaisirs de l'éphémère jeunesse....*

MIGNONNE, ALLONS VOIR SI LA ROSE...



NYMPHES DE LA FONTAINE...

MIGNONNE, allons voir si la rose,
Qui ce matin avait déclose[1]
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu cette vêprée[2],
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vôtre pareil.

Las! voyez comme en peu d'espace[3],
Mignonne, elle a, dessus la place,
Las, las, ses beautés laissé choir!
O vraiment, marâtre Nature,
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir!

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse :
Comme à cette fleur, la vieillesse
Fera ternir votre beauté*.

Odes (à Cassandre) *(1556)*.



... DES INNOCENTS A PARIS, PAR JEAN GOUJON.

1. Avait épanoui. A cette époque le participe s'accorde souvent avec le complément qui le suit.
2. Ce soir.
3. En peu de temps.

* *Montrez que la* banalité du thème *est relevée par la* fraîcheur de l'expression *et l'aisance souveraine dans la* concision.

JOACHIM DU BELLAY (1525-1560)



Du Bellay.
Crayon de l'époque.

CELUI-CI *n'a pas l'envergure de Ronsard; et ses vers ont sans doute moins de richesse, moins de couleur. Mais il est peut-être* **plus profondément émouvant** *que son chef d'école, parce que certains de ses poèmes traduisent le frémissement d'une âme douloureuse et sincère, éloignée de toute littérature.*

Dans sa brève existence, son séjour à Rome tint une place capitale. Et, de même, dans son inspiration, **le regret de la Patrie,** *comme on en jugera par cette* élégie, *écrite sous l'effet d'une déprimante servitude.*

LAS, OÙ EST MAINTENANT...

Las, où est maintenant ce mépris de Fortune[1]?
Où est ce cœur vainqueur de toute adversité,
Cet honnête désir de l'immortalité,
Et cette honnête flamme[2] au peuple non commune?

Où sont ces doux plaisirs, qu'au soir sous la nuit brune
Les Muses me donnaient, alors qu'en liberté
Dessus le vert tapis d'un rivage écarté
Je les menais danser aux rayons de la Lune?

Maintenant la Fortune est maîtresse de moi[3],
Et mon cœur qui soulait[4] être maître de soi,
Est serf[5] de mille maux et regrets qui m'ennuient.

De la postérité je n'ai plus de souci,
Cette[6] divine ardeur, je ne l'ai plus aussi[7],
Et les Muses, de moi, comme étranges[8], s'enfuient*.

Les Regrets (1558).

1. Ce mépris du sort, que j'éprouvais autrefois. — Du Bellay avait suivi à Rome son cousin, nommé ambassadeur auprès du pape.
2. La passion de la gloire poétique. « *Honnête* » = honorable.
3. Loin de m'appartenir à moi-même, j'appartiens au hasard, aux autres.
4. Avait l'habitude (on dit encore : *insolite* = inhabituel).
5. Esclave.
6. Qui était la mienne, autrefois.
7. Nous disons aujourd'hui : *non plus*, pour reprendre une expression *négative* antérieure.
8. Comme des étrangères.

* *Montrez la* perfection, *déjà toute moderne, de certains vers (le dernier du second quatrain, par exemple) et le rythme* quaternaire, *si expressif, du dernier vers.*

JEAN DE LA FONTAINE (1621-1695)

LONGTEMPS *on se le figura sous les traits d'un ingénu, d'un rêveur, d'un naïf égaré sur notre planète. Il était le «* **bonhomme** *».... Aujourd'hui, on se défie de cette légende : et l'on n'a pas tort, au moins en ce qui concerne le* **poète** *proprement dit. Car, comment imaginer que tant de distraction se fût conciliée avec tant d'art?*

LA JEUNE VEUVE



COSTUME DE VEUVE AU XVII[e] SIÈCLE.

LA perte d'un époux ne va point sans soupirs,
On fait beaucoup de bruit; et puis on se console;
Sur les ailes du temps la tristesse s'envole,
Le temps ramène les plaisirs.
Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée
La différence est grande; on ne croirait jamais
Que ce fût la même personne :
L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits.
Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne;
C'est toujours même note et pareils entretiens;
On dit qu'on est inconsolable;
On le dit, mais il n'en est rien,
Comme on verra par cette fable,
Ou plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté
Partait pour l'autre monde. A ses côtés, sa femme
Lui criait : « Attends-moi, je te suis; et mon âme,
Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler. »
Le mari fait seul le voyage.
La belle avait un père, homme prudent et sage;
Il laissa le torrent couler.
A la fin, pour la consoler :

« Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes :
Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes?
Puisqu'il est[1] des vivants ne songez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout à l'heure
Une condition meilleure
Change en des noces ces transports[2];
Mais, après certain temps, souffrez qu'on vous propose
Un époux beau, bien fait, jeune, et tout autre chose
Que le défunt. — Ah! dit-elle aussitôt,
Un cloître est l'époux qu'il me faut. »
Le père lui laissa digérer sa disgrâce.
Un mois de la sorte se passe;
L'autre mois, on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure :
Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours;
Toute la bande des amours
Revient au colombier; les jeux, les ris[3], la danse,
Ont aussi leur tour à la fin;
On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de jouvence[4].
Le père ne craint plus ce défunt tant chéri;
Mais comme il ne parlait de rien à notre belle :
« Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis? » dit-elle*.

Fables. VI-21 *(1668)*.

1. Puisqu'il existe des....
2. Je ne vais pas jusqu'à vous *conseiller* de *changer* tout de suite par un nouveau mariage....
3. Les rires.
4. Elle passait pour rendre la jeunesse à ceux qui s'y baignaient.

* « *Ce n'est ni un conte, ni une idylle, ni un poème : ce n'est rien et* c'est presque tout La Fontaine.... *Ah! ce « dit-elle », quel sourire dissimulé sous le battement de l'éventail! Délicatesse mondaine, comique parfait, un fond de philosophie rabelaisienne, un tour d'esprit marotique, quelques paillettes de Voiture, mais des paillettes d'or, le plus tendre coloris, le mouvement le plus vif, une grâce enfin où l'on sent toute la force de la vie : le génie de La Fontaine se reflète dans cette perle.* » (A. BELLESSORT.)

Êtes-vous de cet avis?



BOILEAU (1636-1711)



BOILEAU.

BIEN *sûr,* BOILEAU *n'est pas de ces poètes qui peuvent enthousiasmer la jeunesse : il légifère, avec trop de rudesse, fronce volontiers le sourcil, donne de la férule aux maladroits; en un mot il est le* Pédant....

Mais s'il n'a rien inventé, s'il s'est contenté de donner forme aux principes que depuis cinquante ans les écrivains français appliquaient plus ou moins consciemment, si même son talent personnel pâtit beaucoup d'être comparé à celui de ses grands contemporains, il a su **formuler avec vigueur** *ce besoin qu'éprouve notre poésie d'obéir à des* règles sévères, *de soumettre le feu de l'inspiration au double contrôle de* **la raison** *et d'***une technique sans défauts**. *Voilà pourquoi* L'Art poétique (1674) *demeure comme une date capitale dans l'histoire de notre littérature.*

L'ART D'ÉCRIRE

IL est certains esprits dont les sombres pensées,
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées;
Le jour de la raison ne le saurait percer.
Avant donc que d'écrire apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce[1] clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.
    Surtout, qu'en vos écrits la langue révérée
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.
    En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre ou le tour vicieux[2] :
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme[3],
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme[4].

1. S'exprime, est exprimé.
2. Incorrect.
3. Se dit d'un mot, d'un tour, étrangers à la langue.
4. Incorrection dans l'application des règles d'accord.

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.
Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse[1],
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse :
Un style si rapide, et qui court en rimant,
Marque moins trop d'esprit que peu de jugement.
J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène[2],
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
Qu'un torrent débordé qui, d'un cours orageux
Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.
Hâtez-vous lentement, et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage :
Polissez-le sans cesse et le repolissez;
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez*.

Art poétique. I, vers 147-174 *(1674).*

1. Quels que soient vos motifs de vous hâter. — 2. Sur le sable.

* *Recherchez les vers (ou groupes de vers) qui ont pris, pour ainsi dire,* **force de loi.** *Essayez d'expliquer* pourquoi *ils ont eu cette fortune.*



ANDRÉ CHÉNIER (1762-1794)

DANS *un siècle plus soucieux de philosopher que de rêver et où les poètes, adonnés à l'imitation stérile du XVII[e] siècle, ne valent pas les prosateurs, c'est lui qui soutient le flambeau des Muses. Encore paya-t-il de sa tête, sur l'échafaud, son sens aristocratique de la Beauté. Son plus grand mérite est sans doute d'avoir su échapper au maniérisme de ses modèles grecs ou latins et sauvegarder cette* **fluidité,** *cette* **transparence** *dans l'expression qui demeurent quelques-uns des traits les plus constants de la poésie française.*



ANDRÉ CHÉNIER.

LA JEUNE TARENTINE

PLEUREZ, doux alcyons[1]! ô vous, oiseaux sacrés,
Oiseaux chers à Thétis, doux alcyons, pleurez!

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine[2]!
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine[3] :
Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement
Devaient la reconduire au seuil de son amant.
Une clef vigilante a, pour cette journée,
Dans le cèdre[4] enfermé sa robe d'hyménée,
Et l'or, dont au festin ses bras seraient[5] parés,
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,
Le vent impétueux qui soufflait dans les voiles
L'enveloppe. Étonnée[6], et loin des matelots,
Elle crie, elle tombe, elle est au sein des flots.
Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine!
Son beau corps a roulé sous la vague marine.
Thétis, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher,
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.
Par ses ordres bientôt les belles Néréides
L'élèvent au-dessus des demeures humides,
Le portent au rivage, et dans ce monument
L'ont, au cap du Zéphyr[7], déposé mollement;
Puis de loin à grands cris appelant leurs compagnes,
Et les Nymphes des bois, des sources, des montagnes,
Toutes, frappant leur sein et traînant un long deuil,
Répétèrent : « Hélas! » autour de son cercueil.

Hélas! chez ton amant tu n'es point ramenée.
Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée.
L'or autour de tes bras n'a point serré de nœuds.
Les doux parfums n'ont point coulé sur tes cheveux[8]*.

Idylles (1786).

1. Oiseaux des mers, consacrés autrefois à Thétis, une des Néréides, nymphes de l'Océan.
2. Tarente est un port de l'Italie méridionale.
3. En Sicile.
4. Un coffret en bois de cèdre.
5. Futur du passé, amené par les temps de *portait, devaient* (= allaient être parés).
6. Saisie de stupeur.
7. Dans l'Italie méridionale.
8. Remarquer la cadence ternaire : « Les doux parfums ‖ n'ont point coulé ‖ sur tes cheveux. » Effet de mélancolique langueur.

* *On étudiera la* couleur antique *dans ce poème, les rythmes, et la valeur de certaines* reprises, *qui agissent parfois à la façon de* refrains.

ALPHONSE DE LAMARTINE (1790-1869)

Il fut le Prince de la Jeunesse en 1820, au lendemain des Méditations. *Aujourd'hui, l'ampleur et la chaleur de sa voix lui font tort : pour les lecteurs essoufflés que nous sommes devenus, elles ont trop longue haleine.... Et pourtant,* **il a revivifié le lyrisme français**, *exténué depuis plus d'un siècle. Il est d'instinct retourné à la source originelle de toute vraie poésie : le cœur. Aussi (comme* Le Cid *et* Andromaque, La Nouvelle Héloïse *et* René) *les* Premières Méditations *sont-elles* **un commencement** *dans l'histoire des lettres françaises.*

Des pièces de ce recueil, où l'on dirait que l'âme de Chateaubriand s'est exprimée avec la musique de Racine, Le Lac *reste à juste titre la plus fameuse.*

LE LAC

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'Océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour?

O lac[1] ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir[2],
Regarde ! Je viens seul m'asseoir sur cette pierre[3]
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes;
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.



Le Lac (Estampe de l'époque).

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé[4] frappèrent les échos,
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

1. Le lac du Bourget, en Savoie, sur les bords duquel Lamartine avait connu l'inspiratrice de ce poème, Mme Charles, en octobre 1816.
2. Les deux amants voulaient se revoir l'année suivante, mais la jeune femme, gravement malade, ne put venir en Savoie.
3. Il s'agit d'un rocher, situé près de l'abbaye d'Hautecombe sur la rive ouest du lac du Bourget. C'est là d'ailleurs que Lamartine esquissa la première ébauche du *Lac*.
4. Au sens étymologique : qui subit un charme magique.

« O temps, suspends ton vol! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours!
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours!

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent :
Coulez, coulez pour eux;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent;
Oubliez les heureux.

« Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit;
Je dis à cette nuit : « Sois plus lente »; et l'aurore
Va dissiper la nuit.

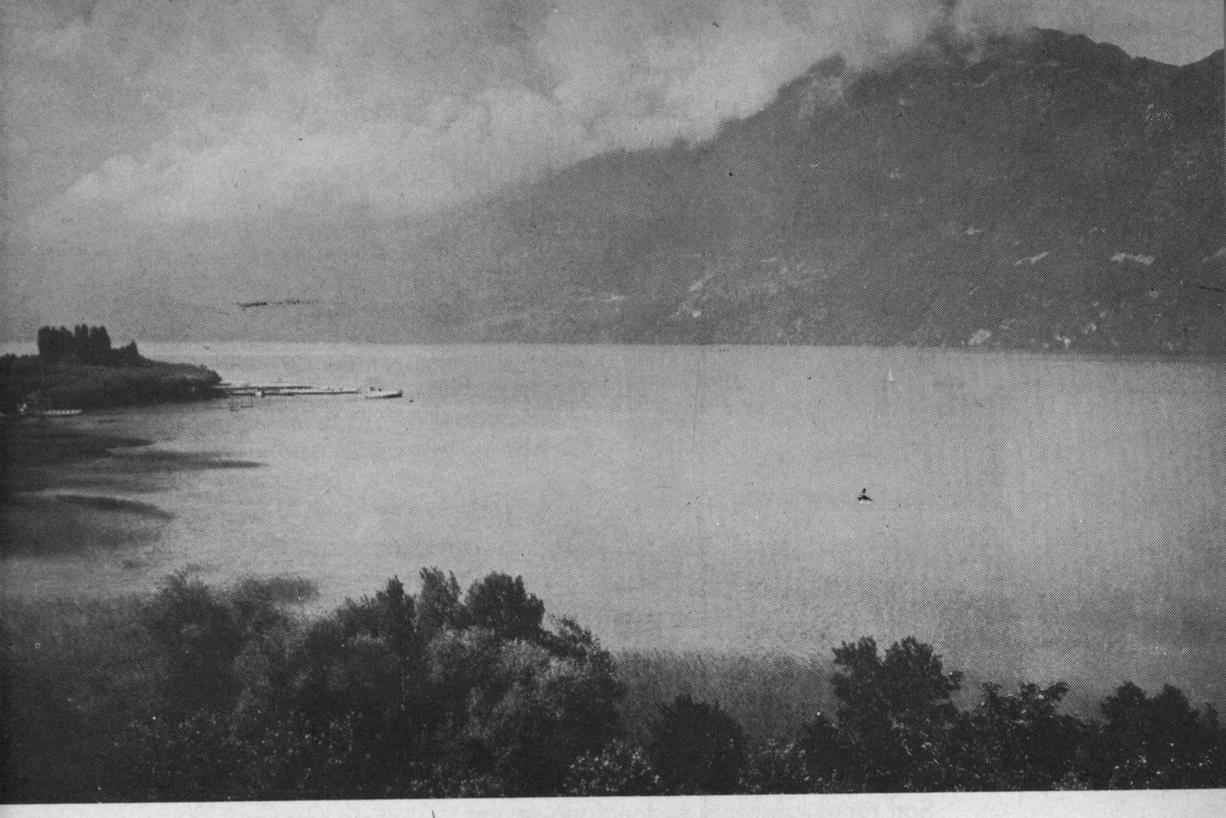
« Aimons donc, aimons donc, de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons!
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive;
Il coule et nous passons! »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse,
Que les jours de malheur?

Hé quoi! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace?
Quoi! passés pour jamais? Quoi! tout entiers perdus?
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus?

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez?

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir!



Le lac du Bourget.

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux!

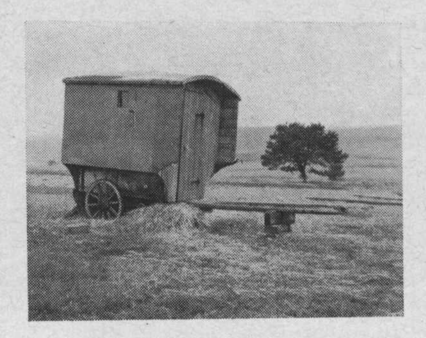
Qu'il soit dans le zéphir qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés!

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit et l'on respire,
Tout dise : « Ils ont aimé! »*

Méditations poétiques. (Écrit en septembre 1817.)

* *Étudiez : 1° les différents* **rythmes** *de ce poème et leur rapport avec les sentiments; 2° la* **musicalité** *de certains vers (notamment dans les* **trois dernières strophes**).

ALFRED DE VIGNY (1797-1863)



Ne nous méprenons point sur son orgueil : c'est celui d'un homme blessé par la vie et qui cherche au fond de soi, et de soi seul, le moyen de panser son inguérissable blessure. Pour lui, la Poésie ne saurait donc être considérée comme un simple artifice d'expression : elle est la **Réalité même**, *et presque la seule certitude en ce monde. Par là, elle* **libère** *l'Homme, écrasé ou trahi de toutes parts, et affirme la* **victoire de l'Esprit**, *sur les forces aveugles de la Nature....*

LA MAISON DU BERGER (fragment)

Eva[1], j'aimerai tout dans les choses créées,
Je les contemplerai dans ton regard rêveur
Qui répandra partout ses flammes colorées,
Son repos gracieux, sa magique saveur ;
Sur mon cœur déchiré viens poser ta main pure,
Ne me laisse jamais seul avec la Nature,
Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur.

Elle me dit : « Je suis l'impassible théâtre
Que ne peut remuer le pied de ses acteurs ;
Mes marches d'émeraude et mes parvis d'albâtre,
Mes colonnes de marbre ont les dieux pour sculpteurs.
Je n'entends ni vos cris, ni vos soupirs ; à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine
Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.

« Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
A côté des fourmis les populations ;
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre[2],
J'ignore en les portant les noms des nations.

1. Le poète s'adresse à la femme idéale. — 2. Les trous des fourmis, la cendre des morts.

On me dit une mère et je suis une tombe.
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations. » (...)

C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe,
Et dans mon cœur alors je la hais, et je vois
Notre sang dans son onde et nos morts sous son herbe
Nourrissant de leurs sucs la racine des bois.
Et je dis à mes yeux qui lui trouvaient des charmes :
Ailleurs tous vos regrets, ailleurs toutes vos larmes,
Aimez ce que jamais on ne verra deux fois.

Oh! Qui verra deux fois ta grâce et ta tendresse,
Ange doux et plaintif, qui parle en soupirant?
Qui naîtra comme toi, portant une caresse
Dans chaque éclair tombé de ton regard mourant,
Dans les balancements de ta tête penchée,
Dans ta taille indolente et mollement couchée,
Et dans ton pur sourire amoureux et souffrant?

Vivez, froide nature, et revivez sans cesse
Sous nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi;
Vivez, et dédaignez, si vous êtes déesse,
L'homme, humble passager, qui dut vous être un roi[1];
Plus que tout votre règne et que vos splendeurs vaines,
J'aime la majesté des souffrances humaines;
Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi*.

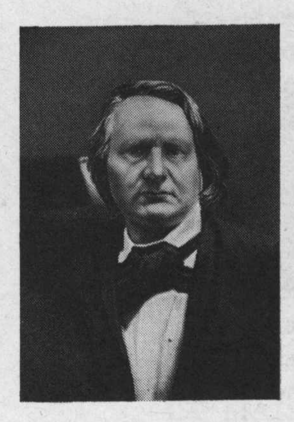
1844. Paru dans *Les Destinées* en 1864.

1. Qui aurait dû être votre roi, puisqu'il *pense.*

* *Commentez en particulier les vers :* « Aimez ce que jamais on ne verra deux fois » — *et :* « J'aime la majesté des souffrances humaines », *dont Vigny disait : « Ce vers est le sens de tous mes poèmes philosophiques.* » (Journal d'un Poète). — *Montrez aussi quel rôle de* médiatrice *tient la femme entre le poète et la nature (cf. les premiers vers).*



VICTOR HUGO (1802-1885)



VICTOR HUGO EN 1856.

D*E tous nos poètes, il est* **le plus complet.** *Il s'est essayé dans tous les genres et il y a manifesté une égale abondance, une pareille sûreté. Il semblait avoir reçu tous les instruments à la fois. Et c'est vanité que prétendre découvrir dans cette œuvre* **gigantesque** *le poème qui en offre l'image la plus fidèle.*

Si l'on s'est arrêté à une pièce de vers tirée des Contemplations *(1856), ce n'est pas seulement parce que ce recueil est sans doute celui où le génie de Victor Hugo s'est exprimé le plus complètement. C'est aussi parce que ces vers, dédiés à Léopoldine, la fille aînée du poète morte dans un naufrage en 1843, ont une* **simplicité** *qui, aujourd'hui encore, nous bouleverse.*

ELLE AVAIT PRIS CE PLI...

ELLE[1] avait pris ce pli dans son âge enfantin
De venir dans ma chambre un peu chaque matin;
Je l'attendais ainsi qu'un rayon qu'on espère;
Elle entrait, et disait : Bonjour, mon petit père;
Prenait ma plume, ouvrait mes livres, s'asseyait
Sur mon lit, dérangeait mes papiers, et riait,
Puis soudain s'en allait comme un oiseau qui passe.
Alors, je reprenais, la tête un peu moins lasse,
Mon œuvre interrompue, et, tout en écrivant,
Parmi mes manuscrits je rencontrais souvent
Quelque arabesque folle et qu'elle avait tracée,
Et mainte page blanche entre ses mains froissée
Où, je ne sais comment, venaient mes plus doux vers;
Elle aimait Dieu, les fleurs, les astres, les prés verts,
Et c'était un esprit avant d'être une femme.
Son regard reflétait la clarté de son âme.
Elle me consultait sur tout à tous moments.

1. La petite Léopoldine, née en 1824.



LÉOPOLDINE HUGO ENFANT, PAR BOULANGER.

Oh! Que de soirs d'hiver radieux et charmants
Passés à raisonner langue, histoire et grammaire,
Mes quatre enfants groupés sur mes genoux, leur mère
Tout près, quelques amis causant au coin du feu!
J'appelais cette vie être content de peu!
Et dire[1] qu'elle est morte! Hélas! Que Dieu m'assiste!
Je n'étais jamais gai quand je la sentais triste;
J'étais morne au milieu du bal le plus joyeux
Si j'avais, en partant, vu quelque ombre en ses yeux*.

Les Contemplations (1856).

1. Expression de la langue parlée, qui traduit l'étonnement douloureux.

* *On* comparera *cette pièce de vers avec quelques autres, aussi célèbres, où le poète exprime son* amour pour les enfants.

GÉRARD DE NERVAL (1808-1855)



GÉRARD LABRUNIE,
DIT DE NERVAL.

LONGTEMPS *considéré comme un « gentil » poète plutôt que comme un grand inspiré, et desservi par la folie qui embruma ses dernières années avant de le conduire au suicide,* GÉRARD DE NERVAL, *depuis une vingtaine d'années, s'est imposé comme l'un des plus importants* **précurseurs** *du lyrisme moderne et contemporain. Par un curieux revirement, on s'est mis à redécouvrir et à aimer ce qui précisément avait maintenu son œuvre dans l'ombre : ce sens de l'*irréel *et du* fantastique, *qui nous apparaît aujourd'hui comme inséparable de la notion même de poésie.*

FANTAISIE

IL est un air pour qui je donnerais
Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber[1],
Un air très vieux, languissant et funèbre,
Qui pour moi seul a des charmes secrets.

Or, chaque fois que je viens à l'entendre,
De deux cents ans mon âme rajeunit[2] :
C'est sous Louis XIII.... — Et je crois voir s'étendre
Un coteau vert que le couchant jaunit;

Puis un château de brique à coins de pierre,
Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,
Ceint de grands parcs, avec une rivière
Baignant ses pieds, qui coule entre des fleurs.

Puis une dame à sa haute fenêtre,
Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens....
Que, dans une autre existence, peut-être,
J'ai déjà vue — et dont je me souviens*!

Odelettes (1831).

1. « Il faut prononcer *Wèbre*, à l'allemande. » (Note du poète). — 2. Cf. les deux derniers vers du poème.

* *Cette* réminiscence, *provoquée par l'audition d'un air de musique, semble annoncer une page célèbre de Marcel Proust (v. page 364).* Comparer *le lyrisme de cette pièce avec celui qui se dégage des poèmes* romantiques *de Lamartine, de Vigny, de V. Hugo, cités dans ce recueil.*

THÉOPHILE GAUTIER (1811-1872)



THÉOPHILE GAUTIER, PAR CHASSÉRIAU.

APRÈS *avoir été, dans sa jeunesse, l'un des plus fougueux défenseurs du romantisme,* THÉOPHILE GAUTIER *fut, vingt ans plus tard, un de ceux qui contribuèrent le plus efficacement à sa disparition.*

*Artiste épris surtout d'***exactitude dans la vision** *et de* **perfection dans la forme,** *il annonçait, par ces exigences mêmes, les principes qui allaient assurer le triomphe de l'***idéal parnassien**[1].

FUMÉE

LÀ-BAS, sous les arbres s'abrite
Une chaumière au dos bossu*;
Le toit penche, le mur s'effrite[2],
Le seuil de la porte est moussu.

La fenêtre, un volet la bouche;
Mais du taudis[3], comme au temps froid
La tiède haleine d'une bouche,
La respiration se voit.

Un tire-bouchon de fumée,
Tournant son mince filet bleu,
De l'âme en ce bouge[4] enfermée
Porte des nouvelles à Dieu**.

Émaux et Camées (1852).

1. On trouvera une expression parfaite de cet idéal dans *Les Trophées* (1893) de J.-M. de Heredia.
2. Tombe en poussière.
3. Logement sale et très misérable. Il y a une inversion, et *taudis* est complément de *respiration*.
4. Sens voisin de *taudis* : un *bouge* est un taudis fréquenté par des vauriens.

* *Expliquez cette* image.
** *Montrez comment la qualité de la* facture, *la précision sans lourdeur font oublier ici l'*insignifiance *du thème. — Appréciez l'*antithèse *sur laquelle repose la composition de cette pièce.*

CHARLES BAUDELAIRE (1821-1867)



BAUDELAIRE PAR LUI-MÊME.

PAUL VALÉRY *l'a souligné en termes inoubliables : il est* « **le plus important** » *des poètes français du XIX*e *siècle. Car, dans l'instant même où le romantisme agonisant ne se survivait plus que grâce à l'intarissable éloquence de Hugo, où Gautier, tournant le dos à l'Inspiration, prétendait ne plus rien cultiver que la Forme, et où Leconte de Lisle se fourvoyait parmi la peinture et la statuaire,* BAUDELAIRE *faisait éclater les murs vides de l'Art pour l'Art et réintroduisait la* **musique** *au sein de la poésie.*

Et puis, **il mettait à la mode** *tant de thèmes qui, après lui, allaient être exploités sans fin : les parfums, les paradis artificiels, le vin, les chats, la pipe, les assassins, les chiffonniers, les petites vieilles, — en somme tout un univers jusqu'alors délaissé, et que sa Muse* « *vénale et malade* » *osa chanter la première....*

L'INVITATION AU VOYAGE

MON enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble!
Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble;
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants
Polis par les ans,
Décoreraient notre chambre;
Les plus rares fleurs
Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre,
Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
A l'âme en secret
Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux[1]
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.
— Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe[2] et d'or.
Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.

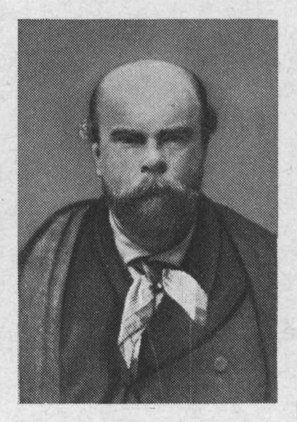
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté*.

Les Fleurs du Mal (1857).

1. C'est la Hollande qui paraît avoir inspiré cette pièce (cf. *Petits Poèmes en prose* — XVIII).
2. Bleu tirant sur le violet.

* *On étudiera la* versification *et la* musique *de ce poème.* — (Henri Duparc a composé sur *L'Invitation au Voyage*, une de ses plus célèbres mélodies, une des rares pièces musicales qui traduisent fidèlement une œuvre poétique.)

PAUL VERLAINE (1844-1896)



VERLAINE.

Il buvait l'absinthe à pleins verres. Il portait la barbe hirsute et le chapeau haut de forme d'un vieux cocher de fiacre en goguette. Il a été le plus exécrable des époux. Il a eu une aventure scandaleuse avec Rimbaud. Il a connu l'hôpital et la prison. Il a fourni, en somme, un exemple assez achevé de la **déchéance humaine.**

Pourtant, ce pilier de cabaret a pu rivaliser en grâce exquise avec Watteau. Ce Socrate du ruisseau a, comme un enfant, tendu les bras à la Vierge Marie.... Et même, comme on le verra par la pièce suivante, ce bohème a su se rendre maître d'un **art étrangement conscient.**

ART POÉTIQUE (1874)

De la musique avant toute chose
Et pour cela préfère l'Impair,
Plus vague et plus soluble dans l'air
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

Il faut aussi que tu n'ailles point
Choisir tes mots sans quelque méprise[1] :
Rien de plus cher que la chanson grise
Où l'Indécis au Précis se joint.

C'est des beaux yeux[2] derrière des voiles,
C'est le grand jour tremblant de midi,
C'est, par un ciel d'automne attiédi,
Le bleu fouillis des claires étoiles!

1. Parce que l'équivoque ajoute comme un heureux trouble aux sentiments. — Comme nous sommes loin de Malherbe, de Boileau et de Th. Gautier! — Remarquer le tour volontairement embarrassé du passage, qui est comme l'application des principes exposés.

2. Tour d'une correction un peu douteuse, mais très consciemment voulu.

Car nous voulons la Nuance encor,
Pas la Couleur, rien que la Nuance!
Oh! la Nuance seule fiance
Le rêve au rêve et la flûte au cor!

Fuis du plus loin la Pointe[1] assassine,
L'Esprit cruel et le Rire impur,
Qui font pleurer les yeux de l'Azur[2],
Et tout cet ail de basse cuisine!

Prends l'éloquence et tords-lui son[3] cou!
Tu feras bien, en train d'énergie,
De rendre un peu la Rime assagie.
Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où[4]?

Oh! qui dira les torts de la Rime!
Quel enfant sourd ou quel nègre fou
Nous a forgé ce bijou d'un sou
Qui sonne creux et faux sous la lime?

De la musique encore et toujours!
Que ton vers soit la chose envolée,
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée[5]
Vers d'autres cieux à d'autres amours.

Que ton vers soit la bonne aventure
Éparse au vent crispé du matin
Qui va fleurant la menthe et le thym...
Et tout le reste est littérature*.

Jadis et Naguère. A. Messein, édit.

1. Le trait spirituel et inattendu qui termine si souvent une pièce de vers, au XVIIe siècle.
2. Symbole de la pureté, de l'inspiration. Mallarmé reprendra ce mot dans une pièce célèbre.
3. Et non simplement *le* cou (= son cou prétentieux, dont elle est si fière).
4. Encore une tournure d'une correction volontairement douteuse.
5. Même remarque.

* *Montrez comment le poète* associe *dans cette pièce* conseils et exemples.

ARTHUR RIMBAUD (1853-1891)



RIMBAUD, PAR VERLAINE.

Un jour, la Poésie, tête nue, mains dans les poches, la gouaille à la bouche et la révolte au cœur, est descendue dans le corps d'un adolescent. D'un adolescent qui, à treize ans, avait tout lu, tout retenu, tout compris, mais qui, au lieu d'imiter, tourna en dérision les principes chers à ses maîtres et se fit une règle du « dérèglement » lui-même. Jusqu'alors, on avait décrit ce qu'on voyait ou ce qu'on ressentait : l'idéal de RIMBAUD *fut de noter* **« l'inexprimable »**, *de fixer* **« des vertiges »**, *de créer un univers allégé de toutes les lois de la pesanteur rationnelle et de s'exprimer en un langage direct,* **« accessible, un jour ou l'autre, à tous les sens ».**

Dans Ma Bohème *on saisira l'un des premiers efforts accomplis par Rimbaud pour arracher la poésie à ce qu'elle avait alors d'affecté et d'académique, et lui rendre un peu de sève réaliste, voire populaire.*

MA BOHÈME[1] (1870)

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées.
Mon paletot[2] aussi devenait idéal[3].
J'allais sous le Ciel, Muse, et j'étais ton féal[4] :
Oh là là[5], que d'amours splendides j'ai rêvées!

Mon unique culotte avait un large trou.
Petit Poucet rêveur, j'égrenais[6] dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse[7].
Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou[8].

1. Allusion aux fugues et à la vie vagabonde, auxquelles se plaisait le poète au moment où il écrivit cette pièce (1870).

2. Sorte de veston en drap épais.

3. A force d'être râpé, usé, il perdait son épaisseur, son caractère matériel.

4. Terme du Moyen Age : *fidèle.*

5. Exclamation familière : le poète se moque de lui-même.

6. Souvenir du conte de Perrault, où le *Petit Poucet,* que ses parents cherchaient à égarer dans la forêt, semait (*égrenait*) des cailloux blancs pour retrouver son chemin.

7. Façon plaisante de dire qu'il couchait « *à la belle étoile* », c'est-à-dire en plein air (la *Grande Ourse* est une constellation).

8. Onomatopée évoquant le frottement de la soie : les *étoiles* sont pour le poète pareilles à des femmes, qui, pour lui plaire, ont revêtu de belles robes frémissantes.



Les poètes symbolistes, par Fantin-Latour.

On reconnaît Verlaine et Rimbaud, assis à l'extrémité gauche, et Baudelaire, debout, en chapeau haut de forme.

Et je les écoutais*, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur[1];

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, un pied contre mon cœur**.

Poésies.

1. Comme un *vin* qui rend la *vigueur* à un homme épuisé.

* Expliquez *cette expression un peu* étrange.

** Lyres *et* élastiques, pied *et* cœur *sont des termes contradictoires. Quel* effet *a voulu produire le poète en les* rapprochant *ainsi?*

STÉPHANE MALLARMÉ (1842-1898)

Stéphane Mallarmé.

Que *dire de lui, sinon qu'il fut la Poésie même? Très tôt, il a livré le combat essentiel : celui du* **Verbe** *s'efforçant à la traduction parfaite de l'Idée. Il a donc trituré les mots, les arrachant à leur signification banale et les reconstituant en des* **amalgames** *inusités, tel un harmoniste associant les sons en des accords jusqu'alors inouïs.... Et s'il y a parfois quelque obscurité dans son œuvre, c'est qu'elle se refuse à toute mission descriptive, didactique ou même élégiaque, pour essayer d'atteindre, comme immédiatement,* **l'essence même** *des choses....*

LE VIERGE, LE VIVACE... (1885)

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui
Va-t-il nous[1] déchirer, avec un coup d'aile ivre,
Ce lac dur oublié[2] que hante sous le givre
Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui[3]?

Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui,
Magnifique mais qui sans espoir se délivre[4]
Pour n'avoir pás chanté la région où vivre
Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.

Tout son col[5] secouera cette blanche agonie
Par l'espace infligée à l'oiseau qui le nie[6]
Mais non l'horreur[7] du sol où le plumage est pris.

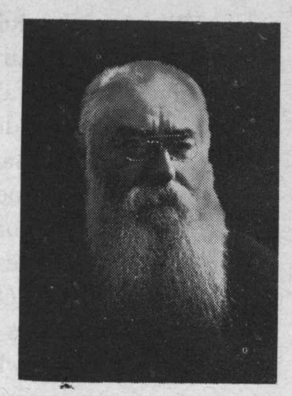
Fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne[8],
Il s'immobilise au songe froid de mépris
Que vêt[9] parmi l'exil inutile le Cygne*. *Poésies*. Gallimard, édit.

1. Complément d'attribution. Le complément d'objet direct est : *ce lac*.
2. Ce lac, durci par la glace, semble symboliser le passé, les élans manqués, les inspirations stériles.
3. Qui n'ont pas pu fuir la matière.
4. Essaie, mais sans espoir, de se libérer de cette glace qui le retient prisonnier.
5. Son cou, seule partie de son corps qui ne soit pas prisonnière.
6. Qui nie, qui méprise (cf. v. 13) cet espace glacé qui le retient.
7. Autre complément d'objet de *secouera*.
8. Fixe impérieusement.
9. Que revêt, comme on revêt un manteau.... Le sujet du verbe est : *le cygne*.

* *Montrez que, selon une remarque du critique Albert Thibaudet, la prédominance des* i *à la rime, développe* « la monotonie d'un vaste espace solitaire, silencieux, tout blanc de glace dure ».

FRANCIS JAMMES

(1868-1938)



FRANCIS JAMMES.

POÈTE *provincial, et plus précisément Béarnais,* FRANCIS JAMMES *s'est, pendant toute sa vie, soustrait à l'influence des cénacles parisiens. Leur préférant une* **retraite semi-rustique**, *il a laissé s'y épanouir une œuvre dont* **la fraîcheur sans apprêt** *fait un heureux contraste avec les complications souvent inutiles du symbolisme.*

PRIÈRE POUR ALLER AU PARADIS AVEC LES ANES (1901)

LORSQU'IL faudra aller vers vous, ô mon Dieu, faites
que ce soit par un jour où la campagne en fête
poudroiera[1]. Je désire, ainsi que je fis ici-bas,
choisir un chemin pour aller, comme il me plaira,
au Paradis, où sont en plein jour les étoiles*.
Je prendrai mon bâton et sur la grande route
j'irai, et je dirai aux ânes, mes amis :
Je suis Francis Jammes et je vais au Paradis,
car il n'y a pas d'enfer au pays du Bon Dieu.
Je leur dirai : Venez, doux amis du ciel bleu,
pauvres bêtes chéries qui, d'un brusque mouvement d'oreille,
chassez les mouches plates, les coups et les abeilles**....

Que je vous apparaisse au milieu de ces bêtes
que j'aime tant parce qu'elles baissent la tête
doucement, et s'arrêtent en joignant leurs petits pieds
d'une façon bien douce et qui vous fait pitié.

1. Il s'agit sans doute, comme dans le conte de Perrault *Barbe-Bleue*, de la *poussière* d'or répandue par un ardent soleil.

* *Le vers 3 compte 14 syllabes et le vers 4 en compte 13. Quel* effet *le poète tire-t-il de cette versification un peu* chaotique?

** *Étudiez la* sympathie attendrie *avec laquelle F. Jammes décrit ici ses amis, les ânes.*

J'arriverai suivi de leurs milliers d'oreilles,
suivi de ceux qui portèrent au flanc des corbeilles,
suivi de ceux traînant des voitures de saltimbanques[1]
ou des voitures de plumeaux et de fer-blanc,
de ceux qui ont au dos des bidons bossués[2],
les ânesses pleines comme des outres, aux pas cassés,
de ceux à qui l'on met de petits pantalons
à cause des plaies bleues et suintantes que font
les mouches entêtées qui s'y groupent en ronds.
Mon Dieu, faites qu'avec ces ânes je vous vienne,
faites que, dans la paix, des anges nous conduisent
vers des ruisseaux touffus où tremblent des cerises
lisses comme la chair qui rit[3] des jeunes filles,
et faites que, penché dans ce séjour des âmes,
sur vos divines eaux, je sois pareil aux ânes
qui mireront leur humble et douce pauvreté
à la limpidité de l'amour éternel*.

Le Deuil des Primevères. Mercure de France, édit.

1. Bateleurs ambulants, vivant des tours qu'ils présentent sur les places publiques.
2. Déformés par les *bosses* faites par les coups qu'ils ont reçus.
3. Comprendre : comme la chair riante (plaisante à voir) des jeunes filles.

* *Montrez que, dans cette pièce, le* réalisme *est un des éléments fondamentaux du* lyrisme.



PAUL VALÉRY (1871-1945)



PAUL VALÉRY, PAR KUNDERA.

Il n'est pas le dernier des grands poètes français. Mais il est peut-être **le dernier classique** *de notre poésie. Car, contrairement à tant de ses contemporains qui reniaient la versification traditionnelle, il n'en a point jugé insurmontables les règles les plus ardues : il les a plutôt révérées comme des barrières protectrices contre la facilité et même, disons le mot, contre le prosaïsme auquel n'ont échappé ni un Apollinaire ni un Claudel.*

Autre vertu : il a enrichi l'héritage mallarméen. Après avoir écrit un Album de Vers anciens, *qui n'est que d'un disciple supérieurement doué, il a découvert ce terrain, qui lui est propre, où la* **songerie du poète** *et la* **méditation du philosophe** *se rejoignent, se confondent, ne forment plus qu'une seule et même faculté.... Jamais, sans doute, n'avait été porté si loin ce point de perfection où, à la limite, la Poésie devient Conscience de soi....*

LE CIMETIÈRE MARIN (1920)

Ce toit tranquille, où marchent des colombes[1],
Entre les pins palpite, entre les tombes[2];
Midi le juste[3] y compose[4] de feux
La mer, la mer, toujours recommencée!
O récompense après une pensée
Qu'un long regard sur le calme des dieux[5]!

Quel pur travail de fins éclairs consume
Maint diamant d'imperceptible écume[6],
Et quelle paix semble se concevoir!
Quand sur l'abîme un soleil se repose,

1. Les barques des pêcheurs, dont les voiles blanches semblent *marcher* sur la mer, comme les *colombes* sur un *toit*.

2. La mer est vue d'un *cimetière*, qui la domine. Il s'agit du cimetière de Sète (voir gravure page suivante), port du Languedoc et ville natale de Valéry.

3. Parce qu'il divise le jour en deux parties égales.

4. Au sens étymologique : met en ordre, calme, apaise.

5. La mer, élément de Neptune et symbole de la *paix* divine (cf. v. 9).

6. La mer scintille comme un *diamant*, dont un joaillier taillerait les mille facettes. — *De fins éclairs* est le complément (*de moyen*) de *consume*; *d'imperceptible écume* est le complément (*de matière*) de diamant.



LE CIMETIÈRE DE SÈTE.
Planche dessinée par Paul Valéry, pour l'édition de 1926.

Ouvrages purs d'une éternelle cause,
Le Temps scintille et le Songe est savoir[1].

Stable trésor, temple simple à Minerve[2],
Masse de calme et visible réserve,
Eau sourcilleuse, Œil[3] qui gardes en toi
Tant de sommeil sous un voile de flamme,
O mon silence!... Édifice dans l'âme,
Mais comble d'or aux milles tuiles, Toit[4]!(...)

1. *Le temps* s'arrête comme la mer qui *scintille,* et l'homme, perdu dans le *songe,* croit communier directement avec la réalité.

2. Dédié à Minerve, déesse de la Sagesse.

3. L'*eau sourcilleuse,* ce sont les flots ridés de la mer font penser à un *œil* immense qui froncerait les *sourcils.*

4. Cf. v. 1.

Fermé, sacré, plein d'un feu sans matière,
Fragment terrestre offert à la lumière,
Ce lieu[1] me plaît, dominé de flambeaux,
Composé d'or, de pierres et d'arbres sombres,
Où tant de marbre est tremblant sur tant d'ombres;
La mer fidèle y dort sur mes tombeaux!(...)

Les morts cachés sont bien dans cette terre
Qui les réchauffe et sèche leur mystère.
Midi là-haut, Midi sans mouvement
En soi se pense et convient à soi-même[2]....
Tête complète et parfait diadème,
Je suis en toi le secret changement[3].

Tu n'as que moi pour contenir tes craintes!
Mes repentirs, mes doutes, mes contraintes
Sont le défaut de ton grand diamant....
Mais dans leur nuit toute lourde de marbres,
Un peuple vague aux racines des arbres
A pris déjà ton parti lentement[4].

Ils ont fondu dans une absence épaisse,
L'argile rouge a bu la blanche espèce,
Le don de vivre a passé dans les fleurs!
Où sont des morts les phrases familières,
L'art personnel, les âmes singulières[5]?
La larve file où se formaient des pleurs.

Les cris aigus des filles chatouillées,
Les yeux, les dents, les paupières mouillées,
Le sein charmant qui joue avec le feu,
Le sang qui brille aux lèvres qui se rendent,
Les derniers dons, les doigts qui les défendent,
Tout va sous terre et rentre dans le jeu[6]!(...)

1. Le cimetière, avec ses cyprès, ses *tombeaux* de *marbre*, ses épitaphes gravées en lettres *d'or*.
2. L'être suprême, possédant toutes les perfections, se suffit à lui-même.
3. La créature pensante est l'élément changeant de la création.
4. Les morts rentrent, en effet, dans le grand Tout.
5. Cf. Vigny, p. 311.
6. C'est-à-dire dans le cycle de la création.

Non, non!... Debout! Dans l'ère successive[1]!
Brisez, mon corps, cette forme pensive!
Buvez, mon sein, la naissance du vent!
Une fraîcheur, de la mer exhalée,
Me rend mon âme.... O puissance salée!
Courons à l'onde en rejaillir vivant[2]!

Oui! Grande mer de délires douée,
Peau de panthère et chlamyde[3] trouée
De mille et mille idoles[4] du soleil,
Hydre[5] absolue[6], ivre de ta chair bleue,
Qui te remords l'étincelante queue[7]
Dans un tumulte au silence pareil[8],

Le vent se lève!... Il faut tenter de vivre!
L'air immense ouvre et referme mon livre,
La vague en poudre ose jaillir des rocs!
Envolez-vous, pages tout éblouies!
Rompez, vagues! Rompez d'eaux réjouies
Ce toit tranquille où picoraient des focs[9]*!

Poésies. Gallimard.

1. Dans le temps, où les événements se succèdent, par opposition à l'Éternité immuable.
2. L'activité physique rend le goût de vivre à l'être qui se dissolvait dans la contemplation.
3. Manteau grec.
4. Images (au sens étymologique : du grec *eidôlon*).
5. Serpent de la Mythologie, aux têtes innombrables, qui, coupées, renaissaient aussitôt comme les vagues de la mer.
6. *Absolue :* qui n'existe que par elle-même, qui se suffit à elle-même.
7. Le serpent qui se *mord* la *queue* symbolise le *cycle* parfait, « *absolu* » (cf. déjà v. 4).
8. Répété, uniforme et immense comme le silence.
9. Reprise de l'image contenue dans le premier vers : les *focs* sont des voiles triangulaires tendues à l'avant du bateau, entre le mât et le beaupré. Ces voiles, comme des colombes, semblent *picorer* la mer (voir l'illustration de la page 326).

* *Quel souffle* humain *traverse, malgré tout, cette poésie* hautaine *et souvent* obscure? — *Citez quelques vers admirables par leur* expressive harmonie.



GUILLAUME APOLLINAIRE (1880-1918)

Ce qui reste de son œuvre est infime : cinq ou six poèmes, pas plus. Et pourtant, APOLLINAIRE **a ranimé** *la poésie française au moment où, dans l'air raréfié du symbolisme, elle ne risquait rien de moins que l'asphyxie....*

Il n'a pas craint de revenir à la **romance,** *voire à la complainte populaire. Il a quelque peu versé dans la bohème, donné à l'un de ses recueils le titre peu académique d'*Alcools, *s'est frotté au* mouvement cubiste *et y a puisé le goût de* **désintégrer le réel** *pour le reconstituer suivant un ordre plus authentique. Bref, il a été un grand précurseur, le novateur qui a révélé à peu près tous les* **maîtres mots** *du lyrisme contemporain.*



APOLLINAIRE, BLESSÉ EN 1916. GRAVURE SUR BOIS DE PICASSO.

LE PONT MIRABEAU

Sous le pont Mirabeau coule la Seine
Et nos amours
Faut-il qu'il m'en souvienne
La joie venait toujours après la peine

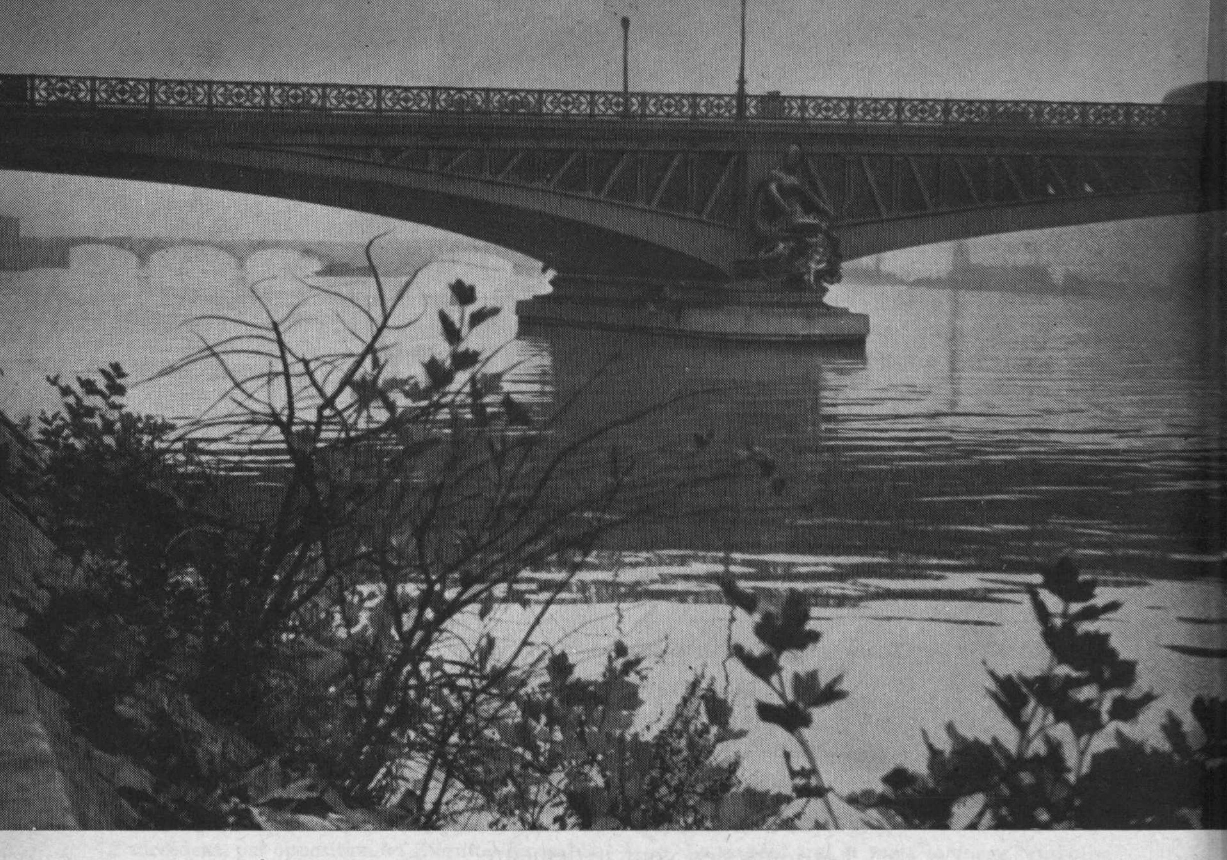
Vienne la nuit sonne l'heure[1]
Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face
Tandis que sous
Le pont de nos bras passe
Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme[2] cette eau courante
L'amour s'en va
Comme la vie est lente
Et comme l'Espérance est violente

1. *Que* la nuit vienne, *que* l'heure sonne, je suis toujours là....
2. Dans cette strophe, *comme* a successivement deux sens : 1° *ainsi que* cette eau; 2° deux vers plus loin, *combien* lente est la vie, *combien* violente l'espérance.



Sous le pont Mirabeau coule la Seine....

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les semaines
Ni temps passé
Ni les amours reviennent
Sous le pont Mirabeau coule la Seine

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure*.

Alcools (1913). Gallimard.

* *Quelle* tonalité *le retour du* refrain *donne-t-il à ce poème?*

PAUL ÉLUARD (1895-1952)

LE SURRÉALISME, *qui a pris son essor après la première guerre mondiale*[1], *avait pour principale ambition d'étendre les conquêtes de la poésie jusqu'à l'***exploration de l'inconscient.** *Il a été essentiellement un mouvement, mieux, une* **attitude d'esprit.**

Le plus expressif de ses poètes, celui en qui le **déroulement spontané** *de l'image se substitue le plus naturellement à la structure logique de la pensée, est probablement* PAUL ÉLUARD. *On en jugera par cette petite pièce de vers, intitulée* Le Jeu de Construction, *où la seule récompense de la poésie semble n'être rien d'autre que la poésie elle-même....*



PAUL ÉLUARD, PAR PICASSO.

LE JEU DE CONSTRUCTION (1926)

L'HOMME s'enfuit, le cheval tombe,
La porte ne peut pas s'ouvrir,
L'oiseau se tait, creusez sa tombe,
Le silence le fait mourir.

Un papillon sur une branche
Attend patiemment l'hiver,
Son cœur est lourd, la branche penche,
La branche se plie comme un ver.

Pourquoi pleurer la fleur séchée
Et pourquoi pleurer les lilas?
Pourquoi pleurer la rose d'ambre?
Pourquoi pleurer la pensée tendre?
Pourquoi chercher la fleur cachée
Si l'on n'a pas de récompense?
— Mais pour ça, ça et ça*.

Capitale de la Douleur. Gallimard.

1. Le *Premier Manifeste surréaliste* d'André Breton est de 1924. L'auteur y donne la définition suivante du nouveau mouvement : « Automatisme psychique pur par lequel on se propose d'exprimer (...) le fonctionnement réel de la pensée. Dictée de la pensée en l'absence de tout contrôle exercé par la raison et en dehors de toute préoccupation esthétique ».

* *Quel est le* sens *de ce dernier vers, qui est une réplique à la question* « Pourquoi pleurer... ? ». *Éclairez-le à l'aide de* l'avant-dernier vers.



ARAGON, DESSIN DE MATISSE.

ARAGON (né en 1898)

ARAGON *n'eût peut-être été qu'un surréaliste parmi tant d'autres, brillamment doué sans doute, mais incapable de produire une* **œuvre**, *au sens précis du terme, si l'événement — c'est-à-dire la guerre et l'occupation — n'avait soudain fécondé son inspiration. Alors, une foi neuve le souleva et lui dicta des pièces* **patriotiques**, *où la force de l'***éloquence** *le dispute à la richesse des* **images.**

JE VOUS SALUE MA FRANCE...

JE vous salue ma France arrachée aux fantômes[1]
O rendue à la paix Vaisseau sauvé des eaux
Pays qui chante Orléans Beaugency Vendôme[2]
Cloches clochers sonnez l'angélus des oiseaux[3].

Je vous salue ma France aux yeux de tourterelle
Jamais trop mon tourment mon amour jamais trop
Ma France mon ancienne et nouvelle querelle[4]
Sol semé de héros ciel plein de passereaux.

Je vous salue ma France où les vents se calmèrent
Ma France de toujours que la géographie
Ouvre comme une paume[5] aux souffles de la mer*
Pour que l'oiseau du large[6] y vienne et se confie.

1. C'est-à-dire : arrachée au monde de la nuit et de la mort, où la guerre l'avait fait sombrer.

2. Villes des « pays de Loire » (et par là particulièrement françaises). Un célèbre « canon » se chante sur le refrain : « *Orléans, Beaugency, Notre-Dame de Cléry, Vendôme, Vendôme....* »

3. L'Angélus est une prière adressée à la Vierge (d'où le titre du poème, visiblement inspiré de l'*Ave Maria*). Ici, le poète identifie sans doute avec la prière matinale de l' « *angélus* » les chants par lesquels les *oiseaux* saluent le retour de la lumière, retour qui lui-même symbolise la résurrection de la patrie.

4. Sans doute (cf. *mon tourment*) : qui ne me satisfait jamais tout à fait.

5. Partie de la main, comprise entre les doigts et le poignet.

6. *Du large :* venant de la haute mer.

* *Montrez la* justesse *de cette* image.

Je vous salue ma France où l'oiseau de passage
De Lille à Roncevaux de Brest au Mont Cenis[1]
Pour la première fois a fait l'apprentissage
De ce qu'il peut coûter d'abandonner un nid[2].

Patrie également à[3] la colombe ou l'aigle
De l'audace et du chant doublement habitée
Je vous salue ma France où les blés et les seigles
Mûrissent au soleil de la diversité*.

Je vous salue ma France où le peuple est habile
A ces travaux qui font les jours émerveillés[4]
Et que l'on vient de loin saluer dans sa ville
Paris[5] mon cœur trois ans vainement fusillé[6].

Heureuse et forte enfin qui portez pour écharpe
Cet arc-en-ciel témoin qu'il ne tonnera[7] plus
Liberté dont frémit le silence des harpes[8]
Ma France d'au-delà le déluge[9] Salut**.

Le Musée Grévin (1943). Les Éditeurs français réunis.

1. C'est-à-dire du nord au midi et de l'est à l'ouest.
2. Ici : symbole de la patrie.
3. Aussi bien pour... que pour... La *colombe* est, en effet, pour le poète, le symbole du *chant*, l'*aigle* celui de l'*audace*.
4. Qui donnent aux *jours* (à la vie) un aspect *merveilleux*.
5. Apposition à *sa ville* (Paris étant la ville française par excellence).
6. Ce poème est écrit en 1943 : il y a donc *trois ans* que l'occupation étrangère a commencé (*trois ans* complète *fusillé*).
7. Au sens figuré : témoin que l'orage (c'est-à-dire la guerre) est terminé; allusion à la Bible (*le Déluge*).
8. Dont le souffle suffit à faire *frémir* les cordes silencieuses des *harpes*.
9. D'avant la tempête (la guerre), où elle parut sombrer et d'où elle émerge de nouveau.

* *Comment sont exprimés, dans cette strophe, les* traits essentiels *de la France?*
** *De quels* éléments *est faite la* poésie de cette pièce?





Jacques Prévert.

JACQUES PRÉVERT
(né en 1900)

TRÈS *jeune*, JACQUES PRÉVERT *a subi l'influence du surréalisme. Il y a gagné le goût d'une poésie* **libérée,** *parfois même* **révoltée.** *D'où ses fréquentes colères contre les puissants de ce monde, contre les pouvoirs constitués. Mais, poète au cœur* **tendre,** *il a su souvent prendre une sorte de revanche lyrique en chantant des sentiments simples et purs comme l'amour, ou des êtres innocents comme les animaux et les fleurs.*

POUR TOI MON AMOUR

JE suis allé au marché aux oiseaux[1]
Et j'ai acheté des oiseaux
Pour toi
mon amour
Je suis allé au marché aux fleurs[1]
Et j'ai acheté des fleurs
Pour toi
mon amour
Je suis allé au marché à la ferraille
Et j'ai acheté des chaînes
De lourdes chaînes
Pour toi
mon amour
Et puis je suis allé au marché aux esclaves
Et je t'ai cherchée
Mais je ne t'ai pas trouvée
mon amour*.

Paroles (1946). Éditions du *Point du Jour*, Gallimard.

1. Le marché aux Oiseaux et le marché aux Fleurs, dans l'île de la Cité, sont célèbres à Paris.

* *Quelle peut être la* signification *de ce poème? Et dans quels vers s'exprime-t-elle plus* précisément?

LE CHAT ET L'OISEAU

Un village écoute désolé
Le chant d'un oiseau blessé
C'est le seul oiseau du village
Et c'est le seul chat du village
Qui l'a à moitié dévoré
Et l'oiseau cesse de chanter
Le chat cesse de ronronner
Et de se lécher le museau
Et le village fait à l'oiseau
De merveilleuses funérailles
Et le chat qui est invité
Marche derrière le petit cercueil de paille
Où l'oiseau mort est allongé
Porté par une petite fille
Qui n'arrête pas de[1] pleurer
Si j'avais su que cela te fasse[2] tant de peine
Lui fit le chat
Je l'aurais mangé tout entier
Et puis je t'aurais raconté
Que je l'avais vu s'envoler
S'envoler jusqu'au bout du monde
Là-bas où c'est tellement loin
Que jamais on n'en revient
Tu aurais eu moins de chagrin
Simplement de la tristesse
Et des regrets
Il ne faut jamais faire
Les choses à moitié[3]*.

Histoires (1946). Éditions du *Pré aux Clercs*.

1. **Tour populaire pour** : *qui ne cesse pas de pleurer*.

2. Le subjonctif s'explique par la subordination à une hypothèse (*si* j'avais su...). La langue littéraire emploie ici en général *l'imparfait* du subjonctif : *que cela te fît...* (= irréel).

3. Ces deux derniers vers forment un proverbe souvent cité en français.

* *Montrez que la poésie, ici, naît d'un* **récit très simple,** ***où l'*humour** *du trait final n'empêche point de* **plaindre** ***le sort malheureux de l'oiseau.***

ROBERT DESNOS (1900-1945)



ROBERT DESNOS, PAR LABISSE.

COMME *J. Prévert,* ROBERT DESNOS *appartient à cette catégorie de poètes qui ont su* dépasser *le surréalisme du début pour se tourner vers une forme de poésie* **plus accessible** *et même, disons-le,* **plus humaine.**

Témoin ces deux poèmes, dont l'un fut écrit pour les enfants et l'autre, le dernier de tous, pour celle que Desnos aimait et à qui, de son camp de déportation, il l'adressait comme ultime message, avant de mourir.

LE PÉLICAN

LE capitaine Jonathan,
Étant âgé de dix-huit ans,
Capture un jour un pélican
Dans une île d'Extrême-Orient.

Le pélican de Jonathan,
Au matin, pond un œuf tout blanc
Et il en sort un pélican
Lui ressemblant étonnamment.

Et ce deuxième pélican
Pond, à son tour, un œuf tout blanc
D'où sort, inévitablement,
Un autre qui en fait autant.

Cela peut durer pendant très longtemps
Si l'on ne fait pas d'omelette avant*.

Chantefables (1944). Librairie Gründ.

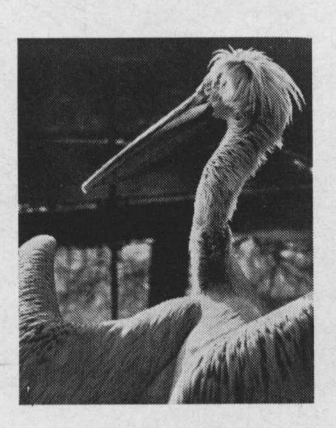
* *En quoi consiste l'*humour *de ce poème? On le* comparera *avec celui qui se dégage de la pièce de J. Prévert intitulée* Le Chat et l'Oiseau.

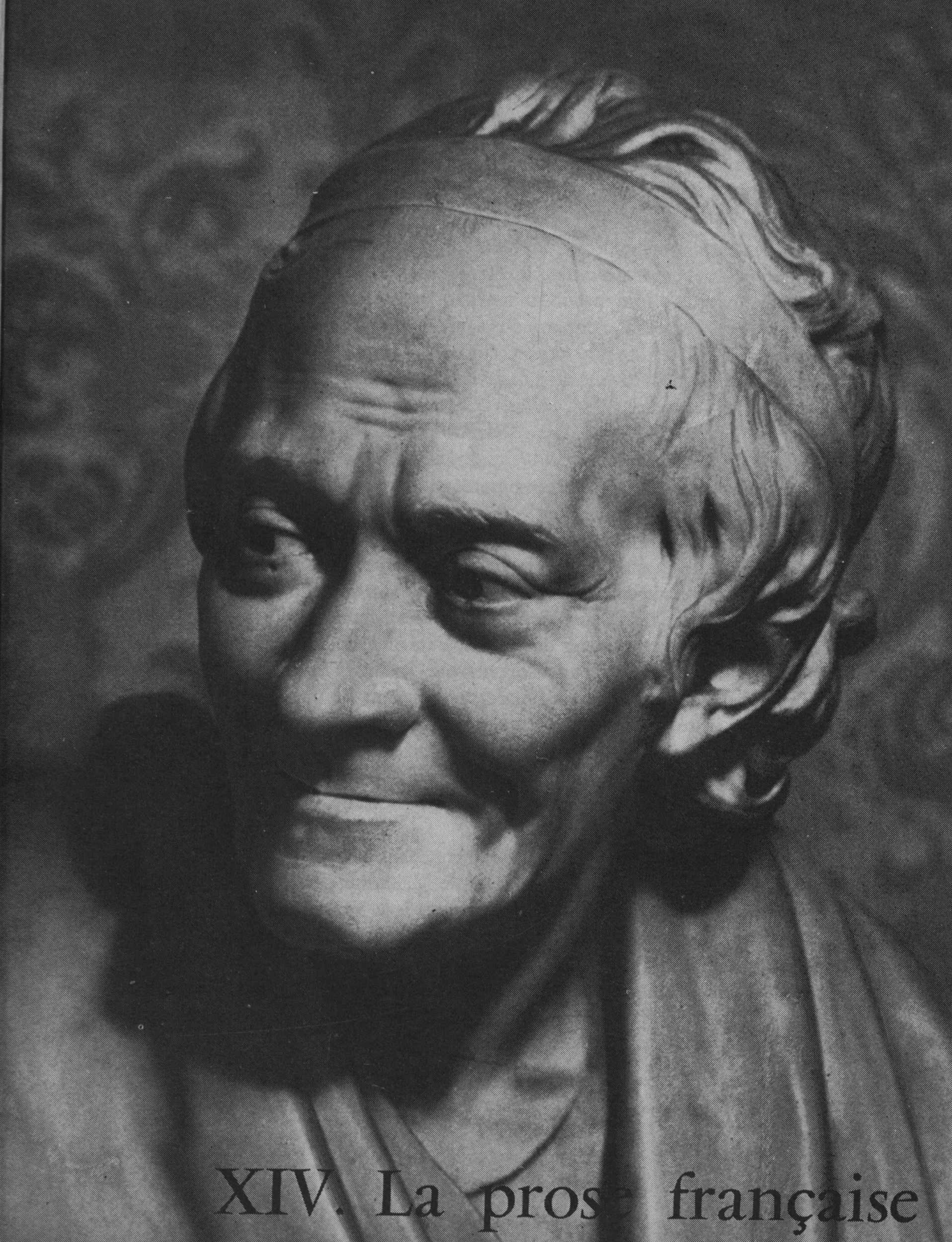
DERNIER POÈME

J'ai rêvé tellement fort de toi,
J'ai tellement marché, tellement parlé,
Tellement aimé ton ombre,
Qu'il ne me reste plus rien de toi.
Il me reste d'être l'ombre parmi les ombres
D'être cent fois plus ombre que l'ombre,
D'être l'ombre qui viendra et reviendra
        Dans ta vie ensoleillée*.

Gallimard, édit.

* *Pourquoi le mot* **ombre** *est-il comme le* **leitmotiv** *de cette pièce? A-t-il partout exactement* **le même sens?**





XIV. La prose française

LA prose française ne s'est pas élaborée sans beaucoup de lenteur, et elle ne compte, au Moyen Age, aucun écrivain de génie. En revanche, depuis le moment où Rabelais, stimulé et enrichi par les conquêtes de l'humanisme, sut lui imprimer l'impulsion initiale, elle ne connut aucun de ces « trous », aucune de ces éclipses qui marquent l'histoire de notre poésie. On peut s'interroger sur les motifs de ce curieux contraste, rechercher pourquoi, de prosateur à prosateur, il y a, en France, une telle *continuité*, tandis que les poètes n'y éclosent que par intervalles et en groupes bizarrement disposés.... Faut-il en imputer la cause aux inclinations natives d'une race raisonneuse plus que méditative, plus volontiers tournée vers l'ironie et le scepticisme que portée aux effusions lyriques ? C'est possible. Mais il semble plus juste d'en demander compte à la *langue* elle-même, dont le vocabulaire, somme toute assez restreint, se prête mal aux facilités du néologisme poétique, dont la syntaxe rigoureuse n'admet guère les constructions fantaisistes, et à peine l'inversion, qui enfin, faute d'accent tonique et de cadence naturelle, requiert une versification plus que sévère : inflexible.

Quoi qu'il en soit, on découvre rarement, dans l'histoire de la prose française, de ces efforts désespérés, comme fut celui de Mallarmé, pour « donner un sens plus pur aux mots de la tribu », ou de ces révoltes à la Verlaine contre l'insupportable monotonie des rythmes « pairs ». Au contraire, tandis que le champ de la poésie, depuis le symbolisme, s'est rétréci jusqu'à n'être plus qu'un domaine réservé aux initiés, la prose a étendu ses conquêtes et largement empiété sur sa voisine et rivale, et fréquemment l'épithète *poétique* a pu s'accoler au conte, à la nouvelle, au roman, parfois même à l'essai....

P. 339 : VOLTAIRE, PAR HOUDON.

CETTE richesse, cette continuité de la prose française ne l'empêchent pas de se scinder en ce que l'on pourrait baptiser, avec Thibaudet, ses « *deux natures*[1] », ou, mieux encore, ses « *deux musiques*[2] », pour reprendre un titre de l'abbé Bremond. Car elle existe, elle coexiste, au sein de notre littérature, sous deux formes nettement tranchées : la prose *balancée, ample, oratoire,* directement héritée du latin et qui, de Rabelais à Barrès, de Montaigne à Montherlant, ne compte plus ses illustres représentants; et la prose *alerte, dépouillée, incisive,* que nos moralistes avaient déjà contribué à créer et qui rencontra, dans le style de Voltaire, son modèle le plus achevé. Ainsi, tout comme les poètes français peuvent se diviser en deux grandes familles, placées l'une sous le signe de la *rhétorique*, l'autre sous celui de l'*incantation*, nos prosateurs se répartissent, en gros, entre ceux qui discourent et ceux qui dissèquent, ceux qui chantent et ceux qui analysent, ceux qui veulent convaincre et ceux qui se contentent de décrire ou de raconter....

Ajoutons que cette distinction, à la prendre au pied de la lettre, serait plus que schématique : arbitraire. Car la plupart de nos grands prosateurs ont été des écrivains complets, capables de s'exprimer dans tous les registres. Tel Chateaubriand, qui ne fut pas uniquement un apologiste plein de fougue et un poète inspiré, un coloriste somptueux et un symphoniste puissant, mais qui se révéla un maître dans l'essai, les mémoires, l'histoire.

Et puis, il y a des qualités communes à toutes les proses françaises. Si un homme d'esprit a pu prétendre que le langage fut donné à l'homme pour déguiser sa pensée, nos prosateurs seront les premiers à s'inscrire en faux contre cette boutade : oratoire ou lyrique, ou analytique, ou narrative, la prose française enveloppe étroitement la pensée comme un juste vêtement; mieux encore, il faut dire, avec Marcel Arland, qu'elle « n'est pas un instrument, mais un *être*[3] ».

1. *Histoire de la Littérature française de 1789 à nos jours* (article sur Stendhal).
2. *Les Deux Musiques de la Prose* (Le Divan, éditeur).
3. *Anthologie de la Prose française* (1951. Stock, édit.).

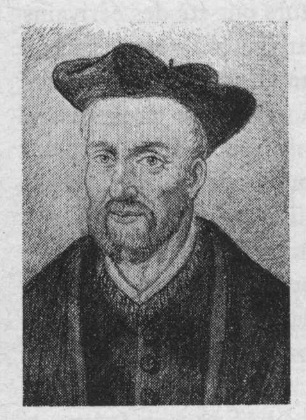


RABELAIS (1494-1553)

Le père de Pantagruel *(1532) et de* Gargantua *(1534) n'est pas seulement un humaniste de haut vol ni un des « prêtres du rire », comme l'a dit Hugo ; c'est aussi un très grand artiste, qui mérite pleinement l'éloge de Chateaubriand :* **« Rabelais a créé les lettres françaises. »**

Son génie s'exprime surtout dans sa puissance d'invention verbale : une puissance qu'aucun écrivain français n'a surpassée, et qui, du reste, oblige souvent le lecteur à recourir à une édition explicative. Mais à ce don unique il faut joindre un mouvement et comme une **joie d'écrire,** *une* **verve,** *une* **truculence** *qui confèrent au style une exubérance prodigieuse. Et parfois encore, comme dans la pièce ci-dessous, un extraordinaire talent de mettre en scène, de faire vivre sous nos yeux une tranche de la vie populaire.*

LE JUGEMENT DU FOL



RABELAIS.

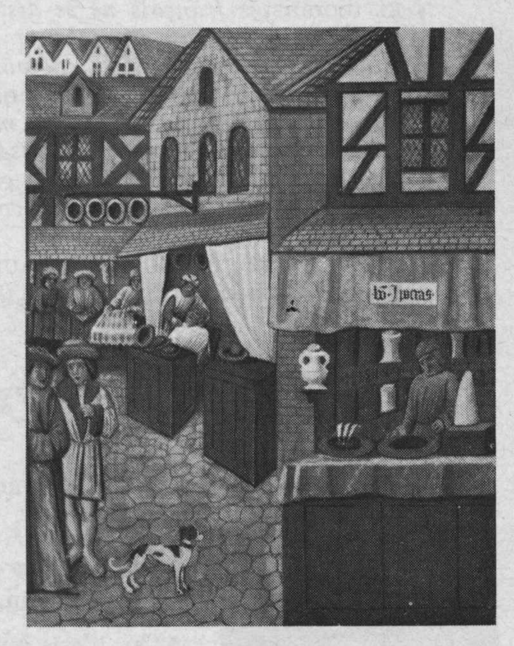
A Paris, en la rôtisserie du Petit-Châtelet, au-devant de l'ouvroir[1] d'un rôtisseur, un faquin[2] mangeait son pain à la fumée du rôt et le trouvait, ainsi parfumé, grandement savoureux. Le rôtisseur le laissait faire. Enfin, quand tout le pain fut bâfré[3], le rôtisseur happe le faquin au collet et voulait qu'il lui payât la fumée de son rôt. Le portefaix disait en rien n'avoir ses viandes endommagé, rien n'avoir du sien[4] pris, en rien ne lui être débiteur.

La fumée dont était question évaporait par dehors; ainsi comme ainsi[5] se perdait-elle; jamais n'avait été ouï[6] que, dans Paris, on eût vendu fumée de son[7] rôt en rue. Le rôtisseur répliquait que de fumée de son rôt n'était tenu nourrir les faquins et reniait[8], en cas qu'il ne le payât, qu'il lui ôterait ses crochets[9]. Le faquin tire son tribart[10] et se mettait en défense.

L'altercation fut grande; le badaud[11] peuple de Paris accourut au débat de toutes parts. Là se trouva à propos Seigny Joan le fol, citadin de Paris. L'ayant aperçu, le rôtisseur demanda au faquin : « Veux-tu sur notre différend croire ce noble Seigny Joan? — Oui, par le sambreguoy[12] », répondit le portefaix.

1. Le comptoir, l'étal.
2. Portefaix.
3. Mangé avec gourmandise.
4. De son bien.
5. De toute façon.
6. Entendu dire.
7. Le possessif se rapporte à *on*, pronom indéfini.
8. Jurait.
9. Qui l'aidaient à porter ses fardeaux.
10. Gourdin.
11. Dont la curiosité est éveillée pour un rien.
12. Juron atténué : par le sang de Dieu.

Adoncques[1] Seigny Joan, avoir[2] leur discord entendu, commanda au faquin qu'il lui tirât de son baudrier quelque pièce d'argent. Le portefaix lui mit en main un tournois philippus[3]. Seigny Joan le prit et le mit sur son épaule gauche, comme explorant[4] s'il était de poids; puis le timpait[5] sur la paume de sa main gauche, comme pour voir s'il était de bon aloi[6]; puis le posa sur la prunelle de son œil droit, comme pour voir s'il était bien marqué. Tout ce fut fait en grand silence de tout le badaud peuple, en ferme attente du rôtisseur et désespoir du faquin. Enfin le fit sur l'ouvroir sonner par plusieurs fois. Puis en majesté présidentale, tenant sa marotte[7] au poing comme si fût un sceptre et affublant[8] en tête son chaperon de martres[9] singesses[10] à oreilles de papier, fraisé à points d'orgues[11], toussant préalablement deux ou trois bonnes fois, dit à haute voix :



Boutiques au Moyen Age.

« La cour vous dit que le faquin, qui a son pain mangé à la fumée du rôt, civilement a payé[12] le rôtisseur au son de son argent. Ordonne ladite cour que chacun se retire en sa chacunière[13], sans dépens[14], et pour cause*. »

Rabelais. *Pantagruel, Tiers Livre (1546).*

1. Alors.
2. Après avoir....
3. Monnaie d'autrefois, frappée à l'effigie du roi Philippe V.
4. Examinant.
5. Faisait sonner. Cf. le *tympanon* (tambour ancien) et le *tympan* de l'oreille.
6. De bon alliage.
7. Sceptre garni de grelots, que portait le bouffon du roi.
8. Ici : *assujettissant, assurant* sur sa tête.
9. Sorte de capuchon, servant de coiffure et ici fait en fourrure de martre.
10. Sans doute parce qu'elles étaient fausses.
11. Portant une fraise, une collerette gaufrée et empesée. *A points d'orgues :* il faut peut-être comprendre : *à larges plis.* — Le « point d'orgue » est un signe musical qui prolonge la durée d'une note au gré de l'exécutant.
12. A payé honnêtement.
13. Chacun chez soi.
14. Sans payer les frais du procès.

* *En quoi consistent le* pittoresque *et le* comique *de ce passage? — Montrez la valeur expressive de certaines* cadences, *de certaines* sonorités.

LA ROCHEFOUCAULD (1613-1680)

Les moralistes *français ne se distinguent pas uniquement par une façon amère, sombre, un peu abrupte de juger les hommes et les choses. Ils possèdent en outre un style qui leur est propre, une écriture qui vise à la* **brièveté**, *à la* **concision**, *à la* **densité**, *et qui semble bien avoir pour idéal d'enfermer le plus de sens dans le moins de mots possible.*

Déjà Pascal avait donné à la prose française la force et l'élégance, et Voltaire pourra dire : « Le premier livre de génie qu'on vit en prose fut le recueil des Lettres provinciales.... *Il faut rapporter à cet ouvrage l'époque de la fixation du langage. »*

Après Pascal, La Rochefoucauld *allait porter à une perfection aiguë la phrase française et particulièrement la* **maxime.**

RÉFLEXIONS ET MAXIMES



La Rochefoucauld.

¶ L'amour-propre[1] est le plus grand de tous les flatteurs.

¶ Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui.

¶ On n'est jamais ni si heureux ni si malheureux qu'on se l'imagine.

¶ Si l'on juge l'amour par la plupart de ses effets, il ressemble plus à la haine qu'à l'amitié.

¶ Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé.

¶ Chacun dit du bien de son cœur, et personne n'en ose dire de son esprit.

¶ L'esprit est toujours la dupe du cœur.

¶ Le refus de la louange est un désir d'être loué deux fois.

¶ Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer.

¶ Les vices entrent dans la composition des vertus, comme les poisons entrent dans la composition des remèdes. La prudence[2] les assemble et les tempère[3], et elle s'en sert utilement contre les maux de la vie.

1. Au sens d'*amour de soi*, d'*égoïsme*. — 2. *La prudence* = les gens prudents. — 3. Modère.

¶ Qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il le croit.

¶ La véritable éloquence consiste à dire tout ce qu'il faut, et à ne dire que ce qu'il faut.

¶ La jeunesse est une ivresse continuelle; c'est la fièvre de la raison.

¶ Il y a dans la jalousie plus d'amour-propre que d'amour.

¶ La fortune[1] et l'humeur[2] gouvernent le monde*.

Maximes (1665).

1. Au sens étymologique : le sort, le hasard.

2. Les caprices de l'humeur, tantôt bonne, tantôt mauvaise.

* *Commentez quelques-unes de ces formules lapidaires, en montrant ce qu'elles ont à la fois de* perspicace *et d'un peu* sommaire.

BOSSUET (1627-1704)



Les armes de Bossuet.

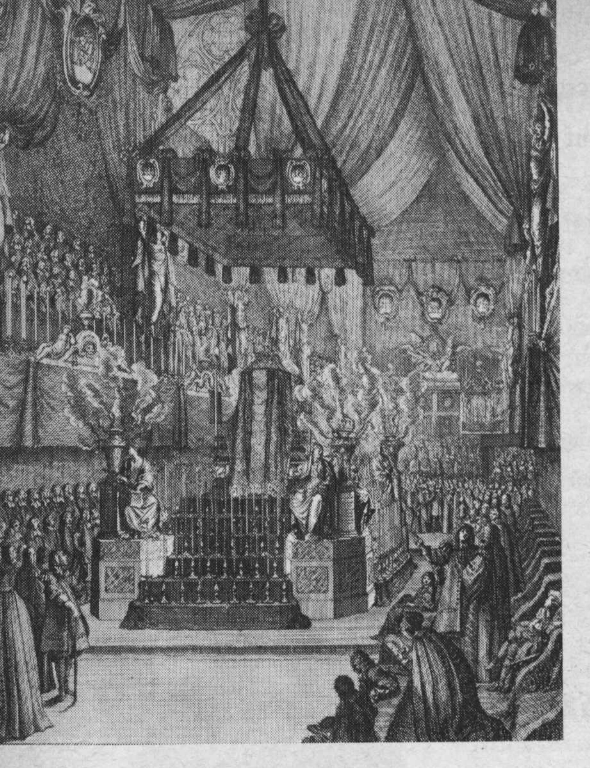
F*ormé à la rude école de la rhétorique classique et voué lui-même à convaincre l'auditoire qu'il haranguait du haut de sa chaire,* Bossuet *a tout naturellement ramené la prose française vers ce caractère* **oratoire** *qu'elle avait hérité du latin. Mais la fougue qui le soulevait, l'imagination lyrique qui colorait sa pensée lui ont permis de créer ce style des grands* **sermonnaires** *qui est un des honneurs de notre littérature.*

LA MORT DE MADAME[1]

O nuit désastreuse! ô nuit effroyable, où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : Madame se meurt! Madame est morte! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint-Cloud[2] de toutes parts; on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette princesse. Partout on entend des cris; partout on voit la douleur et le déses-

1. *Madame :* Henriette-Anne d'Angleterre, femme de *Monsieur,* frère du roi, emportée subitement par un mal mystérieux le 30 juin 1670.

2. Où résidait Monsieur.



LA POMPE FUNÈBRE D'HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE. *Estampe du XVIIe siècle.*

poir et l'image de la mort. Le roi, la reine, Monsieur, toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré; et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du prophète : « Le roi pleurera, le prince sera désolé, et les mains tomberont au peuple de douleur et d'étonnement[1]. »

Mais les princes et les peuples gémissaient en vain. En vain Monsieur, en vain le roi même tenait Madame serrée par de si étroits embrassements. Alors ils pouvaient dire l'un et l'autre avec saint Ambroise : « *Stringebam brachia, sed jam amiseram quem tenebam :* Je serrais les bras, mais j'avais déjà perdu ce que je tenais[2]. » La princesse leur échappait parmi des embrassements si tendres et la mort plus puissante nous l'enlevait entre ces royales mains. Quoi donc! elle devait périr si tôt! Dans la plupart des hommes les changements se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup. Madame cependant a passé[3] du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissait; avec quelles grâces, vous le savez : le soir, nous la vîmes séchée; et ces fortes expressions par lesquelles l'Écriture sainte[4] exagère l'inconstance des choses humaines, devaient être pour cette princesse si précises et si littérales*.

Oraison funèbre d'Henriette-Anne d'Angleterre (1670).

1. *Ezéchiel,* VII, 27.
2. Saint Ambroise : *Discours sur la mort de son frère Satyrus.*
3. A trépassé. — Mais *passer* a une valeur plus douce.
4. *Psaumes,* CII, verset 15.

* *Montrez qu'il y a une sorte d'*harmonie *entre le style de Bossuet et les citations qu'il tire de l'Écriture sainte ou des Pères de l'Eglise. — Appréciez la* poésie *des dernières lignes.*



LA BRUYÈRE (1645-1696)

A *la prose majestueuse du Grand Siècle,* La Bruyère *fait succéder une forme d'expression plus* **rapide,** *plus* **alerte,** *qui préfigure le style de Montesquieu et de Voltaire. Tout se passe comme si l'écrivain, las de la période trop bien balancée de l'époque précédente, s'appliquait à la désarticuler : la subordination cède soudain le pas à la* **coordination**, *à la* **juxtaposition** *de phrases courtes, pressées, serrées les unes contre les autres, dédaigneuses des liens purement logiques pour restituer le réel dans sa multiplicité même....*



▲ La Bruyère.

ACIS, LE DISEUR DE PHÉBUS[1]

Que dites-vous? Comment? Je n'y suis pas : vous plairait-il de recommencer? J'y suis encore moins. Je devine enfin : vous voulez, *Acis,* me dire qu'il fait froid; que ne me disiez-vous : « Il fait froid »? Vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige; dites : « Il pleut, il neige. » Vous me trouvez bon visage, et vous désirez de[2] m'en féliciter; dites : « Je vous trouve bon visage. »

« Mais, répondez-vous, cela est bien uni[3] et bien clair, et d'ailleurs qui ne pourrait pas en dire autant? — Qu'importe, Acis? Est-ce un si grand mal d'être entendu[4] quand on parle, et de parler comme tout le monde? Une chose vous manque, Acis, à vous et vos semblables, les diseurs de *phébus;* vous ne vous en défiez point[5], et je vais vous jeter dans l'étonnement : une chose vous manque, c'est l'esprit. Ce n'est pas tout : il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres; voilà la source de votre pompeux galimatias[6], de vos phrases embrouillées et de vos grands mots qui ne signifient rien. Vous abordez cet homme, ou vous entrez dans cette chambre; je vous tire par votre habit et vous dis à l'oreille : « Ne songez point à avoir de l'esprit, n'en ayez point; c'est votre rôle; ayez, si vous pouvez, un langage simple et tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit : peut-être alors croira-t-on que vous en avez.* »

Les Caractères. De la Société et de la Conversation *(1690).*

1. Propos affectés et pompeux, qui brillent comme Phébus, le Soleil.
2. M'en féliciter.
3. Simple.
4. Compris.
5. Vous ne vous en doutez pas.
6. Langage prétentieux, confus et peu intelligible.

* *Définir l'*art du portrait *chez La Bruyère, d'après cet extrait des* Caractères. — *Montrez que l'écrivain, lui, a* de l'esprit.

VOLTAIRE (1694-1778)

S'IL *fallait chercher une illustration parfaite de la prose française, on la trouverait sans peine dans l'œuvre de* VOLTAIRE. *Car personne n'a manié notre langue avec autant d'***aisance** *et de* **naturel** *que l'auteur de* Zadig *(1747) et de* Candide *(1759). On peut même affirmer que par lui elle a été portée à l'un de ses points de perfection.*

La qualité majeure du style voltairien semble être la **netteté**. *Tout ce qui risque d'alourdir l'expression ou de fausser la pensée est banni au profit de la* **légèreté** *et de la* **limpidité**. *La phrase court droit au but : elle ne s'embarrasse ni de vaine redondance, ni de fausse symétrie, ni d'enjolivement d'aucune sorte. L'art, ici, consiste à mépriser l'artifice....*

LE BÛCHER



VOLTAIRE RACONTE....
Autour de lui, ses familiers à Ferney.

IL y avait alors dans l'Arabie une coutume affreuse, venue originairement de Scythie[1], et qui, s'étant établie dans les Indes par le crédit des brachmanes[2], menaçait d'envahir tout l'Orient. Lorsqu'un homme marié était mort, et que sa femme bien-aimée voulait être sainte, elle se brûlait en public sur le corps de son mari. C'était une fête solennelle qui s'appelait le bûcher du veuvage. La tribu dans laquelle il y avait eu le plus de femmes brûlées était la plus considérée. Un Arabe de la tribu de Sétoc[3] étant mort, sa veuve, nommée Almona, qui était fort dévote, fit savoir le jour et l'heure où elle se jetterait dans le feu au son des tambours et des trompettes. Zadig remontra[4] à Sétoc combien cette horrible coutume était contraire au bien du genre humain; qu'on laissait brûler tous les jours de jeunes veuves qui pouvaient donner des enfants à l'État, ou du moins élever les leurs; et il le fit convenir qu'il fallait, si l'on pouvait, abolir un usage si barbare. Sétoc répondit : « Il y a plus de mille ans que les femmes sont en possession de[5] se brûler. Qui de nous osera changer une loi que le temps a consacrée? Y a-t-il rien de plus respectable qu'un ancien abus? — La raison est plus ancienne, reprit Zadig. Parlez aux chefs des tribus, et je vais trouver la jeune veuve. »

1. Région située au nord du Pont-Euxin.
2. Ou brahmanes : prêtres de l'Inde.
3. Marchand arabe, à qui Zadig, le héros du conte, a été vendu comme esclave.
4. Représenta, fit comprendre à.
5. Ont le droit et l'habitude de.

Il se fit présenter à elle; et après s'être insinué dans son esprit par des louanges sur sa beauté, après lui avoir dit combien c'était dommage de mettre au feu tant de charmes, il la loua encore sur sa constance et son courage. « Vous aimiez donc prodigieusement votre mari? lui dit-il. — Moi? point du tout, répondit la dame arabe. C'était un brutal, un jaloux, un homme insupportable; mais je suis fermement résolue de me jeter sur son bûcher. — Il faut, dit Zadig, qu'il y ait apparemment un plaisir bien délicieux à être brûlée vive. — Ah! cela fait frémir la nature, dit la dame; mais il faut en passer par là. Je suis dévote; je serais perdue de réputation, et tout le monde se moquerait de moi si je ne me brûlais pas. » Zadig, l'ayant fait convenir qu'elle se brûlait pour les autres et par vanité, lui parla longtemps d'une manière à lui faire aimer un peu la vie, et parvint même à lui inspirer quelque bienveillance pour celui qui lui parlait. « Que feriez-vous enfin, lui dit-il, si la vanité de vous brûler ne vous tenait pas? — Hélas! dit la dame, je crois que je vous prierais de m'épouser. »

Zadig était trop rempli de l'idée d'Astarté[1] pour ne pas éluder[2] cette déclaration; mais il alla dans l'instant trouver les chefs des tribus, leur dit ce qui s'était passé, et leur conseilla de faire une loi par laquelle il ne serait permis à une veuve de se brûler qu'après avoir entretenu un jeune homme tête à tête pendant une heure entière*. Depuis ce temps aucune dame ne se brûla en Arabie. On eut au seul Zadig l'obligation d'avoir détruit en un jour une coutume si cruelle, qui durait depuis tant de siècles. Il était donc le bienfaiteur de l'Arabie**.

Zadig, chapitre XI *(1747)*.

1. Jeune femme dont Zadig est épris et qu'il espère retrouver un jour.
2. Repousser avec adresse.

* *On comparera ce passage avec* La Jeune Veuve *de La Fontaine* (voir p. 302).

** *Quelle est l'*idée essentielle *que défend ici Voltaire? Montrez qu'il la développe sous la forme d'un* apologue, *que les traits malicieux et spirituels rendent* plus plaisant. — *Essayez de définir* l'ironie voltairienne.



JEAN-JACQUES ROUSSEAU (1712-1778)

A FORCE *de dépouillement et d'analytique précision, la prose française risquait de verser dans une sécheresse désolée. Aussi faut-il saluer comme un moment capital de son histoire l'avènement du Genevois* ROUSSEAU, *qui sut lui rendre un* **souffle**, *une* **chaleur** *trop oubliés depuis Bossuet.*

Mais le lyrisme de Jean-Jacques ne puise pas aux mêmes sources que celui de l'orateur chrétien : il provient d'une mélancolie un peu vague, s'enveloppe couramment des brumes de la rêverie, et la phrase qu'il inspire n'a tant d'ampleur et de sinuosité que pour exprimer plus exactement des **états d'âme** *eux-mêmes ondoyants et complexes. Au fond, si la prose de Rousseau est si volontiers musicale (et d'une musicalité fluide), c'est qu'elle veut traduire, plutôt que des sentiments précis, une sorte de* **musique intérieure.**

RÊVERIE AU BORD DU LAC



JEAN-JACQUES ROUSSEAU HERBORISANT.

QUAND le lac[1] agité ne me permettait pas la navigation, je passais mon après-midi à parcourir l'île, en herborisant à droite et à gauche; m'asseyant tantôt dans les réduits les plus riants et les plus solitaires pour y rêver à mon aise, tantôt sur les terrasses et les tertres, pour parcourir des yeux le superbe et ravissant coup d'œil du lac et de ses rivages, couronnés d'un côté par des montagnes prochaines et, de l'autre, élargis en riantes et fertiles plaines, dans lesquelles la vue s'étendait jusqu'aux montagnes bleuâtres plus éloignées qui la bornaient.

Quand le soir approchait, je descendais des cimes de l'île, et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans quelque asile caché; là, le bruit des vagues et l'agitation de l'eau, fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation, la plongeaient dans une rêverie délicieuse, où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et reflux de cette eau, son bruit continu, mais renflé par intervalles, frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi, et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De

1. Le lac de Bienne, en Suisse, au milieu duquel se trouve l'île Saint-Pierre. Rousseau y séjourna en septembre et octobre 1765.

Le lac de Bienne ; au second plan a droite, l'île Saint-Pierre.

temps à autre naissait quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde, dont la surface des eaux m'offrait l'image ; mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçait et qui, sans aucun concours actif de mon âme, ne laissait pas de[1] m'attacher au point qu'appelé par l'heure et par le signal convenu je ne pouvais m'arracher de là sans efforts*.

Rêveries d'un Promeneur solitaire (publiées en *1782*). 5e promenade.

1. Ne manquait pas de....

* *Montrez, dans la première partie de ce texte, le caractère* conventionnel *des qualificatifs : une seule épithète apporte une nuance plus précise. — Dans la seconde partie, essayez de marquer* le rythme *si expressif des phrases : quelle place y tient à cet égard l'accumulation des* imparfaits ?



STENDHAL (1783-1842)

CELUI-LÀ n'a pas l'ampleur, ni les couleurs, ni les timbres des grands romantiques, ses contemporains. Sa prose, qu'il s'applique à maintenir essentiellement précise et juste, préférant la sécheresse au pittoresque, traduit avec une impitoyable exactitude les pensées et les sentiments les plus fugitifs. Elle a une **transparence** *étonnante, une* **intelligence** *sans défaut.*

UNE SOIRÉE A LA CAMPAGNE

Julien Sorel est précepteur des enfants de Mme de Rênal. Un soir que la famille est rassemblée sous un tilleul, Julien, en parlant d'une façon démonstrative, heurte par mégarde la main de Mme de Rênal appuyée sur le dossier d'une chaise.



STENDHAL.

CETTE main se retira bien vite; mais Julien pensa qu'il était de son devoir d'obtenir que l'on ne retirât pas cette main quand il la touchait. L'idée d'un devoir à accomplir, et d'un ridicule, ou plutôt d'un sentiment d'infériorité à encourir si l'on n'y parvenait pas, éloigna sur-le-champ tout plaisir de son cœur.

Ses regards, le lendemain, quand il revit Mme de Rênal, étaient singuliers; il l'observait comme un ennemi avec lequel il va falloir se battre. Ces regards, si différents de ceux de la veille, firent perdre la tête à Mme de Rênal; elle avait été bonne pour lui, et il paraissait fâché. Elle ne pouvait détacher ses regards des siens.

La présence de Mme Derville[1] permettait à Julien de moins parler et de s'occuper davantage de ce qu'il avait dans la tête. Son unique affaire, toute cette journée, fut de se fortifier par la lecture du livre inspiré qui retrempait son âme[2].

Il abrégea beaucoup les leçons des enfants, et ensuite, quand la présence de Mme de Rênal vint le rappeler tout à fait aux soins de sa gloire, il décida qu'il fallait absolument qu'elle permît ce soir-là que sa main restât dans la sienne.

Le soleil en baissant, et rapprochant le moment décisif, fit battre le cœur de Julien d'une façon singulière. La nuit vint. Il observa, avec une joie qui lui ôta un poids immense de dessus la poitrine, qu'elle serait fort obscure. Le ciel, chargé de gros nuages, promenés par un vent très chaud, semblait annoncer une tempête.

1. Parente et amie de Mme de Rênal.
2. *Le Mémorial de Sainte-Hélène.* Julien était un admirateur fervent de Napoléon.

Les deux amies se promenèrent fort tard. Tout ce qu'elles faisaient ce soir-là semblait singulier à Julien. Elles jouissaient de ce temps, qui, pour certaines âmes délicates, semble augmenter le plaisir d'aimer.

On s'assit enfin, Mme de Rênal à côté de Julien, et Mme Derville près de son amie. Préoccupé de ce qu'il allait tenter, Julien ne trouvait rien à dire. La conversation languissait.

« Serai-je aussi tremblant et malheureux au premier duel qui me viendra? » se dit Julien; car il avait trop de méfiance et de lui et des autres pour ne pas voir l'état de son âme.

Dans sa mortelle angoisse, tous les dangers lui eussent semblé préférables. Que de fois ne désira-t-il pas voir survenir à Mme de Rênal quelque affaire qui l'obligeât de rentrer à la maison et de quitter le jardin! La violence que Julien était obligé de se faire était trop forte pour que sa voix ne fût pas profondément altérée; bientôt la voix de Mme de Rênal devint tremblante aussi, mais Julien ne s'en aperçut point. L'affreux combat que le devoir livrait à la timidité était trop pénible pour qu'il fût en état de rien observer hors lui-même. Neuf heures trois quarts venaient de sonner à l'horloge du château, sans qu'il eût encore rien osé. Julien, indigné de sa lâcheté, se dit : « Au moment précis où dix heures sonneront, j'exécuterai ce que, pendant toute la journée, je me suis promis de faire ce soir, ou je monterai chez moi me brûler la cervelle. »

Après un dernier moment d'attente et d'anxiété, pendant lequel l'excès de l'émotion mettait Julien comme hors de lui, dix heures sonnèrent à l'horloge qui était au-dessus de sa tête. Chaque coup de cette cloche fatale retentissait dans sa poitrine et y causait comme un mouvement physique.

Enfin, comme le dernier coup de dix heures retentissait encore, il étendit la main, et prit celle de Mme de Rênal, qui la retira aussitôt. Julien, sans trop savoir ce qu'il faisait, la saisit de nouveau. Quoique bien ému lui-même, il fut frappé de la froideur glaciale de la main qu'il prenait; il la serrait avec une force convulsive; on fit un dernier effort pour la lui ôter, mais enfin cette main lui resta.

Son âme fut inondée de bonheur, non qu'il aimât Mme de Rênal, mais un affreux supplice venait de cesser. Pour que Mme Derville ne s'aperçût de rien, il se crut obligé de parler; sa voix alors était éclatante et forte. Celle de Mme de Rênal, au contraire, trahissait tant d'émotion que son amie la crut malade et lui proposa de rentrer. Julien sentit le danger : « Si Mme de Rênal rentre au salon, je vais retomber dans la position affreuse où j'ai passé la journée. J'ai tenu cette main trop peu de temps pour que cela compte comme un avantage qui m'est acquis. »

Au moment où Mme Derville renouvelait la proposition de rentrer au salon, Julien serra fortement la main qu'on lui abandonnait.

Mme de Rênal, qui se levait déjà, se rassit, en disant, d'une voix mourante : « Je me sens, à la vérité, un peu malade, mais le grand air me fait du bien. »

Ces mots confirmèrent le bonheur de Julien, qui, dans ce moment, était extrême : il parla, il oublia de feindre, il parut l'homme le plus aimable aux deux amies qui l'écoutaient. Cependant il y avait encore un peu de manque de courage dans cette éloquence qui lui arrivait tout à coup. Il craignait mortellement que Mme Derville, fatiguée du vent qui commençait à s'élever, et qui précédait la tempête, ne voulût rentrer seule au salon. Alors il serait resté en tête-à-tête avec Mme de Rênal. Il avait eu presque par hasard le courage aveugle qui suffit pour agir; mais il sentait qu'il était hors de sa puissance de dire le mot le plus simple à Mme de Rênal. Quelque légers que fussent ses reproches, il allait être battu, et l'avantage qu'il venait d'obtenir anéanti*.

Heureusement pour lui, ce soir-là, ses discours touchants et emphatiques[1] trouvèrent grâce devant Mme Derville, qui très souvent le trouvait gauche comme un enfant, et peu amusant. Pour Mme de Rênal, la main dans celle de Julien, elle ne pensait à rien; elle se laissait vivre. Les heures qu'on passa sous ce grand tilleul, que la tradition du pays dit planté par Charles le Téméraire[2], furent pour elle une époque de bonheur. Elle écoutait avec délices les gémissements du vent dans l'épais feuillage du tilleul, et le bruit de quelques gouttes rares qui commençaient à tomber sur ses feuilles les plus basses.

Julien ne remarqua pas une circonstance qui l'eût bien rassuré : Mme de Rênal, qui avait été obligée de lui ôter sa main, parce qu'elle se leva pour aider sa cousine à relever un vase de fleurs que le vent venait de renverser à leurs pieds, fut à peine assise de nouveau qu'elle lui rendit sa main presque sans difficulté, et comme si déjà c'eût été entre eux une chose convenue.

Minuit était sonné depuis longtemps, il fallut enfin quitter le jardin : on se sépara. Mme de Rênal, transportée du bonheur d'aimer, était tellement ignorante qu'elle ne se faisait presque aucun reproche. Le bonheur lui ôtait le sommeil. Un sommeil de plomb s'empara de Julien, mortellement fatigué des combats que toute la journée la timidité et l'orgueil s'étaient livrés dans son cœur**.

Le Rouge et le Noir, I, IX *(1830)*.

1. D'une éloquence excessive, affectée.
2. Duc de Bourgogne au XVe siècle, ennemi acharné de Louis XI.

* *On étudiera le conflit de la* volonté *et de la* timidité *chez Julien.*

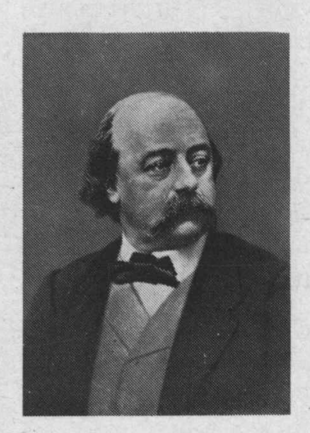
** *Zola a regretté que le* cadre *de cette scène n'ait pas été évoqué avec* plus *d'*exactitude. *Qu'en pensez-vous?*



GUSTAVE FLAUBERT (1821-1880)

VÉRITABLE *forçat des lettres, capable de recommencer la même page quinze ou vingt fois et n'y mettant le point final qu'au moment où il en était pleinement satisfait,* FLAUBERT *offre l'image de l'écrivain* **consciencieux** *jusqu'à la torture. De là ses « affres », ses découragements, cette angoisse si souvent ressentie de ne jamais atteindre le terme de l'œuvre entreprise. De là aussi, parfois, une certaine monotonie dans le style, trop tendu à force de viser à la* **perfection**. *Mais l'œuvre de Flaubert abonde également en pages d'une belle coulée classique, où la réussite masque l'effort.*

VICTOR, LE NEVEU DE FÉLICITÉ[1]



FLAUBERT.

IL arrivait le dimanche après la messe, les joues roses, la poitrine nue, et sentant l'odeur de la campagne qu'il avait traversée. Tout de suite, elle dressait son couvert. Ils déjeunaient l'un en face de l'autre; et, mangeant elle-même le moins possible pour épargner la dépense, elle le bourrait tellement de nourriture qu'il finissait par s'endormir. Au premier coup des vêpres, elle le réveillait, brossait son pantalon, nouait sa cravate, et se rendait à l'église, appuyée sur son bras dans un orgueil maternel.

Ses parents le chargeaient toujours d'en[2] tirer quelque chose, soit[3] un paquet de cassonade[4], du savon, de l'eau-de-vie, parfois même de l'argent. Il apportait ses nippes[5] à raccommoder et elle acceptait cette besogne, heureuse d'une occasion qui le forçait à revenir.

Au mois d'août, son père l'emmena au cabotage[6].

C'était l'époque des vacances. L'arrivée des enfants[7] la consola. Mais Paul devenait capricieux, et Virginie n'avait plus l'âge d'être tutoyée, ce qui mettait une gêne, une barrière entre elles.

Victor alla successivement à Morlaix, à Dunkerque et à Brighton; au retour de chaque voyage, il lui offrait un cadeau. La première fois, ce fut une boîte en coquilles, la seconde, une tasse à café; la troisième, un grand bonhomme en pain

1. Nom de la servante dont Flaubert dépeint la vie dans *Un Cœur simple*.
2. D'elle, de Félicité.
3. Soit = *c'est-à-dire*.
4. Sucre grossier et roux.
5. Vêtements abîmés ou usagés.
6. Navigation marchande, qui se pratique non loin des côtes.
7. Des enfants de Mme Aubain, la patronne de Félicité.

d'épice. Il embellissait, avait la taille bien prise, un peu de moustache, de bons yeux francs, et un petit chapeau de cuir, placé en arrière comme un pilote. Il l'amusait en lui racontant des histoires mêlées de termes marins.

Un lundi, 14 juillet 1819 (elle n'oublia pas la date), Victor annonça qu'il était engagé au long cours[1], et, dans la nuit du surlendemain, par le paquebot de Honfleur[2], irait rejoindre sa goélette[3], qui devait démarrer[4] du Havre prochainement. Il serait, peut-être, deux ans parti.

La perspective d'une telle absence désola Félicité; et pour lui dire encore adieu, le mercredi soir, après le dîner de Madame, elle chaussa des galoches[5], et avala les quatre lieues qui séparaient Pont-l'Évêque[6] de Honfleur.

Quand elle fut devant le Calvaire, au lieu de prendre à gauche, elle prit à droite, se perdit dans des chantiers, revint sur ses pas; des gens qu'elle accosta[7] l'engagèrent à se hâter. Elle fit le tour du bassin rempli des navires, se heurtait contre des amarres[8]; puis le terrain s'abaissa, des lumières s'entrecroisèrent, et elle se crut folle, en apercevant des chevaux dans le ciel.

Au bord du quai, d'autres hennissaient, effrayés par la mer. Un palan[9] qui les enlevait les descendait dans un bateau, où des voyageurs se bousculaient entre les barriques de cidre, les paniers de fromage, les sacs de grain; on entendait chanter des poules, le capitaine jurait; et un mousse restait accoudé sur le bossoir[10], indifférent à tout cela. Félicité, qui ne l'avait pas reconnu, criait : « Victor! »; il leva la tête; elle s'élançait, quand on retira l'échelle tout à coup*.

Un Cœur simple (1877).

1. Pour un voyage au loin.
2. Port normand, situé à l'embouchure de la Seine.
3. Petit bâtiment rapide dont le nom est sans doute tiré de *goéland*.
4. Terme de marine : quitter le port, larguer l'*amarre* (v. note 8). Le mot s'emploie également aujourd'hui pour un train, une auto, etc.
5. Chaussures grossières, faites en bois.
6. Sous-préfecture du Calvados, en Normandie.
7. Terme de marine : aborder le quai.
8. Liens pour retenir les navires aux quais.
9. Assemblage de cordes et de poulies pour soulever des objets très lourds, remplacé aujourd'hui par les grues.
10. Pièce de bois ou de fer, située à l'avant du bateau et portant l'ancre.

* Comment *l'auteur nous intéresse-t-il à cette pauvre femme? — Montrez la* couleur maritime *du passage.*



GUY DE MAUPASSANT (1850-1893)

Entre *les romanciers de l'époque réaliste ou naturaliste,* Maupassant *se distingue par la* **force nerveuse** *de son style, la* **simplicité** *de ses moyens d'expression.*

Voici une nouvelle, dont le thème a inspiré plus d'un poète ou d'un chansonnier (par exemple Tennyson dans Enoch Arden, *ou l'auteur inconnu de la vieille chanson du* Marin qui revient de guerre[1]). *Une intense émotion, une grande pitié se dégagent de ce drame des humbles. Elles sont à la mesure de la* **discrétion** *voulue par l'auteur.*



LE RETOUR



Guy de Maupassant.

La mer fouette la côte de sa vague courte et monotone. De petits nuages blancs passent vite à travers le grand ciel bleu, emportés par le vent rapide, comme des oiseaux; et le village, dans le pli du vallon qui descend vers l'océan, se chauffe au soleil.

Tout à l'entrée, la maison des Martin-Lévesque, seule, au bord de la route. C'est une petite demeure de pêcheur, aux murs d'argile, au toit de chaume empanaché d'iris bleus. Un jardin large comme un mouchoir, où poussent des oignons, quelques choux, du persil, du cerfeuil, se carre[2] devant la porte. Une haie le clôt le long du chemin.

L'homme est à la pêche, et la femme, devant la loge, répare les mailles d'un grand filet brun, tendu sur le mur ainsi qu'une immense toile d'araignée. Une fillette de quatorze ans, à l'entrée du jardin, assise sur une chaise de paille, penchée en arrière, raccommode du linge, du linge de pauvre, rapiécé, reprisé déjà. Une autre gamine, plus jeune d'un an, berce dans ses bras un enfant tout petit, encore sans geste et sans parole; et deux mioches[3] de deux ou trois ans, le derrière dans la terre, nez à nez, jardinent de leurs mains maladroites et se jettent des poignées de poussière dans la figure.

Personne ne parle. Seul le moutard[3] qu'on essaie d'endormir pleure d'une façon continue, avec une petite voix aigre et frêle. Un chat dort sur la fenêtre; et des giroflées épanouies font, au pied du mur, un beau bourrelet de fleurs blanches, sur qui[4] bourdonne un peuple de mouches.

1. Voir notre Tome II, p. 252.
2. S'étend, en carré.
3. Se dit des petits enfants (familier).
4. Normalement, on attendrait *sur lesquelles.* Sur *qui* ne s'emploie plus guère aujourd'hui que pour les personnes.

La fillette qui coud près de l'entrée appelle tout à coup :

« M'man! »

La mère répond :

« Qué qu'tas?

— Le r'voilà[1]. »

Elles sont inquiètes depuis le matin, parce qu'un homme rôde autour de la maison; un vieux homme qui a l'air d'un pauvre. Elles l'ont aperçu comme elles allaient conduire le père à son bateau, pour l'embarquer. Il était assis sur le fossé, en face de leur porte. Puis, quand elles sont revenues de la plage, elles l'ont retrouvé là, qui regardait la maison.

Il semblait malade et très misérable. Il n'avait pas bougé pendant plus d'une heure; puis, voyant qu'on le considérait comme un malfaiteur, il s'était levé et était parti en traînant la jambe.

Mais bientôt elles l'avaient vu revenir de son pas lent et fatigué; et il s'était encore assis, un peu plus loin cette fois, comme pour les guetter.

La mère et les fillettes avaient peur. La mère surtout se tracassait parce qu'elle était d'un naturel craintif, et que son homme, Lévesque, ne devait revenir de la mer qu'à la nuit tombante.

Son mari s'appelait Lévesque; elle, on la nommait Martin, et on les avait baptisés les Martin-Lévesque. Voici pourquoi : elle avait épousé en premières noces un matelot du nom de Martin, qui allait tous les étés à Terre-Neuve, à la pêche de la morue.

Après deux années de mariage, elle avait de lui une petite fille et elle était encore grosse de six mois quand le bâtiment qui portait son mari, les *Deux-Sœurs*, un trois-mâts de Dieppe, disparut.

On n'en eut jamais aucune nouvelle; aucun des marins qui le montaient ne revint; on le considéra donc comme perdu corps et biens[2].

La Martin attendit son homme pendant dix ans, élevant à grand-peine ses deux enfants; puis, comme elle était vaillante et bonne femme, un pêcheur du pays, Lévesque, veuf avec un garçon, la demanda en mariage. Elle l'épousa, et eut encore de lui deux enfants en trois ans.

Ils vivaient péniblement, laborieusement. Le pain était cher et la viande presque inconnue dans la demeure. On s'endettait parfois chez le boulanger, en hiver, pendant les mois de bourrasques. Les petits se portaient bien, cependant. On disait :

« C'est des braves gens, les Martin-Lévesque. La Martin est dure à la peine, et Lévesque n'a pas son pareil pour la pêche. »

1. Parler campagnard : *Maman! — Qu'est-ce que tu as? — Le revoilà :* le voilà encore (familier).

2. Expression de la langue maritime : tout entier : équipage, marchandises et bateau.

La fillette assise à la barrière reprit :

« On dirait qu'y nous connaît. C'est p't-être ben quéque pauvre d'Épréville ou d'Auzebosc[1]. »

Mais la mère ne s'y trompait pas. Non, non, ça n'était pas quelqu'un du pays, pour sûr!

Comme il ne remuait pas plus qu'un pieu, et qu'il fixait ses yeux avec obstination sur le logis des Martin-Lévesque, la Martin devint furieuse et, la peur la rendant brave, elle saisit une pelle et sortit devant la porte.

« Qué que vous faites là? » cria-t-elle au vagabond.

Il répondit d'une voix enrouée :

« J'prends la fraîche, donc! J'vous fais-ti tort[2]? »

Elle reprit :

« Pourqué qu'vous êtes quasiment en espionnance devant ma maison[3]? »

L'homme répliqua :

« Je n'fais d'mal à personne. C'est-i point[4] permis d's'asseoir sur la route? »

Ne trouvant rien à répondre, elle rentra chez elle.

Le journée s'écoula lentement. Vers midi, l'homme disparut. Mais il repassa vers cinq heures. On ne le vit plus dans la soirée.

Lévesque rentra à la nuit tombée. On lui dit la chose. Il conclut :

« C'est quéque fouineur ou quéque malicieux[5]. »

Et il se coucha sans inquiétude, tandis que sa compagne songeait à ce rôdeur qui l'avait regardée avec des yeux si drôles[6].

Quand le jour vint, il faisait grand vent, et le matelot, voyant qu'il ne pourrait prendre la mer, aida sa femme à raccommoder ses filets.

Vers neuf heures, la fille aînée, une Martin, qui était allée chercher du pain, rentra en courant, la mine effarée et cria :

« M'man, le r'voilà! »

La mère eut une émotion, et, toute pâle, dit à son homme :

« Va li parler, Lévesque, pour qu'il ne nous guette point comme ça, parce que, mé, ça me tourne les sangs[7]. »

Et Lévesque, un grand matelot au teint de brique, à la barbe drue et rouge, à l'œil bleu percé d'un point noir, au cou fort, enveloppé toujours de laine par crainte du vent et de la pluie au large, sortit tranquillement et s'approcha du rôdeur.

1. Qu'*il* nous connaît. — *Peut-être bien.* — *Quelque* pauvre.

2. *Prendre la fraîche :* jouir de l'air frais. — *Est-ce que je vous fais tort?*

3. *Pourquoi êtes-vous comme en espionnage?...*

4. C'est-*il* point, n'est-ce point?...

5. Quelque curieux ou quelque malfaiteur. *Malicieux* a gardé ici son sens ancien.

6. Étranges.

7. Va *lui* parler. — Ça me tourne *les sangs :* cela me cause une pénible émotion, cela me fait très peur.

La mère et les enfants les regardaient de loin, anxieux et frémissants.

Tout à coup, l'inconnu se leva et s'en vint, avec Lévesque, vers la maison.

La Martin, effarée, se reculait. Son homme lui dit :

« Donne-lui un p'tieu de pain et un verre de cidre. I n'a rien mâqué depuis avant-hier[1]. »

Et ils entrèrent tous deux dans le logis, suivis de la femme et des enfants. Le rôdeur s'assit et se mit à manger, la tête baissée sous tous les regards.

La mère, debout, le dévisageait; les deux grandes filles, les Martin, adossées à la porte, l'une portant le dernier enfant, plantaient sur lui leurs yeux avides, et les deux mioches, assis dans les cendres de la cheminée, avaient cessé de jouer avec la marmite noire, comme pour contempler aussi cet étranger.

Lévesque, ayant pris une chaise, lui demanda :

« Alors vous v'nez de loin?

— J'viens d'Cette[2].

— A pied, comme ça?...

— Oui, à pied. Quand on n'a pas les moyens, faut ben.

— Ousque[3] vous allez donc?

— J'allais t'ici[4].

— Vous y connaissez quéqu'un?

— Ça se peut ben. »

Ils se turent. Il mangeait lentement, bien qu'il fût affamé, et il buvait une gorgée de cidre après chaque bouchée de pain. Il avait un visage usé, ridé, creux partout, et semblait avoir beaucoup souffert.

Lévesque lui demanda brusquement :

« Comment que vous vous nommez? »

Il répondit sans lever le nez :

« Je me nomme Martin. »

Un étrange frisson secoua la mère. Elle fit un pas, comme pour voir de plus près le vagabond, et demeura en face de lui, les bras pendants, la bouche ouverte. Personne ne disait plus rien. Lévesque enfin reprit :

« Etes-vous d'ici? »

Il répondit :

« J'suis d'ici. »

Et comme il levait enfin la tête, les yeux de la femme et les siens se rencontrèrent et demeurèrent fixes, mêlés, comme si les regards se fussent accrochés.

1. Donne-lui un *petit peu* de pain. — Il n'a rien *mâché*, mangé....

2. Port de la Méditerranée, dont le nom, aujourd'hui, s'écrit *Sète*.

3. Où est-ce que...

4. J'allais ici (liaison fautive et populaire).

Et elle prononça tout à coup, d'une voix changée, basse, tremblante :
« C'est-y té[1], mon homme? »
Il articula lentement :
« Oui, c'est mé[2]. »
Il ne remua pas, continuant à mâcher son pain.
Lévesque, plus surpris qu'ému, balbutia :
« C'est té, Martin? »
L'autre dit simplement :
« Oui, c'est mé. »
Et le second mari demanda :
« D'où que tu d'viens donc? »
Le premier raconta :
« D'la côte d'Afrique. J'ons sombré sur un banc. J'nous sommes ensauvés à trois, Picard, Vatinel et mé. Et pi j'avons été pris[3] par des sauvages qui nous ont tenus douze ans. Picard et Vatinel sont morts. C'est un voyageur anglais qui m'a pris-t-en passant[4] et qui m'a reconduit à Cette. Et me v'là. »
La Martin s'était mise à pleurer, la figure dans son tablier.
Lévesque prononça :
« Qué que j'allons fé, à c't'heure[5]? »
Martin demanda :
« C'est té qu'es s'n'homme? »
Lévesque répondit :
« Oui, c'est mé! »
Ils se regardèrent et se turent.
Alors, Martin, considérant les enfants en cercle autour de lui, désigna d'un coup de tête les deux fillettes.
« C'est-i' les miennes? »
Lévesque dit :
« C'est les tiennes. »
Il ne se leva point; il ne les embrassa point; il constata seulement :
« Bon Dieu, qu'a sont grandes[6]! »
Lévesque répéta :
« Qué que j'allons fé? »
Martin, perplexe, ne savait guère plus. Enfin il se décida.
« Moi, j'f'rai à ton désir. Je n'veux pas t'faire tort. C'est contrariant tout de même, vu la maison. J'ai deux éfants, tu n'as trois[7], chacun les siens. La mère,

1. Toi. — 2. Moi.
3. *Nous avons* sombré. *Nous nous sommes* sauvés. — *Nous avons* été pris.
4. M'a pris en passant. (Liaison fautive.)
5. Qu'allons-nous *faire à cette heure*, maintenant?
6. Qu'*elles* sont grandes!
7. J'ai deux *enfants*, tu *en* as trois.



c'est-ti à té, c'est-ti à mé? J'suis consentant à ce qui te plaira; mais la maison, c'est à mé, vu qu'mon père me l'a laissée, que j'y suis né, et qu'elle a des papiers chez le notaire. »

La Martin pleurait toujours, par petits sanglots cachés dans la toile bleue du tablier. Les deux grandes fillettes s'étaient rapprochées et regardaient leur père avec inquiétude.

Il avait fini de manger. Il dit à son tour :

« Qué que j'allons fé? »

Lévesque eut une idée :

« Faut aller chez l'curé, i' décidera. »

Martin se leva, et, comme il s'avançait vers sa femme, elle se jeta sur sa poitrine en sanglotant :

« Mon homme! te v'là! Martin, mon pauvre Martin, te v'là! »

Et elle le tenait à pleins bras, traversée brusquement par un souffle

d'autrefois, par une grande secousse de souvenirs qui lui rappelaient ses vingt ans et ses premières étreintes.

Martin, ému lui-même, l'embrassait sur son bonnet. Les deux enfants, dans la cheminée, se mirent à hurler ensemble en entendant pleurer leur mère, et le dernier-né, dans les bras de la seconde des Martin, clama d'une voix aiguë comme un fifre faux.

Lévesque, debout, attendait :

« Allons, dit-il, faut se mettre en règle. »

Martin lâcha sa femme, et, comme il regardait ses deux filles, la mère leur dit :

« Baisez vot'pé[1], au moins. »

Elles s'approchèrent en même temps, l'œil sec, étonnées, un peu craintives. Et il les embrassa l'une après l'autre, sur les deux joues, d'un gros bécot[2] paysan. En voyant approcher cet inconnu, le petit enfant poussa des cris si perçants, qu'il faillit être pris de convulsions.

Puis les deux hommes sortirent ensemble.

Comme ils passaient devant le café du Commerce, Lévesque demanda :

« Si nous prenions toujours[3] une goutte[4]?

— Moi j'veux ben », déclara Martin.

Ils entrèrent, s'assirent dans la pièce encore vide.

« Eh! Chicot, deux fil-en-six[5], de la bonne, c'est Martin qu'est r'venu, Martin, celui à ma femme, tu sais ben, Martin des *Deux-Sœurs*, qu'était perdu. »

Et le cabaretier, trois verres d'une main, un carafon de l'autre, s'approcha, ventru, sanguin, bouffi de graisse, et demanda d'un air tranquille :

« Tiens! te v'là donc, Martin? »

Martin répondit :

« Mé v'là*!... »

GUY DE MAUPASSANT. *Contes*. Albin Michel, édit.

1. Votre père.
2. Un *baiser* sur la joue (mot de la langue familière).
3. Au moins, en attendant mieux.
4. Un petit verre d'eau-de-vie.
5. *Eau-de-vie* très forte.

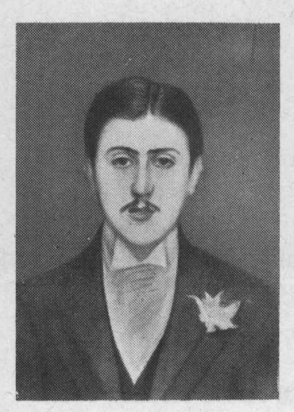
* *Pouvez-vous dire ce qu'il y a de typiquement* normand *dans ce récit? — Montrez le parfait accord entre le* langage *et la* psychologie *des personnages.*

MARCEL PROUST (1871-1922)

C*ONTRAIREMENT à ce qu'on pourrait imaginer, le style de* PROUST *n'a rien d'affecté. S'il est contourné, sinueux, chargé d'indications minutieuses et d'images patiemment développées, c'est qu'il s'applique à décrire des* **états de conscience** *eux-mêmes fort embrouillés et à restituer les efforts d'une* **mémoire** *jamais lasse de scruter le passé. Ainsi, comme l'écrivain l'a spécifié lui-même, l'espèce d'embarras, voire de confusion qu'il met à s'exprimer, n'a d'autre cause que son souci de « respecter la marche naturelle » de sa pensée....*

En fait, on se trouve là en présence d'un art nouveau, d'une sorte de style de déchiffrage, *comme diraient les musiciens, s'enfonçant jusqu'aux racines de l'être et associant étroitement le lecteur aux investigations douloureuses de l'auteur....*

LA MADELEINE



MARCEL PROUST
PAR J.-E. BLANCHE.

IL y avait déjà bien des années que, de Combray[1], tout ce qui n'était pas le théâtre et le drame de mon coucher, n'existait plus pour moi, quand un jour d'hiver, comme je rentrais à la maison, ma mère, voyant que j'avais froid, me proposa de me faire prendre, contre mon habitude, un peu de thé. Je refusai d'abord, et, je ne sais pourquoi, me ravisai. Elle envoya chercher un de ces gâteaux courts et dodus appelés petites madeleines qui semblent avoir été moulés dans la valve rainurée[2] d'une coquille de Saint-Jacques. Et bientôt, machinalement, accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain, je portai à mes lèvres une cuillerée du thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine. Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause[3]. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse : ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi. J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent[4], mortel. D'où avait pu me venir cette puissante joie? Je sentais qu'elle était liée au goût

1. Le jeune Proust avait passé ses vacances à *Illiers*, près de Chartres, chez sa grand-tante. Ici, Illiers est appelé *Combray* (v. p. 135).

2. A rainures, à sillons.

3. Sans que j'eusse conscience de sa cause.

4. Exposé aux hasards.

du thé et du gâteau, mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être de même nature. D'où venait-elle? Que signifiait-elle? Où l'appréhender? Je bois une seconde gorgée où je ne trouve rien de plus que dans la première, une troisième qui m'apporte un peu moins que la seconde. Il est temps que je m'arrête, la vertu du breuvage semble diminuer. Il est clair que la vérité que je cherche n'est pas en lui, mais en moi. Il l'y a éveillée, mais ne la connaît pas et ne peut que répéter indéfiniment, avec de moins en moins de force, ce même témoignage que je ne sais pas interpréter et que je veux au moins pouvoir lui redemander et retrouver intact, à ma disposition, tout à l'heure pour un éclaircissement décisif. Je pose la tasse et me tourne vers mon esprit. C'est à lui de trouver la vérité. Mais comment? Grave incertitude, toutes les fois que l'esprit se sent dépassé par lui-même; quand lui, le chercheur, est tout ensemble[1] le pays obscur où il doit chercher et où tout son bagage ne lui sera de rien. Chercher? pas seulement : créer. Il est en face de quelque chose qui n'est pas encore et que seul il peut réaliser, puis faire entrer dans sa lumière (...).

Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu. Ce goût, c'était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin à Combray (parce que ce jour-là je ne sortais pas avant l'heure de la messe), quand j'allais lui dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul. La vue de la petite madeleine ne m'avait rien rappelé avant que je n'y eusse goûté; peut-être parce que, en ayant souvent aperçu depuis, sans en manger, sur les tablettes des pâtissiers, leur image avait quitté ces jours de Combray pour se lier à d'autres plus récents; peut-être parce que, de ces souvenirs abandonnés si longtemps hors de la mémoire, rien ne survivait, tout s'était désagrégé; les formes — et celle aussi du petit coquillage de pâtisserie, si grassement sensuel, sous son plissage sévère et dévot — s'étaient abolies ou ensommeillées, avaient perdu la force d'expansion qui leur eût permis de rejoindre la conscience. Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles, mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir*.

Du côté de chez Swann, I (*1913*). Gallimard.

1. En même temps.

* *Comment cette page justifie-t-elle le titre général de l'œuvre de Proust :* « A la recherche du temps perdu »? — (Perdu = *oublié.*)

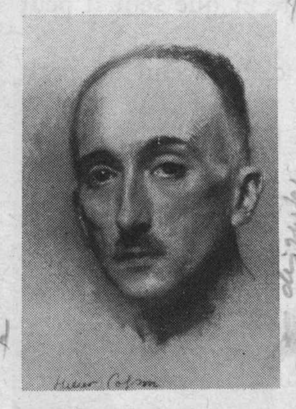


FRANÇOIS MAURIAC (né en 1885)

S'IL *y a en Mauriac un* **sensuel** *hanté par les problèmes du* **péché** *et de la* **grâce,** *si sa prose a parfois le sombre éclat où se reflètent les angoisses du chrétien, elle peut aussi exprimer le drame humain avec une netteté, une* **simplicité** *qui sont d'un grand artiste. A cet écrivain généreux le prix Nobel de littérature, en 1952, est venu apporter une consécration universelle.*

RUPTURE

Robert Costadot était presque fiancé à Rose Révolou. Mais, depuis que la famille de celle-ci est ruinée, la mère de Robert fait tous ses efforts pour rompre les fiançailles. Finalement, le jeune homme cède à l'influence maternelle et décide de reprendre sa liberté.



FRANÇOIS MAURIAC.
DESSIN DE HÉLIER COSSON.

COMME l'orage grondait sur Bordeaux depuis deux jours, elle lui avait dit :

« S'il pleut, attendez-moi chez le pâtissier, en face du jardin; oui, chez Jaeger; à six heures il n'y a personne. »

Le quart de six heures avait sonné. Robert avait déjà mangé trois gâteaux, et, maintenant, il était écœuré. L'eau ruisselait contre la boutique. « Si dans cinq minutes elle n'est pas là, je partirai... », songeait-il. Il avait ses nerfs des jours d'orage, il en avait conscience; il connaissait et redoutait cette irritabilité presque folle. Comme dans son enfance, le front collé à la vitre, il observa le jet minuscule de chaque goutte sur le trottoir.

Il se disait bien que Rose avait dû être retardée par la pluie : elle ne pensait à rien, elle ne devait pas avoir de parapluie; elle arriverait dans un joli état.... Il tourna les yeux vers les deux jeunes filles qui l'avaient servi tout à l'heure et qui chuchotaient derrière le comptoir. Il essaya d'imaginer l'impression que leur ferait Rose, et eut honte de sa honte. Il se leva, mit une pièce de monnaie sur la table.... Alors, il vit Rose qui s'arrêtait devant la porte, fermait avec peine un ridicule parapluie d'homme qu'avait dû lui prêter Chardon. Le vent collait contre ses cuisses une jupe mouillée. Elle entra, ne sut où poser son parapluie ruisselant qu'une des demoiselles lui prit des mains, et alla s'asseoir près de Robert.

« J'ai couru », dit-elle.

Il lui jeta un regard à la dérobée :

« En quel état tu es! tu vas attraper mal....

— Oh! je suis résistante! Ma jupe est lourde de pluie, j'ai les pieds trempés, et je ne me changerai que dans deux heures! Mais ça ne fait rien, tu es là.

— Tu te négliges trop, Rose. Tu méprises trop.... »

Elle l'interrompit, croyant que c'était une louange :

« Non, non... je ne suis pas plus courageuse qu'une autre, je n'ai aucun mérite à ne pas penser à certaines choses : rien n'a d'importance que nous deux », dit-elle à voix basse.

Elle approcha de ses lèvres le verre de malaga[1] qu'on lui avait apporté.

« Il faudrait aussi penser à moi, dit-il, penser à la petite Rose que j'ai aimée.... »

Elle le regarda avec étonnement. Il insista :

« Elle n'avait pas une jupe trempée de pluie, cette petite Rose, ni des souliers pleins d'eau, ni des mèches sous son vieux chapeau[2].... Ce n'est pas un reproche, reprit-il vivement. Mais quelquefois, il faut me pardonner si je dois faire un effort.... »

Elle ne le quittait pas des yeux. Il perdait pied :

« Je voudrais que tu aies pitié de toi-même... je veux dire : de ton visage, de tes mains, de tout ton corps.... »

Elle cacha vivement ses mains sous la table. Elle était devenue pâle :

« Je ne te plais plus?

— Ce n'est pas la question, Rose.... Je te demande d'avoir pitié de toi-même. Tu es la seule femme que je n'aie jamais vue se regarder dans une glace. Il te suffirait d'un regard pour comprendre ce que je veux dire. »

Le magasin était assombri par la pluie épaisse et par les ormeaux du cours de Gourgue. Elle avait baissé la tête sur le baba[3] qu'elle mangeait. Il comprit qu'elle pleurait et n'en fut pas attendri. Ce qu'il éprouvait, c'était cet agacement, cette crispation qui se traduisit par ces mots à peine murmurés : « Allons, bon! des larmes maintenant.... » Elle dit, sans lever la tête :

« Je mérite tes reproches, chéri, mais si! Je vais t'expliquer : j'ai été habituée à être servie, depuis mon enfance. On faisait tout pour moi; on préparait mon bain, on faisait chauffer mon peignoir, la femme de chambre me frictionnait, me coiffait. Crois-tu que jusqu'à ces derniers temps, je n'avais jamais boutonné mes bottines moi-même? Maintenant je rentre tard, je me lève à l'aube.... Alors, je simplifie. Je me rends compte que je ne fais pas le nécessaire.... Je croyais que nous nous aimions au-delà de toutes ces choses.... Je croyais que notre amour.... »

Elle ne put continuer. Un sanglot l'étouffait. Il ne l'aidait d'aucune parole. Il attendait, avec le sentiment obscur qu'ils suivaient tous deux une route inconnue qui pouvait le mener bien plus loin qu'il n'eût osé le rêver. Tout à coup,

1. Vin cuit, qui se boit comme apéritif.
2. Depuis la ruine de sa famille, Rose s'est engagée comme vendeuse dans un magasin.
3. Gâteau au rhum.

elle lui prit la main, il vit de tout près sa petite figure jaune et mouillée. Il sentit son haleine amère :

« Pourtant, samedi soir, dans le rond de tilleuls, je te plaisais? »

Il répondit d'un ton excédé : « Mais oui; mais oui! » Elle l'appela : « Robert! » Elle eut le sentiment qu'il s'éloignait, qu'il était déjà trop loin pour que sa voix portât jusqu'à lui. Mais non, ce n'était pas vrai, elle le voyait assis là, une table les séparait. C'était son fiancé, et elle serait sa femme en octobre. Et lui, il éprouvait en même temps qu'elle son angoisse et retenait ses coups.

« Tu vas prendre mal, dit-il. Viens à la maison, j'allumerai un grand feu. »

Elle le remercia humblement. Ils s'enfoncèrent sous la pluie et, jusqu'à la maison Costadot, n'échangèrent plus une parole. Robert savait que, ce jour-là, sa mère rentrait tard de la réunion des dames de charité. Il introduisit Rose, non dans sa chambre, mais au petit salon, et fit porter de la cuisine des fagots de sarments[1]. Il lui dit d'enlever ses souliers. Elle rougit :

« Pardonne-moi, je crois que j'ai un bas troué.... »

Il détourna un peu la tête. Ses vêtements fumaient autour d'elle. Dans la glace de la cheminée, elle se vit tout à coup telle qu'elle apparaissait à Robert. Elle enleva son chapeau et essaya de rattraper ses mèches. Il avait pris les bottines, il en toucha les semelles et les rapprocha du feu. Rose, qui était debout, se pencha vers lui assis un peu en retrait et, pour l'obliger à la regarder, lui prit la tête à deux mains :

« Tu es bon », dit-elle avec élan.

Il protesta violemment :

« Non, ne le crois pas, Rose. Non, je ne suis pas bon. »

Et tout à coup, ces mots qu'il n'avait pas préparés, cette petite phrase qui s'était formée en lui à son insu s'échappa, sortit de lui comme un jet de salive, de sève ou de sang :

« Pardonne-moi, je ne t'aime plus*. »

Les Chemins de la Mer (1939). Grasset, édit.

1. Nom donné au bois de la vigne.

* *Montrez ce que la scène a de* dramatique, *au double sens du terme. — Quel est le* caractère *du jeune homme, tel qu'on peut le supposer d'après ce passage?*



JEAN COCTEAU (né en 1892)

JEAN COCTEAU *est l'acrobate, le* **prestidigitateur** *des lettres françaises. Dans tous les genres où il s'est essayé (et l'on sait qu'il ne se contente pas d'écrire, mais qu'il dessine aussi et tourne des films), il a apporté une* **optique originale**, *une manière de saisir et de présenter les choses qui n'est qu'à lui. Cependant, c'est sans doute lorsqu'il a parlé de l'enfance que cet* **enfant terrible** *de la littérature a le mieux laissé paraître son goût pour les êtres étranges et les destins hors série.*

LES ENFANTS TERRIBLES

La scène (une bataille entre écoliers à coups de boules de neige) se passe à Paris, cité Monthiers, entre la rue d'Amsterdam et la rue de Clichy, non loin du petit lycée Condorcet.



ASSIETTE DESSINÉE PAR JEAN COCTEAU.

CE soir-là, c'était la neige. Elle tombait depuis la veille et naturellement plantait un autre décor. La cité reculait dans les âges; il semblait que la neige, disparue de la terre confortable, ne descendait plus nulle part ailleurs et ne s'amoncelait que là.

Les élèves qui se rendaient en classe avaient déjà gâché, mâché, tassé, arraché de glissades le sol dur et boueux. La neige sale formait une ornière le long du ruisseau. Enfin cette neige devenait la neige sur les marches, les marquises et les façades des petits hôtels. Bourrelets, corniches, paquets lourds de choses légères, au lieu d'épaissir les lignes, faisaient flotter autour une sorte d'émotion, de pressentiment, et grâce à cette neige qui luisait d'elle-même avec la douceur des montres au radium, l'âme du luxe traversait les pierres, se faisait visible, devenait ce velours qui rapetissait la cité, la meublait, l'enchantait, la transformait en salon fantôme.

En bas, le spectacle était moins doux. Les becs de gaz éclairaient mal une sorte de champ de bataille vide. Le sol écorché vif montrait des pavés inégaux sous les déchirures du verglas; devant les bouches d'égout, des talus de neige sale favorisaient l'embuscade, une bise scélérate baissait le gaz par intervalles et les coins d'ombre soignaient déjà leurs morts.

De ce point de vue l'optique changeait. Les hôtels cessaient d'être les loges d'un théâtre étrange et devenaient bel et bien des demeures éteintes exprès, barricadées sur le passage de l'ennemi.

Car la neige enlevait à la cité son allure de place libre ouverte aux jongleurs,

bateleurs[1], bourreaux et marchands. Elle lui assignait un sens spécial, un emploi défini de champ de bataille.

Dès quatre heures dix, l'affaire était engagée de telle sorte qu'il devenait hasardeux de dépasser le porche. Sous ce porche se massaient les réserves[2], grossies de nouveaux combattants qui arrivaient seuls ou deux par deux*.

« As-tu vu Dargelos?

— Oui... non, je ne sais pas. »

La réponse était faite par un élève qui, aidé d'un autre, soutenait un des premiers blessés et le ramenait de la cité sous le porche. Le blessé, un mouchoir autour du genou, sautait à cloche-pied en s'accrochant aux épaules.

Le questionneur avait une figure pâle, des yeux tristes. Ce devait être des yeux d'infirme; il claudiquait[3] et la pèlerine qui lui tombait à mi-jambes paraissait cacher une bosse, une protubérance[4], quelque extraordinaire déformation. Soudain, il rejeta en arrière les pans de sa pèlerine, s'approcha d'un angle où s'entassaient les sacs des élèves, et l'on vit que sa démarche, cette hanche malade étaient simulées par une façon de porter sa lourde serviette de cuir. Il abandonna la serviette et cessa d'être infirme, mais ses yeux restèrent pareils.

Il se dirigea vers la bataille.

A droite, sur le trottoir qui touchait la voûte, on interrogeait un prisonnier. Le bec de gaz éclairait la scène par saccades. Le prisonnier (un petit) était maintenu par quatre élèves, son buste appuyé contre le mur. Un grand, accroupi entre ses jambes, lui tirait les oreilles et l'obligeait à regarder d'atroces images[5]. Le silence de ce visage monstrueux qui changeait de forme terrifiait la victime. Elle pleurait et cherchait à fermer les yeux, à baisser la tête. A chaque tentative, le faiseur de grimaces empoignait de la neige grise et lui frictionnait les oreilles**.

L'élève pâle contourna le groupe et se fraya une route à travers les projectiles.

Il cherchait Dargelos. Il l'aimait (...).

Dargelos était le coq[6] du collège. Il goûtait ceux qui le bravaient ou le secon-

1. Joueurs de farces et montreurs de tours.
2. Terme militaire, désignant les troupes que l'on met en *réserve* pour relever celles qui sont fatiguées par la bataille.
3. Boitillait.
4. Quelque chose qui fait saillie qui dépasse.
5. Les grimaces que fait le « grand ».
6. L'élève qui y régnait en maître. On dit, d'ordinaire : *le coq du village*, pour désigner le garçon le plus admiré des filles.

* *Relevez les expressions insolites contenues dans ce début* (« sol écorché vif », *par exemple*), *et appréciez-en la* justesse *et l'*originalité.

** *Cette scène de cruauté enfantine vous paraît-elle* vraisemblable?



« LA NEIGE VOLAIT, S'ÉCRASAIT SUR LES PÈLERINES, ÉTOILAIT LES MURS... ».
Film tiré du roman.

daient. Or, chaque fois que l'élève pâle se trouvait en face des cheveux tordus[1], des genoux blessés, de la veste aux poches intrigantes, il perdait la tête.

La bataille lui donnait du courage. Il courrait, il rejoindrait Dargelos, il se battrait, le défendrait, lui prouverait de quoi il était capable.

La neige volait, s'écrasait sur les pèlerines, étoilait les murs. De place en place, entre deux nuits, on voyait le détail d'une figure rouge à la bouche ouverte, une main qui désigne un but.

Une main désigne l'élève pâle qui titube et qui va encore appeler. Il vient de reconnaître, debout sur un perron, un des acolytes[2] de son idole. C'est cet acolyte qui le condamne. Il ouvre la bouche : « Darg... »; aussitôt la boule de neige lui frappe la bouche, y pénètre, paralyse les dents. Il a juste le temps d'apercevoir un rire et, à côté du rire, au milieu de son état-major, Dargelos qui se dresse les joues en feu, la chevelure en désordre, avec un geste immense.

Un coup le frappe en pleine poitrine. Un coup sombre. Un coup de poing de

1. De Dargelos. — 2. Compagnons.

marbre. Un coup de poing de statue. Sa tête se vide. Il devine Dargelos sur une espèce d'estrade, le bras retombé, stupide dans un éclairage surnaturel.

Il gisait par terre. Un flot de sang échappé de la bouche barbouillait son menton et son cou, imbibait la neige*. Des sifflets retentirent. En une minute la cité se vida. Seuls quelques curieux se pressaient autour du corps et, sans porter aucune aide, regardaient avidement la boue rouge. Certains s'éloignaient, craintifs, en faisant claquer leurs doigts; ils avançaient une lippe[1], levaient les sourcils et hochaient la tête; d'autres rejoignaient leurs sacs d'une glissade. Le groupe de Dargelos restait sur les marches du perron, immobile. Enfin le censeur[2] et le concierge du collège apparurent, prévenus par l'élève que la victime avait appelé Gérard en entrant dans la bataille. Il les précédait. Les deux hommes soulevèrent le malade; le censeur se tourna du côté de l'ombre :

« C'est vous, Dargelos?

— Oui, monsieur.

— Suivez-moi. »

Et la troupe se mit en marche.

Les Enfants terribles (1929). Grasset, édit.

1. Lèvre inférieure saillante.
2. Fonctionnaire chargé de la discipline dans un lycée.

* *Comparez cette* description *avec le* poème *de Cocteau inspiré par le même épisode :*

« Ce coup de poing de marbre était boule de neige
Et cela lui étoila le cœur;
Et cela étoilait la blouse du vainqueur,
Étoila le vainqueur noir que rien ne protège.

Il restait stupéfait, debout
Dans la guérite de solitude,
Jambes nues sous le gui, les noix d'or, le houx,
Étoilé comme le tableau noir de l'étude.

Ainsi partent souvent du collège
Ces coups de poing qui font cracher le sang,
Ces coups de poing durs des boules de neige,
Que donne la beauté, vite, au cœur, en passant. »

(*Poésies*, Gallimard.)



JEAN GIONO (né en 1895)

ON *a parfois voulu réduire* JEAN GIONO *au rôle de* **chantre exalté de la Provence.** *Mais l'auteur des* Vraies Richesses *et du* Poids du Ciel *est beaucoup plus qu'un simple romancier régionaliste. Même si l'on n'est pas d'accord avec sa philosophie naturiste et son apologie de la civilisation paysanne, il faut bien reconnaître en lui un prodigieux* **poète en prose**, *un inspiré chez qui* **l'image** *affleure en un jaillissement ininterrompu, un écrivain dont la phrase, parfois pesante, a la saveur d'un lait crémeux....*

UNE NUIT EXTRAORDINAIRE



UN MAS PROVENÇAL.

C'ÉTAIT une nuit extraordinaire.

Il y avait eu du vent, il avait cessé, et les étoiles avaient éclaté comme de l'herbe. Elles étaient en touffes avec des racines d'or, épanouies, enfoncées dans les ténèbres et qui soulevaient des mottes luisantes de nuit*.

Jourdan ne pouvait pas dormir. Il se tournait, il se retournait.

« Il fait un clair de toute beauté », se disait-il.

Il n'avait jamais vu ça.

Le ciel tremblait comme un ciel de métal. On ne savait pas de quoi puisque tout était immobile, même le plus petit pompon d'osier. Ça n'était pas le vent. C'était tout simplement le ciel qui descendait jusqu'à toucher la terre, racler les plaines, frapper les montagnes et faire sonner les corridors des forêts. Après, il remontait au fond des hauteurs.

Jourdan essaya de réveiller sa femme.

« Tu dors?

— Oui.

— Mais tu réponds?

— Non.

— Tu as vu la nuit?

— Non.

— Il fait un clair superbe. »

* *Expliquez les* images *contenues dans cette phrase.*

Elle resta sans répondre et fit aller un gros soupir, un claqué[1] des lèvres et puis un mouvement d'épaules comme une qui se défait d'un fardeau.

« Tu sais à quoi je pense?

— Non.

— J'ai envie d'aller labourer entre les amandiers.

— Oui.

— La pièce, là, devant le portail.

— Oui.

— En direction de Fra-Joséphine[2].

— Oh! oui », dit-elle.

Elle bougea encore deux ou trois fois ses épaules et finalement elle se coucha en plein sur le ventre, le visage dans l'oreiller.

« Mais, je veux dire maintenant », dit Jourdan. Il se leva. Le parquet était froid, le pantalon de velours glacé. Il y avait des éclats de nuit partout dans la chambre. Dehors on voyait presque comme en plein jour le plateau et la forêt Grémone. Les étoiles s'éparpillaient partout.

Jourdan descendit à l'étable. Le cheval dormait debout.

« Ah! dit-il, toi tu sais, au moins. Voilà que tu n'as pas osé te coucher. »

Il ouvrit le grand vantail[3]. Il donnait directement sur le large du champ. Quand on avait vu la lumière de la nuit, comme ça, sans vitre entre elle et les yeux, on connaissait tout d'un coup la pureté, on s'apercevait que la lumière du fanal[4], avec son pétrole, était sale, et qu'elle vivait avec du sang charbonné.

Pas de lune, oh! pas de lune. Mais on était comme dessous des braises, malgré ce début d'hiver et le froid. Le ciel sentait la cendre. C'est l'odeur des écorces d'amandiers et de la forêt sèche.

Jourdan pensa qu'il était temps de se servir du brabant[5] neuf. La charrue avait encore les muscles tout bleus de la dernière foire, elle sentait le magasin du marchand, mais elle avait l'air volonteuse[6]. C'était l'occasion ou jamais. Le cheval s'était réveillé. Il était venu jusque près de la porte pour regarder.

Il y a sur la terre de beaux moments bien tranquilles.

« Si vraiment je l'attends[7] parce qu'il doit venir, se dit Jourdan, il arrivera une nuit comme celle-là. »

Il avait enfoncé le tranchant du coutre[8] au commencement du champ, en tour-

1. Un claquement. — Giono aime employer les adjectifs ou les participes avec une valeur de substantif (cf. infra : « *le large* du champ; *le tiède* des combes »). Ce sont des tours *tout latins*.

2. Nom d'une ferme voisine.

3. L'un des battants de la porte.

4. Grosse lampe rustique.

5. Genre de charrue métallique.

6. Mot de patois pour : *volontaire*.

7. J'attends l'homme qui doit venir (cf. l'avant-dernier paragraphe).

8. Fer de la charrue, qui sert à fendre la terre. — Même racine que *couteau*.

nant le dos à la ferme de Fra-Joséphine et en direction de la forêt Grémone. Il aimait mieux labourer dans ce sens parce qu'il recevait en plein nez l'odeur des arbres. C'est le cheval qui, de lui-même, s'était placé de ce côté.

Il y avait tant de lumière qu'on voyait le monde dans sa vraie vérité, non plus décharné de jour mais engraissé d'ombre et d'une couleur bien plus fine. L'œil s'en réjouissait. L'apparence des choses n'avait plus de cruauté, mais tout racontait une histoire, tout parlait doucement aux sens. La forêt là-bas était couchée dans le tiède des combes[1] comme une grosse pintade aux plumes luisantes.

« Et, se dit Jourdan, j'aimerais bien qu'il me trouve en train de labourer. »

Depuis longtemps il attendait la venue d'un homme. Il ne savait pas qui. Il ne savait pas d'où il viendrait. Il ne savait pas s'il viendrait. Il le désirait seulement. C'est comme ça que parfois les choses se font et l'espérance humaine est un tel miracle qu'il ne faut pas s'étonner si parfois elle s'allume dans une tête sans savoir ni pourquoi ni comment. Le tout c'est qu'après elle continue à soulever la vie avec ses grandes ailes de velours.

« Moi je crois qu'il viendra », se dit Jourdan. Et puis, c'est bien vrai, la nuit était extraordinaire. Tout pouvait arriver dans une nuit pareille. Nous aurions beau temps que l'homme vienne[2]*.

Que ma joie demeure (1935). Grasset, édit.

1. Dépressions, enfoncements de terrain.
2. Belle occasion pour la venue de l'homme (expression locale).

* *L'un des ouvrages de Jean Giono s'intitule* Le Poids du Ciel. *Cette page n'offre-t-elle pas, elle aussi, un exemple de poésie véritablement* cosmique?



MARCEL AYMÉ (né en 1902)

MARCEL AYMÉ *est un* **conteur-né.** *Chez lui, le passage* **du réel au merveilleux** *s'opère spontanément. Mais son esprit malicieux se plaît surtout à imaginer quels bouleversements le fantastique introduirait dans notre vie quotidienne si, d'un instant à l'autre, il y devenait réalité.*

LE PASSE-MURAILLE

Un modeste fonctionnaire de 43 ans, Dutilleul, s'est brusquement découvert le don de passer à travers les murailles. Il en profite d'abord pour mystifier un sous-chef de bureau qui l'avait humilié. Puis, mis en goût par ce premier succès, il s'enhardit et se fait cambrioleur.



MARCEL AYMÉ.

LE premier cambriolage auquel se livra Dutilleul eut lieu dans un grand établissement de crédit de la rive droite. Ayant traversé une douzaine de murs et de cloisons, il pénétra dans divers coffres-forts, emplit ses poches de billets de banque et, avant de se retirer, signa son larcin à la craie rouge, du pseudonyme[1] de Garou-Garou, avec un fort joli paraphe[2] qui fut reproduit le lendemain par tous les journaux. Au bout d'une semaine, ce nom de Garou-Garou connut une extraordinaire célébrité. La sympathie du public allait sans réserve à ce prestigieux cambrioleur qui narguait si joliment la police. Il se signalait chaque nuit par un nouvel exploit accompli soit au détriment d'une banque, soit à celui d'une bijouterie ou d'un riche particulier. A Paris comme en province, il n'y avait point de femme un peu rêveuse qui n'eût le fervent désir d'appartenir corps et âme au terrible Garou-Garou. Après le vol du fameux diamant de Burdigala et le cambriolage du Crédit municipal, qui eurent lieu la même semaine, l'enthousiasme de la foule atteignit au délire. Le ministre de l'Intérieur dut démissionner, entraînant dans sa chute le ministre de l'Enregistrement[3]. Cependant, Dutilleul, devenu l'un des hommes les plus riches de Paris, était toujours ponctuel à son bureau et on parlait de lui pour les palmes académiques[4]. Le matin, au ministère de l'Enregistrement, son plaisir était d'écouter les commentaires que faisaient les collègues sur ses exploits de la veille. « Ce Garou-Garou, disaient-ils, est un homme formidable, un surhomme, un génie. » En entendant de tels éloges, Dutilleul

1. Faux nom (le plus souvent utilisé par les artistes ou les écrivains pour cacher leur véritable identité).
2. Trait en volute, qui prolonge la signature.
3. Ministère de fantaisie, où Dutilleul exerce ses modestes fonctions.
4. Distinction honorifique, souvent moquée en France.

devenait rouge de confusion et, derrière le lorgnon à chaînette, son regard brillait d'amitié et de gratitude. Un jour, cette atmosphère de sympathie le mit tellement en confiance qu'il ne crut pas pouvoir garder le secret plus longtemps. Avec un reste de timidité, il considéra ses collègues groupés autour d'un journal relatant le cambriolage de la Banque de France, et déclara d'une voix modeste : « Vous savez, Garou-Garou, c'est moi. » Un rire énorme et interminable accueillit la confidence de Dutilleul, qui reçut, par dérision, le surnom de Garou-Garou. Le soir, à l'heure de quitter le ministère, il était l'objet de plaisanteries sans fin de la part de ses camarades et la vie lui semblait moins belle*.

Quelques jours plus tard, Garou-Garou se faisait pincer[1] par une ronde de nuit dans une bijouterie de la rue de la Paix. Il avait apposé sa signature sur le comptoir-caisse et s'était mis à chanter une chanson à boire en fracassant différentes vitrines à l'aide d'un hanap[2] en or massif. Il lui eût été facile de s'enfoncer dans un mur et d'échapper ainsi à la ronde de nuit[3], mais tout porte à croire qu'il voulait être arrêté, et probablement à seule fin de confondre ses collègues dont l'incrédulité l'avait mortifié. Ceux-ci, en effet, furent bien surpris, lorsque les journaux du lendemain publièrent en première page la photographie de Dutilleul. Ils regrettèrent amèrement d'avoir méconnu leur génial camarade et lui rendirent hommage en se laissant pousser une petite barbiche[4]. Certains même, entraînés par le remords et l'admiration, tentèrent de se faire la main sur le portefeuille ou la montre de famille de leurs amis et connaissances**.

On jugera sans doute que le fait de se laisser prendre par la police pour étonner quelques collègues témoigne d'une grande légèreté, indigne d'un homme exceptionnel, mais le ressort apparent de la volonté est fort peu de chose dans une telle détermination. En renonçant à la liberté, Dutilleul croyait céder à un orgueilleux désir de revanche, alors qu'en réalité il glissait simplement sur la pente de sa destinée. Pour un homme qui passe à travers les murs, il n'y a point de carrière un peu poussée s'il n'a tâté au moins une fois de la prison. Lorsque Dutilleul pénétra dans les locaux de la Santé[5], il eut l'impression d'être gâté par le sort. L'épaisseur des murs était pour lui un véritable régal. Le lendemain même de son incarcération, les gardiens découvrirent avec stupeur que le prisonnier avait planté un clou dans le mur de sa cellule et qu'il y avait accroché une montre en or appartenant au directeur de la prison. Il ne put ou ne voulut révéler comment cet objet était entré en sa possession. La montre fut rendue à son propriétaire

1. Familier pour : prendre en flagrant délit.
2. Grand récipient, dont on se servait pour boire au Moyen Age.
3. Faite par les agents de police.
4. Dutilleul lui-même porte une barbiche.
5. Prison célèbre de Paris.

* *Étudiez le* caractère *de Dutilleul, tel qu'il se manifeste dans cette page.*

** *N'y a-t-il pas dans cette phrase (et aussi dans les deux ou trois suivantes) une pointe de* malice *voire de* satire?

et, le lendemain, retrouvée au chevet de Garou-Garou avec le tome premier des *Trois Mousquetaires*[1] emprunté à la bibliothèque du directeur. Le personnel de la Santé était sur les dents[2]. Les gardiens se plaignaient en outre de recevoir des coups de pied dans le derrière, dont la provenance était inexplicable. Il semblait que les murs eussent, non plus des oreilles, mais des pieds. La détention de Garou-Garou durait depuis une semaine, lorsque le directeur de la Santé, en pénétrant un matin dans son bureau, trouva sur sa table la lettre suivante :

« Monsieur le directeur. Me reportant à notre entretien du 17 courant et, pour mémoire[3], à vos instructions générales du 15 mai de l'année dernière, j'ai l'honneur de vous informer que je viens d'achever la lecture du second tome des *Trois Mousquetaires* et que je compte m'évader cette nuit entre onze heures vingt-cinq et onze heures trente-cinq. Je vous prie, monsieur le directeur, d'agréer l'expression de mon profond respect. GAROU-GAROU. »

Malgré l'étroite surveillance dont il fut l'objet cette nuit-là, Dutilleul s'évada à onze heures trente. Connue du public le lendemain matin, la nouvelle souleva partout un enthousiasme magnifique. Cependant, ayant effectué un nouveau cambriolage qui mit le comble à sa popularité, Dutilleul semblait peu soucieux de se cacher et circulait à travers Montmartre sans aucune précaution. Trois jours après son évasion, il fut arrêté rue Caulaincourt au café du Rêve, un peu avant midi, alors qu'il buvait un vin blanc citron avec des amis.

Reconduit à la Santé et enfermé au triple verrou dans un cachot ombreux, Garou-Garou s'en échappa le soir même et alla coucher à l'appartement du directeur, dans la chambre d'ami. Le lendemain matin, vers neuf heures, il sonnait la bonne pour avoir son petit déjeuner et se laissait cueillir au lit, sans résistance, par les gardiens alertés. Outré, le directeur établit un poste de garde à la porte de son cachot et le mit au pain sec. Vers midi, le prisonnier s'en fut déjeuner dans un restaurant voisin de la prison et, après avoir bu son café, téléphona au directeur.

« Allo! Monsieur le directeur, je suis confus, mais tout à l'heure, au moment de sortir, j'ai oublié de prendre votre portefeuille, de sorte que je me trouve en panne[4] au restaurant. Voulez-vous avoir la bonté d'envoyer quelqu'un pour régler l'addition*? »

Le Passe-Muraille (1943). Gallimard, édit.

1. Le populaire roman d'Alexandre Dumas.
2. Était rompu de fatigue.
3. Terme employé en comptabilité pour signaler qu'un article ne figure dans les comptes qu'à titre de renseignement.
4. Terme de marine pour dire qu'un bateau à voiles s'est mis à l'arrêt. L'expression, aujourd'hui, s'applique surtout aux moteurs qui cessent brusquement de fonctionner (auto, avion, etc).

* *Est-ce par hasard que les personnages tournés en dérision par Dutilleul appartiennent soit à l'*administration, *soit à la* police?

ALBERT CAMUS (né en 1913)

L'ŒUVRE *d'*ALBERT CAMUS *est encore peu volumineuse. Mais elle est fort diverse, et surtout elle possède une rare* **densité**. *Plus que par son contenu, peut-être, elle semble valoir par son* **accent**, *par sa* **tension**, *par la vertu d'un style poétique et pourtant d'une infaillible netteté.*

UN MEURTRE

Meursault, le narrateur, est allé passer la journée sur une plage en compagnie de Raymond. Celui-ci a eu une altercation avec un Arabe, qui l'a blessé d'un coup de couteau. Avant de repartir, il a confié son revolver à Meursault, lequel, épuisé par la chaleur, se met à la recherche d'un endroit ombragé.



ALBERT CAMUS.

JE voyais de loin la petite masse sombre du rocher entourée d'un halo aveuglant par la lumière et la poussière de mer. Je pensais à la source fraîche derrière le rocher. J'avais envie de retrouver le murmure de son eau, envie de fuir le soleil, l'effort et les pleurs de femme, envie enfin de retrouver l'ombre et son repos. Mais quand j'ai été plus près, j'ai vu que le type de Raymond[1] était revenu.

Il était seul. Il reposait sur le dos, les mains sous la nuque, le front dans les ombres du rocher, tout le corps au soleil. Son bleu de chauffe[2] fumait dans la chaleur. J'ai été un peu surpris. Pour moi, c'était une histoire finie et j'étais venu là sans y penser.

Dès qu'il m'a vu, il s'est soulevé un peu et a mis la main dans sa poche. Moi, naturellement, j'ai serré le revolver de Raymond dans mon veston. Alors de nouveau, il s'est laissé aller en arrière, mais sans retirer la main de sa poche. J'étais assez loin de lui, à une dizaine de mètres. Je devinais son regard par instants, entre ses paupières mi-closes. Mais le plus souvent, son image dansait devant mes yeux dans l'air enflammé. Le bruit des vagues était encore plus paresseux, plus étale[3] qu'à midi. C'était le même soleil, la même lumière sur le même sable qui se prolongeait ici. Il y avait déjà deux heures que la journée n'avançait plus, deux

1. L'Arabe qui avait blessé Raymond. *Type* en ce sens est très familier.

2. Vêtement de travail, que mettent les ouvriers chargés d'assurer le *chauffage* d'une machine.

3. La mer est dite *étale*, quand la marée a cessé de monter et n'a pas encore commencé à descendre.

heures qu'elle avait jeté l'ancre dans un océan de métal bouillant. A l'horizon, un petit vapeur est passé et j'en ai deviné la tache noire au bord de mon regard, parce que je n'avais pas cessé de regarder l'Arabe.

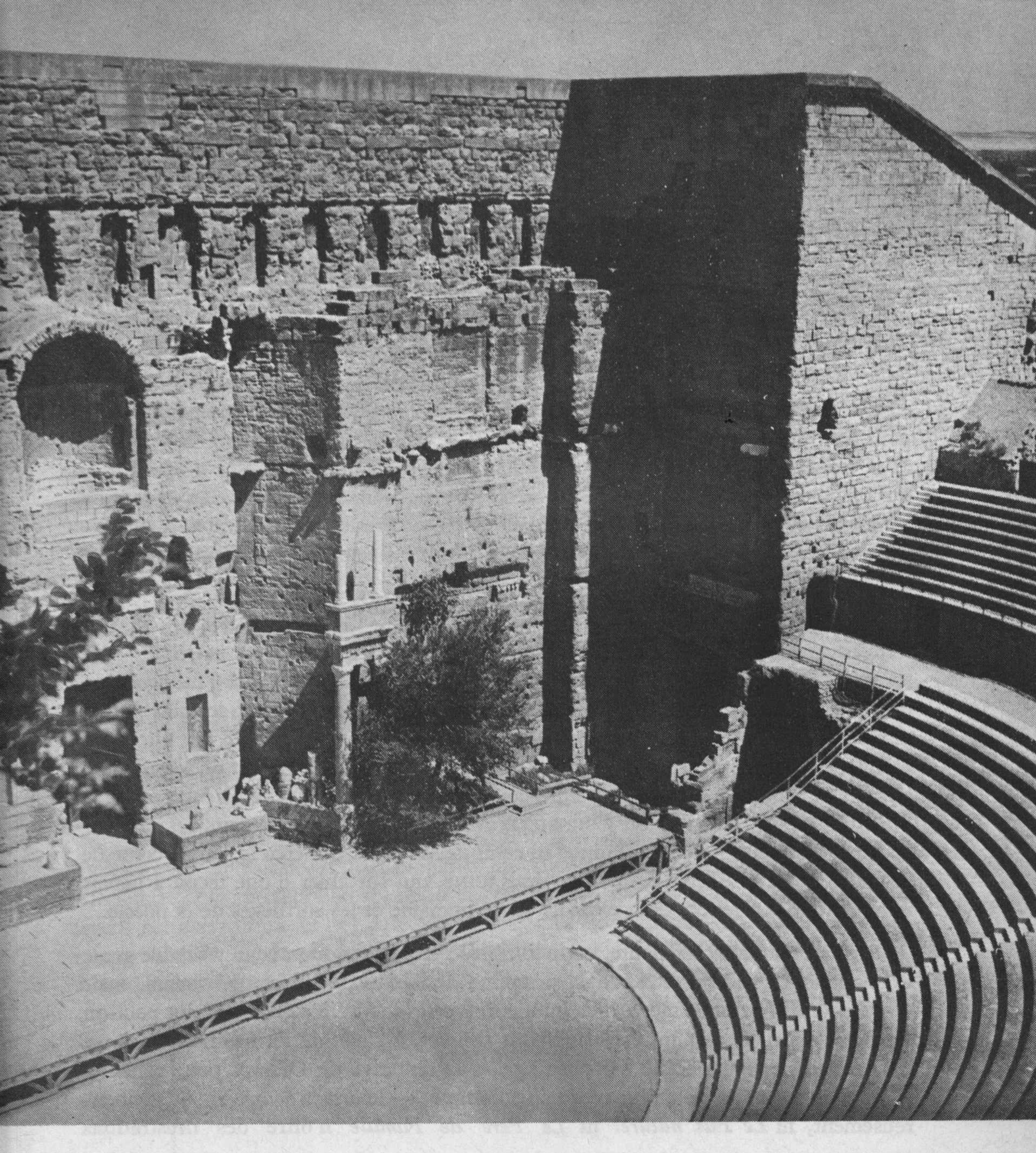
J'ai pensé que je n'avais qu'un demi-tour à faire et ce serait fini. Mais toute une plage vibrante de soleil se pressait derrière moi. J'ai fait quelques pas vers la source. L'Arabe n'a pas bougé. Malgré tout, il était encore assez loin. Peut-être à cause des ombres sur son visage, il avait l'air de rire. J'ai attendu. La brûlure du soleil gagnait mes joues et j'ai senti des gouttes de sueur s'amasser dans mes sourcils. C'était le même soleil que le jour où j'avais enterré maman et, comme alors, le front surtout me faisait mal et toutes ses veines battaient ensemble sous la peau. A cause de cette brûlure que je ne pouvais plus supporter, j'ai fait un mouvement en avant. Je savais que c'était stupide, que je ne me débarrasserais pas du soleil en me déplaçant d'un pas. Mais j'ai fait un pas, un seul pas en avant. Et cette fois, sans se soulever, l'Arabe a tiré son couteau qu'il m'a présenté dans le soleil. La lumière a giclé sur l'acier et c'était comme une longue lame étincelante qui m'atteignait au front. Au même instant, la sueur amassée dans mes sourcils a coulé d'un coup sur les paupières et les a recouvertes d'un voile tiède et épais. Mes yeux étaient aveuglés derrière ce rideau de larmes et de sel. Je ne sentais plus que les cymbales du soleil sur mon front et, indistinctement, le glaive éclatant jailli du couteau toujours en face de moi. Cette épée brûlante rongeait mes cils et fouillait mes yeux douloureux. C'est alors que tout a vacillé. La mer a charrié un souffle épais et ardent. Il m'a semblé que le ciel s'ouvrait sur toute son étendue pour laisser pleuvoir du feu*. Tout mon être s'est tendu et j'ai crispé ma main sur le revolver. La gâchette a cédé, j'ai touché le ventre poli de la crosse et c'est là, dans le bruit à la fois sec et assourdissant, que tout a commencé. J'ai secoué la sueur et le soleil. J'ai compris que j'avais détruit l'équilibre du jour, le silence exceptionnel d'une plage où j'avais été heureux. Alors, j'ai tiré quatre fois sur un corps inerte où les balles s'enfonçaient sans qu'il y parût. Et c'était comme quatre coups brefs que je frappais sur la porte du malheur**.

L'Étranger (1942). Gallimard.

* *La scène se passe sur une plage d'Afrique du Nord : comment l'impression de* chaleur *et de* lumière *est-elle rendue dans cette page?*

** *L'assassin vous semble-t-il totalement* coupable? — *Voyez-vous pourquoi l'écrivain l'a appelé* « l'Étranger »?





XV. Le théâtre en France

Le théâtre, en France, date du Moyen Age. Plus précisément, du moment où le *drame liturgique*, devenu trop important pour continuer à être joué dans l'église même, se transporte sur le parvis (XIIe siècle). Il se constitue alors des « *jeux* », des « *miracles* », puis, plus tard, des « *mystères* », qui ont tous un trait commun : leur caractère foncièrement religieux. Cependant, la comédie s'établit à son tour en genre autonome et produit toutes sortes d'œuvres, dont une au moins, *La Farce de Maître Pathelin* (XVe siècle), garde aujourd'hui encore une réelle saveur.

L'avènement de l'humanisme marque un tournant dans l'histoire du théâtre français : il attire l'attention des auteurs — un Robert GARNIER, par exemple — sur les principaux maîtres de l'Antiquité gréco-latine, cependant que sous l'influence de théoriciens tels que Scaliger et Vauquelin de la Fresnaye s'élaborent certains points de doctrine qui préparent l'apparition de la tragédie classique fondée sur une crise morale, étroitement resserrée entre les trois unités d'action, de lieu et de temps. Dès lors, il ne manquait plus qu'un génie pour illustrer cette nouvelle orientation de la littérature dramatique : c'est à CORNEILLE, avec *Le Cid* (1636), que revint cet honneur insigne. Mais son mérite ne diminue ni celui de MOLIÈRE, qui créa la grande comédie de mœurs et de caractères, ni celui de RACINE, qui sut allier d'une façon à jamais inimitable les exigences de la scène, la vérité humaine et les sortilèges de la poésie....

Trop philosophique sans doute, notre XVIIIe siècle ne produira aucun véritable génie dramatique. Sauf, peut-être, en la personne de MARIVAUX, créateur original, mais d'une envergure tout de même bien inférieure à celle de Molière. Tout au plus peut-on signaler l'effort de certains écrivains pour trouver, à l'aide de formes nouvelles, un moyen de rajeunir la scène française : telles la tentative de Diderot pour concilier la tragédie et la comédie en un genre plus complet — le *drame bourgeois* — (malheureusement, ni *Le Fils naturel* ni *Le Père de Famille* n'offre des illustrations

---

P. 381 : LE THÉATRE ANTIQUE D'ORANGE OU SE DONNE CHAQUE ANNÉE UN FESTIVAL D'ART DRAMATIQUE.

bien convaincantes de cet essai de rénovation), et celle de Beaumarchais pour animer le drame d'un ferment déjà révolutionnaire.

Il faudra donc arriver à l'époque romantique pour que le théâtre reprenne, au sein de notre littérature, son importance traditionnelle. Aussi bien permet-il à la jeune école de publier de bruyants manifestes — tels que le *Racine et Shakespeare* de Stendhal (1823) et surtout la *Préface de Cromwell* de Victor Hugo (1827). Il lui offre aussi l'occasion de livrer des « batailles » spectaculaires, dont la plus fameuse reste celle d'*Hernani* (1830). Mais l'on sait combien éphémère fut le triomphe des novateurs romantiques, puisque, dès 1843, *Les Burgraves* subissaient un échec retentissant, alors que la néo-classique *Lucrèce* de Ponsard se voyait portée aux nues par le public et par la critique....

Cette date est particulièrement importante, parce qu'elle marque une sorte de *divorce* entre les grands écrivains et le théâtre, qui, pour plusieurs générations, devient l'apanage de *spécialistes* de second ordre.... Somme toute, pour assister à la fin de cette s[illegible]on regrettable, il faudra attendre qu'un grand inspiré, Paul Claudel, ose produire des pièces où le souffle de la poésie balaie les petits artifices du simple métier dramatique. Depuis lors, il est vrai, un Jules Romains, un Giraudoux, un Mauriac, un Montherlant, un Sartre, un Camus ont su prouver qu'il y avait encore place, en France, pour un théâtre qui fût vraiment pensé, construit, écrit.



On ne saurait évoquer l'histoire du théâtre contemporain sans signaler l'influence exercée par les grands metteurs en scène sur les auteurs eux-mêmes.

Après le minutieux réalisme d'Antoine se produisit une réaction avec Jacques Copeau, directeur du *Vieux-Colombier*. Ses efforts pour créer une esthétique nouvelle, où le décor allait suggérer plutôt qu'imposer, coïncidèrent avec ceux d'un Stanislavsky en Russie, d'un Reinhardt en Allemagne, d'un Grandville Barker en Angleterre. Les metteurs en scène du *Cartel* (Jouvet, Dullin, Baty, Pitoeff) recueilleront cette tradition, et des auteurs comme Jules Romains et Giraudoux travailleront en étroit accord avec eux. Aujourd'hui s'amorce une réaction inverse, une sorte de réalisme idéologique qui est loin d'avoir produit tous ses effets.



LE JEU D'ADAM (FIN DU XIIe SIÈCLE)

C'EST *un des plus* **anciens monuments** *de l'art dramatique français. Écrit en langue vulgaire, à la différence des drames liturgiques (écrits, eux, en latin), il comprend trois parties : la chute d'Adam et Eve, l'assassinat d'Abel par Caïn, l'annonce par les prophètes de la venue du Messie.*

On trouvera ici la scène de la tentation d'Eve par le Malin.

ÈVE ET LE DIABLE

(*Scène mise en français moderne.*)

UN DIABLE DANS LA REPRÉSENTATION D'UN MYSTÈRE. DESSIN DU XVe SIÈCLE.

LE DIABLE. — Eve, je suis venu te trouver.

EVE. — Toi, Satan? Pourquoi, dis-moi?

LE DIABLE. — Je vais cherchant ton profit, ton honneur.

EVE. — Puisse Dieu me les donner!

LE DIABLE. — N'aie pas peur. Il y a longtemps que je sais tous les secrets du Paradis. Une partie je t'en dirai.

EVE. — Hé bien, commence, et j'écouterai.

LE DIABLE. — Tu m'écouteras?

EVE. — Oui, certes, en rien je ne te fâcherai.

LE DIABLE. — Me garderas-tu le secret?

EVE. — Oui, par ma foi.

LE DIABLE. — Il ne sera pas révélé?

EVE. — Non, pas par moi.

LE DIABLE. — Hé bien, je me fierai à toi. Je ne veux pas de toi d'autre garantie.

EVE. — Tu peux te fier à ma parole.

LE DIABLE. — Tu as été à bonne école. J'ai vu Adam, mais il était bien sot.

EVE. — Il est un peu grossier.

LE DIABLE. — Il s'amollira. Il est plus grossier que l'enfer.

EVE. — C'est un homme libre.

LE DIABLE. — Non, c'est un véritable esclave. Il ne veut pas prendre soin de ses intérêts. Qu'il prenne au moins soin des tiens. Tu es faiblette et tendre chose; tu es plus fraîche que n'est rose, tu es plus blanche que cristal, que neige qui

tombe sur glace en la vallée. C'est un mauvais couple qu'a fait de vous le Créateur. Tu es si tendre et lui si grossier! Cependant tu es plus sage; en grande sagesse tu as mis ton cœur; aussi fait-il bon s'adresser à toi. Je veux te parler.

EVE. — Aie confiance.

LE DIABLE. — Que personne ne le sache.

EVE. — Qui pourrait le savoir?

LE DIABLE. — Pas même Adam....

EVE. — Non certes, pas par moi.

LE DIABLE. — Hé bien, je te le dirai. Toi, écoute-moi. Il n'y a que nous deux sur ce chemin. Adam est là-bas, il ne nous entend pas.

EVE. — Parle tout haut : il n'en saura pas un mot.

LE DIABLE. — Je vous avertis d'un grand piège qui vous est tendu dans ce jardin. Le fruit que Dieu vous a donné n'a guère de qualité; celui qu'il vous a tant défendu a grande vertu. En lui est grâce de la vie, de la puissance, de la seigneurie, de toute science, du bien comme du mal.

EVE. — Quel goût a-t-il?

LE DIABLE. — Céleste. A ton beau corps, à ton visage, conviendrait un sort tel qu'il te ferait reine de l'univers, du ciel et de l'enfer, et que tu pourrais être maîtresse de tout au monde.

EVE. — Le fruit est tel?

LE DIABLE. — Oui, en vérité.

EVE. — (*Alors Eve regardera attentivement le fruit défendu, disant après l'avoir longtemps regardé :*) Sa seule vue me fait du bien.

LE DIABLE. — Alors, si tu le manges, quelle sera ta puissance!

EVE. — Qu'est-ce que j'en sais?

LE DIABLE. — Tu ne me croiras donc pas? Prends-le d'abord, puis à Adam le donne. Du ciel vous aurez l'éternelle couronne. Au Créateur vous serez pareils. Il ne pourra vous cacher son secret. Quand vous aurez mangé du fruit, à jamais le cœur vous sera changé. Avec Dieu vous serez, sans défaillance. Vous aurez même bonté, même puissance. Goûte au fruit.

EVE. — Je n'ose.

LE DIABLE. — Ne crois pas Adam.

EVE. — Soit, je le ferai.

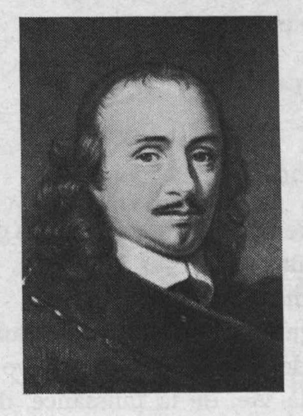
LE DIABLE. — Quand?

EVE. — Attends qu'Adam soit à l'écart.

LE DIABLE. — Mange-le. N'aie crainte. Tarder serait un enfantillage*.

• *Trouvez-vous dans cette scène les premiers éléments d'une* étude psychologique *de la tentation... et de la femme?*

CORNEILLE (1606-1684)



CORNEILLE.

AVANT *que la rigueur classique eût définitivement séparé le genre tragique et le genre comique,* CORNEILLE *sut briller dans les deux à la fois et même, avec* Le Cid *(1636), créer cette* **tragi-comédie** *que, beaucoup plus tard, les Romantiques, enivrés de Shakespeare, rêveront en vain de réaliser. C'est que le génie cornélien est un* **génie complet**, *capable de s'adapter à toutes les exigences du théâtre.*

La scène que nous empruntons à Polyeucte *(1643) prouve, précisément, que Corneille n'est pas seulement un poète du sublime, mais qu'il sait être aussi un peintre de l'amour. D'un amour, il est vrai, tout inspiré de l'idéal précieux, c'est-à-dire fondé essentiellement sur l'***estime**, *ou même sur l'***admiration.**

POLYEUCTE (1643)

Pauline, mariée contre son gré à Polyeucte, est restée éprise de Sévère. Celui-ci, qui s'est couvert de gloire sur les champs de bataille, vient lui rendre visite dans l'espoir de reconquérir celle que, de son côté, il n'a jamais cessé d'aimer.

PAULINE

Oui, je l'[1]aime, seigneur, et n'en fais point d'excuse;
Que tout autre que moi vous flatte[2] et vous abuse,
Pauline a l'âme noble et parle à cœur ouvert.
Le bruit de votre mort[3] n'est point ce qui vous perd;
Si le Ciel en mon choix eût mis mon hyménée,
A vos seules vertus je me serais donnée,
Et toute la rigueur de votre premier sort[4]
Contre votre mérite eût fait un vain effort.
Je découvrais en vous d'assez illustres marques[5]
Pour vous préférer même aux plus heureux monarques;
Mais puisque mon devoir m'imposait d'autres lois,
De quelque amant pour moi que mon père eût fait choix,
Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous donne
Vous auriez ajouté l'éclat d'une couronne,
Quand je vous aurais vu, quand je l'[6]aurais haï,

1. Polyeucte.
2. Trompe.
3. Le bruit avait couru que Sévère était mort.
4. Sévère, avant de se distinguer sur les champs de bataille d'Orient, était pauvre et sans gloire.
5. Signes de mérite.
6. Polyeucte.

J'en aurais soupiré, mais j'aurais obéi,
Et sur mes passions ma raison souveraine*
Eût blâmé mes soupirs et dissipé ma haine.

SÉVÈRE

Que vous êtes heureuse, et qu'un peu de soupirs
Fait un aisé remède à tous vos déplaisirs!
Ainsi de vos désirs toujours reine[1] absolue,
Les plus grands changements vous trouvent résolue;
De la plus forte ardeur[2] vous portez vos esprits
Jusqu'à l'indifférence et peut-être au mépris;
Et votre fermeté fait succéder sans peine
La faveur au dédain, et l'amour à la haine.
Qu'un peu de votre humeur ou de votre vertu[3]
Soulagerait les maux de ce[4] cœur abattu!
Un soupir, une larme à regret épandue
M'aurait déjà guéri de vous avoir perdue;
Ma raison pourrait tout sur l'amour affaibli
Et de l'indifférence irait jusqu'à l'oubli;
Et mon feu[5] désormais se réglant sur le vôtre,
Je me tiendrais heureux entre les bras d'une autre.
O trop aimable[6] objet, qui m'avez trop charmé,
Est-ce là comme on aime, et m'avez-vous aimé?

PAULINE

Je vous l'ai trop fait voir, seigneur; et si mon âme
Pouvait bien étouffer les restes de sa flamme,
Dieux, que j'éviterais de rigoureux tourments[7]!
Ma raison, il est vrai, dompte mes sentiments;
Mais quelque autorité que sur eux elle ait prise,
Elle n'y règne pas, elle les tyrannise[8];
Et quoique le dehors soit sans émotion,
Le dedans n'est que trouble et que sédition.
Un je ne sais quel charme encor vers vous m'emporte**;
Votre mérite est grand, si ma raison est forte :

1. *Reine* se rapporte à *vous*, du vers suivant.
2. *Ardeur* amoureuse.
3. Fermeté d'âme.
4. *Ce* cœur : mon cœur.
5. Amour.
6. Digne d'être aimé.
7. Tortures.
8. Elle les soumet par *la force*.

* *Formule toute* cornélienne : *en quoi?*
** *Pourquoi a-t-on pu dire que ce vers était* « racinien »?

Je le vois, encor tel qu'il alluma mes feux,
D'autant plus puissamment solliciter mes vœux
Qu'il est environné de puissance et de gloire,
Qu'en tous lieux après vous il traîne la victoire,
Que j'en sais mieux le prix, et qu'il n'a point déçu
Le généreux[1] espoir que j'en[2] avais conçu.
Mais ce même devoir qui le vainquit dans Rome,
Et qui me range ici dessous[3] les lois d'un homme,
Repousse encor si bien l'effort de tant d'appas[4]
Qu'il déchire mon âme et ne l'ébranle pas.
C'est cette vertu même, à nos désirs cruelle,
Que vous louiez alors en blasphémant contre elle :
Plaignez-vous-en encor; mais louez sa rigueur,
Qui triomphe à la fois de vous et de mon cœur;
Et voyez qu'un devoir moins ferme et moins sincère
N'aurait pas mérité l'amour du grand Sévère*.

SÉVÈRE

Ah! madame, excusez une aveugle douleur,
Qui ne connaît plus rien que l'excès du malheur :
Je nommais inconstance et prenais pour un crime
De ce juste devoir l'effort le plus sublime.
De grâce, montrez moins à mes sens désolés
La grandeur de ma perte et ce que vous valez;
Et, cachant par pitié cette vertu si rare,
Qui redouble mes feux lorsqu'elle nous sépare,
Faites voir des défauts qui puissent à leur tour
Affaiblir ma douleur avecque[5] mon amour.

PAULINE

Hélas! cette vertu, quoique enfin[6] invincible,
Ne laisse que trop voir une âme trop sensible.
Ces pleurs en sont témoins, et ces lâches soupirs
Qu'arrachent de nos feux les cruels souvenirs :
Trop rigoureux effets d'une aimable présence
Contre qui mon devoir a trop peu de défense!

1. Noble. — 2. De votre mérite.
3. Archaïque pour *sous*.
4. Attraits.
5. Orthographe déjà vieillie à l'époque de Corneille.
6. Finalement.

* *L'attitude de* Pauline *n'est-elle pas à rapprocher de celles de* Chimène *et de* Rodrigue, *chez qui l'amour grandit* à la mesure de l'énergie *manifestée par le partenaire?*

Mais si vous estimez ce vertueux devoir,
Conservez-m'en la gloire, et cessez de me voir;
Épargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte :
Épargnez-moi des feux qu'à regret je surmonte;
Enfin épargnez-moi ces tristes entretiens,
Qui ne font qu'irriter[1] vos tourments et les miens.

SÉVÈRE

Que je me prive ainsi du seul bien qui me reste!

PAULINE

Sauvez-vous d'une vue à tous les deux funeste.

SÉVÈRE

Quel prix[2] de mon amour! quel fruit de mes travaux!

PAULINE

C'est le remède seul[3] qui peut guérir nos maux.

SÉVÈRE

Je veux mourir des miens : aimez-en la mémoire.

PAULINE

Je veux guérir des miens : ils souilleraient ma gloire[4].

SÉVÈRE

Ah! puisque votre gloire en prononce l'arrêt,
Il faut que ma douleur cède à son intérêt.
Est-il rien que sur moi cette gloire n'obtienne?
Elle me rend les soins que je dois à la mienne.
Adieu : je vais chercher au milieu des combats
Cette immortalité que donne un beau trépas
Et remplir dignement, par une mort pompeuse[5],
De mes premiers exploits l'attente avantageuse[6],
Si toutefois, après ce coup mortel du sort,
J'ai de la vie assez pour chercher une mort.

PAULINE

Et moi, dont votre vue augmente le supplice,
Je l'éviterai même en votre sacrifice;
Et seule dans ma chambre, enfermant mes regrets,
Je vais pour vous aux dieux faire des vœux secrets.

1. Accroître. — 2. Récompense.
3. Le seul remède.
4. Mon honneur.
5. Glorieuse.
6. Le noble espoir que suscitaient mes premiers exploits.

SÉVÈRE

Puisse le juste Ciel, content[1] de ma ruine,
Combler d'heur[2] et de jours Polyeucte et Pauline!

PAULINE

Puisse trouver Sévère, après tant de malheur,
Une félicité digne de sa valeur!

SÉVÈRE

Il la trouvait en vous.

PAULINE

Je dépendais d'un père.

SÉVÈRE

O devoir qui me perd et qui me désespère!
Adieu, trop vertueux objet[3] et trop charmant*.

PAULINE

Adieu, trop malheureux et trop parfait amant**.

Acte II, sc. II.

1. Se satisfaisant de. — 2. Bonheur. — 3. Objet aimé.

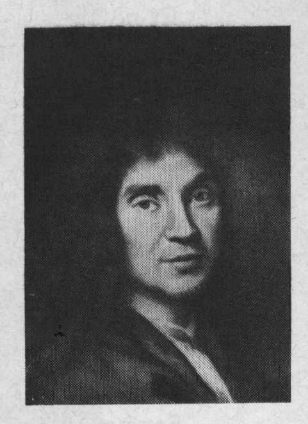
* *Étudiez le* vocabulaire précieux *tout au long de cette scène.*
** *Montrez que la scène s'achève en un* duo lyrique.



MOLIÈRE (1622-1673)

BOILEAU *reprochait à l'auteur du* Misanthrope *d'être aussi celui des* Fourberies de Scapin. *Moins étroits dans nos goûts, nous serions plutôt tentés aujourd'hui d'admirer un créateur aussi bien doué pour la simple* **farce** *que pour la* **grande comédie** *de caractères, et, le cas échéant, assez habile pour unir ces deux genres de comique à l'intérieur d'une même pièce....*

La célèbre scène du « pauvre homme », extraite de Tartuffe, *nous offre un exemple saisissant de ce double aspect du génie de* MOLIÈRE, *qui, tout en nous faisant* **rire** *par le jeu des questions et des exclamations répétées d'Orgon, nous permet en même temps de saisir la stupidité d'un personnage littéralement possédé.*



MOLIÈRE, PAR MIGNARD.

TARTUFFE (1664-1669)

Orgon, qui est allé pendant quelques jours à la campagne, revient chez lui et s'informe de ce qui s'est passé durant son absence. Il s'adresse à Dorine, sa servante.

ORGON

TOUT s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte?
Qu'est-ce qu'on fait céans[1]? Comme[2] est-ce qu'on s'y porte?

DORINE

Madame[3] eut, avant-hier, la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON

Et Tartuffe[4]?

DORINE

Tartuffe? il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais et la bouche vermeille.

ORGON

Le pauvre homme!

1. Ici. — 2. Comment.
3. Elmire, la femme d'Orgon.
4. Le faux dévot, qui s'est introduit chez Orgon et y vit en parasite.

DORINE

Le soir elle eut un grand dégoût
Et ne put au souper toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête était encor cruelle.

ORGON

Et Tartuffe?

DORINE

Il soupa, lui tout seul, devant elle,
Et fort dévotement il mangea deux perdrix
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON

Le pauvre homme!

DORINE

La nuit se passa tout entière
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière;
Des chaleurs[1] l'empêchaient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour près d'elle il nous fallut veiller.

ORGON

Et Tartuffe?

DORINE

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table,
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où sans trouble il dormit jusques au lendemain.

ORGON

Le pauvre homme!

DORINE

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée[2],
Et le soulagement suivit tout aussitôt.

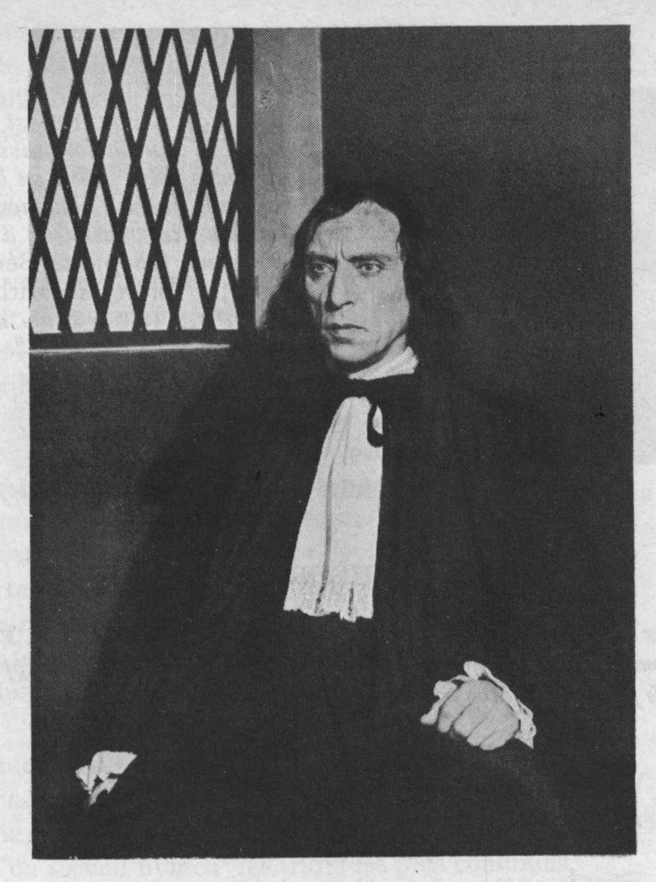
ORGON

Et Tartuffe?

DORINE

Il reprit courage comme il faut,
Et contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avait perdu madame,
But, à son déjeuner, quatre grands coups de vin.

1. Accès de fièvre. — 2. Remède alors fort en usage.



LOUIS JOUVET DANS LE RÔLE DE TARTUFFE.

On ne retrouvera guère dans ce visage les traits du Tartuffe conçu par Molière. C'est que Jouvet interprétait le personnage dans un sens plus indulgent, voire pathétique.

ORGON

Le pauvre homme!

DORINE

Tous deux se portent bien enfin;
Et je vais à madame annoncer par avance
La part que vous prenez à sa convalescence*.

Acte I, sc. IV.

* *Définir les différents éléments dont est fait ici le* comique. *Marquer, en particulier, et les* contrastes *et le* rythme *sur lesquels repose la scène.*

RACINE (1639-1699)



RACINE.

DES *tragiques français,* RACINE *est celui qui s'est avancé le plus loin dans la connaissance du* **cœur humain.** *Il est aussi celui qui a su le mieux allier aux exigences de la scène les charmes de la Poésie.*

*Quels que soient les mérites d'*Andromaque *(1667), de* Britannicus *(1669), de* Bérénice *(1670), de* Bajazet *(1672), et même de* Mithridate *(1673) ou d'*Iphigénie *(1674), c'est dans* Phèdre *(1677) que le génie racinien s'est épanoui le plus complètement. Il n'est pas de tragédie, en effet, où l'amour atteigne un pareil degré de violence, d'excès, de déraison : et pourtant, jusqu'en sa fureur, il s'y exprime dans une forme d'une* **simplicité** *et d'une* **limpidité** *qui défient l'analyse.*

PHÈDRE

Consumée par la passion criminelle qu'elle porte à son beau-fils, Hippolyte, Phèdre a décidé de mourir. Mais soudain, elle apprend la mort de son mari Thésée, père d'Hippolyte. Reprenant alors courage, elle fait venir le jeune homme pour lui avouer son amour.

PHÈDRE, *à Œnone*[1]

LE voici. Vers mon cœur tout mon sang se retire.
J'oublie, en le voyant, ce que je viens lui dire[2].

ŒNONE

Souvenez-vous d'un fils qui n'espère qu'en vous.

PHÈDRE

On dit qu'un prompt départ[3] vous éloigne de nous,
Seigneur. A vos douleurs je viens joindre mes larmes.
Je vous viens pour un fils expliquer[4] mes alarmes.
Mon fils n'a plus de père : et le jour n'est pas loin
Qui de ma mort encor doit le rendre témoin.
Déjà mille ennemis[5] attaquent son enfance.
Vous seul pouvez contre eux embrasser sa défense.

1. Nourrice de Phèdre, qui joue ici le rôle d'une confidente.

2. Elle vient lui parler de son fils (le fils qu'elle a eu de Thésée et pour qui elle craint depuis qu'on a annoncé la mort du roi).

3. Hippolyte s'apprête à partir pour Athènes, où il doit occuper le trône laissé vacant par la mort de son père.

4. Exposer.

5. Ce sont les partisans d'Hippolyte. Ils veulent voir régner le jeune homme plutôt que le fils de Phèdre, qui n'est encore qu'un enfant.

Mais un secret remords agite mes esprits[1].
Je crains d'avoir fermé votre oreille à ses cris.
Je tremble que sur lui votre juste colère
Ne poursuive bientôt une odieuse mère[2].

HIPPOLYTE

Madame, je n'ai point des sentiments si bas.

PHÈDRE

Quand vous me haïriez, je ne m'en plaindrais pas,
Seigneur. Vous m'avez vue attachée[3] à vous nuire;
Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire.
A votre inimitié j'ai pris soin de m'offrir[4].
Aux bords que j'habitais je n'ai pu vous souffrir.
En public, en secret, contre vous déclarée,
J'ai voulu par des mers en[5] être séparée;
J'ai même défendu, par une expresse loi,
Qu'on osât prononcer votre nom devant moi.
Si pourtant à l'offense on mesure la peine,
Si la haine peut seule attirer votre haine,
Jamais femme ne fut plus digne de pitié,
Et moins digne, Seigneur, de votre inimitié.

HIPPOLYTE

Des droits de ses enfants une mère jalouse
Pardonne rarement au fils d'une autre épouse[6].
Madame, je le sais. Les soupçons importuns[7]
Sont d'un second hymen[8] les fruits les plus communs.
Toute autre aurait pour moi pris les mêmes ombrages[9],
Et j'en aurais peut-être essuyé plus d'outrages.

PHÈDRE

Ah! Seigneur, que le Ciel, j'ose ici l'attester[10],
De cette loi commune a voulu m'excepter!
Qu'un soin[11] bien différent me trouble et me dévore!

1. Petits corps subtils que, dans la psychologie du XVII[e] siècle, on regardait comme les principes des sentiments.
2. Belle-mère d'Hippolyte, Phèdre semble craindre le ressentiment de son beau-fils, qu'elle a naguère fait exiler (cf. *infra : Aux bords que j'habitais...*).
3. Occupée avec acharnement à....
4. M'exposer.
5. *En :* de vous.
6. Ce vers est un souvenir direct d'Euripide.
7. Fâcheux.
8. *Hymen :* mot grec signifiant : mariage.
9. La même défiance.
10. *Attester :* prendre à témoin.
11. Souci.

HIPPOLYTE

Madame, il n'est pas temps de vous troubler encore.
Peut-être votre époux voit encore le jour;
Le Ciel peut à nos pleurs accorder son retour[1].
Neptune le protège, et ce dieu tutélaire
Ne sera pas en vain imploré par mon père.

PHÈDRE

On ne voit point deux fois le rivage des morts,
Seigneur. Puisque Thésée a vu les sombres bords,
En vain vous espérez qu'un dieu vous le renvoie;
Et l'avare Achéron[2] ne lâche point sa proie.
Que dis-je? Il n'est point mort, puisqu'il respire en vous.
Toujours devant mes yeux je crois voir mon époux.
Je le vois, je lui parle; et mon cœur.... Je m'égare,
Seigneur, ma folle ardeur malgré moi se déclare.

HIPPOLYTE

Je vois de votre amour l'effet prodigieux.
Tout mort qu'il est, Thésée est présent à vos yeux;
Toujours de son amour votre âme est embrasée.

PHÈDRE

Oui, Prince, je languis[3], je brûle pour Thésée.
Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers,
Volage adorateur de mille objets[4] divers,
Qui va du dieu des morts déshonorer la couche[5];
Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche,
Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi[6],
Tel qu'on dépeint nos dieux, ou tel que je vous voi[7].
Il avait votre port[8], vos yeux, votre langage,
Cette noble pudeur colorait son visage
Lorsque de notre Crète[9] il traversa les flots,
Digne sujet des vœux des filles de Minos[10].

1. Le retour de Thésée, va, en effet, être annoncé dès la scène suivante.
2. Fleuve des Enfers.
3. Je souffre, je me meurs d'amour.
4. Femme aimée, dans le langage précieux de l'époque.
5. On croyait Thésée descendu aux Enfers pour enlever Proserpine, la femme du dieu des morts.
6. Archaïque. Nous dirions aujourd'hui : après *lui*.
7. Orthographe ancienne.
8. Attitude, maintien.
9. Thésée s'était embarqué pour la Crète, afin de tuer le Minotaure.
10. Roi de Crète, père d'Ariane et de Phèdre.

* *Par quelles* étapes *successives Phèdre prépare-t-elle l'aveu de son amour?*

Que faisiez-vous alors? Pourquoi, sans Hippolyte,
Des héros de la Grèce assembla-t-il l'élite?
Pourquoi, trop jeune encor, ne pûtes-vous alors
Entrer dans le vaisseau qui le mit sur nos bords?
Par vous aurait péri le monstre de la Crète[1],
Malgré tous les détours de sa vaste retraite[2].
Pour en développer l'embarras incertain[3],
Ma sœur[4] du fil fatal[5] eût armé votre main.
Mais non, dans ce dessein je l'aurais devancée :
L'amour m'en[6] eût d'abord[7] inspiré la pensée.
C'est moi, Prince, c'est moi dont l'utile secours
Vous eût du Labyrinthe enseigné les détours.
Que de soins m'eût coûtés cette tête[8] charmante!
Un fil n'eût point assez rassuré votre amante[9].
Compagne du péril qu'il vous fallait chercher,
Moi-même devant vous j'aurais voulu marcher;
Et Phèdre au Labyrinthe avec vous descendue
Se serait avec vous retrouvée, ou perdue*.

HIPPOLYTE

Dieux! qu'est-ce que j'entends? Madame, oubliez-vous
Que Thésée est mon père, et qu'il est votre époux?

PHÈDRE

Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire,
Prince? Aurais-je perdu tout le soin de ma gloire[10]?

HIPPOLYTE

Madame, pardonnez. J'avoue, en rougissant,
Que j'accusais à tort un discours innocent.
Ma honte ne peut plus soutenir votre vue;
Et je vais....

PHÈDRE

Ah! cruel, tu m'as trop entendue[11].
Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur.
Hé bien! connais donc Phèdre et toute sa fureur.

1. Le Minotaure.
2. Le Labyrinthe.
3. Pour en débrouiller l'enchevêtrement.
4. Ariane; elle avait donné à Thésée le fil qui lui permit de retrouver son chemin dans le Labyrinthe.
5. Le fil dont *dépendait* la vie du héros.
6. *En :* d'armer votre main de ce fil.
7. Tout de suite.
8. Personne.
9. Au sens classique : qui aime et est aimée.
10. Honneur, réputation.
11. *Trop entendue :* trop bien comprise.

* *De quoi est faite la* poésie *de ce passage? On en étudiera plus particulièrement, la* couleur mythologique.

J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même;
Ni que du fol amour qui trouble ma raison
Ma lâche complaisance ait nourri le poison.
Objet infortuné des vengeances célestes[1],
Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes.
Les Dieux m'en sont témoins, ces Dieux qui dans mon flanc
Ont allumé le feu fatal à tout mon sang;
Ces Dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire[2] le cœur d'une faible mortelle.
Toi-même en ton esprit rappelle le passé.
C'est peu de t'avoir fui, cruel, je t'ai chassé[3];
J'ai voulu te paraître odieuse, inhumaine;
Pour mieux te résister, j'ai recherché ta haine.
De quoi m'ont profité[4] mes inutiles soins?
Tu me haïssais plus, je ne t'aimais pas moins.
Tes malheurs te prêtaient encor de nouveaux charmes.
J'ai langui, j'ai séché, dans les feux, dans les larmes.
Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
Si tes yeux un moment pouvaient me regarder.
Que dis-je? Cet aveu que je te viens de faire,
Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire?
Tremblante pour un fils que je n'osais trahir,
Je te venais prier de ne le point haïr.
Faibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime !
Hélas! je ne t'ai pu parler que de toi-même.
Venge-toi, punis-moi d'un odieux amour.
Digne fils du héros[5] qui t'a donné le jour,
Délivre l'univers d'un monstre qui t'irrite.
La veuve de Thésée ose aimer Hippolyte!
Crois-moi, ce monstre affreux ne doit point t'échapper.
Voilà mon cœur. C'est là que ta main doit frapper.
Impatient déjà d'expier son offense[6],
Au-devant de ton bras je le sens qui s'avance.

1. Allusion à la fureur vengeresse dont Vénus poursuivait la famille de Phèdre, depuis que le Soleil, aïeul de l'héroïne de la pièce, avait démasqué les amours de la déesse et de Mars.
2. *Séduire :* entraîner hors du droit chemin.
3. Phèdre avait, en effet, demandé à Thésée d'éloigner Hippolyte (cf. le début de la scène).
4. Quel profit m'ont rapporté?...
5. Thésée.
6. L'offense que ce cœur t'a faite.

Frappe. Ou si tu le crois indigne de tes coups,
Si ta haine m'envie[1] un supplice si doux,
Ou si[2] d'un sang trop vil ta main serait trempée,
Au défaut de ton bras prête-moi ton épée*.
Donne[3].

Acte II, sc. v.

1. Refuse.
2. = S'il est maigre...
3. Ici, un jeu de scène : Phèdre arrache l'épée des mains d'Hippolyte.

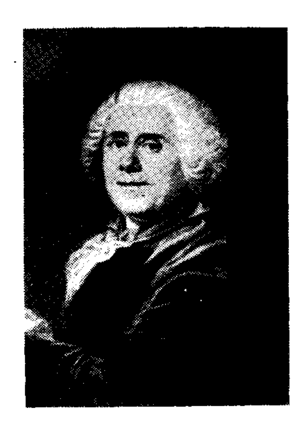
* *Comment s'exprime la* lucidité *du personnage dans ce passage? Quel sentiment l'emporte dans votre esprit :* l'horreur *ou* la pitié?



MARIVAUX (1688-1763)

TANDIS *que Regnard et Lesage s'efforçaient d'imiter Molière,* MARIVAUX, *lui, eut le mérite de chercher un chemin qui lui fût propre. Il s'appliqua presque uniquement à l'étude de l'amour, mais de* **l'amour naissant,** *avec ce que cette éclosion suppose d'* **émois,** *de* **surprises,** *de* **complications.** *Autant qu'à Racine, il fait penser à Corneille, parfois si subtil et quasi précieux. En fait, le* **marivaudage**, *qui désigne à la fois un style quelque peu affecté et une façon alambiquée de concevoir l'amour, apparaît bien comme une résurgence de la préciosité.*

Mais à côté de cette sorte d'alchimie, il y a place chez Marivaux pour des scènes vives et gaies, écrites d'une plume exquise.



MARIVAUX.

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD (1730)

Silvia et Dorante sont destinés à s'épouser. Mais curieux de se mieux connaître, ils ont, chacun de son côté, imaginé de se travestir, *elle, en servante, lui, en valet. Et ils sont fort étonnés de découvrir, lui, que la servante est bien jolie, et elle, que le valet ne manque ni d'esprit ni de distinction.*

SILVIA (*à part*)*. — Ce garçon-ci n'est pas sot, et je ne plains pas la soubrette[1] qui l'aura. Il va m'en conter; laissons-le dire pourvu qu'il m'instruise.

DORANTE (*à part*). — Cette fille-ci m'étonne! Il n'y a point de femme au monde à qui sa physionomie ne fît[2] honneur : lions connaissance avec elle.... (*Haut.*)

1. Jeune femme de chambre. — 2. Ne *pourrait* faire honneur (valeur conditionnelle du subjonctif imparfait.)

* ***On étudiera à quelle nuance psychologique correspond chacun des* apartés *de la scène.***

Puisque nous sommes dans le style amical, et que nous avons abjuré les façons, dis-moi, Lisette, ta maîtresse te vaut-elle? Elle est bien hardie d'oser avoir une femme de chambre comme toi.

SILVIA. — Bourguignon[1], cette question-là m'annonce que, suivant la coutume, tu arrives avec l'intention de me dire des douceurs : n'est-il pas vrai?



ZANETTA BENOZZI, LA PLUS CÉLÈBRE INTERPRÈTE DE MARIVAUX, DANS LE RÔLE DE SILVIA.

DORANTE. — Ma foi, je n'étais pas venu dans ce dessein-là, je te l'avoue. Tout valet que je suis, je n'ai jamais eu de grandes liaisons avec les soubrettes : je n'aime pas l'esprit domestique; mais, à ton égard, c'est une autre affaire. Comment donc! tu me soumets, je suis presque timide : ma familiarité n'oserait s'apprivoiser avec toi; j'ai toujours envie d'ôter mon chapeau de dessus ma tête; et, quand je te tutoie, il me semble que je jure[2] : enfin, j'ai un penchant à te traiter avec des respects qui te feraient rire. Quelle espèce de suivante es-tu donc, avec ton air de princesse?

SILVIA. — Tiens, tout ce que tu dis avoir senti en me voyant est précisément l'histoire de tous les valets qui m'ont vue.

DORANTE. — Ma foi, je ne serais pas surpris quand ce serait aussi l'histoire de tous les maîtres.

SILVIA. — Le trait est joli assurément; mais je te le répète encore. Je ne suis pas faite aux cajoleries de ceux dont la garde-robe ressemble à la tienne.

DORANTE. — C'est-à-dire que ma parure ne te plaît pas.

SILVIA. — Non, Bourguignon, laissons là l'amour et soyons bons amis.

DORANTE. — Rien que cela? ton petit traité n'est composé que de deux clauses[3] impossibles.

1. Nom qu'est censé porter Dorante. — 2. Que je profère un juron. — 3. Deux conditions.

SILVIA (*à part*). — Quel homme, pour un valet! (*Haut.*) Il faut pourtant qu'il s'exécute; on m'a prédit que je n'épouserais jamais qu'un homme de condition[1], et j'ai juré depuis de n'en écouter jamais d'autre.

DORANTE. — Parbleu! cela est plaisant : ce que tu as juré pour homme, je l'ai juré pour femme, moi, j'ai fait le serment de n'aimer sérieusement qu'une fille de condition.

SILVIA. — Ne t'écarte donc pas de ton projet.

DORANTE. — Je ne m'en écarte peut-être pas tant que nous le croyons : tu as l'air bien distingué; et l'on est quelquefois fille de condition sans le savoir.

SILVIA (*riant*). — Ah! Ah! Ah! Je te remercierais de ton éloge si ma mère n'en faisait pas les frais.

DORANTE. — Eh bien! venge-t'en sur la mienne, si tu me trouves assez bonne mine pour cela.

SILVIA (*à part*). — Il le mériterait. (*Haut.*) Mais ce n'est pas là de quoi il est question : trêve de badinage; c'est un homme de condition qui m'est prédit pour époux, et je n'en rabattrai rien.

DORANTE. — Parbleu! si j'étais tel, la prédiction me menacerait; j'aurais peur de la vérifier. Je n'ai pas de foi à l'astrologie; mais j'en ai beaucoup à ton visage.

SILVIA (*à part*). — Il ne tarit point.... (*Haut.*) Finiras-tu? Que t'importe la prédiction, puisqu'elle t'exclut?

DORANTE. — Elle n'a pas prédit que je ne t'aimerais point.

SILVIA. — Non : mais elle a dit que tu ne gagnerais rien; et moi, je te le confirme.

DORANTE. — Tu fais fort bien, Lisette; cette fierté-là te va à merveille; et, quoiqu'elle me fasse mon procès, je suis pourtant bien aise de te la voir; je te l'ai souhaitée d'abord que[2] je t'ai vue : il te fallait encore cette grâce-là; et je me console d'y perdre parce que tu y gagnes.

SILVIA (*à part*). — Mais, en vérité, voilà un garçon qui me surprend, malgré que j'en aie[3]. (*Haut.*) Dis-moi : qui es-tu, toi qui me parles ainsi?

DORANTE. — Le fils d'honnêtes gens qui n'étaient pas riches.

SILVIA. — Va, je te souhaite de bon cœur une meilleure situation que la tienne, et je voudrais pouvoir y contribuer : la fortune a tort avec toi.

DORANTE. — Ma foi! l'amour a plus de tort qu'elle : j'aimerais mieux qu'il me fût permis de te demander ton cœur que d'avoir tous les biens du monde.

SILVIA (*à part*). — Nous voilà, grâce au Ciel, en conversation réglée[4]. (*Haut.*) Bourguignon, je ne saurais me fâcher des discours que tu me tiens; mais, je t'en

1. Noble de naissance. — 2. Dès que.
3. Malgré moi (si *mauvais gré* que j'en *aie*).
4. Conversation en règle, comme en entretiennent les gens de même milieu.

prie, changeons d'entretien; venons à ton maître. Tu peux te passer de me parler d'amour, je pense.

DORANTE. — Tu pourrais bien te passer de m'en faire sentir, toi.

SILVIA. — Ah! je me fâcherai; tu m'impatientes. Encore une fois, laisse là ton amour.

DORANTE. — Quitte donc ta figure.

SILVIA (*à part*). — A la fin, je crois qu'il m'amuse.... (*Haut.*) Eh bien! Bourguignon, tu ne veux donc pas finir? Faudra-t-il que je te quitte? (*A part.*) Je devrais déjà l'avoir fait.

DORANTE. — Attends, Lisette; je voulais moi-même te parler d'autre chose; mais je ne sais plus ce que c'est....

SILVIA. — J'avais de mon côté quelque chose à te dire, mais tu m'as fait perdre mes idées aussi, à moi.

DORANTE. — Je me rappelle de[1] t'avoir demandé si ta maîtresse te valait.

SILVIA. — Tu reviens à ton chemin par un détour : adieu.

DORANTE. — Eh! non, te dis-je, Lisette; il ne s'agit que de mon maître.

SILVIA. — Eh bien! soit : je voulais te parler de lui aussi, et j'espère que tu voudras bien me dire confidemment ce qu'il est. Ton attachement pour lui m'en donne bonne opinion : il faut qu'il ait du mérite, puisque tu le sers.

DORANTE. — Tu me permettras peut-être bien de te remercier de ce que tu me dis là, par exemple?

SILVIA. — Veux-tu bien ne prendre pas garde à l'imprudence que j'ai eue de le dire?

DORANTE. — Voilà encore de ces réponses qui m'emportent[2]. Fais comme tu voudras, je n'y résiste point; et je suis bien malheureux de me trouver arrêté par tout ce qu'il y a de plus aimable au monde.

SILVIA. — Et moi, je voudrais bien savoir comment il se fait que j'ai la bonté de t'écouter; car assurément cela est singulier.

DORANTE. — Tu as raison; notre aventure est unique.

SILVIA (*à part*). — Malgré tout ce qu'il m'a dit, je ne suis point partie, je ne pars point, me voilà encore, et je réponds! En vérité cela passe la raillerie[3]. (*Haut.*) Adieu.

DORANTE. — Achevons ce que nous voulions dire.

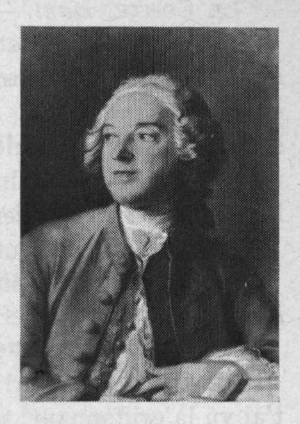
SILVIA. — Adieu, te dis-je; plus de quartier[4]. Quand ton maître sera venu, je tâcherai, en faveur de ma maîtresse, de le connaître par moi-même, s'il en vaut la peine*.

Acte I, sc. VII.

1. Tour incorrect, *se rappeler* se construisant sans préposition.
2. Me font perdre mon sang-froid.
3. *Dépasse les bornes* de la plaisanterie.
4. Plus de grâce, plus de pardon (terme de guerre).

* *D'après cet extrait du* Jeu de l'Amour et du Hasard, *on essaiera de définir ces* détours amoureux *qu'on appelle* marivaudage. — *On marquera aussi les rapports qui peuvent exister entre la* poésie *et une certaine* forme d'esprit.

BEAUMARCHAIS (1732-1799)



BEAUMARCHAIS.

MOINS *homme de lettres qu'homme d'affaires,* BEAUMARCHAIS *a pourtant laissé un nom important dans l'histoire du théâtre français. Il a écrit deux comédies dont la verve spirituelle et le mouvement endiablé n'ont nullement vieilli; et il a créé, avec le personnage de* Figaro, *un type immortel pour l'***ingéniosité** *dont le fameux barbier fait preuve en toute circonstance comme pour la* **hardiesse** *des opinions qu'il exprime : nous sommes — il faut toujours nous en souvenir — à la veille de la Révolution.*

LE BARBIER DE SÉVILLE (1775)

FIGARO. — Je ne me trompe point; c'est le comte Almaviva[1].

LE COMTE. — Je crois que c'est ce coquin de Figaro.

FIGARO. — C'est lui-même, monseigneur.

LE COMTE. — Maraud! si tu dis un mot....

FIGARO. — Oui, je vous reconnais; voilà les bontés familières dont vous m'avez toujours honoré.

LE COMTE. — Je ne te reconnaissais pas, moi. Te voilà si gros et si gras.

FIGARO. — Que voulez-vous, monsieur, c'est la misère.

LE COMTE. — Pauvre petit! Mais que fais-tu à Séville? je t'avais autrefois recommandé dans les bureaux pour un emploi.

FIGARO. — Je l'ai obtenu, monseigneur; et ma reconnaissance....

LE COMTE. — Appelle-moi Lindor. Ne vois-tu pas, à mon déguisement, que je veux être inconnu?

FIGARO. — Je me retire.

LE COMTE. — Au contraire. J'attends ici quelque chose, et deux hommes qui jasent sont moins suspects qu'un seul qui se promène. Ayons l'air de jaser. Eh bien, cet emploi?

FIGARO. — Le ministre, ayant égard à la recommandation de Votre Excellence, me fit nommer sur-le-champ garçon apothicaire.

LE COMTE. — Dans les hôpitaux de l'armée?

1. Le comte Almaviva s'est déguisé en étudiant, pour approcher plus facilement Rosine, qu'il aime. — Sous la fenêtre de la jeune fille (v. p. 405, note 1), il rencontre le barbier Figaro.

FIGARO. — Non; dans les haras[1] d'Andalousie.

LE COMTE, *riant.* — Beau début!

FIGARO. — Le poste n'était pas mauvais parce qu'ayant le district des pansements et des drogues, je vendais souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval[2]....

LE COMTE. — Qui tuaient les sujets du roi!

FIGARO. — Ah! ah! il n'y a point de remède universel; mais qui n'ont pas laissé de guérir quelquefois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats[3].

LE COMTE. — Pourquoi donc l'as-tu quitté?

FIGARO. — Quitté? C'est bien lui-même; on m'a desservi auprès des puissances.

« *L'envie aux doigts crochus, au teint pâle et livide....* »

LE COMTE. — Oh! grâce! grâce, ami! Est-ce que tu fais aussi des vers? Je t'ai vu là griffonnant[4] sur ton genou, et chantant dès le matin.

FIGARO. — Voilà précisément la cause de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au ministre que je faisais, je puis dire assez joliment, des bouquets à Chloris[5]; que j'envoyais des énigmes[6] aux journaux, qu'il courait des madrigaux[7] de ma façon; en un mot, quand il a su que j'étais imprimé tout vif[8], il a pris la chose au tragique et m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

LE COMTE. — Puissamment raisonné! Et tu ne lui fis pas représenter....

FIGARO. — Je me crus trop heureux d'en être oublié, persuadé qu'un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal.

LE COMTE. — Tu ne dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étais un assez mauvais sujet.

FIGARO. — Eh! mon Dieu, monseigneur, c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.

LE COMTE. — Paresseux, dérangé....

FIGARO. — Aux vertus qu'on exige dans un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets?

LE COMTE, *riant.* — Pas mal. Et tu t'es retiré en cette ville?

FIGARO. — Non, pas tout de suite.

LE COMTE, *l'arrêtant.* — Un moment... j'ai cru que c'était elle[9].... Dis toujours, je t'entends de reste[10].

1. Établissement où l'on élève des chevaux de race.

2. Des remèdes très énergiques.

3. Plaisanterie assez courante en France, où les Auvergnats ont la réputation d'être assez rudes.

4. Écrivant à la hâte.

5. Pseudonyme poétique pour désigner une femme que l'on courtise.

6. Sortes de devinettes.

7. Petites pièces de vers spirituelles et galantes.

8. De mon vivant.

9. Rosine, la jeune fille qu'il aime.

10. D'ailleurs, du reste.

FIGARO. — De retour à Madrid, je voulus essayer de nouveau mes talents littéraires; et le théâtre me parut un champ d'honneur....

LE COMTE. — Ah! miséricorde!

FIGARO. — *(Pendant sa réplique, le comte regarde avec attention du côté de la jalousie*[1].*)* En vérité, je ne sais comment je n'eus pas le plus grand succès, car j'avais rempli le parterre des plus excellents travailleurs[2]; des mains... comme des battoirs; j'avais interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudissements sourds; et d'honneur, avant la pièce, le café[3] m'avait paru dans les meilleures dispositions pour moi. Mais les efforts de la cabale[4]....

LE COMTE. — Ah! la cabale! monsieur l'auteur tombé!...

FIGARO. — Tout comme un autre : pourquoi pas? Ils m'ont sifflé; mais si jamais je puis les rassembler....

LE COMTE. — L'ennui te vengera bien d'eux?

FIGARO. — Ah! comme je leur en garde[5], morbleu!

LE COMTE. — Tu jures! Sais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au palais pour maudire ses juges?

FIGARO. — On a vingt-quatre ans au théâtre; la vie est trop courte pour user un pareil ressentiment.

LE COMTE. — Ta joyeuse colère me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid.

FIGARO. — C'est mon bon ange, Excellence, puisque je suis assez heureux pour retrouver mon ancien maître. Voyant à Madrid que la république des lettres était celle des loups, toujours armés les uns contre les autres, et que, livrés au mépris où ce risible acharnement les conduit, tous les insectes, les moustiques, les cousins, les critiques, les maringouins[6], les envieux, les feuillistes, les libraires, les censeurs, et tout ce qui s'attache à la peau des malheureux gens de lettres, achevaient de déchiqueter et sucer le peu de substance qui leur restait; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abîmé de dettes et léger d'argent; à la fin convaincu que l'utile revenu du rasoir est préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid; et, mon bagage en sautoir, parcourant philosophiquement les deux Castilles, la Manche, l'Estramadure, la Sierra-Morena, l'Andalousie; accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, et partout supérieur aux événements; loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là; aidant au bon temps; supportant le mauvais; me moquant des sots, bravant les méchants; riant de ma

1. Sorte de contrevent souple, fait de minces lames, derrière lesquelles on peut voir sans être vu.

2. La *claque*, destinée à soutenir la pièce.

3. Les cafés, alors dans leur première vogue et fréquentés par les gens de lettres.

4. Faction, coterie ayant pour but de faire tomber une pièce.

5. Il leur en garde *de la rancune*.

6. Variété de moustiques. Il y a ici un jeu de mots : *Marin* est un « censeur » royal que Beaumarchais n'aime guère.

misère et faisant la barbe à tout le monde — vous me voyez enfin établi dans Séville, et prêt à servir de nouveau Votre Excellence en tout ce qu'il lui plaira m'ordonner*.

LE COMTE. — Qui t'a donné une philosophie aussi gaie?

FIGARO. — L'habitude du malheur. Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer**.

Acte I, sc. II.

* *Relever les traits de* satire sociale *contenus dans ce morceau.*
** *En quoi le* comique *de Beaumarchais diffère-t-il de celui de* Molière *et de celui de* Marivaux?



LA « PREMIÈRE » D'HERNANI (1830)



CARICATURE DE VICTOR HUGO (1832).

BIEN *que la pièce d'*Hernani *contienne, par elle-même, des beautés estimables encore aujourd'hui, on ne lui accorderait certainement pas une place de cette importance dans l'histoire du théâtre français, si, lors de la première représentation, elle n'avait donné lieu à une «* **bataille** *» aussi bruyante que spectaculaire. En fait, elle permit aux partisans et aux ennemis du romantisme de se départager en deux factions résolument opposées, dont le parti était pris avant même que le drame eût été joué....*

A relire les savoureuses relations qui nous ont été laissées de cette « **première** *» mémorable, on s'apercevra, en tout cas, que la nouvelle école ne manquait pas de pittoresques défenseurs.*

POUR bien combiner leur plan stratégique et bien assurer leur ordre de bataille, les jeunes gens[1] demandèrent à entrer dans la salle avant le public. On le leur permit, à condition qu'ils seraient entrés avant qu'on ne fît queue. On leur donna jusqu'à trois heures. C'eût été bien si on les avait laissés monter, comme faisaient les claqueurs[2], par la petite porte de l'obscur passage maintenant sup-

1. Les romantiques venus pour soutenir la pièce de Victor Hugo.
2. Personnes payées pour applaudir la pièce (voir, p. 405, note 2).

primé. Mais le théâtre, qui apparemment ne désirait pas les cacher, leur assigna la porte de la rue Beaujolais, qui était la porte royale; de crainte d'arriver trop tard, les jeunes bataillons arrivèrent trop tôt, la porte n'était pas ouverte, et dès une heure les innombrables passants de la rue Richelieu[1] virent s'accumuler une bande d'êtres farouches et bizarres, barbus, chevelus, habillés de toutes les façons, excepté à la mode, en vareuse, en manteau espagnol, en gilet à la Robespierre, en toque à la Henri III, ayant tous les siècles et tous les pays sur les épaules et sur la tête, en plein Paris, en plein midi. Les bourgeois s'arrêtaient stupéfaits et indignés. M. Théophile Gautier surtout insultait les yeux par un gilet de satin écarlate et par l'épaisse chevelure qui lui descendait jusqu'aux reins.

La porte ne s'ouvrait pas; les tribus[2] gênaient la circulation, ce qui leur était fort indifférent, mais une chose faillit leur faire perdre patience. L'art classique ne put voir tranquillement ces hordes de barbares qui allaient envahir son asile; il ramassa toutes les balayures et toutes les ordures du théâtre, et les jeta des combles sur les assiégeants. M. de Balzac reçut pour sa part un trognon de chou. Le premier mouvement fut de se fâcher; c'était peut-être ce qu'avait espéré l'art classique; le tumulte aurait amené la police qui aurait saisi les perturbateurs, et les perturbateurs auraient été naturellement bien lapidés. Les jeunes gens sentirent que le moindre prétexte serait bon, et ne le donnèrent pas.

La porte s'ouvrit à trois heures et se referma. Seuls dans la salle, ils s'organisèrent. Les places réglées, il n'était encore que trois heures et demie; que faire jusqu'à sept? On causa, on chanta, mais la conversation et les chants s'épuisent. Heureusement qu'on était venu trop tôt pour avoir dîné, alors on avait apporté des cervelas, des saucissons, du jambon, du pain, etc. On dîna donc, les banquettes servirent de tables et les mouchoirs de serviettes. Comme on n'avait que cela à faire, on dîna si longtemps qu'on était encore à table quand le public entra. A la vue de ce restaurant, les locataires des loges se demandèrent s'ils rêvaient. En même temps, leur odorat était offensé par l'ail des saucissons*.

Mme Victor Hugo. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

1. Où s'élevait alors le Théâtre-Français.
2. Entendez : les « jeunes sauvages » venus soutenir la pièce.

* *Déterminez les éléments à la fois* pittoresques *et* réalistes *contenus dans cette page. Montrez que la* **bonne humeur** *n'en est pas exclue.*



ALFRED DE MUSSET (1810-1857)

APRÈS *l'échec de* La Nuit vénitienne *(1830)*, MUSSET, *alors tout juste âgé de vingt ans, tourna le dos à la scène. Il n'en continua pas moins d'écrire des pièces, soit en les rassemblant sous le titre un peu désabusé de* Spectacle dans un Fauteuil[1] *(1832), soit en les publiant dans la* Revue des Deux Mondes *ou* Le Constitutionnel, *mais sans penser, semble-t-il, qu'elles pussent être un jour représentées. Or, par un curieux paradoxe, de tout le théâtre romantique, c'est celui de Musset qui est resté* **le plus vivant** *et qui, aujourd'hui encore, est joué le plus volontiers.*

C'est que l'écrivain, plutôt que de prétendre réaliser d'ambitieuses formules, écoutait la voix de son cœur. *Un cœur déchiré, écartelé entre un* **pessimisme** *foncier et une* **ironie** *prompte à découvrir le ridicule des choses. Dans nombre de ses pièces, Musset s'est d'ailleurs* **dédoublé** *sous la forme d'un héros dévoré de tristesse, tel qu'est* Fantasio, *et d'un personnage de franc bon sens, tel qu'est son ami* Spark....

FANTASIO (1834)



ALFRED DE MUSSET DANS LE COSTUME DE FANTASIO, PAR DEVÉRIA.

SPARK. — Tu me fais l'effet d'être revenu de tout.

FANTASIO. — Ah! pour être revenu de tout, mon ami, il faut être allé dans bien des endroits.

SPARK. — Eh bien, donc?

FANTASIO. — Eh bien, donc! où veux-tu que j'aille? Regarde cette vieille ville enfumée; il n'y a pas de places, de rues, de ruelles où je n'aie traîné ces talons usés, pas de maisons où je ne sache quelle est la fille ou la vieille femme dont la tête stupide se dessine éternellement à la fenêtre; je ne saurais faire un pas sans marcher sur mes pas d'hier; eh bien, mon cher ami, cette ville n'est rien auprès de ma cervelle. Tous les recoins m'en sont cent fois plus connus; toutes les rues, tous les trous de mon imagination sont cent fois plus fatigués; je m'y suis promené en cent fois plus de sens, dans cette cervelle délabrée, moi son seul habitant! Je m'y suis grisé dans tous les cabarets; je m'y suis roulé comme un roi absolu dans un carrosse doré; j'y ai trotté en bon bourgeois sur une mule pacifique, et je n'ose seulement pas y entrer comme un voleur, une lanterne sourde à la main.

1. C'est-à-dire : pièces qu'*on lit* assis dans son *fauteuil.*

SPARK. — Je ne comprends rien à ce travail perpétuel sur toi-même. Moi, quand je fume, par exemple, ma pensée se fait fumée de tabac; quand je bois, elle se fait vin d'Espagne ou bière de Flandre; quand je baise la main de ma maîtresse, elle entre par le bout de ses doigts effilés pour se répandre dans tout son être sur des courants électriques; il me faut le parfum d'une fleur pour me distraire, et de tout ce que renferme l'universelle nature, le plus chétif objet suffit pour me changer en abeille et me faire voltiger çà et là avec un plaisir toujours nouveau.

FANTASIO. — Tranchons le mot[1], tu es capable de pêcher à la ligne?

SPARK. — Si cela m'amuse, je suis capable de tout.

FANTASIO. — Même de prendre la lune avec les dents?

SPARK. — Cela ne m'amuserait pas.

FANTASIO. — Ah, ah! qu'en sais-tu? Prendre la lune avec les dents n'est pas à dédaigner. Allons jouer au trente et quarante[2].

SPARK. — Non, en vérité.

FANTASIO. — Pourquoi?

SPARK. — Parce que nous perdrions notre argent.

FANTASIO. — Ah! mon Dieu! qu'est-ce que tu vas imaginer là! Tu ne sais quoi inventer pour te torturer l'esprit. Tu vois donc tout en noir, misérable? Perdre notre argent! Tu n'as donc dans le cœur ni foi en Dieu, ni espérance? Tu es donc un athée épouvantable, capable de me dessécher le cœur et de me désabuser de tout, moi qui suis plein de sève et de jeunesse?

(*Il se met à danser.*)

SPARK. — En vérité, il y a de certains moments où je ne jurerais pas que tu n'es pas fou*.

Acte I, sc. II.

1. Parlons franc. — 2. Jeu de cartes.

* *Cherchez dans la* vie *et l'*œuvre *de Musset ce qui y rappelle* Fantasio *et ce qui y rappelle* Spark.





HENRY BECQUE,
POINTE SÈCHE DE RODIN.

HENRY BECQUE
(1837-1899)

DES *auteurs dramatiques de la fin du XIXe siècle,* HENRY BECQUE, *à qui l'on doit* Les Corbeaux *(1882) et* La Parisienne *(1885) est sans doute* **le plus moderne.** *Renonçant aux artifices (ou, comme on dit, aux « ficelles ») du métier, chers à tant de ses contemporains, il compte avant tout sur son sens de l'***observation psychologique** *et sur la* **simplicité nue** *de son dialogue pour émouvoir le spectateur.*

LES CORBEAUX (1882)

La famille Vigneron vivait heureuse, quand le père, industriel aisé, est mort brusquement. Du jour au lendemain la situation a changé : les hommes d'affaires, pareils à des « corbeaux », se sont arraché les biens de Mme Vigneron et de ses filles. C'est alors que l'une d'elles, Marie, se voit proposer d'épouser Teissier, l'ancien associé de son père, qui est vieux, mais riche, et, par là, capable de tirer d'embarras la mère et les sœurs de la jeune fille.

BOURDON[1]

... Vous avez entendu, mademoiselle, ce que je viens de dire à votre mère. Faites-moi autant de questions que vous voudrez, mais abordons, n'est-ce pas, la seule qui soit véritablement importante, la question d'argent. Je vous écoute.

MARIE

Non, parlez vous-même.

BOURDON

Je suis ici pour vous entendre et pour vous conseiller.

MARIE

Il me serait pénible de m'appesantir là-dessus.

BOURDON, *souriant.*

Bah! vous désirez peut-être savoir quelle est exactement, à un sou près, la fortune de M. Teissier?

MARIE

Je la trouve suffisante, sans la connaître.

1. Notaire de la famille Vigneron, il est également l'émissaire de Teissier.

BOURDON

Vous avez raison. Teissier est riche, très riche, plus riche, le sournois[1], qu'il n'en convient lui-même. Allez donc, mademoiselle, je vous attends.

MARIE

M. Teissier vous a fait part sans doute de ses intentions?

BOURDON

Oui, mais je voudrais connaître aussi les vôtres. Il est toujours intéressant pour nous de voir se débattre les parties[2].

MARIE

N'augmentez pas mon embarras. Si ce mariage doit se faire, j'aimerais mieux en courir la chance plutôt que de poser des conditions.

BOURDON, *souriant toujours.*

Vraiment! (*Marie le regarde fixement.*) Je ne mets pas en doute vos scrupules, mademoiselle; quand on veut bien nous en montrer, nous sommes tenus de les croire sincères. Teissier se doute bien cependant que vous ne l'épouserez pas pour ses beaux yeux. Il est donc tout disposé déjà à vous constituer un douaire[3]; mais ce douaire, je m'empresse de vous le dire, ne suffirait pas. Vous faites un marché, n'est-il pas vrai, ou bien, si ce mot vous blesse, vous faites une spéculation; elle doit porter tous ses fruits. Il est donc juste, et c'est ce qui arrivera, que Teissier, en vous épousant, vous reconnaisse commune en biens[4], ce qui veut dire que la moitié de sa fortune, sans rétractation[5] et sans contestation possibles, vous reviendra après sa mort. Vous n'aurez plus que des vœux à faire pour ne pas l'attendre trop longtemps*. (*Se retournant vers Mme Vigneron.*) Vous avez entendu, madame, ce que je viens de dire à votre fille?

MADAME VIGNERON

J'ai entendu.

BOURDON

Que pensez-vous?

MADAME VIGNERON

Je pense, monsieur Bourdon, si vous voulez le savoir, que plutôt que de promettre à ma fille la fortune de M. Teissier, vous auriez mieux fait de lui conserver celle de son père.

1. Homme qui n'agit pas franchement. L'expression est seulement malicieuse dans la bouche du personnage.
2. Mot qui désigne, ordinairement, les *adversaires* dans un procès.
3. Dotation faite par le mari à sa femme, pour le cas où il mourrait avant elle.
4. Il s'agit donc d'un mariage sous le régime de *la communauté*, où les biens appartiennent pour moitié au mari et pour moitié à la femme.
5. Sans possibilité de revenir sur les termes du contrat.

* *Comment s'exprime, dans cette scène, le* cynisme *du personnage?*

BOURDON

Vous ne sortez pas de là, vous, madame. (*Revenant à Marie.*) Eh bien! mademoiselle, vous connaissez maintenant les avantages immenses qui vous seraient réservés dans un avenir très prochain; je cherche ce que vous pourriez opposer encore, je ne le trouve pas. Quelques objections de sentiment peut-être? Je parle, n'est-ce pas, à une jeune fille raisonnable, bien élevée, qui n'a pas de papillons[1] dans la tête. Vous devez savoir que l'amour n'existe pas; je ne l'ai jamais rencontré pour ma part. Il n'y a que des affaires en ce monde; le mariage en est une comme toutes les autres; celle qui se présente aujourd'hui pour vous, vous ne la retrouveriez pas une seconde fois.

MARIE

M. Teissier, dans les conversations qu'il a eues avec vous, a-t-il parlé de ma famille?

BOURDON

De votre famille? Non. (*Bas.*) Est-ce qu'elle exigerait quelque chose?

MARIE

M. Teissier doit savoir que jamais je ne consentirais à me séparer d'elle.

BOURDON

Pourquoi vous en séparerait-il? Vos sœurs sont charmantes, madame votre mère est une personne très agréable. Teissier a tout intérêt d'ailleurs à ne pas laisser sans entourage une jeune femme qui aura bien des moments inoccupés. Préparez-vous, mademoiselle, à ce qui me reste à vous dire. Teissier m'a accompagné jusqu'ici; il est en bas, il attend une réponse qui doit être cette fois définitive; vous risqueriez vous-même en la différant. C'est donc un oui ou un non que je vous demande.

Silence.

MADAME VIGNERON

En voilà assez, monsieur Bourdon. J'ai bien voulu que vous appreniez à ma fille les propositions qui lui étaient faites, mais si elle doit les accepter, ça la regarde, je n'entends pas que ce soit par surprise, dans un moment de faiblesse ou d'émotion. Au surplus, je me réserve, vous devez bien le penser, d'avoir un entretien avec elle où je lui dirai de ces choses qui seraient déplacées en votre présence, mais qu'une mère, seule avec son enfant, peut et doit lui apprendre dans certains cas. Je n'ai pas, je vous l'avoue, une fille de vingt ans, pleine de cœur et pleine de santé, pour la donner à un vieillard.

BOURDON

A qui la donnerez-vous? On dirait, madame, à vous entendre, que vous avez des gendres plein vos poches et que vos filles n'auront que l'embarras du choix.

1. Terme métaphorique : idées folles, projets déraisonnables

Pourquoi le mariage[1] de l'une d'elles, mariage qui paraissait bien conclu, celui-là, a-t-il manqué? Faute d'argent. C'est qu'en effet, madame, faute d'argent, les jeunes filles restent jeunes filles.

MADAME VIGNERON

Vous vous trompez. Je n'avais rien et mon mari non plus. Il m'a épousée cependant et nous avons été très heureux.

BOURDON

Vous avez eu quatre enfants, c'est vrai. Si votre mari, madame, était encore de ce monde, il serait pour la première fois peut-être en désaccord avec vous. C'est avec effroi qu'il envisagerait la situation de ses filles, situation, quoi que vous en pensiez, difficile et périlleuse. Il estimerait à son prix la proposition de M. Teissier, imparfaite, sans doute, mais plus qu'acceptable, rassurante pour le présent (*regardant Marie*), éblouissante pour l'avenir. On ne risque rien, je le sais, en faisant parler les morts, mais le père de mademoiselle, avec un cœur excellent comme le vôtre, avait de plus l'expérience qui vous fait défaut. Il connaissait la vie; sa pensée aujourd'hui serait celle-ci : j'ai vécu pour ma famille, je suis mort pour elle, ma fille peut bien lui sacrifier quelques années.

MARIE, *les larmes aux yeux.*

Dites à M. Teissier que j'accepte*.

Acte IV, sc. VI. Stock, édit.

1. Le mariage de Blanche, rompu, en fait, par la mère du fiancé.

* *Étudiez les divers* arguments *employés par Bourdon pour parvenir à ses fins.*



PAUL CLAUDEL (1868-1954)



PAUL CLAUDEL, PAR J.-É. BLANCHE.

IL *serait vain de vouloir dissocier en* PAUL CLAUDEL *le* **poète** *et le* **dramaturge.** *Tous les deux expriment une même vision de l'univers : une vision* catholique, *au sens total du terme, c'est-à-dire à la fois cosmique et chrétienne.*

De toutes les pièces où s'exprime cette fusion de la terre et du Ciel, du visible et de l'immatériel, il en est peu où, plus que dans Partage de Midi, *brûle la* **haute poésie** *claudélienne.*

PARTAGE DE MIDI (1905)

Amalric et Ysé, après une séparation de dix ans, se retrouvent sur le pont d'un paquebot, au milieu de l'océan Indien. Tous les deux évoquent alors le passé.

AMALRIC

Et cependant, Ysé, Ysé, Ysé.

Cette grande matinée éclatante quand nous nous sommes rencontrés! Ysé, ce froid dimanche éclatant, à dix heures sur la mer!

Quel vent féroce il faisait dans le grand soleil! Comme cela sifflait et cinglait, et comme le dur mistral[1] hersait[2] l'eau cassée.

Toute la mer levée sur elle-même, tapante, claquante, ruante dans le soleil, détalant dans la tempête!

C'est hier sous le clair de lune, dans le plus profond de la nuit

Qu'enfin, engagés dans le détroit de Sicile, ceux qui se réveillaient, se redressant, effaçant la vapeur sur le hublot[3],

Avaient retrouvé l'Europe, tout enveloppée de neige, grande et grise,

Sans voix, sans figure, les accueillant dans le sommeil.

Et ce clair jour de l'Épiphanie[4], nous laissions à notre droite, derrière nous,

La Corse, toute blanche, toute radieuse, comme une mariée dans la matinée carillonnante!

Ysé, vous reveniez d'Égypte, et, moi je ressortais du bout du monde, du fond de la mer,

Ayant bu mon premier grand coup de la vie et ne rapportant dans ma poche

Rien d'autre qu'un poing dur et des doigts sachant maintenant compter.

Alors un coup de vent comme une claque

Fit sauter tous vos peignes et le tas de vos cheveux me partit dans la figure!

Voilà la grande jeune fille

Qui se retourne en riant; elle me regarde et je la regardai.

YSÉ

Je me rappelle! vous laissiez pousser votre barbe à ce moment, elle était roide comme une étrille[5]!

Comme j'étais forte et joyeuse à ce moment! comme je riais bien! comme je me tenais bien! Et comme j'étais jolie aussi!

1. Vent violent, qui souffle dans le midi de la France.

2. *Herser*, c'est, littéralement, casser avec une *herse* les mottes de terre d'un champ labouré.

3. Sorte de fenêtre percée dans les flancs du bateau pour donner de la lumière dans les cabines.

4. Jour anniversaire de la visite des rois mages au Christ enfant.

5. Peigne de métal pour nettoyer le poil des chevaux.

Et puis la vie est venue, les enfants sont venus,
Et maintenant vous voyez comme me voilà réduite et obéissante
Comme un vieux cheval blanc qui suit la main qui le tire,
Remuant ses quatre pieds l'un après l'autre*.

Acte I. Mercure de France, édit.

** Relevez et étudiez les* **images** *contenues dans ce texte. Quelle* **idée** *peuvent-elles donner du* **lyrisme claudélien?**



JEAN GIRAUDOUX (1882-1944)



JEAN GIRAUDOUX.

Ç'AURA *été l'un des principaux mérites de* JEAN GIRAUDOUX *que de ressusciter quelques-uns des grands mythes de l'Antiquité. Non point qu'il les traite à l'imitation des classiques, pour fuir les problèmes de l'époque : au contraire, il les repense* **en homme du XXe siècle** *et trouve dans l'actualité un des moyens les plus sûrs pour éclairer d'un jour nouveau des questions éternelles.*

Ainsi cette Guerre de Troie, *qu'Hector et Ulysse tentent désespérément d'empêcher : elle ressemble beaucoup moins au conflit dépeint dans l'épopée homérique qu'à ces conflagrations absurdes qui ont embrasé notre époque malgré tant de loyaux efforts pour les conjurer.... Mais l'art de Giraudoux traite ces graves problèmes d'une* **touche si légère** *qu'on n'en sent pas toujours le pathétique.*

LA GUERRE DE TROIE N'AURA PAS LIEU (1935)

HECTOR

EH bien, le sort en est jeté, Ulysse! Va pour la guerre[1]! A mesure que j'ai plus de haine pour elle, il me vient d'ailleurs un désir plus incoercible[2] de tuer.... Partez, puisque vous me refusez votre aide....

ULYSSE

Comprenez-moi, Hector!... Mon aide vous est acquise. Ne m'en veuillez pas d'interpréter le sort. J'ai seulement voulu lire dans ces grandes lignes que sont, sur l'univers, les voies des caravanes, les chemins des navires, le tracé des grues volantes et des races. Donnez-moi votre main. Elle aussi a ses lignes. Mais ne

1. Expression familière : d'accord, pour la guerre! — 2. Impossible à refréner.

cherchons pas si leur leçon est la même. Admettons que les trois petites rides au fond de la main d'Hector disent le contraire de ce qu'assurent les fleuves, les vols et les sillages. Je suis curieux de nature, et je n'ai pas peur. Je veux bien aller contre le sort. J'accepte Hélène. Je la rendrai à Ménélas. Je possède beaucoup plus d'éloquence qu'il n'en faut pour faire croire un mari à la vertu de sa femme. J'amènerai même Hélène à y croire elle-même. Et je pars à l'instant, pour éviter toute surprise. Une fois au navire, peut-être risquons-nous de déjouer la guerre.

HECTOR

Est-ce là la ruse d'Ulysse, ou sa grandeur?

ULYSSE

Je ruse en ce moment contre le destin, non contre vous.

C'est un premier essai, et j'y ai plus de mérite. Je suis sincère, Hector.... Si je voulais la guerre, je ne demanderais pas Hélène, mais une rançon qui vous est plus chère.... Je pars.... Mais je ne peux me défendre de l'impression qu'il est bien long, le chemin qui va de cette place à mon navire.

HECTOR

Ma garde vous escorte.

ULYSSE

Il est long comme le parcours officiel des rois en visite quand l'attentat menace.... Où se cachent les conjurés? Heureux nous sommes, si ce n'est pas dans le ciel même.... Et le chemin d'ici à ce coin du palais est long.... Et long mon premier pas.... Comment va-t-il se faire, mon premier pas, entre tous ces périls?... Vais-je glisser et me tuer?... Une corniche va-t-elle s'effondrer sur moi de cet angle? Tout est maçonnerie neuve ici, et j'attends la pierre croulante*.... Du courage.... Allons-y.

(*Il fait un premier pas.*)

HECTOR

Merci, Ulysse.

ULYSSE

Le premier pas.... Il en reste combien?

HECTOR

Quatre cent soixante.

ULYSSE

Au second! Vous savez ce qui me décide à partir, Hector....

HECTOR

Je le sais. La noblesse.

ULYSSE

Pas précisément.... Andromaque a le même battement de cils que Pénélope[1].

Acte II, sc. XIII. Grasset, édit.

1. Femme d'Ulysse. Elle attendit son mari pendant vingt ans.

* *Comment Giraudoux exprime-t-il ici l'idée que la guerre est une* fatalité?

JULES ROMAINS (né en 1885)

Si *le romancier des* Hommes de Bonne Volonté *laisse un héritage digne de Balzac, l'auteur de* Knock *peut revendiquer l'honneur d'avoir créé un type aussi vivant, aussi nécessaire que Tartuffe ou M. Jourdain : symbole à la fois de l'***esprit d'entreprise**, *du génie* **publicitaire** *et surtout des grands* **animateurs** *qui, imposant aux foules une* **conscience collective***, *les poussent où ils veulent, pour le bien — ou le mal.*

KNOCK (1924)

Knock reçoit le docteur Parpalaid, à qui il a succédé comme médecin dans une petite ville de province. Il lui indique comment il a procédé pour donner à sa clientèle une extension prodigieuse.



L'AFFICHE DE LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE « KNOCK ».

KNOCK, *souriant.* — Regardez ceci : c'est joli, n'est-ce pas?

LE DOCTEUR. — On dirait une carte du canton[1]. Mais que signifient tous ces points rouges?

KNOCK. — C'est la carte de la pénétration médicale. Chaque point rouge indique l'emplacement d'un malade régulier. Il y a un mois, vous auriez vu ici une énorme tache grise : la tache de Chabrières.

LE DOCTEUR. — Plaît-il[2]?

KNOCK. — Oui, du nom du hameau qui en formait le centre. Mon effort des dernières semaines a porté principalement là-dessus. Aujourd'hui, la tache n'a pas disparu, mais elle est morcelée. N'est-ce pas? On la remarque à peine. (*Silence.*)

LE DOCTEUR. — ... Vous êtes un homme étonnant. D'autres que moi se retiendraient peut-être de vous le dire : ils le penseraient. Ou alors, ils ne seraient pas des médecins. Mais me permettez-vous de me poser une question tout haut?... Vous allez dire que je donne dans le rigorisme[3]. Mais est-ce que, dans votre méthode, l'intérêt du malade n'est pas un peu subordonné à l'intérêt du médecin?

KNOCK. — Docteur Parpalaid, vous oubliez qu'il y a un intérêt supérieur à ces deux-là.

LE DOCTEUR. — Lequel?

KNOCK. — Celui de la médecine. C'est le seul dont je me préoccupe.

(Silence. Parpalaid médite.)

*Jules Romains est le poète de l'*unanimisme*, qu'illustre son œuvre entière.

1. Subdivision administrative française, groupant un certain nombre de communes.

2. Que voulez-vous dire, s'il vous *plaît?*

3. Goût de la rigueur, de la sévérité.

LE DOCTEUR. — Oui, oui, oui.

(*Dès ce moment, et jusqu'à la fin de la pièce, l'éclairage de la scène prend peu à peu les caractères de la Lumière Médicale, qui, on le sait, est plus riche en rayons verts et violets que la simple Lumière Terrestre.*)

KNOCK. — Vous me donnez un canton peuplé de quelques milliers d'individus neutres, indéterminés. Mon rôle, c'est de les déterminer, de les amener à l'existence médicale. Je les mets au lit et je regarde ce qui va pouvoir en sortir : un tuberculeux, un névropathe[1], un artérioscléreux[2], ce qu'on voudra, mais quelqu'un, bon Dieu! quelqu'un! Rien ne m'agace comme cet être ni chair ni poisson que vous appelez un homme bien portant*.

LE DOCTEUR. — Vous ne pouvez cependant pas mettre tout un canton au lit!

KNOCK. — Cela se discuterait. Car j'ai connu, moi, cinq personnes de la même famille, malades toutes à la fois, au lit toutes à la fois, et qui se débrouillaient fort bien. Votre objection me fait penser à ces fameux économistes qui prétendaient qu'une grande guerre moderne ne pourrait pas durer plus de six semaines. La vérité, c'est que nous manquons tous d'audace, que personne, pas même moi, n'osera aller jusqu'au bout et mettre toute une population au lit, pour voir, pour voir! Mais soit! je vous accorderai qu'il faut des gens bien portants, ne serait-ce que pour soigner les autres, ou former, à l'arrière des malades en activité, une espèce de réserve[3]. Ce que je n'aime pas, c'est que la santé prenne des airs de provocation, car, alors, vous avouerez que c'est excessif. Nous fermons les yeux sur un certain nombre de cas, nous laissons à un certain nombre de gens leur masque de prospérité. Mais s'ils viennent ensuite se pavaner[4] devant nous et nous faire la nique[5], je me fâche. C'est arrivé ici pour M. Raffalens.

LE DOCTEUR. — Ah! le colosse[6]? Celui qui se vante de porter sa belle-mère à bras tendu?

KNOCK. — Oui. Il m'a défié près de trois mois.... Mais ça y est.

LE DOCTEUR. — Quoi?

KNOCK. — Il est au lit. Ses vantardises commençaient à affaiblir l'esprit médical de la population**.

Acte III, sc. VI. Gallimard, édit.

1. Qui souffre des nerfs.
2. Dont les artères sont atteintes de sclérose, c'est-à-dire de durcissement.
3. Voir p. 370, note 2.
4. Se tenir comme quelqu'un qui danse la pavane : c'est-à-dire avec fierté, avec présomption.
5. Se moquer de nous.
6. Homme de haute taille et de très forte constitution.

* *Knock obéit-il ici seulement à* l'esprit de lucre? *N'est-il pas également victime d'une sorte de* déformation professionnelle?

** *En quoi consiste* la satire *contenue dans cette scène? — Montrez que Knock n'est pas une simple «pièce sur les médecins», que le personnage aurait pu prospérer dans* les affaires, la politique, *etc.*

ÉDOUARD BOURDET (1887-1944)


ÉDOUARD BOURDET.

AVANT d'être nommé, en 1936, administrateur de la Comédie-Française et d'y introduire un souffle nouveau en faisant appel à des metteurs en scène comme Dullin, Copeau, Jouvet, Pitoëff, ÉDOUARD BOURDET *s'était signalé comme un des plus solides auteurs dramatiques de l'entre-deux-guerres.*

S'attaquant sans réserve aux mœurs de son époque, il en a fait une **satire** *vigoureuse qui s'est exprimée dans une douzaine de pièces. La plus célèbre de toutes dépeint les ravages exercés par l'argent dans la haute bourgeoisie d'affaires, quand celle-ci, touchée par une crise économique, traverse ce que l'auteur appelle, non sans humour, des* Temps difficiles.

LES TEMPS DIFFICILES (1934)

Mélanie Laroche, veuve d'un grand industriel, se trouve brusquement ruinée pour n'avoir pas suffisamment surveillé ses affaires depuis la mort de son mari. Elle subit les reproches de Jérôme, son beau-frère, qu'elle a entraîné dans sa ruine.

MÉLANIE

Je suppose qu'on ne nous laissera pas mourir de faim.

JÉRÔME

Qui : on?

MÉLANIE

Eh bien, je ne sais pas, moi : les créanciers.... Quand ils verront que j'ai donné tout ce que j'avais[1] et qu'il ne me reste plus rien....

JÉRÔME

Qu'est-ce que vous imaginez? Qu'ils vont vous servir une rente?

MÉLANIE

Enfin, quelque chose comme ça... non?

JÉRÔME

Ah! peut-être bien.... Et puis peut-être aussi que le gouvernement ouvrira pour vous une souscription nationale et qu'on mettra votre buste au Panthéon[2]. Qui sait....

1. Pour désintéresser les créanciers et éviter de les ruiner, elle a proposé d'abandonner tous ses biens personnels.

2. L'un des plus célèbres monuments de Paris. On y enterre, aux frais de l'État, les « Grands Hommes » à qui la patrie doit de la reconnaissance.

MÉLANIE

Ne vous moquez pas de moi, Jérôme! Je me rends compte que vous n'approuvez pas ma décision[1], et je le regrette, mais, que voulez-vous!... Je me suis demandé, avant de la prendre, ce que mon mari ou l'un de ses prédécesseurs auraient fait en pareille circonstance et je suis arrivée à la conviction qu'ils auraient agi exactement comme je le fais.

JÉRÔME

Ah? Vous croyez?

MÉLANIE

Je le crois, oui. Et Bertin[2] aussi le croit. Il m'a dit qu'un geste comme celui-là était tout à fait dans la tradition des Laroche.

JÉRÔME

Il vous a dit ça?

MÉLANIE

Oui.

JÉRÔME

C'est monstrueux!...

MÉLANIE

Comment?

JÉRÔME, *éclatant.*

Monstrueux, je vous dis!... Ils doivent s'étrangler d'indignation dans leur tombe, les Laroche, s'ils voient ce qui se passe!... Ils vous maudissent et ils vous renient, tous autant qu'ils sont, du premier au dernier!...

MARCEL[3], *avec reproche.*

Jérôme!

JÉRÔME, *continuant.*

D'abord, vous n'êtes pas une Laroche! Vous êtes une Montaigu[4], et ça se voit! Si vous aviez dans les veines la plus petite goutte de sang Laroche, vous n'auriez pas fait ce que vous avez fait depuis quinze ans que, pour le malheur des Établissements Laroche, vous aviez hérité les actions de votre mari!

BOB[5], *voulant s'interposer.*

M...m...m....

JÉRÔME

Ah! non, vous, mon petit, fichez-moi la paix, n'est-ce pas?... (*A Mélanie :*) Si vous étiez une Laroche, une vraie, vous tiendriez de vos ancêtres le respect qu'ils ont eu pour l'argent! Oui, pour l'argent!... Ils ne le jetaient pas par la fe-

1. De désintéresser les créanciers.

2. Sous-directeur des Établissements Laroche, à qui Mélanie vient de confier la gestion de ses affaires.

3. Frère de Jérôme, type de l'homme désintéressé dans la pièce.

4. Nom de jeune fille de Mélanie, avant qu'elle n'épouse l'industriel Laroche.

5. Fils de Mélanie. C'est un pauvre dégénéré, qui est atteint d'un bégaiement ridicule.

nêtre, eux, ils ne le gaspillaient pas comme vous, en gestes inutiles : ils savaient que c'était dur à amasser et que ça valait la peine d'être conservé, quand ce ne serait que par égard pour leurs prédécesseurs qui s'étaient échinés[1] à le faire entrer dans la caisse! Ils ne s'amusaient pas, ces gens-là; ils ne passaient pas leur temps à chercher comment ils pourraient bien se distraire : ils travaillaient! Il faut choisir dans la vie entre gagner de l'argent et le dépenser : on n'a pas le temps de faire les deux*. Eux, ils choisissaient de le gagner. Et ils prenaient des femmes de leur espèce, des femmes qui leur ressemblaient, des femmes laides et ennuyeuses, peut-être, mais sages, économes, et capables de tenir une maison. Pas des amoureuses, bien sûr, ni des mondaines assoiffées de réceptions : des épouses, des mères, des associées!... Leurs enfants n'étaient pas toujours très beaux et leur intérieur manquait de charme. Qu'est-ce que ça fait? La maison, on y va manger et dormir; pour se distraire, il y a le bureau!... Voilà ce que c'étaient que les Laroche! Ils étaient riches : ils le méritaient... comme vous méritez d'être pauvre, vous qui leur ressemblez si peu!... On dira que vous êtes une victime de la crise, que c'est la crise qui vous a ruinée : allons donc!

Les Laroche avaient tout prévu, même les crises, et leur maison devait y résister, mais ce qu'ils n'avaient pas prévu, c'est qu'il y aurait un jour quelqu'un comme vous pour leur succéder!...

MÉLANIE, *se tournant vers Suzy et Marcel*[2].

Il a raison, vous savez! Tout ça vient de ce que je n'ai jamais vraiment aimé l'argent.

JÉRÔME

Il n'y a pas de quoi vous en vanter!

MÉLANIE

Mais je ne m'en vante pas!

JÉRÔME

Si! Vous trouviez que ça faisait bien, que ça faisait élégant!... Oh! vous n'êtes pas la seule dans ce cas-là! Il y en a beaucoup comme vous! Et c'est de ça que la bourgeoisie est en train de crever, vous entendez? C'est d'être devenue dépensière, prodigue, désintéressée! Les bourgeois ne sont pas faits pour ça! Ils sont faits pour être avares et pour avoir de l'argent. Le jour où ils n'en ont plus, ils sont inutiles; ils n'ont plus qu'à disparaître de la circulation**!

Acte IV. Stock, édit.

1. Un peu familier pour dire : se donner beaucoup de peine. Littéralement : se briser l'*échine* (la colonne vertébrale) en s'efforçant à une tâche difficile.

2. Leur fille, Anne-Marie, a épousé Bob Laroche, fils de Mélanie.

* *Que* pensez-vous *de cette formule? Que nous apprend-elle sur les* intentions *de l'auteur?*

** *Relevez et étudiez les divers* éléments satiriques *contenus dans cette scène.*

ARMAND SALACROU (né en 1895)



ARMAND SALACROU.

IL *y avait une bonne dizaine d'années déjà qu'*ARMAND SALACROU, *auteur de* L'Inconnue d'Arras (*1935*), *d'*Un Homme comme les autres (*1936*), *de* La Terre est ronde (*1938*), *s'était imposé* **au tout premier rang** *des écrivains de théâtre de sa génération, quand l'idée lui vint de porter à la scène le drame de la Résistance française.*

Il le fit à sa manière, en bouleversant l'ordre du temps, en ressuscitant les morts et en les mêlant aux vivants. Mais il sut trouver les mots capables d'exprimer ce **sursaut de l'honneur,** *qui avait dressé l'immense majorité des Français contre les forces d'occupation.*

LES NUITS DE LA COLÈRE (1946)

Jean, résistant traqué, est venu chercher refuge chez Bernard, un ami d'enfance. Il lui explique ce qui l'a poussé à lutter contre l'occupant.

JEAN. — A travers l'Europe nous sommes une multitude d'hommes tout seuls qui ne se résigneront jamais et qui lutteront jusqu'à la mort.

BERNARD. — Eh bien, méprise-moi, mais je déteste l'idée de la mort. J'aime la vie, je veux vivre avec ma femme et mes gosses.

JEAN. — Oui, je te méprise et ce que je méprise le plus en toi, c'est ta bêtise. Tu ne comprends donc pas que, tant qu'ils[1] seront là, tu ne pourras jamais vivre et que, s'ils restent là, tes enfants ne pourront pas vivre?

BERNARD. — Allons donc! On vit toujours, plus ou moins bien, voilà tout. Et tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir[2].

JEAN. — Non, dans cette nuit qui n'en finit pas, il n'y a d'espoir que dans la lutte.

BERNARD. — Une lutte qui te conduit à la mort, tout droit.

JEAN. — Eh bien, plutôt mourir debout que vivre à genoux.

BERNARD. — Et quand tu seras mort, debout, que pourras-tu encore espérer?

JEAN. — Que mes enfants vivront libres. Et veux-tu me dire à quoi ressemblerait le visage de notre pays lorsque le soleil se lèvera par-dessus cette nuit qui nous étouffe si aucun homme de chez nous ne se révoltait? Quoi! attendre tous, les bras

1. Les occupants.
2. Dicton familier (Bernard représente ici une certaine platitude d'esprit et de cœur).

croisés par la peur, que d'autres hommes viennent nous délivrer? Voilà où serait notre défaite, cette fois définitive.

BERNARD. — Mon petit Jean, tu es un obsédé de la défaite. Nous sommes battus, c'est entendu, mais je ne me sens pas du tout humilié, mon vieux, chacun son tour, ils l'ont été, nous le sommes, ils le seront.

JEAN. — Non, ceux-là sont des mots dépassés[1], je suis antinazi comme on était huguenot[2] contre les papistes au temps où les religions étaient vivantes.

BERNARD. — Tu veux ressusciter les guerres de religion? au nom de quoi? Mais quelle est ta religion?

JEAN. — La liberté*.

BERNARD. — Tu es devenu complètement fou.

JEAN. — Oui, j'ai cru que j'allais devenir fou; mais après m'avoir accablé, le désespoir m'a révolté, la révolte m'a uni à d'autres révoltés et c'est maintenant une merveilleuse camaraderie.

BERNARD. — Toi, tu veux te faire tuer pour que d'autres soient heureux sur la terre quand tu n'y seras plus.

JEAN. — Si tu connaissais la douceur, le repos d'une camaraderie d'hommes.

BERNARD. — Et Louise?

JEAN. — Parce que je l'aime, je veux lui épargner cette honte d'être mariée à un homme qui accepte tout pour cette seule raison qu'il a peur.

BERNARD. — Ainsi Louise te pousse à cette aventure?

JEAN. — Nous n'en parlons jamais, mais elle pense comme moi et lorsqu'elle saura plus tard, je sais qu'elle m'approuvera....

BERNARD. — ... De risquer ta vie, la prison, le déshonneur?

JEAN. — Le déshonneur. (*Un silence. Il reprend.*) Par certains mots, par certains silences, je sais que Louise est ma meilleure camarade de combat.

BERNARD. — De combat! Pauvre Louise! Ah! Je voudrais bien voir la tête de tes autres copains, ils doivent être jolis.

JEAN. — Ils te déplairaient sûrement. Tu n'as jamais beaucoup aimé les révoltés.

BERNARD. — C'est vrai.

JEAN. — Tu as toujours été un conservateur.

BERNARD. — Et je m'en vante.

JEAN. — Mais conservateur de quoi? Du désordre social? de l'injustice? de la misère? du chômage? Conservateur de l'esclavage? Moi, même si j'étais né marchand d'esclaves, j'eusse été contre l'esclavage.

1. Il faut comprendre : *ce sont là des mots dépassés*.

2. Un des noms donnés aux *protestants*. Les *papistes* étaient restés fidèles à l'autorité du pape.

* *Dans quelle mesure la* liberté *peut-elle devenir une* religion?

BERNARD. — Et ta charité qui eût été chrétienne il y a des siècles, aujourd'hui te pousse à jeter des bombes.

JEAN. — Quand, plus tard, tu sauras qui travaille avec nous, tu seras bien épaté[1].

BERNARD. — On coudoie[2] des archevêques dans ta bande?

JEAN. — Les archevêques sont assez rares, mais des curés on en trouve, et plus que tu ne penses.

BERNARD. — Naturellement, les curés se fourrent[3] partout. Mais il y a aussi des communistes, j'imagine?

JEAN. — On le dit.

BERNARD. — Et vous êtes armés?

JEAN. — Il paraît.

BERNARD. — Eh bien! si les troupes allemandes devaient déguerpir d'un seul coup, ce serait du joli en France! Une fameuse explosion!

JEAN. — Si tu pouvais dire vrai!

BERNARD. — Tu es inconscient. Allez, va te recoucher et demain matin....

JEAN. — Je pars au soleil levant*.

IIe partie. Gallimard, édit.

1. Familier pour : *étonné*.
2. On rencontre. Littéralement : on heurte du *coude*.
3. Familier pour : se mettent, s'introduisent.

* *Quelles sont les différentes* raisons *qui ont poussé Jean dans la Résistance?*



MONUMENT AUX ÉTUDIANTS RÉSISTANTS (JARDIN DU LUXEMBOURG A PARIS).

HENRY DE MONTHERLANT (né en 1896)



HENRY DE MONTHERLANT.

IL *est certainement* **un des plus importants prosateurs** *que la France ait produits depuis Chateaubriand.* MONTHERLANT *n'était encore qu'un tout jeune homme que Romain Rolland le saluait comme « la plus grande force qui existât dans les lettres françaises ».*

Assez curieusement, dans la seconde partie de sa carrière, le romancier des Bestiaires (1926) *et des* Jeunes Filles (1936-1939) *s'est tourné vers le théâtre pour y donner comme de nouveaux prolongements à son œuvre. Mais, écrivant pour la scène, il est resté fidèle à ce sens royal du* **grand style** *qui confère à une œuvre telle que* Le Maître de Santiago *une place éminente dans la littérature dramatique de notre temps.*

LE MAÎTRE DE SANTIAGO (1945)

Vargas, Bernal, Obregon et Olmeda sont venus trouver Alvaro, Maître de l'Ordre de Santiago, pour le prier d'accepter, aux Indes (c'est-à-dire en Amérique) nouvellement conquises par l'Espagne, un poste destiné à rétablir sa fortune.

VARGAS. — Chrétien comme vous l'êtes[1], allez donc au bout de votre christianisme. Il y a trois mille ans que des nations périssent. Trois mille ans que des peuples tombent en esclavage.... Le chrétien ne peut pas prendre tout à fait au tragique ces malheurs-là. Si vous êtes conséquent, il n'y a qu'une patrie, celle que formeront les Élus.

ALVARO. — Je garde l'autre pour en souffrir.

BERNAL. — Vous condamnez votre temps comme le font les très vieux hommes. Vous n'avez pas cinquante ans, et vous parlez comme si vous en aviez quatre-vingts. Et vous exagérez beaucoup. Si vous participiez davantage aux événements, si vous étiez plus informé de ce qui se passe....

ALVARO. — J'en ai assez. Chaque fois que je pointe[2] la tête hors de ma

1. Vargas s'adresse à Alvaro. — 2. Je dresse, je lève.

coquille, je reçois un coup sur la tête. L'Espagne n'est plus pour moi que quelque chose dont je cherche à me préserver.

BERNAL. — Oui, mais à force de vous retrancher, le monde vous apparaît déformé par votre vision particulière. Ensuite vous rejetez une époque, faute de la voir comme elle est.

OBREGON. — Debout sur le seuil de l'ère nouvelle, vous refusez d'entrer.

ALVARO. — Debout sur le seuil de l'ère nouvelle, je refuse d'entrer.

VARGAS. — Mettons que ce soit héroïsme de consentir à être seul, par fidélité à ses idées. Ne serait-ce pas héroïsme aussi de jouer son rôle dans une société qui vous heurte, pour y faire vaincre ces idées qui, si elles ne s'incarnent pas, demeureront plus ou moins impuissantes?

BERNAL. — Et puis, ce qui est humainement beau, ce n'est pas de se guinder[1], c'est de s'adapter : ce n'est pas de fuir pour être vertueux tout à son aise, c'est d'être vertueux dans le siècle, là où est la difficulté.

ALVARO. — Je suis fatigué de ce continuel divorce entre moi et tout ce qui m'entoure. Je suis fatigué de l'indignation. J'ai soif de vivre au milieu d'autres gens que des malins, des canailles[2] et des imbéciles. Avant, nous étions souillés par l'envahisseur. Maintenant, nous sommes souillés par nous-mêmes; nous n'avons fait que changer de drame. Ah! pourquoi ne suis-je pas mort à Grenade[3], quand ma patrie était encore intacte? Pourquoi ai-je survécu à ma patrie? Pourquoi est-ce que je vis?

BERNAL. — Mon ami, qu'avez-vous? Vous ne nous avez jamais parlé de la sorte.

ALVARO. — Le collier des chevaliers de Chypre était orné de la lettre S, qui voulait dire : « Silence ». Aujourd'hui, tout ce qu'il y a de bien dans notre pays se tait. Il y a un Ordre du Silence : de celui-là aussi je devrais être Grand Maître. Pourquoi m'avoir provoqué à parler?

OLMEDA. — Faites-vous moine, don Alvaro. C'est le seul état qui vous convienne désormais.

ALVARO. — Je ne sais en effet ce qui me retient, sinon quelque manque de décision et d'énergie.

OBREGON. — Et j'ajoute qu'il y a plus d'élégance, quand on se retire du monde, à s'en retirer sans le blâmer. Ce blâme est des plus vulgaires!

ALVARO. — Savez-vous ce que c'est que la pureté? Le savez-vous? (*Soulevant le manteau de l'Ordre suspendu au mur au-dessous du crucifix :*) Regardez notre manteau de l'Ordre : il est blanc et pur comme la neige au-dehors. L'épée rouge est brodée à l'emplacement du cœur, comme si elle était teinte du sang de ce

1. S'élever au-dessus de soi, d'où prendre une attitude affectée.
2. Gens méprisables.
3. Lors de la reprise de Grenade par les Espagnols.

cœur. Cela veut dire que la pureté, à la fin, est toujours blessée, toujours tuée, qu'elle reçoit toujours le coup de lance que reçut le cœur de Jésus sur la croix. (*Il baise le bas du manteau. Après un petit temps d'hésitation, Olmeda, qui est le plus proche du manteau, en baise lui aussi le bas.*) Oui, les valeurs nobles, à la fin, sont toujours vaincues; l'histoire est le récit de leurs défaites renouvelées. Seulement, il ne faut pas que ce soit ceux mêmes qui ont pour mission de les défendre, qui les minent. Quelque déchu qu'il soit, l'Ordre est le reliquaire[1] de tout ce qui reste encore de magnanimité et d'honnêteté en Espagne. Si vous ne croyez pas cela, démettez-vous-en. Si nous ne sommes pas les meilleurs, nous n'avons pas de raison d'être. Moi, mon pain est le dégoût. Dieu m'a donné à profusion la vertu d'écœurement. Cette horreur et cette lamentation qui sont ma vie et dont je me nourris.... Mais vous, pleins d'indifférence ou d'indulgence pour l'ignoble, vous pactisez avec lui, vous vous faites ses complices! Hommes de terre! Chevaliers de terre*!



UNE REPRÉSENTATION DU « MAITRE DE SANTIAGO » AU THÉATRE HÉBERTOT A PARIS.

Acte I, sc. IV. Gallimard, édit.

1. Au sens propre : boîte contenant des reliques. Ici : gardien sacré.

* *En quoi consiste l'*idéal chrétien *aux yeux de don Alvaro? Sa conception vous paraît-elle* juste? *Et, si oui,* suffisante?

JEAN ANOUILH (né en 1910)



JEAN ANOUILH.

*Dans le théâtre d'*ANOUILH, *il n'y a qu'un thème : c'est que vivre* **abaisse, dégrade, avilit.** *Mais ce thème unique est développé avec une telle insistance qu'il a pu nourrir l'œuvre dramatique sans doute la plus puissante de notre temps.*

Dans Antigone *Anouilh jette l'un contre l'autre deux personnages totalement opposés : d'une part, Créon, l'homme déjà mûr, que le destin vient de porter au trône, et qui a accepté, sans joie, mais parce qu'il le fallait, la terrible* **responsabilité du pouvoir ;** *et, lui faisant face, celle qui refuse de lui obéir, celle qui enterra son frère malgré les ordres du roi, celle qui d'instinct et par principe se révolte, la frêle mais farouche Antigone.*

ANTIGONE (1944)

CRÉON

UN matin, je me suis réveillé roi de Thèbes[1]. Et Dieu sait si j'aimais autre chose dans la vie que d'être puissant....

ANTIGONE

Il fallait dire non, alors!

CRÉON

Je le pouvais. Seulement, je me suis senti tout d'un coup comme un ouvrier qui refusait un ouvrage. Cela ne m'a pas paru honnête. J'ai dit oui.

ANTIGONE

Eh bien, tant pis pour vous! Moi, je n'ai pas dit « oui ». Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse, à moi, votre politique, votre nécessité, vos pauvres histoires? Moi, je peux dire « non » encore à tout ce que je n'aime pas et je suis seul juge. Et vous, avec votre couronne, avec vos gardes, avec votre attirail[2], vous pouvez seulement me faire mourir, parce que vous avez dit « oui ».

1. Après qu'Œdipe, les yeux crevés, s'était enfui de Thèbes, ses deux fils, Etéocle et Polynice, s'étaient entre-tués dans un combat singulier. C'est alors que Créon se trouva porté sur le trône. La tragédie traditionnelle donne à Créon le caractère d'un tyran. Anouilh infléchit quelque peu le personnage, comme d'ailleurs l'y autorise un passage de Sophocle.

2. Mot péjoratif, pour désigner l'*appareil*, la *pompe* dont est entouré le roi.

CRÉON

Écoute-moi.

ANTIGONE

Si je veux, moi, je peux ne pas vous écouter. Vous avez dit « oui ». Je n'ai plus rien à apprendre de vous. Pas vous. Vous êtes là à boire mes paroles. Et si vous n'appelez pas vos gardes, c'est pour m'écouter jusqu'au bout.

CRÉON

Tu m'amuses!

ANTIGONE

Non. Je vous fais peur. C'est pour cela que vous essayez de me sauver. Ce serait tout de même plus commode de garder une petite Antigone vivante et muette dans ce palais. Vous êtes trop sensible pour faire un bon[1] tyran*, voilà tout. Mais vous allez me faire mourir tout de même tout à l'heure, vous le savez, et c'est pour cela que vous avez peur. C'est laid un homme qui a peur.

CRÉON, *sourdement.*

Eh bien, oui, j'ai peur d'être obligé de te faire tuer si tu t'obstines. Et je ne le voudrais pas.

ANTIGONE

Moi, je ne suis pas obligée de faire ce que je ne voudrais pas! Vous n'auriez pas voulu non plus, peut-être, refuser une tombe à mon frère[2]? Dites-le donc, que vous ne l'auriez pas voulu?

CRÉON

Je te l'ai dit.

ANTIGONE

Et vous l'avez fait tout de même. Et maintenant, vous allez me faire tuer sans le vouloir. Et c'est cela, être roi!

CRÉON

Oui, c'est cela!

ANTIGONE

Pauvre Créon! — Avec mes ongles cassés et pleins de terre[3] et les bleus[4] que tes gardes m'ont faits aux bras, avec ma peur qui tord le ventre, moi je suis reine.

CRÉON

Alors, aie pitié de moi, vis. Le cadavre de ton frère qui pourrit sous mes

1. Un tyran digne de ce nom.
2. Polynice, que Créon refusait de laisser enterrer parce qu'il avait pris les armes contre sa patrie.
3. La terre de la sépulture qu'elle a creusée de ses mains pour Polynice.
4. Mot familier : dépôt de sang, de couleur *bleue*, provoqué dans la chair par un coup.

* *Cette affirmation vous semble-t-elle* juste, *en général, et ici,* en particulier?

fenêtres, c'est assez payé pour que l'ordre règne dans Thèbes. Mon fils[1] t'aime. Ne m'oblige pas à payer avec toi encore. J'ai assez payé.

ANTIGONE

Non. Vous avez dit « oui ». Vous ne vous arrêterez jamais de payer maintenant !

CRÉON, *la secoue soudain, hors de lui.*

Mais, bon Dieu ! Essaie de comprendre une minute, toi aussi, petite idiote ! J'ai bien essayé de te comprendre, moi. Il faut pourtant qu'il y en ait qui disent oui. Il faut pourtant qu'il y en ait qui mènent la barque. Cela prend l'eau de toutes parts, c'est plein de crimes, de bêtise, de misère.... Et le gouvernail est là qui ballotte. L'équipage ne veut plus rien faire, il ne pense qu'à piller la cale[2] et les officiers sont déjà en train de se construire un petit radeau confortable, rien que pour eux, avec toute la provision d'eau douce pour tirer au moins leurs os de là. Et le mât craque, et le vent siffle et les voiles vont se déchirer et toutes ces brutes vont crever toutes ensemble, parce qu'elles ne pensent qu'à leur peau, à leur précieuse peau et à leurs petites affaires. Crois-tu, alors, qu'on a le temps de faire le raffiné, de savoir s'il faut dire « oui » ou « non », de se demander s'il ne faudra pas payer trop cher un jour et si on pourra encore être un homme après? On prend le bout de bois[3], on redresse[4] devant la montagne d'eau, on gueule[5] un ordre et on tire dans le tas[6], sur le premier qui s'avance. Dans le tas ! Cela n'a pas de nom. C'est comme la vague qui vient de s'abattre sur le pont devant vous ; le vent qui vous gifle, et la chose qui tombe dans le groupe n'a pas de nom. C'était peut-être celui qui t'avait donné du feu[7] en souriant la veille. Il n'a plus de nom. Et toi non plus, tu n'as plus de nom, cramponné à la barre. Il n'y a plus que le bateau qui ait un nom et la tempête. Est-ce que tu le comprends, cela* ?

ANTIGONE, *secoue la tête.*

Je ne veux pas comprendre. C'est bon pour vous. Moi je suis là pour autre chose que pour comprendre. Je suis là pour vous dire non et pour mourir**.

Antigone. Edit. de la Table Ronde.

1. Hémon, avec qui Antigone est fiancée.
2. Le fond du navire, où sont entreposés les vivres.
3. Familier : la barre, le gouvernail.
4. Sous-entendu : le navire.
5. Trivial, pour : *crier*.
6. Anachronisme voulu : *tirer* des coups de feu au hasard dans une foule (un *tas*) de gens.
7. Pour allumer ta cigarette (autre anachronisme) : la 2e personne (*t'*, *toi*) représente ici, comme souvent dans le langage familier, un personnage pris au hasard, à titre d'exemple.

* *Étudiez le caractère du* vocabulaire *et du* style *dans cette tirade. Montrez que la* violence du ton *correspond à l'effort désespéré de Créon pour persuader Antigone.*

** *Expliquez l'*éternelle vérité *contenue dans cette formule qui est comme une réplique de la formule mise par Sophocle dans la bouche de son Antigone :* « Je suis née pour aimer, non pour haïr. »


XVI
La pensée française

C'est sans doute de l'Humanisme, de cet impétueux mouvement pour embrasser la totalité du savoir humain et pour inaugurer le monde moderne, qu'il faut faire partir l'histoire de la *pensée française*. Car c'est alors que cette pensée prit conscience d'elle-même et commença de s'engager dans des chemins qui allaient être ses voies traditionnelles.

Il est curieux de constater, par exemple, que, dès cette époque, l'enthousiasme à peu près sans restriction d'un RABELAIS pour l'héritage gréco-latin fait très vite place à l'attitude beaucoup plus mesurée d'un MONTAIGNE, esprit essentiellement sceptique et préoccupé de passer au crible de l'*expérience* les notions doctrinales léguées par ses prédécesseurs. Alors, plutôt que d'orienter l'homme vers la connaissance « pure livresque », l'humanisme l'inclinera vers l'approfondissement de sa propre condition et la conquête d'une sorte de sagesse individuelle.

Ce mouvement de balancier, ce rythme contradictoire qui fait osciller la philosophie française entre le *théorique* et le *concret*, entre l'esprit de *système* et l'*irrationnel*, il s'exprime comme à miracle dans l'apparition conjointe du couple le plus représentatif de cette philosophie : dans ce DESCARTES et ce PASCAL, l'un mathématicien, l'autre physicien, l'un logicien, l'autre mystique, l'un pressé d'appréhender le réel au moyen d'une « *méthode* » infaillible, l'autre plus confiant dans « *le cœur* » pour pénétrer les secrets du surnaturel....

Toutefois, ce pathétique dialogue de deux esprits placés en quelque sorte « aux pointes », ne doit pas nous abuser. L'ensemble du XVIIe siècle est *raisonnable;* et dans une France encore exposée aux intrigues des Grands comme à l'invasion étrangère, dans une France dont l'unité n'est pas achevée, la Raison s'identifie bien vite avec la discipline qui construit et qui organise, qui accepte la loi.

P. 431 : LA PENSÉE, SCULPTURE DE RODIN.

Au XVIIIe siècle, le mot de Raison se sera chargé d'un contenu nouveau. Sous la plume des « *Philosophes* », comme on les appelle, il signifiera non plus unité, mais analyse, non plus discipline, mais libre examen. C'est toujours *le vrai* que la raison poursuit; mais, dans un pays dont les institutions se dégradent avec une rapidité incroyable, elle devient le ferment de la liberté, qui à son tour assurera la victoire de la Raison sur les privilèges et l'injustice. Les « *Philosophes* », en effet, prétendent soumettre toutes les valeurs — religieuses, politiques, sociales — à son impitoyable contrôle et créent comme une dictature de cette faculté. Mais ils compensent leur attitude systématique par la volonté de combattre pour leurs idées et de leur donner une réalisation pratique. Par là, par ce caractère *militant*, leur pensée retourne à ce dualisme foncier qui s'était déjà manifesté aux siècles précédents.

Dans leur optimisme, les philosophes étaient allés si loin qu'un des plus hardis d'entre eux, Condorcet, pouvait dresser une sorte de tableau historique des « progrès de l'esprit humain ». Mais, par un mouvement de réaction tout à fait normal, amorcé déjà par DIDEROT et surtout par ROUSSEAU, à la suite aussi des bouleversements apportés par la Révolution, cette foi céda bientôt le pas à une attitude radicalement opposée : à ce *pessimisme* romantique où l'homme, brusquement, se sent comme abandonné, délaissé et n'attend plus de remède que des « orageux aquilons » qui l'emporteront, à moins qu'à la façon d'Alfred de VIGNY il ne soit la proie du désespoir et ne se contente de faire stoïquement face au destin.

1848, il est vrai, vit refleurir l'espérance inverse : la *Science* allait délivrer l'humanité de son fardeau millénaire et lui ouvrir les portes de la fraternité. Illusion généreuse, qui sombra définitivement un cruel soir de défaite, à Sedan.... Alors l'intelligence française, sous la férule de TAINE, allait s'enfermer jusqu'à l'aube du XXe siècle dans un *déterminisme* aussi rigoureux qu'excessif. Ce fut précisément le grand mérite d'Henri BERGSON que de secouer le joug scientiste, en rappelant combien « mouvant » est le réel et que « l'*intuition* » l'atteint plus sûrement qu'une analyse purement intellectuelle. De son côté, et comme parallèlement, Charles PÉGUY, qui sentait monter une terrible menace, tentait de réconcilier les deux aspects fondamentaux de l'*âme française :* la passion laïque de la vérité et la chrétienne vertu de charité.

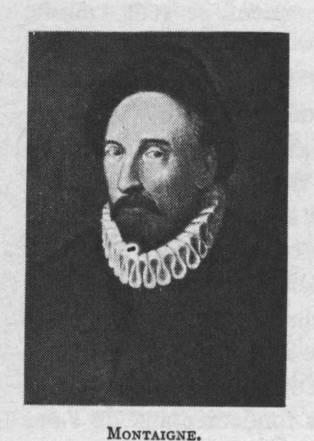
La guerre de 1914-1918 épuisa si cruellement la France qu'elle lui inspira le goût du repos et embourgeoisa quelque peu sa pensée. Il ne s'agissait, il est vrai, que d'une pause toute provisoire, puisque les mauvais jours de 1940 devaient soudain jeter la lumière sur un système plus hardi et plus pathétique : l'*existentialisme*. Mais les deux grands-prêtres du nouveau dogme, SARTRE et CAMUS, en se querellant au bout de quelques années, l'un penchant pour la révolution prolétarienne, l'autre pour la révolte individuelle, allaient offrir comme un ultime exemple de l'*éternel dialogue français*....

MONTAIGNE (1533-1592)

AVANT *de parvenir à la sagesse qui s'exprime dans le troisième livre des* Essais, MONTAIGNE *était passé par une double crise : la crise* **stoïcienne** *qui, en fait, était surtout d'origine livresque, et la crise* **sceptique** *qui le débarrassa d'une philosophie d'emprunt et lui révéla les insuffisances de la pure théorie.*

Au reste, la pensée de Montaigne procède par de longs **tâtonnements**; *elle ne chemine pas sans hésitation, ne craint point les détours; elle est le fruit d'une* **expérience** *jamais lasse de s'exercer, surtout sur soi-même.*

UN SCEPTIQUE



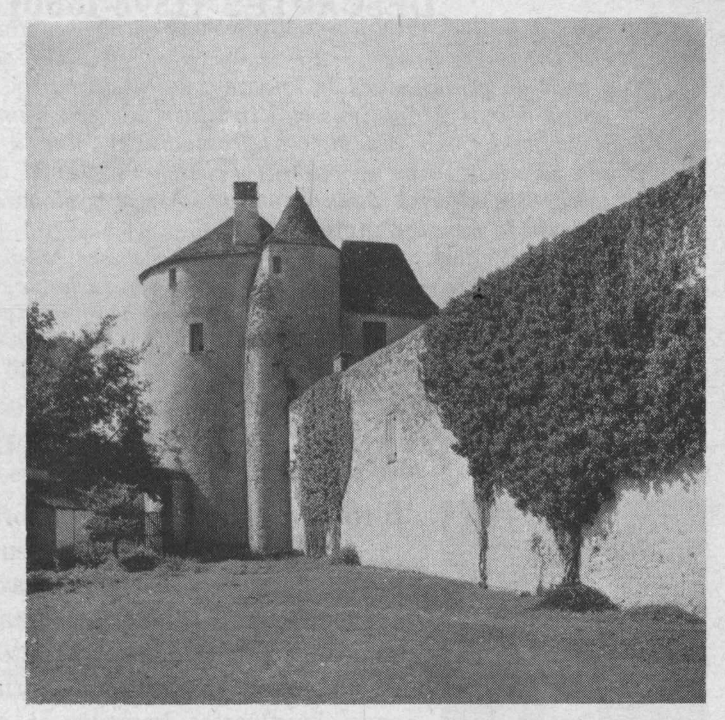
MONTAIGNE.

... A PEINE oserai-je dire la vanité et la faiblesse que je trouve chez moi. J'ai le pied si instable et si mal assis[1], je le trouve si aisé à crouler[2] et si prêt au branle[3], et ma vue si déréglée, que à jeun je me sens autre qu'après le repas; si ma santé me rit, et[4] la clarté d'un beau jour, me voilà honnête homme[5]; si j'ai un cor qui me presse l'orteil, me voilà renfrogné, mal plaisant, inaccessible. Un même pas de cheval me semble tantôt rude, tantôt aisé, et même chemin à cette heure plus court, une autre fois plus long, et une même forme ores[6] plus, ores[6] moins agréable. Maintenant je suis à tout faire, maintenant à rien faire; ce qui m'est plaisir à cette heure, me sera quelquefois peine. Il se fait mille agitations indiscrètes et casuelles[7] chez moi. Ou l'humeur mélancolique me tient, ou la colérique; et, de son autorité privée[8], à cette heure le chagrin prédomine en moi, à cette heure l'allégresse. Quand je prends des livres, j'aurai aperçu en tel passage des grâces excellentes et qui auront féru[9] mon âme; qu'une autre fois j'y retombe, j'ai beau le tourner et virer, j'ai beau le plier et le manier, c'est une masse inconnue et informe pour moi.

1. Si peu ferme sur le sol.
2. Vaciller.
3. Si prêt à bouger.
4. Ainsi que.
5. Un homme sociable, courtois.
6. Tantôt... tantôt.
7. Fortuites, qui sont l'effet du hasard.
8. De lui-même, spontanément.
9. Frappé. On dit encore : un esprit *féru* de poésie, de philosophie; et : *sans coup férir.*

En mes écrits même je ne retrouve pas toujours l'air de ma première imagination : je ne sais ce que j'ai voulu dire, et m'échaude[1] souvent à corriger et y mettre un nouveau sens, pour avoir perdu[2] le premier, qui valait mieux. Je ne fais qu'aller et venir; mon jugement ne tire pas toujours en avant; il flotte, il vague,

Velut minuta magno
Deprensa navis in mari
[*vesaniente vento*[3].



LE CHATEAU DE MONTAIGNE.
C'est dans la tour d'angle qu'il avait installé sa célèbre « librairie » où, au milieu de ses livres, il rédigea les *Essais*.

Maintes fois (comme il m'advient de faire volontiers) ayant pris pour exercice et pour ébat à maintenir une contraire opinion à la mienne, mon esprit, s'appliquant et tournant de ce côté-là, m'y attache si bien que je ne trouve plus la raison de mon premier avis, et m'en départs[4]. Je m'entraîne quasi[5] où je penche, comment que ce soit[6], et m'emporte de[7] mon poids.

Chacun à peu près en dirait autant de soi, s'il se regardait comme moi*.

Essais, II, XII (*1580-1588*).

1. Je me donne *chaud* à..., je me tourmente à....
2. Parce que j'ai perdu.
3. Comme un petit bateau surpris sur l'étendue de la mer par un vent furieux (Catulle).
4. Je me sépare de ce premier avis, je l'abandonne.
5. En quelque sorte.
6. D'une façon ou d'une autre.
7. Sous l'effet de.

* *Attachez-vous à souligner ici* la souplesse *de la pensée et de son expression. Montrez que le scepticisme de l'auteur repose sur une* observation personnelle et concrète. — *Faites vous-même, à la manière de Montaigne, un* essai *de vos dispositions intellectuelles ou morales.*



DESCARTES (1596-1650)

Le trait de génie initial de Descartes *fut de partir à peu près du point où avait abouti Montaigne et d'instituer, au lieu d'une simple sagesse individuelle fondée sur des vues approximatives, une* « **méthode** » *infaillible pour « bien* **conduire sa raison** *et chercher* **la vérité** *dans les sciences ». Pour ce faire, il s'enferma dans « son poêle*[1] *» et y élabora les quatre règles qui constituent la base du* **cartésianisme**.

Mais cet effort constructif avait été lui-même précédé d'une période moins spéculative : celle où le philosophe, déblayant sa jeune cervelle de tout le fatras dont on l'avait encombrée, s'en fut hardiment querir la vérité dans « **le grand livre du monde** »....

EN LISANT DANS LE GRAND LIVRE DU MONDE



Descartes.

Sitôt que l'âge me permit de sortir de la sujétion de mes précepteurs, je quittai entièrement l'étude des lettres[2]. Et me résolvant de ne chercher plus d'autre science que celle qui se pourrait trouver en moi-même, ou bien dans le grand livre du monde, j'employai le reste de ma jeunesse à voyager, à voir des cours[3] et des armées, à fréquenter des gens de diverses humeurs et conditions, à recueillir diverses expériences, à m'éprouver moi-même dans les rencontres que la fortune[4] me proposait, et partout à faire telle réflexion sur les choses qui se présentaient que[5] j'en pusse tirer quelque profit. Car il me semblait que je pourrais rencontrer plus de vérité dans les raisonnements que chacun fait touchant les affaires qui lui importent, et dont l'événement le doit punir bientôt après s'il a mal jugé, que dans ceux que fait un homme de lettres dans son cabinet touchant des spéculations qui ne produisent aucun effet, et qui ne lui sont d'autre conséquence[6] sinon que peut-être il en tirera d'autant plus de vanité qu'elles seront plus éloignées du

1. Dans les pays du Nord, il s'agit de la chambre qui contient, à demeure, un grand *poêle* de faïence.
2. Ici culture générale, aussi bien scientifique que littéraire.
3. Des cours royales, des courtisans.
4. Sens latin : le hasard.
5. *Telle* réflexion... *que* (conséquence).
6. Qui n'ont pour lui d'autre conséquence que de lui en faire tirer d'autant plus...

sens commun, à cause qu'il aura dû employer d'autant plus d'esprit et d'artifice à tâcher de les rendre vraisemblables. Et j'avais toujours un extrême désir d'apprendre à distinguer le vrai d'avec le faux, pour voir clair en mes actions et marcher avec assurance en cette vie.

Il est vrai que pendant que je ne faisais que considérer les mœurs des autres hommes, je n'y trouvais guère de quoi m'assurer, et que j'y remarquais quasi[1] autant de diversité que j'avais fait auparavant entre les opinions des philosophes. En sorte que le plus grand profit que j'en retirais était que, voyant plusieurs choses, qui, bien qu'elles nous semblent fort extravagantes et ridicules, ne laissent pas d'être[2] communément reçues et approuvées par d'autres grands peuples, j'apprenais à ne rien croire trop fermement de ce qui ne m'avait été persuadé que par l'exemple et par la coutume; et ainsi je me délivrais peu à peu de beaucoup d'erreurs qui peuvent offusquer notre lumière naturelle et nous rendre moins capables d'entendre raison. Mais, après que j'eus employé quelques années à étudier ainsi dans le livre du monde et à tâcher d'acquérir quelque expérience, je pris un jour la résolution d'étudier aussi en moi-même, et d'employer toutes les forces de mon esprit à choisir les chemins que je devrais suivre. Ce qui me réussit beaucoup mieux, ce me semble, que si je ne me fusse jamais éloigné ni de mon pays ni de mes livres*.

Discours de la Méthode (1637), Ire partie.

1. A peu près. — 2. Ne manquent pas d'être..., sont pourtant....

* *Qu'est-ce qu'un homme d'aujourd'hui aimera dans cette* « expérience », *renouvelée de Montaigne? — Montrez que la* phrase *de Descartes est encore tout alourdie par l'influence du* latin, *et, à cet égard,* en recul *par rapport au français du Moyen Age.*

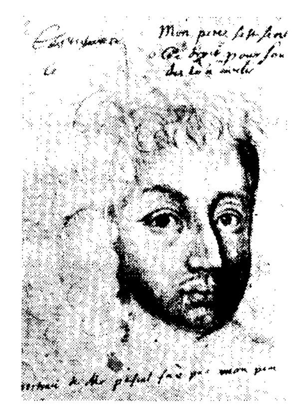


BLAISE PASCAL (1623-1662)

DESCARTES *était un rationaliste aux yeux de qui les mathématiques constituaient la plus haute activité de l'esprit. Pour* PASCAL, *au contraire, il existe, au-dessus de l'intelligible pur, un* **monde surnaturel** *qui nous dépasse, mais dont il sent et voudrait impatiemment nous faire partager la présence. D'où ce cri, par quoi s'ouvre le* Mémorial de Jésus : « *Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, non celui des savants et des philosophes....* »

Par là, l'auteur des Pensées *s'insère directement dans le courant* **anti-intellectualiste** *qu'avait inauguré Montaigne : mais il dépasse le scepticisme un peu terre à terre de son prédécesseur pour atteindre une certitude plus haute, celle qui part du* « **cœur** » *et aboutit à Dieu. Pensée mystique, si l'on veut : mais il y a un mysticisme français, comme il y a une libre pensée française.*

DIEU SENSIBLE AU CŒUR



PASCAL, JEUNE,
DESSIN DE JEAN DOMAT.

C'EST le cœur qui sent Dieu, et non la raison; voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison.

¶ Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît point; on le sait en mille choses. Je dis que le cœur aime l'Être universel naturellement, et soi-même naturellement, selon qu'il s'y adonne[1]; et il se durcit contre l'un ou l'autre, à son choix. Vous avez rejeté l'un et conservé l'autre : est-ce par raison que vous vous aimez?

¶ Nous connaissons la vérité, non seulement par la raison, mais encore pa le cœur; c'est de cette dernière sorte que nous connai sons les premiers principes, et c'est en vain que le raisonnement, qui n'y a point de part, essaie de les combattre. Les pyrrhoniens[2], qui n'ont que cela[3] pour objet, y travaillent inutilement. Nous savons que nous ne rêvons point; quelque impuissance où nous soyons de le prouver par raison, cette impuissance ne conclut autre chose que la faiblesse de notre raison, mais non pas l'incertitude de toutes nos connaissances, comme ils le prétendent. Car la connaissance des premiers principes, comme[4] qu'il y a espace, temps, mouvement, nombres, est aussi ferme qu'aucune de celles que nos raisonnements nous donnent. Et c'est sur ces connaissances du cœur et de l'instinct qu'il faut que la raison s'appuie, et qu'elle y fonde tout son discours. Le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace, et que les nombres sont infinis; et la raison démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres carrés dont l'un soit double de l'autre. Les principes se sentent, les propositions se concluent; et le tout avec certitude, quoique par différentes voies. Et il est aussi inutile et aussi ridicule que la raison demande au cœur des preuves de ces premiers principes, pour vouloir y consentir, qu'il serait ridicule que le cœur demandât à la raison un sentiment[5] de toutes les propositions qu'elle démontre, pour vouloir les recevoir.

Cette impuissance ne doit donc servir qu'à humilier la raison, qui voudrait juger de tout, mais non pas à combattre notre certitude comme s'il n'y avait que

1. Dans la mesure où il veut l'aimer.
2. Les sceptiques.
3. Ce combat contre les premiers principes, soumis à l'homme par le *cœur*.
4. *Comme* = par exemple.
5. Le *sentiment* s'oppose aux *preuves*.

la raison capable de nous instruire. Plût à Dieu que nous n'en eussions au contraire jamais besoin et que nous connussions toutes choses par instinct et par sentiment ! Mais la nature nous a refusé ce bien; elle ne nous a au contraire donné que très peu de connaissances de cette sorte; toutes les autres ne peuvent être acquises que par raisonnement.

Et c'est pourquoi ceux à qui Dieu a donné la religion par sentiment du cœur sont bien heureux et bien légitimement persuadés. Mais à ceux qui ne l'ont pas, nous ne pouvons la donner que par raisonnement, en attendant que Dieu la leur donne par sentiment de cœur, sans quoi la foi n'est qu'humaine, et inutile pour le salut*.

Pensées (*publiées en 1670*).

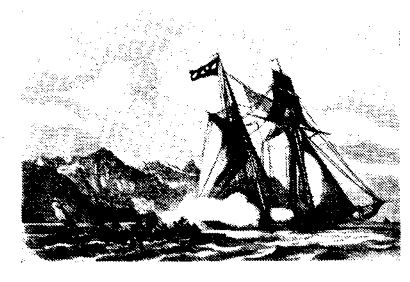
* *Quel* nom *donnerait-on aujourd'hui à ce que Pascal appelle* le cœur? — *On comparera le* ton *de ce passage à celui de l'extrait précédent.* — *Après l'éclosion du romantisme français, la pensée religieuse trouvera un aliment chez Pascal :* pourquoi?



MONTESQUIEU (1689-1755)

DES « *philosophes* » *du XVIII*^e^ *siècle,* MONTESQUIEU *osa, le premier, s'attaquer à des sujets épargnés jusqu'alors : le* **christianisme** *et la* **royauté.** *Et cette offensive, commencée sur le ton du persiflage dans les* Lettres persanes, *se poursuivit avec acharnement dans* l'Esprit des Lois, *monument élevé et consacré à la* **défense de l'Homme....**

DE L'ESCLAVAGE DES NÈGRES



NAVIRE NÉGRIER ABANDONNÉ PAR SON ÉQUIPAGE, APRÈS ARRAISONNEMENT.

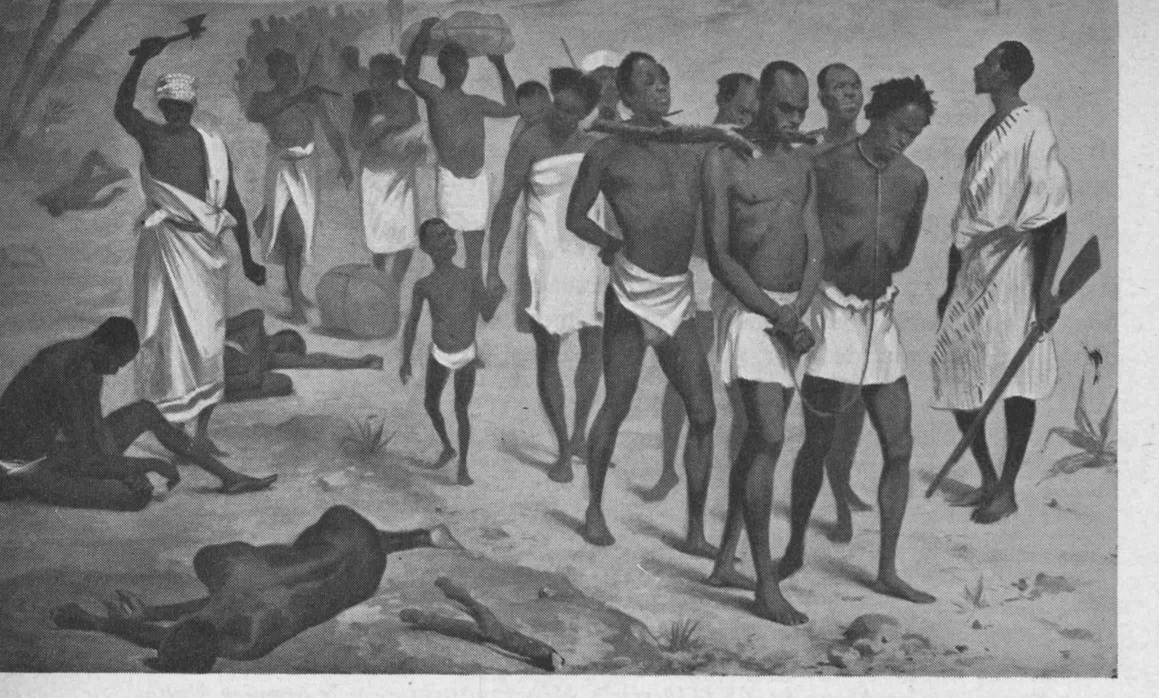
SI j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les Nègres esclaves, voici ce que je dirais :

Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique, pour s'en servir à défricher tant de terres.

Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves.

Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête; et ils ont le nez si écrasé, qu'il est presque impossible de les plaindre.

On ne peut pas se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être très sage, ait mis une âme, surtout une âme bonne, dans un corps tout noir.



CONVOI D'ESCLAVES AU XIX[e] SIÈCLE : CE QUE LA CIVILISATION FRANÇAISE A FAIT DISPARAÎTRE.
Tableau du Musée de la France d'Outre-Mer.

On peut juger de la couleur de la peau par celle des cheveux, qui, chez les Égyptiens, les meilleurs philosophes du monde, était d'une si grande conséquence[1], qu'ils faisaient mourir tous les hommes roux qui leur tombaient entre les mains.

Une preuve que les Nègres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre que de l'or, qui, chez des nations policées, est d'une si grande conséquence.

Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes, parce que, si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens.

De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains; car, si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié*?

Esprit des Lois, XV, V (*1748*).

1. Importance.

* *L'*indignation *est sensible sous le manteau de l'*ironie. *Quels passages vous paraissent, à cet égard,* les plus vigoureux? — *Quelle est la* nouveauté *de cette page, de quel* courage *témoigne-t-elle, en* 1748?

DIDEROT (1713-1784) ET « L'ENCYCLOPÉDIE » (1751-1772)

EN DIDEROT *on admire la profondeur de vues, la puissance parfois* **prophétique** *d'un esprit qui n'a pas fini d'exercer son action sur la pensée d'aujourd'hui. Ce fut un prodigieux* **remueur d'idées**. *Spirituel comme Voltaire, à l'occasion, sensible, pathétique parfois comme Rousseau, il joint à ces dons une intelligence d'une rare souplesse et propre aux synthèses les plus hardies.*

On trouvera ici un article écrit pour cette **Encyclopédie,** *qui ne fut pas seulement la grande affaire de la vie de Diderot, mais aussi une sorte de machine de guerre idéologique montée pour démolir l'Ancien Régime.*

AUTORITÉ POLITIQUE



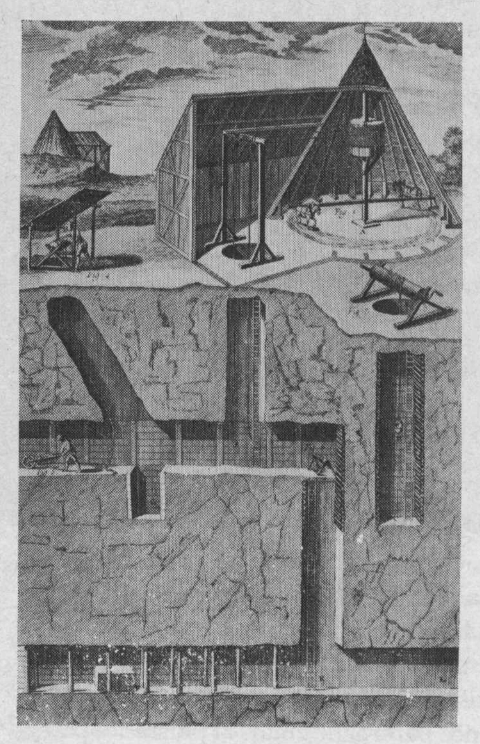
DIDEROT.

AUCUN homme n'a reçu de la nature le droit de commander aux autres. La liberté est un présent du Ciel, et chaque individu de la même espèce a le droit d'en jouir aussitôt qu'il jouit de la raison. Si la nature a établi quelque *autorité*, c'est la puissance paternelle : mais la puissance paternelle a ses bornes; et dans l'état de nature elle finirait aussitôt que les enfants seraient en état de se conduire. Toute autre *autorité* vient d'une autre origine que la nature. Qu'on examine bien et on la fera toujours remonter à l'une de ces deux sources : ou la force et la violence de celui qui s'en est emparé; ou le consentement de ceux qui s'y sont soumis par un contrat fait ou supposé entre eux et celui à qui ils ont déféré l'*autorité*.

La puissance qui s'acquiert par la violence n'est qu'une usurpation et ne dure qu'autant que la force de celui qui commande l'emporte sur celle de ceux qui obéissent; en sorte que si ces derniers deviennent à leur tour les plus forts, et qu'ils secouent le joug[1], ils le font avec autant de droit et de justice que l'autre qui le leur avait imposé. La même loi qui a fait l'*autorité* la défait alors : c'est la loi du plus fort.

1. Sens figuré : la contrainte, l'asservissement.

Quelquefois l'*autorité* qui s'établit par la violence change de nature; c'est lorsqu'elle continue et se maintient du consentement exprès[1] de ceux qu'on a soumis : mais elle rentre par là dans la seconde espèce dont je vais parler; et celui qui se l'était arrogée devenant alors prince cesse d'être tyran[2].



UNE PLANCHE DE L'« ENCYCLOPÉDIE » COUPE D'UNE MINE.

A côté d'articles philosophiques, l'*Encyclopédie* offrait, et c'était là son prétexte, la somme des connaissances humaines à l'époque, dans tous les domaines.

La puissance qui vient du consentement des peuples suppose nécessairement des conditions qui en rendent l'usage légitime utile à la société, avantageux à la république[3], et qui la fixent et la restreignent entre des limites; car l'homme ne peut ni ne doit se donner entièrement et sans réserve à un autre homme, parce qu'il a un maître supérieur au-dessus de tout, à qui seul il appartient en entier. C'est Dieu dont le pouvoir est toujours immédiat sur la créature, maître aussi jaloux qu'absolu, qui ne perd jamais de ses droits et ne les communique point. Il permet pour le bien commun et le maintien de la société que les hommes établissent entre eux un ordre de subordination, qu'ils obéissent à l'un d'eux; mais il veut que ce soit par raison et avec mesure, et non pas aveuglément et sans réserve, afin que la créature ne s'arroge pas les droits du créateur. Toute autre soumission est le véritable crime d'idolâtrie[4]. Fléchir le genou devant un homme ou devant une image n'est qu'une cérémonie extérieure, dont le vrai Dieu, qui demande le cœur et l'esprit, ne se soucie guère, et qu'il abandonne à l'institution des hommes pour en faire, comme il leur conviendra, des marques d'un culte civil et politique, ou d'un culte de religion. Ainsi ce ne sont pas ces cérémonies en elles-mêmes, mais l'esprit de leur établissement qui en rend la pratique innocente ou criminelle. Un Anglais n'a point de scrupule à servir le roi le genou en terre; le cérémonial[5] ne signifie que ce

1. Exprimé nettement, sans ambiguïté.
2. Sens étymologique : usurpateur.
3. Sens latin : État.
4. Culte des *idoles* aux dépens de Dieu lui-même.
5. Règles suivies dans les cérémonies.

qu'on a voulu qu'il signifiât, mais livrer son cœur, son esprit et sa conduite sans aucune réserve à la volonté et au caprice d'une pure créature, en faire l'unique et dernier motif de ses actions, c'est assurément un crime de lèse-majesté divine[1] au premier chef[2]*.

Encyclopédie.

1. Attentat à la *majesté* de Dieu. — 2. Au plus haut degré.

* *En quoi consiste la* hardiesse *de cet article? Quelles* critiques *contient-il contre l'Ancien Régime?*



CHATEAUBRIAND (1768-1848)

AUTANT *le XVIIIe siècle avait eu foi en l'homme, autant les romantiques se complurent dans le* **doute** *et même le* **désespoir**. *Il parut soudain aux jeunes gens, dont les nerfs étaient d'ailleurs ébranlés par les événements tragiques de la Révolution et de l'Empire, que l'univers se dérobait sous leurs pas, que la vie ne valait plus la peine d'être vécue, en un mot, comme dit Alfred de Musset, qu'ils étaient venus « trop tard dans un monde trop vieux ».*

Ce « **mal du siècle** », *qui est, à certains égards, le mal de la jeunesse, personne ne semble l'avoir ressenti plus profondément ni analysé avec plus de lucidité que* CHATEAUBRIAND *dans son petit roman autobiographique* René.

MÉLANCOLIE DE RENÉ



CHATEAUBRIAND.

LA solitude absolue, le spectacle de la nature me plongèrent bientôt dans un état presque impossible à décrire. Sans parents, sans amis, pour ainsi dire seul sur la terre, n'ayant point encore aimé, j'étais accablé d'une surabondance de vie. Quelquefois je rougissais subitement, et je sentais couler dans mon cœur des ruisseaux d'une lave ardente; quelquefois, je poussais des cris involontaires, et la nuit était également troublée de mes songes et de mes veilles. Il me manquait quelque chose pour remplir l'abîme de mon existence; je descendais dans la vallée, je m'élevais sur la montagne, appelant de toute la force de mes désirs l'idéal objet d'une flamme future; je l'embrassais dans les vents, je croyais l'entendre dans les gémissements du fleuve; tout était ce fantôme ima-



LE CHÂTEAU DE COMBOURG.
Là se déroula l'enfance de Chateaubriand, au milieu de ces murs épais et sinistres, que son imagination peuplait de fantômes et de sylphides.

ginaire, et les astres dans les cieux, et le principe même de la vie dans l'univers.

Toutefois cet état de calme et de trouble, d'indigence et de richesse, n'était pas sans quelques charmes : un jour je m'étais amusé à effeuiller une branche de saule sur un ruisseau, et à attacher une idée à chaque feuille que le courant entraînait. Un roi qui craint de perdre sa couronne par une révolution subite, ne ressent pas des angoisses plus vives que les miennes à chaque accident qui menaçait les débris de mon rameau. O faiblesse des mortels! ô enfance du cœur humain, qui ne vieillit jamais! Voilà donc à quel degré de puérilité notre superbe raison peut descendre! Et encore est-il vrai que bien des hommes attachent leur destinée à des choses d'aussi peu de valeur que mes feuilles de saule.

Mais comment exprimer cette foule de sensations fugitives que j'éprouvais dans mes promenades? Les sons que rendent les passions dans le vide d'un cœur solitaire ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert : on en jouit, mais on ne peut les peindre.

L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entrai avec ravissement dans les mois de tempêtes. Tantôt j'aurais voulu être un de ces guer-

riers[1] errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes; tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais ses chants mélancoliques, qui me rappelaient que dans tout pays le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs.

Le jour, je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie! une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmurait! Le clocher solitaire, s'élevant au loin dans la vallée, a souvent attiré mes regards; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait; je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur; mais une voix du ciel semblait me dire : « Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue; attends que le vent de la mort se lève; alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande. »

« Levez-vous vite, orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie! » Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie ni frisson, enchanté[2], tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur*.

René (1802).

1. Un de ces guerriers chantés par Ossian, prétendu barde écossais du IIIe siècle.

2. En proie à un *enchantement*, à un envoûtement de caractère surnaturel.

* *On comparera ce texte avec les pièces célèbres de Lamartine intitulées* L'Isolement *et* L'Automne. — *On a dit que Chateaubriand était le dernier « enchanteur des forêts bretonnes ». Ce texte vous fait-il sentir* pourquoi?



ERNEST RENAN (1823-1892)

AVEC *la génération de 1848 s'éteint d'une façon assez brusque le découragement particulier à l'âge romantique. L'homme, qui s'était cru délaissé, réprouvé, maudit, reprend confiance, sinon en Dieu, du moins dans les* **progrès** *de sa propre connaissance. Une nouvelle foi se crée, une sorte de religion laïque qui aboutira à l'idolâtrie du «* **scientisme** *».*

ERNEST RENAN *est certainement un de ceux qui ont traduit avec le plus de profondeur cet espoir en l'*Avenir de la Science.

DE L'INDIVIDU A L'HUMANITÉ



LE CLOÎTRE DE TRÉGUIER, VILLE NATALE DE RENAN, EN BRETAGNE.

UN jour, ma mère et moi, en faisant un petit voyage à travers les sentiers pierreux des côtes de Bretagne qui laissent à tous ceux qui les ont foulés de si doux souvenirs, nous arrivâmes à une église de hameau, entourée, selon l'usage, du cimetière, et nous nous y reposâmes. Les murs de l'église en granit à peine équarri et couvert de mousses, les maisons d'alentour construites de blocs primitifs, les tombes serrées, les croix renversées et effacées, les têtes nombreuses rangées sur les étages de la maisonnette qui sert d'ossuaire, attestaient que, depuis les plus anciens jours où les saints de Bretagne avaient paru sur ces flots, on avait enterré en ce lieu. Ce jour-là, j'éprouvai le sentiment de l'immensité, de l'oubli et du vaste silence où s'engloutit la vie humaine avec un effroi que je ressens encore, et qui est resté un des éléments de ma vie morale. Parmi tous ces simples qui sont là à l'ombre de ces vieux arbres, pas un, pas un seul ne vivra dans l'avenir. Pas un seul n'a inséré son action dans le grand mouvement des choses; pas un seul ne comptera dans la statistique définitive de ceux qui ont poussé à l'éternelle roue. Je servais alors le Dieu de mon enfance[1], et un regard élevé vers la croix de pierre, sur les marches de laquelle nous étions assis, et sur le tabernacle qu'on voyait à travers les vitraux de l'église, m'expliquait tout cela. Et puis, on voyait à peu de distance, la mer, les rochers, les vagues blanchissantes, on respirait ce vent céleste qui, pénétrant jusqu'au fond du cerveau, y éveille je ne sais quelle vague sensation de largeur et de liberté. Et puis ma mère était à mes côtés; il me semblait que la plus humble vie pouvait refléter le ciel grâce au pur

1. Renan devait perdre la foi chrétienne quelques années plus tard.

amour et aux affections individuelles. J'estimais heureux ceux qui reposaient en ce lieu.

Depuis j'ai transporté ma tente[1], et je m'explique autrement cette grande nuit. Ils ne sont pas morts, ces obscurs enfants du hameau; car la Bretagne vit encore, et ils ont contribué à faire la Bretagne; ils n'ont pas eu de rôle dans le grand drame, mais ils ont fait partie de ce vaste chœur sans lequel le drame serait froid et dépourvu d'acteurs sympathiques. Et quand la Bretagne ne sera plus, la France sera, et quand la France ne sera plus, l'humanité sera encore, et éternellement l'on dira : « Autrefois, il y eut un noble pays, sympathique à toutes les belles choses, dont la destinée fut de souffrir par l'humanité et de combattre pour elle. » Ce jour-là le plus humble paysan qui n'a eu que deux pas à faire de sa cabane au tombeau, vivra comme nous dans ce grand nom immortel; il aura fourni sa petite part à cette grande résultante. Et quand l'humanité ne sera plus, Dieu sera, et l'humanité aura contribué à le faire, et dans son vaste sein se retrouvera toute vie, et alors il sera vrai à la lettre que pas un verre d'eau[2], pas une parole qui aura servi l'œuvre divine du progrès ne sera perdue *.

L'Avenir de la Science, XII (1848). Calmann-Lévy, édit.

1. Au sens figuré, naturellement.
2. Souvenir de l'Évangile : « Et quiconque donnera seulement un verre d'eau froide.... » (Matthieu, X, 42.)

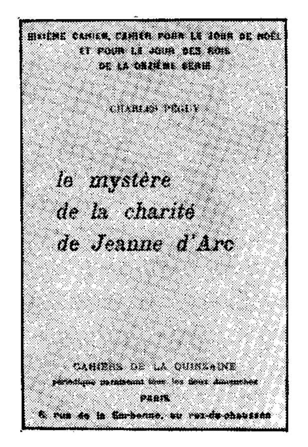
* *A travers une anecdote d'une gracieuse simplicité, Renan s'élève aux plus hautes cimes. Appréciez cette* éloquence sans effort. — *Dans quelle mesure cette philosophie du* Devenir *a-t-elle subi l'influence de la* pensée allemande, *telle qu'elle s'exprime notamment chez* Hegel?

CHARLES PÉGUY (1873-1914)

L'ŒUVRE, *ou plutôt* **l'action** *de* CHARLES PÉGUY *constitue un moment capital dans l'histoire de la conscience française. Car Péguy, c'est le socialisme et la foi chrétienne réconciliés, c'est la certitude qu'entre la* **Justice** *sociale et l'esprit de* **Charité** *il n'y a pas opposition, mais, bien au contraire, une indissoluble* **fraternité....**

D'ailleurs, quand, après sa conversion, il se tourne vers ses années de jeunesse où il a passionnément combattu dans les rangs des défenseurs de Dreyfus *(v. p. 105, n. 1)**, il n'éprouve aucun regret, aucun besoin de se désavouer : c'était cette même « religion de la pauvreté temporelle » qui déjà l'appelait.*

SOCIALISME ET CHARITÉ (1910)



COUVERTURE DES « CAHIERS DE LA QUINZAINE », REVUE QUE PÉGUY AVAIT FONDÉE.

NOTRE dreyfusisme[1] était une religion, je prends le mot dans son sens le plus littéralement exact, une poussée religieuse, une crise religieuse, et je conseillerais même vivement à quiconque voudrait étudier, considérer, connaître un mouvement religieux dans les temps modernes, bien caractérisé, bien délimité, bien taillé, de saisir cet exemple unique. J'ajoute que pour nous, chez nous, en nous, ce mouvement religieux était d'essence chrétienne, d'origine chrétienne, qu'il poussait de souche chrétienne, qu'il coulait de l'antique source. Nous pouvons aujourd'hui nous rendre ce témoignage. La Justice et la Vérité que nous avons tant aimées, à qui nous avons donné tout, notre jeunesse, tout, à qui nous nous sommes donnés tout entiers pendant tout le temps de notre jeunesse, n'étaient point des vérités et des justices de concept[2], elles n'étaient point des justices et des vérités mortes, elles n'étaient point des justices et des vérités de livres et de bibliothèques, elles n'étaient point des justices et des vérités conceptuelles, intellectuelles, des justices et des vérités de parti intellectuel, mais elles étaient organiques[3], elles étaient chrétiennes, elles n'étaient nullement modernes, elles étaient éternelles et non point temporelles seulement, elles étaient des Justices et des Vérités, *une* Justice et *une* Vérité *vivantes*. Et de tous les sentiments qui ensemble nous poussèrent, dans un tremblement, dans cette crise unique[4], aujourd'hui nous pouvons avouer que de toutes les passions qui nous poussèrent dans cette ardeur et dans ce bouillonnement, dans ce gonflement et dans ce tumulte, une vertu était au cœur, et que c'était la vertu de charité. (...) Il est incontestable que dans tout notre socialisme même il y avait infiniment plus de christianisme que dans toute la Madeleine[5] ensemble avec Saint-Pierre-de-Chaillot[5], et Saint-Philippe-du-Roule[5], et Saint-Honoré-d'Eylau[5]. Il était essentiellement une religion de la pauvreté temporelle[6]. C'est donc, c'est assurément la religion qui sera jamais[7] la moins célébrée dans les temps modernes. Infiniment, d'infiniment la moins chômée[8].

1. On appelait *dreyfusistes*, ceux qui croyaient à l'innocence du capitaine Dreyfus condamné pour trahison.
2. De simples *idées* de justice et de vérité.
3. Elles tenaient à notre *organisme*, à notre chair.
4. L'affaire Dreyfus divisa les Français en deux clans farouchement opposés.
5. Églises de Paris, situées dans de riches quartiers.
6. La pauvreté concrète, sans aucune référence à la religion.
7. A jamais, pour toujours.
8. Dont les fêtes seront les moins pratiquées.

Nous en avons été marqués si durement, si ineffaçablement, nous en avons reçu une empreinte, une si dure marque, si indélébile que nous en resterons marqués pour toute notre vie temporelle, et pour l'autre. Notre socialisme n'a jamais été *ni un socialisme parlementaire ni un socialisme de paroisse riche. Notre christianisme ne sera jamais ni un christianisme parlementaire ni un christianisme de paroisse riche.* Nous avions reçu dès lors une telle vocation de la pauvreté, de la misère même, si profonde, si intérieure, et en même temps si historique, si éventuelle, si événementaire[1], que depuis nous n'avons jamais pu nous en tirer, que je commence à croire que nous ne pourrons nous en tirer jamais.

C'est une sorte de vocation.

Une destination*.

Notre Jeunesse (1910). Gallimard.

1. Trois adjectifs signifiant que cette vocation fut le fait des circonstances, des *événements*.

* *Nous avons ici un style procédant par* bonds *et par* élans, *à l'image de la vie intérieure elle-même, et, comme elle, fait de* retours *et de* corrections. *Donnez-en des exemples. — Comment certains courants de la* pensée catholique moderne *procèdent-ils de Péguy?*



ANDRÉ GIDE (1869-1951)



ANDRÉ GIDE, PAR J.-E. BLANCHE.

I*L ne faut pas exagérer l'importance des* Nourritures terrestres *(1897) dans l'œuvre d'*ANDRÉ GIDE. *L'auteur lui-même a souligné qu'il s'agissait d'un livre de jeunesse, écrit par un « convalescent » tout enivré de se découvrir guéri. Pourtant, c'est cette merveilleuse ivresse, cette joie débordante de sentir couler dans ses veines l'inépuisable* **ruissellement de la vie** *qui ont fait le succès de l'ouvrage. Et, s'il y a parfois quelque excès dans le paganisme frénétique qui s'en dégage,* Les Nourritures terrestres *n'en ont pas moins inspiré à toute une génération l'impérieux besoin, selon le mot de Gide lui-même, d'une «* **disponibilité**[1] *» sans limite....*

1. C'est-à-dire une aptitude à accueillir en soi toutes les idées, tous les sentiments dont l'homme se nourrit.

ÊTRE TOUJOURS TOUT ENTIER DISPONIBLE...

A DIX-HUIT ANS, quand j'eus fini mes premières études, l'esprit las de travail, le cœur inoccupé, languissant de l'être, le corps exaspéré par la contrainte, je partis sur les routes, sans but, usant ma fièvre vagabonde. Je connus tout ce que vous savez : le printemps, l'odeur de la terre, la floraison des herbes dans les champs, les brumes du matin sur la rivière, et la vapeur du soir sur les prairies. Je traversai des villes, et ne voulus m'arrêter nulle part. Heureux, pensais-je, qui ne s'attache à rien sur la terre et promène une éternelle ferveur[1] à travers les constantes mobilités. Je haïssais les foyers, les familles, tous lieux où l'homme pense trouver un repos; et les affections continues, et les fidélités amoureuses, et les attachements aux idées — tout ce qui compromet la justice —; je disais que chaque nouveauté doit nous trouver toujours tout entiers disponibles (...).

Chaque jour, d'heure en heure, je ne cherchais plus rien qu'une pénétration toujours plus simple de la nature. Je possédais le don précieux de n'être pas trop entravé par moi-même. Le souvenir du passé n'avait de force sur moi que ce qu'il en fallait pour donner à ma vie l'unité : c'était comme le fil mystérieux qui reliait Thésée[2] à son amour passé, mais ne l'empêchait pas de marcher à travers les plus nouveaux paysages. Encore ce fil dut-il être rompu.... Palingénésies[3] merveilleuses! Je savourais souvent, dans mes courses du matin, le sentiment d'un nouvel être, la tendresse de ma perception. « Don du poète, m'écriais-je, tu es le don de perpétuelle rencontre » — et j'accueillais de toutes parts. Mon âme était l'auberge ouverte au carrefour; ce qui voulait entrer, entrait*.

Les Nourritures terrestres, Livre IV *(1897)*. Gallimard.

1. Le mot est cher à Gide, qui, à plusieurs reprises, s'écrie : « Nathanaël, je t'enseignerai la *ferveur*.... »
2. Le fil d'Ariane, grâce auquel Thésée put sortir du labyrinthe où il était allé tuer le Minotaure (v. pp. 396-397).
3. Mot d'origine grecque signifiant *retour à la vie, renaissance*.

* *Montrez qu'il s'agit ici moins d'une page de* pensée *que d'une sorte d'*effusion lyrique. *Quel genre de* séduction *a-t-elle pu exercer sur la génération contemporaine d'André Gide?*



GEORGES DUHAMEL (né en 1884)

PAS *plus que Charles Péguy ou qu'André Gide,* GEORGES DUHAMEL *n'est un « penseur » de profession. Mais, pourvu d'une sensibilité vive et profonde, il a pris une position de philosophe en protestant avec véhémence contre les* **excès du progrès industriel** (Scènes de la Vie future) *et leurs horribles conséquences en temps de guerre* (Vie des Martyrs). *A ses yeux, la* Civilisation *ne réside point dans les perfectionnements du machinisme, mais dans la sauvegarde des grands* **sentiments humains....**

CIVILISATION

IL faudrait d'abord savoir ce que vous appelez civilisation. Je peux bien vous demander cela à vous, d'abord parce que vous êtes un homme intelligent et instruit, ensuite parce que vous en parlez tout le temps, de cette fameuse civilisation.

Avant la guerre, j'étais préparateur dans un laboratoire industriel. C'était une bonne petite place; mais je vous assure que si j'ai le triste avantage de sortir vivant de cette catastrophe[1], je ne retournerai pas là-dedans. La campagne! La pure cambrouse[2]! Quelque part bien loin de toutes les sales usines, un endroit où je n'entende plus jamais grogner vos aéroplanes et toutes vos machines qui m'amusaient naguère, quand je ne comprenais rien à rien, mais qui me font horreur maintenant, parce qu'elles sont l'esprit même de cette guerre, le principe et la raison de cette guerre!

Je hais le XXe siècle, comme je hais l'Europe pourrie et le monde entier, sur lequel cette malheureuse Europe s'est étalée, à la façon d'une tache de cambouis[3]. Je sais bien que c'est un peu ridicule de sortir de grandes phrases comme cela; mais bah! je ne raconte pas ces choses à tout le monde, et puis, autant ce ridicule-là qu'un autre! Je vous le dis, j'irai dans la montagne et je m'arrangerai pour être aussi seul que possible (...).

1. La guerre (celle de 1914-1918).
2. « Voilà ce qu'il me faut! » — *cambrouse* (argot), désigne la campagne la plus retirée.
3. Huile de moteur devenue noire.

Croyez-le bien, monsieur, quand je parle avec pitié de la civilisation, je sais ce que je dis; et ce n'est pas la télégraphie sans fil qui me fera revenir sur mon opinion. C'est d'autant plus triste qu'il n'y a rien à faire : on ne remonte pas une pente comme celle sur laquelle roule désormais le monde. Et pourtant!

La civilisation, la vraie, j'y pense souvent. C'est, dans mon esprit, comme un chœur de voix harmonieuses chantant un hymne, c'est une statue de marbre sur une colline desséchée, c'est un homme qui dirait : « Aimez-vous les uns les autres! » ou : « Rendez le bien pour le mal! » Mais il y a près de deux mille ans qu'on ne fait plus que répéter ces choses-là (...).

On se trompe sur le bonheur et sur le bien. Les âmes les plus généreuses se trompent aussi, parce que le silence et la solitude leur sont trop souvent refusés. J'ai bien regardé l'autoclave[1] monstrueux sur son trône. Je vous le dis, en vérité, la civilisation n'est pas dans cet objet, pas plus que dans les pinces brillantes dont se servait le chirurgien. La civilisation n'est pas dans toute cette pacotille[2] terrible; et, si elle n'est pas dans le cœur de l'homme, eh bien, elle n'est nulle part*.

Civilisation (1918). Mercure de France.

1. Marmite en métal servant à stériliser les instruments de chirurgie (la scène se passe dans une salle d'opération).
2. Objets brillants, mais sans valeur réelle.

* *Que faut-il penser de cette* révolte *de l'homme contre la machine? — On rapprochera l'*attitude *de G. Duhamel de celles de* Péguy *et de* Gide.



GEORGES BERNANOS (1888-1948)

AVANT *d'être une des plus grandes voix que la Résistance française ait fait entendre pendant l'occupation,* GEORGES BERNANOS *s'était signalé comme un pamphlétaire redoutable et inspiré. Catholique, mais impitoyable pourfendeur des « bien-pensants » de toute espèce, il a exprimé avec force la nostalgie d'une* **foi militante** *aussi éloignée des tiédeurs de l'obéissance passive que du « réalisme » des « combinards de la dévotion ».*

*A cet égard, l'un de ses personnages, le curé de Torcy, semble bien exprimer, dans son rude langage de prêtre flamand, l'***idéal véhément** *de Bernanos.*

Parishpriest

LE CURÉ DE TORCY

Le curé de Torcy s'adresse au jeune curé d'Ambricourt (Pas-de-Calais), à qui il reproche de manquer d'énergie.



GEORGES BERNANOS.

IL est devenu tout rouge et m'a regardé de haut en bas.

« Je me demande ce que vous avez dans les veines aujourd'hui, vous autres jeunes prêtres. De mon temps, on formait des hommes d'Église — ne froncez pas les sourcils, vous me donnez envie de vous calotter[1] —, oui, des hommes d'Église, prenez le mot comme vous voudrez, des chefs de paroisse, des maîtres, quoi, des hommes de gouvernement. Ça vous tenait un pays, ces gens-là, rien qu'en haussant le menton. Oh! je sais ce que vous allez me dire : ils mangeaient bien, buvaient de même, et ne crachaient pas[2] sur les cartes. D'accord! Quand on prend convenablement son travail, on le fait vite et bien, il vous reste des loisirs et c'est tant mieux pour tout le monde. Maintenant les séminaires nous envoient des enfants de chœur, des petits va-nu-pieds qui s'imaginent travailler plus que personne parce qu'ils ne viennent à bout de rien. Ça pleurniche au lieu de commander. Ça lit des tas de livres et ça n'a jamais été fichu[3] de comprendre — de comprendre, vous m'entendez — la parabole de l'Époux et de l'Épouse[4]. (...) J'avais jadis — je vous parle de mon ancienne paroisse — une sacristaine[5] épatante[6], une bonne sœur de Bruges[7] sécularisée[8] en 1908, un brave cœur. Les huit premiers jours, astique que j'astique[9], la maison du bon Dieu s'était mise à reluire comme un parloir[10] de couvent, je ne la reconnaissais plus, parole d'honneur! Nous étions à l'époque de la moisson, faut dire[11], il ne venait pas un chat, et la satanée[12] petite vieille exigeait que je retirasse mes chaussures — moi qui ai horreur des pantoufles! Je crois même qu'elle les[13] avait payées de sa poche. Chaque matin, bien entendu, elle trouvait

1. Familier pour : *souffleter*.
2. Familier pour : *ne dédaignaient pas de* (jouer aux cartes).
3. Familier pour : *capable* de.
4. Dans cette parabole l'*Époux* est le Christ; l'*Épouse* est l'Église chrétienne.
5. Religieuse chargée du ménage de la sacristie. On dit plutôt : *sacristine*.
6. Familier. Ici : surprenante par sa valeur.
7. Ville de Belgique.
8. Rendue à la vie laïque, tout en restant une personne d'Église.
9. Tour familier. Signifie qu'elle astiquait de toutes ses forces.
10. Salle où sont reçus les visiteurs.
11. Je dois donner cette précision (familier).
12. Familier : littéralement possédée de *Satan*. Ici : acharnée, impitoyable comme *Satan* lui-même.
13. Les pantoufles.

une nouvelle couche de poussière sur les bancs, un ou deux champignons tout neufs sur le tapis de chœur[1], et des toiles d'araignées — ah! mon petit! des toiles d'araignées de quoi faire un trousseau[2] de mariée. « Je me disais : astique toujours, ma fille, tu verras dimanche. » Et le dimanche est venu. Oh! un dimanche comme les autres, pas de fête carillonnée[3], la clientèle ordinaire, quoi. Misère! Enfin, à minuit, elle cirait et frottait encore, à la chandelle. Et quelques semaines plus tard, pour la Toussaint, une mission[4] à tout casser[5], prêchée par deux Pères rédemptoristes, deux gaillards[6]. La malheureuse passait ses nuits à quatre pattes entre son seau et sa vassingue[7] — arrose que j'arrose[8] — tellement que la mousse commençait de grimper le long des colonnes, l'herbe poussait dans les joints des dalles. Pas moyen de la raisonner, la bonne sœur! Si je l'avais écoutée, j'aurais fichu[9] tout mon monde à la porte pour que le bon Dieu ait les pieds au sec, voyez-vous ça? Je lui disais : « Vous me ruinerez en potions » — car elle toussait, pauvre vieille! Elle a fini par se mettre au lit avec une crise de rhumatisme articulaire, le cœur a flanché[10] et plouf[11]! voilà ma bonne sœur devant saint Pierre*. En un sens, c'est une martyre, on ne peut pas soutenir le contraire. Son tort, ça n'a pas été de combattre la saleté, bien sûr, mais d'avoir voulu l'anéantir, comme si c'était possible. Une paroisse, c'est sale, forcément. Une chrétienté, c'est encore plus sale. Attendez le grand jour du Jugement, vous verrez ce que les anges auront à retirer des plus saints monastères, par pelletées — quelle vidange! Alors, mon petit, ça prouve que l'Église doit être une solide ménagère, solide et raisonnable. Ma bonne sœur n'était pas une vraie femme de ménage : une vraie femme de ménage sait qu'une maison n'est pas un reliquaire[12]. Tout ça, ce sont des idées de poète**. »

Journal d'un Curé de Campagne (1936). Plon, édit.

1. Partie de l'église où se chante l'office.
2. Tout le linge que la jeune mariée apporte dans le ménage.
3. Où l'on fait sonner le carillon des cloches : grande fête.
4. Série de sermons prêchés par des religieux envoyés spécialement à cet effet dans une paroisse.
5. Familier : préparée à grands frais extraordinaires.
6. Vigoureux et un peu libres de langage.
7. Mot d'origine flamande : torchon pour laver, serpillière.
8. Cf. p. 453, note 9 : elle arrosait sans cesse.
9. Familier : j'aurais jeté....
10. A eu une défaillance, s'est arrêté de battre.
11. Onomatopée, généralement employée pour évoquer le bruit que fait un plongeon.
12. Coffret précieux qui contient des reliques.

* *Étudiez le* langage *du curé de Torcy. Montrez qu'il est en rapport avec la* personnalité *de ce prêtre.*

** *Quel est le* sens symbolique *de l'anecdote contée ici?*

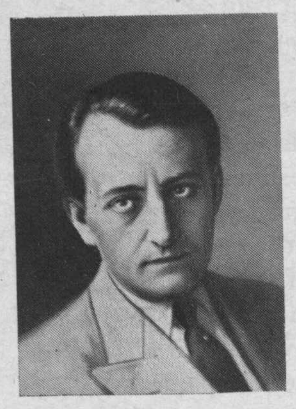
ANDRÉ MALRAUX (né en 1901)

ANDRÉ MALRAUX *a pensé qu'il était dangereux pour un artiste de se retrancher de son époque et de ses contemporains : car c'est courir le risque de perdre ce sens de la* « **fraternité** », *cette communication avec les autres hommes que seul peut assurer un art réellement* **engagé....**

Dans La Condition humaine *(1933) il n'hésite pas, sans faire acte de formel propagandiste, à* **militer** *aux côtés de ses personnages.*

LA CONDITION HUMAINE

Les communistes viennent de soulever Shanghaï contre les oppresseurs de la Chine, Européens ou grands féodaux asiatiques. Mais les nationalistes chinois, qui se sont, un temps, alliés aux communistes, font exécuter les chefs de l'insurrection. L'un de ceux-ci, Katow, attend avec d'autres prisonniers le moment d'être brûlé vif dans une chaudière de locomotive; il pourrait, comme l'a fait son camarade Kyo, se suicider avec du cyanure de potassium; mais dans un élan de générosité, il donne son poison à deux de ses compagnons.



ANDRÉ MALRAUX EN 1933.

« HÉ LA, dit-il à voix très basse. Souen, pose ta main sur ma poitrine, et prends dès que je la toucherai; je vais vous donner mon cyanure. Il n'y en a absolument que pour deux. »

Il avait renoncé à tout, sauf à dire qu'il n'y en avait que pour deux. Couché sur le côté, il brisa le cyanure en deux. Les gardes masquaient la lumière, qui les entourait d'une auréole trouble; mais n'allaient-ils pas bouger? Impossible de voir quoi que ce fût; ce don de plus que sa vie, Katow le faisait à cette main chaude qui reposait sur lui, pas même à des corps, pas même à des voix. Elle se crispa comme un animal, se sépara de lui aussitôt. Il attendit, tout le corps tendu. Et soudain, il entendit l'une des deux voix :

« C'est perdu. Tombé. »

Voix à peine altérée[1] par l'angoisse, comme si une telle catastrophe n'eût pas été possible, comme si tout eût dû s'arranger. Pour Katow aussi, c'était impossible. Une colère sans limites montait en lui mais retombait, combattue par cette impossibilité. Et pourtant! Avoir donné *cela* pour que cet idiot le perdît!

« Quand? demanda-t-il.

1. Changée, troublée.

— Avant[1] mon corps. Pas pu tenir quand Souen l'a passé; je suis aussi blessé à la main.

— Il a fait tomber les deux », dit Souen.

Sans doute cherchaient-ils entre eux. Ils cherchèrent ensuite entre Katow et Souen, sur qui l'autre était probablement presque couché, car Katow, sans rien voir, sentait près de lui la masse de deux corps. Il cherchait lui aussi, s'efforçant de vaincre sa nervosité, de poser sa main à plat, de dix centimètres en dix centimètres, partout où il pouvait atteindre. Leurs mains frôlaient la sienne. Et tout à coup une des deux la prit, la serra, la conserva.

« Même si nous ne trouvons rien... » dit une des voix. Katow, lui aussi, serrait la main, à la limite des larmes, pris par cette pauvre fraternité sans visage, presque sans vraie voix (tous les chuchotements se ressemblent) qui lui était donnée dans cette obscurité contre le plus grand don qu'il eût jamais fait, et qui était peut-être fait en vain. Bien que Souen continuât à chercher, les deux mains restaient unies. L'étreinte devint soudain crispation :

« Voilà. »

O résurrection!... Mais :

« Tu es sûr que ce ne sont pas des cailloux? » demanda l'autre.

Il y avait beaucoup de morceaux de plâtre par terre.

« Donne! » dit Katow.

Du bout des doigts, il reconnut les formes.

Il les rendit — les rendit, — serra plus fort la main qui cherchait à nouveau la sienne, et attendit, tremblant des épaules, claquant des dents.

« Pourvu que le cyanure ne soit pas décomposé, malgré le papier d'argent », pensa-t-il. La main qu'il tenait tordit soudain la sienne, et, comme s'il eût communiqué par elle avec le corps perdu dans l'obscurité, il sentit que celui-ci se tendait. Il enviait cette suffocation convulsive. Presque en même temps, l'autre : un cri étranglé auquel nul ne prit garde. Puis, rien. Katow se sentit abandonné. Il se retourna sur le ventre et attendit. Le tremblement de ses épaules ne cessait pas.

Au milieu de la nuit, l'officier revint. Dans un chahut[2] d'armes heurtées, six soldats s'approchèrent des condamnés. Tous les prisonniers s'étaient réveillés. Le nouveau fanal, lui aussi, ne montrait que de longues formes confuses — des tombes[3] dans la terre retournée, déjà — et quelques reflets sur des yeux. Katow était parvenu à se dresser. Celui qui commandait l'escorte

1. Avant de ramener ma main vers mon corps.

2. Familier pour *bruit*.

3. Ces formes d'hommes allongés sur le sol évoquent déjà celles des tombes fraîchement comblées.



Une rue à Shanghaï en 1927.

prit le bras de Kyo[1], en sentit la raideur, saisit aussitôt Souen celui-là aussi était raide. Une rumeur se propageait, des premiers rangs des prisonniers aux derniers. Le chef d'escorte prit par le pied une jambe du premier, puis du second ; elles retombèrent, raides. Il appela l'officier. Celui-ci fit les mêmes gestes. Parmi les prisonniers, la rumeur grossissait. L'officier regarda Katow .

« Morts? »

Pourquoi répondre!

« Isolez les six prisonniers les plus proches!

— Inutile, répondit Katow; c'est moi qui leur ai donné le cyanure. »

L'officier hésita :

« Et vous? demanda-t-il enfin.

— Il n'y en avait que pour deux », répondit Katow avec une joie profonde*.

La Condition humaine (1933). Gallimard, éditeur.

1. Kyo s'est déjà empoisonné, avant les deux compagnons de Katow.

* *Expliquez* les raisons *de cette « joie »*.

JEAN-PAUL SARTRE (né en 1905)



JEAN-PAUL SARTRE

JEAN-PAUL SARTRE *est le représentant le plus éclatant de ce que nous appellerons l'***existentialisme français.**

On sait que, devant un monde où règne l'absurde, Sartre en vient à poser que l'homme, s'il veut justifier son **existence,** *doit prendre parti,* **s'engager.** *Tant pis pour qui laisse la mort tirer le trait final sous une vie mal justifiée : nous ne sommes rien d'autre que* **nos actes.**

C'est cette thèse que Sartre parvient à illustrer en un dialogue extrêmement concret. Ainsi Garcin, journaliste révolutionnaire qui a fui plutôt que d'être fusillé, **restera,** *maintenant qu'il est mort, un lâche; et Inès, avec qui il se retrouve en enfer, demeure près de lui comme « l'instrument chargé de lui reprocher éternellement sa lâcheté ».*

L'ENFER, C'EST LES AUTRES...

GARCIN, *la prenant aux épaules.* — Écoute, chacun a son but, n'est-ce pas? Moi, je me foutais[1] de l'argent, de l'amour. Je voulais être un homme. Un dur. J'ai tout misé sur le même cheval. Est-ce que c'est possible qu'on soit un lâche quand on a choisi les chemins les plus dangereux? Peut-on juger une vie sur un seul acte?

INÈS. — Pourquoi pas? Tu as rêvé trente ans que tu avais du cœur[2]; et tu te passais mille petites faiblesses parce que tout est permis aux héros. Comme c'était commode! Et puis, à l'heure du danger, on t'a mis au pied du mur[3] et ... tu as pris le train pour Mexico.

GARCIN. — Je n'ai pas rêvé cet héroïsme. Je l'ai choisi. On est ce qu'on veut.

INÈS. — Prouve-le. Prouve que ce n'était pas un rêve. Seuls les actes décident de ce qu'on a voulu.

GARCIN. — Je suis mort trop tôt. On ne m'a pas laissé le temps de faire mes actes.

INÈS. — On meurt toujours trop tôt — ou trop tard. Et cependant la vie

1. Expression triviale : *je me moquais*
2. Du courage.
3. On t'a mis en demeure de manifester ta décision.

est là, terminée; le trait est tiré, il faut faire la somme. Tu n'es rien d'autre que ta vie*.

GARCIN. — Vipère! Tu as réponse à tout.

INÈS. — Allons! Allons! Ne perds pas courage. Il doit t'être facile de me persuader. Cherche des arguments, fais un effort. (*Garcin hausse les épaules.*) Eh bien, eh bien? Je t'avais dit que tu étais vulnérable. Ah! Comme tu vas payer à présent. Tu es un lâche, Garcin, un lâche parce que je le veux*. Je le veux, tu entends, je le veux! Et pourtant, vois comme je suis faible, un souffle. Je ne suis rien que le regard qui te voit, que cette pensée incolore qui te pense. (*Il marche sur elle les mains ouvertes.*) Ha! Elles s'ouvrent ces grosses mains d'homme. Mais qu'espères-tu? On n'attrape pas les pensées avec les mains. Allons, tu n'as pas le choix : il faut me convaincre. Je te tiens.



ESTELLE[1]. — Garcin!

GARCIN. — Quoi?

ESTELLE. — Venge-toi.

GARCIN. — Comment?

ESTELLE. — Embrasse-moi, tu l'entendras chanter[2].

GARCIN. — C'est pourtant vrai, Inès. Tu me tiens, mais je te tiens aussi.
(*Il se penche sur Estelle. Inès pousse un cri.*)

INÈS. — Ha! Lâche! Lâche! Va! Va te faire consoler par les femmes.

ESTELLE. — Chante, Inès, chante!

INÈS. — Le beau couple! Si tu voyais sa grosse patte posée à plat sur ton dos, froissant la chair et l'étoffe. Il a les mains moites; il transpire. Il laissera une marque bleue sur ta robe.

ESTELLE. — Chante! Chante! Serre-moi plus fort contre toi, Garcin; elle en crèvera (...).

1. Autre jeune femme, qui se trouve en enfer, pour infanticide. — 2. Crier.

* *Expliquez le* sens *de ces expressions :* « Tu n'es rien d'autre que ta vie... »; « Tu es un lâche parce que je le veux.... »

INÈS. — Eh bien, qu'attends-tu? Fais ce qu'on te dit. Garcin le lâche tient dans ses bras Estelle l'infanticide. Les paris sont ouverts. Garcin le lâche l'embrassera-t-il? Je vous vois, je vous vois; à moi seule je suis une foule, la foule, Garcin, la foule*, l'entends-tu? (*Murmurant.*) Lâche! Lâche! Lâche! Lâche! En vain, tu me fuis, je ne te lâcherai pas. Que vas-tu chercher sur ses lèvres? L'oubli? Mais je ne t'oublierai pas, moi. C'est moi qu'il faut convaincre. Moi. Viens, viens! Je t'attends. Tu vois, Estelle, il desserre son étreinte, il est docile comme un chien.... Tu ne l'auras pas!

GARCIN. — Il ne fera donc jamais nuit?

INÈS. — Jamais.

GARCIN. — Tu me verras toujours?

INÈS. — Toujours.

(*Garcin abandonne Estelle et fait quelques pas dans la pièce. Il s'approche du bronze*[1].)

GARCIN. — Le bronze.... (*Il le caresse.*) Eh bien! voici le moment. Le bronze est là, je le contemple et je comprends que je suis en enfer. Je vous dis que tout était prévu. Ils avaient prévu que je me tiendrais devant cette cheminée, pressant ma main sur ce bronze, avec tous ces regards sur moi. Tous ces regards qui me mangent.... (*Il se retourne brusquement.*) Ha! Vous n'êtes que deux? Je vous croyais beaucoup plus nombreuses. (*Il rit.*) Alors, c'est ça l'enfer. Je n'aurais jamais cru.... Vous vous rappelez : le soufre, le bûcher, le gril[2].... Ah! quelle plaisanterie! Pas besoin de gril : l'enfer, c'est les Autres.

Huis-Clos, scène V (*1944*). Gallimard.

1. Le décor comporte, en effet, un *bronze* posé sur une cheminée. — 2. Instruments de torture.

* *Que veut dire Inès? Ses paroles ne préparent-elles pas la formule finale :* « L'enfer, c'est les Autres... »?





XVII. L'Art français

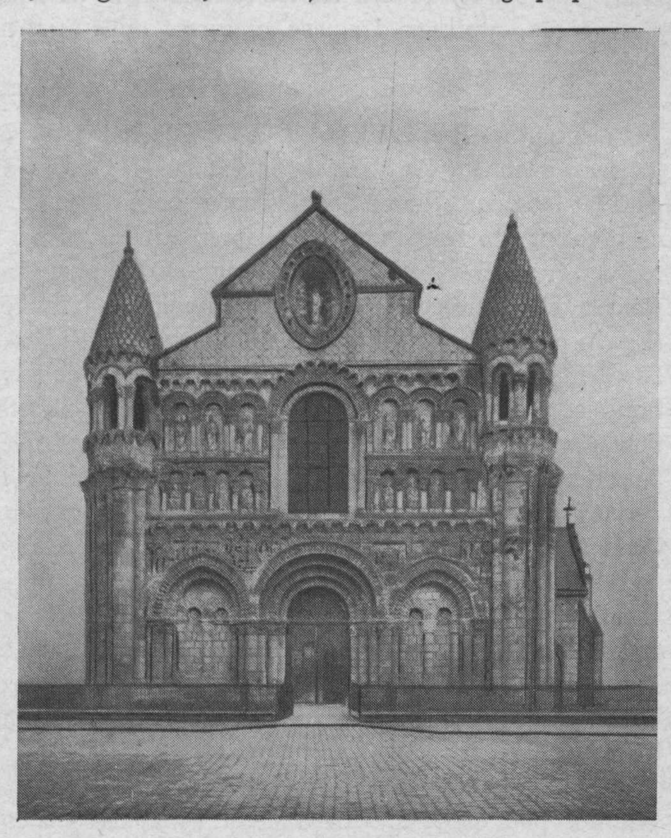
Et d'abord, existe-t-il un art français ?

Une sorte d'abstraction, qu'on puisse baptiser de ce nom ? Peut-être vaudrait-il mieux parler simplement d'une *architecture française*, d'une *peinture française*, d'une *musique française....* Pourtant, si dissemblables que puissent être ces différents arts, il paraît bien y avoir entre eux quelque air de famille, ainsi qu'entre les artistes sans nombre qui les ont illustrés : où pouvaient donc naître et respirer Pierre Lescot et Philibert Delorme, Mansard et Claude Perrault, Watteau et Corot, Monet et Renoir, Jean Goujon et Germain Pilon, Rameau et Debussy, Fauré et Ravel, sinon sous le ciel de France, au milieu de ces « *paysages choisis* », comme disait Verlaine, que baigne la lumière la plus juste du monde ? Assurément, il faut se garder de réduire l'art français à quelques poncifs : pudeur, souci du métier, goût des demi-teintes, mélange savant du rire et des larmes, etc. Les grandioses *cathédrales gothiques*, les imposants *jardins de Versailles*, les *altières figures* peintes par Philippe de Champaigne, les *audaces exotiques* de Gauguin, les *puissantes rudesses* de Rodin, les *déchaînements orchestraux* imaginés par Berlioz : autant de protestations éloquentes et décisives contre une définition trop étroite. Il n'en reste pas moins qu'un certain climat de retenue, d'équilibre, de finesse, et, pour tout dire d'un mot, de *mesure*, semble particulièrement favorable à l'épanouissement de la plupart des artistes français.

Aussi longtemps qu'elle s'est cherchée elle-même, la France n'a point eu d'*architecture* qui lui fût propre. Ou bien elle s'est inspirée de l'envahisseur romain et lui a emprunté le modèle de telles arènes fameuses, de tel aqueduc célèbre ; ou bien, cédant à l'influence chrétienne, elle s'est couverte d'églises *romanes*, dont le nom seul indique assez le caractère d'emprunt. En revanche, quand elle a commencé de prendre conscience d'elle-même, elle a élevé vers le ciel ces *cathédrales gothiques*, cet « *opus francigenum* », où l'élégance se mêle à l'ampleur en un dosage déjà très français. Et puis, si les *châteaux de la Renaissance* ne sont pas exempts de quelque joliesse à l'italienne, du moins, dans leur effort pour instituer un art à la mesure de l'homme,

P. 461 : L'escalier François-I[er] au château de Blois.

ont-ils préparé l'avènement des chefs-d'œuvre de l'époque classique, le *Louvre* et *Versailles*. Ici, la rectitude des lignes, le sens des proportions, la simplicité et la fermeté du dessin se marient au faste, à la grandeur, à la majesté en un *alliage proprement unique* et qui semble répondre au vœu profond de l'architecture française. Peut-être, par la suite, ce style idéal subit-il quelques altérations : un peu d'affadissement au XVIIIe siècle, de lourdeur dans certaines constructions de l'époque napoléonienne, d'inutile rotondité dans la chair sans muscles de l'Opéra de Paris. Mais quoi, ni Marivaux ni Chateaubriand n'égalent Racine. Ce sont pourtant de très grands écrivains....



UNE ÉGLISE ROMANE :
FAÇADE DE NOTRE-DAME-LA-GRANDE, A POITIERS.

JEAN FOUQUET et les frères Clouet, Poussin et Claude Lorrain, Watteau et Chardin, Delacroix et Corot, Manet et Renoir, Cézanne et Gauguin, Matisse et Rouault : la liste, qu'il ne serait que trop facile d'allonger, indique assez éloquemment quelques-unes des vertus essentielles de la *peinture française*. La première semble bien être *la continuité*, la possibilité d'aligner, à quelque époque que ce soit, des noms importants, se succédant sans défaillance, sans aucune de ces périodes de décadence comme on en peut déplorer, dans l'histoire de l'art italien, après le Quattrocento et la Renaissance, ou dans celle de l'art flamand après le XVIIe siècle. La seconde pourrait s'appeler *la variété :* qu'il s'agisse du dessin ou de la couleur, du pastel ou de la caricature, du portrait ou du paysage, du tableau d'histoire ou de la nature morte, il n'est aucun domaine où la patrie d'Ingres et de Delacroix, de La Tour et de Daumier, de Fragonard et de Corot, de David et de Chardin, se soit montrée impuissante à briller. Ajoutons à ces mérites l'amour de *l'originalité*, la

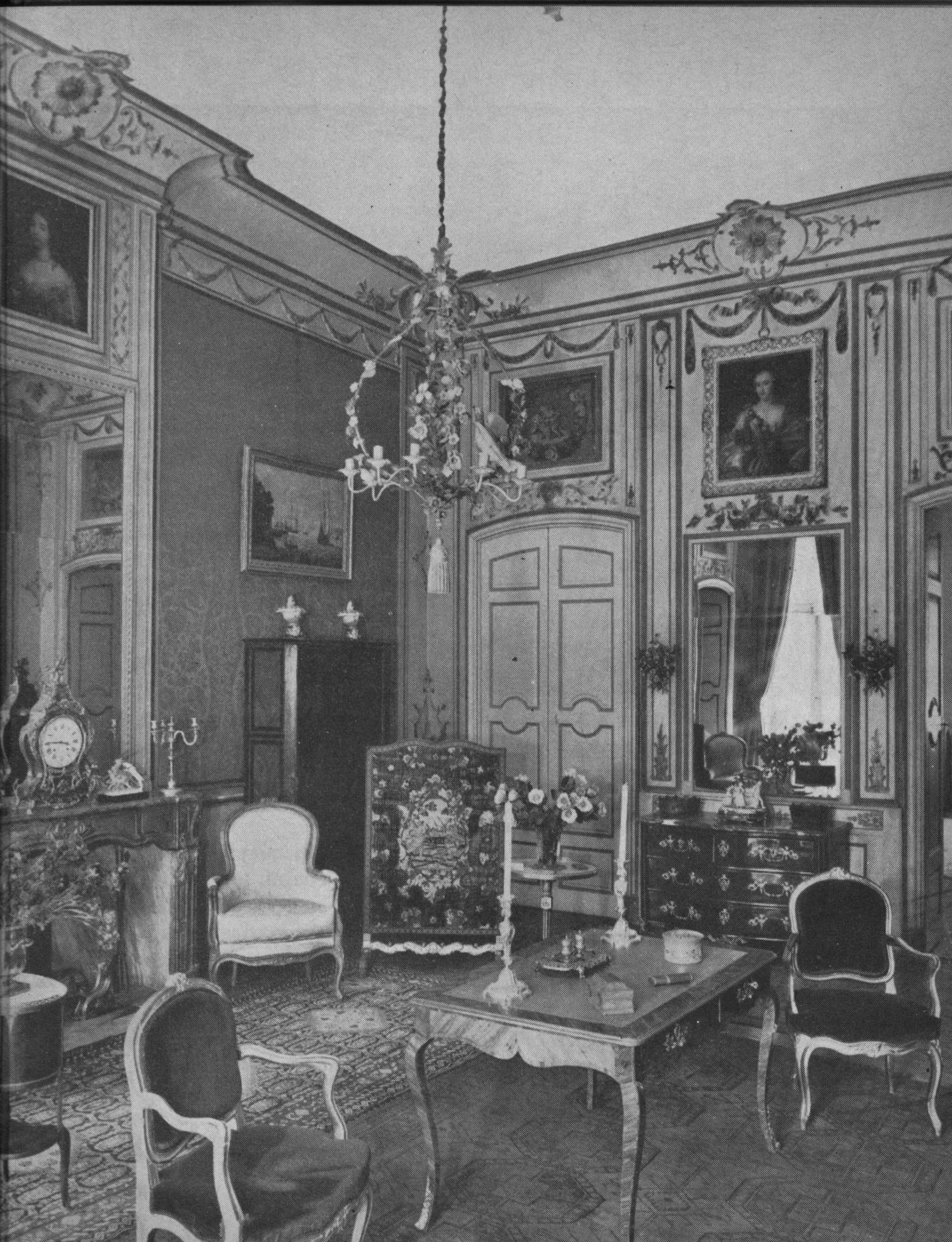
volonté d'échapper le plus rapidement possible aux influences extérieures, et, surtout à partir de l'impressionnisme, le sens de l'*aventure* et de la *recherche :* depuis lors, en effet, il y eut en France un tel foisonnement de talents que les plus vigoureux d'entre eux, rivalisant d'audace, ouvrirent mille voies nouvelles au reste du monde étonné.

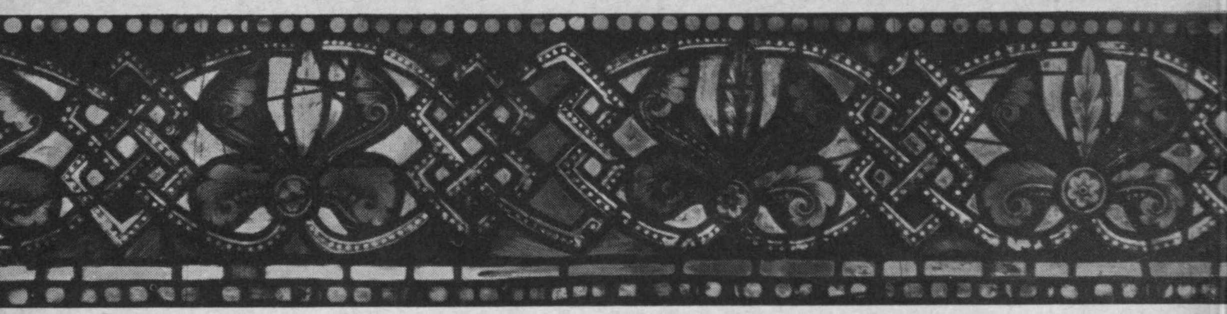
De Josquin des Prés à Claude Debussy, de Rameau à Maurice Ravel, que de noms glorieux jalonnent l'histoire de la *musique française!* Pourtant, nos compositeurs pâtirent longtemps d'une double concurrence : l'italienne et l'allemande. Les Français étaient, du reste, souvent les premiers à réserver leurs applaudissements aux œuvres étrangères : qu'on se rappelle les Encyclopédistes acharnés à la perte de Rameau et lui préférant les trilles des rossignols transalpins, ou ces wagnériens dont le parti pris se montra si hostile à l'éclosion de *Pelléas*. En réalité, il faut attendre l'accession à la gloire de la grande trinité Fauré-Debussy-Ravel pour que la musique française reprenne place à son vrai rang. Est-il pourtant aucun registre de la création musicale où les artistes de chez nous n'aient brillé du plus vif éclat? Faut-il, parmi tant d'opéras illustres, citer *Armide*, *Dardanus*, *La Damnation de Faust*, *Pénélope*, *Jeanne au bûcher?* Faut-il rappeler quel symphoniste a été un Berlioz, quels admirables poèmes d'orchestre sont le *Prélude à l'Après-Midi d'un Faune* ou la seconde suite de *Daphnis et Chloé?* Peut-on écrire l'histoire de la musique de chambre sans mentionner le *Quatuor à cordes* de Debussy, ou le *Trio* de Ravel? Peut-on passer sous silence les inoubliables mélodies de Duparc, de Fauré, de Chausson?... Mais, inutile sans doute d'insister : un peu moins de *discrétion*, un chant moins *intérieur*, une orchestration plus pesante — et l'on peut se demander si la musique française n'eût pas plus souvent, et moins malaisément, triomphé....

Un mot, pour finir, de ces arts si éminemment sociaux que sont les arts décoratifs. Comment oublier la part que prit la France, du XVIe au XXe siècle, à la création d'un mobilier où le confort le dispute à la grâce et à l'élégance? Ce n'est pas un hasard si les noms des différents styles furent empruntés à nos différents régimes : *Régence*, *Louis XVI*, *Empire* appartiennent au vocabulaire international, comme les tapisseries des Gobelins et les vases de Sèvres au patrimoine commun de tous les artistes.



Mobilier français du XVIIIe siècle.





Élément de vitrail de la cathédrale de Chartres

L'ART GOTHIQUE

De Chateaubriand à Péguy, en passant par Victor Hugo et Huysmans, *la* **cathédrale gothique** *a suscité toute une littérature. Et certes, les mots ne manquent pas pour célébrer ces immenses* **oraisons de pierre**, *que la foi médiévale a lancées de la glèbe vers le ciel....*

Mais cette fois, l'architecture n'est pas seule en cause : les statues, les rosaces décoratives, les verrières témoignent, elles aussi, en faveur d'un art presque surhumain à force de noblesse et de **spiritualité**.

LA CATHÉDRALE DE CHARTRES



Saint Georges.
Statue de la cathédrale de Chartres.

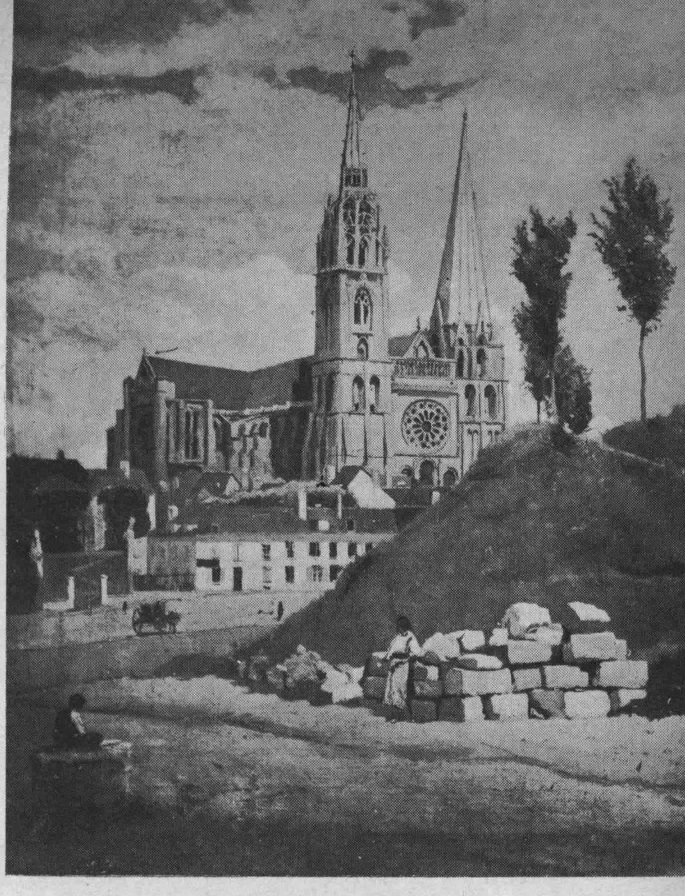
Cette basilique, elle était[1] le suprême effort de la matière cherchant à s'alléger, rejetant, tel qu'un lest, le poids aminci de ses murs, les remplaçant par une substance moins pesante et plus lucide, substituant à l'opacité de ses pierres l'épiderme diaphane[2] des vitres.

Elle se spiritualisait, se faisait tout âme, tout prière, lorsqu'elle s'élançait vers le Seigneur pour le rejoindre; légère et gracile, presque impondérable, elle était l'expression la plus magnifique de la beauté qui s'évade de sa gangue[3] terrestre, de la beauté qui se séraphise[4]. Elle était grêle et pâle comme ces Vierges de Roger Van der Weyden qui sont si filiformes, si fluettes, qu'elles s'envoleraient si elles n'étaient en quelque sorte retenues ici-bas par le poids de leurs brocarts[5] et de leur traîne. C'était la

1. Pour le héros du roman qui visitait la basilique ce jour-là (d'où l'emploi de *l'imparfait* dans le texte).
2. Transparent.
3. Morceau de terre enveloppant un minerai ou une pierre précieuse.
4. Devient pareille aux anges, aux *séraphins*.
5. Riche étoffe, brodée d'or et d'argent.

même conception mystique d'un corps fuselé, tout en longueur, et d'une âme ardente qui, ne pouvant se débarrasser complètement de ce corps, tentait de l'épurer, en le réduisant, en l'amenuisant, en le rendant presque fluide*.

Elle stupéfiait avec l'essor éperdu de ses voûtes et la folle splendeur de ses vitres. Le temps était couvert et cependant toute la fournaise de pierreries brûlait dans les lames des ogives, dans les sphères embrasées des roses[1].



La cathédrale de Chartres, tableau de Corot, peint vers 1850.

Là-haut, dans l'espace, tels que des salamandres[2], des êtres humains, avec des visages en ignition[3] et des robes en braises, vivaient dans un firmament de feu; mais ces incendies étaient circonscrits, limités par un cadre incombustible de verres plus foncés qui refoulait la joie jeune et claire des flammes, par cette espèce de mélancolie, par cette apparence de côté plus sérieux et plus âgé que dégagent les couleurs sombres. L'hallali[4] des rouges, la sécurité limpide des blancs, l'alléluia répété des jaunes, la gloire virginale des bleus, tout le foyer trépidant des verrières s'éteignait quand il s'approchait de cette bordure teinte avec des rouilles de fer, des roux de sauces, des violets rudes de grès, des verts de bouteille, des bruns d'amadou[5], des noirs de fuligine[6], des gris de cendre**.

Et, ainsi qu'à Bourges, dont la vitrerie est de la même époque, l'influence de

1. Ou rosaces.
2. Animaux qu'on disait capables de traverser le feu sans être brûlés.
3. En feu.
4. Sonnerie de cor indiquant que le cerf est aux abois. Il y a ici une « correspondance » de sons et de couleurs empruntée au symbolisme.
5. Substance très inflammable, de couleur brun foncé.
6. Vapeur couleur de suie.

* *Relever et étudier tous les termes employés ici pour traduire la beauté presque* immatérielle *de la cathédrale.*

** *Par quels procédés l'écrivain parvient-il à rendre sensible* le flamboiement *des vitraux?*

l'Orient était visible dans les panneaux de Chartres. Outre que les personnages avaient l'aspect hiératique[1], la tournure somptueuse et barbare des figures de l'Asie, les cadres, par leur dessin, par l'agencement de leurs tons, évoquaient le souvenir des tapis persans qui avaient certainement fourni des modèles aux peintres, car l'on sait, par le Livre des métiers, qu'au XIIIe siècle l'on fabriquait en France, à Paris même, des tapis imités de ceux qui furent amenés du Levant par les Croisés.

Mais en dehors même des sujets et des cadres, les couleurs de ces tableaux n'étaient, pour ainsi dire, que des foules accessoires, que des servantes destinées à faire valoir une autre couleur, le bleu : un bleu splendide, inouï, de saphir[2] rutilant, extra-lucide, un bleu clair et aigu qui étincelait partout, scintillait comme en des verres remués de kaléidoscope[3], dans les verrières, dans les rosaces des transepts, dans les fenêtres du porche royal où s'allumait, sous des grilles de fer noir, la flamme azurée des soufres.

En somme, avec la teinte de ses pierres, et de ses vitres, Notre-Dame de Chartres était une blonde aux yeux bleus. Elle se personnifiait en une sorte de fée pâle, en une Vierge mince et longue, aux grands yeux d'azur ouverts dans les paupières en clarté de ses roses; elle était la mère d'un Christ du Nord, d'un Christ de primitif des Flandres, trônant dans l'outremer d'un ciel et entourée, ainsi qu'un rappel touchant des Croisades, de ces tapis orientaux de verre.

Et ils étaient, ces tapis diaphanes, des bouquets fleurant le santal[4] et le poivre, embaumant les subtiles épices des Rois Mages; ils étaient une floraison parfumée de nuances cueillie — au prix de tant de sang! — dans les prés de la Palestine, et que l'Occident, qui les rapporta, offrait à la Madone, sous le froid climat de Chartres, en souvenir de ces pays du soleil où Elle vécut et où Son fils voulut naître*.

J.-K. HUYSMANS. *La Cathédrale (1898)*. Plon, édit.

1. L'aspect un peu raide, que leur assigne leur caractère sacré.
2. Pierre précieuse de couleur bleue.
3. Cylindre à l'intérieur duquel sont disposés de petits miroirs de telle façon que, si l'on y introduit des objets colorés, ceux-ci produisent toutes sortes de figures variées.
4. Arbuste dont on extrait une substance aromatique. Les cadres des vitraux évoquent l'Orient et même les senteurs de l'Orient.

* *On essaiera de caractériser* le style *de Huysmans d'après cette page.*



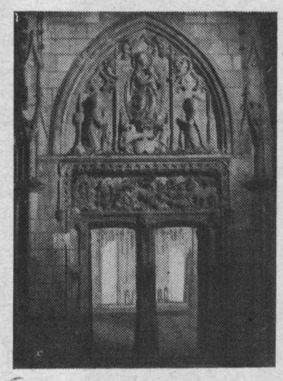


L'ENLÈVEMENT D'HÉLÈNE.
Tapisserie des Gobelins décorant la salle des gardes du Château de Cheverny.

L'ARCHITECTURE DE LA RENAISSANCE

D*ANS cette France littéralement couverte de monuments de toute sorte, il est une région plus favorisée encore que les autres et qui est comme un des sanctuaires de l'architecture nationale : c'est cette* **vallée de la Loire,** *au long de laquelle la Renaissance paraît avoir accumulé, comme à plaisir, une floraison de châteaux. Au fait, il doit y avoir là plus qu'une coïncidence : la rencontre quasi nécessaire d'un* **paysage** *et d'un* **art** *faits l'un pour l'autre, puisque épris de la même lumière et se mirant dans les ondes du même fleuve....*

LES CHÂTEAUX DE LA LOIRE



PORTAIL DE LA CHAPELLE DU CHÂTEAU D'AMBOISE.

LES admirables châteaux de l'admirable vallée; plus que double rangée, non pas double rangée : double lignée, double longée, double cortège, double jonchée de châteaux[1], fleuve que l'on dit qui n'est pas navigable, et qui porte plus de palais que les autres ne traînent de péniches; quelle autre vallée dans le creux penché de ses rebords enferme autant de merveilles? quel autre fleuve a pu se faire un tel cortège royal, fleuve mouvant, de splendeurs immobilières[2]? amours de Cassandre; amours de Marie; amours d'Astrée; poésies pour Hélène; *amours diverses;* odes; églogues; élégies; hymnes; poèmes; gaietés; poésies diverses; *Le Bocage royal*[3]; tant de sonnets, parfaits, tant de poèmes, parfaits; la pureté même; la ligne et la teinte; châteaux eux-mêmes; châteaux et palais de langage français; et dans le même temps, dans le même pays, dans la même vallée, du même geste, de la même éclosion, du même langage, du même style, châteaux du même langage français, châteaux et palais de pierres et de briques; doubles architectures, architectures parallèles; sonnets et poèmes qui sont des châteaux et des palais; châteaux et palais qui êtes des sonnets et des poèmes; même langage, également parfait, en deux systèmes, en un système de pierre et de brique, en un système de mots et de phrases; même rythme en deux systèmes de monuments — sont-ils également

1. *Rangée* évoque seulement des objets immobiles, tandis que *lignée* évoque la naissance noble; *longée,* la promenade; *cortège,* la procession royale; *jonchée,* la dispersion sur le sol.

2. Littéralement : faites d'immeubles, d'édifices. Le poète associe ici les idées d'*immobile* et de *mouvant* (les châteaux forment un fleuve qui passe sous nos yeux).

3. Sauf *amours d'Astrée,* ce sont là les titres d'œuvres de Ronsard, né dans ce pays.

impérissables? — qui disent la même parole de courtoisie en deux modes, solides monuments de pierre et de brique, mêmes et également solides monuments de mots et de phrases, et obéissant aux lois de la même pesanteur.

Fleurs, feuilles, dentelles, robes et traînes de pierre; fleurs, feuilles, dentelles, robes et traînes de mots (...).

Fleuve qui chante éternellement le poème de la solitude et de la tranquillité infinie, le seul pourtant qui ait une cour, le seul qui par une merveilleuse contradiction intérieure vive en effet dans la solitude la plus éternelle, dans la quiétude et dans la tranquillité la plus infinie, dans la paix du cœur et dans le noble seul et seul digne silence, et qui dans le même temps et pourtant, par une admirable contrariété intime, est aussi le seul qui se soit fait plus qu'un cortège, plus qu'une cour : le seul qui ait pu se faire tout un peuple[1] de châteaux*.

CHARLES PÉGUY. *Situations (1906-1907)*. Gallimard.

1. Il y a gradation entre *cortège, cour, peuple.*

* *Cherchez dans* l'œuvre de Ronsard *et dans* les châteaux de la Loire *des exemples illustrant la comparaison, l'assimilation faite par Péguy. — Étudiez* le style *de cette page, fait de retours et de reprises, expression d'un soin, d'un scrupule qui ne veulent rien perdre de la vérité. — Rapprochez Péguy* prosateur *de Péguy* poète (*cf. supra* : « Adieux à la Meuse»).

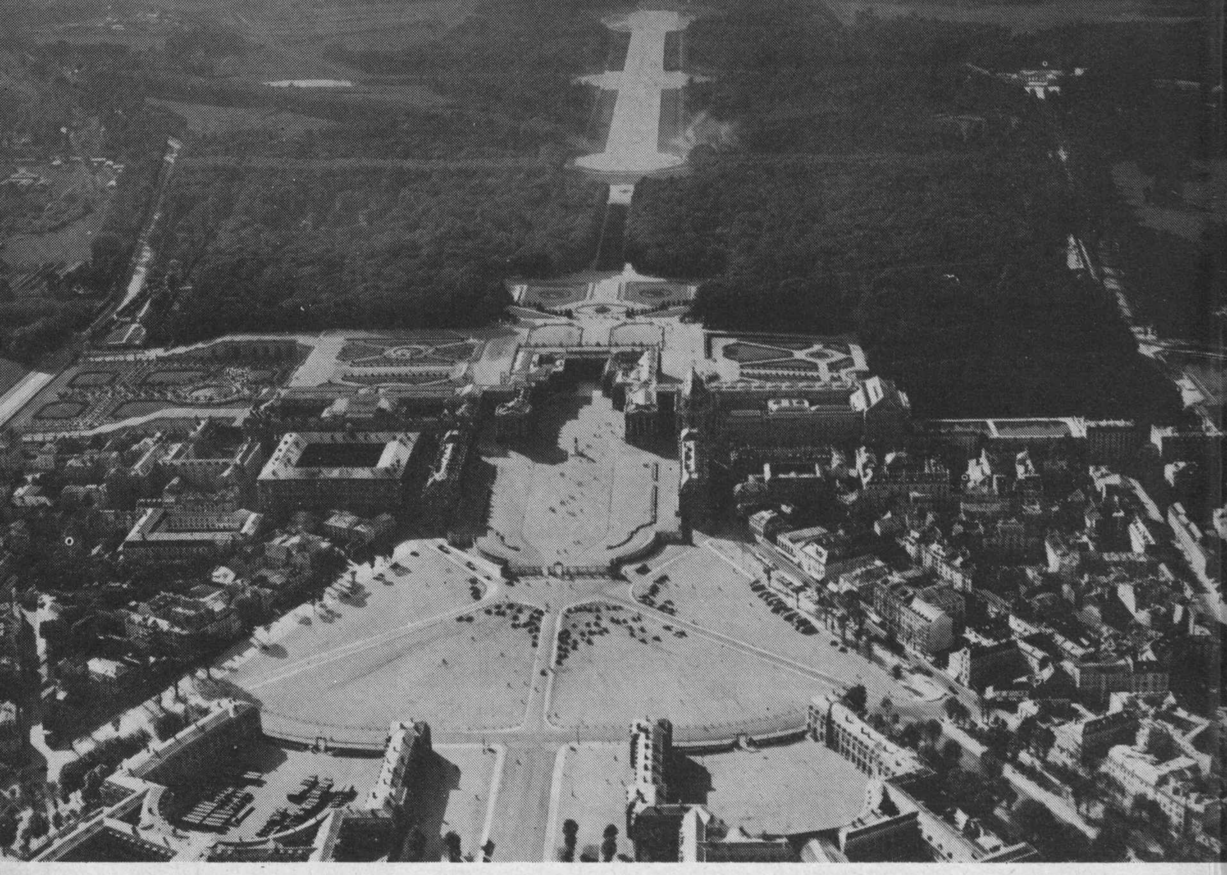


VERSAILLES



JEU D'EAU AU BASSIN D'APOLLON DANS LE PARC DE VERSAILLES.

EN **majesté,** *il paraît impossible de surpasser* Versailles. *Qu'il s'agisse des bâtiments ou des jardins, des escaliers ou des pièces d'eau, des allées, des perspectives ou des marbres, tout y respire la* **noblesse,** *la* **somptuosité**. *C'est à peine si les* Trianons, *avec leurs colonnes d'un rose un peu passé, et le mélancolique* Hameau *de Marie-Antoinette apportent une note d'abandon, voire de nonchalance, à un ensemble d'une infaillible sûreté. Mais, plus encore que le château, qui sans doute impose à l'excès, c'est le parc et la prodigieuse géométrie dessinée par* Le Nôtre *qui aujourd'hui suscitent notre admiration.*



Le château et le parc de Versailles.

LA SEMAINE DES ARBRES A VERSAILLES

Chaque année, durant une semaine environ, a lieu à Versailles une fête silencieuse et magnifique. Pour y assister, il n'est besoin d'aucune autorisation et d'aucun privilège. Elle est publique et naturelle. Il suffit, pour en être librement témoin, de franchir la haute grille dorée qui sépare la place d'Armes de la Cour d'honneur, dont le sol, inégal et dur aux pas, est doux à l'œil par les nuances délicates et variées de ses pavés de grès, de longer la chapelle, de traverser le vestibule et de s'avancer jusqu'au parterre d'eau qui mire en ses bassins plats ses nobles statues de bronze, et d'où l'on domine un des plus admirables spectacles qu'il soit possible de contempler.

Quelles que soient, en effet, l'heure et la saison, c'est toujours un lieu sans pareil que ces jardins de Versailles, avec leur double rampe harmonieuse et leur

perspective que termine le Grand Canal[1] et qu'encadre l'ombrage régulier des arbres; mais il est un instant où ils atteignent une beauté insolite et particulièrement splendide, et où ils donnent aux yeux une fête incomparable et qui est comme le moment de leur gloire suprême et parfaite, celui où l'automne, prince de l'année, les visite et y promène sa mélancolie sous sa couronne de feuilles d'or.

A Versailles, l'automne est souverain. Son sceptre y crée une féerie. Pour le recevoir, les arbres se teintent des plus riches et des plus somptueuses couleurs, se dorent, s'empourprent de feuillages fastueux, jonchent les allées et les bassins, emplissent la solitude de l'éclat de leur parure. Jamais Versailles n'est plus royal qu'en ces jours d'apothéose, qui durent peu et qu'il ne faut pas laisser passer sans en aller admirer l'éblouissante brièveté, car c'en est bientôt fait de cette prodigieuse pyrotechnie végétale*. Comme un feu d'artifice, auquel elle ressemble, il n'en reste bientôt plus que des branches noires et dénudées. Le prestige s'est évanoui. La splendeur s'est éteinte. La semaine des arbres est terminée**.

HENRI DE RÉGNIER. *Sujets et Paysages (1906)*. Mercure de France.

1. On appelait *canal*, au XVII[e] siècle, toute étendue d'eau de forme régulière.

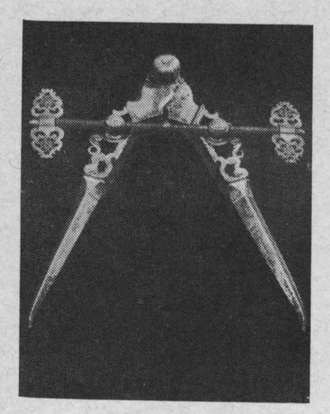
* *On* expliquera *et on* justifiera *cette curieuse expression.*
** *Montrez que le vocabulaire s'ordonne essentiellement autour de l'idée de* faste, *de* magnificence.



LE CORBUSIER (né en 1887)

PAR *ses réalisations audacieuses comme par les nombreux ouvrages où il a exposé ses conceptions,* Le Corbusier *(Suisse d'origine, mais Français de culture, et d'ailleurs naturalisé) s'inscrit en tête des architectes de notre temps. Entre tous les mérites de ce grand créateur, le plus frappant est sans doute son effort incessant pour mettre une* **technique révolutionnaire** *au service de la* **simple humanité.**

L'ARCHITECTURE AU SERVICE DE L'HOMME



COMPAS D'ARCHITECTE AU XVIII[e] SIÈCLE.

SANS avoir jamais voulu m'opposer à Auguste Perret[1], mais, au contraire, bénéficiant de son effort, je me suis très particulièrement penché sur le problème : *logis-urbanisme,* binôme[2] indissociable. Je l'ai exploré selon une règle acquise hors des écoles : *du dedans au dehors,* règle qui m'apparaît être loi de la nature comme aussi bien de l'architecture.

Illustrons :

L'homme (cet homme qui est toujours devant moi, avec ses dimensions, ses sens, son affectivité) est assis à sa table; ses yeux se posent sur les objets qui l'entourent : meubles, tapis, rideaux, tableaux ou photographies et maints objets auxquels il attache signification. Une lampe l'éclaire ou le soleil qui pénètre par la fenêtre, séparant l'ombre de la lumière, opposant ces deux extrêmes lourds de réaction sur notre physique et notre psychique : le clair et l'obscur. Les murs d'une chambre se referment sur lui et sur ses agencements. Notre homme se lève marche, quitte la chambre, passe ailleurs, n'importe où. Le voici ouvrant la porte du logis, sortant de chez lui. Il est encore dans une maison : un corridor, des escaliers, un ascenseur.... Le voici dans la rue. Comment est fait ce dehors : hostile ou accueillant? Sûr ou dangereux? L'homme est dans les rues de la ville, et le voici, après certains actes successifs, hors de la ville, dans la campagne.

Pas une seconde, l'architecture ne l'a quitté : meubles, chambre, lumière solaire ou artificielle, respiration et température, disposition et services de son logis; la maison; la rue; le site urbain; la ville; la palpitation de la ville; la campagne, ses chemins, ses ponts, verdure et ciel, nature.

Architecture et urbanisme ont véritablement réagi sur tous ses gestes. Architecture en tout : sa chaise et sa table, ses murs et ses chambres, son escalier ou son ascenseur, sa rue, sa ville. Enchantement ou banalité, ou ennui. Horreur même possible en ces choses. Beauté ou laideur. Bonheur ou malheur. Urbanisme en tout, dès qu'il s'est levé de sa chaise : lieux de son logis, lieux de son quartier; le spectacle de ses fenêtres apprêté par les édiles[3]; la vie de la rue; le dessin de la ville*.

1. Architecte célèbre, à qui l'on doit, en particulier, le théâtre des Champs-Élysées, à Paris.

2. Expression algébrique, composée de deux termes étroitement accouplés.

3. Magistrats municipaux.

* *Qu'y a-t-il* d'expressif *dans le style de ce paragraphe?*



La Cité radieuse.

Construit auprès de Marseille par Le Corbusier, cet ensemble est une tentative audacieuse pour renouveler l'habitation de l'homme dans les grandes villes : espaces verts et magasins font partie de cette cité.

Vous sentez bien qu'il n'est pas un instant où la vigilance, la tendresse aient pu faire défaut. Vous discernez bien cette vocation fraternelle de l'architecture et de l'urbanisme au service de notre *frère homme*. Besoins matériels, appétits spirituels, tout peut être comblé par cette architecture et cet urbanisme attentifs. Vous sentez l'unité des fonctions, la totalité de la responsabilité, la grandeur de la mission architecture et urbanisme.

Mais beaucoup n'ont pas mesuré qu'il s'agit en effet, ici, d'une *attention fraternelle* portée à autrui. Que l'architecture est une mission réclamant de ses ser-

vants la vocation. Que, vouée au bien du logis (et le logis abritant après les hommes, le travail, les choses, les institutions, les pensées), l'architecture est un acte d'amour et non une mise en scène. Que s'adonner à l'architecture, en ces temps-ci de translation d'une civilisation déchue dans une civilisation nouvelle, c'est comme entrer en religion, c'est croire, c'est se consacrer, c'est se donner*.

LE CORBUSIER.
Entretien avec les étudiants des écoles d'architecture (1943). Denoël.

* *N'y a-t-il pas eu d'autres époques, où l'architecture, précisément, a pris un caractère profondément* religieux?



AUGUSTE RODIN (1840-1917)

RODIN,
PAR CAMILLE CLAUDEL,
SŒUR DU POÈTE.

EN *un pays qui a vu naître Jean Goujon, Germain Pilon, Puget, Pigalle, Rude et Bourdelle,* Auguste Rodin *occupe incontestablement la première place. Et pourtant le succès n'a point souri aussitôt aux efforts de l'artiste, qui heurtait avec trop de témérité les formules académiques. D'où le scandale suscité par des œuvres* **grandioses** *telles que* L'Age d'Airain *ou la statue de* Balzac.

Rodin a été un **visionnaire** *de la sculpture. Un créateur dont la puissance et l'ambition dépassaient parfois les possibilités d'un art rudement enchaîné à la matière. Un esprit assoiffé de grandeur, et en même temps un frère de la misère humaine.*

LES BOURGEOIS DE CALAIS

SUR la place publique de la ville vaincue, affamée et sans armes, les six bourgeois ont délibéré. Pour sauver la ville de la ruine et leurs concitoyens de la mort, ils ont fait le sacrifice de leur vie, et ils vont se livrer au roi d'Angleterre[1]. Le monument de Rodin, ce n'est pas autre chose, dans un miracle d'exécution, que l'instant précis de cet héroïsme, unanimement accepté par les six bourgeois, mais différemment ressenti, selon la différence des caractères qui agissent en ce drame. Les vieillards, décharnés par les longues privations d'un siège, redressent leurs tailles en attitudes hautaines, presque provocantes, ou bien se résignent noblement. Les jeunes se retournent vers la ville, laissant derrière eux, dans un suprême

1. Edouard III (1312-1377). L'événement se situe pendant la guerre de Cent Ans.



Les Bourgeois de Calais, par Rodin.

regard, le regret de cette vie, à peine commencée et dont ils ne connaissent que les joies.... Et le mouvement, les attitudes, les expressions sont si justes, d'un sentiment humain si vrai que, derrière le groupe, prêt à se mettre en marche, on entend réellement le bourdonnement de la foule qui encourage et qui pleure, les acclamations et les adieux. Nulle autre complication, nul souci scénique du groupement; aucune allégorie, pas un attribut[1]. Il n'y a que des formes, expressives et belles, si expressives qu'elles deviennent, véritablement, des états d'âme. Les bourgeois partent, et le drame vous secoue de la nuque aux talons.

Ce que j'ai fait pour *Les Bourgeois de Calais,* on peut le faire pour chaque figure d'Auguste Rodin. (...) Son génie, ce n'est pas seulement de nous avoir donné d'immortels chefs-d'œuvre, c'est d'avoir fait, sculpteur, de la sculpture, c'est-à-dire d'avoir retrouvé un art admirable et qu'on ne connaissait plus.

1. **Un détail exprimant de façon concrète la classe sociale, la profession, etc.**

Et ce qu'il y a de poignant dans les figures de Rodin, ce par quoi, en dehors même et peut-être à cause de leur propre beauté sculpturale, elles nous touchent si violemment, c'est que nous nous reconnaissons en elles, et qu'elles sont, comme le disait Stéphane Mallarmé, « nos douloureux camarades* ».

OCTAVE MIRBEAU. *Des Artistes*. Flammarion.

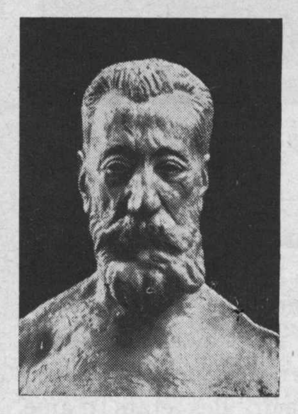
* *Appréciez la* justesse *de cette page d'Octave Mirbeau, par comparaison avec la photo de la page précédente. — Connaissez-vous d'autres œuvres de Rodin, où la puissance ne s'exprime plus d'une façon aussi littéralement* descriptive?



NOTES SUR ANTOINE BOURDELLE (1861-1929)

BOURDELLE *n'a pas été seulement un des plus grands sculpteurs de notre temps. Comme un Léonard de Vinci ou un Michel-Ange, c'était aussi un* **créateur** *capable de s'exprimer de* **multiples façons :** *en peinture, en poésie, en musique, par exemple.*

CLAUDE AVELINE, *qui, tout jeune, eut la chance de se compter parmi les intimes de l'artiste approchant de la fin de sa vie, n'a pas manqué d'être frappé par la prodigieuse vitalité qu'il manifestait toujours et qui lui faisait regretter de n'avoir pas « trois cents années » devant lui pour donner forme à toutes les puissances de son génie.*



ANATOLE FRANCE, PAR BOURDELLE.
« Il dominait la pièce et paraissait l'emplir. »

C'ÉTAIT à Saint-Cloud, il y a quelques années, dans la belle maison du docteur Couchoud. M. France[1] était son hôte et vivait là tranquille, loin des importuns, au milieu de vieux livres et de pierres anciennes. Il me permit de le venir voir, un matin.

Je fus reçu dans la grande salle claire qui surplombe la ville et la campagne. On devinait à l'horizon Paris, couvert de fumées et de brumes mêlées. Dehors, les premiers froids d'automne. Ici, une chaleur apaisante et légère. Sur un socle, un buste de terre, par Bourdelle : M. France, la tête un peu penchée, les épaules nues, songeur. Il dominait la pièce et paraissait l'emplir. Il attirait le regard, le fixait, l'enchantait.

Or, un bruit de savates me fit tourner les yeux. Je vis M. France lui-même, souriant. Je regardai de nouveau le buste, grave. Mes yeux allèrent plusieurs fois de cette gravité à ce

1. Anatole France, auteur du *Lys rouge*, de *L'Ile des Pingouins*, de l'*Histoire contemporaine*, etc. (cf. page 41).

sourire. Et M. France me dit : « Vous vous demandez lequel est le vrai? »

Aujourd'hui, c'est le France de Bourdelle qui est le vrai. Le visage de notre maître ne vit plus que par cette effigie.

***

M. France disait (et l'on a reproduit ce jugement) : « Bourdelle est le plus grand artiste de notre temps, le plus grand, le plus haut, le plus fort. Y a-t-il eu, dans l'histoire des arts, un génie créateur plus fécond et plus puissant? Je ne lui connais qu'un défaut, qui est de concevoir quelquefois au-delà du possible. C'est un noble défaut*. »

***

« Hélas, m'a dit Bourdelle, pourquoi vieillir si vite? Quand on commence à apprendre son métier, il faut disparaître. Si quelque magicien venait me proposer de prolonger ma vie, s'il m'était donné d'exister trois cents ans, j'accepterais aussitôt. Les souffrances, les tristesses, les angoisses ne sont rien devant le travail, la joie du travail. Ce ne serait pas trop de ces trois cents années pour réaliser toutes les maquettes[1] qui m'entourent. L'homme n'existe seulement que lorsqu'il va s'éteindre. »

***

Dans ses vêtements de maître-ouvrier, voici Bourdelle, petit, trapu, immense front dénudé, barbe drue de marin aux reflets bleus, nez puissant, lèvres charnues, regard aimable, rieur, et tout à coup dur et perçant lorsqu'il veut observer. Au cours d'un récit, une ride creuse parfois ses traits et leur donne un aspect tragique. Mais de sa main un peu grasse, aux doigts qui vont s'effilant, il calmait son visage et lui rendait son harmonie.

***

Antoine Bourdelle se lève à quatre heures du matin. Il peint, dessine, écrit, jusqu'à l'heure où les hommes s'éveillent. Il gagne alors ses ateliers, devient sculpteur jusqu'à la tombée du jour. Il se repose d'un labeur dans un autre labeur, guide ses élèves et, tout en travaillant, leur prodigue les trésors tumultueux de sa pensée. Le soir, il reprend sous la lampe les papiers qu'il avait abandonnés le matin. Les tiroirs sont pleins de compositions de toutes sortes, de manuscrits, de projets. Non, sans doute, ce ne serait pas trop de ces trois cents années...

***

Visages! visages synthétiques des dieux, visages multiples des hommes.

Visage hautain et méprisant d'Ingres, triste du docteur Kœberlé[2], calme

1. Projets, ébauches d'une œuvre plastique. — 2. Éminent chirurgien français (1828-1915).

* *On cherchera, dans l'œuvre de Bourdelle, des exemples illustrant ce* « noble défaut ».

d'Anatole France, massif de Rodin, soucieux de Beethoven, réfléchi de Rembrandt, pensif de Frazer[1], digne et juvénile* d'Édouard[2] et Tristan Corbière[3].

Douceur et beauté des visages de femmes.

***

« Ce n'est pas du dehors, a déclaré Antoine Bourdelle, qu'il faut modeler un buste. C'est du dedans. L'architecture osseuse, habitacle de la pensée, d'abord. Ensuite, le vêtement de chair, éclairé par l'esprit et animé par le conflit des passions et de la volonté. Encore n'est-ce pas suffisant. Il faut, en sus, la communion intellectuelle et sensible de l'artiste et de son modèle. Cela, c'est le mystère de l'art, qui ne souffre pas l'arbitraire. »

CLAUDE AVELINE. *Les Muses mêlées (1926)*. Rombaldi, édit.

1. Folkloriste écossais (1854-1941).
2. Edouard Corbière (1793-1875), s'illustra comme marin et comme romancier.
3. Tristan Corbière (1845-1875), fils du précédent, est surtout connu comme auteur d'un recueil de poèmes : *Les Amours jaunes*.

* *On examinera la* précision *de chacune de ces* épithètes.



WATTEAU (1684-1721)



GILLES, PAR WATTEAU.

Il est le Mozart *de la peinture française, et peut-être de la peinture tout court. Comme l'auteur des* Noces de Figaro, *il eut une vie maladive et une destinée trop brève; comme lui, il sut pourtant cacher son mal sous un sourire d'une* **grâce** *presque irréelle; comme lui, il peupla notre univers de créatures impondérables et l'orna de sa* **fantaisie** *ailée; comme lui, il fit de la* « fête galante » *le divertissement suprême de l'âme; avec lui, et avec Marivaux peut-être, il fut l'incarnation* **la plus pure** *du plus raffiné de tous les siècles.*

Watteau, peintre idéal de la *Fête jolie*,
Ton art léger fut tendre et doux comme un soupir,
Et tu donnas une âme inconnue au Désir
En l'asseyant aux pieds de la Mélancolie[1].

1. Verlaine avait déjà noté, dans ses *Fêtes galantes* (et notamment dans *Clair de Lune*) cette étroite union du plaisir et de la tristesse, où il voyait un des caractères du XVIII[e] siècle français.



WATTEAU : L'EMBARQUEMENT POUR CYTHÈRE.

Tes bergers fins avaient la canne d'or au doigt;
Tes bergères, non sans quelques façons hautaines,
Promenaient, sous l'ombrage où chantaient les fontaines,
Leurs robes qu'effilait[1] derrière un grand pli droit....

Dans l'air bleuâtre et tiède agonisaient les roses;
Les cœurs s'ouvraient dans l'ombre au jardin apaisé[2],
Et les lèvres, prenant aux lèvres le baiser,
Fiançaient l'amour triste[3] à la douceur des choses.

1. L'auteur veut dire sans doute que le grand pli droit donnait à la robe, par-derrière, une forme effilée, d'une élégante minceur.

2. Dans le jardin apaisé par la sérénité de la nuit.

3. Voir p. 480, note 1.

Les Pèlerins s'en vont au Pays idéal[1]....
La galère dorée abandonne la rive;
Et l'amante, à la proue, écoute au loin, pensive,
Une flûte mourir, dans le soir de cristal....

Oh! partir avec eux par un soir de mystère,
O maître[2], vivre un soir dans ton rêve enchanté!
La mer est rose.... Il souffle une brise d'été,
Et, quand la nef[3] aborde au rivage argenté,

La lune doucement se lève sur Cythère*.

ALBERT SAMAIN. *Le Chariot d'Or (1901).* Mercure de France.

1. Allusion, cette fois, au célèbre tableau de Watteau : *L'Embarquement pour Cythère.*

2. C'est le peintre que Samain appelle ainsi.

3. Ici, le vaisseau.

* *On montrera que cette pièce vaut, en particulier, par* l'harmonie des vers.

MÉLANCOLIE DE DELACROIX (1799-1863)

ON *connaît le vers de* BAUDELAIRE :

« Delacroix, lac de sang hanté de mauvais anges. »

Il ne dit pas seulement l'admiration du poète pour le peintre. Il explique aussi la raison secrète de cette admiration : la parenté d'âmes entre les deux artistes, cette **« mélancolie »** *incurable qui rongeait leur cœur à tous deux....*

IL me reste, pour compléter cette analyse, à noter une dernière qualité chez Delacroix, la plus remarquable de toutes, et qui fait de lui le vrai peintre du XIXe siècle : c'est cette mélancolie singulière et opiniâtre qui s'exhale de toutes ses œuvres, et qui s'exprime et par le choix des sujets, et par l'expression des figures, et par le geste, et par le style de la couleur. Delacroix affectionne Dante et Shakespeare, deux autres grands peintres de la douleur humaine; il les connaît à fond, et il sait les traduire librement. En contemplant la série de ses tableaux, on dirait

qu'on assiste à la célébration de quelque mystère douloureux : *Dante et Virgile, le Massacre de Scio, le Sardanapale, le Christ aux Oliviers, le Saint Sébastien, la Médée, les Naufragés,* et *l'Hamlet* si raillé et si peu compris. Dans plusieurs on trouve, par je ne sais quel constant hasard, une figure plus désolée : plus affaissée que les autres, en qui se résument toutes les douleurs environnantes; ainsi la femme agenouillée, à la chevelure pendante, sur le premier plan des *Croisés à Constantinople;* la vieille, si morne et si ridée, dans *le Massacre de Scio.* Cette mélancolie respire jusque dans les *Femmes d'Alger,* son tableau le plus coquet et le plus fleuri. Ce petit poème d'intérieur, plein de repos et de silence, encombré de riches étoffes et de brimborions de toilette, exhale je ne sais quel haut parfum de mauvais lieu qui nous guide assez vite vers les limbes[1] insondés de la tristesse. En général, il ne peint pas de jolies femmes, au point de vue des gens du monde toutefois. Presque toutes sont malades, et resplendissent d'une certaine beauté intérieure. Il n'exprime point la force par la grosseur des muscles, mais par la tension des nerfs. C'est non seulement la douleur qu'il sait le mieux exprimer, mais surtout — prodigieux mystère de sa peinture — la douleur morale! Cette haute et sérieuse mélancolie brille d'un éclat morne, même dans sa couleur, large, simple, abondante en masses harmoniques[2], comme celle de tous les grands coloristes, mais plaintive et profonde comme une mélodie de Weber*.



« La vieille, si morne et si ridée, dans le Massacre de Scio. »

Charles Baudelaire. *L'Art romantique : Salon de 1846.*

1. Lieu où les théologiens placent les enfants qui sont morts avant d'avoir été baptisés.

2. Ayant une force de vibration qui vient s'ajouter au ton fondamental.

* *Quelles sont, d'après cette page, les qualités de Baudelaire,* critique d'art?



DAUMIER (1808-1879)

Au *pays de la satire et de l'ironie, de Montesquieu et de Voltaire, dans cette France où, dit-on, « le ridicule tue », on n'est pas étonné de voir une foule de peintres et de dessinateurs mettre leur talent au service de la* **caricature** *ou de la* **charge.**

Daumier *est, assurément, le plus grand de tous.*



Dessin de Daumier.

Parler de Gavarni et de Forain[1], à propos de Daumier, c'est tout confondre. Gavarni, tout aimable, féru d'élégance, spirituel, est le crayon même du Boulevard, sous le règne d'Orsay et de Morny[2]; mais il a peu de caractère, ayant peu de force. Forain a du caractère et beaucoup de trait; mais jusque dans son dessin, on sent quel peintre médiocre il a toujours été : Forain est homme de lettres autant que personne.

Ni Forain ni Gavarni n'ont rien de ce qui fait la supériorité première de Daumier : la grandeur et la générosité. Je ne cesse d'observer la racine commune de la générosité et du génie. Encore Gavarni est-il sans arêtes et sans fiel; Forain au contraire est méchant à l'excès; le même homme que Chamfort, avec un cerveau moins solide. Pour plaindre le pauvre, il faut qu'il assassine le riche. Il n'aimerait pas Jésus, s'il n'avait d'abord Judas à haïr. A mes yeux, il les méconnaît ou les méprise ensemble. Il est celui qui mord toujours. Les neuf dixièmes de ses légendes sont les empreintes d'une dent cariée. Il paraît né pour la haine, là même où il n'est pas haineux. L'affreux mot de rosserie[3], tout grêlé[4] de rancune et musclé de ruades, a été fait pour lui. Peut-être, ne trouverait-on pas dans l'œuvre immense de Daumier une seule sortie, un seul hennissement de la rosse[5]. Daumier, comme il est grand, est bon sur toute chose. Nulle sécheresse, en lui; tout est large, tout est chaud; tout est don*. D'ailleurs, Daumier a l'œil terrible du sculpteur : il va saisir le fond de l'homme; sa main puissante et souple le ramène et l'incorpore à la glaise. Les bustes de Daumier sont effrayants : l'horreur du réel est sauvée par la majesté du style. Et l'homme y semble contraint de se confesser

« *Tel qu'en lui-même enfin sa passion le change*[6]. »

André Suarès. *Marsiho*. Grasset.

1. Célèbres dessinateurs et caricaturistes français.
2. C'est-à-dire sous le Second Empire.
3. Désigne un mot spirituel, mais méchant.
4. Criblé, comme si la « grêle » de la rancune y avait fait des trous. On dit d'un visage troué par la variole qu'il est *grêlé*.
5. *Rosse* désigne un mauvais cheval, et, comme adjectif, qualifie des propos spirituels et méchants.
6. Allusion à un vers connu de Mallarmé (dans *Le Tombeau d'Edgar Poe*) :
Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change.
« En lui-même » désigne la nature profonde, réelle, éternelle.

* *En quoi consiste, selon André Suarès, la* générosité *de Daumier?*



SUR UN PORTRAIT DE BERTHE MORISOT PAR EDOUARD MANET (1832-1883)

EDOUARD MANET *est le premier des très grands artistes modernes. Le premier en date, au moins, car, dans le* **refus de l'académisme,** *certains, après lui, sont allés plus loin encore. Mais c'est lui qui avait* **donné le signal :** *et, à cet égard, il reste le Maître par excellence.*



BERTHE MORISOT, PAR MANET.

JE ne mets rien, dans l'œuvre de Manet, au-dessus d'un certain portrait de Berthe Morisot[1], daté de 1872.

Sur le fond neutre et clair d'un rideau gris, cette figure est peinte : un peu plus petite que nature.

Avant toute chose, le *Noir*, le noir absolu, le noir d'un chapeau de deuil et les brides de ce petit chapeau mêlées de mèches de cheveux châtains à reflets roses, le noir qui n'appartient qu'à Manet, m'a saisi.

Il s'y rattache un enrubannement large et noir, qui déborde l'oreille gauche, entoure et engonce le cou; et le noir mantelet[2] qui couvre les épaules, laisse paraître un peu de claire chair, dans l'échancrure d'un col de linge blanc.

Ces places éclatantes de noir intense encadrent et proposent un visage aux trop grands yeux noirs, d'expression distraite et comme lointaine. La peinture en est fluide, et venue, facile, et obéissante à la souplesse de la brosse; et les ombres de ce visage sont si transparentes, les lumières si délicates que je songe à la substance tendre et précieuse de cette tête de jeune femme par Vermeer, qui est au musée de La Haye.

Mais ici l'exécution semble plus prompte, plus libre, plus immédiate. Le moderne va vite et veut agir avant la mort de l'impression*.

La toute-puissance de ces noirs, la froideur simple du fond, les clartés pâles ou rosées de la chair, la bizarre silhouette du chapeau qui fut à la dernière mode et « jeune »; le désordre des mèches, des brides, du ruban, qui encombrent les abords du visage; ce visage aux grands yeux, dont la fixité vague est d'une

1. Berthe Morisot (1841-1895), peintre elle-même, était la belle-sœur de Manet.

2. Sorte de manteau court, que portaient alors les femmes.

* *Par quels procédés l'écrivain rend-il sensible le jeu des* clairs-obscurs *chez Manet?*

distraction profonde et offre en quelque sorte, *une présence d'absence* — tout ceci se concerte et m'impose une sensation singulière... de *poésie* —, mot qu'il faut aussitôt que je m'explique.

Mainte toile admirable ne se rapporte[1] nécessairement à la poésie. Bien des maîtres firent des chefs-d'œuvre sans résonance.

Même, il arrive que le poète naisse tard dans un homme qui jusque-là n'était qu'un grand peintre. Tel Rembrandt, qui, de la perfection atteinte dès ses premiers ouvrages, s'élève enfin au degré sublime, au point où l'art même s'oublie, se rend imperceptible, car son objet suprême étant saisi comme sans intermédiaire, ce ravissement absorbe, dérobe ou consume le sentiment de la merveille et des moyens. Ainsi se produit-il parfois que l'enchantement d'une musique fasse oublier l'existence même des sons.

Je puis dire à présent que le portrait dont je parle est *poème*. Par l'harmonie étrange des couleurs, par la dissonance de leurs forces, par l'opposition du détail futile et éphémère d'une coiffure de jadis avec je ne sais quoi d'assez tragique de l'expression de la figure, Manet fait résonner son œuvre, compose[2] du mystère à la fermeté de son art. Il combine à la ressemblance physique du modèle, l'accord unique qui convient à une personne singulière, et fixe fortement le charme distinct et abstrait de *Berthe Morisot**.

PAUL VALÉRY. *Pièces sur l'Art (1934).* Gallimard.

1. Tour exceptionnel, qu'il faudrait se garder d'imiter. — 2. *Combine* = associe étroitement.

* *Comparez le* texte *de Valéry au* portrait *qui l'a inspiré.*



LES NYMPHÉAS[1] OU LES SURPRISES D'UNE AUBE D'ÉTÉ

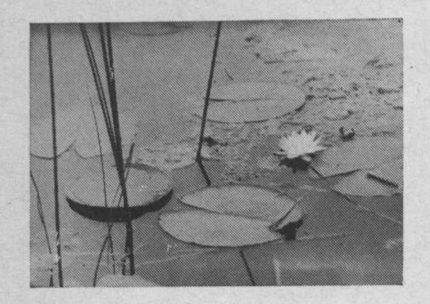
CLAUDE MONET (1840-1926) *avait, dès 1898, commencé la série des fameux* Nymphéas. *Or, l'ensemble décoratif qu'on peut admirer sous ce nom au musée de l'Orangerie, dans le jardin des Tuileries, le peintre n'en fit don à l'Etat qu'en 1923. C'est assez dire que ce thème ne cessa d'occuper (et même d'obséder) toute la dernière partie de la vie de l'artiste.*

Des deux salles où sont exposés les Nymphéas, ANDRÉ MASSON *a pu écrire qu'elles constituaient* « **la Sixtine de l'Impressionnisme** ». *On ne saurait situer avec plus de force l'importance du chef-d'œuvre de Monet.*

1. Les *Nymphées* ou *Nymphéas* sont des nénuphars blancs.

« Il n'y a point de Polype[1], ni de Caméléon, qui puisse changer de couleur aussi souvent que l'eau. »

(JEAN-ALBERT FABRICIUS, *Théologie de l'Eau*, trad. 1741, p. 98.)



LES nymphéas sont les fleurs de l'été. Elles marquent l'été qui ne trahira plus. Quand la fleur apparaît sur l'étang, les jardiniers prudents sortent les orangers de la serre. Et si dès septembre le nénuphar défleurit, c'est le signe d'un dur et long hiver. Il faut se lever tôt et travailler vite pour faire, comme Claude Monet, bonne provision de beauté aquatique, pour dire la courte et ardente histoire des fleurs de la rivière.

Voici donc notre Claude parti de bon matin. Songe-t-il en cheminant vers l'anse des nymphéas que Mallarmé, le grand Stéphane, a pris, en symbole de quelque Léda[2] amoureusement poursuivie, le nénuphar blanc? Se redit-il la page où le poète prend la belle fleur « comme un noble œuf de cygne... qui ne se gonfle d'autre chose sinon de la vacance exquise de soi[3] ».... Oui, déjà tout à la joie d'aller fleurir sa toile, le peintre se demande, plaisantant avec « le modèle » dans les champs comme en son atelier :

Quel œuf le nénuphar a-t-il pondu la nuit?

Il sourit d'avance de la surprise qui l'attend. Il hâte le pas. Mais :

Déjà la blanche fleur est sur son coquetier.

Et tout l'étang sent la fleur fraîche, la fleur jeune, la fleur rajeunie par la nuit.

Quand le soir vient — Monet l'a vu mille fois — la jeune fleur s'en va passer la nuit sous l'onde. Ne conte-t-on pas que son pédoncule[4] la rappelle, en se rétractant, jusqu'au fond ténébreux du limon? Ainsi, à chaque aurore, après le bon sommeil d'une nuit d'été, la fleur du nymphéa, immense sensitive des eaux, renaît avec la lumière, fleur ainsi toujours jeune, fille immaculée de l'eau et du soleil.

Tant de jeunesse retrouvée, une si fidèle soumission au rythme du jour et de la nuit, une telle ponctualité à dire l'instant d'aurore, voilà ce qui fait du nymphéa

1. Variété de mollusques affectant des formes très diverses et très changeantes.

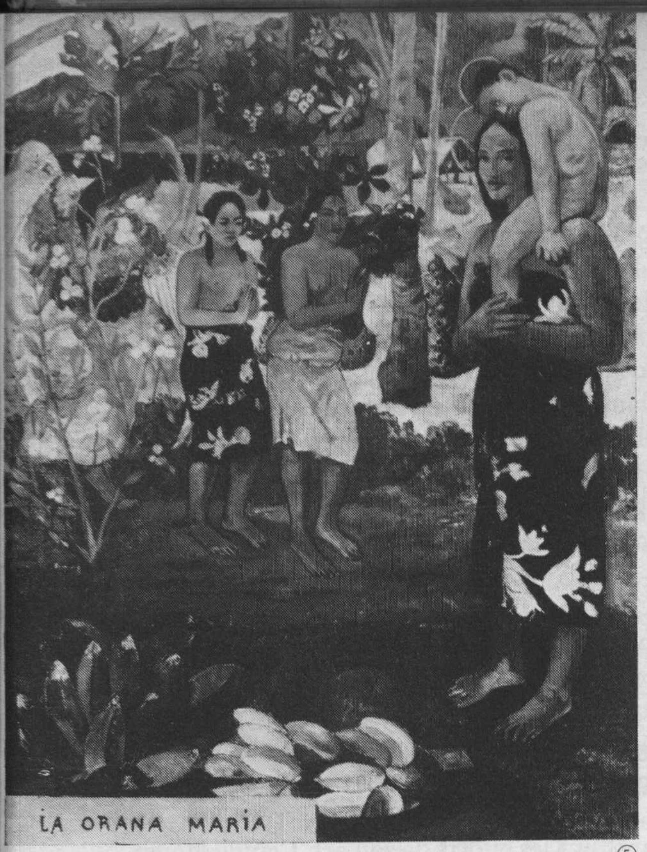
2. Pour la séduire, Jupiter se métamorphosa en cygne.

3. De la conscience raffinée de son propre vide.

4. Nom donné à la tige qui supporte la plante.

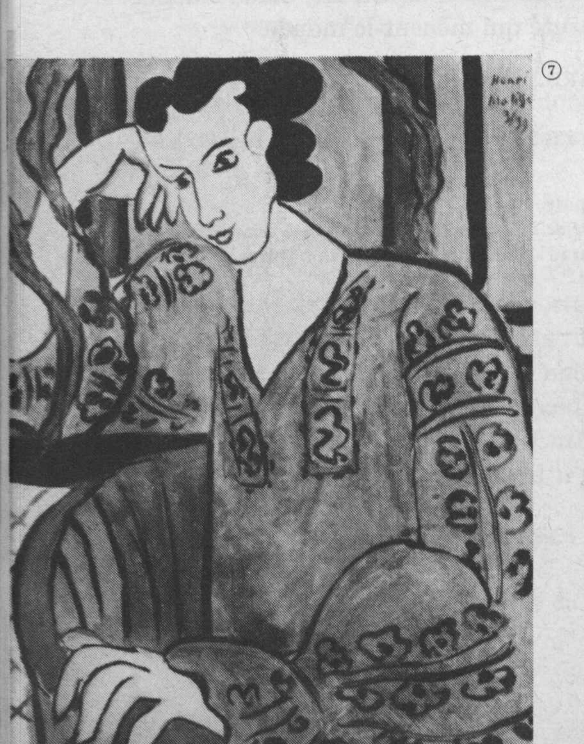
① ②

③ ④



⑤


⑥


⑦

① RENOIR : Le déjeuner des canotiers *(Photo Bulloz)*.

② Cl. MONET : La Seine à Bougival *(Photo Bulloz)*.

③ Ed. MANET : La rue Mosnier aux drapeaux *(Photo Bulloz)*.

④ CÉZANNE : Les joueurs de cartes *(Photo Hachette)*.

⑤ GAUGUIN : La Orana Maria *(Photo Vizzavona)*.

⑥ ROUAULT : Christ *(Photo Vizzavona)*.

⑦ MATISSE : Hongroise à la blouse verte *(Doc. comm. par les Éditions Fernand Hazan)*.

⑧ BRAQUE : Le concert *(Photo Archives photographiques)*.

⑧



la fleur même de l'impressionnisme*. Le nymphéa est un instant du monde. Il est un matin des yeux. Il est la fleur surprenante d'une aube d'été (...).

Le monde veut être vu : avant qu'il y eût des yeux pour voir, l'œil de l'eau, le grand œil des eaux tranquilles regardait les fleurs s'épanouir. Et c'est dans ce reflet — qui dira le contraire? — que le monde a pris la première conscience de sa beauté. De même, depuis que Claude Monet a regardé les nymphéas, les nymphéas de l'Ile-de-France sont plus beaux, plus grands**. Ils flottent sur nos rivières avec plus de feuilles, plus tranquillement, sages comme des images de Lotus-enfants. J'ai lu, je ne sais plus où, que dans les jardins d'Orient, pour que les fleurs fussent plus belles, pour qu'elles fleurissent plus vite, plus posément, avec une claire confiance en leur beauté, on avait assez de soin et d'amour pour mettre devant une tige vigoureuse portant la promesse d'une jeune fleur deux lampes et un miroir. Alors la fleur peut se mirer la nuit. Elle a ainsi sans fin la jouissance de sa splendeur.

Claude Monet aurait compris cette immense charité du beau, cet encouragement donné par l'homme à tout ce qui tend au beau, lui qui toute sa vie a su augmenter la beauté de tout ce qui tombait sous son regard. Il eut à Giverny[1], quand il fut riche — si tard! —, des jardiniers d'eau pour laver de toute souillure les larges feuilles des nénuphars en fleurs, pour animer les justes courants qui stimulent les racines, pour ployer un peu plus la branche du saule pleureur qui agace sous le vent le miroir des eaux.

Bref, dans tous les actes de sa vie, dans tous les efforts de son art, Claude Monet fut un serviteur et un guide des forces de beauté qui mènent le monde.

Gaston Bachelard. Revue *Verve*. Nos 27 et 28.

1. Petite localité située près de Vernon, dans l'Eure, où Monet se retira depuis 1883 jusqu'à sa mort.

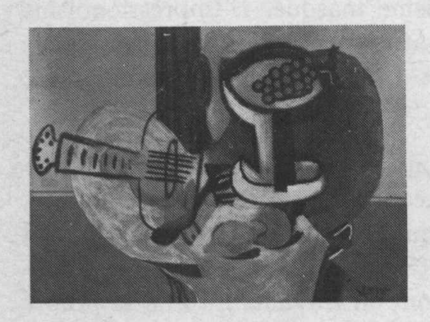
* *Essayez, à votre tour, de justifier cette heureuse* formule.

** *En quel sens un peintre peut-il* ajouter *à la beauté de la nature? — On songera à cette définition que la scolastique donnait de l'art :* « Homo additus naturae » (L'homme ajouté à la nature).

GEORGES BRAQUE (né en 1882)

BIEN *qu'il soit né à Argenteuil, un des lieux qui ont le plus heureusement inspiré Claude Monet,* GEORGES BRAQUE *sera l'un de ceux qui* **rompront** *de la façon la plus complète et la plus brutale avec les diaprures et les papillotements de l'impressionnisme. S'il est, en effet, possible de distinguer dans sa longue carrière des périodes jalonnant l'évolution de son art, Braque demeure, avant tout, comme l'un des initiateurs du* cubisme, *c'est-à-dire du retour* **à la « règle[1] »** *et à* **la composition.**

PROPOS DE GEORGES BRAQUE



LA MANDOLINE, PAR BRAQUE.

LA seule chose qui compte, qui soit valable à un moment donné, c'est le rapport qui s'établit entre l'artiste et la réalité. Le tableau naît du rapport entre l'artiste et le motif, et il se trouve quelquefois que le tableau ressemble plus au motif qu'à l'artiste, comme un enfant ressemble plus à sa mère qu'à son père ou inversement. Pour moi les choses ne prennent leur valeur que par rapport à moi, que lorsqu'elles se présentent à moi. Une pierre est sur la route : je l'utilise pour caler une roue de ma voiture; elle n'existait pas, je lui ai donné la vie en la faisant cale. En la quittant je la restitue à son néant. Ces rapports varient à l'infini. Ils créent la diversité à l'infini de la peinture.

***

Il ne faut pas croire que nous voyons un Raphaël comme le voyaient les contemporains de Raphaël; les rapports ne sont pas les mêmes*. Il y a cependant une certaine permanence des rapports : le commun qui personnifie l'humain. C'est pourquoi une peinture de Raphaël nous touche. L'œuvre d'art est un foyer qui répand une chaleur : chacun en prend ce qu'il peut en recevoir. Il ne faut pas confondre commun et semblable. Entre Raphaël et Corot, il y a du commun; mais entre Corot et Trouillebert[2], il n'y a pas de commun, il y a du semblable.

1. « *J'aime la règle qui corrige l'émotion* » (G. Braque).

2. Paysagiste français, qui a imité le style de Corot.

* *Cherchez des exemples de cette* relativité du goût.

A propos des peintures des premiers Cubistes, on a prononcé le mot « abstrait ». Il y avait une sorte d'algèbre, parce que les objets étaient remplacés par des formes abstraites. Maintenant certains jeunes se disent non figuratifs, mais ce sont les plus figuratifs des peintres. Ils prennent des figures géométriques, un cercle par exemple, mais en peignant de rouge l'intérieur de ce cercle, ils en font un disque. La chose la plus abstraite et la plus figurative en même temps, c'est un profil dessiné d'un seul trait. Exprimer tous les volumes et obtenir une ressemblance avec un trait, cela correspond à tous les moyens d'expression et un profil n'est pas un symbole. La peinture non figurative nous est compréhensible grâce à la complicité des choses que nous connaissons déjà. Une peinture avec des plans ronds nous est sensible parce que nous connaissons Cézanne : un rond, pour nous, c'est une pomme. Certains ne s'aperçoivent pas qu'ils font de l'Impressionnisme, et que même leur touche n'est que de l'Impressionnisme masqué. L'Impressionnisme est français*. Un portrait d'Ingres a un côté atmosphérique que l'on retrouve dans presque tous les tableaux français. Chez Cranach, rien de semblable : il est expressionniste (...).

Quand on est jeune, le premier souci qu'on ait, est de se mesurer avec ce qui est près de soi, sans choix. Quand j'étais à l'Académie[1], je n'avais qu'une idée, c'était de faire aussi bien ou mieux que ceux qui étaient à côté de moi. Quand l'âge de la réflexion est venu, j'ai commencé à choisir un peu, à avoir des préférences pour certains artistes. Il y a une évolution; en travaillant, on a la propre révélation de soi-même; alors il n'y a plus qu'une ressource, faire de ses défauts ses qualités.

Vous avez le désir de faire un tableau, ce désir se précise et devient une idée. Mais souvent la toile n'accepte pas votre idée; il y a lutte. Vous travaillez, vous finissez sans être entièrement satisfait, il y a quelque chose qui ne va pas. De guerre lasse, vous retournez la toile; deux mois après, vous la regardez, par hasard, et vous découvrez qu'au fond elle vous plaît, qu'elle s'est faite toute seule. Il s'est passé simplement ceci : que vous avez perdu l'idée qui vous obnubilait, que vous vous êtes libéré d'elle et vous vous trouvez en présence du tableau terminé. L'idée, c'est le ber[2] du tableau, l'échafaudage qui sert à construire et à lancer le navire.

Avec la nature morte, il s'agit d'un espace tactile, et même manuel, que l'on peut opposer à l'espace du paysage, espace visuel. La nature morte fait participer

1. L'Académie des Beaux-Arts.
2. Appareil chargé de maintenir dans le plan vertical un bateau qu'on va lancer.

* *Que* signifie *cette formule de G. Braque?*

le sens tactile dans la conception du tableau. Elle cesse d'être nature morte dès qu'elle n'est plus à la portée de la main. Dans l'espace tactile, vous mesurez la distance qui vous sépare de l'objet tandis que dans l'espace visuel, vous mesurez la distance qui sépare les choses entre elles. C'est ce qui m'a amené, autrefois, du paysage à la nature morte.

Arrivé à un certain âge, on n'est plus dominé par aucune préoccupation de démonstration quelconque. Il ne s'agit plus d'acquérir, il s'agit de s'accomplir*. On est aussi disponible qu'à vingt ans : c'est le moment de regarder librement la nature.

J'ai trouvé mes réflexions, après coup, en regardant ce que j'avais fait.

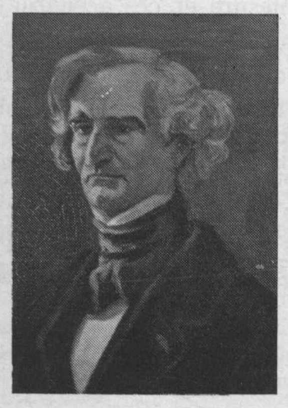
(*Ces propos ont été notés au cours de conversations pendant le printemps 1952.*)

Revue *Verve*, *Nos 27 et 28.*

* *Montrez que la* **carrière** *du peintre justifie magnifiquement cette affirmation.*



HECTOR BERLIOZ (1803-1869)



BERLIOZ, PAR DAUMIER.

BERLIOZ *rappelle* **Beethoven** *et, en même temps, annonce* **Wagner.** *Beethoven par sa* Symphonie fantastique, *et de grands morceaux d'orchestre tels que* Roméo et Juliette *ou l'ouverture du* Carnaval romain. *Wagner par ses opéras :* La Damnation de Faust *et* Les Troyens à Carthage....

A une époque où la musique française s'enlisait dans l'art le plus conventionnel, il a su montrer qu'elle pouvait cependant inspirer un génie, capable d'exprimer toutes les nuances du **sentiment humain,** *depuis les* **suavités** *de* L'Enfance du Christ *jusqu'aux* **tonnerres** *d'outre-tombe du* Requiem....

UNE TOURNÉE DE BERLIOZ EN EUROPE CENTRALE

Depuis le séjour de Bonn[1], Berlioz est repris d'une fringale de voyages et il tente d'organiser en hâte de futurs concerts en Autriche, en Hongrie, en Bohême. Paris l'ennuie et le dévore. Il s'y use en de petites besognes exténuantes. Aussi lorsqu'il peut reprendre son vol, vers la fin d'octobre (1845), a-t-il le sentiment d'une délivrance. Et cette humeur joyeuse se maintient jusqu'à Vienne, malgré la longueur d'un trajet qu'il faut accomplir par eau ou sur des chemins de fer encore tout à fait primitifs.

« Oh! monsieur Berlioz, que vous est-il donc arrivé? s'écrie le douanier autrichien à sa descente du bateau, depuis huit jours nous vous attendions et nous étions fort inquiets de ne pas vous voir. » Cela ne donne-t-il pas la mesure de la passion qu'ont les Viennois pour la musique? Est-ce qu'à Paris un modeste fonctionnaire?... Allons voilà qui est d'un heureux augure. Et la série des concerts commence aussitôt dans ces salles illustres : le théâtre de Kärntner Thor; la salle du manège Impérial; le théâtre An der Wien, où chante Jenny Lind; la grande salle des Redoutes où Beethoven, trente ans auparavant, « faisait entendre ses chefs-d'œuvre adorés maintenant de toute l'Europe et accueillis alors des Viennois avec le plus monstrueux dédain[2] ». Enthousiasme de Berlioz, respect, dévotion. Lorsqu'il monte au pupitre (celui-là même qui servait à Beethoven pour diriger ses Symphonies), ses jambes se dérobent sous lui. Voici l'emplacement du piano sur lequel Beethoven improvisait; l'escalier par lequel il descendait de l'estrade, les chaises du foyer où il demeurait assis au milieu de l'indifférence générale. « Sous combien de Ponce Pilate ce Christ a-t-il ainsi été crucifié[2]*! »

Et dans cette même salle des Redoutes, Berlioz assiste aux grands bals de la Saison, regarde tourbillonner les valseurs sous la baguette de Johann Strauss. Il loue ces rythmes contraires, ces divisions de la mesure et ces accentuations syncopées de la mélodie dans une forme constamment régulière et identique. Il fait la connaissance de tous les musiciens viennois de renom et reçoit d'eux un bâton de mesure en vermeil, portant les noms d'Artaria, de Becher, du prince Czartoriski, de Czerny, de Diabelli, d'Ernst, de Haslinger, etc. « Puisse ce bâton de mesure rappeler à votre souvenir la ville où Gluck, Haydn, Mozart et Beethoven ont vécu et les amis de l'art musical qui s'unissent à moi pour crier : vive Berlioz! » Ainsi s'exprime le baron de Lannoy au nom des donateurs. Et tout cela est dû presque entièrement « à notre pauvre *Fantastique*[3]; la *Scène aux Champs*

1. Au cours de l'été de 1845.
2. Ces lignes sont de Berlioz lui-même.
3. Berlioz désigne ici sa *Symphonie fantastique*, dont la *Scène aux Champs* et la *Marche au Supplice* constituent quelques-uns des épisodes les plus connus.

* *Essayez de faire un* rapprochement *entre la musique de* Berlioz *et celle de* Beethoven.

et la *Marche au Supplice* ont retourné les entrailles autrichiennes; quant au *Carnaval*[1] et à la *Marche des Pèlerins*[2], ce sont des morceaux populaires. On fait maintenant ici jusqu'à des pâtés qui portent mon nom[3] ». Ce qui, au surplus, n'empêche nullement les critiques des spécialistes. Mais Berlioz finit par en prendre l'habitude (bien qu'aucun artiste ne s'y résigne jamais sans une certaine aigreur). Toutefois, si certains le traitent de toqué[4], de maniaque, d'excentrique, d'autres ne disent-ils pas : « Berlioz est une sorte de levain spirituel qui met en fermentation tous les esprits.... Berlioz est un tremblement de terre musical! » Et cela compense tout le reste.



Berlioz dirigeant l'orchestre.
Caricature allemande de 1846.

L'Empereur en personne assiste à l'un de ses concerts et lui fait remettre un présent accompagné de ce compliment : « Dites à Berlioz que je me suis bien amusé. »

Mais le personnage qu'il voudrait voir surtout est le prince de Metternich[5], ce patron de la politique européenne, le manieur le plus habile de la grande sèche aux yeux louches et au cœur dur[6]. Or, pour cela, il s'agit de mobiliser un officier « lié avec un conseiller, qui parlerait à un membre de la Chancellerie de la Cour assez puissant pour l'introduire auprès d'un secrétaire d'ambassade, qui obtiendrait de l'ambassadeur qu'il voulût bien parler à un ministre » afin qu'il présentât Berlioz. Coupant net à ce circuit et bravant l'étiquette, le musicien s'achemine vers le palais du prince, s'explique avec un officier de garde, présente sa carte, est reçu de la façon la plus affable.

1. *Le Carnaval romain.*
2. Dans *Harold en Italie.*
3. Cf. note 2 de la page 494.
4. Terme familier pour désigner quelqu'un dont le cerveau est un peu dérangé.
5. L'initiateur de la *Sainte-Alliance.*
6. C'est-à-dire *la politique européenne* que Metternich appliquait.

« Ah! c'est donc vous, monsieur, qui composez de la musique pour cinq cents musiciens? »

Et l'impertinent de répondre :

« Pas toujours, monseigneur; j'en fais quelquefois pour quatre cent cinquante. »

A Budapest, succès « ébouriffant » grâce à l'adjonction au programme de la *Marche hongroise* (Rakoczy-marche). Un amateur viennois lui avait donné le conseil d'orchestrer ce thème national hongrois, et, à la veille de son départ pour Pest, Berlioz l'écrivit dans la nuit. Est-ce scrupuleusement vrai? Peut-être. En tout cas le conseil était bon. Écrit de verve, et pressentant le retentissement qu'un tel morceau aurait sur le public hongrois, si sensible, si ardemment national, il le plaça à la fin du concert. Bien lui en prit[1]. Car après une sonnerie de trompettes annonçant le thème exécuté *piano* par les flûtes et les clarinettes, l'auditoire fut aussitôt comme parcouru d'un frissonnement d'attente. Mais quand, sur un long *crescendo*, des fragments fugués[2] du thème reparurent, entrecoupés de notes sourdes de la grosse caisse simulant des coups de canon lointains, la salle se mit à fermenter et, au moment où l'orchestre déchaîné dans une mêlée furieuse lança son *fortissimo* si longtemps contenu, des cris, des trépignements ébranlèrent la salle du haut en bas : « La fureur concentrée de toutes ces âmes bouillonnantes fit explosion avec des accents qui me donnèrent le frisson de la terreur; il me sembla sentir mes cheveux se hérisser et à partir de cette fatale mesure je dus dire adieu à la péroraison de mon morceau, la tempête de l'orchestre étant incapable de lutter contre l'éruption de ce volcan dont rien ne pouvait arrêter les violences[3]. » Il fallut le bisser aussitôt, le trisser même. Puis on se précipita de partout pour embrasser l'auteur, l'étouffer. Un homme se jeta sur lui en balbutiant : « Ah! monsieur, monsieur! Moi Hongrois... pauvre diable..., pas parler français... un poco l'italiano... pardonnez.... Ah! ai compris votre canon.... Oui, oui la grande bataille.... » (...) Et se frappant la poitrine à grands coups de poing : « Dans le cœur, moi... je vous porte.... Ah! Français... révolutionnaires... savoir faire la musique des révolutions. »... Liszt lui-même connut-il dans son pays natal pareil triomphe*?

GUY DE POURTALÈS. *Berlioz et l'Europe romantique (1939)*. Gallimard.

1. Cette idée eut pour lui d'heureuses conséquences.

2. Traités comme une fugue : les différentes parties se succèdent et se chevauchent sur le même motif.

3. Cf. note 2 de la page 494.

* *Pourquoi l'auteur de* La Damnation de Faust *peut-il être regardé comme une* grande figure romantique?



GEORGES BIZET (1838-1875)

QUAND, *en 1875,* Georges Bizet *fit représenter* Carmen *à l'Opéra-Comique, les critiques lui reprochèrent d'avoir cédé à la mode du « wagnérisme ». Ceux d'aujourd'hui risqueraient plutôt d'être offusqués par l'excessive* **popularité** *de l'ouvrage.*

C'est pour répondre à ce grief injuste que FRANÇOIS MAURIAC, *d'une plume vibrante, a pris la « défense de* Carmen ».



DÉFENSE DE *CARMEN*



ESPAGNOLE.
DESSIN DE CONSTANTIN GUYS.

COMME il existe une fausse délicatesse, il existe une fausse vulgarité. *Carmen* est le type même de l'œuvre faussement vulgaire. C'est un piège pour les esprits qui se croient distingués, un piège que tous les musiciens éventent : je n'en connais aucun qui n'assigne à *Carmen* sa vraie place.

Mais il n'existe pas de chef-d'œuvre plus maltraité. Au Grand Théâtre de Bordeaux, quand j'étais étudiant, à cause de l'accent terrible des « brunes cigarières[1] » et des « petits soldats[1] », je croyais assister à des représentations ridicules. Après tant d'années, je découvre que *Carmen* était jouée là comme elle doit l'être, dans une ivresse joyeuse, dans une odeur de jasmin et d'abattoir, devant un peuple dressé, les dimanches d'été, à acclamer les matadors étincelants lorsqu'ils roulaient vers les arènes, dans de vieilles victorias[2]. Au deuxième acte, une toute jeune danseuse, Régina Badet, tournait sur une table de la « posada[3] », excitée par les claquements de mains des figurants et du public.

Carmen nous était familière : avec ses accroche-cœurs[4] luisants et ses œillets, elle vendait des royans[5] d'Arcachon, rue Sainte-Catherine[6], escortée de voyous frêles et redoutables. La scène prolongeait la rue : Escamillo[7], pour nous, s'appelait Guerita, Mazzantini, Reverte, Algabeno, Fucutès, Bombita[8], tous les *diestros*[9] que nous adorions pendant la « *temporada*[10] ».

1. Personnages de la pièce.
2. Voitures découvertes, dont la mode fut lancée par *Victoria,* reine d'Angleterre.
3. Auberge, en espagnol.
4. Boucles de cheveux en forme de *crochet,* sur la tempe.
5. Espèces de sardines pêchées à Royan.
6. La rue la plus commerçante de Bordeaux.
7. Nom du rival de don José. Il est matador.
8. Noms de matadors célèbres.
9. Maîtres en matière de tauromachie.
10. La corrida.

Et la gitane[1] avait bien le visage de cette passion contre laquelle nos pieux maîtres nous avaient mis en garde au collège : la mauvaise femme, la fille damnée pour qui les soldats désertent et deviennent assassins, le prédicateur de la retraite de fin d'études nous en avait fait une peinture véridique :

Vous pouvez m'arrêter
C'est moi qui l'ai tuée,
Carmen, ma Carmen adorée[2] !

A la sortie, je rêvais un instant sous le péristyle. Le vent d'Espagne soulevait tristement la poussière des allées de Tourny; de larges gouttes s'écrasaient sur les pavés.

Plein de ces souvenirs, j'avais dit à mes enfants : « Il faut que vous entendiez *Carmen!* » Nous partîmes donc, un samedi soir, pour l'Opéra-Comique. D'avance, je me faisais une fête de leur joie. Je leur avais décrit ce premier acte fourmillant, cette place espagnole rongée de soleil, le corps de garde avec les soldats à califourchon sur des chaises, la manufacture de tabac, la garde montante et les gamins qui défilaient en chantant, et les cigarières qui se crêpent le chignon[3], et Carmen dépoitraillée, la chemise déchirée, avec du sang sur son épaule de camélia[4]. Je leur prédisais l'enthousiasme de la foule, tous les airs bissés par le poulailler[5] en délire.

Quelle stupeur! Nous accablons la pauvre Comédie-Française, parce que tout de même il nous arrive d'y aller quelquefois. Mais qui donc a jamais eu l'idée de louer, un samedi soir, une loge à l'Opéra-Comique, pour voir jouer *Carmen?* Un public inclassable; des Polytechniciens, aux yeux aveugles derrière leurs binocles, des Saint-Cyriens[6] sortant de l'œuf! Aussi la troupe « ne s'en fait pas », comme on dit. L'ouverture est jouée au petit bonheur, avec une morne résignation, comme dans un café de second ordre. Le rideau se lève sur la place où personne ne passe[7], sur un plateau lugubre, occupé par des fonctionnaires résolus à « en mettre le moins possible » et qui, sans aucune bonne grâce, débitent leurs airs derrière la grille d'un bureau de poste*.

Et pourtant, le vieux chef-d'œuvre, à la fin, demeurait le plus fort, galvanisait peu à peu ces employés somnolents. Le don José ventru qui avait gueulé : « *La fleur que tu m'avais jetée*[8] » retrouvait au dernier acte une espèce de style.

1. Carmen.
2. Paroles prononcées par don José à la fin de la pièce.
3. Expression familière : qui se battent en se prenant aux cheveux (litt. : en se *frisant* les cheveux.)
4. D'un blanc vivant comme celui d'un *camélia.*
5. Gradins placés tout au haut du théâtre (les poules dorment haut perchées), et fréquentés par un public à l'enthousiasme facile.
6. *Polytechnique* et *Saint-Cyr* sont les deux principales écoles militaires françaises.
7. Transposition ironique du texte de l'opéra.
8. Air célèbre. — *Gueuler :* expression triviale = crier à pleine gueule, sans nuances.

* *Étudiez l'art de la* satire *et même de la* charge *dans ce paragraphe.*

En dépit des interprètes, l'enchantement renaissait enfin. Sublime dernier acte de *Carmen!* Et d'abord, la musique sauvage, haletante, éveillait dans mon sang cette fièvre que nous connaissions tous, d'avant la corrida, l'attente d'un triste bonheur.... Carmen, sous sa mantille neigeuse, au milieu d'une palpitation d'éventails, avançait suspendue au bras d'Escamillo, et le cou gonflé, chantait avec un roucoulement rauque : « *Oui, je t'aime, Escamillo.* » Et tout à coup, dans la rumeur de cette fête, dans la poussière dorée de ce beau jour, passait comme un souffle avant-coureur de la foudre, la voix angoissée d'une amie : « *Carmen, ne reste pas ici; il est là, don José... il se cache.... Prends garde!* »

La musique de la « plaza[1] » se dissipe. L'homme se détache de la muraille. Alors éclate la plainte éternelle : « *Je ne menace pas, j'implore, je supplie....* » Et tout ce qui s'est toujours dit, dans tous les pays du monde, sous tous les ciels, à ce tournant d'une passion : « *J'oublie tout.... Nous recommencerons une autre vie....* » Et cet avertissement monotone sans cesse repris, cette petite vague désespérée qui bat, en vain, le cœur pétrifié de la femme : « *Carmen, il est temps encore...* », et qui nous donne la sensation presque intolérable de la fatalité, et enfin ce sanglot : « *Tu ne m'aimes donc plus!* » avec cette phrase déchirante des violons.... Et toute la suite, jusqu'au cri suprême de don José : il nous atteint au plus secret de notre cœur, parce qu'il découvre brutalement une vérité insupportable, connue de tous pourtant, mais qu'il faut tenir cachée, si on veut supporter de vivre : « L'amour, dont la guerre est le moyen, écrit Nietzsche à propos de *Carmen*, dont la *haine mortelle* des sexes est la base*.... »

FRANÇOIS MAURIAC. *Journal*, tome II *(1937)*. Grasset.

1. La place, l'arène où a lieu la corrida.

* *Pourquoi* Nietzsche *aimait-il tellement la musique de* Georges Bizet? — *Pourquoi* le romancier Mauriac *s'intéresse-t-il ainsi à* la passion *de don José?*



CLAUDE DEBUSSY (1862-1918)

On *sait l'épitaphe que souhaitait et qu'a obtenue l'auteur de* Pelléas et Mélisande : **« Claude Debussy, musicien français ».** *Et certes, il y a un peu de provocation dans cette formule : il s'agit, jusqu'au tombeau, de faire pièce à la tyrannie wagnérienne.*

Mais l'œuvre de Debussy est assez **originale** *pour n'avoir besoin de s'opposer à celle de personne. Ses vrais titres de gloire, elle les trouve dans les* **harmonies si neuves** *qui évoquent les caprices bondissants du* Faune *dans le fameux* Prélude, *ou les jeux aériens du soleil et du vent sur* La Mer, *ou les formes élastiques et changeantes des* Nuages *dans le ciel. Et puis, et surtout, il y a l'enchantement subtil et tragique de* Pelléas....

PRESTIGES DE PELLÉAS...

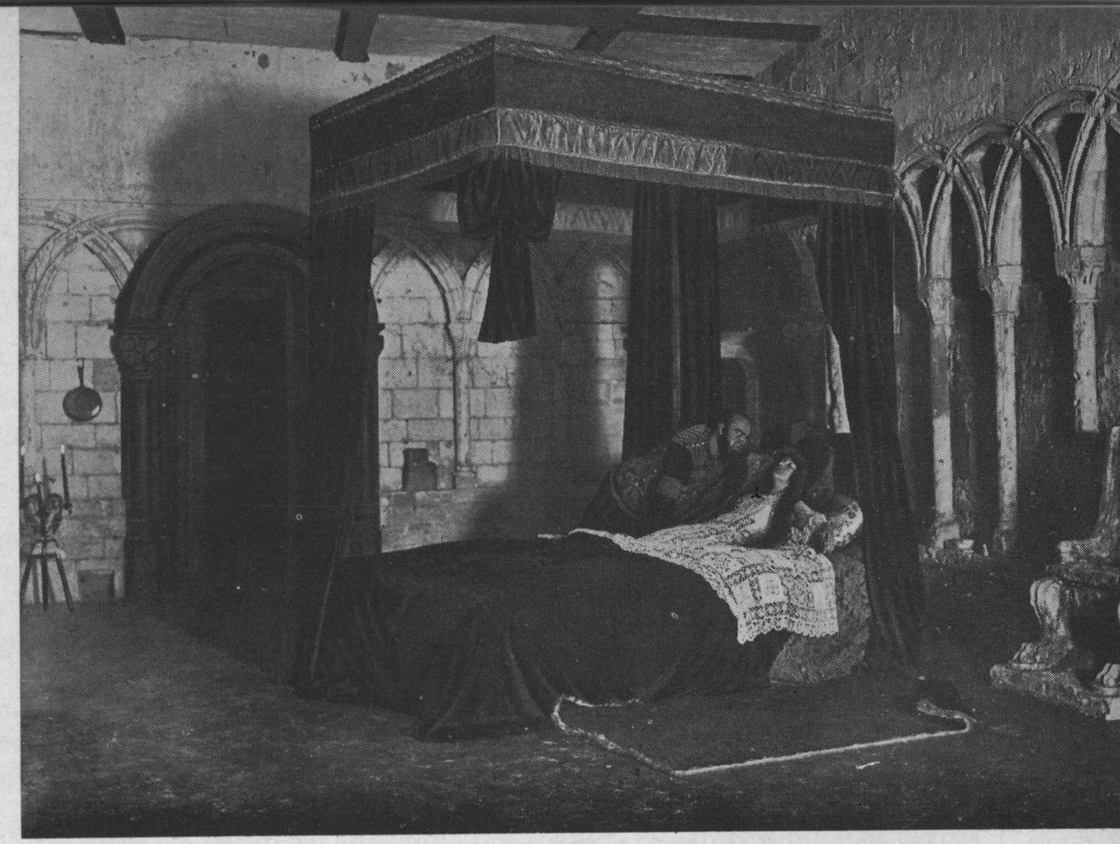


Claude Debussy.

Toute la fin de *Pelléas* est un continu chef-d'œuvre. Quoi de plus beau que les merveilleux accords, où se suivent les yeux innocents de Mélisande jusque dans le plus sombre délire de son bourreau, ces doubles quintes où passent on ne sait quels anges du ciel? Seul *Parsifal* a cette profondeur de musique et ce sens du mystère; il faut toujours juger d'une musique sur le philtre qu'elle nous verse et sur le génie qu'elle a d'exprimer l'inexprimable. La musique n'illustre pas un texte : elle le transpose dans un autre ordre : elle le prend à l'intelligence pour l'élever à la connaissance amoureuse de l'émotion. Et comme la poésie ne prétend pas moins faire avec les moyens qui lui sont propres, telle est la guerre du grand poète et du grand musicien au théâtre : un grand poème se suffit, la musique le gâte*. Pour le grand musicien, le seul poème qui lui convienne est celui où la musique peut mettre la grande poésie qui n'y est point.

Quand les pauvres amants osent enfin s'avouer leur amour, au seuil de la mort, répondant à l'ivresse de Pelléas, le murmure de Mélisande, presque imperceptible, presque morne, sur une seule note, forme un aveu sublime. Et l'adorable sourire de la mélodie : *Je suis heureux, mais je suis triste*, est à la fois d'une profondeur et d'une délicatesse qu'on n'a jamais trouvées ensemble ni jamais égalées. Presque

* « Un grand poème se suffit, la musique le gâte. » — *Êtes-vous de cet avis? Connaissez-vous de grands poètes qui ont accepté ou même souhaité de voir la musique* illustrer *leurs œuvres?*



« PELLÉAS ET MÉLISANDE » JOUÉ A L'ABBAYE DE SAINT-WANDRILLE, PRÈS DE ROUEN.
« ... les yeux innocents de Mélisande... le plus sombre délire de son bourreau.... »

partout, la simplicité des moyens le dispute au raffinement. Il n'est musique près de celle-là qui ne semble ou un peu vide ou au contraire trop grossière.

Le charme de l'expression sonore, la beauté d'un orchestre où le génie des timbres fait régner une incomparable unité, la perfection de la phrase vocale, tout concourt à masquer la puissance. L'œuvre paraît simple et facile à force d'art. Parce qu'elle est sans clameur et sans cri, parce qu'elle ne fait jamais de bruit, on pourrait la croire sans haleine. Enfin elle semble se jouer dans la demi-teinte, parce qu'elle possède la maîtrise des valeurs et du clair-obscur. Rien n'est si faux. Il est nécessaire, au théâtre ou dans la chambre[1], sur le clavier ou à l'orchestre, d'exprimer avec un soin jaloux toutes les nuances de cette musique : on s'étonne alors de tout ce qu'elle recèle : on perçoit, à la juste échelle de l'ensemble, la puissance des éclats, du tragique et de la passion, comme on sent déjà le charme extrême de la tendresse et les séductions de la mélancolie. Le dédain de

1. Entendez : dans la musique de chambre.

Debussy pour l'effet est sans parallèle[1]. Pour moi, eût-il commis des crimes, Debussy est par là d'une sainte vertu : depuis la Renaissance, il n'y a que Bach pour la partager avec lui[2]. Il finit presque toutes les scènes et tous les actes de son drame dans une sorte de silence inimitable, qui est précisément la palpitation profonde de l'émotion : elle prend fin, à la lettre, comme on meurt, comme on s'évanouit, soit de douleur, soit de plaisir. Près de ce soupir, tout cri est faible. Toute explosion manque de force et d'écho près de ce frémissement. Et on ne comprend rien à Debussy, tant qu'on ne l'a pas saisi dans cet ébranlement secret de l'ardeur la plus intime*.

ANDRÉ SUARÈS. *Debussy (1922)*. Émile-Paul frères, édit.

1. Unique en son genre.
2. « Et, pour être juste, assez souvent Moussorgski. » (Note de l'auteur.)

* *L'auteur n'a-t-il pas cherché* un style *souvent proche de celui du musicien?*





UN QUATUOR MODERNE, LE QUATUOR CALVET.

LE GROUPE DES SIX

De même que l'auteur de Pelléas et Mélisande *avait moins réagi contre Wagner que contre le wagnérisme, les musiciens de la génération suivante furent moins les adversaires de Debussy que du* **debussysme.** *Aussi fut-ce surtout par une réaction bien naturelle et pour souligner leur indépendance que les plus marquants d'entre eux furent amenés à se réunir pour former ce qu'on a appelé depuis* **« le Groupe des Six ».**

ENTRETIEN AVEC FRANCIS POULENC (né en 1899)

On trouvera ici un extrait des Entretiens *qu'en 1952 le critique musical* Claude Rostand *eut, à la Radio, avec le compositeur* Francis Poulenc.

CLAUDE ROSTAND. — Comment avez-vous connu vos camarades du *Groupe des Six?*

FRANCIS POULENC. — Avec une rare logique, j'ai connu d'abord celui qui est devenu depuis mon frère spirituel : j'ai nommé Georges Auric. Nous avons exacte-

ment le même âge, je suis son aîné d'à peine un mois, mais, intellectuellement, je me suis toujours senti son cadet.

La précocité d'Auric était telle, dans tous les domaines, qu'à quatorze ans on le jouait à la *Société Nationale de Musique*. A quinze, il discutait sociologie avec Léon Bloy, théologie avec Maritain, et à dix-sept ans, Apollinaire lui lisait les *Mamelles de Tirésias*[1] en lui demandant son avis.

Viñès[2], avec son intelligence d'insecte, comprit tout de suite que nous étions faits l'un pour l'autre, et il y avait tout juste deux mois que je prenais mes leçons de piano avec lui, qu'il me présenta à Georges Auric. Ceci se passait en 1916, si j'ai bonne mémoire.

Auric habitait alors à Montmartre, derrière le Sacré-Cœur, rue Lamarck.

Je revois avec émotion les moindres détails de sa chambre. Sur un piano, rarement accordé, au toucher capricieux, une montagne de musique s'accumulait, qui témoignait d'un parfait éclectisme, allant des polyphonistes du XVIe siècle aux opérettes de Messager, en passant par le *Pierrot lunaire* d'Arnold Schönberg et l'*Allegro Barbaro* de Bartok....

Tout dans la vie a contribué à nous faire vivre parallèlement, Auric et moi : nous avons créé les *Noces* de Strawinsky ensemble. Nous avons fait partie tous deux de l'équipe de Diaghilew[3], nous nous sommes partagé l'affection d'un Paul Eluard, et que sais-je encore!...

CLAUDE ROSTAND. — En effet, ce que vous dites est très frappant. Du moins, j'ai toujours été frappé, en assistant à une conversation entre Auric et vous, par cette sorte de complicité secrète qui existe entre vous deux, et dans laquelle il semble impossible de s'introduire....

Mais après Auric?...

FRANCIS POULENC. — Le second des *Six* que j'ai connu, c'est Arthur Honegger, en 1917, chez Jeanne Bathori....

Chère grande Jeanne Bathori, que n'a-t-elle pas fait pour la musique moderne! Première interprète de Debussy, Ravel, Fauré, Roussel, Satie, Milhaud, et de tant d'autres, elle réunissait dans son atelier du boulevard Pereire les jeunes musiciens désireux de se rencontrer ou de se connaître.

André Caplet[4], récemment revenu du front, dirigeait parfois, chez elle, une étrange chorale où l'on voyait, parmi les basses, mes deux maîtres, Ricardo Viñès et Charles Kœchlin[5], et, dans je ne sais plus quel emploi : Honegger et moi-même.

1. Mises en musique par Erik Satie.
2. Ricardo Viñès : célèbre pianiste espagnol, grand ami de Debussy.
3. Serge de Diaghilew, le fameux maître de ballet russe.
4. Auteur, notamment, du « *Miroir de Jésus* ».
5. Compositeur et théoricien de la musique, dont l'influence a été considérable.

Il s'agissait de chanter les *Trois Chansons* a capella[1] de Ravel, encore inédites.

Le résultat n'était pas brillant, mais la bonne volonté y était.

Les premières fois, Honegger m'intimida malgré ce bon sourire d'accueil si jovial qu'il a toujours gardé, mais je ne tardai pas à me familiariser avec lui et tout alla au mieux lorsque je le vis dans *Le Jeu de Robin et de Marion*, monté par Bathori au Vieux-Colombier[2], déguisé en tambourinaire par son ami le peintre Ochsé. Une douce jeune fille au visage préraphaélique l'accompagnait toujours. Cette douce jeune fille, si modestement savante, est devenue, depuis lors, son épouse. J'ai toujours conservé pour elle une tendre affection....

CLAUDE ROSTAND. — Et ensuite?

FRANCIS POULENC. — A la même époque, j'ai connu Germaine Tailleferre et Louis Durey. Qu'elle était ravissante en 1917 notre Germaine, avec son cartable d'écolière plein de tous les premiers prix du Conservatoire[3]! Qu'elle était gentille et douée! Elle l'est toujours, mais je regrette un peu que, par excès de modestie, elle n'ait pas sorti d'elle-même tout ce qu'une Marie Laurencin[4] par exemple a su tirer de son génie féminin....

Louis Durey, le loyal Durey, qui, par je ne sais quel scrupule, se sépara de nous au moment où *Les Mariés de la Tour Eiffel*[5] consacraient, d'une façon éphémère, notre groupe arbitraire, Louis Durey, le silencieux Durey, est l'image même de la modestie et de la noblesse. Je lui dédiai mes premières mélodies, *Le Bestiaire*[6], que j'avais composé, sans le savoir, en même temps que le sien. J'aimerais qu'on voie, dans ce sensible hommage, la tendre estime dans laquelle je l'ai toujours tenu.

CLAUDE ROSTAND. — Et Milhaud, notre Darius, qu'attendez-vous pour en parler?

FRANCIS POULENC. — Soyez patient : j'ai adopté l'ordre chronologique, et n'oubliez pas qu'au début, Milhaud ne faisait que virtuellement partie de notre groupe puisque, en 1917, il était encore au Brésil avec Paul Claudel....

Lorsqu'il en revint, j'eus littéralement le coup de foudre, ce qui est aussi valable en amitié qu'en amour. Qu'il était séduisant, ce robuste Méditerranéen, appuyé sur une fine canne de rhinocéros, habillé de gris clair, avec des cravates fraise et citron! Qu'il était amusant avec ses histoires des tropiques, et que c'était délicieux de l'entendre jouer, avec ce toucher adorablement négligent, ses albums de voyage : *Saudades do Brazil* ou *Le Bœuf sur le Toit!...*

Avec les années, j'admire de plus en plus l'œuvre de Milhaud. Qu'il est loin

1. C'est-à-dire chantées en chœur, sans accompagnement d'instruments.
2. Théâtre de Paris, fondé par Jacques Copeau en 1913 (voir page 383).
3. L'École supérieure de musique.
4. Peintre célèbre (1885-1956).
5. Texte de Jean Cocteau.
6. Sur des paroles d'Apollinaire.

le temps où j'écrivais à Sauguet une lettre injuste et sotte sur *La Création du Monde*, lettre que le cher Darius eut l'indiscrétion de lire, un jour où elle traînait sur la table de Sauguet[1]!

En réentendant, l'hiver passé, *La Création*, j'en admirais, au contraire, la beauté sans rides, sans tics d'époque.

CLAUDE ROSTAND. — Maintenant que vous avez nommé les « Six », parlez-nous donc du *Groupe des Six*.

FRANCIS POULENC. — Six musiciens ayant été plusieurs fois réunis, par la grâce de Jeanne Bathori au *Vieux-Colombier* et de Félix Delgrange à *Lyre et Palette*, Henri Collet, critique de *Comœdia*[2], nous baptisa les six Français, à l'instar des cinq Russes fameux[3]. Le slogan était facile mais, la jeunesse étant friande de publicité, nous acceptâmes une étiquette qui, au fond, ne signifiait pas grand-chose. La diversité de nos musiques, de nos goûts et dégoûts, démentait une esthétique commune. Quoi de plus opposé que les musiques d'Honegger et d'Auric? Milhaud admirait Magnard[4], moi pas; nous n'aimions ni l'un ni l'autre Florent Schmitt[5] qu'Honegger respectait; Arthur, par contre, méprisait, au fond de lui-même, Satie[6], qu'Auric, Milhaud et moi adorions.... On voit du coup que le *Groupe des Six* n'était pas un groupe esthétique, mais une simple association amicale*.

FRANCIS POULENC. *Entretiens avec Claude Rostand (1952)*. Julliard, édit.

1. Henri Sauguet, un des compositeurs les plus en vue de cette époque.
2. Journal consacré aux arts.
3. Rimsky-Korsakoff, Moussorgski, Balakirev, Borodine et César Cui.
4. Auteur, entre autres œuvres, de « *Guercœur* ».
5. Auteur de la *Tragédie de Salomé*.
6. Erik Satie, auteur, notamment de *Parade*, « ballet réaliste » sur un sujet de Jean Cocteau.

* *Qu'est-ce qui fait l'*intérêt principal *de ce texte?*



UN CINÉASTE FRANÇAIS : RENÉ CLAIR (né en 1898)

... ON *peut même dire : très — ou trop — français....*



LORSQU'ON pense à lui, un adjectif surgit : impeccable. Impeccables les pointes dures du faux col, la raie qui sépare ses cheveux châtains soigneusement lissés, sa courtoisie, l'ordre qui règne sur son bureau, la forme des vingt-trois films qui constituent son œuvre. Il écrit le cinéma comme La Fontaine écrit le français, en phrases impitoyables, claires, drôles et... impeccables.

Il fait aussi penser à ces plaques de verre dont on recouvre les bureaux. On pose la main et on sursaute : c'est glacé. On renverse de l'encre : elle glisse. On laisse tomber son stylo : il s'épointe[1]. On veut soulever ce verre transparent : il est trop lourd.

René Clair est inhumain et gai comme un poisson rouge qui vous ferait de temps en temps un clin d'œil du fond de son aquarium pour vous dire :

« Et si j'étais un léopard qui s'est fait la tête d'un poisson rouge pour vous mystifier? »

Tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait, procède d'une intelligence féroce toujours en alerte, d'une habileté où il a atteint l'art suprême : celui de la camoufler.

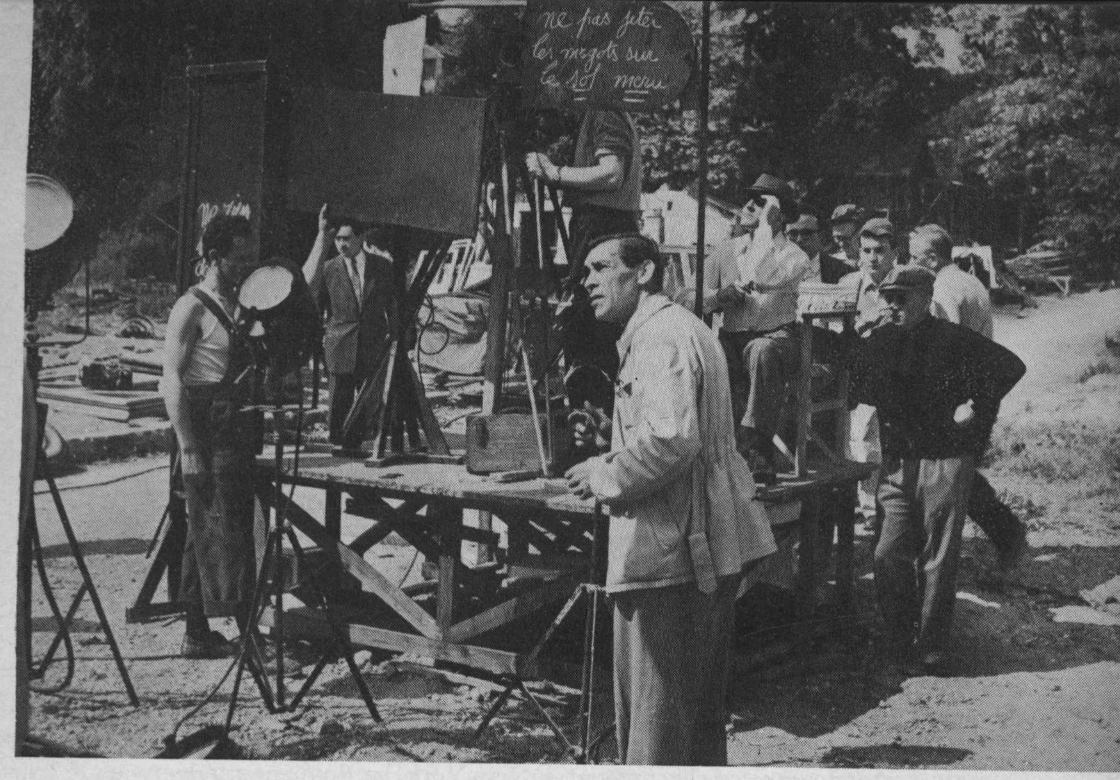
Il est l'unique « cinécrivain » français qui ait fait œuvre humoristique. Ses personnages se débattent dans des situations tragi-comiques où interviennent toujours leur esprit, parfois leur cœur, jamais le reste.

René Clair est le seul auteur qui, s'inspirant de la vieille légende de Faust pour réaliser *La Beauté du Diable*, a pratiquement supprimé Marguerite.

« Voyons, disait-il un jour à Clouzot[2] pendant qu'il préparait le film, Faust est un homme intelligent, mûr.... C'est un savant, un cerveau remarquable.... Et vous vous figurez qu'il vendrait son âme au diable pour l'amour d'une femme? »

Allez, allez, Marguerite, rejoindre, dans l'ombre discrète où toujours il les confina, les héroïnes gracieuses et vides de René Clair, l'homme qui domine toutes les contingences[3] y compris celle autour de laquelle on fait curieusement tant de bruit : les femmes (...).

1. Sa pointe s'écrase. — 2. Autre cinéaste français. — 3. Les événements de pur hasard.



René Clair, assis sur l'estrade, dirige une prise de vues.

Jeune premier exécrable, moustachu et affamé, roulant ses « grandes mirettes[1] » pour trois mille francs par mois, au coin des écrans muets de 1922, en ces temps héroïques qu'il a retracés dans *Le Silence est d'or*, il devient un jour assistant de Jacques de Baroncelli[2].

« Tiens, tiens, se dit-il, de ce côté-ci de la camera[3] c'est beaucoup plus amusant. »

D'amusé il devient possédé, et, pour tourner son premier petit film, il choisit la vedette qu'il connaissait le mieux, celle dont il a si tendrement et si souvent éclairé le visage : Paris.

« Tu es né à Belleville? Banlieusard!... dit-il à Maurice Chevalier, parce que lui, il est né aux Halles. »

Paris qui dort... quelques centaines de mètres de pellicule tournés au temps merveilleux où le cinéma, métier d'artisan illuminé, se nourrissait de foi plus que de millions.

Lorsqu'il commença son deuxième film, *Entracte*, il était inconnu. Ses amis,

1. Argot pour : ses grands yeux. (Le mot était de Damia, fameuse chanteuse réaliste.)
2. Autre cinéaste.
3. Du côté de l'assistant, non des vedettes.

tout aussi inconnus, s'appelaient Henri Jeanson, Marcel Achard.... Le lendemain du soir où *Entracte* fut projeté, Paris connaissait René Clair.

Le film lui avait été commandé par un mécène suédois, Rolf de Maré, qui engloutissait royalement des millions au théâtre des Champs-Élysées pour y monter des ballets. Le peintre Francis Picabia et le compositeur Erik Satie eurent l'idée révolutionnaire de faire projeter, pendant l'entracte de leur ballet *Relâche*, un petit film. René Clair en fut chargé.

Lorsqu'on vit, en 1924, sur un écran, un corbillard[1] chargé de couronnes de pain traîné par un chameau, Achard[2], Jeanson[3] et Pierre Scize[3] tenant les cordons du poêle[4], le chameau se mettant soudain à galoper, suivi au pas de course par le cortège funèbre, il y eut un moment de stupeur indignée.

On cria au scandale. C'est souvent ainsi que l'on crie au génie.

Ce vieux monsieur en chapeau melon et col dur qui traverse depuis tous ses films et qui fut toujours interprété par son vieil ami Paul Ollivier, c'est le souvenir d'Erik Satie, dont l'esprit était fait pour l'enchanter. Satie déclarait, par exemple : « Rien ne sert de refuser la Légion d'honneur... (il faisait allusion à Maurice Ravel). Encore faut-il ne pas l'avoir méritée. » (...)

Les Clair, toujours accompagnés d'un caniche adoré, « Bijou », et rarement de leur grand fils Jean-François, photographe, font aujourd'hui partie des cinq cents personnes qui se rencontrent à New York, se donnent rendez-vous le lendemain à Paris, téléphonent à Hollywood, sont à Rome quand on les cherche à Londres (...).

A Paris, ils habitent un grand appartement... impeccable.... Lui y rapporte parfois l'objet étonnant qu'il a trouvé au marché aux puces[5], où il se rend tous les samedis avec son ami le compositeur Georges Van Parys (...).

Ce n'est ni un improvisateur ni un hésitant. Au début du parlant[6], le micro était une sorte d'animal sacré avec lequel l'ingénieur du son terrorisait les techniciens. Résolu à se défaire de cette tyrannie, René Clair plaça un jour le micro là où il lui semblait bon, sans prévenir l'ingénieur. On tourna.

« Le son est bon? demanda-t-il.

— Excellent.

— Bien. Alors, à partir de maintenant, vous ne m'ennuierez plus. »

Le montage des bandes sonores devenait affaire de spécialistes. René Clair fit tourner un petit film à son assistant Georges Lacombe et s'attela lui-même à en exécuter le montage. Pour comprendre, pour éliminer là aussi la tyrannie du spécialiste.

C'est un homme dont on ne se moque pas, dont on ne sourit pas. L'ironie,

1. Char funèbre. — 2. Auteur de comédies.
3. Journaliste.
4. Du drap mortuaire.
5. Marché de brocanteurs, bien connu, qui se tient aux portes nord de Paris.
6. Du *cinéma* parlant.

c'est lui qui l'exerce aux dépens des autres, et on l'imagine mal tolérant la moindre plaisanterie à son sujet.

On le sent toujours conscient de lui-même, de son propre corps maigre comme de son rôle dans la société, prompt à se blesser... Qui sait où les complexes d'infériorité vont parfois se cacher?...

Avec ou sans collaborateur — il fait toujours le contraire de ce que ses collaborateurs lui proposent — il a écrit le scénario de tous ses films. Il affirme que la mise en scène proprement dite s'apprend aisément et que sur deux cents personnes choisies au hasard dans la rue, il se fait fort de trouver[1] et de former deux metteurs en scène. Mais, selon lui, on ne forme pas un scénariste, on n'enseigne pas à avoir des idées. On peut seulement apprendre ce qu'il ne faut pas faire et lorsqu'on écrit par exemple : « Elle attendait tous les soirs sous le réverbère... », c'est une vue de l'esprit[2], mais pas une prise de vue.

Inutile de lui envoyer des scénarios; il ne les lit pas, à moins qu'ils ne soient rédigés sur une page.

Il ne dit jamais de mal de ses confrères, au contraire, et se plaît à penser qu'ils font preuve de la même tenue. En quoi il a raison d'ailleurs : il existe entre les grands du cinéma français un climat de cordiale admiration réciproque volontiers exprimée. Au fond de soi, chacun pense naturellement qu'il est le meilleur.

Mais quand René Clair parle de ses films, il dit : « Cette scène-là? Oui. C'était gentil.... »

Intelligent, trop intelligent pour tomber dans le piège de la vanité. Tellement intelligent*....

FRANÇOISE GIROUD *vous présente le Tout-Paris (1952)*. Gallimard, édit.

1. Il s'affirme capable de trouver.... — 2. Une idée sans rapport avec le réel.

* Supériorité *et* insuffisances *de ce genre de talent. Pouvez-vous opposer à un René Clair tel* cinéaste *de votre choix?*

« FLUCTUAT NEC MERGITUR »

ESPRIT *d'une* **curiosité universelle**, *traducteur de Shakespeare, de Goethe, de Joseph Conrad, de Rabindranath Tagore, auteur d'une pénétrante étude sur Dostoïewski,* ANDRÉ GIDE *ne peut être taxé de nationalisme étroit ou aveugle. On n'en est que plus à l'aise pour lui confier le soin d'apporter, par* **un éloge équitable de la culture française**, *la note finale à cet ouvrage.*

LA grandeur, la valeur, le bienfait de notre culture française, c'est qu'elle n'est pas, si je puis dire, d'intérêt local. Les méthodes de pensée, les vérités qu'elle nous enseigne, ne sont pas particulièrement lorraines[1] et ne risquent point, par conséquent, de se retourner contre nous lorsqu'adoptées[2] par un peuple voisin. Elles sont générales, humaines, susceptibles de toucher les peuples les plus divers; et comme, en elles, tout humain peut apprendre à se connaître, peut se reconnaître et communier, elles travaillent non à la division et à l'opposition, mais à la conciliation et à l'entente.

Je me hâte d'ajouter ceci, qui me paraît d'une primordiale importance : la littérature française, prise dans son ensemble, n'abonde point dans un seul sens... (je songe au mot exquis de Mme de Sévigné, qui disait d'elle-même : « Je suis loin d'abonder dans mon sens », indiquant ainsi qu'elle gardait sur elle-même et sur les entraînements de sa sensibilité un jugement critique sans complaisance). La pensée française, en tout temps de son développement, de son histoire, présente à notre attention un dialogue*; un dialogue pathétique et sans cesse repris, un dialogue digne entre tous d'occuper (car en l'écoutant, l'on y participe) et notre esprit et notre cœur — et j'estime que le jeune esprit soucieux de notre culture et désireux de se laisser instruire par elle, j'estime que cet esprit serait faussé, s'il n'écoutait, ou qu'on ne lui laissât entendre, que l'une des deux voix du dialogue : un dialogue non point entre une droite et une gauche politiques, mais bien plus profond et vital, entre la tradition séculaire, la soumission aux autorités

1. Allusion à *Maurice Barrès*, Lorrain de naissance et qui a exalté la Lorraine avec des accents passionnés.

2. Lorsqu'*elles sont* adoptées.

* Illustrez, *à l'aide d'exemples tirés du chapitre* La Pensée française, *ce terme d'André Gide.*

reconnues, et la libre pensée, l'esprit de doute, d'examen, qui travaille à la lente et progressive émancipation de l'individu. Nous le voyons se dessiner déjà dans la lutte entre Abélard[1] et l'Église — laquelle, il va sans dire, triomphe toujours, mais en reculant et réédifiant chaque fois ses positions fort en deçà de ses lignes premières. Le dialogue reprend avec Pascal contre Montaigne. Il n'y a pas d'échange de propos entre eux, puisque Montaigne est mort lorsque Pascal commence à parler; mais c'est pourtant à lui qu'il s'adresse — et pas seulement dans l'illustre entretien avec M. de Sacy. C'est aux *Essais* de Montaigne que le livre des *Pensées* s'oppose, et contre lequel, pourrait-on dire, il s'appuie. « Le sot projet qu'il eut de se peindre », dit-il de Montaigne, sans pressentir que les passages des *Pensées* où lui-même, Pascal, se peint et se livre, avec son angoisse et ses doutes, nous touchent aujourd'hui bien plus que l'exposé de sa dogmatique[2]. Et de même ce que nous admirons en Bossuet, ce n'est pas le théologien désuet, c'est l'art parfait de sa langue admirable, qui en fait un des plus magnifiques écrivains de notre littérature : l'art sans lequel on ne le lirait plus guère aujourd'hui. Cette forme, que lui-même estimait profane, c'est cette forme grâce à laquelle il survit.

Dialogue sans cesse repris à travers les âges et plus ou moins dissimulé du côté de la libre pensée, par prudence, cette « prudence des serpents », comme dit l'Écriture, car le démon tentateur et émancipateur de l'esprit parle de préférence à demi-voix; il insinue, tandis que le croyant proclame, et Descartes prend pour devise *larvatus prodeo*, « je m'avance masqué » — ou mieux, c'est sous un masque que j'avance.

Et parfois l'une des deux voix l'emporte : au XVIIIe siècle, c'est celle de la libre pensée, plus masquée[3] du tout. Elle l'emporte au point d'entraîner, comme nécessairement, un désolant tarissement du lyrisme. Mais l'équilibre du dialogue, en France, n'est jamais bien longtemps rompu. Avec Chateaubriand et Lamartine, le sentiment religieux, source du lyrisme, resurgit magnifiquement. C'est le grand flot du romantisme. Et, si Michelet et Hugo s'élèvent contre l'Église et les Églises, c'est encore avec un profond sentiment religieux.

Roulant de l'un à l'autre bord, le vaisseau de la culture française s'avance et poursuit sa route hardie, *fluctuat nec mergitur*[4] — il vogue et ne sera pas submergé. Il risquerait de l'être, il le serait, du jour où l'un des deux interlocuteurs du dialogue l'emporterait définitivement sur l'autre et le réduirait au silence, du jour où le navire verserait ou s'inclinerait tout d'un côté.

De nos jours, nous assistons à une prodigieuse éclosion d'écrivains catholiques :

1. Théologien français (1079-1142), célèbre par son amour pour Héloïse. Ses idées, jugées trop hardies, furent condamnées par l'Église.
2. Partie de la théologie se rapportant aux *dogmes*.
3. Qui n'est plus masquée.
4. C'est la devise de Paris; exactement : *il est secoué par les flots, mais ne sombre pas*.

après Huysmans et Léon Bloy[1], Jammes, Péguy, Claudel, Mauriac, Gabriel Marcel[2], Bernanos, Maritain[3]... Mais sans parler d'un Proust ou d'un Suarès, le massif et inébranlable Paul Valéry suffirait à les balancer. Jamais l'esprit critique ne s'était plus magistralement exercé sur les problèmes les plus divers et n'avait mieux su se prouver créateur. Or, je me souviens du mot d'Oscar Wilde : « L'imagination imite; c'est l'esprit critique qui crée », mot qui pourrait être de Baudelaire et que chaque artiste aurait profit à méditer. (Il ne s'agit pas, il va sans dire, de la critique d'autrui, mais de soi-même.) Car, parmi les multiples phantasmes[4] que l'imagination désordonnément[5] nous propose, l'esprit critique doit choisir. Tout dessin implique un choix — et c'est une école de dessin que j'admire surtout en la France*....

André Gide.

Feuillets d'Automne (1949). Mercure de France, édit.

1. Écrivain catholique, d'un style très personnel, auteur de nombreux romans et pamphlets.
2. Philosophe et auteur dramatique contemporain. Un des principaux représentants de l'*existentialisme chrétien.*
3. Philosophe thomiste contemporain.
4. Sortes de fantômes produits par l'imagination dans certaines maladies psychiques.
5. Expression vieillie = d'une façon désordonnée.

* Expliquez *cette expression un peu curieuse — Cette page ne révèle-t-elle pas, en Gide,* un critique *très pénétrant?*



Le sceau des Nautes, corporation de transporteurs fluviaux au Moyen Age, dont la ville de Paris a mis la « Nef » sur ses armes.

RÉFÉRENCES DES ILLUSTRATIONS

PAGES	PHOTOGRAPHIES
213	Vizzavona
215	Corona
217	René Jacques
219	Blanc et Demilly
220	Harlingue
221	SNCF
224	Inès Limot
225	Feher
232	Neubert-Horak, Étab. Chaignaud
237	Air-France
239	J.-M. Marcel
241	Masson-Expédit. polaires françaises
243	Giraudon
245	Giraudon
246	Georges Marry-Rapho
248	Georges Marry-Rapho
249	Rol
251	Lachenal
255	Nadar
256	Communiqué par le Père Ducoudray
263	Lumière
265	Nydham
267	Martinie
269	Roubier
283	Lajournade
289	Pirou
291	Keystone
300	Giraudon
309	Machatscheck
310	Dumontier
315	D'après Bochot : *Hector Berlioz*. Librairie de France
320	Viollet, coll. Matarasso
322	Archives Photo.
323	H. Manuel
325	D'après " les Cahiers du Sud "
326	B. N.
329	Harlingue
331	Comm. par les Éditions Seghers
332	Braun
334	Doisneau-Rapho
337	W. Suschitski
339	Bernand
342	Giraudon
351	Office du tourisme suisse
352	Giraudon
355	Nadar
357	Nadar
366	Communiqué par F. Mauriac
369	Diméa
371	Gaumont
375	Agence Intercontinentale
381	Marcel Bovis
393	Lipnitzki
400	Braun
410	Harlingue
413	Monique Porée
415	Harcourt
417	Lipnitzki
419	Keystone
422	Keystone
424	Berthelot
425	Communiqué par H. de Montherlant
427	Lipnitzki
428	Harlingue
431	Sougez
435	René Jacques
436	Harlingue
443	Braun
446	Noël Le Boyer
449	Rogi-André
453	Guillot
455	H. Manuel
458	Agence Intercontinentale
459	Lipnitzki
461	N. D. Viollet.
465	Bonnefoy-*Connaissance des Arts*
467	Archives Photo.
469	Estel
470	F. Duran
471	Auradon
472	L.P.V.A.
474	Monique Porée
475	Lombard
476	Bulloz
477	Bulloz
478	Vizzavona
485	Viollet
487	R. H. Noailles.
491	Galerie Louise Leiris
493	Giraudon
500	Braun
501	Branger
502	Calvet
506	Zalewski
507	Gaumont

Les photographies non citées dans cette liste sont des documents HACHETTE.

TABLE DES TEXTES

PREMIÈRE PARTIE : *La France et les Français.*

1. Le Pays de France.

2. Paris.

3. La Nation française.

4. Les Français.

5. Mœurs et coutumes.

6. La femme française.

7. La vie scolaire.

8. La vie religieuse.

9. La vie publique.

10. La France au travail.

11. La France dans le monde.

DEUXIÈME PARTIE : *La Tradition intellectuelle de la France.*

12. La langue française.

13. La poésie française.

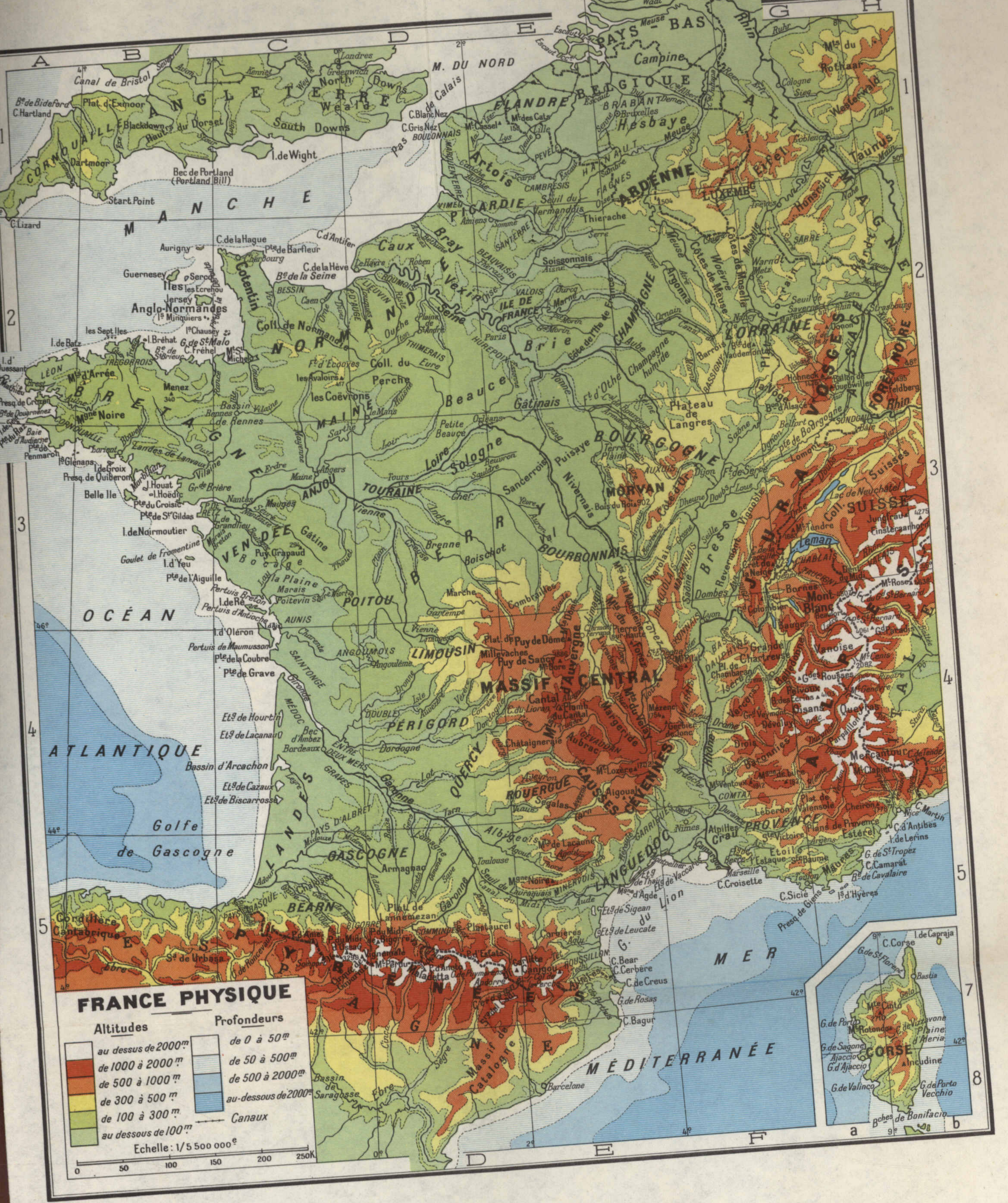
14. La prose française.

15. Le théâtre en France.

16. La pensée française.

17. L'Art français.

Imprimé en France par Brodard Taupin, Imprimeur Relieur, Coulommiers-Paris.
58712-V-6-6077. Dépôt légal n° 3911. 3e trimestre 1962.



IMP. MICHARD, Paris